



Louise Gergette. Bissant, née à Boulogne (Seine) le onze mars mil huit cent dix-huit, sans profession, domiciliée avec sa mère à Boulogne, Boulevard de la République, n° 17, fille majeure. Le sieur Louis Bissant, né à Boulogne (Seine) le onze mars mil huit cent dix-huit, sans profession, domicilié avec sa mère à Boulogne, Boulevard de la République, n° 17, fille majeure. Catherine Vignat, sa veuve, rentière, demeurant à Boulogne (Seine) n° 17. Le sieur François Joseph Vachon, capitaine au Régiment de la Marine, délégué aux fonctions de l'Etat civil de la commune de Boulogne (Seine) par le maire. Les témoins agréés, qui avons procédé publiquement en la mairie à la célébration du mariage dont la forme suivante. Après avoir donné lecture aux parties : 1. de



Les villas disparues de Billancourt et leurs familles

LE VILLAGE DE BILLANCOURT



ISSN : 1298-738 supplément à la revue n° 60

Préambule

Cet ouvrage est né de la rencontre entre un Boulonnais passionné par l'histoire de son quartier, Billancourt, et le Cercle Généalogique de Boulogne-Billancourt, alors que l'on commémore cette année le 200^e anniversaire de l'achat de la ferme de Billancourt par le comte Auguste Casimir de Gourcuff en 1825.

En 2020, Alexis Monnerot-Dumaine décide de mettre à la disposition de tous sur un site internet le fruit de ses recherches sur l'histoire de Billancourt avant Renault ; c'est ainsi que naît Le Village de Billancourt (<https://levillagedebillancourt.fr>). Trois ans plus tard, le Cercle Généalogique de Boulogne-Billancourt propose de reprendre dans un ouvrage commun quelques-uns des articles concernant les villas disparues et d'y ajouter l'histoire des familles y ayant vécu, histoire reconstituée grâce aux recherches généalogiques effectuées par les membres du Cercle.

Le Village de Billancourt et le Cercle Généalogique de Boulogne-Billancourt sont heureux de vous présenter aujourd'hui

Les Villas disparues de Billancourt et leurs familles

Remerciements

L'équipe de rédaction tient à remercier Claude Colas, chef de service des Archives municipales de Boulogne-Billancourt, et l'association Renault Histoire.

Celle-ci, basée à Billancourt, a pour mission, depuis 1970, de préserver et faire connaître l'histoire de la société Renault. Au début du XX^e siècle, pour répondre à ses besoins d'expansion, Renault a acquis une part significative de Billancourt, dont 13 des 19 villas mentionnées dans cet ouvrage.

L'association nous a ouvert ses archives photographiques, ses cartes, plans, courriers, registres et actes notariés, jusqu'à présent inédits. Grâce à elle, des pans entiers de l'histoire des belles villas disparues de Billancourt ont pu être écrits

L'équipe remercie également la municipalité de Boulogne-Billancourt qui a soutenu ce projet.

Sommaire

En guise d'introduction :

Le comte de Gourcuff

- Le génial Marie Auguste Casimir de Gourcuff¹ *page 4*
- Sur la piste du comte de Gourcuff² *page 6*
- Gourcuff et de Gourcuff, deux branches de la même famille³ ? *page 10*

Les villas disparues de Billancourt *page 18*

¹ Le Village de Billancourt, décembre 2020

² Le Village de Billancourt, mai 2021

³ CGBB, revue n° 37, 2011

Le génial Marie Auguste Casimir de Gourcuff

© Le Village de Billancourt - Alexis Monnerot-Dumaine

Que sait-on de celui qui, au XIX^e siècle, transforma la grande ferme médiévale de Billancourt en un lotissement résidentiel, le "nouveau Village de Billancourt" ?

Marie Casimir Auguste de Gourcuff est né le 11 novembre 1780 à Quimper en Bretagne, d'une famille aristocratique bretonne. L'annuaire de la noblesse française de 1878 mentionne le titre de comte. Il a huit enfants avec son épouse Agathe.

Exilé en Europe à la Révolution française, il y découvre le métier nouveau de l'assurance, déjà développé en Allemagne et en Angleterre. De retour en France, il voit l'opportunité de créer sa propre affaire et fonde la première société d'assurance française : **la Compagnie d'Assurances Générales**. Et ça marche. Dès lors, plusieurs autres sociétés sont créées et prospèrent : l'Union (devenue UAP puis AXA), la Royale (devenue Nationale puis le GAN), les Assurances Générales et le Phénix 1828 (devenues les AGF et dont son fils Auguste sera le fondateur).



Calendrier de la Compagnie d'assurances générales

Mais venons-en à Billancourt.

Avec sa fortune et, probablement, l'héritage transmis par ses parents, il rachète la **ferme monastique de Billancourt** et ses 70 hectares de terre à Roch-Alexandre Chevalier, le **23 juillet 1825**, pour la somme de 250 000 francs. Il a 45 ans. Il complète son acquisition auprès d'un autre propriétaire, Isidore Encelain.

Gourcuff a une idée : il veut transformer ce domaine rural depuis toujours en un lotissement pour les Parisiens en mal de campagne.

L'idée est très novatrice pour l'époque.

Là où il n'y avait que des champs et des pâtures, il trace de nouvelles rues autour d'une place centrale : la future place Jules Guesde.



Les nouvelles voies tracées par Gourcuff
Carte d'état major - 1830 env.

Ces rues bordées d'arbres deviendront la rue de Meudon, la rue Nationale, la rue Yves Kermen et la rue du Point du Jour. Il découpe ses terrains en **160 lots** et trace d'autres rues comme la future rue Traversière, la rue de Clamart et la rue d'Issy, et d'autres rues disparues aujourd'hui. Il transforme la grande allée de tilleuls qui joint la ferme à la Seine en une promenade : la future avenue Émile Zola, qu'il rend partiellement interdite à la circulation. Gourcuff mentionne les architectes qui ont collaboré : Camille Piron et Henri Duponchel, décorateurs en vogue.

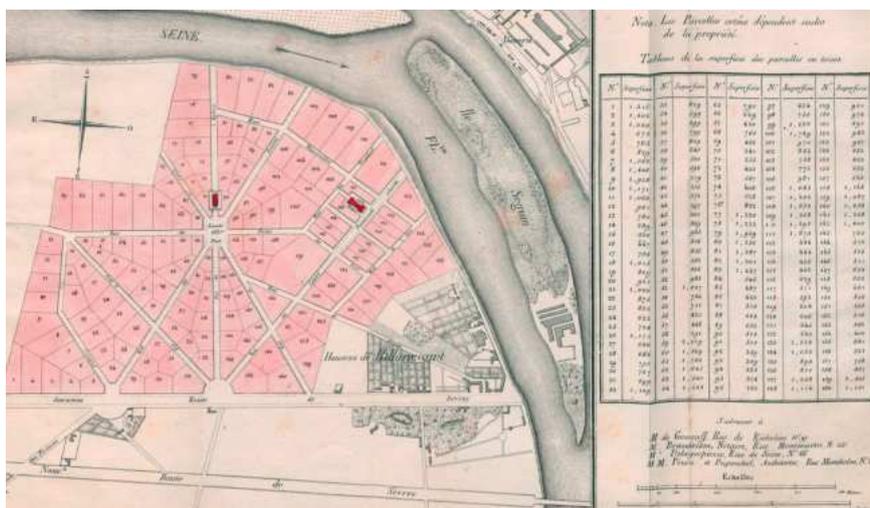
Dans l'almanach du commerce de Paris de 1837, on trouve un certain "Emile Quicherat, architecte du village de Billancourt".

Billancourt est méconnaissable.

Gourcuff publie et diffuse, en 1826, sa brochure promotionnelle "Le nouveau Village de Billancourt".

Ce nouveau village de 70 hectares fait alors plus de 10% du territoire actuel de Boulogne-Billancourt.

Il y met en valeur le site, lové dans la boucle de la Seine, face aux îles et au coteau de Meudon. Il y vante l'accès facile par la route de Sèvres, tout en étant suffisamment éloigné pour n'être pas exposé à l'inconvénient de la poussière. Il promet une chapelle, un bac ou un pont vers le bas-Meudon (qui resteront à l'état de projet).



Plan parcellaire 1826 - Brochure "le Nouveau Village de Billancourt" - source Gallica

Mais son Nouveau Village de Billancourt n'est pas un succès, la desserte espérée par le chemin de fer ne vient pas et les acquéreurs se font rares.

Peut-être le pionnier est-il trop en avance sur son temps ?

Des agriculteurs restent intéressés par les terrains : il donne en location 32 hectares de terres en 1839 à Jacques Benjamin Delaguepierre, puis 27 hectares en 1848 à Joseph Cheri Chorin, nourrisseur de bétail.

Il assure une revente au "double du prix d'achat, en quelques années". Il conclut par "Tant d'avantages réunis ne peuvent manquer d'attirer l'attention des personnes disposées à dépenser une somme de 30 à 60 000 francs pour se procurer une habitation agréablement située".

Le maire de Boulogne Jean-François Collas (de 1835 à 1844), le notaire Heyrault (*rue Heyrault*) et le marquis de Castéja (*rue Castéja*) seront parmi les premiers propriétaires.

Entre 1832 et 1835, il vend à Jean-Baptiste Braconnot les deux hectares de terrains de la **ferme Delaguepierre** (actuels 117 à 119 *rue du Point du Jour*). En 1834, il fait construire la chapelle promise, place de Bir-Hakeim, qui deviendra la **première église de Billancourt** et dont il sera président du conseil de fabrique et bienfaiteur.



Eglise construite par Gourcuff (place Bir-Hakeim) vers 1900
Détruite par les bombardements alliés

En 1836, il échange avec la mairie d'Auteuil (*Billancourt ne dépend pas encore de Boulogne*) le chemin vicinal qui passe devant sa ferme contre son nouveau réseau de rues, charge à la municipalité de les entretenir.

En 1855, il est âgé et revend les lots invendus au Comptoir de Crédit, dirigé par Victor Bonnard, se réservant les bâtiments de la ferme pour son propre usage. Bonnard, puis son gendre Edouard Naud, poursuivront l'opération foncière avec davantage de succès.

Dans les années 1860, il demeure à Paris au 85 ou 97, *rue Richelieu*. Il fait faire son portrait par un des maîtres de l'époque : Horace Vernet. Ne vous fiez pas à cet air rébarbatif, une de ses connaissances dit de lui : "Il est impossible d'être plus accessible, plus affable en ses relations, plus patriarcal dans sa famille, d'une urbanité plus parfaite que ne l'était M. de Gourcuff".



Portrait de Casimir de Gourcuff par Horace Vernet
Un portrait que nous avons eu du mal à trouver !

Il décède le 17 mai 1866 à Paris II^e, à l'âge de 85 ans. Il aura laissé sur Billancourt une empreinte durable que même la tornade Renault n'a pas réussi à effacer. La place Jules Guesde et ses rues en étoile en sont le vestige le plus évident.

Et si l'on baptisait une de ces rues à son nom ? Ce serait une bonne façon de lui rendre hommage.

Sur la piste de Casimir de Gourcuff

© Le Village de Billancourt - Alexis Monnerot-Dumaine

Le Village de Billancourt a décidé d'entrer en contact avec les descendants de Marie Casimir Auguste de Gourcuff, l'homme qui a transformé, en 1826, la ferme médiévale de Billancourt en un lotissement résidentiel moderne. Nous avons ainsi l'espoir de recueillir davantage d'informations sur l'homme, sa famille et la vie à la ferme de Billancourt.



Extrait de la plaquette "Nouveau Village de Billancourt"
Archives nationales.

Nous cherchions surtout la réponse à une question non résolue : Gourcuff étant mort en 1866 (*et les terrains alentours étant déjà vendus à Bonnard*), qu'est-il advenu des bâtiments de la ferme avant leur rachat par Louis Renault au début du XX^e siècle ? Est-elle passée entre les mains de ses héritiers ? A-t-elle été vendue ? Et si oui, à qui ? Nous avons là une lacune d'un tiers de siècle.

Et bien, nous avons la réponse !

Mais tout d'abord, comment avons-nous retrouvé la famille ? Une petite recherche généalogique nous a permis d'identifier les descendants directs, les plus à même d'avoir conservé des archives familiales.

Mais comment les contacter ?

Un généalogiste, approché via le site Geneanet et se trouvant être un cousin éloigné de la famille, nous a communiqué une adresse. Nous avons donc préparé et posté un courrier à l'actuelle comtesse de Gourcuff, lui décrivant les raisons de notre démarche, avec une copie de notre article "le génial Marie Casimir Auguste de Gourcuff". Le courrier est finalement arrivé chez son fils, le comte Arnaud de Gourcuff et son épouse Dorothee. Il est l'arrière-arrière-arrière-petit-fils de Casimir.

Marie Casimir Auguste de GOURCUFF 1780-1866
&1814 Agathe Joséphine de COËTNEMPREN de
KERSAINT 1793-1873
|
Henri de GOURCUFF 1832-1896
&1876 Marie Louise de VILLÈLE 1834-1909
|
Hervé de GOURCUFF 1872-1952
&1902 Marguerite de MONTSAULNIN 1877-1944
|
Alain de GOURCUFF 1903-1994
&1926 Odette Le LOUP de SANCY de ROL-
LAND 1907-1993
|
Jean-Louis de GOURCUFF 1935-2019
& Dominique ZUBER 1937
|
Arnaud de GOURCUFF 1967
& **Dorothee WIGNY** 1969

Notre courrier a été formidablement bien accueilli ! Il s'est vite transformé en échange de mails. Tous deux occupent le château familial de Fontenay, à Tendron, dans le Berry. Un magnifique château du XIX^e siècle, entouré d'un grand parc, entre Bourges et Nevers.

Première surprise, la version définitive du portrait d'Horace Vernet, que nous avons publiée, leur était inconnue. Ils en possèdent bien une ébauche au château, mais celle-ci est incomplète. Trop heureux de leur avoir été utile.



Le grand portrait
par Horace Vernet



La version détenue
par la famille

Plus intéressant, ils nous ont communiqué un autre portrait qui se trouve maintenant dans le château, et il est magnifique !



Auguste Casimir Marie comte de Gourcuff 1780-1866, attribué à François Gerard.

Il serait l'œuvre de François Gérard, un élève de Jacques-Louis David. A en juger par l'âge du modèle, il pourrait dater de la période où Gourcuff arrive à Billancourt. Il a 45 ans en 1825 lorsqu'il acquiert notre ferme déclinante de 50 hectares avec des projets plein la tête. Voici donc à quoi ressemblait l'homme qui transforma Billancourt ! La famille en conserve également une petite copie, ainsi que des mèches de ses cheveux.

Nous avons également reçu une photo de son épouse Agathe Joséphine, qui donna naissance à quatre garçons et trois filles. Nous avons trouvé la trace du mariage de l'aînée à Billancourt.



Agathe Joséphine de Coëtnempren de Kersaint, comtesse de Gourcuff 1793-1873. Propriété familiale

Et ce n'est pas tout. Le père d'Arnaud, le comte Jean-Louis de Gourcuff, décédé il y a peu et mémoire de la famille, avait constitué une notice très intéressante sur Casimir.

Et c'est cette notice qui répond enfin à notre grande question : qu'est devenue la ferme de Billancourt entre 1866 et 1900 ? Entre la mort de Gourcuff et l'achat par Renault ? Et voici la réponse : La famille Gourcuff n'a pas vendu à Renault, puisque deux ans après la mort de Casimir, en 1868, sa veuve vend finalement la propriété aux **Dames de l'Abbaye-aux-Bois**.

Mais qui étaient ces dames de l'Abbaye-aux-Bois, nouvelles propriétaires de la ferme de Billancourt ? L'Abbaye-aux-Bois est un ancien couvent de bernardines situé à Paris au 16, rue de Sèvres et au 11, rue de la Chaise dans le 7^e arrondissement. Le couvent est supprimé durant la Révolution. Les bâtiments deviennent une prison durant la Terreur, puis sont vendus. Une ordonnance royale du 18 novembre 1827 permet l'installation des chanoinesses de Saint-Augustin dans les bâtiments de la rue de Sèvres. Celles-ci y installent une maison d'éducation, et louent une partie à des dames seules de la haute société. C'est dans l'aile transformée en maison de repos que madame Récamier, en difficulté financière, vécut de 1819 à 1849.



Juliette Récamier dans sa chambre de l'Abbaye-aux-Bois, à Paris. Source : Wikipedia

Alors, qu'est devenue la ferme de Billancourt entre les mains des dames de l'Abbaye-aux-Bois ? A-t-elle hébergé d'autres dames de la haute société ? A-t-elle été exploitée à des fins d'élevage ? Utilisée comme maison de campagne ? A-t-elle été laissée à l'abandon ? A-t-elle été revendue avant 1900 ? Et si oui, à qui ?

D'autres questions qui trouveront sûrement leur réponse dans les archives de l'Abbaye-aux-Bois. Nous avons encore du pain sur la planche.

Le Village de Billancourt garde le contact avec la famille de Gourcuff. Qui sait, peut-être trouvera-t-on d'autres informations sur Billancourt dans les archives familiales ?



Jean Anne Corentin,
comte de Gourcuff et
père de Casimir



Henri de Gourcuff, dernier
fils de Casimir.

Pour être complet, nous reproduisons ci-dessous in extenso, la **notice** rédigée par feu le comte Jean-Louis de Gourcuff. Elle donne des informations intéressantes sur l'homme qu'il était, sa vie avant et à Billancourt :

"Auguste, Marie, Casimir de Gourcuff (1780-1866) est né à Quimper dans une maison appartenant à sa mère et qu'il vendit en 1830. En 1789, il était élève au collège de Vendôme. Ses parents décidèrent de le faire passer en Angleterre au début de la Révolution, et ce fut une femme de service qui fut chargée de l'embarquer afin de ne pas attirer l'attention. Elle commit l'imprudence de lui laisser pendant le voyage une timbale en argent qui éveilla bien des soupçons. Il retrouva à Jersey ses parents qui l'emmenèrent en Allemagne. Il aida ses parents aux dépenses de la famille en travaillant dans une épicerie et chez un banquier. Il rentra en France en 1802, et fut dispensé du service militaire comme n'ayant pas la taille voulue (*il mesurait 1 mètre 58*).

Il constitua un dossier sérieux pour certifier qu'il n'avait jamais quitté la France : séjour à Bouillé-Menard en Maine-et-Loire d'août 92 à octobre 93 et de mars 95 à 1799. Un certificat d'amnistie lui fut délivré, et son nom fut rayé de la liste des Emigrés. Bien au courant des mesures à prendre, sa sœur n'est certainement pas étrangère à ces démarches.

Fin 1802, il repart à Londres où il travailla dans une banque et s'intéressa aux questions d'assurances. Au cours de ses allers et retours sur Paris, il rencontra Mademoiselle de Kersaint née en émigration.

Ils se marièrent en 1817 à Quimperlé. Ils quittèrent peu après la Bretagne où ne les retenaient plus que des souvenirs ; le château du Cosquer dont le comte de Gourcuff avait hérité de sa mère, fut vendu par lui à son beau-frère le comte de Kersaint.

Il revint définitivement à Paris quelques années plus tard et devint l'associé de Roman Vassal, directeur de la maison de banque Vassal, 4 rue du Faubourg Poissonnière. Monsieur Vassal avait été désigné en janvier 1818 avec sept autres négociants comme administrateur d'une société en formation destinée à assurer les risques maritimes, les risques d'incendie et la vie des hommes.

Par suite de la résistance des pouvoirs publics, l'autorisation de fonctionner fut donnée, d'abord, à la branche maritime, seule, le 22 avril 1818. Elle fut accordée à la branche incendie le 14 février 1819, et le 22 décembre 1819 à la branche vie. Le 3 juin 1818, la première Assemblée Générale eut lieu chez l'un des administrateurs Monsieur Ternaux-Rousseau, et elle nomma Directeur Auguste Casimir de Gourcuff, qui, à mesure que les deux autres branches furent fondées, en fut également nommé Directeur, et il eut ensuite le titre de Directeur Général.

La Compagnie d'Assurances Générales s'installa d'abord 8, rue du Faubourg Poissonnière, puis successivement au fur et à mesure de son développement 7, rue Le Pelletier, en 1819, 19, rue de Provence, et enfin en 1822, 87, rue de Richelieu (*ancien hôtel de Roquelaure*) que la Compagnie acheta en 1851, démolit et fit reconstruire en 1859.

Très en avance sur son époque, le comte de Gourcuff instaura en 1850 un fonds de pension alimenté par un prélèvement de 5% sur les bénéfices de la compagnie, au profit du personnel retraité.

En 1857, les actionnaires de la Compagnie tinrent à témoigner à leur Directeur leur reconnaissance et leur sympathie et prièrent le Conseil d'Administration de faire exécuter "un beau portrait" de M. de Gourcuff qui resterait placé dans la grande salle du Conseil.

"Ce portrait rappellera à nous et à nos successeurs qu'il fut le fondateur de la Compagnie en 1819 ; que depuis 36 ans, il n'a pas cessé d'en être le directeur ; et que c'est aux hautes qualités qui le distinguent que nous devons la prospérité remarquable et toujours croissante à laquelle sont arrivées les affaires de la Compagnie".

Ce portrait de Horace Vernet dont une copie est au château familial de Fontenay, est toujours au siège de la Compagnie en dépit des essais infructueux de la famille pour le récupérer au moment de la nationalisation.

À sa demande, le Conseil d'Administration accepta sa démission le 1^{er} janvier 1862 afin qu'il puisse prendre un repos bien justifié.

Il fonda une compagnie qui fut chargée en 1825 d'acheter, partager et vendre 56 hectares de terrains situés à Boulogne-Billancourt en face de l'île Seguin (*anciennes usines Renault*). Il fit éditer une plaquette sur "le nouveau Village de Billancourt" :

"Une compagnie vient d'acquérir une partie de la plaine situé entre la Seine et l'ancienne route de Sèvres.

Elle se propose d'y former un village composé de maisons de campagne ; le site y est agréable, la route qui y conduit très belle, : on y est près d'Auteuil, du bois de Boulogne, de Saint-Cloud et de Sèvres ; on n'est séparé de Meudon que par la rivière : tous les environs offrent de jolies promenades, et cette position est une des plus agréables que l'on puisse trouver près de la capitale.

Ce village réunira tout ce qui peut contribuer à en faire un séjour d'agrément; des rues plantées et bien disposées, une place publique, une église, une belle promenade déjà existante et aboutissant à la rivière.

La Compagnie a, de plus, pris des dispositions qui lui permettront de fournir, dès l'année 1826, la quantité d'eau de Seine que l'on pourra désirer dans chaque habitation.

On propose aussi d'établir un bac ou un pont communiquant avec Bas-Meudon. Le village de Billancourt ayant de toutes parts des abords faciles, est cependant assez éloigné de la grande route de Sèvres pour n'être pas exposé à l'inconvénient de la poussière.

Tant d'avantages réunis ne peuvent manquer d'attirer l'attention des personnes disposées à dépenser une somme de 30 à 60.000 francs pour se procurer une habitation agréablement située.

La Compagnie a divisé les terrains de manière à ce qu'ils puissent être à la portée de toutes les fortunes ; et, quant aux constructions, la proximité de la rivière facilite les transports de matériaux qui, pour la plupart, se trouvent à petite distance, ce qui permet de les obtenir à des prix plus modérés.

L'agrandissement de Paris s'opère dans la direction de l'ouest ; la construction de la gare, du pont et du port de Grenelle va donner une nouvelle vie à tout ce qui l'environne ; les terrains à Passy, à Auteuil, à Sablonville, à la Folie Saint-James, à Boulogne, ont acquis une valeur telle qu'ils se vendent couramment de 25 à 45 francs la toise ; l'accroissement de la prospérité et de la fortune publique leur donne chaque jour un plus grand prix.

Les terrains à Billancourt n'ont pas encore atteint des prix aussi élevés ; ils offrent, aux personnes qui voudront en acquérir, la double perspective de jouir d'habitations agréables, et d'obtenir dans peu d'années une augmentation de la valeur qui peut facilement s'élever au-delà du double du prix d'acquisition. La Compagnie prendra en paiement des terrains ses propres actions, à 10 pour cent de bénéfice.

S'adresser, pour traiter des terrains, à :

*M. de Gourcuff, gérant de la Compagnie,
rue de Richelieu N° 97 ;*

*M Baudesson, notaire de la Compagnie,
rue Montmartre n° 160 ;*

*M. de la Guépière, agent de la Compagnie,
rue de Seine n° 66 ;*

*MM Piron et Duponchel, architectes,
rue de Montholon n° 24*

L'opération ne fut pas une réussite, il vendit la plupart des terrains à Bonnard et Cie en 1855 pour la somme de 750 000 francs, et à sa mort, il se retrouva avec 3,5 hectares de terrain, où était implantée sa résidence d'été ; ce terrain que la Comtesse de Gourcuff loua jusqu'à sa mort, fut vendu en 1868 aux Dames de l'Abbaye-aux-Bois. Il possédait en outre un hectare à Grenelle. Il fit bâtir la première église de Billancourt, une grande chapelle desservie chaque dimanche par un prêtre d'Auteuil.

En 1822, il s'intéressa à la politique en briguant un poste de député en Bretagne ; il fut nommé président du 4^e collège électoral du Finistère (*Quimper*). Une forte opposition royaliste soutenait le général de Cheffontaines, candidat poussé par le ministre de l'intérieur. Afin de ne pas favoriser l'élection du candidat libéral, le comte de Gourcuff retira sa candidature, avisa Cheffontaines de sa décision, remplit sa mission en tant que président du collège électoral, et il semble qu'à partir de cette date, il se soit désintéressé de la Bretagne.

Il commença à vendre la plus grande partie des biens qui lui restaient. Néanmoins, il ne s'est nullement désintéressé des Bretons puisque son appartement de la rue de Richelieu et sa maison de Billancourt étaient connus pour les accueillir.

Le Comte de Gourcuff mourut en l'hôtel de la rue de Richelieu le 17 mai 1866, et fut inhumé dans la chapelle mortuaire du vieux cimetière de Suresnes. A sa mort, il laissa à sa veuve en plus des meubles meublants, argenterie et bijoux, une somme de 20.000 francs en capital et une rente annuelle de 24.000 francs.

Gourcuff et de Gourcuff, deux branches de la même famille ?



Les recherches que nous menons nous entraînent parfois sur des voies insoupçonnées.

Monsieur Pierre-Christophe Baguet, maire de Boulogne-Billancourt, nous a lancé un défi : "Quel rapport y a-t-il entre le footballeur Yoann Gourcuff et le comte de Gourcuff ?". Si la plupart d'entre nous sait qui est Yoann Gourcuff, qui connaît le comte de Gourcuff, créateur de l'agglomération de Billancourt au début du 19^e siècle ?

Nous avons donc relevé le gant et nous nous sommes lancées, Sylvie Guinel et moi-même, sur les traces de ces deux illustres Bretons. (2011)

En effet, Gourcuff et les nombreuses graphies que l'on rencontre est un patronyme typiquement breton qui signifie "homme bon". On ne le trouve pas partout en Bretagne et les interrogations faites sur les différentes bases de données le situent dans le Finistère.

Nous nous sommes partagé ces recherches qui vont faire l'objet de trois parties distinctes :

1. Yoann GOURCUFF, le footballeur et ses ancêtres*

A l'attention de celles et ceux qui ignorent tout du foot, voici un bref rappel :

Yoann Gourcuff est né le 11 juillet 1986 à Lorient. Arrivée au Stade Rennais avec son père, entraîneur, en 2001.

* Cette recherche s'est effectuée avec l'accord de Monsieur Christian GOURCUFF, père de Yoann et entraîneur du FC Lorient. Nous lui avons demandé les renseignements nécessaires à la recherche tout en préservant la vie privée.

** Cet article date de 2011 et Yoann Gourcuff n'est plus à l'Olympic Lyonnais.

Il y reste jusqu'en 2006 où il rejoint le Milan AC. Il fait la saison 2008/2009 avec les Girondins de Bordeaux et intègre l'Equipe de France de Football en 2008. Il est actuellement à l'Olympique Lyonnais où il joue en milieu de terrain sous le n°29**.

Le point de départ de cette recherche a été l'année 1891 et le lieu de naissance à Rosnoën dans le département du Finistère de l'arrière-grand-père de Yoann, Jean-Louis Gourcuff. Toute sa généalogie est localisée dans le Finistère dans une micro-région au sud-est de Brest, dans l'arrondissement de Châteaulin.



La vocation de Christian et Yoann Gourcuff a peut-être un rapport avec un jeu qui s'est pratiqué depuis la nuit des temps dans nos campagnes et particulièrement en Bretagne : la soule.

Ce jeu se pratiquait avec un ballon de cuir rempli de son que deux équipes composées de jeunes hommes de deux paroisses ou de deux communes devaient emporter dans les buts adverses, situés au centre des villages. Il n'y avait pas de terrain, tout se déroulait à travers champs et bois. Il n'y avait pas non plus de règles. Tous les coups étaient permis, quitte à laisser des participants sur le carreau.

Existant depuis le Moyen-âge, ce "sport" a été pratiqué jusqu'à la fin du 19^e siècle ; codifié et "adouci", il a donné naissance au rugby et au football.

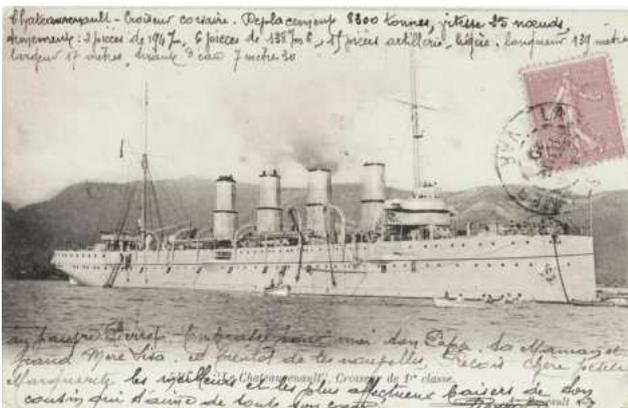


Début de partie du jeu de soule
D'après le recueil Galerie Bretonne (Breizh Isel)
de Olivier Perrin (1761 – 1832)

Ascendance patronymique commençant à l'arrière-grand-père de Yoann Gourcuff

8 - **Jean-Louis Gourcuff** : son aïeul à la 4^e génération, né en 1891.

Premier Maître Timonier des équipages de la Flotte, il a reçu la Médaille Militaire et été décoré Chevalier de la Légion d'honneur en 1938. Incorporé à Brest en 1912, son premier embarquement a eu lieu sur le "Châteaurenault", navire qui sera coulé après un combat héroïque en 1917.



Le Châteaurenault

Jean-Louis était le fils de :

16- Jean Louis Gourcuff

Jean Louis Gourcuff est né le 8 janvier 1851 à Logonna-Daoulas. Ses parents s'étaient installés à Rosnoën en 1829 ou 1830 venant de **Lopérec**.

Il était marié à Marie Anne DONNOU. Ils ont eu au moins six enfants.

* Lopérec dont le nom fait référence à St-Pérec est une jolie commune qui protège son patrimoine paysager et bâti. Son église et son calvaire datent du 16^e siècle. Le sous-sol est en grès, en schiste et en granit qui ont servi à la construction de l'église, du calvaire et des différents petits villages formant la commune (<http://www.loperec.fr>)

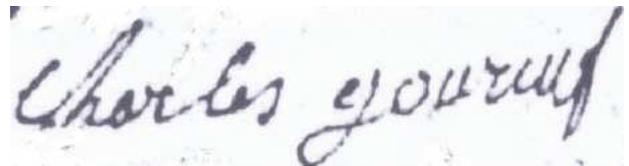


Le calvaire de Lopérec

32- Jean François Gourcuff

Jean François Gourcuff est né le 6 mars 1801 à Lopérec et s'est marié le 16 février 1829 à Lopérec* avec Jeanne Marguerite QUERE. Leur premier enfant est né en 1830 à Rosnoën. Comme ses frères, Jean François était tailleur de pierre. Jean François a eu au moins 7 enfants.

Il était un des 14 (ou 15) enfants de Charles qui suit (*mais qui précède dans le temps*).



Signature de Charles Gourcuff

64 - Charles Gourcuff, cultivateur et de Marie Catherine Auffret (Offret)

Charles Gourcuff, patriarche d'une grande famille est né le 22 juillet 1756 à Lopérec où il est décédé le 14 avril 1821. Il a vécu à une période charnière de l'histoire de France et parmi ses fils, certains ont pu participer aux guerres de la Révolution et l'Empire, mais aucun ne figure dans la base des médaillés de Ste-Hélène, ni de la Légion d'Honneur au 19^e siècle.

128- Jean Gourcuff

Jean Gourcuff est né le 20 novembre 1715, l'année de la mort de Louis XIV, à Lopérec, où il est décédé le 29 juin 1775.

Marié le 1^{er} mars 1745 à Coentine Le Bihan, ils ont donné naissance à au moins 7 enfants.

Il était le fils de :

256- Hyérosme ou Jérôme Gourcuff

Né le 5 novembre 1681 à Lopérec, Jérôme Gourcuff est décédé le 1^{er} avril 1746.

Marié le 8 décembre 1712 avec Marguerite Le Bronnec, ils ont eu au moins 10 enfants.

Jérôme était fils de :

512- **Paul Gourcuff**, né vers 1640 sous le règne de Louis XIII, s'est marié le 7 juillet 1678 avec Marie Catherine GOLIAS et est décédé en 1695. Paul serait le fils d'un Guillaume Gourcuff.



Louis XIII sur un Louis d'or

Ces différents couples ont eu entre 7 et 15 enfants à chaque génération, ce qui était la norme aux 17^e et 18^e.

La famille de Yoann Gourcuff est tout à fait représentative d'une famille de cultivateurs et d'artisans comme nous en avons tous dans nos ancêtres.

On trouve le patronyme Gourcuff et ses variantes dans la base des Morts pour la France de 14-18.

15 soldats, tous originaires du Finistère sont décédés, tels :

- Gourcuff Jacques (*disparu en mer sur le "Léon Gambetta"*) né en 1883 L'Hopital-Camfrout
- Gourcuff Jean François Guillaume, marin, né en 1882 à Logonna-Daoulas
- Gourcuff Jean Marie, né en 1891 à Guiparas (*13 soldats sous la variante patronymique Corcuff*)

Liste (non exhaustive) de patronymes des ancêtres de Yoann Gourcuff :

Noms	Code lieu	Lieux	Début	Fin
AUFFRET	29190	Brasparts	1670	1733
AUFFRET	29590	Lopérec	1730	1818
BRENNER	29590	Lopérec	1695	1695
DONNOU	29590	Lopérec	1778	1858
DONNOU	29590	Quimerch	1809	1848
GOAVEC	29590	Lopérec	1695	1750
GOAZVEC	29590	Lopérec	1670	1690
GOLIAS	29590	Lopérec	1678	1678
GOURCUFF	29200	Brest	1955	1955
GOURCUFF	29460	Logonna-Daoulas	1851	1851
GOURCUFF	29590	Lopérec	1678	1829
GOURCUFF	56100	Lorient	1986	1986
GOURCUFF	29590	Rosnoën	1861	1891
HERVÉ	29590	Lopérec	1824	1876
HERVÉ	29590	Menesguen	1793	1793
KERHOAS	29590	Lopérec	1824	1824
KERHOAS	29590	Pouldour	1798	1798
LE BER	29590	Quimerch	1809	1848
LE BIHAN	29590	Lopérec	1745	1775
LE BRONNec	29590	Lopérec	1668	1755
LE GOLIAS	29590	Lopérec	1776	1807
MOCAER	29590	Lopérec	1761	1782
PAOU	29190	Brasparts	1693	1693
QUERE	29590	Lopérec	1774	1829
QUERE	29590	Rosnoën	1879	1879

2. Les seigneurs de Trémédec : une vieille famille bretonne

Les Gourcuff font partie des vieilles familles nobles bretonnes. Notre but en écrivant ces lignes est d'évoquer quelques individus marquants de la branche familiale ayant conduit au comte de Gourcuff.

Avec des preuves d'existence attestée au 13^e siècle, cette famille est originaire de la paroisse de Plovan dans l'évêché de Cornouaille. Le nom de Gourcuff provient du breton Uurcun* "très doux".

Evoquons tout d'abord l'un de ses plus anciens et plus illustres aïeux :

Guillaume de Gourcuff

Un acte daté d'avril 1249, à Limisso (*port de l'île de Chypre face à Damiette en Egypte*), prouve la participation de Guillaume à la 7^e croisade**, dont le blason familial*** rappelle ce fait historique****.

Déjà présente aux réformations***** de 1426 à 1536 (*ancienne réformation : tome 3*) dans les paroisses de Plovan, Plomeur, Pontcroix, Kerfenneteun situées dans l'évêché de Cornouaille, puis à la grande réformation faite sous Louis XIV, cette maison a fourni les preuves sur 7 générations et, par arrêt du 9 janvier 1669, fut déclarée noble d'ancienne extraction.

Un autre membre de cette illustre famille, Louis de Gourcuff, seigneur de Trémédec et de Kerdanet, est fait chevalier de l'ordre de St-Michel en 1653.

Il achète en 1646 un brevet de chevalier gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi. Il est aussi écuyer seigneur de Trémédec, Kerdanet, Kérhoan Pénanguer et autres lieux.

Fils d'Alain de Gourcuff et Gilette de Kerofil, il est né en 1648. Il se marie le 27 février 1639 avec Marie Le Ploec (*voir manoir ci-après*) et décède en 1669.

Louis de Gourcuff habita le château de Créac'h Quéta, occupé avant lui de 1495 à 1636 par la famille de Kerrouant, puis par Jean de Ploec, baron de Kergorlay.

La famille de Lizoreux y résida à partir de 1868.



Le manoir ou château de Créac'h Quéta

Jean François de Gourcuff, chevalier seigneur de Trémédec, est né en 1681. Marié le 19 janvier 1703 à Quimper en l'église St-Mathieu avec Claude Jeanne Euzenou de Kersalaün, il décède le 4 avril 1760 à Quimper. Lieutenant du Roi pour la ville de Quimper, il est major de la capitainerie garde-côte d'Audierne.

Jean V Corentin de Gourcuff, comte de Crémence, est né le 4 avril 1705. Il décède le 25 juin 1758 à Quimper, à l'âge de 53 ans. Reçu page de la Grande Ecurie en 1722, il deviendra major général des garde-côtes de Quimper. Il se marie le 3 août 1753 avec **Marie de Talhouët de Brignac** (1719-1776). On retrouve son nom dans la liste des nobles ayant siégé aux assises des États généraux de Bretagne.

Jean VI Anne Corentin de Gourcuff est né le 11 avril 1756 à Quimper. Il décède probablement à Hambourg 7 octobre 1799, à l'âge de 43 ans. Lieutenant d'infanterie sans appointement dans le régiment du Roi, il est chevalier, seigneur de Trémédec.



Le manoir ou château de Combrit

* Gourcuff, nom breton dont la forme ancienne Uurcun est composé du préfixe uur > gur > gour + kunv voulant dire très doux. Dictionnaire étymologique des noms de famille. M-Th. Morlet. Ed. Perrin. 1991.

** La Septième croisade 1248-1254

*** Armorial général de la France, volume 1, page 334, par Louis-Pierre d'Hozier

**** On peut voir ce blason dans le salon des Croisades à Versailles

***** Réformation : action de réformer, c'est-à-dire de rétablir dans l'ancienne forme ou d'établir dans une forme nouvelle, jugée meilleure. Celle de 1660 a été lancée par Colbert ; il s'agissait de vérifier l'ensemble des déclarations de propriété (les aveux) des sujets du roi, depuis le paysan relevant du domaine royal (rare) jusqu'au puissant seigneur.

Il fut membre de la députation de la noblesse de Bretagne en 1788. Il se marie, le 7 août 1777, à Combrit (*Finistère*) avec **Marie Ezsénou de Kersalaün** (1747-1824), dans la chapelle du Château du Cosquer – Combrit.

Sa sœur Corentine (*Marie Louise*) de Gourcuff se marie, le 3 septembre 1776, avec Vincent Marie Casimir Audren, mousquetaire du roi de 1760 à 1775. Après sa sortie avec le brevet de capitaine et le titre de comte (*comte de Kerdrel et de Pennan-guey*), il fut nommé lieutenant des maréchaux de France en 1776. Sa femme Corentine meurt le 2 mars 1790 à Lannilis au château de Kerdrel.

Tableau des descendants de Guillaume de Gourcuff (*croisé de St Louis*)

Guillaume (*le Croisé !*)

N. ?

Eudes

Rolland

Bernard (*receveur général 1397 - sénéchal de Saint-Pol-de-Léon 1417*)

Henri marié en 1410

Alain - N. de Keraupiquen

Jean I le Vieil - Aliette de Tivarlen

Guillaume - Jeanne Aultret

Jean II - Jacqueline de la Coudraye

Jean III - Marie de Pencoet

Alain - Gillette de Kerourfil

Louis - Mauricette Le Plouec

Jean IV - Claude de Kersalaün

Jean V - Marie de Talhouet

Jean VI - Marie Euzenou de Kersalaün

Marie Casimir Auguste -
Agathe de Coetnempren
de Kersaint



Le comte de Gourcuff (1780 – 1866)

Revenu en France, il se marie le 17 novembre 1817 à Quimperlé avec la fille de l'amiral comte de Kersaint, Agathe Joséphine de Coëtnempren de Kersaint (*16 octobre 1793, à Aix-la-Chapelle ; décédée le 30 avril 1873 à Paris*).

Sa grande œuvre sera la création d'un groupe d'assurances et la promotion de l'assurance en France. Casimir de Gourcuff qui a le soutien des banques crée une compagnie sous la forme d'une Société anonyme.

Avec l'appui de banquiers protestants, notamment la famille Mallet, Auguste de Gourcuff harcèle les bureaux des ministères et finit par arracher une autorisation de fonder une compagnie financière d'assurance : la "Compagnie d'Assurances Générales", futur pivot des AGF.

Après les risques maritimes et incendies, à prix fixes, une ordonnance royale de décembre 1819 autorisera la Compagnie d'Assurances Générales à ouvrir une branche "Assurances vie".

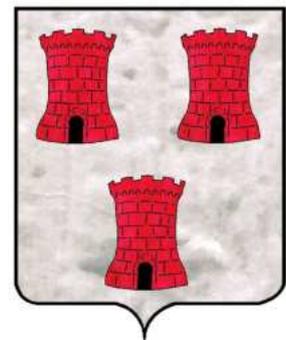
Marie Casimir Auguste de Gourcuff

Marie Casimir Auguste de Gourcuff est né le 11 novembre 1780 à Quimper. Il est ondoyé le lendemain dans l'église Saint-Mathieu de Quimper et son baptême "officiel" eut lieu dans cette même église le 22 février 1781.

Emigré en Europe à l'âge de 12 ans, peut-être suite à la journée du 10 août 1792, il y étudie les nouvelles méthodes concernant la banque et les assurances. En effet, à cette période, l'Angleterre et l'Allemagne font office de précurseurs.



Blason des Gourcuff



Blason des Coëtnempren

Dès lors, plusieurs autres sociétés sont créées et prospèrent rapidement : l'Union (*devenue UAP puis AXA*), la Royale (*devenue Nationale puis le GAN*), les Assurances Générales et le Phénix1828 (*devenues les AGF*)*.

Il n'est pas rare de trouver dans les journaux de l'époque de la publicité pour la Compagnie d'Assurance Générale :

Compagnie Générale d'Assurance : 87 rue de Richelieu, Paris

Fondée en 1819 (*28 millions de valeurs publiques, immeubles et forêts*)

Conseil d'administration : Baron Mallet aîné (*régent de la Banque, Président*), Trubert (*vice-président*), H. Rousseau (*inspecteur*), AD. Marsuard, banquier, Fontenillat, receveur général de la Gironde, Jubelin, ancien sous-secrétaire d'Etat au Ministère de la Marine, ED. Odier, de la Maison Gros, Odier, Roman et Cie, Directeur, A. de Gourcuff

Il réside au 97 rue Richelieu à Paris. N'oubliant rien de sa riche ascendance bretonne, les soirées dominicales qu'Auguste organise dans son salon, sont le lieu de réunion de la fine fleur des intellectuels bretons résidant ou séjournant dans la capitale : le grammairien Jean-François Le Gonidec, Emile Souvestre, Auguste Brizeux, le poète Hersart de La Villemarqué (*auteur du Barzaz Breizh*).

Auguste de Gourcuff décède le 17 mai 1866 à Paris. Ses obsèques ont eu lieu en l'église St-Roch, devant de nombreuses personnes.

L'un de ses fils Auguste Vincent Pierre Charles de Gourcuff, comte de Gourcuff, directeur de la compagnie d'assurances générales, comte héréditaire par décret impérial du 9 mars 1867, fut autorisé à relever le titre porté par son père, Auguste Casimir Marie de Gourcuff.

Homme entreprenant, Auguste de Gourcuff sera aussi un investisseur. Il contribuera à la profonde modification de la plaine de Billancourt.

Action du comte de Gourcuff sur Billancourt

En 1790, lorsque la paroisse des Menus et Boulogne devient une commune, adopte le nom de Boulogne-sur-Seine et s'agrandit du territoire appartenant à Saint-Cloud sur la rive droite.

L'île Seguin, acquise en même temps, est investie en 1794 par la tannerie du savant Armand Seguin.

Dès la Première République, à partir de laquelle Longchamp devient aussi fréquenté que le Palais Royal, Boulogne continue de servir de résidence secondaire, à la fois discrète et à la mode, à des entrepreneurs enrichis par l'argent des biens nationaux et de grands noms de la finance ou la politique, Cambacérés, Mollien, Réal ou Rothschild.

Le nouvel urbanisme de Billancourt

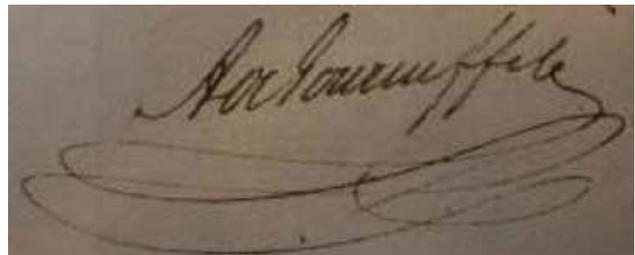
Après la Révolution et la fin de la possession du domaine par l'abbaye de Saint-Victor, le seigneur Augustin Sageret perd le domaine de Billancourt à l'audience des criées du Tribunal civil de 1^{re} instance du département de la Seine le 21 messidor an XIII.



*Le méandre de la Seine depuis les hauteurs de Bellevue en 1836
Estampe de Himely*

En 1805, la ferme seigneuriale de Billancourt est vendue à un propriétaire parisien M. Roch Alexandre Chevalier, demeurant au 94 rue de l'Odéon.

En 1825, Monsieur de Gourcuff constitue une société (*la société A de Gourcuff et Compagnie*) et rachète la vaste ferme de Billancourt (plus de 50 hectares de domaine) pour la modeste somme de 250 000 francs "en espèces sonnantes" par un acte daté du 23 juillet 1825 chez Baudesson et Dumesnil, notaires à Paris**.



Signature d'Auguste de Gourcuff

* Voir Histoire générale de l'assurance en France et à l'étranger par Georges Hamon (au bureau du journal "L'assurance Moderne" Paris 1895-1896 (photo de M. de Gourcuff fondateur de la Compagnie d'Assurances Générales (1819-1863) source Gallica.

** Source Archives Nationales MC ET XX 899

Le domaine comprend alors :

- une maison de maître, cour, petit jardin potager attenant, un autre extérieur et une avenue de tilleuls menant à la Seine ;
- des bâtiments de ferme pour habitation de fermier, grange, écuries, remises, cour, basse-cour et dépendances ;
- une grande vacherie et logement des nourrisseurs, grenier ;
- terres labourables, trou à sable, pâtures.

Pour s'agrandir encore, Auguste de Gourcuff achète, trois jours après, des terres appartenant à un voisin, M. Encelain et envisage d'y réaliser une opération d'urbanisme remarquable pour l'époque : créer un quartier résidentiel avec une nouvelle église et dont certaines artères seraient interdites à tous véhicules. Il habite la maison de maître, transforme la ferme, échange en 1832 un chemin vicinal appartenant à la commune d'Auteuil avec une petite partie de terrain.

L'estampe de Himely réalisée en 1836 montre bien l'aspect de la plaine de Billancourt avant la réalisation du lotissement.

Le nouveau village de Billancourt est en train de naître

La plupart des rues rayonnent autour de la Grande Place (place appelée successivement Nationale, Jules Guesde...).

Parmi les premiers propriétaires des nouvelles villas du "Hameau Fleuri", on retrouve le maire Collas, le notaire Heyrault, le marquis de Castéja.

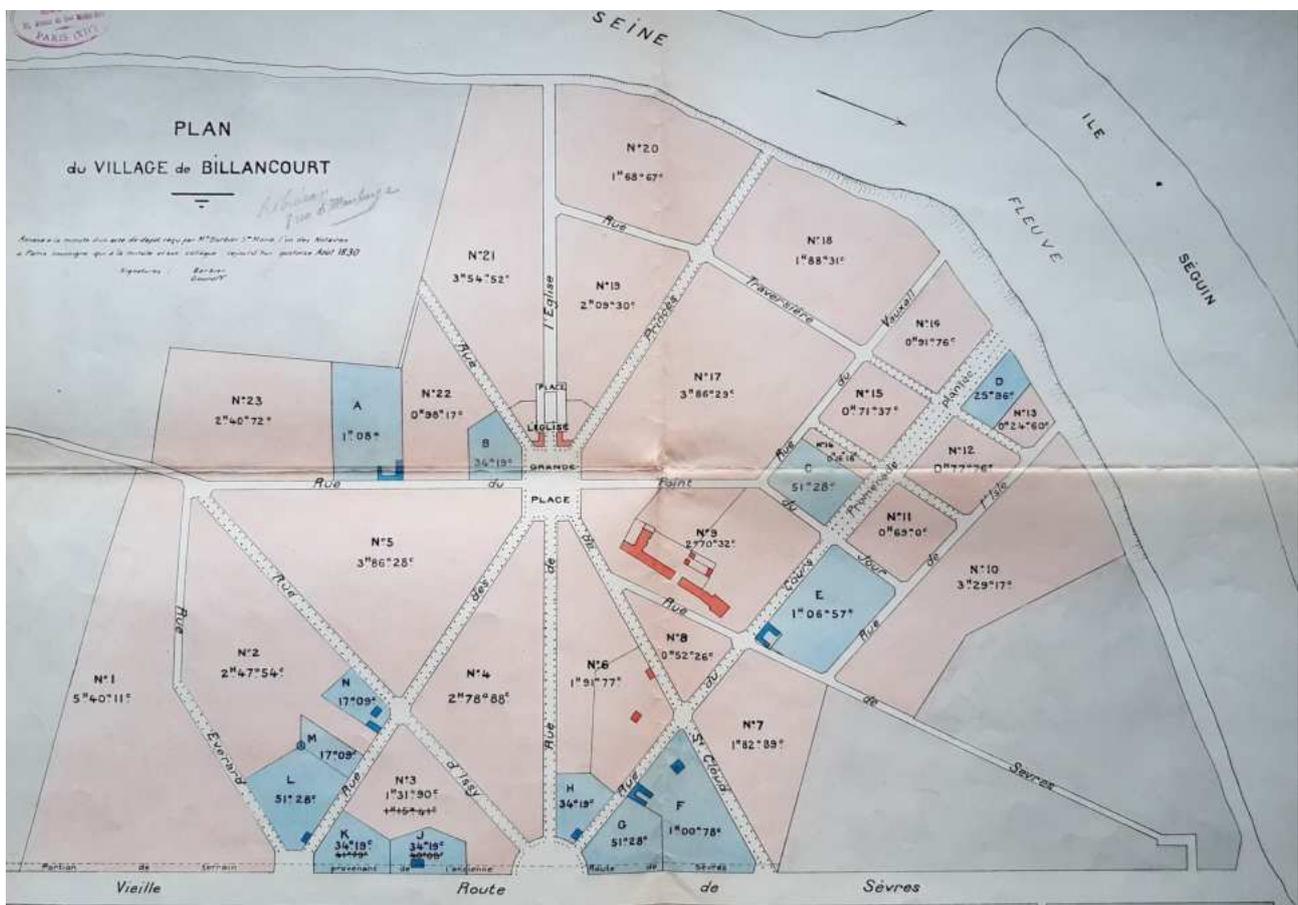
En 1834, M. de Gourcuff offre à la commune d'Auteuil un terrain près de la demi-lune (place de l'Eglise devenue place Bir Hakeim) et s'engage à y construire, à ses frais, une chapelle catholique.

Avec cette nouvelle église, le village prend forme.

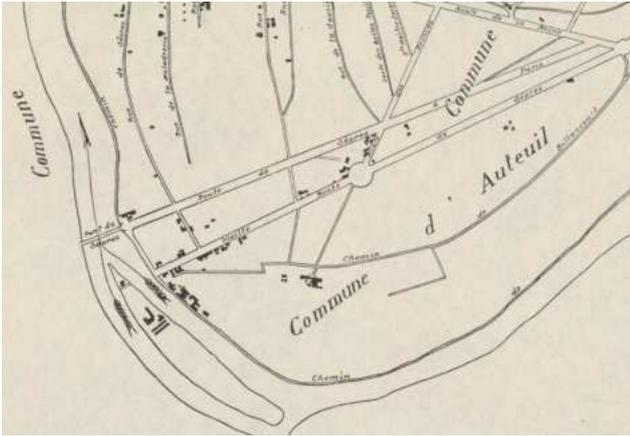
Un prospectus diffusé en 1840 vante le "futur village de Billancourt".

En 1844, l'édification des fortifications parisiennes isole Auteuil de Billancourt, territoire immémorial de la commune d'Auteuil.

En 1860, Auteuil, maintenant inclus dans la ville de Paris devient le 16^e arrondissement.



Plan du lotissement Gourcuff tel qu'on le trouve annexé dans l'acte de vente du 14 août 1830. AN



*Plans des cadastres de Billancourt revus par la Société Gourcuff.
1825-1859
Plans fournis par Mme Bédoussac - Archives municipales*



Si l'ouest de Billancourt commence à se peupler, la partie est de Billancourt reste déserte et insalubre. Jusqu'en 1855, l'opération d'urbanisme ne réussit que partiellement. La Société Anonyme de Gourcuff et Cie cède ses droits au Comptoir Bonnard qui reprendra la suite de l'aménagement de Billancourt.



Eglise de l'Immaculée Conception de Billancourt construite par Auguste de Gourcuff

En 1860, Haussmann réunit ces deux territoires d'Auteuil, le Parc des Princes et Billancourt, en compensation du rattachement de la plaine de Longchamp à Paris transformée en hippodrome. Il impose à la nouvelle cité, qui ne choisira son nom de Boulogne-Billancourt qu'en 1926, son axe fédérateur, l'actuel boulevard Jean Jaurès.

En trente ans, Boulogne a doublé sa population pour atteindre 14 000 habitants à la veille de la guerre 14-18*.

Conclusion

Malgré tous nos efforts et notre recherche approfondie de la généalogie Gourcuff, nous n'avons pu établir un lien entre le baron de Gourcuff, connu des Boulonnais pour son lotissement de la plaine de Billancourt, et Yoann Gourcuff, le footballeur. Les deux branches Gourcuff étudiées ici sont distinctes, mais toutes les deux originaires d'un territoire restreint du Finistère. Les registres BMS ne remontant pas au-delà du début du 17^e siècle, il sera probablement impossible de trouver un lien entre ces deux branches Gourcuff, sauf, si un jour, un document inédit venait à apparaître.

Les villas disparues de Billancourt

© Le Village de Billancourt - Alexis Monnerot-Dumaine

Elles sont tombées dans l'oubli.

Le Village de Billancourt les en a fait sortir.

De belles propriétés existaient dans le village de Billancourt, à la fin du XIX^e siècle.

Nous sommes partis à leur recherche durant des mois. Il faut les localiser, trouver des photographies correctes, raconter l'histoire de leurs propriétaires. Il faut effectuer des recherches aux archives nationales et municipales, chez Renault Histoire, sur les sites de photos ou cartes postales anciennes, contacter les descendants. Et, avec un peu de chance, parfois beaucoup, la patience paye.

Les historiens Penel-Beaufin et Couratier en avaient déjà mentionné certaines en 1905 et 1960 sous le nom de "Villa Bottin", "Villa de la Feuillée", "Villa Caprice", "Maison du Prince Polonais" ou "Villa Castéja", avec pour toute information une adresse parfois vague.

Pour d'autres, nous les avons baptisées nous-mêmes, du nom de leur propriétaire, faute de mieux: "Villa Fontaine", "Villa Aussilous", "Maison de Tavernier", "Villa Nousillet-Clinch".

Certaines sont l'œuvre d'architectes de renom comme Hector Guimard, le célèbre dessinateur des entrées du métro parisien, qui a signé la "Villa Toucy".

Nous les avons toutes localisées, une par une, et nous avons trouvé des photographies pour presque toutes, certaines meilleures que d'autres. Pour les autres, disparues trop tôt, nous n'avons rien, comme la propriété de lady Hunloke, celle du préfet Boitelle ou l'ancienne ferme de Billancourt.

La plupart sont blotties au milieu d'un parc. Les plus grandes propriétés s'étendent jusqu'à trois hectares. On y recherche le calme et le repos. Billancourt compte à peine 1500 habitants en 1860 et est protégé par des clauses interdisant l'installation d'industries "malpropres, bruyantes ou insalubres".

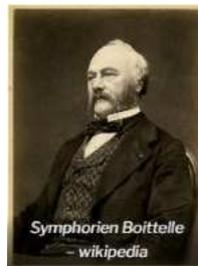
Elles ont des dépendances : orangerie, écurie, serres, potager ou pavillon de gardien et du personnel qu'on loge parfois dans ces dépendances.

Le cadastre et les actes d'acquisition de Renault nous donnent le nom de leurs propriétaires. On y trouve un prince, un marquis, un comte et de riches bourgeois. Ils sont maires, hommes politiques ou préfets de police. On trouve aussi des avocats, joailliers, architectes, banquiers, grands commerçants ou capitaines d'industrie. Certains résident à Billancourt à l'année et sont conseillers municipaux ou paroissiaux ou présidents d'associations de bienfaisance, comme les Tavernier. Les autres n'y résident qu'aux beaux jours en famille pour fuir le vacarme parisien, comme Alfred Renault, père de Louis. Certains sont issus de l'aristocratie anglaise ou polonaise. Se fréquentent-ils ? oui pour certains.

La plupart des villas ont été rachetées au début du XX^e siècle par Renault et rapidement rasées. D'autres, utilisées pour abriter le cercle des agents de maîtrise de la société Renault, ont eu un sursis. Les bombardements alliés ont achevé les survivantes. Il ne reste rien des bâtiments* mais, en nous rendant sur place, nous avons eu la surprise de trouver des vestiges inattendus, on vous racontera.

Nous avons le plaisir de vous présenter le fruit de nos trouvailles. Nous vous raconterons, l'une après l'autre, l'histoire des villas disparues du village de Billancourt et de ceux qui y ont vécu.

** Il reste un seul témoin de cette époque aujourd'hui, la villa de la rue de Solférino*



Les villas disparues de Billancourt et leurs familles - Les villas



Villa 10 rue Solferino



Villa Renault



Villa Aussillous



Maison Bican



Villa Boitelle*



Villa Bottin*



Villa Caprice*



Villa Casteja



Villa Damiens*



Maison de Tavernier



Villa de la Feuillée



Villa Flora



Villa Fontaine



Villa Mauresque



Villa Marti - Morel



Villa Nousillet-Clinch



Villa Rozier



Villa Toucy



Ferme de Billancourt



Maison du prince polonais



Villa Boucher

* Les articles consacrés aux villas Boitelle, Bottin, Caprice et Damiens ne figurent pas dans le présent ouvrage.

C'est une **déambulation dans le Village de Billancourt** que nous vous proposons afin de faire revivre les élégantes villas construites entre 1850 et 1900, aujourd'hui disparues, à l'exception de celle qui conclut notre promenade, la villa de la rue Solférino.

Résidence principale ou lieu de villégiature, l'histoire de chacune de ces villas et celle des familles qui y ont vécu va vous être contée.

Pour chaque villa, la première partie est la reprise de l'article paru sur le site le Village de Billancourt ; la deuxième est le fruit des recherches des membres du Cercle Généalogique de Boulogne-Billancourt.

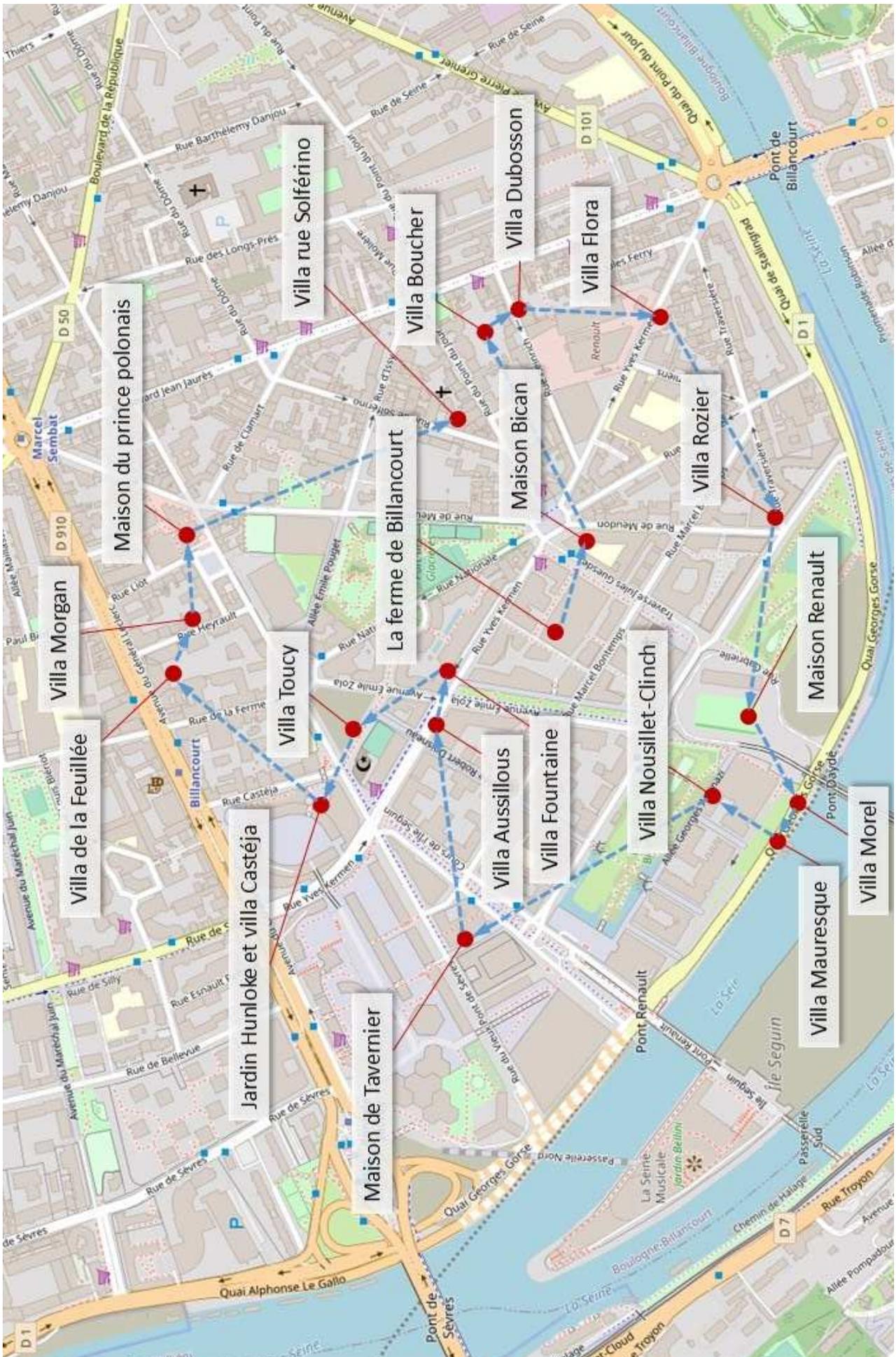
Pour retrouver chacune des villas et les familles

Plan	<i>page 21</i>
1 - L'ancienne ferme de Billancourt - rue de Saint-Cloud	<i>page 23</i>
Familles Delahante, Merenda, de Raigecourt-Gournay, de Goyon	<i>page 27</i>
2 - La villa Bican - 6 place Nationale (Jules Guesde)	<i>page 32</i>
Familles Bican et Grivet	<i>page 39</i>
Du côté de la domesticité : familles Lanselle, Danrosey, Germond	<i>page 42</i>
3 - La villa Boucher - 113 rue du Point du Jour	<i>page 46</i>
Familles Boucher et Villard	<i>page 62</i>
Familles Bournot et Saligné	<i>page 64</i>
Du côté de la domesticité : Juliette Foy et Augustine Allard	<i>page 65</i>
4 - L'étrange villa Dubosson - 6, 8 et 10 rue Heinrich	<i>page 66</i>
Familles Tabanon et Mignaton	<i>page 72</i>
Famille Dubosson	<i>page 73</i>
L'architecte Brouilhony	<i>page 74</i>
Locataires : familles Gorse, Sinagra, Payen, Corbière, Marcheaux, Verlit et Guinard	<i>page 75</i>
5 - La villa Flora - 16 rue de Saint-Cloud (Yves Kermen)	<i>page 79</i>
Familles Orève, Couëtte et Besselle	<i>page 83</i>
Locataires : familles Astier, Durero, Cordier et Joly	<i>page 84</i>
Locataires : familles Manoukoff et Boyé	<i>page 85</i>
6 - La villa Rozier - 8 rue de Meudon	<i>page 86</i>
Familles Rozier-Caboche, Bardet et Asserquet	<i>page 90</i>
7 - La propriété de la famille Renault - 10 avenue du Cours (Emile Zola)	<i>page 95</i>
Famille Renault	<i>page 102</i>
8 - La villa Morel - 39 quai de Billancourt (Georges Gorce) - 1 av. du Cours	<i>page 103</i>
Familles Marti, Chabrol et Morel	<i>page 110</i>
9 - L'étrange villa Mauresque - 41 quai de Billancourt (Georges Gorce)	<i>page 114</i>
Avant la villa mauresque, Eugène Louis Ventre	<i>page 118</i>
Avant la villa mauresque, la famille Messenger	<i>page 119</i>
Constance Héloïse Chabé	<i>page 120</i>
Puis voici Pauline Anne Clémence Dubois	<i>page 121</i>
Quelques locataires	<i>page 122</i>
10 - La villa de l'architecte Nousillet-Clinch - 31 rue Théodore (<i>disparue</i>)	<i>page 125</i>
Eugène Nousillet-Clinch et sa famille	<i>page 130</i>

- 11 - La maison de Tavernier - 121 rue du Vieux Pont de Sèvres *page 137*
Familles Nizon, Camuzat de Riancey, de Bessé et de Tavernier *page 141*
Du côté de la domesticité : familles Carré, Couty et Oudard *page 151*
Du côté de la domesticité : Louis Joseph Legrand *page 152*
- 12 - La villa Aussillous - 39 rue du Cours (Emile Zola) *page 153*
Familles Lécolle, Petitjean et Aussillous *page 158*
Du côté de la domesticité : familles Plantin, Plissier, Dabo,
Guillaume et Faucher *page 161*
- 13 - La villa Fontaine - 30 rue du Cours (Emile Zola) *page 164*
Famille Fontaine *page 173*
Au service de la famille Fontaine *page 175*
- 14 - La villa Toucy - 121-123 rue du Vieux Pont de Sèvres (avant 1900) *page 178*
183-185 aujourd'hui
Trois familles à Toucy : Lécolle, Larousse et Guimard *page 185*
Locataires : familles Jullien, Schwind et Chevallier *page 188*
- 15 - Le jardin remarquable de lady Hunloke et la villa Castéja
106 rue du Vieux Pont de Sèvres (avant 1900), 184 aujourd'hui *page 190*
Familles Eccleston-Scarisbrick, Hunloke, et Biaudos-Castéja *page 195*
Le jardinier Joseph Paxton *page 197*
Le jardinier Jean Laffay *page 198*
- 16 - La villa de la Feuillée - 135 route de Versailles *page 199*
Puis 27 avenue E.Vaillant, puis 27 av. Leclerc
Jean-Baptiste Magloire Robert, avocat *page 203*
Louis Joseph Hurbain, restaurateur *page 204*
Auguste Nicolas Gendrin, médecin *page 205*
Familles Heurtault et Raimbault *page 206*
Aimé Nicolas Constant Aubert *page 207*
Domestiques présents sur le recensement de 1911 *page 208*
- 17 - La villa Morgan - 7 rue Heyrault *page 209*
Famille Bougenaux *page 216*
Famille Morgan *page 218*
Famille Erichsen *page 220*
Domestiques : Anastasie Gal et Alphonsine Foultier *page 222*
- 18 - La maison du prince polonais - 94 rue du Vieux Pont de Sèvres (av.1900) *page 223*
Aujourd'hui place du Marché et accès 123 route de Versailles
Famille Heyrault *page 227*
Familles polonaises *page 228*
Au service du comte Mostowski *page 230*
Famille Peltier *page 231*
- 19 - La dernière villa du village de Billancourt - 10 rue de Solférino *page 232*
Familles Maillet, Marion Du Mersan et Pleskoff *page 236*

***Et maintenant, partons ensemble
sur les traces des villas et des familles
grâce au plan figurant à la page suivante.***

Les villas disparues de Billancourt et leurs familles



L'ancienne ferme de Billancourt

© Le Village de Billancourt - Alexis Monnerot-Dumaine

L'existence brisée de la comtesse de Goyon

La belle comtesse de Goyon meurt à l'âge de 27 ans, quatre années seulement après avoir acquis **l'ancienne ferme de Billancourt**. Parmi tous les personnages que nous avons découverts au cours de nos recherches, c'est probablement le plus attachant.

Pour mener notre enquête nous avons cherché ses descendants et nous les avons retrouvés ! Ils nous ont communiqué des photos et des informations inédites que nous partageons ici.

Le 20 mai 1885, alors que la France va bientôt enterrer Victor Hugo, l'ancienne ferme de Billancourt avec ses trois hectares est acquise, à titre de dot, par la jeune **comtesse de Goyon, née Marie Lucie de Raigecourt-Gournay** (1861-1889).



Marie a deux ans sur les genoux de son grand-père Raoul de Raigecourt-Gournay, pair de France et page de Charles X - blason de la famille - Coll. familiale.

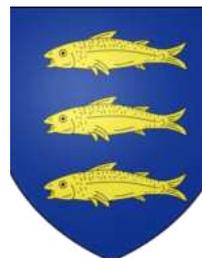
Marie

Marie Lucie naît à Paris le 10 juin 1861, quatrième et dernier enfant de Gustave et Marguerite, marquis de Raigecourt-Gournay, une grande famille de Lorraine. Son frère meurt en 1869 à l'âge de neuf ans. Les trois filles et leurs parents vivent au 23 rue d'Iéna, à Paris.



La future Comtesse de Goyon, à droite, à l'âge de 10 ans, avec ses deux sœurs : Louise, future comtesse de Boisgelin et Jeanne, future marquise de Tilière. – Musée d'Orsay

Elle épouse en 1880, le comte **Aimery de Goyon** (1849-1918), fils du général de Goyon, aide de camp de Napoléon III. Elle a 19 ans et lui 31. La famille de Goyon, de souche bretonne, vit à Paris et possède également le château de Prunoy dans l'Yonne.



Les beaux-parents de Marie : Charles-Marie-Augustin de Goyon (1803-1870) et Henriette Auriane de Montesquiou Fezensac (1813-1887) - Blason de la famille de Goyon Coll. familiale

Le 20 mai 1885, Marie fait l'acquisition, à titre de dot, de **l'ancienne ferme médiévale** de Billancourt et son parc, auprès de **Marie Delahante** et son mari **Paul Merenda***. L'acquisition s'élève à 295 800 francs. On ne sait pas grand chose de la propriété de trois hectares à l'époque si ce n'est qu'elle est décrite comme "**la magnifique propriété de monsieur Delahante**" dans un article du Gaulois en 1891.

* héritage suite au décès de son oncle banquier, Adrien Delahante, disparu un an plus tôt

Les archives de Boulogne-Billancourt (*état civil, recensements...*) ne donnent aucune information sur la famille de Goyon à Billancourt. La famille habitait à Paris au 31 rue d'Astorg, près de Saint-Augustin. La propriété de Billancourt n'était, au mieux, qu'une résidence secondaire.

Une sensibilité artistique

Marie a une âme de **peintre**. Elle est membre de la Société des Artistes Français et soumet des œuvres au Salon de Paris entre 1885 et 1888. Il s'agit souvent de paysages peints dans les propriétés familiales de l'Yonne.

Certains, dans la presse de l'époque, la qualifient même de "paysagiste de premier ordre" mais les tableaux sont "relégués trop haut pour pouvoir les apprécier".

Nous avons recherché ses œuvres mais les résultats sont maigres. Il est vrai qu'à l'époque les femmes n'avaient guère de place dans le monde de l'art. Dans les catalogues du Salon et la presse spécialisée, nous avons trouvé mention d'une "vue du château de Fleurigny" et d'une "lande de Bretagne" au salon de 1887 ainsi qu'un "marronnier de Fleurigny" et "une allée à Prunoy" exposés à celui de 1888. Il nous faut nous contenter de les imaginer.

Nous avons tout de même retrouvé la miniature ci-dessous intitulée "Jeune fille cueillant des fleurs" et signée "Marie de Goyon". Peut-être est-ce un autoportrait ? La ressemblance est vraiment frappante.



Jeune fille cueillant des fleurs par Marie de Goyon - Artnet



Marie comtesse de Goyon

La comtesse de Goyon, en bonne paysagiste, a-t-elle peint sa propriété de Billancourt ? C'est bien probable. Sûrement la famille possède encore aujourd'hui une partie de ses œuvres.

Les portraits

Nous avons réussi à entrer en contact avec les descendants de Marie de Goyon. Coïncidence : la personne qui nous a mis en contact est la même que celle nous avait aiguillé vers Casimir de Gourcuff, car les familles sont liées**. C'est l'arrière-petite fille de Marie qui nous a répondu, issue de la branche de sa fille Jeanne. Elle a retrouvé pour nous ces magnifiques portraits de Marie. Ils n'ont jamais été publiés.

Ces photos sont prises en studio dans les années 1880 à 1882 par des photographes parisiens comme Chalot ou Lejeune & Joliot. Ils nous montrent une jeune femme fine à la tenue élégante, à la longue chevelure blonde et au regard vif.

** Marguerite de Séguier (1909-1999), petite fille de Marie de Goyon, a épousé en 1931 Louis de Gourcuff (1904-1999), arrière-petit-fils de Casimir Auguste de Gourcuff.



Marie de Raigecourt-Gournay, comtesse de Goyon en 1880, année de son mariage - Coll. familiale



Le marquis de Raigecourt, sa fille Marie ^{Comtesse} de Goyon et sa petite fille Jeanne de Goyon née en 1882 - Coll. familiale

Marie fréquente la bonne société parisienne et participe, comme toute dame de qualité, à de nombreux concerts de charité. Le Figaro, Gil Blas et la presse mondaine suivent ses faits et gestes. On l'y décrit "d'une grande élévation de caractère, d'un esprit très fin et très délicat".

Mais le destin va tout arrêter.

Marie meurt à 27 ans

En 1888, Marie se plaint de fortes douleurs abdominales***. Elle quitte alors la vie parisienne pour le château familial de **Fleurigny** dans l'Yonne, chez ses parents. Malgré tous les soins qu'on lui prodigue, **elle y meurt le 20 février 1889**, d'une "maladie des entrailles". La comtesse n'a que 27 ans et laisse deux orphelines Jeanne et Oriane, de 6 et 1 an. Le comte est dévasté.

***On a écrit, dans la Revue de Champagne et de Brie, que c'est en peignant un tableau, "La pointe d'Erquy" (Côtes du Nord) pour une exposition dans le palais synodal de Sens, qu'elle aurait contracté le "germe" de sa maladie.



Le château de Fleurigny - Delcampe

Ses funérailles sont célébrées le 27 février à l'église Saint-Augustin devant tout ce que Paris compte de ducs, marquis, comtes ou vicomtes. Autour de son char dépourvu de couronne mortuaire, selon son souhait, se tient une double haie de Petites Sœurs des Pauvres et de Frères des Ecoles Chrétiennes, avec leurs élèves. Ses funérailles sont relatées jusque dans le New York Herald. Elle est inhumée au caveau familial de la famille de Goyon, au cimetière Montparnasse, encore visible aujourd'hui.

La promesse du docteur de Goyon

Au-delà de sa mort prématurée, elle aura profondément marqué ses proches. Sur son lit de mort, la jeune femme avait enjoint son mari de faire des **études de médecine** afin de se "consacrer de toutes ses forces au service des pauvres et des indigents".

Le comte de Goyon tient parole. L'ancien officier d'infanterie (24 ans de service et 3 campagnes) et député bonapartiste des Côtes-du-Nord renonce à se représenter aux élections de 1893 et quitte la vie politique.

Il est reçu docteur en médecine en juillet 1895 et devient le simple "docteur de Goyon". Il donne des consultations gratuites les lundis et jeudis, au dispensaire de l'Association Philanthropique à Paris dans le XVIII^e arrondissement. Il se déplace au domicile des plus pauvres.

Pour cela et pour son passé au service de la France, il reçoit la Légion d'Honneur en 1899. Voici ce qu'on pouvait lire dans Pau-Gazette le 8 janvier 1899 :

« Ce qu'il est touchant d'ajouter à tous ces titres, c'est que le docteur de Goyon, ou mieux le comte de Goyon, qui s'était fait dans l'armée une brillante place au moment de la conquête de la Tunisie, et qui avait marqué ensuite son passage à la Chambre des députés, a démissionné de ce mandat à la mort de sa femme, née comtesse de Raigecourt, pour se conformer au désir qu'elle lui avait exprimé à son lit de mort. Cette jeune femme, dont le cœur égalait le charme, avait, en mourant, demandé à son mari de faire ses études de médecine afin de consacrer désormais, comme docteur, toutes ses forces et tout son temps au service des pauvres et des indigents.

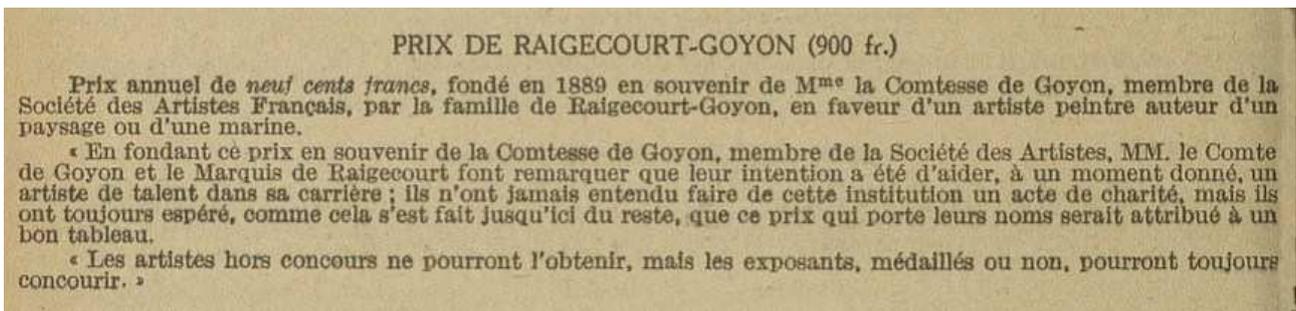
» C'est ce que fit le comte de Goyon qui, malgré le silence dans lequel il s'est enseveli, reçoit aujourd'hui, à son insu, la juste récompense de son dévouement. »

Le prix de Raigecourt-Goyon

C'est aussi pour honorer sa mémoire que le père de Marie et le comte de Goyon créent en 1890 le **prix de Raigecourt-Goyon**. Doté de 900, puis de 1.000 francs, ce prix est décerné chaque année par la Société des Artistes Français, à un peintre ayant exposé, au Salon, un paysage ou une marine.



Job et ses amis, Eugène Trigoulet (1864-1910)
Prix Raigecourt-Goyon 1904 – Musée de Saint-Dizier



Parmi les récipiendaires, on trouve en 1904 Eugène Trigoulet, prix de Rome 1893. Ce prix a été attribué de 1890 à 1934, au moins.

La vente de la propriété

À la mort de la comtesse en 1889, la propriété de Billancourt est revenue à ses deux filles, Jeanne, 6 ans, et Oriane, 1 an.



La propriété sur le cadastre 1860 - Archives municipales

Les filles Goyon étant mineures, on leur désigne des tuteurs, dont leur grand-père, le marquis de Raigecourt-Gournay. Après un conseil de famille, décision est prise de vendre la propriété aux enchères publiques. Elle était probablement délaissée, les photos de 1903 et 1905 montrent que le parc était à l'abandon depuis de nombreuses années

Un cahier des charges est constitué à cet effet en 1902. Ce document prévoit un lotissement avec deux rues à angle droit qui desserviront 54 parcelles.

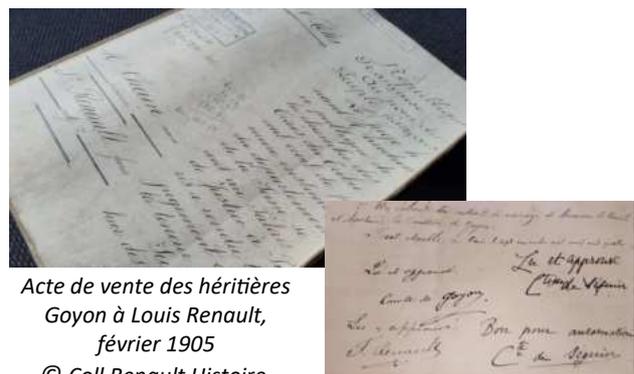
A cette époque, la société Renault Frères est toute jeune. L'usine, alors de dimensions modestes, est juste en face de la propriété de Goyon. Et elle a grand besoin de s'agrandir.

C'est tout naturellement que les frères Renault prennent contact avec les représentants des héritières Goyon.



Le terrain de la ferme, au premier plan, en 1904 et l'usine Renault, au fond
La rue à gauche est la rue du Point du Jour (prolongement de la rue actuelle).

Ils parviennent à un accord qu'ils formalisent par une convention dans laquelle les frères Renault s'engagent à acquérir les trois hectares de la propriété à un prix fixé à l'avance et à surenchérir si nécessaire. La vente est signée en deux lots en 1905 et 1906, seize ans après la disparition de Marie. Elle est conclue pour la somme de 675 000 francs. Sa fille Jeanne est alors jeune mariée et signe "comtesse de Séguier". Peut-être s'agit-il de lui constituer une dot ?



Acte de vente des héritières Goyon à Louis Renault, février 1905

© Coll Renault Histoire.

Marie de Goyon n'aura été qu'une étoile filante dans notre ciel de Billancourt. Combien de temps y a-t-elle séjourné durant les quatre années où elle était propriétaire ? Y avait-elle des projets ? Ses deux filles ont-elles joué dans le parc de la ferme séculaire de Billancourt ? On ne sait pas. D'autres recherches dans les archives familiales nous donneront peut-être une réponse.

Les familles Delahante, Merenda, de Raigecourt-Gournay et de Goyon

Les familles Delahante et Merenda

C'est tout d'abord à la famille Delahante que nous allons nous intéresser.

Adrien Delahante acquiert la propriété auprès de la communauté des dames de l'Abbaye aux Bois en **1878**. Le site Le Village de Billancourt lui a consacré un article "*Adrien Delahante, homme à femmes et banquier*" où l'on peut retrouver son portrait. Pour lui, il s'agit d'une maison de campagne où il reçoit ses amis, particulièrement l'été, au milieu des fleurs car il aimait jardiner. Il aimait aussi les femmes mais ne s'est jamais marié. Sans descendance, il lègue la maison à sa nièce Marie, fille de son frère Paul. Elle en devient donc propriétaire après son décès en **1884**.



Portrait d'Adrien Delahante - Musée Carnavalet

Les Delahante sont une famille de hauts fonctionnaires et de banquiers.

Paul, le père de Marie, est un ancien préfet tel que mentionné dans l'acte de mariage de Marie Delahante avec Paul Merenda le 9 avril 1877 à Paris 7^e.



Portrait de Paul Delahante - Wikidata

Adrien Delahante (1788-1854), le grand-père paternel de Marie est également un administrateur et un financier. Il prend part notamment à la création de la Compagnie du chemin de fer de Paris à Orléans.

Le 18 août 1819 il est nommé chevalier de l'ordre royal de la Légion d'Honneur.

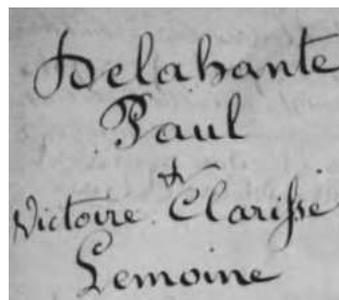
Il est l'ami d'Alphonse de Lamartine qui prononce son éloge funèbre.



Portrait d'Adrien Delahante, père - Wikipedia

Marie Delahante est née le 23 septembre 1857 à Passy (de nos jours 16^e arrondissement de Paris) au hameau de Boulainvilliers comme il ressort de son certificat de baptême en l'église ND de Grâce qui a permis de reconstituer son état civil.

Quelques années auparavant, en 1849, son père a été sous-préfet du Morbihan, puis préfet du Jura en 1853 et de 1853 à 1856 préfet de l'Allier. La famille a sans doute beaucoup déménagé. Les parents se marient le 28 novembre 1860 à Marseille. A l'occasion de ce mariage, ils légitiment Marie, née en 1857 mais également un autre enfant Emile Jules né en 1851 à Bayonne.



Extrait de l'acte de mariage Delahante-Lemoine - 1860
Archives municipales de Marseille

On peut toujours voir la **tombe de Paul Delahante** au cimetière de Passy, 13^e division. Dans le même caveau repose son arrière-petite-fille Nicole Merenda (*fille d'Henri Merenda, voir ci-après*), qui fut l'épouse d'Hervé Alphand, un proche du Général de Gaulle pendant la guerre, puis représentant de la France à l'OTAN et ambassadeur de France aux Etats-Unis.



Tombe Merenda-Delahante, cimetière de Passy
Site Cimetières de France et d'ailleurs

Marie Delahante n'a pas tout à fait vingt ans quand elle épouse **Paul Merenda** en 1877. Celui-ci est suisse. Difficile d'en savoir beaucoup à son sujet. Il est qualifié de propriétaire sur son acte de mariage. Il est né à Lugano en Suisse le 7 février 1849, fils d'autre Paul et de Christine Piazza, domiciliés à Cadro en Suisse, tel que cela est inscrit dans son acte de mariage.

On trouve effectivement sur FamilySearch un Paolo Merenda mentionné dans un recensement de Cadro au début du XIX^e siècle.

Grâce aux actes de naissance des enfants, on connaît le parcours du couple :

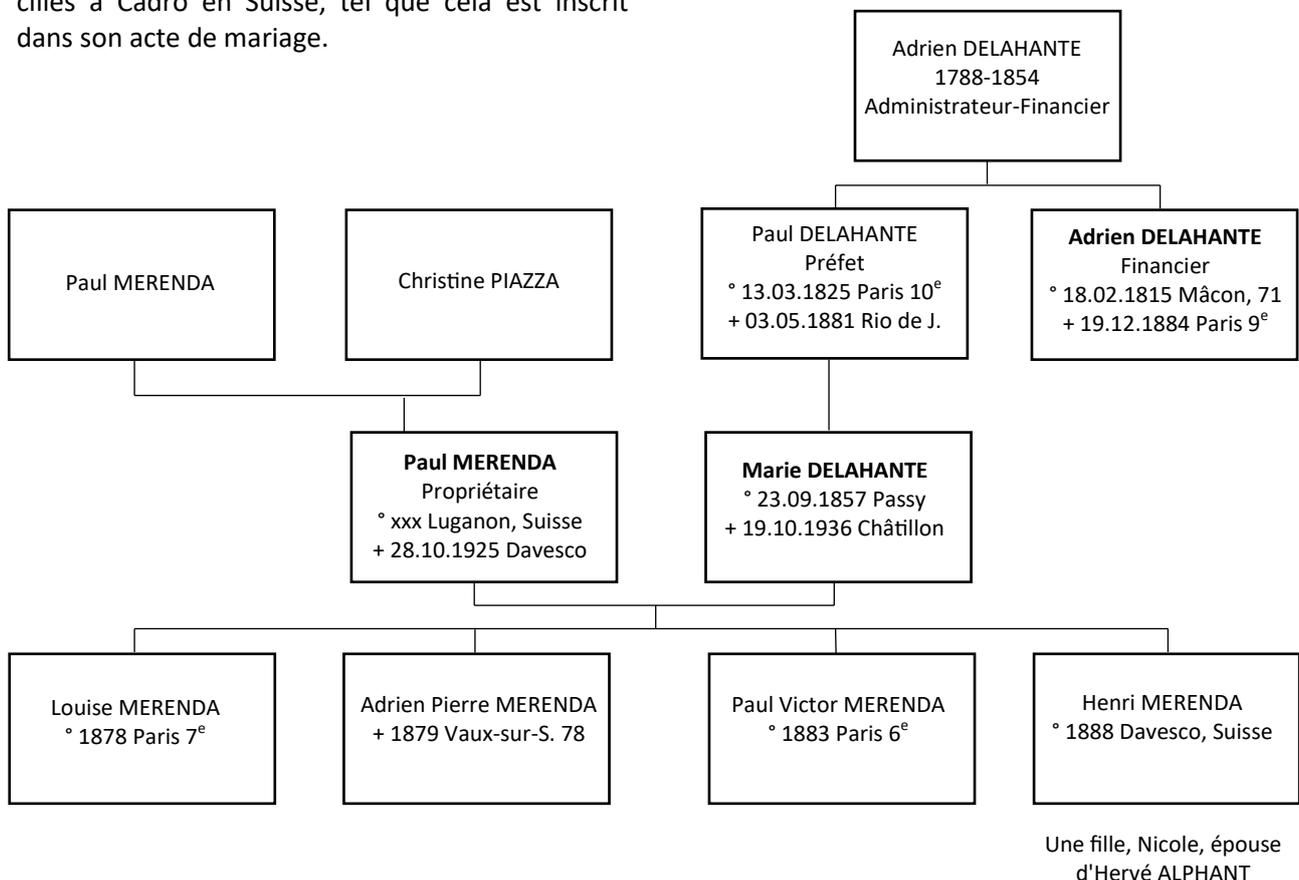
- 1878 - **Louise** à Paris 7^e, 93 rue du Bac
- 1879 - **Adrien Pierre** à Vaux-sur-Seine (*dans l'actuel département des Yvelines*)
- 1883 - **Paul Victor** à Paris 6^e, 31 rue de Sèvres
- 1888 - **Henri** à Davesco en Suisse

Le couple divorce en 1899.

Marie décède le 19 octobre 1936 à Châtillon (*actuel département des Hauts-de-Seine*). Quant à Paul, il est décédé le 28 octobre 1925 à Davesco en Suisse comme il ressort des tables de successions et absences de l'Aube, bureau de Romilly, où il résidait également (*on trouve dans les recensements de 1911 à Saint-Hilaire-sous-Romilly son fils Paul Victor avec son épouse Lucie Weiss, ses enfants et leur belle-sœur, Jeanne Weiss*).

Il n'est pas sûr que la famille ait beaucoup séjourné à Billancourt.

Ce sont eux qui vendent la propriété en 1885 à Marie de Goyon.



Les familles de Raigecourt-Gournay et de Goyon

Contrairement à d'autres familles, nous avons à disposition plusieurs photos des habitants de la villa. En effet nous sommes en présence d'une famille aristocratique de la deuxième moitié du XIX^e siècle qui a eu la possibilité de se faire "tirer le portrait" ce qui n'était pas, à l'époque, à la portée de toutes les bourses.

Le visage de Marie de Goyon, jolie jeune femme élégante, nous semble presque familier. Sa sensibilité artistique, son décès précoce en font un personnage attachant dont il a été en outre facile de reconstituer l'arbre généalogique.

Marie Lucie de Raigecourt-Gournay

Elle naît à Paris, au 133 avenue des Champs-Élysées, dans le 8^e arrondissement, le 10 avril 1861. C'est son père **Gustave Emmanuel Louis, comte de Raigecourt-Gournay** qui la déclare à l'état civil. Il est assisté de son propre père, **Raoul Paul Emmanuel, marquis de Raigecourt-Gournay**. On y apprend que celui-ci, propriétaire, est chevalier de la Légion d'Honneur. Dans son dossier, consultable sur la base Léonore, il est indiqué qu'il est pair de France. D'après le site du Sénat il a été nommé à la Chambre des pairs par Louis-Philippe le 19 mai 1845.



Pair de France - Site du Sénat

La mère de Marie Lucie s'appelle **Marguerite Constance Ghislaine Nomp de Caumont Laforce**. Le père de celle-ci, **Auguste Luc Nomp de Caumont Laforce**, militaire, a aussi été un homme politique, sénateur du 26 janvier 1852 au 4 septembre 1870.

Dans un portrait écrit par son petit-fils Auguste paru dans la Revue des Deux Mondes, on peut en savoir un peu plus sur le grand-père maternel de Marie Lucie.

En voici quelques passages :

"Mes plus lointains souvenirs me remettent devant les yeux mon grand-père paternel dans sa chambre du rez-de-chaussée, 1, rue de Presbourg, au coin des Champs-Élysées. Je le revois dans un lit de fer à quenouilles.

Fort souffrant, il était revêtu d'une sorte de gilet rouge avec lequel tranchait la blancheur d'un reste assez abondant de cheveux bouclés. (il est décédé en 1882). (...) Mon grand-père, né en 1803, fort énergique et bien fait, était doué d'un charmant visage (...).

Dès l'âge de dix-sept ans, il était entré aux pages du roi Louis XVIII. Sous-lieutenant aux chasseurs de l'Allier en 1822, il passe, en 1827, aux lanciers de la Garde Royale. Une miniature nous a conservé son visage au teint coloré, ses yeux bleus et ses cheveux blonds ondoyant à la mode de 1825. (...)

Il se bâtit, vers 1856, un hôtel aux Champs-Élysées. (...) Fixer sa résidence dans un quartier lointain, au sommet de ces Champs-Élysées que barra si longtemps la grille du mur d'octroi des fermiers généraux (...) l'idée parut singulière. Mon grand-père s'entendit surnommer le portier de Paris. (...)

L'hôtel des Champs-Élysées était situé à l'angle de notre rue de Presbourg."

C'est dans cet hôtel que naît Marie Lucie, là où se trouve de nos jours le drugstore.

Nous n'avons pas d'éléments concernant son enfance. Au moment de son mariage le 23 novembre 1880 avec Aimery de Goyon le domicile familial mentionné est au 23 avenue d'Iéna à Paris 8^e "et aussi au château de Fleurigny (Yonne)".

Au moment de la naissance de leur fille Jeanne le 9 mars 1882 le couple est domicilié au 31 rue d'Astorg dans le 8^e arrondissement de Paris.

Cependant c'est à Hyères dans le Var que naît leur fille Oriane, le 31 décembre 1887 ; il est indiqué que les parents habitent Paris et sont "momentanément à Hyères, boulevard d'Orient".

Malade, Marie de Goyon s'installe dans le château familial de Fleurigny où **elle décède le 20 février 1889**. A noter qu'elle est domiciliée au château de Prunoy également dans l'Yonne, à une cinquantaine de kilomètres de Fleurigny.

D'après le site www.chateau-fort-manoir-chateau.eu on sait que la mère d'Aimery de Goyon, **Henriette Oriane de Montesquiou Fezensac** a hérité du château en 1867. Il sera revendu par la famille dans les années 1900.



Château de Prunoy - Delcampe

Aimery Marie Médéric de Goyon

Il naît à Paris le 14 mars 1849 au 31 rue d'Astorg dans le 8^e arrondissement de Paris.

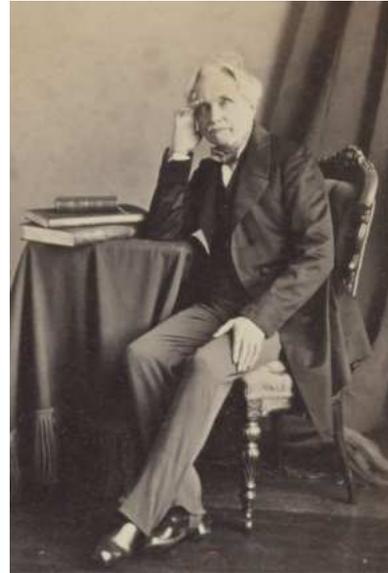
Il est le fils de **Charles Marie Augustin de Goyon**, colonel du deuxième régiment de dragons, officier de la Légion d'Honneur. Dans son dossier de légionnaire, on apprend que celui-ci a été nommé par décret du 12 mai 1860 Grand-Croix. Il est alors général de division, sénateur, aide de camp de l'empereur. Il fut sénateur du 25 mai 1862 au 17 mai 1870 (date de son décès).



Charles Marie Augustin de Goyon, 1860 - Wikipedia

Il est absent à la naissance de son fils ; il est indiqué qu'il est à Bourges. La déclaration est faite par un médecin, assisté du grand-père maternel de l'enfant.

Celui-ci **Raymond Aimery Philippe Joseph de Montesquiou Fezensac**, est général de division en retraite ; il est grand officier de la Légion d'Honneur.



Raymond Aimery Philippe Joseph de Montesquiou Fezensac
Wikipedia

On peut imaginer l'enfance d'Aimery de Goyon, déménageant au gré des affections militaires de son père. Par exemple à Saumur où Charles de Goyon exerça de 1850 à 1852 le commandement de l'école de cavalerie.

Il choisit lui aussi la voie militaire ; il fait partie de la 53^e promotion de Saint-Cyr 1868-1870.

On trouve sa biographie extraite du dictionnaire des parlementaires français de 1889 à 1940 sur le site de l'Assemblée nationale.

"Il entra à Saint-Cyr en 1868 et en sortit en 1870 pour faire campagne contre l'Allemagne dans l'armée de Metz, avant de combattre la Commune avec les Versaillais.

Après être resté pendant huit ans dans l'armée, il entra pour une brève période dans la diplomatie et fut alors envoyé à Rio de Janeiro. La carrière ne l'attira pas plus, semble-t-il, que le métier des armes puisqu'il donna sa démission après l'échec du Seize-Mai. En fait, hormis qu'il ne désirait guère servir un gouvernement trop républicain à son gré, il s'était pris de passion pour les questions politiques et c'est à leur étude qu'il consacra plusieurs années et de nombreux et longs voyages.

Il était légitime dès lors que, abandonnant l'observation pour la pratique, il songeât à briguer un mandat de député.

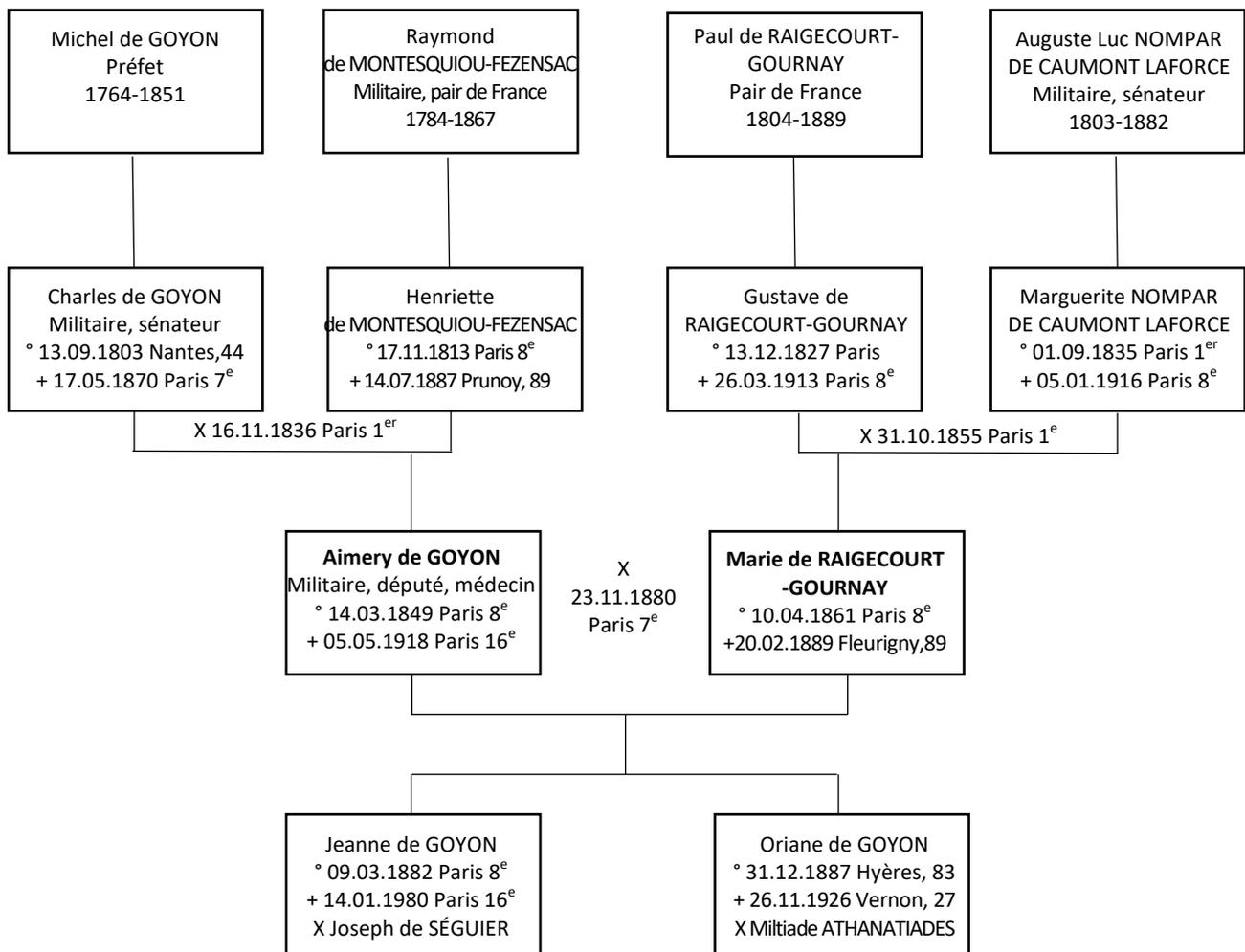
Il se présenta aux élections générales des 22 septembre et 6 octobre 1889 dans la circonscription de Guingamp, où il fut élu dès le premier tour avec 6.571 voix sur 12.316 suffrages exprimés, alors que son adversaire, M. Riou, en obtenait 5.533. Il n'est pas étonnant que les électeurs de cette région traditionnellement conservatrice et point tout à fait encore ralliée à la République soient séduits par un candidat qui, dans sa profession de foi, dénonçait les erreurs du parlementarisme "qui a mis la France à deux doigts de sa perte" et se prononçait pour la convocation d'une Assemblée constituante chargée de réviser une constitution dont la République avait fini par trop bien s'accommoder. Il précisait en outre que dans le cas où la révision ne serait pas immédiatement votée, il s'occuperait uniquement des intérêts agricoles et commerciaux de sa région.

Le comte de Goyon ne trouva aucun groupe pour soutenir le projet de révision qu'il préconisait. Dès lors, et fidèle en cela à sa profession de foi, il se préoccupa essentiellement des problèmes des collectivités locales et plus particulièrement de sa circonscription ; c'est l'intérêt qu'il ne cessa de porter à ces problèmes qui l'amena à rapporter quelques textes les concernant.

Il semble bien que, pas plus que la carrière militaire et la carrière diplomatique, la carrière politique n'ait donné au comte de Goyon les satisfactions qu'il en attendait. C'est la raison pour laquelle il décida de ne pas faire acte de candidature aux élections des 20 août et 3 septembre 1893."

Comme on l'a vu plus haut, pour répondre à un souhait de sa femme, il est reçu docteur en médecine le 19 juillet 1895.

Il décède à Paris 16^e le 5 mai 1918.



A noter : les arrondissements de Paris ont changé de numéro en 1860. Les numéros qui figurent ci-dessus correspondent à l'arrondissement à l'époque concernée.

La villa Bican

© Le Village de Billancourt - Alexis Monnerot-Dumaine

Vous avez sûrement remarqué sa photo sur le socle de la sirène Renault, place Jules Guesde. C'était une grande maison bourgeoise qui dominait la place au début du XX^e siècle.

Lorsque nous avons vu cette villa pour la première fois, nous avons cru à une erreur. Cette maison ne pouvait pas être située place Nationale (*Jules Guesde*) comme l'indiquait la légende. Elle devait sûrement se cacher ailleurs dans Billancourt. Les erreurs de légende n'étaient pas rares sur les cartes postales.

Puis nous sommes tombés sur la photographie, ci-dessous, portant la date 1904 et la même localisation. Donc OK pour la place Nationale et OK, elle a disparu.



Place Nationale Maison Bican et café-restaurant Geiger vers 1904 - Photo Boulogne-Billancourt

C'était sans conteste l'élégante du quartier, la belle dame de la place. Elles n'étaient pas rares, ces belles demeures à Billancourt, avant Renault. Elle a sa place parmi les belles villas disparues du Village de Billancourt.

La descente aux enfers de la maison Bican

Comme beaucoup d'autres, la maison a été broyée par le rouleau compresseur Renault. Entre 1900 et 1930, parcelle après parcelle, l'usine Renault gagne du terrain en direction de la place Nationale. Elle s'étend sur sa droite, rue du Point-du-Jour où elle absorbe l'ancienne ferme de Billancourt et l'immeuble de la maison Geiger-Dognin.



Place Jules Guesde et Maison Bican vers 1931

© Coll. Renault Histoire

A sa gauche, rue de Meudon, Renault crée un immense bâtiment surmonté d'un château d'eau, finissant ainsi de la prendre en tenaille. Sur ces images du début des années 30, on la voit encore, noircie, salie et misérable.



La place Jules Guesde et la Maison Bican

Les vues aériennes sont désolantes, la maison y apparaît minuscule au milieu des ateliers, comme une anomalie en sursis.

Au début des années 30, la maison disparaît. Puis la rue Gustave Sandoz qui la longe à droite, est fermée. A sa place on construit la célèbre porte monumentale Renault qu'on peut voir aujourd'hui.



Le portail des usines Renault a remplacé la maison
© Coll. Renault Histoire

Les deux photos aériennes ci-dessous, de 1925 et 1934, montrent la place Jules Guesde et la maison Bican (au bas de la photo) avant et après sa destruction.



1925 - zoom sur la place Jules Guesde - on reconnaît bien la maison par son ombre - source IGN

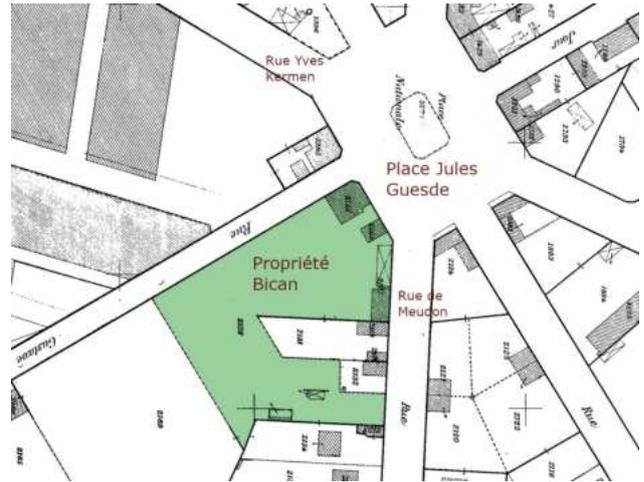


1934 - zoom sur la place Jules Guesde - le portail monumental est construit - source IGN

La vie dans la villa Bican

Comme d'habitude, nous avons longuement enquêté pour savoir ce qu'il y avait derrière la maison Bican. Et nous avons trouvé pas mal de choses.

L'acte d'achat du 10 septembre 1910, que nous nous sommes procuré auprès de l'association Renault Histoire, nous apprend que la propriété est plus importante que les photos ne le suggèrent. Elle s'étale sur près d'un demi-hectare !



La propriété Bican sur le cadastre de 1905
Archives de Boulogne-Billancourt

Outre cette grande maison, la propriété contient le petit pavillon du concierge, visible sur les photos à gauche, une grande serre, une grande orangerie, un chenil, une écurie et une remise pour les véhicules. Au fond du parc on trouve aussi un poulailler et un clapier. Ce qu'on voit comme un sous-sol sur les photos forme en réalité un rez-de-chaussée côté parc et abrite un salon d'été et un billard. L'accès se fait par la rue de Meudon via une porte cochère. Curieusement, le parc est partiellement coupé par la propriété d'un voisin: M. Degorge, que Bican n'a probablement pas réussi à acquérir.

Revenons un peu en arrière, à l'époque où Billancourt était une banlieue agréable et peu peuplée, loin des bruits de l'industrie.

Une famille de fondeurs de cuivre

Dans la famille Bican, on s'est fait une spécialité dans la fonte du cuivre à Paris depuis au moins 1815. Guillaume Bican (1793-1837) possède une fonderie place de la Corderie du Temple à Paris en 1841. Son frère Agnan (1798-?) est fondeur également.

Mais c'est surtout **Alexandre Auguste Bican** (1819-1886), (peut-être un cousin ?) et son neveu **Jules Charles Camille Bican**, fondateurs aussi, qui vont nous intéresser ici.

En 1873, après les événements de la Commune, Alexandre Bican acquiert les 2 282 m² d'une propriété au sud de la place Nationale, d'un certain Etienne Caron, Parisien habitant rue de la Bourse. Bican était déjà propriétaire, en 1860, d'un des "pavillons de chasse" de la place.

Pour Alexandre, c'est une maison de campagne agréable où passer les fins de semaine avec son épouse Adèle, dans le calme de la boucle de la Seine, à deux pas de Paris.

En 1881, il acquiert 1 684 m² supplémentaires, en deux lots, auprès du comptoir Naud, le promoteur de Billancourt.

M. Bican		M. Bican		M. Bican		M. Bican		M. Bican	
1	D. 1382	Place Nationale	Maison	442	442	1882	2062	1112	1891
2	1382	id	6 maison	346	346	1882	2062	1291	1897
3									
4	D. 1482	Place Nationale 6	maison	346	346	1882	2062	1900	2 4/13
5									

Cadastre 1882 - 1910 - archives municipales

Il fait bâtir une première maison en 1882, ce n'est pas encore la maison qui figure sur ces photos.

La même année, Alexandre et son neveu, Jules, s'associent pour créer une fonderie de cuivre au 89 de la rue Oberkampf, à Paris.



Une fonderie vers 1900 - Familistère de Guise

Les deux hommes se connaissent bien, ils ont tous les deux épousé des demoiselles de la famille Grivet et Alexandre était d'ailleurs témoin de Jules à son mariage.

Les affaires marchent bien puisque, en 1883, c'est au tour du neveu, Jules, d'acquérir un petit terrain et une maison jouxtant la propriété. Peut-être sait-il déjà qu'il héritera des biens de son oncle ?

Alexandre décède en 1886, veuf et sans enfant. Il lègue, en effet, son bien à son neveu.

Jules Bican se retrouve donc propriétaire de la fonderie de la rue Oberkampf et de la maison de Billancourt. Il s'y installe avec son épouse, Ernestine Alexandrine Grivet.

En 1887 les Bican achètent un cinquième et dernier terrain au comptoir Naud. La belle propriété au sud de la place Jules Guesde a maintenant une superficie totale de 4 782 m² !

La première maison est détruite en 1897. Une nouvelle maison, plus grande et plus belle, est construite en 1900. C'est la maison que nous voyons sur les photos. Jules choisit de la construire en bordure de propriété, directement sur la place. C'est un choix inhabituel, la plupart des villas de Billancourt possédant un grand jardin sont construites à distance des voies.

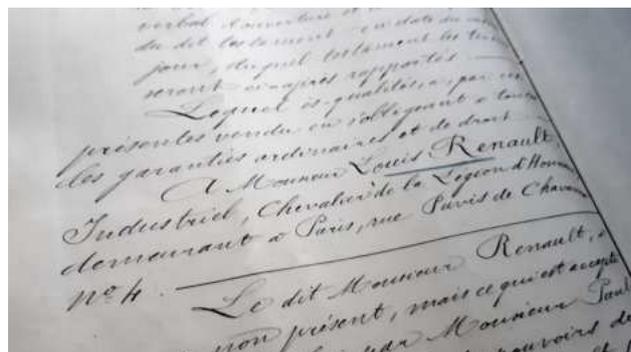
Le style est caractéristique des villas bourgeoises de l'époque, avec, à l'angle, un grand toit évoquant un clocher, orné d'une grande arête faîtière, un fronton et des lucarnes d'inspiration néo-classique.



La maison Bican vers 1900 - Coll. A.Monnerot-Dumaine

Malheureusement Jules n'aura pas l'occasion d'en profiter, il décède en janvier 1900, à l'âge de 55 ans. Sa veuve, Ernestine, s'installe donc seule dans cette grande maison.

Le recensement de 1901 nous apprend qu'elle y vit avec trois domestiques : Maria, Valentine et Marie. Dans le pavillon de gauche, près de la rue de Meudon, vivait le concierge Louis Amard, sa femme Rose et sa fille Lucie. Le jardinier, Alphonse Germond, y vivait aussi, avec son épouse Désirée et sa fille Alphonsine.



Extrait de l'acte d'achat de 1910 - Coll. Renault Histoire

Bican	6	Bican Ernestine	62	par	chef	maître
	2	Amard Marie	30			domestique
	3	Germond Valentine	30			
	4	Amard Marie	31			
	1	Amard Louis	39		chef	concierge
	2	Rose	37			Epr
	3	Lucie	8			Enf
	1	Germond Alphonse	43		chef	jardinier
	2	Désirée	39			Epr
	3	Alphonsine	11			enfant

Recensement 1901 - Archives municipales

Peut-être figurent-ils sur les photos ? C'est probable, à l'époque on aimait se faire photographier devant sa propriété. Si l'on regarde bien, on constate qu'au moins cinq des personnages de la première photo figurent sur la deuxième (2 femmes et 3 enfants).

La famille n'est pas loin, on trouve trace de la sœur de Jules Bican, Valentine, rue d'Issy, puis rue de Meudon, de l'autre côté de la place Jules Guesde, au-dessus du bar le "National".

La veuve Bican meurt à son tour le 16 juin 1909, à 62 ans, sans enfant, elle non plus. Dans son testament de 1905, elle lègue la propriété à ses deux neveux mineurs Henri et Jules Grivet et demande à son exécuteur testamentaire de vendre les biens qu'il jugerait utile.

Louis Renault, qui occupe déjà l'autre côté de la rue et la propriété voisine du joailler Gustave Sandoz, au sud, se manifeste auprès de l'exécuteur testamentaire. Un accord est trouvé et ils signent l'acte d'achat, le 10 septembre 1910, pour 90 000 francs, une belle somme.

La fin d'un monde

Louis Renault ne détruira la maison que dans les années 1930. Pourquoi a-t-il conservé cette maison durant 20 années ? Et pourquoi l'a-t-il laissée se dégrader ainsi ? Nous ne savons pas. On peut supposer qu'il y a installé du personnel, il a souvent procédé ainsi : la villa Fontaine a hébergé le Cercle des Agents de Maîtrise et la villa Aussillous la pouponnière Renault.





La maison Bican
vue de la place
Jules Guesde
vers 1920
© Coll. Renault
Histoire

Et que dire de cette vue, ci-dessous, prise vers 1922, depuis le sud ? A la place de ces ateliers, il faut imaginer le parc, l'orangerie et la grande serre perdus dans un grand jardin arboré.

Fin de l'ancien monde. Billancourt a changé d'ère.



La maison Bican vue de l'arrière en 1922
© Coll. Renault Histoire

Aujourd'hui, un siècle après, l'ère industrielle a pris fin, à son tour. La propriété Bican a laissé la place au tout nouveau lycée Simone Veil. Sa façade sur la place Jules Guesde n'est autre que le portail monumental Renault des années 30, qui a été conservé. Le socle de la sirène Renault rappelle à chacun la présence de cette villa disparue du village de Billancourt.

La place Jules Guesde en 2022,
le lycée et le socle de la sirène Renault
Village de Billancourt



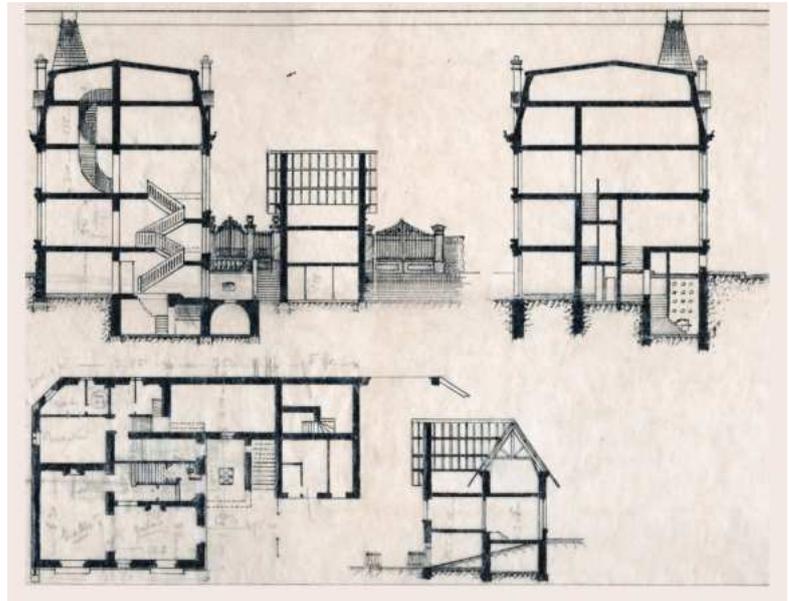
La maison Bican épisode 2

Neuf jours après la publication de l'article ci-dessus, je retourne chez Renault Histoire et, là, mon correspondant me sort de nouveaux cartons de derrière les rayonnages.

Dans l'un d'eux je trouve une chemise jaunie libellée "Bican". Je l'ouvre. Elle est remplie de photographies magnifiques et de plans détaillés de la maison. J'avais publié trop vite !

Ces photos de grande qualité sont certainement commanditées par Renault, la maison lui appartient depuis huit ans déjà.

Dans la chemise on trouve également un plan de masse de la propriété et ce plan détaillé de la maison. On pénètre dans l'intimité des lieux.



Plan non daté
© Coll. Renault
Histoire



Maison Bican depuis la place Nationale (Jules Guesde)
le 2 octobre 1918 - © Coll. Renault Histoire

Il nous manquait une vue prise du jardin, nous l'avons.

Elle montre le décalage de niveau entre la place et le jardin, avec le salon d'été et la salle de billard.

Elles sont toutes datées du 2 octobre 1918, la guerre touche à sa fin, la demande d'armistice partira le lendemain et sera signée un mois plus tard.

L'usine a grandement contribué à la victoire par la fabrication massive d'armements. Elle est devenue en quelques années un géant industriel.



Depuis le jardin - © Coll. Renault Histoire



Depuis le jardin - © Coll. Renault Histoire

La photo ci-dessous est exceptionnelle également puisqu'elle montre une rareté : un poste de contrôle d'accès à l'usine.

L'année précédente Louis Renault avait fermé les rues de Billancourt du jour au lendemain, dans la plus totale illégalité et avec la complaisance des autorités.



© Coll. Renault Histoire

Mais pas moyen de trouver une image correcte de ces postes de contrôle ! C'est maintenant chose faite, et quelle photo !

Tout y est : la guérite, le militaire en tenue et l'avis sur le montant à droite : "Il est prescrit à tous les conducteurs de (voitures) (véhicules) de marcher à une allure modérée".

Mais qui est cette dame à la fenêtre, sur la deuxième photo ? Et ces messieurs à l'entrée ? Les volets sont ouverts et la maison semble vivre.

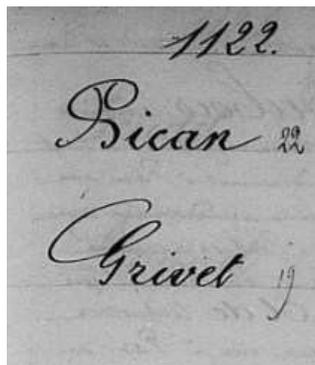
À quel usage Louis Renault a-t-il dédié la maison Bican durant 20 ans ? Il reste des questions sans réponse.

Les familles Bican et Grivet

La **famille Bican**, Guillaume Marie Bican et Agnan Bican (fils de Jean Antoine Bican et Marie Catherine Bigoigne), est **spécialisée dans la fonte** et possède une fonderie place de la Corderie du Temple à Paris. Puis 89 rue Oberkampf. Pourquoi ?

Cette rue s'appelait anciennement la rue de Ménilmontant (figurée sur le plan cadastral napoléonien). Napoléon avait encouragé le développement de l'artisanat et de l'industrie. Napoléon III, avec l'aide du Baron Haussmann, remodèle la capitale. La rue de Ménilmontant subsiste mais est rebaptisée en 1864 rue Oberkampf, en mémoire de M. Oberkampf, teinturier, fondateur de la première manufacture royale des toiles imprimées. Située au cœur des quartiers industriels du XI^e arrondissement, la maison Bican était au 89 rue Oberkampf. Elle avait été fondée en 1826 : fonderie de cuivre et de bronze, bronze d'art, laminage. Dans les archives commerciales de France, on trouve trace de la société en nom collectif : A. Bican et neveu, datée du 19 novembre 1882. Cet acte a été prévu pour une durée de 10 ans, d'un capital de 200.000 francs et est rédigé le 28 octobre 1882. On trouve trace dans "le réveil des mouleurs" 1898/1899, d'une grève des mouleurs en cuivre parisiens : dans l'entreprise Bican, 40 ouvriers protestent contre le travail à la pièce et demandent une meilleure rémunération. Tête de l'entreprise : A. Bican, puis Jules Charles Camille Bican, puis Paul Debard.

Alexandre Auguste Bican (1819-1886) achète la propriété de 2282 m² à Etienne Caron en 1873. Il est le fils de Guillaume Marie Bican et Marie-Antoinette Gomer. Il épouse en 1840 Adèle **Julie Grivet** (1823-1882). Le couple n'a pas d'enfant. Les deux arbres généalogiques sont décrits plus loin.



Acte de mariage
Archives de Paris

Il agrandit sa propriété en achetant Au Comptoir Naud en 1881, 1 684 m². Une première maison est construite en 1882.

Comptoir Naud : Société en commandite par actions constituée par Me Dupont, notaire à Paris le 24/5/1854.

Objet : faire toutes opérations de commerce et de banque, l'achat, la vente et l'échange des immeubles et marchandises et comme complément, les prêts hypothécaires. Société formée avec Monsieur Bonnard pour gérant.

En 1882, Alexandre s'associe à son cousin germain Jules Charles Camille Bican (1844-1899) qui est le fils du troisième frère : Joseph Bican (1800-1862) et Marie Geneviève Chartier (+ 1890). Jules a épousé en 1866, la nièce de Adèle Julie Grivet, Ernestine Grivet (1846-1909). Le couple n'aura pas d'enfant. Leur fonderie est située 89 rue Oberkampf.

En 1883 **Jules Bican** achète un petit terrain et une maison à Billancourt, jouxtant la propriété de son cousin.

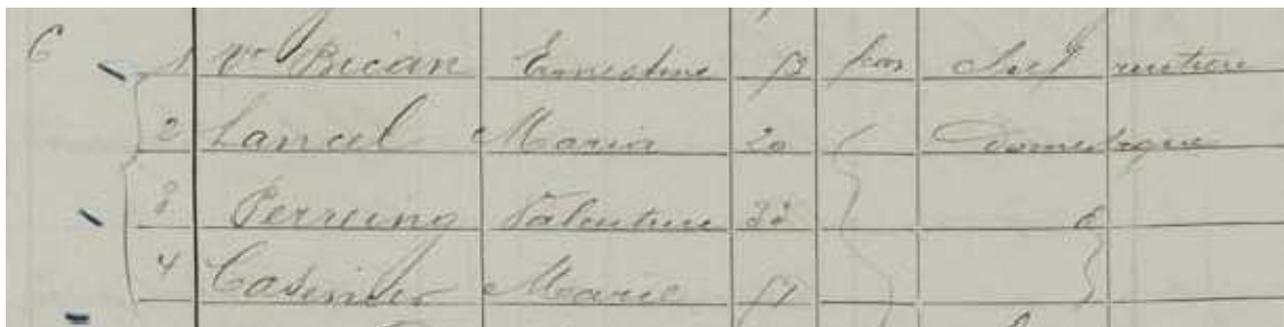
En 1886 Alexandre, veuf sans enfant, meurt.

*Dei de' en sous
Domicile, rue Oberkampf 89*

Jules devient **propriétaire** de la fonderie et de la **villa de Billancourt**. Il rachète du terrain au Comptoir Naud, fait détruire en 1897 la première maison. La nouvelle maison apparaît en 1900 mais **Jules est décédé le 31 décembre 1899**. C'est donc sa veuve Ernestine Grivet qui devient propriétaire.

*Dei de' a Boulogne
Place nationale n:6*

Ernestine Grivet vit à Billancourt comme le prouve le recensement de 1901 tout comme sa belle-sœur (sœur de Jules), Valentine Bican, qui vit au-dessus du bar "National" et meurt à Billancourt le 13 juillet 1905.



Recensement de Boulogne-Billancourt 1901 - Archives municipales

D'après le recensement de 1901, Ernestine a trois domestiques : Marie Lancel, Valentine Perring et Marie Casenier. Dans le pavillon de la rue de Meudon on a le concierge et sa famille : Louis Amard mais aussi un jardinier Alphonse Germond, sa femme Désirée et leur fille Alphonsine.

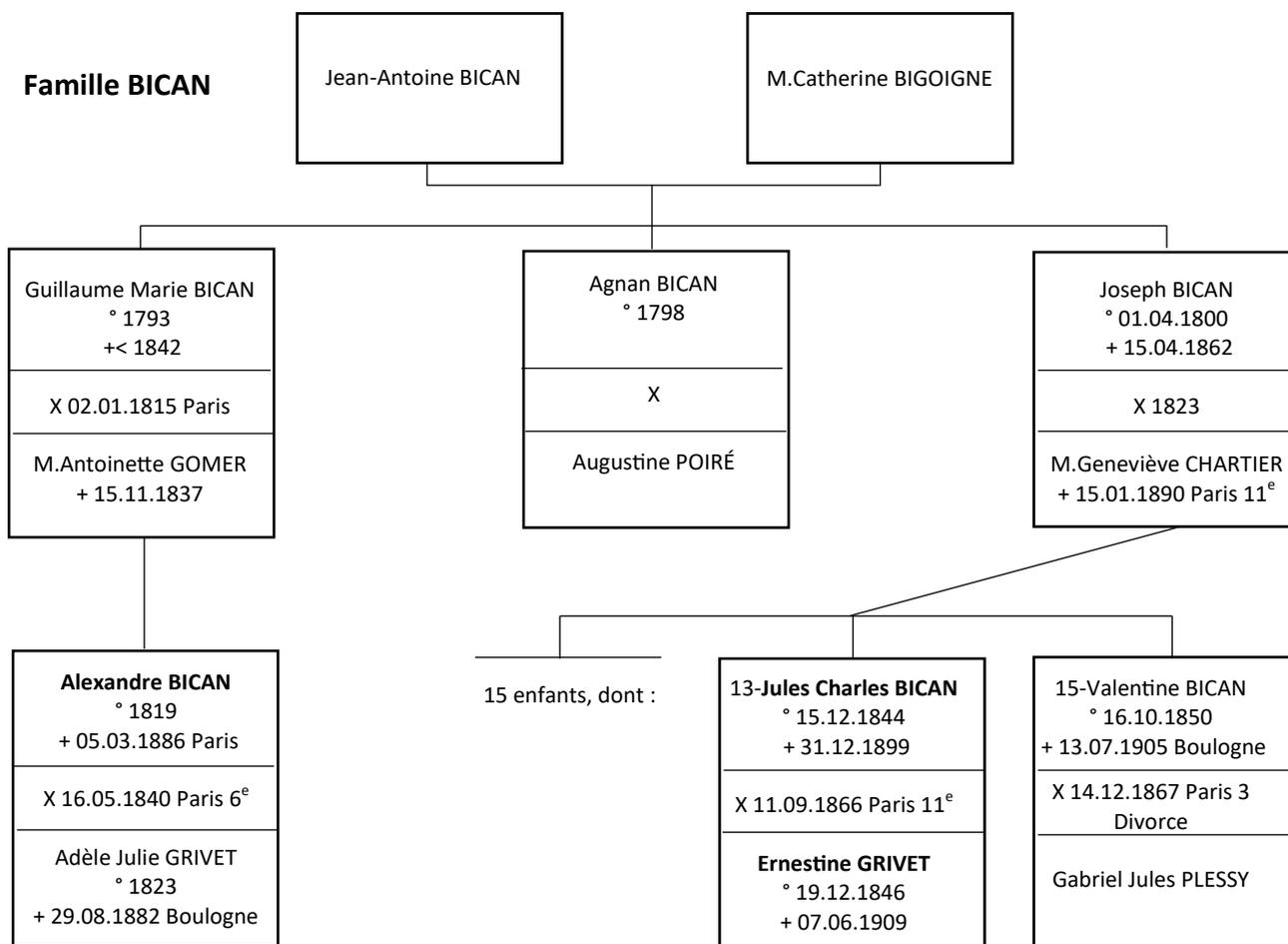
En 1905, on peut supposer après le décès de sa belle-sœur, qu'Ernestine, sans enfant et sans héritier Bican, lègue la propriété à ses deux neveux Grivet : Henri et Jules.

Ernestine décède le 16 juin 1909 à Billancourt.

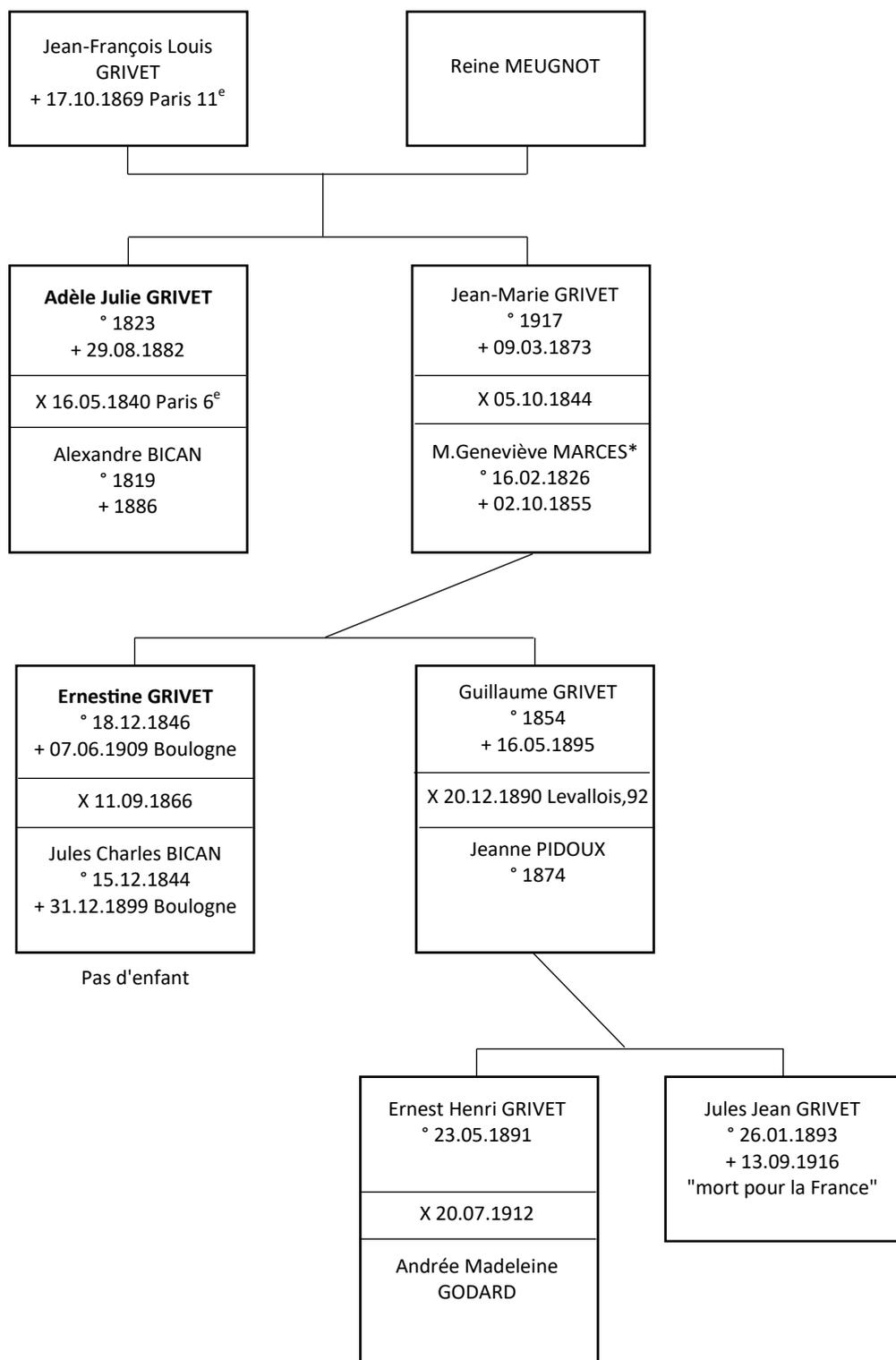
Henri et Jules Grivet vendent la propriété à Renault le 10 septembre 1910 pour 90.000 Francs.

Henri et Jules Grivet sont les fils de Guillaume Henri Grivet (1854-1895), frère d'Ernestine et de Jeanne Pidoux (1874-). Henri Grivet (1891-1968).

Jules Grivet (1893-1916) est, hélas, l'exemple même de sa génération puisqu'il meurt pendant la guerre ; sa tombe est à la nécropole nationale "Bois des Ouvrages".



Famille GRIVET



* Marie Geneviève Angélique MARCES fille de Pierre Alexis MARCES domicile du couple : 96, rue Saint Maur
A son mariage habite 23, rue Popincourt Paris le 2/10/1826
Décédé le 20/11/1863 Paris 11°
Et Marie Angélique HEBRARD née vers 1810, en 1890 lors du mariage de son petit-fils à 80 ans elle habite 39 rue Popincourt Paris

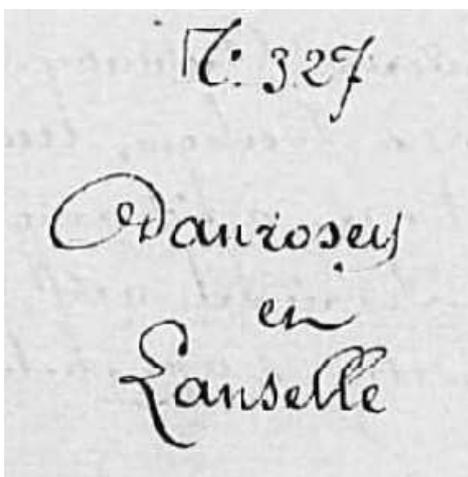
Du côté de la domesticité : familles Lanselle, Danrosey, Germond

Les familles Lanselle et Danrosey

D'autres personnes vivant sur la propriété sont, aussi, de bons exemples de l'évolution sociale de cette époque.

Ernestine ne vivait pas seule dans la villa. D'après le recensement de 1901, elle avait trois domestiques dont Maria Lancel 20 ans.

En cherchant dans les tables décennales de Boulogne, on s'aperçoit que **Maria Lanselle** (l'orthographe des noms est fixée depuis peu) épouse à Boulogne le 24 mars 1903 **Abel Hubert Danrosey**. Leur acte de mariage est riche en renseignements. **Maria est originaire du Nord**, elle est née le 5 janvier 1881 à Sin-le-Noble dans une cité ouvrière. Elle est la fille de François Lanselle, ouvrier mineur, né à Pecquencourt (Nord) en 1835 où il épouse en 1863, Constance Dupret, née elle aussi à Pecquencourt en 1844. Le couple a eu 8 enfants, Maria est la petite dernière.



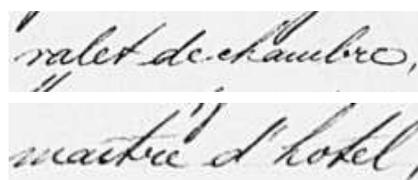
Archives départementales des Hauts-de-Seine

Abel Hubert Danrosey vient, quant à lui, de la **Haute-Marne**. Il est né à Arbigny-sous-Vareannes le 21 avril 1873.

Lors de son mariage, il est facteur et vit 85 Grande Rue à Boulogne-Billancourt. L'immeuble fait l'angle avec la rue de Billancourt, or au 1 rue de Billancourt, il y a à cette période, un bureau de poste.

Il est le fils de Pierre Claude Danrosey, vigneron, né à Arbigny en 1835 où il épouse en 1869, Marie Rose Girardot, elle aussi, née à Arbigny en 1844. Le couple a eu 4 enfants.

En 1903, le père de Maria est décédé (1893), les trois autres parents sont en vie mais ne sont pas présents au mariage : ils n'ont pas fait le déplacement. Mais sont présents pour l'épouse, un beau-frère de 52 ans, François Vallée, mari de Marie Lanselle depuis 1881 et un frère, Charles, 38 ans. Tous deux travaillent au jardin des Plantes, rue Cuvier, à Paris. Pour l'époux, il a la présence de son frère Emile, 25 ans, valet de chambre, et d'un cousin Eugène Danrosey, 43 ans, maître d'hôtel à Paris.

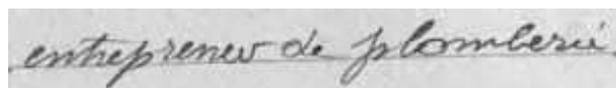


Ce couple est l'exemple même de ce qui a lieu pour beaucoup de familles à la même époque. De nombreux jeunes, nés en province où leur famille vit dans le même village parfois depuis des siècles, quittent leur village pour "**monter à Paris**".

Ils désirent une autre vie, un autre métier. Le développement économique du pays, du chemin de fer et la création de nouveaux métiers, attirent ces jeunes vers la capitale.

On peut supposer que c'est François Vallée qui a incité Charles et Maria Lanselle à venir à Paris : les deux beaux-frères travaillent au même endroit. Mais Charles Lanselle n'est pas le seul à "monter à Paris", son jeune frère Edouard, né en 1876, s'y installe aussi et devient entrepreneur de plomberie, 119 rue du Chemin Vert.

C'est lui, assisté de son frère Charles qui déclare le décès de leur mère, montée exceptionnellement à Paris, en 1907.



Pour les Danrosey, c'est certainement Eugène qui a attiré ses cousins, Emile et Abel. Emile fait le même genre de métier qu'Eugène. Emile deviendra chauffeur automobile (*mariage de sa nièce en 1929*) et, en marge de son acte de naissance du 3 janvier 1878, il est noté qu'il meurt à Paris 17^e le 30 avril 1979 à 101 ans !

Autre élément intéressant dans l'acte de mariage, il est stipulé que la mère de Maria a refusé son consentement. Le mariage a pourtant lieu. Comment procède-t-on alors ? De par la loi du 21 mars 1804, il faut adresser "**une sommation respectueuse**" auprès du parent non consentant par notaire interposé, deux ou trois fois selon les périodes à un mois d'intervalle. Depuis 1896, une sommation suffit (*disparition définitive en 1933*).

Le couple reste définitivement à Boulogne-Billancourt, au 191 boulevard Jean Jaurès (mariage de Marie Rose en 1929) ; **Abel y décède le 9 mars 1945** et Maria y réside toujours au recensement de 1946.

10 Danrosey Maria

ayant refusé son consentement au présent mariage

de notification d'un acte respectueux.

M. Duprez, notaire à Douai.

Que devient notre jeune couple ? Maria cesse de travailler, lui est toujours facteur.

Les enfants suivent les traces du père puisque Marie Rose est employée des Postes, mais meurt à Paris 12^e en 1932, tandis que Roger est facteur à Paris 7^e (*recensement 1936*). Il se marie en 1936 et meurt à Caen en 1980.

Deux enfants naissent : Marie, Rose, Emilie née à Boulogne, 132 rue de Paris, le 13 août 1904, et son frère Roger, Albert, Paul né à Arbigny le 16 août 1906, son père est alors facteur à Arbigny.

Danrosey	Hubert	1873	Arbigny
	Marie	1881	Boulogne
	Roger	1906	Boulogne

Comment avons-nous pu retrouver ces éléments ? Au recensement de 1911 à Boulogne-Billancourt, le couple habite 33 rue de Meudon et y sont notés les dates et lieux de naissance des personnes constituant le foyer.

filz Facteur P. L. L. Paris 7^e

7	Danrosey	Hubert	1873	Arbigny
8		Marie	1881	Boulogne
9		Marie	1904	Boulogne
10		Roger	1906	Boulogne

Ils n'ont donc pas déserté la ville et sont même restés dans le quartier.

*

Archives départementales des Hauts-de-Seine

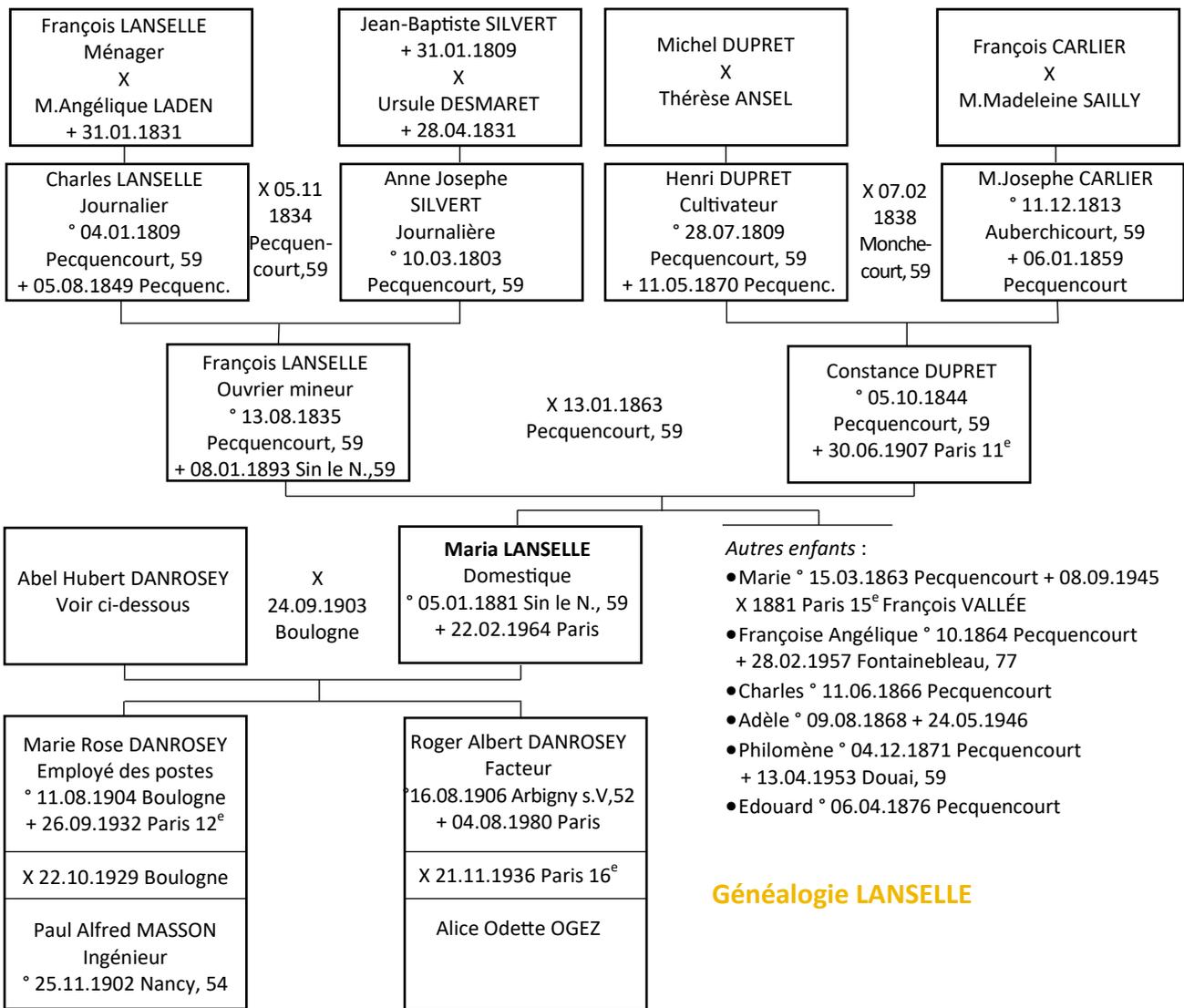
N°136
DANROSEY
Abel Hubert

Le neuf Mars mil neuf cent quarante cinq, douze heures trente minutes, est décédé en son domicile Boulevard Jean Jaurès 191, Abel Hubert D A N R O S E Y, retraité, né à Arbigny-sous-Varennes (Haute-Marne) le vingt et un Avril mil huit cent soixante treize, fils de Pierre Claude DANROSEY et de Marie GIRARDOT, époux décédés. - Époux de Maria LANSELLE. - Dressé le neuf Mars mil neufcent quarante cinq, quinze heures cinq minutes, sur la déclaration de Joseph Brunner, trente ans, employé rue de la Saussière 65, qui, lecture faite a signé avec Nous Marcel DEMESTER, Vice-Président de la Délégation Spéciale de Boulogne-Billancourt, faisant fonction d'officier de l'état civil. /.

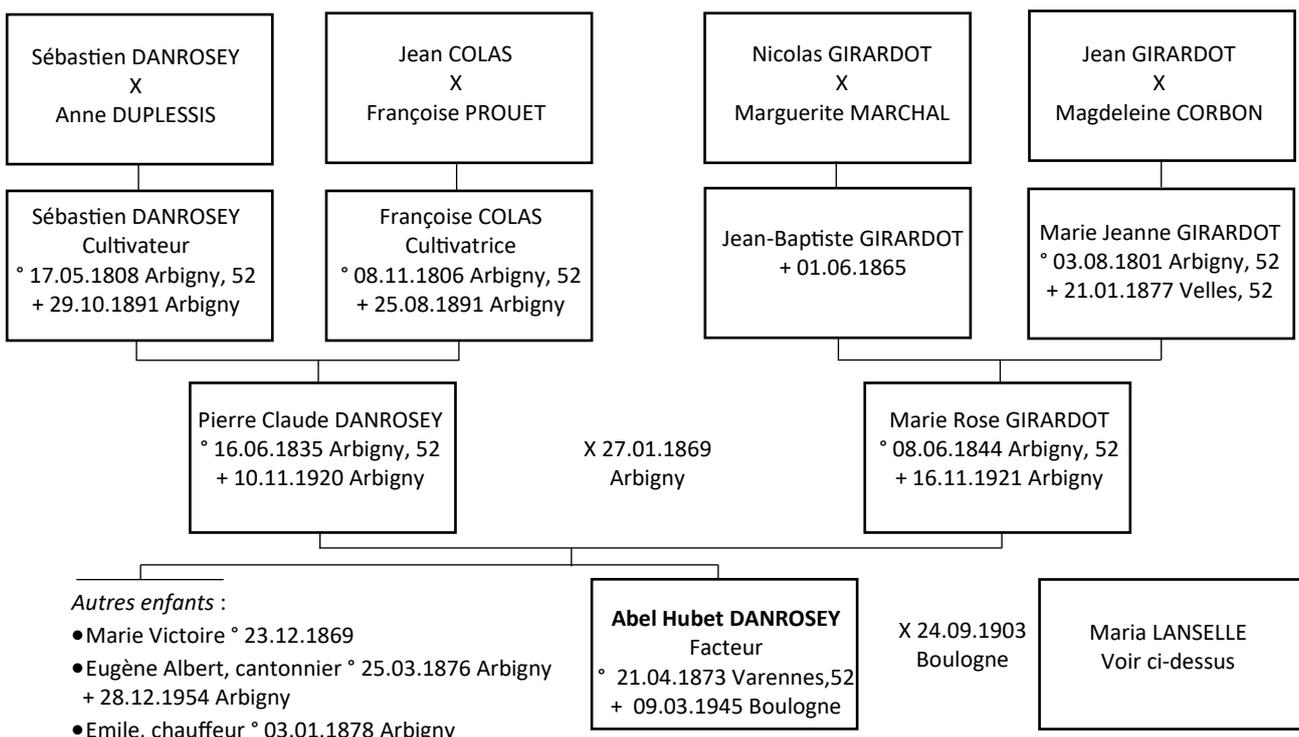
Brunner
Demester

Décès d'Abel Danrosey - Archives municipales de Boulogne-Billancourt

Les villas disparues de Billancourt et leurs familles - La villa Bican

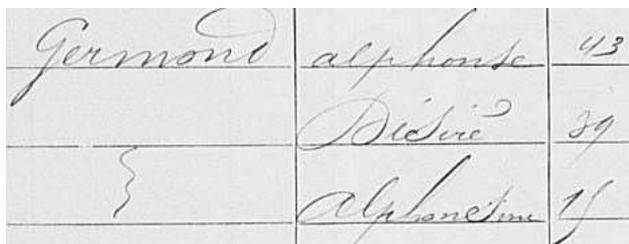


Généalogie DANROSEY



La famille Germond

La famille du jardinier, **Alphonse Louis Germond**, est originaire de la Sarthe. D'après le recensement de 1901, il a 43 ans, sa femme Désirée, 39ans et leur fille Alphonsine, 15 ans.



Alphonse est né le 1^{er} mars 1858 à Coulombiers (Sarthe). Il est le fils de Louis Marc Germond, cantonnier, tisserand, né en 1814 à Coulombiers et de Marie Cottereau, journalière, née à Saint Ouen-de-Mimbré (Sarthe) en 1823.

Lors de son **mariage à Coulombiers en 1885**, Alphonse est déjà jardinier en région parisienne (*La Varenne-Saint-Hilaire*) mais il épouse une "payse", Désirée Etoc, ouvrière en robes, née le 25 mai 1861 à Coulombiers. Elle est la fille de Félix Zéphire Etoc, tisserand, né en 1827 à Coulombiers et de Désirée, Anne Gerome, tisseuse, née en 1833 à Coulombiers.

Les témoins sont les frères. Pour le marié, Auguste Germond, 35 ans, tisserand, resté au pays et Louis Napoléon Germond 22 ans, jardinier en région parisienne. Pour la mariée, son frère, Félix Etoc, cocher dans la Sarthe.

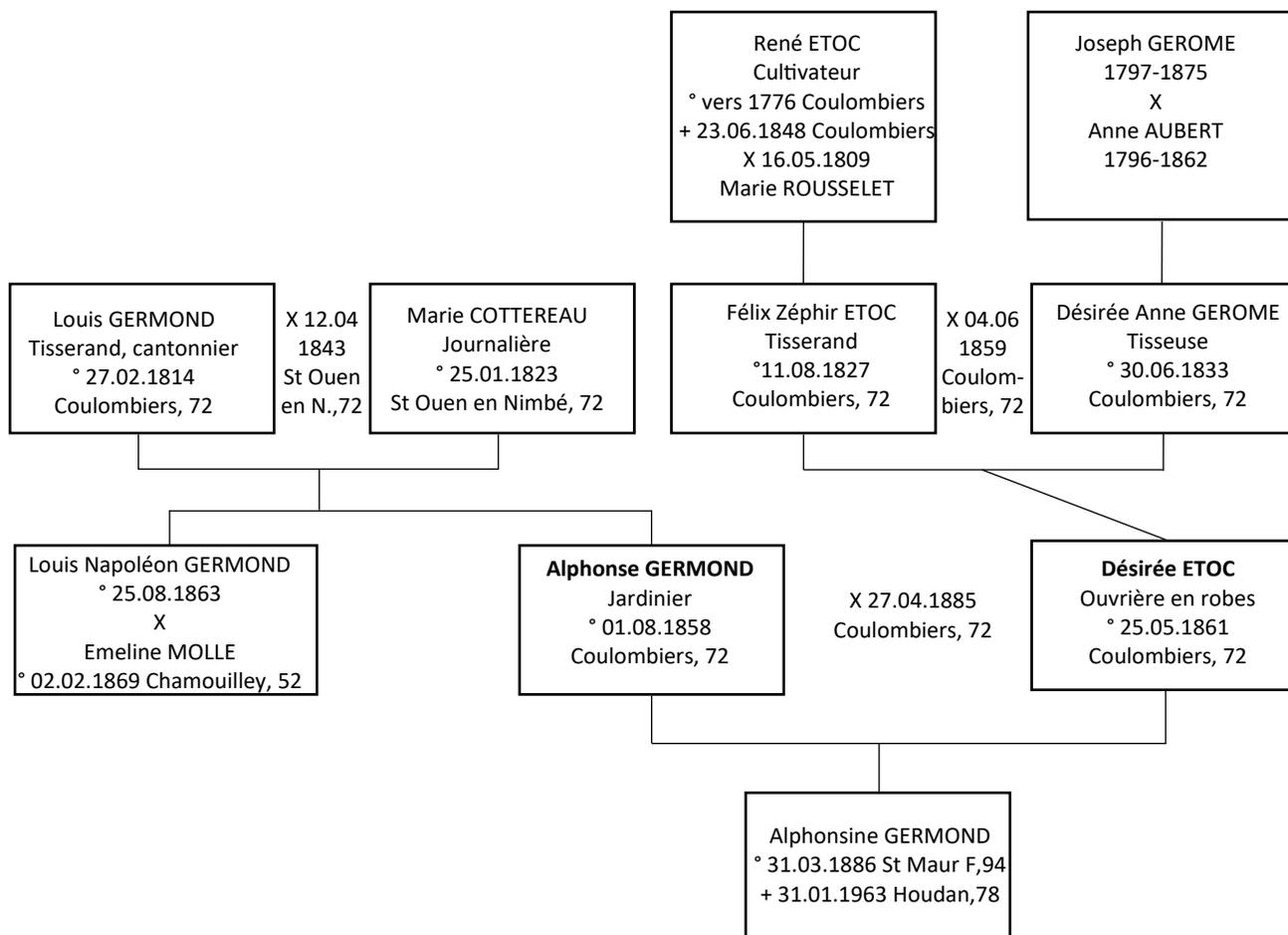
Certains ont gardé le métier des parents et sont restés sur place, d'autres, restés sur place mais ont un nouveau métier.

Le jeune couple "monte à Paris" et s'installe dans un premier temps, à Saint-Maur-des-Fossés où naît, Louise, le 31 mars 1886 (*décédée à Houdan en 1963*), le père est toujours jardinier.

Aux recensements de 1891 et 1896, ils résident à Montfort-l'Amaury. Lui est jardinier et elle concierge chez Monsieur Mauduit, 80 ans en 1891.

On les retrouve à la villa Bican en 1901, mais ils n'y sont plus en 1905 puisqu'à la mort de Valentine Bican en 1905, c'est un autre jardinier, Alexandre Baron, 54 ans et 8 mois qui déclare le décès avec le neveu par alliance de celle-ci, Alphonse Caillon, 35 ans, employé à Paris, mari de Adèle Alexandrine Bican.

Contrairement à la famille Danrosey-Lanselle, les Germond ne restent pas sur Boulogne-Billancourt.



La villa Boucher

© Le Village de Billancourt - Alexis Monnerot-Dumaine



Coll. Famille Boucher

Avez-vous fréquenté l'école maternelle des Papillons, rue du Point du jour ? Ou peut-être vos enfants ? Saviez-vous qu'il y avait là une villa avec un parc, disparue sous les bombardements alliés de la seconde guerre mondiale ?

Nous allons vous raconter l'histoire de cette belle villa disparue de Billancourt, une histoire inédite.

L'enquête

Cette villa nous est d'abord apparue vers 2020, au loin, avec un signe très distinctif : **une tourelle pointue**. Sur quelques photos datant d'après la guerre franco-prussienne de 1870 on la distingue nettement. Billancourt présente à l'époque un visage de désolation et malgré les destructions, la villa semble intacte.



Extraits de photos de 1871. Lucien Hervé et Charles Perier (gauche) et Hippolyte Blancard (droite)



La localisation n'a pas été pas simple car les vues sont lointaines et le voisinage méconnaissable.

C'est en faisant quelques calculs de parallaxe sur les plans de la ville et en repérant les alignements sur les photos aériennes du début du XX^e siècle que nous parvenons à la localiser précisément.

La villa était exactement au **113 rue du Point-du-Jour**. C'est l'emplacement de l'ex-école des Papillons (aujourd'hui siège du club e-sport de Boulogne-Billancourt).

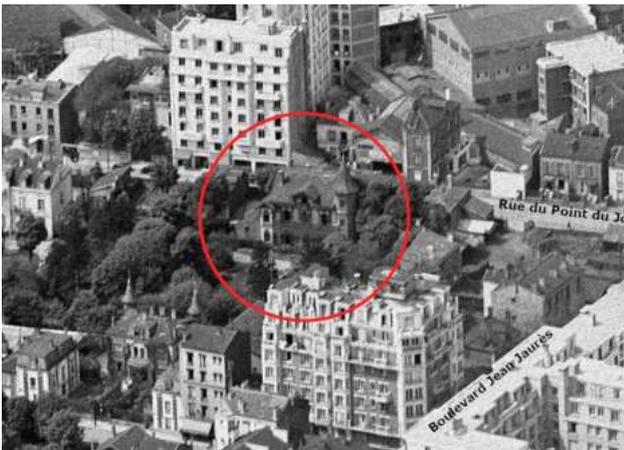
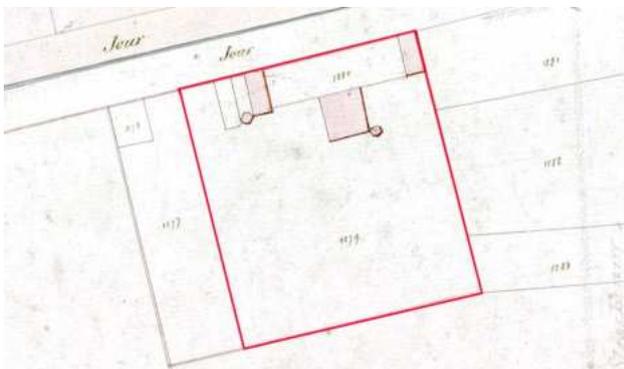


Photo aérienne 1932 - IGN



Cadastre de 1860 - Archives municipales



Cadastre de 1932 - Archives municipales

La consultation du plan cadastral nous apprend qu'il y avait déjà là en 1860 une maison avec deux dépendances sur la rue. On y voit même la tourelle.

C'est probablement la même maison. Le **propriétaire** en 1860 est un certain **Auguste Boucher**, négociant, résidant au 92 rue des Petits Champs, à Paris.

Le terrain fait près de 4 000 mètres carrés.

Le cadastre de 1932 nous indique qu'elle a connu des agrandissements.

Les matrices cadastrales des années ultérieures et les registres de recensement conservés aux Archives municipales nous révèlent que cette famille Boucher a possédé la maison sans discontinuer entre 1860 et 1943, soit plus de 80 ans.

Une belle longévité !

Elle l'a utilisée comme résidence secondaire d'abord, comme beaucoup de Parisiens aisés qui voulaient une maison de campagne tout près de Paris. La maison devient résidence principale vers 1904.

NOMS, PRENOMS, PROFESSIONS ET DEMEURES des Propriétaires et Usufruitiers.	ANNEE de la matrice.		INDICATION		de la nature de la propriété.
	entrée.	sortie.	de la se- tion. du plan.	DES RUES, CANTONS ou lieux dits.	
Boucher, Auguste rue des Petits Champs 32.			1879	Billancourt	jardin
			1880		sol
			1880		maison
			1880		maison
			1881		maison

Matrice cadastrale 1866-1912 - Archives municipales

Contact avec les descendants

La maison ne manque pas d'intérêt mais nous n'avons, alors, pas beaucoup d'informations.

Si seulement nous pouvions mettre la main sur de meilleures photos !

Sans photos correctes, pas d'article.

Nous apprenons sur un site de généalogie, que la famille possédait une fabrique de fil de soie nommée "Au Ver à Soie".

Surprise : la société existe encore aujourd'hui, à Paris. Deuxième surprise : elle est toujours dirigée par la famille Boucher !

Nous entrons en contact avec les descendants, directement au siège de la société et à Pléneuf en Bretagne où, avec l'aide du Cercle Généalogique de Boulogne-Billancourt, nous avons retrouvé leur trace. Et on nous répond !

Nous recueillons auprès d'eux beaucoup d'informations qui nous manquaient.

Nous récupérons surtout de précieux éléments : un grand **plan de la maison** et de **magnifiques photos** sur plaque de verre que nous faisons scanner par les Archives de Boulogne (*un grand merci*).

Certaines sont de beaux **autochromes** couleur des années 1910.



Collection famille Boucher



Collection famille Boucher



L'album photo

La propriété était entourée de murs, l'accès s'effectuant par une grille d'honneur flanquée de deux portes piétonnes.

Cette magnifique photo prise côté jardin date de 1913, à la veille du premier conflit mondial.

C'est un autochrome, un procédé couleur inventé par les frères Lumière.

Il nous donne à voir les vraies couleurs de la villa, chose rare à l'époque.

Les plans nous permettent d'identifier les façades sur la rue ou sur le jardin ou de placer les deux dépendances.

Nous avons entrepris une **reconstitution de la façade principale** en combinant les photos couleur et les plans.

Voici le résultat.



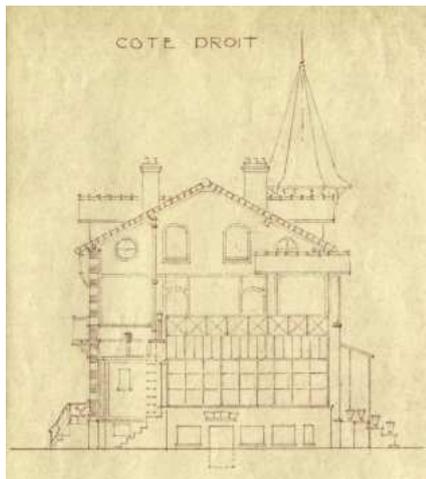
Façade sur le jardin - reconstitution Le Village de Billancourt

La façade sur le jardin est symétrique et faite de briques rouges.

Elle est parcourue de verticales et horizontales qui soulignent le grand balcon du premier étage. Les fenêtres sont cintrées et largement vitrées.

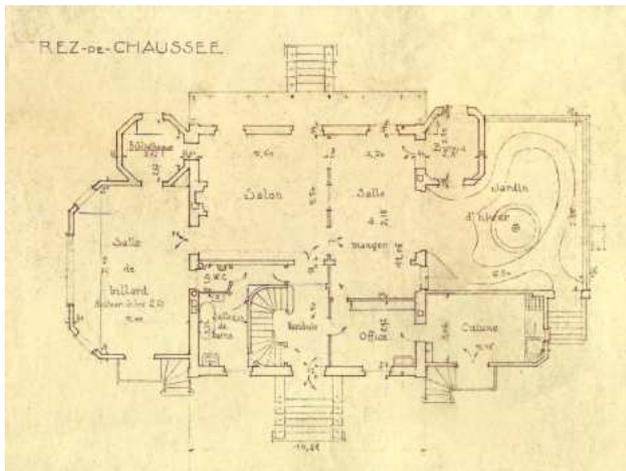
Elle devait être très lumineuse. Le dernier étage s'orne d'une grande lucarne jacobine avec balcon, sous un toit d'ardoises à lambrequins ajourés.

Elle est flanquée d'une large tourelle octogonale de brique rose à toiture en poivrière qui lui donne son caractère.



Le côté droit et le rez-de-Chaussée

Collection famille Boucher



Dans la maison

Les plans de coupe nous donnent une vue détaillée de l'intérieur.

Ils nous renseignent sur l'usage de chacune des pièces et nous laissent pénétrer dans l'intimité de cette famille bourgeoise du tournant du XX^e siècle.

C'est ainsi qu'on découvre que la maison avait un **jardin d'hiver** sous serre abritant des espèces tropicales, autour d'un bassin.

On le voit sur nombre de photos. Le sous-sol semi-enterré abrite une **orangerie** et une resserre. Le salon est orné d'une belle tapisserie et de tentures de soie.

De l'autre côté de la maison se trouve une **salle de billard** avec un piano.

On découvre également que la tourelle abrite une **bibliothèque** au rez-de-chaussée attenante à la salle de billard.

Au deuxième étage on trouve un "**laboratoire**". Il est probablement consacré au développement photo.

Une pièce non identifiée



Photos collection famille Boucher



Photo collection famille Boucher

À la cuisine se reposent les domestiques.

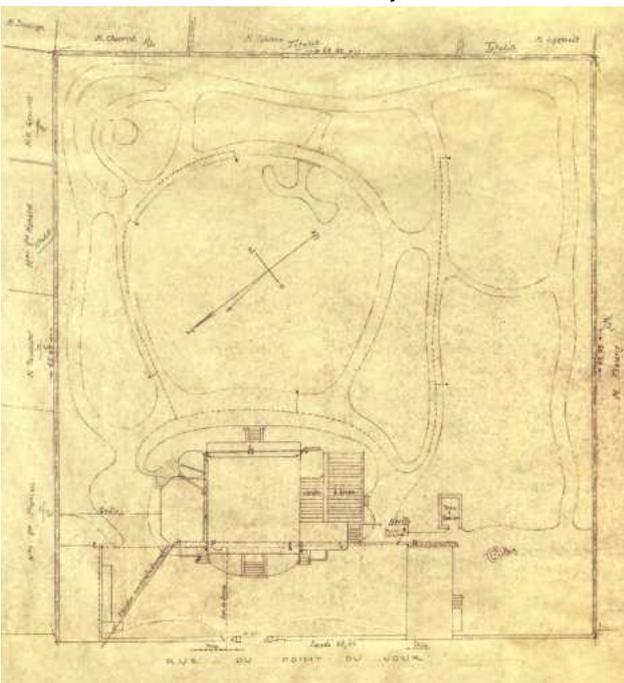
Le recensement de 1896 nous donne les noms d'Auguste Lecavalier, Julie Carré et Juliette Foy.

Le jardin

L'accès au **jardin** s'ouvre par trois portes-fenêtres sur un large perron orné de vases Médicis sous une vigne vierge luxuriante. Il donne sur un banc de bois et du mobilier de jardin en fer.

Les plans et photos du jardin nous montrent des allées de gravier tracées autour d'une pelouse centrale, à la manière anglaise. Il est orné des sculptures, d'un puits, de parterres de fleurs et d'une pièce d'eau qu'enjambe une passerelle. Le jardin abrite des essences d'arbres variées. Le jardin est manifestement bien entretenu.

Plan de masse avec le jardin



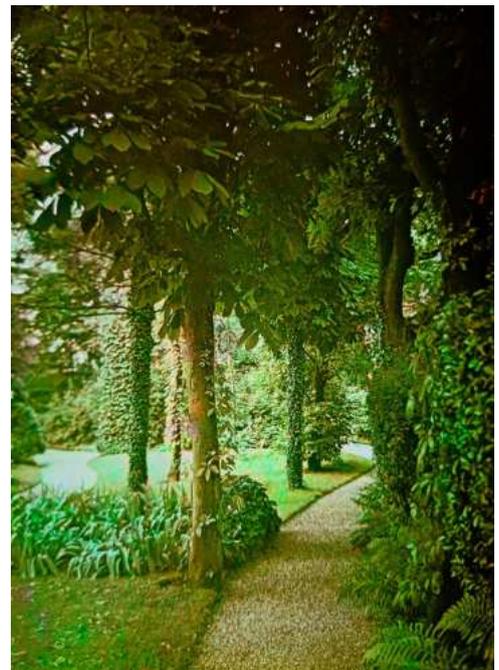
En 1900



En 1912

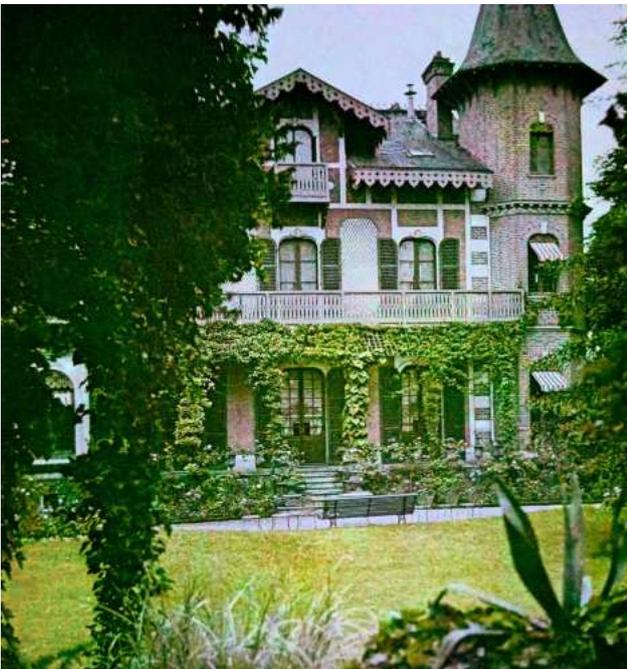


En 1913

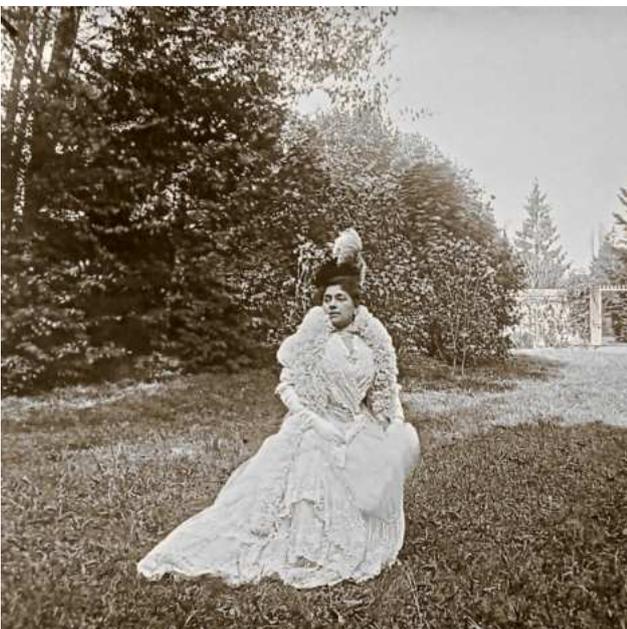




La belle-fille, Berthe Riethe, en 1901



Jeanne Boucher en 1906



Le fond du jardin donne sur une maison extravagante à deux tourelles. C'est la propriété de la voisine, Maria Tabanon, veuve de Jules Dubosson, qui donne sur le 8 de la rue Heinrich.



Les enfants en 1898



Hiver 1901

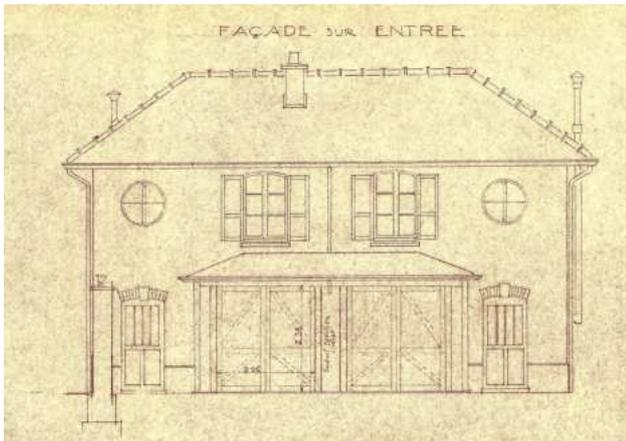
Photos collection famille Boucher

Du côté rue, on retrouve une façade et un perron similaires avec un large balcon. La cour de gravier est encadrée par deux dépendances à deux étages.

La **dépendance** à gauche de l'entrée abrite deux garages, une buanderie et des chambres, probablement pour les domestiques. On ne sait pas bien à quoi est utilisée celle de droite, peut-être le premier laboratoire photo ?



Côté rue du Point du Jour en 1901
L'automobile est probablement une de Dion-Bouton



Les deux dépendances à gauche et à droite de l'entrée



Photos collection famille Boucher

Et **Renault** dans tout ça ? L'industriel était propriétaire du terrain voisin, au 117. S'est-il intéressé à la propriété des Boucher ?

On ne sait pas. En tout cas, les Boucher n'ont jamais vendu.

Mais qui étaient Louis et Jeanne Boucher, au juste ?

La famille Boucher à Billancourt

Commençons par le premier arrivé à Billancourt, **Charles Alexis "Auguste" Boucher**. Il quitte le nord de la France pour devenir fabricant et négociant de casquettes à Paris, rue de Boulogne.

On ne sait pas ce qui l'amène à acheter ou à faire construire cette belle maison de campagne vers 1860, au 113 rue du Point du Jour. A l'époque, Billancourt est un quartier résidentiel bien peu urbanisé. Sa femme, Emilie, en profitera peu car elle meurt en 1861, à 51 ans.

NOMS, PRENOMS, PROFESSIONS ET DEMEURES des Propriétaires et Usagers.	ANNÉE de la MORTUITE.	INDICATION	
		de la sec- tion.	du n° du plan. DES RUES, CANTONS ou lieux dits.
Boucher, Auguste sur route des petits Champs 30		9	113
			1180
			1180
	1860	1130	
	1131		

Matrice cadastrale 1860-1866 - Archives municipales

Durant la guerre franco-prussienne, la maison est très probablement désertée. Elle survit aux obus qui passent au-dessus de Billancourt durant le siège de Paris. Une photo d'elle la montre complètement isolée dans un décor lunaire. Après la guerre, Billancourt panse ses plaies et Auguste s'y installe. Il y décède en 1881.

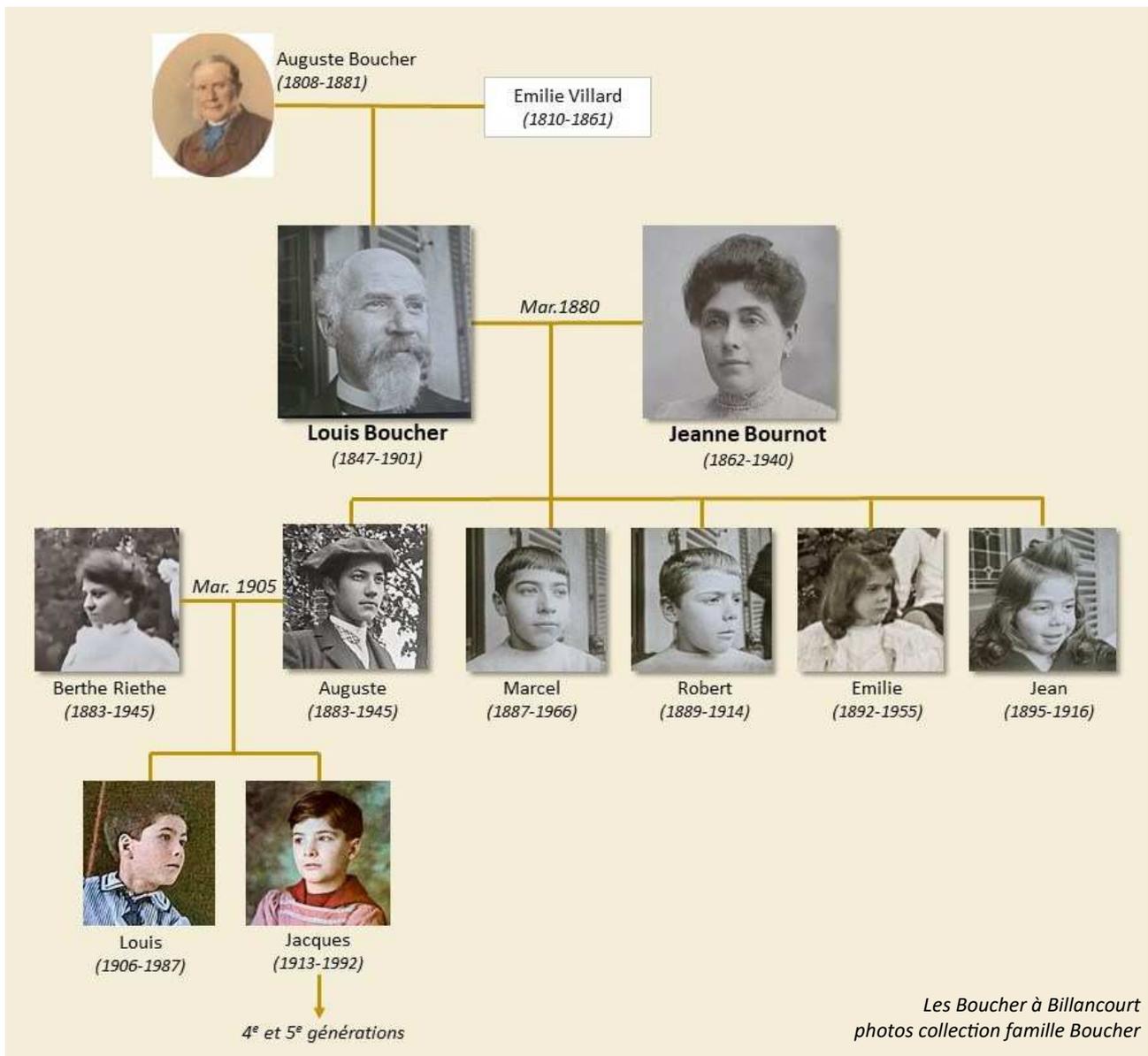
Louis et Jeanne Boucher

C'est son fils Louis qui reprend la maison en 1883. Il a épousé trois ans plus tôt une jeune Parisienne de 18 ans, Jeanne Bournot. Ils ont 16 ans d'écart.

Au début, Louis et Jeanne n'y résident pas, la maison semble être une maison de vacances. Ils habitent à Paris, au 23 rue de Turbigo.

Ils ont quatre garçons: Auguste, Marcel, Robert et Jean et une fille, Emilie. Les trois derniers sont nés à Billancourt.

Nous avons reconstitué leur généalogie.



Au Ver à Soie

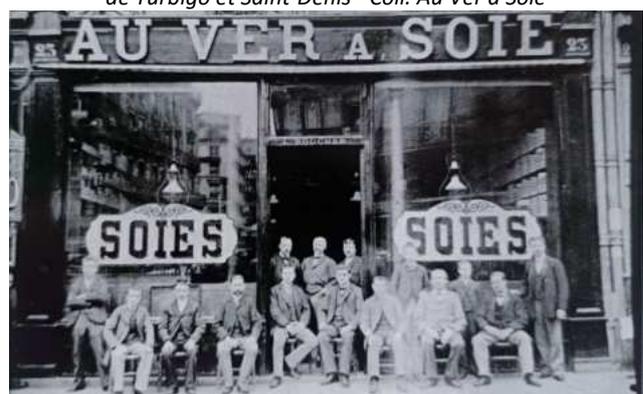
S'ils habitent rue de Turbigo, c'est parce que Louis y a acquis en 1878 une société qui fabrique et vend du fil de soie : "**Au Ver à Soie**". Un nom qui vous dit sûrement quelque chose si vous aimez la broderie. Fondée en 1820 cette société fabrique des soies à coudre, à broder pour la sellerie et les corsets, ainsi que du fil de pêche.



La qualité de sa soie lui vaut une médaille de bronze lors de l'Exposition Universelle de Paris en 1878.

Avec la haute couture, la soie française est renommée dans le monde entier et la société compte déjà de nombreux clients étrangers. Ses ateliers se trouvent à Billancourt. On ne sait pas bien où. Peut-être dans les dépendances, à gauche de la villa.

Le magasin Au Ver à Soie (à droite), à l'angle des rues de Turbigo et Saint-Denis - Coll. Au Ver à Soie



Louis se doute-t-il alors que cette société restera dans la famille durant cinq générations et qu'elle sera aujourd'hui le spécialiste français du fil de soie ? Nous en reparlerons.

Les photos de famille

Au vu des photos, les années autour de 1900 semblent être des années heureuses pour les Boucher. La maison de Billancourt est belle et agréable. Derrière sa barbe en pointe et ses yeux rieurs, Louis semble être un vrai "geek" en photographie, une technologie qui se démocratise alors rapidement. Il s'essaye à la photo stéréo et même aux effets spéciaux comme la surimpression sur fond noir.

Il nous donne ainsi à voir la vie d'une famille bourgeoise à Billancourt, au tournant du XX^e siècle.

Il photographie tout : la famille, les amis, la maison, le jardin.



Louis en 1898 - Jeanne en 1900



Photos collection famille Boucher

Comme tout photographe, c'est lui qui apparaît le moins souvent et lorsqu'il apparaît il est toujours nommé "monsieur Boucher". Les photos sont souvent légendées de manière sommaire (*mais toujours datées*) et il nous faut faire des recoupements pour identifier correctement les lieux et les personnages.



La famille Boucher dans le jardin d'hiver vers 1900
Jeanne, Jean, Emilie, Robert, Marcel et Auguste

Il capture les moments familiaux privilégiés : baptêmes à l'église de Billancourt, mariages, vacances. C'est banal aujourd'hui, mais à l'époque c'est très nouveau ! Il prend des instants malicieux, comme cette photo où Robert fait un pied de nez et tire la langue, et d'autres plus posés, en belle robe blanche et tenue de marinier. Il aime le jardin d'hiver où il trouve suffisamment de lumière.



Baptême d'Antoinette Boucher



Jeux d'enfants



La famille au complet en 1897

D'autres personnages apparaissent, qu'on identifie comme des membres de la famille. En creusant un peu on découvre que certains habitent également Billancourt. Marie Victorine Rosier, la sœur de Louis, habitait au 37 rue du Point du Jour en 1860, à la naissance de sa fille. Son frère Antoine (*dit Antonin*), après un passage rue du Point du Jour puis au 2 rue Gabrielle (*une des rues disparues du trapèze*) a fini ses jours en 1897 au 15 rue Solferino avec ses sept enfants, c'est à 300 mètres de la villa Boucher. Sa maison n'existe plus. En 1936, on trouvera encore des nièces au 2 rue de Sèvres, dont une née rue de l'Île. Et combien d'autres cousins éparpillés à Boulogne-Billancourt ?



Marie Victorine Boucher épouse Rosier (1898)
et Antonin Boucher et sa famille (1897 - barbe blanche)



Outre les cousins, les photos nous montrent des amis de Billancourt. Parmi eux, un certain "Edgar Morgan" se détache, avec sa moustache à la Bismarck.



Edgar Morgan avec Louis et Jeanne en 1898 et 1899



Nous avons enquêté à son sujet : Edgar Morgan habitait une grande maison au 7 rue Heyrault, près du marché de Billancourt, avec son épouse et ses enfants. Encore un Billancourtois. Ce joailler parisien avait des boutiques rue de la Paix, à Nice et à Biarritz. Sa maison n'existe plus non plus, mais nous avons également réussi à contacter des descendants et avons des photos.

On l'a vu, les Boucher ont des amis partout dans Billancourt, mais participent-ils à la vie de la cité ? Les photos ne nous montrent pas grand-chose. Lorsque le dirigeable "Patrie", dont l'enveloppe est fabriquée par Surcouf à Billancourt, fait des essais en vol au dessus des glacières, les Boucher sortent leur appareil photo.

Photos collection famille Boucher

Ils ont sûrement fréquenté le marché et l'église (un prêtre figure parmi leurs connaissances), traversé la place Nationale (Jules Guesde), peut-être aussi fréquenté l'école de la rue de Clamart. Se sont-ils approvisionnés aux glacières ? Ont-ils déambulé, aux beaux jours, sur les berges herbeuses de la Seine ? On ne peut que l'imaginer.



Carte du département de la Seine : n° 21, Sèvres (ca.1870) - BNF

Un certain "M. Boucher" figure dans la liste des personnes remerciées pour leur contribution par l'historien Penel-Beaufin dans son "Histoire de Boulogne" paru en 1905.

Est-ce notre Louis Boucher ?

Louis meurt prématurément

Louis meurt en janvier 1901, dans l'Indre. Il n'a que 53 ans. Jeanne se retrouve jeune veuve avec ses cinq enfants à charge dont l'aîné, Auguste, n'a que 18 ans.



Au vu d'une petite annonce de janvier 1902, il semble qu'elle cherche à vendre Billancourt, mais elle change d'avis.

Elle prend la direction de l'affaire familiale Au Ver à Soie et y associe Auguste puis Robert et Jean.

Jeanne a laissé la mémoire d'une femme de caractère, une des premières femmes dans les affaires. Il n'est pas rare qu'on vienne la solliciter pour trancher un différend et ses avis sont très écoutés.

Le fils aîné, Auguste, s'éprend d'une voisine : Berthe qui est la fille de Victor Riethe, président de l'Association des Pharmaciens de France entre 1898 et 1905

Sa maison existe toujours au 243 boulevard Jean-Jaurès, à côté du bureau de poste. C'est également une famille originaire du nord.



Auguste Boucher et Berthe Riethe à Billancourt avant leur mariage

Ils se marient en 1905 à Neuilly/Seine, mais ne déménagent pas pour autant. De leur union naissent deux enfants. Louis naît à Billancourt en 1906 et reprend le prénom de son grand-père. Jacques voit le jour en 1913. Dans les archives familiales figurent ces magnifiques autochromes, un procédé tout récent commercialisé par les frères Lumière :



Louis en 1912 et Jacques vers 1923



Photos collection famille Boucher



Jacques vers 1923

Le patriarche n'étant plus là, c'est probablement leur père Auguste qui est derrière l'objectif. Le goût pour la photo semble héréditaire.

Les recensements nous apprennent qu'Auguste et Berthe continueront à vivre au 113 rue du Point du Jour avec leur mère, jusqu'à la seconde guerre mondiale. Au passage on remarque, au recensement de 1911, les noms d'Augustine Allard, une femme de chambre qui restera à leur service durant au moins 35 ans et de Marie Bournot, la mère de Jeanne.

113	1	Boucher	Jeanne	1891	Paris	F	Chef
	2		Auguste	1883	d.		Apprenti
	3		Berthe	1885	Norm		d.
	4		Louis	1806	Boulange		d.
	5		Marcel	1884	Paris		d.
	6		Robert	1889	Boulange		d.
	7		Lucie	1876	d.		d.
	8		Jean	1898	d.		d.
	9	Bacand	Marie	1879	Bayonne		femme
	10	Blondin	Armande	1880	Paris		d.
113	11	Allard	Augustine	1862	ambassy	F	femme
	12	Bournot	Marie	1861	Paris		?

Recensement Boulogne 1911 - Archives municipales

En juin 1914, c'est au tour d'Emilie, la seule fille, de se marier. Elle épouse à Pléneuf (Val-André), près de Saint-Brieuc, un pharmacien boulonnais, Henri Peltier.



Emilie et sa mère en 1910

Tués à l'ennemi

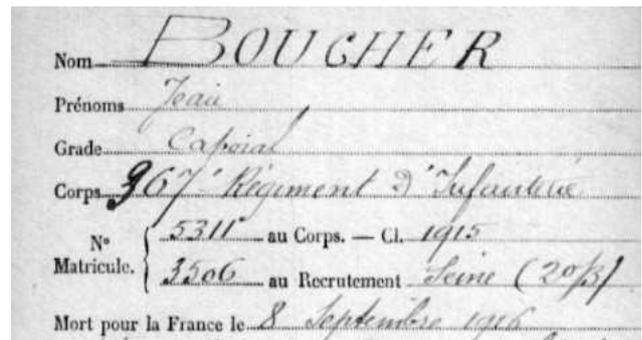
En 1914, Robert devait partir aux Etats-Unis pour créer une succursale lorsque la première guerre mondiale éclate. Il est mobilisé, ainsi que son petit frère, Jean. Marcel, contre sa volonté, n'est pas appelé, en raison d'une grave maladie.

Ils ne reverront jamais Billancourt.

Le 6 septembre 1914, deux mois seulement après la déclaration de guerre, Robert tombe au champ d'honneur à Sommaisne, dans la Meuse, à l'âge de 25 ans. Ces combats de trois jours sont parvenus à bloquer l'avance ennemie.

Il était sergent au 54^e régiment d'infanterie.

Deux ans plus tard, c'est au tour de Jean, caporal au 367^e régiment d'infanterie; il est tué à l'ennemi le 8 septembre 1916 à Vaux-Chapitre durant la terrible bataille de Verdun qui fait 700 000 victimes. Il n'a que 20 ans ! Ces restes sont conservés dans l'ossuaire de Douaumont.



Mort de Jean en 1916 - SDH

On imagine la douleur de Jeanne, déjà veuve, perdant coup sur coup ses deux jeunes enfants. Heureusement, elle n'est pas seule : Marcel, Auguste, Berthe et ses petits-enfants l'aident à surmonter son deuil.

Les dernières années de Jeanne

Depuis la première guerre mondiale, Billancourt s'est beaucoup transformé. L'usine Renault est devenue un géant de l'industrie française.

Les Boucher sont un peu à l'écart au 113 rue du Point du Jour et leur propriété échappe à l'appétit de Louis Renault.

La population ouvrière a grossi et le quartier s'est urbanisé.

Photos collection famille Boucher

Alors que les grèves massives des années 30 et l'arrivée du Front Populaire ébranlaient Billancourt, les Boucher vivaient loin de l'agitation dans la tranquillité de leur bulle de verdure.

Au Ver à Soie, l'affaire familiale de fabrication et commerce de fil de soie poursuit son chemin. La boutique a quitté le 23 rue de Turbigo pour le 102 rue Réaumur, à 500 mètres de là.



Publicité et courrier de 1936

Auguste, qui a pris la suite de son père Louis, confie des responsabilités à ses deux fils. **Louis** prend en charge la technique en 1924, puis **Jacques** s'occupe des ventes et de l'administration dès 1930.

La société fabrique la célèbre Soie d'Alger et autres fils de soie. Elle trouve de nouveaux débouchés.

Elle approvisionne la haute couture française qui rayonne dans le monde entier. Elle fabrique aussi des soies pour la chaussure, les colliers, les perles, les voilettes, les pompons de religieux, la dentisterie, l'armement.

Au recensement de 1936, on trouve à Billancourt Jeanne, âgée de 73 ans, entourée par Auguste, Berthe et leurs deux grands enfants, Louis et Jacques.

Augustine Allard, leur vieille bonne originaire de la Creuse, est toujours à leur service depuis au moins 35 ans.

113			Uname	1917	
	1	Boucher	Jeanne	1863	d
	2		Auguste	1883	d
	3		Berthe	1883	Mort
	4		Mamad	1887	Devi
	5		Jacques	1913	Charkod
	6	Allard	Augustine	1867	Creuse
	7	Boucher			

Recensement Boul. Bill. 1936 - Archives municipales

Les deux frères **Louis** et **Jacques Boucher** ont épousé deux sœurs, **Gilberte** et **Jeanne Estruc**, une famille du Loir-et-Cher.

Un portrait de famille réunit tout le monde devant la maison en 1937. Nous sommes encore en temps de paix et les sourires sont sur toutes les lèvres.

Louis n'aura pas d'enfants. Jacques en aura trois : Jean-Marie, Françoise, puis Jean-Jacques. À la déclaration de guerre, en 1939, ce sont donc quatre générations qui habitent la villa, autour de Jeanne, la doyenne.



Famille d'Auguste Boucher en 1937 - Coll. Famille Boucher

La Deuxième Guerre Mondiale éclate

Jacques est mobilisé. Il est fait prisonnier en 1940 mais parvient à s'évader. Il œuvre alors dans le réseau de résistance Bourgogne qui se consacre à l'évasion des pilotes américains abattus, ce qui lui vaudra d'obtenir un message officiel de reconnaissance du président Eisenhower (*ci-dessous*).



Le bombardement du 3 mars 1942, vue du ciel
Royal Air Force Bomber Command 1942

Cette même année 1940, Jeanne meurt dans la propriété familiale de Pléneuf, en Bretagne, à l'âge de 77 ans, après 40 ans de veuvage. La grande dame n'aura pas le temps de voir le déluge de feu qui s'abattra sur sa chère maison de Billancourt, une maison qu'elle connaît au moins depuis son mariage, en 1880.

Les Anglais bombardent Billancourt

Nous sommes le **3 mars 1942**, en fin d'après-midi. 235 bombardiers de la Royal Air Force Bomber Command décollent d'Angleterre avec 461 tonnes de bombes dans la soute. Leur objectif est la destruction de l'**usine Renault** de Billancourt, alors au service de l'Allemagne.

L'attaque est planifiée en soirée, en deux vagues, à basse altitude et à la clarté de la pleine lune.

Dans sa belle villa du 113 rue du Point du Jour, la famille Boucher se prépare à passer une soirée comme les autres. Autour d'Auguste et Berthe Boucher, il y a l'oncle Marcel, le couple Louis et Gilberte qui habitent maintenant dans la villa et un enfant : leur neveu Jean-Marie.

Jean-Marie Boucher avait 5 ans. Il nous raconte cette soirée :

"Soudain, une énorme explosion ébranle toute la maison. Je me retrouve à la cave, terrifié, dans la poussière et l'obscurité.

Puis une deuxième bombe éclate. Elle ouvre une brèche vers l'extérieur. Ma tante Gilberte entend mes appels au secours. Elle me tire de la cave par l'ouverture. Sans cette deuxième bombe qui sait si j'aurais survécu ?"



Jean-Marie Boucher
en 1941, un an
avant l'attaque
Coll. Famille Boucher

Les avions sont partis. Le bombardement ne fait heureusement pas de victime chez les Boucher, mais la maison est gravement touchée. C'est un terrible spectacle que cet enfant de cinq ans n'oubliera jamais. Jean-Marie trouvera la consolation chez ses parents qui habitaient non loin de là.

Ce soir-là tout Billancourt est privé d'électricité, il faut trouver les bougies. Il fait froid, les températures minimales descendent en-dessous de zéro. On ne peut trouver abri nulle part car partout les vitres ont volé en éclats.

La deuxième vague de bombardiers arrive vers 23 heures et fauche les survivants qui errent dans les rues. Ce soir-là, 400 personnes vont mourir à Billancourt sous les bombes anglaises .

L'album photo

la famille Boucher a retrouvé pour nous des photos de la maison bombardée. Ces photos sur plaque de verre sont une chance extraordinaire et un témoignage précieux.

Elles montrent que la déflagration a eu lieu côté rue. Un trou béant a fait disparaître le perron et le bas de la façade. L'entrée, l'office et la cave sont à l'air libre. Le balcon et les volets du premier étage ont disparu, la porte de la cuisine n'est qu'une balafre.

Les débris jonchent le sol. On a placé des étais de soutènement aux ouvertures pour éviter un effondrement de l'ensemble car les murs porteurs sont touchés.



Photos collection famille Boucher



L'intérieur n'est guère en meilleur état : les planchers du première étage sont réduits à de simples solives. Tout ce qui est encore debout est fragilisé.



Là où la famille posait à bord d'une de Dion-Bouton en 1901, il n'y a plus que gravats - coll. famille Boucher

La famille loge brièvement à Boulogne puis s'installe à Saint-Cloud, au 28 rue Laval.

Un an après, le 4 avril 1943, les Américains bombardent, à leur tour, Billancourt. La villa, heureusement déserte, est à nouveau touchée.

Les Boucher entament alors une très longue procédure pour bénéficier de la loi sur l'**indemnisation des dommages de guerre**. Il faut lister et évaluer tout ce qui a été perdu, jusqu'aux petites cuillères et refaire les plans. Un expert évalue les dégâts et estime que la maison n'est pas réparable.



1950, 7 ans après le bombardement, la villa n'est que ruines au milieu d'un jardin déserté - IGN

Après près de 80 années de présence à Billancourt et de longues années de procédures d'indemnisation, la famille finit par s'installer à Garches.

Epilogue : Au Ver à Soie aujourd'hui

Si la destruction de la villa met un terme à l'aventure des Boucher à Billancourt, celle du Ver à Soie, elle, continue. La société de Louis Boucher existe toujours. Elle a fêté récemment ses **200 ans d'existence**. La famille perpétue depuis cinq générations cette belle tradition d'excellence à la française.

Après Louis et Jeanne (1^{re} génération) , Auguste (2^e) puis les frères Louis et Jacques (3^e), c'est le fils de ce dernier, Jean-Marie, le rescapé du bombardement, qui reprend en 1979 les destinées de la société.

Aujourd'hui, il a pris sa retraite dans la maison de Pléneuf et la gestion est passée à ses enfants, Marc et Nathalie. Ce sont eux que nous avons contactés récemment et qui nous ont transmis toutes ces précieuses archives. Ces articles du Village de Billancourt sont d'ailleurs pour eux l'occasion de découvertes insoupçonnées sur leur passé.

Avec Chloé et Guillaume, la 6^e génération est déjà embarquée dans l'aventure.



Le showroom du 102 rue Réaumur - Google

Depuis l'atelier des débuts, situé dans les dépendances de la villa de Billancourt, au début du XX^e siècle, la société a beaucoup évolué.

Restée une petite entreprise familiale, elle a ouvert une usine à Bracieux, près de Chambord. Elle a développé la sous-traitance tout en maintenant ses normes de qualité exigeantes.

Ce spécialiste du fil de soie en France fournit les maisons de haute couture et fait 25% de son chiffre d'affaires avec une prestigieuse maison de luxe mondialement connue.

Mais le grand public le connaît principalement parce qu'il est un incontournable pour les amateurs d'arts créatifs.



Dans le showroom - au Ver à Soie

Son showroom, perché au premier étage du 102 rue Réaumur, est un lieu feutré au parquet grinçant qui regorge de tiroirs, rangements et présentoirs colorés, dans un décor de boiseries anciennes, qui datent probablement de l'installation de la société, dans les années 1920. Une imposante caisse enregistreuse en laiton trône au beau milieu. Le visiteur y est accueilli par un portrait de Jeanne : la première génération.

La société vend toujours ses fils de soie, écheveaux, bobines, rubans, chenilles de toutes sortes et dans de très nombreux coloris. Ses produits sont recherchés par les designers, restaurateurs, tapissières, brodeuses, dentelières... et même les pêcheurs !

Saviez-vous qu'avant l'invention du nylon, les fils de pêche étaient en soie ? Maintenant vous le savez. Aujourd'hui, le fil de pêche en soie a été réintégré au catalogue, et vous n'imaginez pas le nombre de références !

L'école des Papillons

Le 113 rue du Point du Jour, lui, deviendra propriété de l'association syndicale de remembrement de Boulogne en 1949, puis de la ville de Boulogne-Billancourt en 1959. Elle y bâtit l'école maternelle des Papillons qui a vu passer des dizaines de milliers d'enfants boulognais. Elle abrite aujourd'hui le centre municipal e-sport de la ville.



L'école des Papillons en 2019 - Google

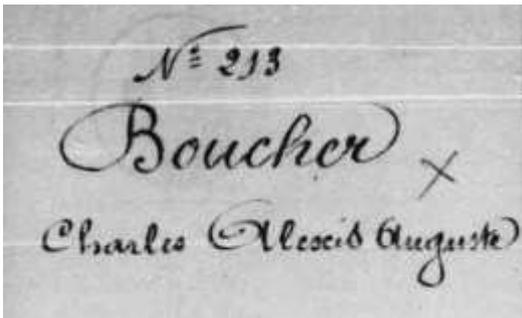
Les familles Boucher et Villard

Dans l'article concernant la villa la généalogie descendante d'Auguste Boucher est très largement évoquée. Nous avons donc choisi de développer ici la généalogie ascendante de celui-ci et de son épouse, Emilie Villard.

L'un de leur descendant (*sur une autre branche de la famille*) ayant mis son arbre sur Geneanet, la tâche a été assez facile.

Remontons donc le temps

Charles Alexis Auguste Boucher est décédé à Billancourt le 5 avril 1881 dans sa maison du 113 rue du Point du Jour. C'est son fils Antoine Charles qui fait la déclaration.



Acte de décès Boulogne 1881 - Archives départementales

En 1881, il est veuf depuis vingt ans de son épouse, **Emilie Dorothée Villard**, décédée à Paris 9^e le 26 décembre 1861 au 31 rue de Boulogne (*désormais rue Ballu dans le 9^e arrondissement*). C'est également Antoine Charles qui est mentionné comme déclarant. On apprend que ce dernier est alors brigadier au troisième régiment de chasseurs d'Afrique en garnison à Constantine.

Charles Alexis Auguste Boucher et Emilie Dorothée Villard se sont **mariés** à Paris le **20 février 1830** dans l'actuel 1^{er} arrondissement de Paris (*Saint-Roch*), la mariée étant domiciliée rue Villedo.



Extrait du tableau de Eugène Delacroix

Charles Alexis Auguste Boucher demeure de son côté 63 rue Montmartre. Il est fabricant de **casquettes**. S'agit-il d'un modèle comme celui porté dans le tableau de Delacroix de 1830 "la liberté guidant le peuple" ?

C'est également cette profession qui figure sur l'acte de naissance du premier enfant, Antoine Charles le 27 novembre 1830. La famille habite désormais au 62 rue Montmartre.

Lors de la naissance de Louis le 7 novembre 1847 le père est négociant et la famille habite au 10 rue du Coq-Saint-Honoré (*de nos jours rue Marengo Paris 1^{er}*). C'est au **31 rue de Boulogne (Paris 9^e)** que réside désormais la famille au moment du mariage de Marie Victorine en 1860. C'est plutôt amusant de noter qu'au moment de l'achat de la maison de Billancourt, le couple habite rue de Boulogne (*à Paris*)...

Après le décès de son épouse, Charles Alexis Auguste Boucher y est toujours domicilié, au moins jusqu'en 1870 selon l'indication figurant dans l'acte de décès de sa petite-fille Marie Marguerite Rosier, fille de Marie Victorine.

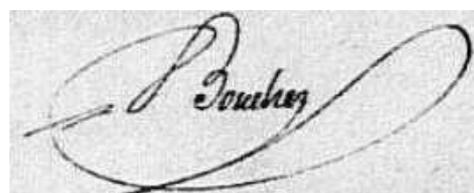
Lors du mariage de Louis en 1880, Charles Alexis Auguste Boucher est domicilié à Billancourt. A noter que, bien que Billancourt ait été rattaché à Boulogne en 1860, la distinction figure toujours dans les documents.

Les Boucher, originaires du Nord

D'après son acte de mariage, on sait que Charles Alexis Auguste Boucher est né le 15 septembre 1808 à **Marchiennes** dans le département du **Nord**, entre Valenciennes et Douai.

Son père François Alexis Auguste Boucher ainsi que sa mère Joséphine Victoire Murgeon sont originaires du **Quesnoy** commune située à une quarantaine de kilomètres au sud-est de Valenciennes.

D'après de nombreux actes, il est écrivain ou écrivain public. Mais sur l'acte de naissance de Charles Alexis Auguste, il est employé à cheval des droits réunis (*ancêtre de la Direction générale des impôts*) et on peut remarquer sa signature élégante.



Acte de naissance 1808 Marchiennes - AD du Nord

Le père de François Alexis Auguste Boucher, Alexis François, est procureur tel que mentionné sur l'acte de baptême de François au Quesnoy le 3 novembre 1775.



Acte de baptême 1775 Le Quesnoy - AD du Nord

Sa mère, Joséphine Victoire Murgeon, est née au Quesnoy le 28 avril 1780, fille de Jean Philippe Murgeon, maître menuisier et de Amélie Victoire Martin. Sur l'acte de décès de Philippe Murgeon au Quesnoy en 1802 il est indiqué qu'il est né à Metz ; baptême trouvé à Metz le 29 décembre 1755.

Donc côté Boucher on notera une famille originaire du Quesnoy dans le Nord, avec une branche venue de Metz.

Les Villard à Paris

La famille d'**Emilie Dorothee Villard** est originaire de Paris. Les recherches à Paris avant 1860 sont toujours compliquées (*les archives antérieures à cette date ont disparu lors de la Commune*) et les informations sont souvent parcellaires. Grâce, d'une part à l'arbre sur Geneanet d'un descendant de Marie Victorine Boucher épouse Rosier, et d'autre part à la mise en ligne des tables de décès et successions sur le site des Archives de Paris, il a été néanmoins possible de retrouver trace par exemple du décès du père d'Emilie Villard avec sa profession, son adresse et le nom de son épouse. Mais difficile d'aller plus loin.

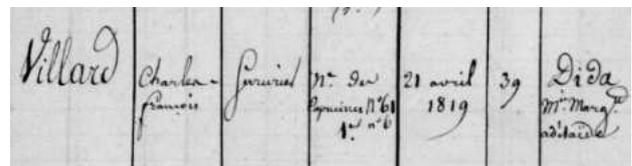
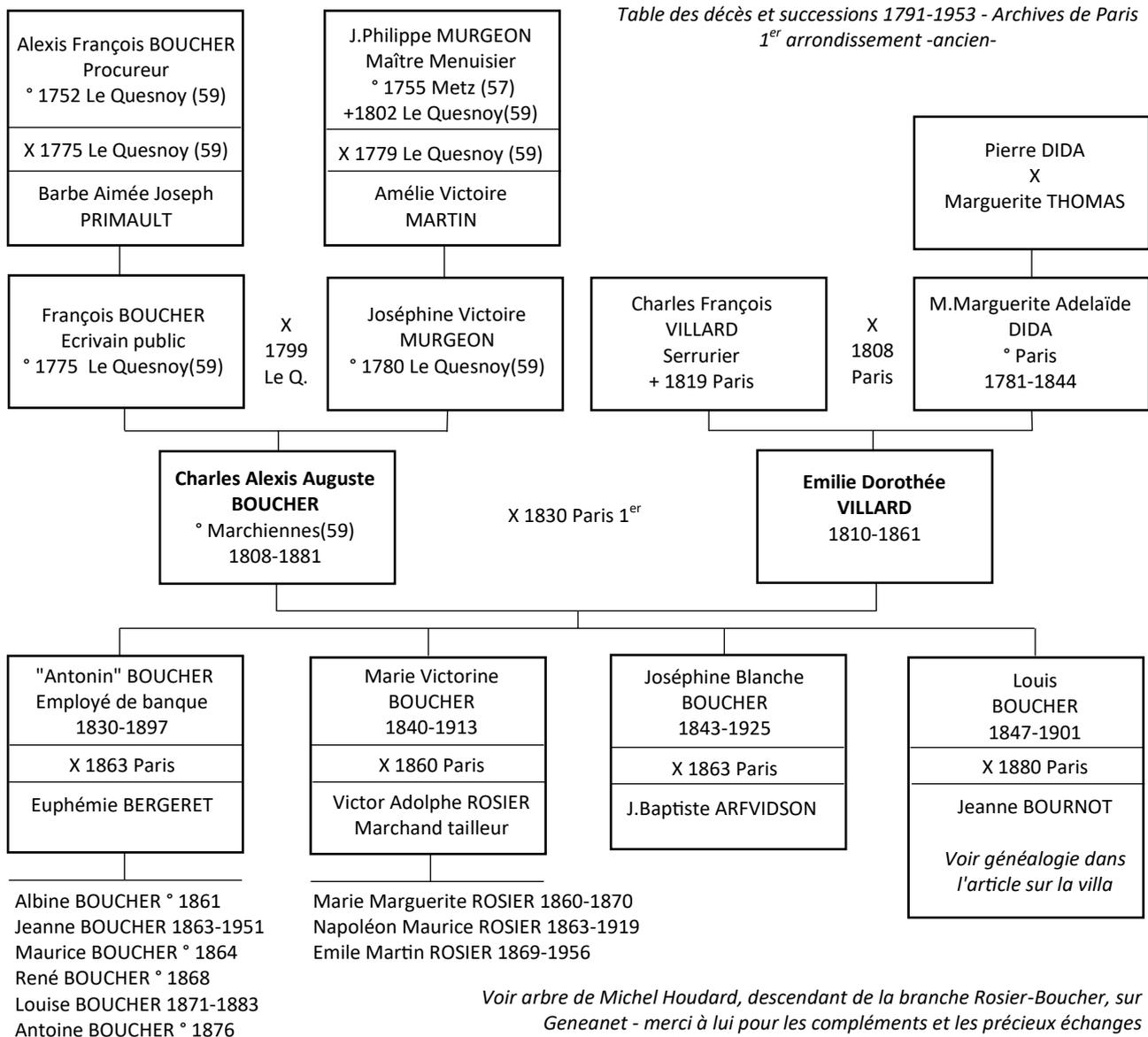


Table des décès et successions 1791-1953 - Archives de Paris
1^{er} arrondissement -ancien-



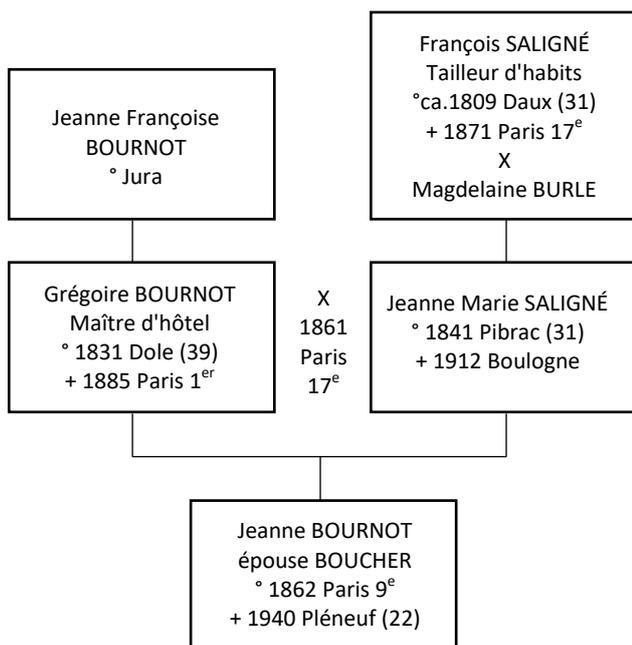
Voir arbre de Michel Houdard, descendant de la branche Rosier-Boucher, sur Geneanet - merci à lui pour les compléments et les précieux échanges

Les familles Bournot et Saligné

Dans l'article, nous avons découvert le caractère bien trempé de Jeanne Bournot, l'épouse de Louis Boucher. Veuve jeune, avec cinq enfants, elle relève le défi de reprendre l'entreprise Au Ver à Soie. Il nous a donc paru important de partir également à la recherche de son histoire et de ses origines.

Jeanne Marie Bournot naît le 25 mars 1862, au 16 rue Neuve Bossuet dans le 9^e arrondissement de Paris. Son père, Grégoire Philippe Napoléon Bournot est maître d'hôtel ; il a 31 ans. Sa mère, Jeanne Marie Saligné, est âgée d'une vingtaine d'années.

Ils se sont mariés le 29 juin 1861 à Paris 17^e. Dans cet acte on apprend que **Grégoire Bournot** est né à Dole, dans le Jura, le 8 février 1831, de père inconnu. **Jeanne Marie Saligné** a vu le jour en Haute-Garonne, à Pibrac, le 9 septembre 1841. Son père, François Saligné, est tailleur d'habits. Elle décèdera à Boulogne en 1912.



Nous ne pouvions pas manquer dans cette page consacrée à Jeanne Bournot, épouse Boucher, d'évoquer le lien de la famille avec **Pléneuf** (depuis 1965 la commune s'appelle Pléneuf-Val-André), commune des Côtes-d'Armor, où elle a résidé dès le début du XX^e siècle.

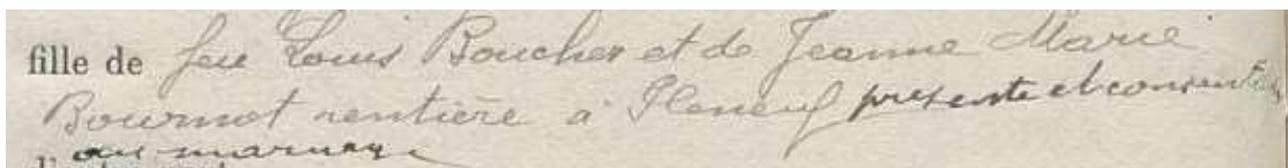
En contactant une association d'histoire locale pour retrouver trace de la villa, nous avons appris que la famille Boucher était arrivée sur la commune et le port de Dahouët pour tester leurs **fils de pêche** de l'époque ; on se souvient que Au Ver à Soie est également spécialisé dans le fil de pêche. En 1924, les Boucher font construire une maison, baptisée Jean-Robert comme la rue qui permet d'y accéder, en **hommage à Jean et Robert Boucher** "morts pour la France" pendant la Première Guerre Mondiale. C'est la maison signalée par la flèche rouge, en haut de la colline "les Garennes".



Photos
Yves Douard

On peut penser que la famille disposait déjà d'un pied-à-terre dans la commune avant 1924 puisque c'est là qu'a lieu le mariage d'Emilie, la sœur de Jean et Robert, avec Henri Peltier, pharmacien domicilié à Boulogne, en 1914.

C'est aussi à Pléneuf que **Jeanne décède en 1940**, sans doute dans la villa Jean-Robert.



Ci-dessus - acte de mariage 1914 à Pléneuf - AD 22

Ci-dessous - TSA bureau de Lamballe - AD 22

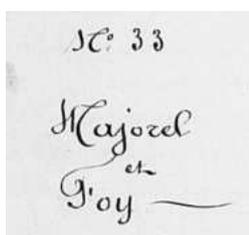
157	V. Marie	Mariane Rose Adélaïde	refugiée	3 ans	à la suite de Mont-Rome	11 juil 1900	Yves Garnier
158	Bournot	Jeanne Marie	s.p.	78	Pléneuf	15 Août 1900	Boucher Louis

Du côté de la domesticité : Juliette Foy et Augustine Allard

Juliette Foy

Dans le recensement de 1896 au 113 rue du Point du Jour, figure Juliette Foy, domestique, âgée de 23 ans. Quelques mois plus tôt, elle a donné naissance 46 rue de Bretagne Paris 3^e à son fils, Georges, né de père inconnu.

C'est à Chateaudun (28) chez ses grands-parents maternels qu'est née **Juliette Adèle Foy** le 11 novembre 1872. Son père est charpentier. La famille habite Marboué (28).



Juliette Foy ne reste pas longtemps au service de la famille Boucher ; elle se marie le 3 février 1898 à Boulogne avec **Jean Pamphile Majorel**, marchand de vin.

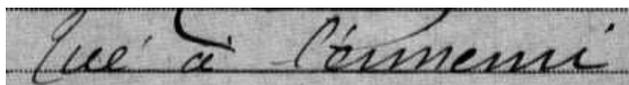
Celui-ci, de 16 ans son aîné, est veuf et a déjà des enfants ; il ne reconnaît pas Georges qui n'était sans doute pas son fils. Georges sera élevé par ses grands-parents, Henri et Eugénie Foy. On le trouve avec eux dans les recensements de Marboué (28).

Avec Jean Majorel, Juliette Foy a deux autres enfants : Maurice en 1899 (*il décède peu après sa naissance*) et Simonne en 1900.

Juliette Foy épouse Majorel décède à Boulogne le 15 avril 1904.

Jean Pamphile Majorel se remarie en troisièmes nocés deux ans plus tard.

Quant à **Georges Foy**, de la classe 1915, lorsque la guerre éclate, il est incorporé fin 1914 et est porté disparu en septembre 1915 à Ripont dans la Marne.



Mémoire des Hommes



Georges Foy
Photos Patrick Minet

Augustine Allard

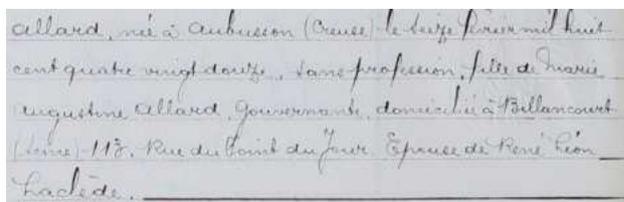
C'est sans doute au cours de l'année 1901 qu'**Augustine Allard** arrive au service de la famille Boucher. Elle y restera plus de 30 ans, au moins jusqu'en 1937 (*voir plus bas*).

Elle est née à Aubusson le 7 mars 1867, fille d'Auguste, cordier et de Gilberte Desporte.

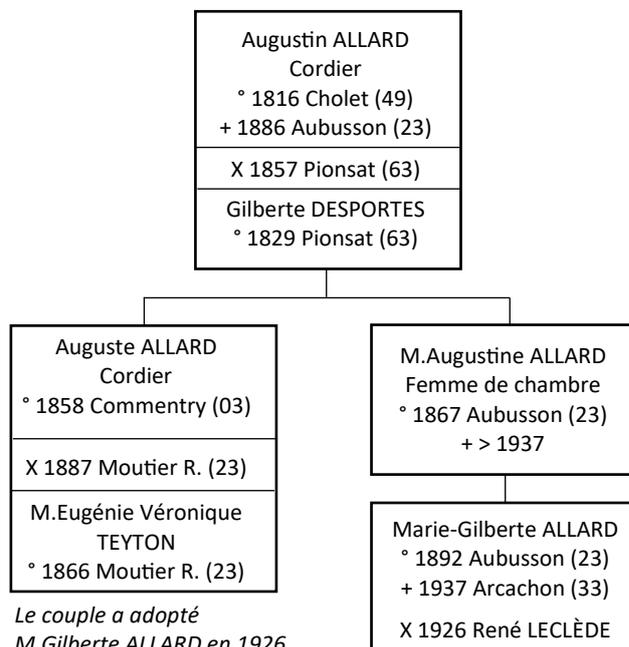
En 1901, elle figure à la fois dans les recensements d'Aubusson et dans ceux de Boulogne.

A Aubusson, elle habite avec son frère et sa belle-sœur, ainsi que sa fille "Julienne" âgé de 9 ans. En fait, celle-ci se prénomme Marie Gilberte et elle est née à Aubusson en 1892 de père inconnu. Elle sera adoptée par son oncle, Auguste Allard et son épouse en 1926 (*mention sur son acte de naissance*), peu de temps avant d'épouser René Laclède.

Pour ce qui est de (Marie) Augustine Allard, pas de trace de mariage ni de décès. Lors du décès de sa fille à Arcachon (33) le 30 juillet 1937, il est indiqué "*filie de Marie Augustine Allard, gouvernante, domiciliée à Billancourt*".



Décès Arcachon 1937 - Archives départementales de Gironde



L'étrange villa Dubosson

© Le Village de Billancourt - Alexis Monnerot-Dumaine

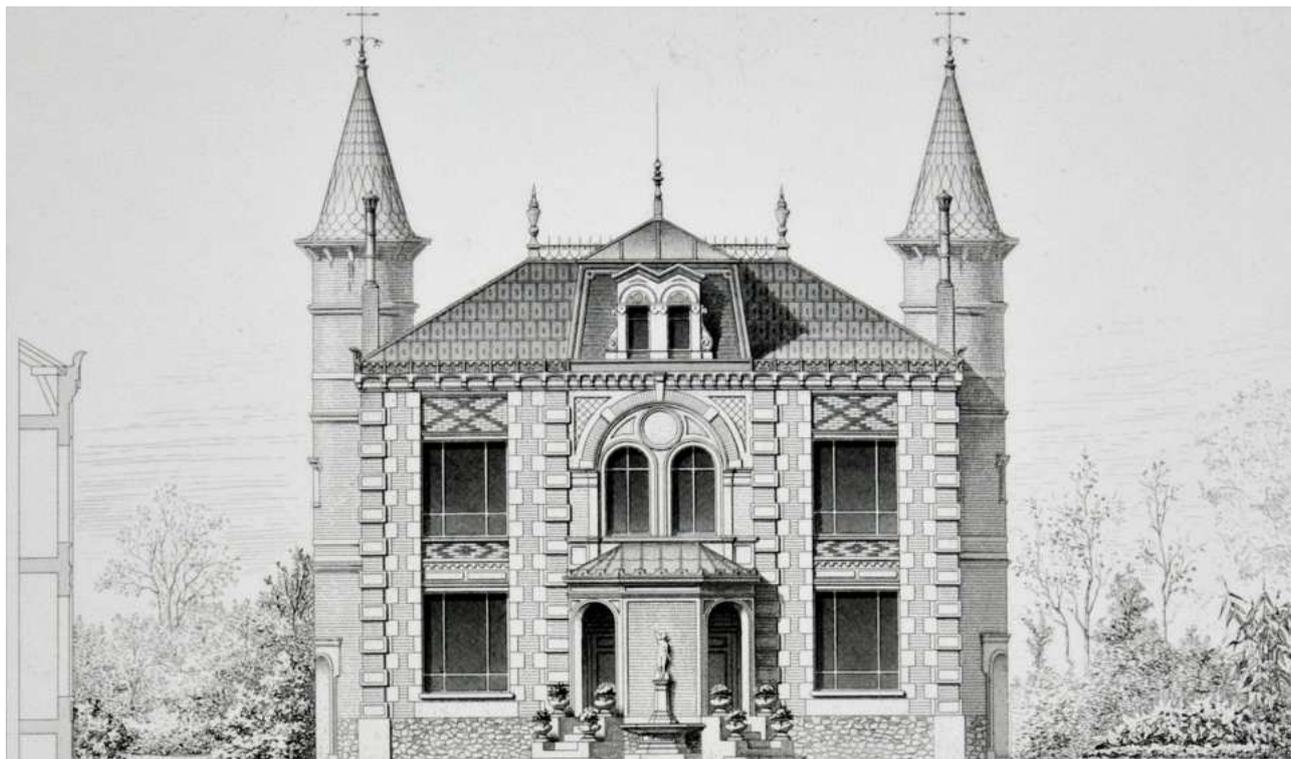
Il y a quelque temps nous découvrons, sur un obscur site anglophone, un superbe plan intitulé "double house in Billancourt".

Notre sang ne fait qu'un tour : cette maison disparue, au caractère bien marqué, était **rue Heinrich** et nous la reconnaissons tout de suite !

La voici :

Bâtie dans la modeste rue Heinrich, cette maison a échappé aux photographes et éditeurs de cartes postales, pourtant nombreux, qui ont sillonné Boulogne-Billancourt au début du siècle dernier.

Pas de trace non plus dans les archives de Renault Histoire, et il y a une bonne raison à cela : Renault ne l'a jamais acquise.



Il s'agit de deux magnifiques planches présentant la maison sous plusieurs angles avec de nombreux détails.

En enquêtant un peu nous comprenons qu'elles sont tirées de l'ouvrage "Petites habitations françaises. Maisons – villas – pavillons" de Jean Bousard, publié en 1881, une sorte de catalogue de maisons remarquables récentes.

Bienvenue dans l'étrange **villa Dubosson**.

Un des belles villas disparues de Billancourt

Comme pour les autres villas disparues sur lesquelles nous avons été amenés à enquêter, nous l'avions remarquée, fortuitement, il y a plusieurs mois, au détour de quelques photos.

Les premières photos découvertes se limitaient à une vue de l'arrière, prises depuis le jardin des voisins : les **Boucher**, qui avaient eux-mêmes une belle maison. *Souvenez-vous* :



Quelle est cette étrange maison en arrière-plan ?
Photos collection Boucher 1898

La meilleure vue de la façade que nous ayons pu trouver, jusqu'alors, est tirée d'une photo aérienne de 1932 (*ci-contre*). Pour vous repérer, on reconnaît cet immeuble qui existe encore, à l'angle Heinrich / Jean-Jaurès.

La vue est lointaine mais on pouvait déjà juger de l'excentricité de son architecture. La première chose qui saute aux yeux ce sont ces tourelles, un attribut architectural à la mode à la fin du XIXe siècle, apprécié par les propriétaires soucieux de se donner des airs de châtelain.



Les abords du 8 rue Heinrich en 1932 - IGN

À Billancourt c'est la seule maison à en posséder deux, à notre connaissance. Et c'est plutôt surprenant pour une maison somme toute petite puisqu'elle ne fait que 100 m² au sol environ. Elles abritent chacune un escalier.

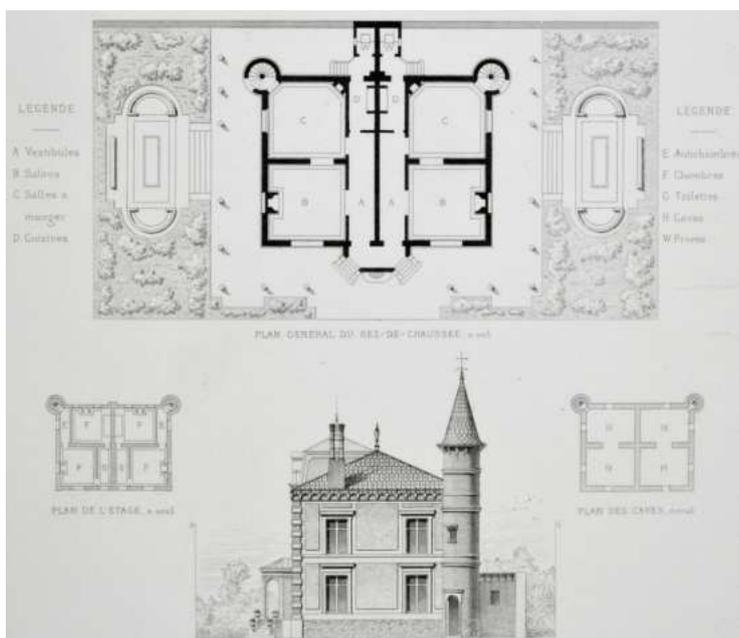
Mais ce n'est pas la seule curiosité : Regardez bien, il s'agit d'une maison double. Elle est parfaitement symétrique. Elle comporte deux salons, deux salles à manger, deux cuisines, etc.

Chaque moitié a son jardin et sa tourelle. Pourtant la structure ne donne guère l'aspect de maisons mitoyennes : au lieu de deux entrées bien séparées, l'architecte a pris soin de les placer sous le même auvent. De même, les fenêtres au-dessus de l'entrée sont situées sous la même arcade et celles sous le toit sont logées dans la même lucarne. *Étrange...*

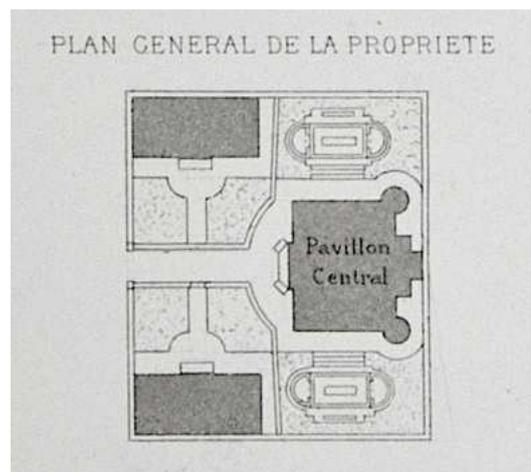
Côté rue, la villa est flanquée de deux pavillons jumelés de trois étages. Ils sont d'un style plus ordinaire, à mansardes.



Pavillon latéral et plan d'ensemble
Petites habitations françaises 1881



Plan de coupe villa Dubosson - Petites habitations françaises 1881



Les constructions occupent la majeure partie du terrain de 800 m², le jardin est, somme toute, très réduit.

La date de construction de la villa est difficile à établir, d'autant que, concernant le bâti, le cadastre n'est exploitable qu'à partir de 1882.

rue Henri	8	Dubosson	Jules	39	"	Rentier
		"	Marie	35	"	"
		"	Julien	14	"	"
		"	Pauline	7	"	"
		Loyat	Rome	40	"	"
		Robert	Luzin	37	"	Comptable

Recensement de 1896 - Archives municipales

Ils sont là avec ou sans leur famille. On compte jusqu'à 45 résidents en 1936 chez la veuve Dubosson !

Et la famille y passe aussi : en 1917 elle loge un neveu, Marcel Mignaton au 6 rue Heinrich et, en 1921, sa sœur Julie, mère de Marcel.

Jules y est identifié comme "rentier" mais il est en réalité miroitier à Paris et, en 1903, on le voit secrétaire de la chambre syndicale des miroitiers de Paris. Il est aussi trésorier d'une association vélocipédique.

La veuve Dubosson et ses chambres meublées

Jules décède rapidement en 1907, il n'a que 51 ans. Sa miroiterie est mise en faillite. Maria devient la veuve Dubosson et hérite de la maison, elle y restera jusqu'à sa mort. Son fils Julien meurt pour la France à Bar-le-Duc en 1914. Sa fille Pauline, qui ne semble pas s'être mariée, restera avec elle, au moins jusqu'en 1931.

Avec Maria, le destin de la villa va grandement changer. L'industrialisation du quartier et l'augmentation de la population entraînent des besoins de logement importants. Pour vivre, elle va donc louer ses chambres meublées.



Cadastré 1936 et recensement 1931

Archives municipales

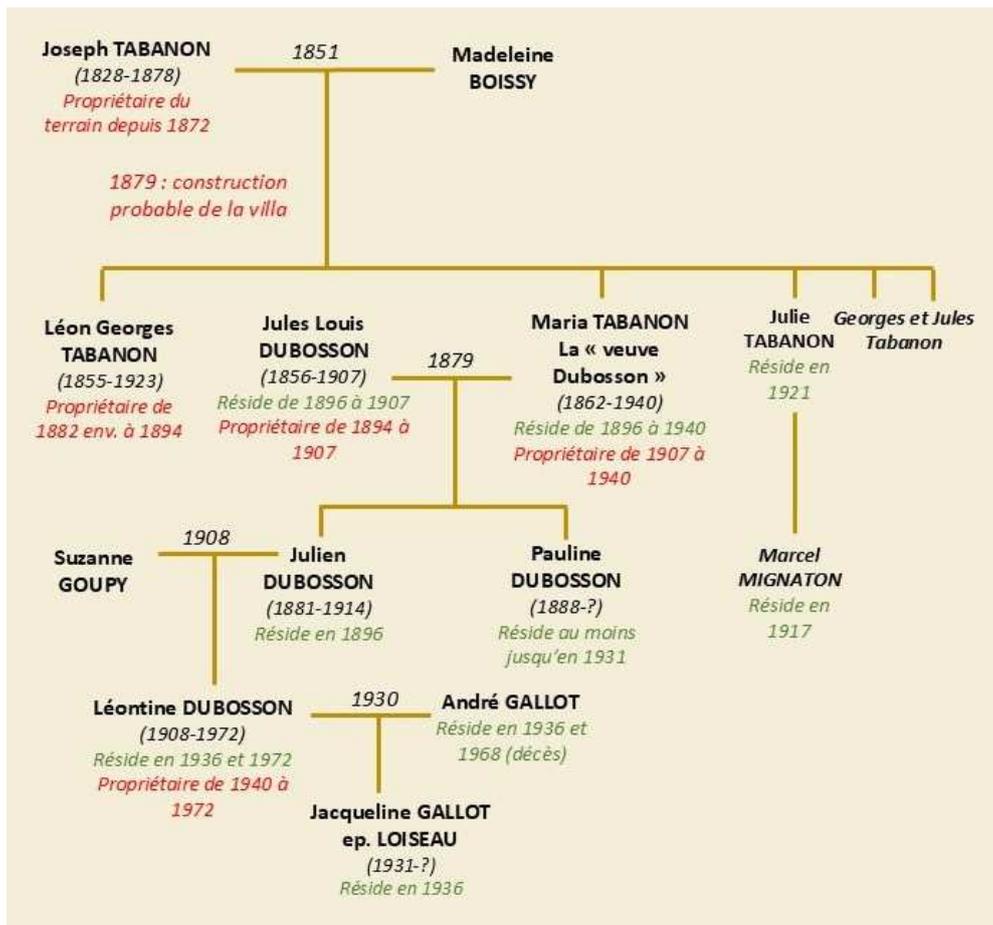
Durant plus de 30 ans, la veuve Dubosson va loger bon nombre de locataires, aussi bien dans la villa du 8 que dans les deux pavillons du 6 et du 10.

Les recensements nous donnent leurs noms. Ce sont des ouvriers de chez Renault, pour beaucoup : ajusteurs, manœuvres, tourneurs, cordonniers mais aussi un gardien de la paix, une institutrice, un médecin etc.... Ils sont français, russes, espagnols, italiens, tchèques, yougoslaves, algériens, belges, suisses, roumains, hongrois, turcs.

1	Gorse	Charles	1871	Paris	m	chef	2	chauffeur	Renault
2	Leprieux	Marquise	1872	Paris	m	epi	2	ouv. tré.	Renault
3	Marcelle	1873	Paris	m	chef	2			
4	Payer	Leon	1876	Champigny	m	chef	2	manœuvre	S.N.C.F.
5	Lacoste	Augustine	1878	Paris	m	epi	2	manœuvre	Labrousse
6	Yvonne	1879	Paris	m	chef	2			
7	Albert	1880							
8	Abraham	Lucie	1881		m	chef	2	ouvrière	Renault
9	Marcel	1882			m	epi	2	ajusteur	Renault
10	Gysel	Jean	1883	Calais	m	chef	2	ouv. tré.	Renault
11	Perlet	Anna	1884	Paris	m	chef	2	manœuvre	Renault
12	Robert	1885	Paris	m	chef	2	ouvier	Renault	
13	Woyper	Martin	1886	Paris	m	chef	2	ouvrier	Renault
14	Franky	Albani	1887	Paris	m	epi	2		
15	Albion	André	1888	Paris	m	chef	2	ouvrier	Renault
16	Courcier	Alfred	1889	Paris	m	chef	2	ouvrier	Labrousse
17	André	Jeanne	1890	Paris	m	epi	2		
18	Donaire	Bernard	1891	Paris	m	chef	2	ouvrier	Renault
19	Lucas	Paula	1892	Paris	m	epi	2		
20	Belanovic	Bladimir	1893	Paris	m	chef	2		
21	Lucas	1894	Paris	m	epi	2			
22	Dubosson	Maria	1895	Paris	m	chef	2	ouvrière	Renault
23	Pauline	1896			m	epi	2		
24	Heinrich	David	1897	Paris	m	chef	2	ouvrier	Renault
25	Sanchez	Raymond	1898	Paris	m	chef	2	ouvrier	
26	Alfred	1899	Paris	m	epi	2			
27	Marie-Louise	1900	Paris	m	epi	2			
28	Senagra	Ambroise	1901	Paris	m	chef	2	ouvrier	Renault
29	Gysel	Elie	1902	Paris	m	epi	2		
30	Senagra	Ambroise	1903	Paris	m	chef	2		
31	Jacques	1904							
32	Yvonne	1905							
33	Peltier	Edmond	1906	Paris	m	chef	2	manœuvre	Labrousse
34	Bruneau	Bernadette	1907	Paris	m	epi	2		
35	Corbier	Auguste	1908	Paris	m	chef	2	ouvrier	Renault
36	Madame	1909							
37	Georges	1910							

En 1932, elle loge également sa petite-fille Léontine (*fille de Julien*), avec son mari André Gallot, musicien, et leur fille Jacqueline, cinq ans. Ils habitaient auparavant au 247 boulevard Jean-Jaurès.

Nous avons essayé d'ordonner les pièces du puzzle en dressant cet arbre :



Qui était la veuve Dubosson ? J'aime l'imaginer en patronne, partageant le quotidien de son petit royaume polyglotte, constitué d'ouvriers et de petits bourgeois. On y entre et sort à toute heure. On l' imagine réprimander les mauvais payeurs, rassurer les mécontents, partager les joies des uns, compatir au malheur des autres, tout cela avec probablement autant de gestes que de paroles.

Maria Dubosson meurt en février 1940, à Laval, mais toujours domiciliée rue Heinrich. Elle a 77 ans dont au moins 44 passés rue Heinrich. Elle n'aura pas vu sa maison sous les bombardements alliés de 1942 et 1943.

Le lent déclin de la villa

Léontine Gallot reprend la maison de sa grand-mère. Deux à trois ans plus tard, la villa subit les bombardements de la seconde guerre mondiale, comme sa voisine, la villa Boucher.

Quelle est l'ampleur des dégâts ? Au recensement de 1946 on ne compte aucun résident. Les photos aériennes nous en disent davantage :



Ces photos aériennes entre 1938 et 1950 nous montrent qu'elle a probablement perdu son toit. Elle restera dans cet état jusqu'en 1960 - IGN

En 1958 une des deux tourelles a perdu sa pointe. En 1960, les deux pavillons de l'entrée ont disparu*.

Aux Archives municipales nous trouvons des permis de construire et d'autres plans. Les permis nous confirment que la villa a bien été sinistrée suite aux bombardements et, à ce titre, peut bénéficier d'indemnités du Ministère de la Reconstruction.

*Source : photos aériennes IGN

Les plans, établis en 1952 et 1961, nous dévoilent les évolutions successives du bâtiment.

Sur le projet de 1952 la maison ressemble encore à celle d'origine, les tourelles pointues en moins.

Ce n'est plus une maison double : on y prévoit un seul salon, une seule cuisine, une seule salle à manger.

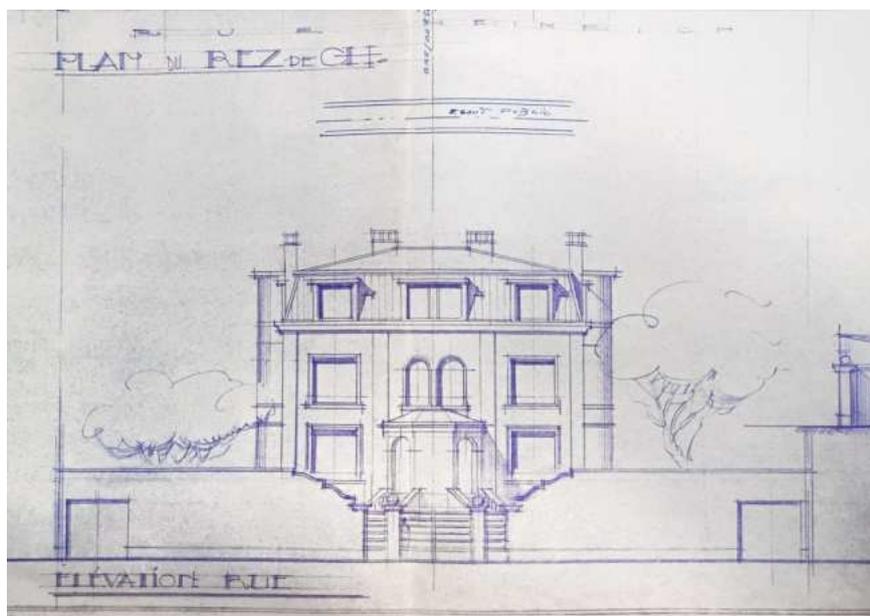
Les deux pavillons sont détruits pour laisser la place à 12 garages, probablement dédiés à la location.

Le plan de 1961 montre une toute autre maison, plus basse et bien plus modeste, bien loin des excentricités des plans de Brouilhony en 1881.

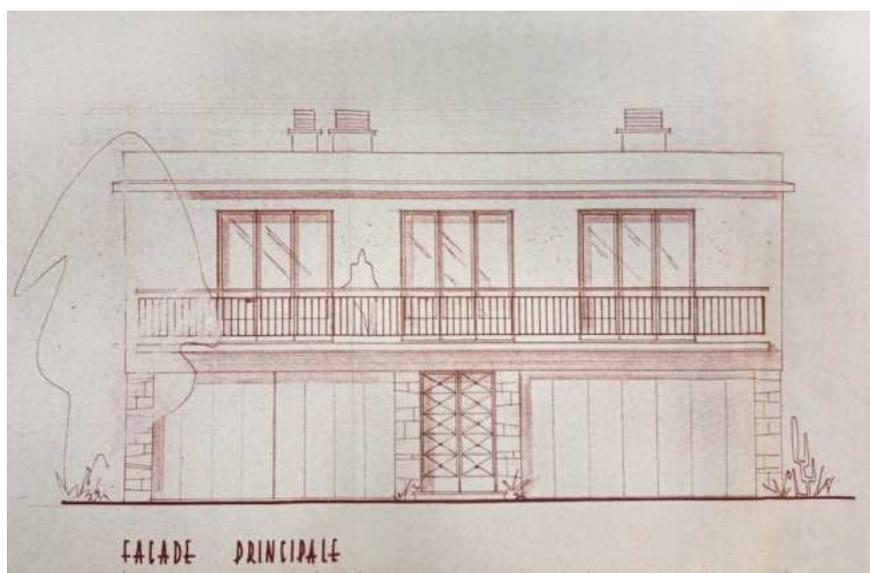
C'est dans cette petite maison que Léontine, la petite-fille de Maria et arrière-petite-fille de Joseph Tabanon, décède en 1972, quatre ans après son mari André Gallot.

Après près d'un siècle de présence, c'est la fin de la famille Tabanon-Dubosson-Gallot rue Heinrich.

Ce n'est pas si loin, les avez-vous connus ?



Plans de 1952 et de 1961
Archives municipales



En 1973, la maison a bel et bien disparu. À sa place apparait ce grand immeuble d'habitation blanc de quatre étages qu'on peut toujours voir aujourd'hui.

Cette villa disparue de Billancourt aura été le lieu de vie de cinq générations d'une même famille sur près d'un siècle. Leur mémoire est ici restaurée.



Avec le Cercle Généalogique, nous sommes partis à la recherche de leurs descendants dans l'espoir d'en savoir davantage. La piste la plus sérieuse nous a mené jusqu'à la fille de Léontine Gallot, au Canet-des-Maures. Après plusieurs tentatives de contact sans réponse, nous avons dû abandonner.

Nous n'aurons pas de photos de famille et leur visage nous restera à jamais inconnu.

Mais... qui sait, peut-être un jour ?

Les familles Tabanon et Mignaton - maçons creusois

Dans l'article, un arbre nous permet de situer les différents membres de la famille et nous allons maintenant essayer d'en savoir un peu plus sur chacun d'entre eux.

Joseph Tabanon

Il naît le 1^{er} octobre 1828 à Chavanat dans la **Creuse**. Il est le fils de Léonard Tabanon, aubergiste, et de Henriette Martinet, mariés à Sarent (23) en 1821. **Joseph Tabanon** est orphelin très jeune. Est-il pris en charge par sa famille ? Jusqu'à quand reste-t-il dans la Creuse ?

Son histoire s'inscrit sans doute dans la tradition des **maçons creusois** et on découvre qu'il fut reçu compagnon. En effet, à l'intérieur de sa chapelle funéraire au cimetière du Père Lachaise à Paris, sont gravés dans le marbre de l'autel une équerre et un compas avec au milieu une étoile. Voir aussi l'extérieur ci-après.*

En 1851, il **se marie à Paris** avec Louise Boissy. A la naissance de sa fille Maria en 1862, il est indiqué qu'il est maître maçon. Il travaille effectivement dans le bâtiment puisqu'on le retrouve entrepreneur dans la construction d'un immeuble dont l'architecte est Jean-Baptiste Brouilhony**.

Il décède à Paris le 28 juin 1878.

*www.lesmaconsdelacreuse.fr

**Voir partie consacrée à ce dernier



Père Lachaise,
68e division,
avenue des Peupliers,
concession 399 P 1868
lesmaconsdelacreuse.fr



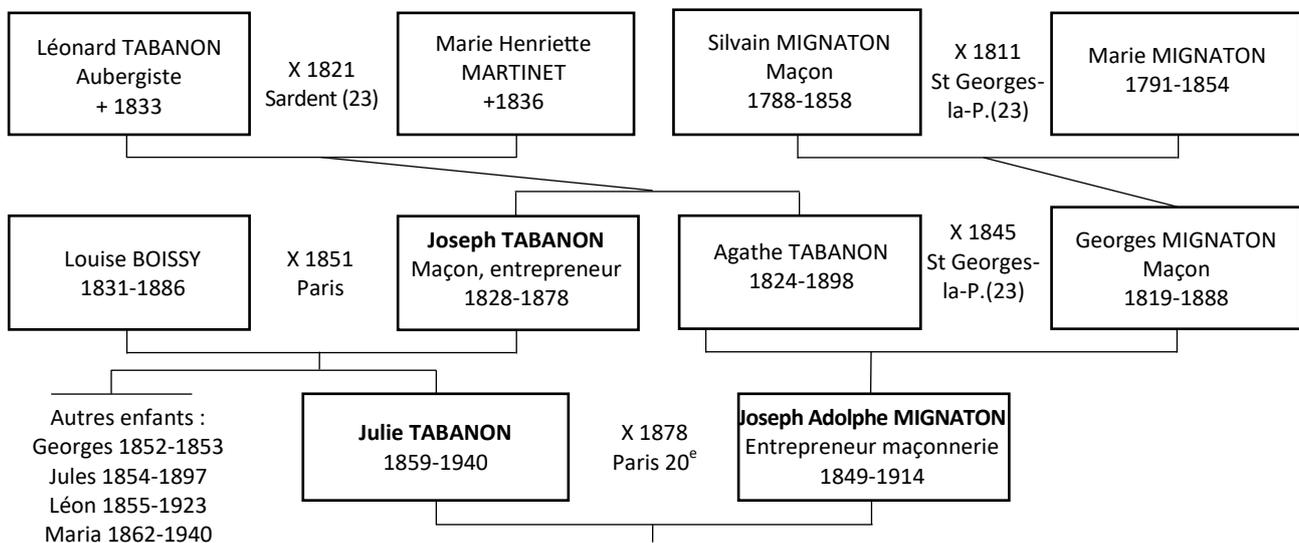
Joseph Adolphe Mignaton

Sa fille **Julie** se marie à Paris en 1878 avec **Joseph Adolphe Mignaton**. Ce qui retient notre attention c'est que les époux sont cousins germains. En effet la mère du marié s'appelle **Agathe Tabanon**. Avec son mari, Georges Mignaton, ils habitent Saint-Georges-la-Pouge dans la Creuse.

Agathe est effectivement la fille de Léonard Tabanon et de Marie Henriette Martinet, et par conséquent **la sœur de Joseph**.

Georges Mignaton est maçon ; il est fils de Silvain, également maçon et de Marie Mignaton. Agathe Tabanon est dite propriétaire et réside à Saint-Georges-la-Pouge.

Sur le site mentionné ci-contre des **maçons de la Creuse**, on trouve effectivement de nombreux maçons portant les patronymes de Tabanon et Mignaton dans ce secteur géographique.



Un fils, Marcel MIGNATON (1898-1935) X 1920 Paris 20^e avec Francine VIERRON, dont trois enfants : Pierre, Jacqueline et Jean-Pierre nés à Fouras (17) en 1926, 1927 et 1932

La famille Dubosson

Jules Louis et Maria Dubosson

Intéressons-nous maintenant à **Maria**, une autre fille de Joseph et Louise Tabanon, qui se marie à Paris en 1879 avec **Jules Louis Dubosson**.

Dans l'acte de mariage, il est indiqué que le marié est fils "*reconnu*" de Jean Philibert Dubosson et "*non reconnu*" de Anne Boudier... Cette formulation assez inhabituelle nous pousse à essayer d'en savoir un peu plus.

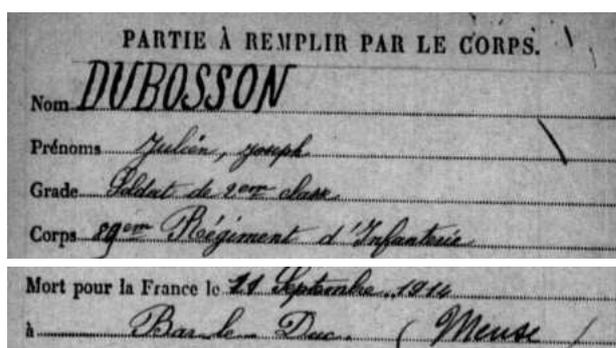
Jean Philibert Dubosson et Anne Boudier ne sont pas mariés en 1879, mais habitent à la même adresse. Ils se marient à Paris 11^e le 21 mars 1882. L'épouse est veuve de Jean François Gervais décédé en 1881. Voilà la raison de la mention ; Jules Louis Dubosson est un enfant adultérin.

Jean Philibert Dubosson décèdera à Boulogne en 1897, domicilié au 214 boulevard de Strasbourg. Anne Boudier s'éteindra en 1913, également à Boulogne, à l'hospice, 52 rue des Abondances.

Au moment de son mariage, Jules Louis Dubosson habite chez ses parents à Paris et il est représentant de commerce.

Au moment de son décès en 1907 il est domicilié à Paris 11^e et il est négociant.

Le fils aîné, **Julien**, se marie en 1908 avec Suzanne Goupy dont il a une fille, **Léontine**, mais divorce en 1913. Il se remarie in extremis le 10 août 1914 juste avant de rejoindre son régiment car la guerre vient d'être déclarée. Il meurt de ses blessures un mois plus tard, à Bar-le-Duc (55).

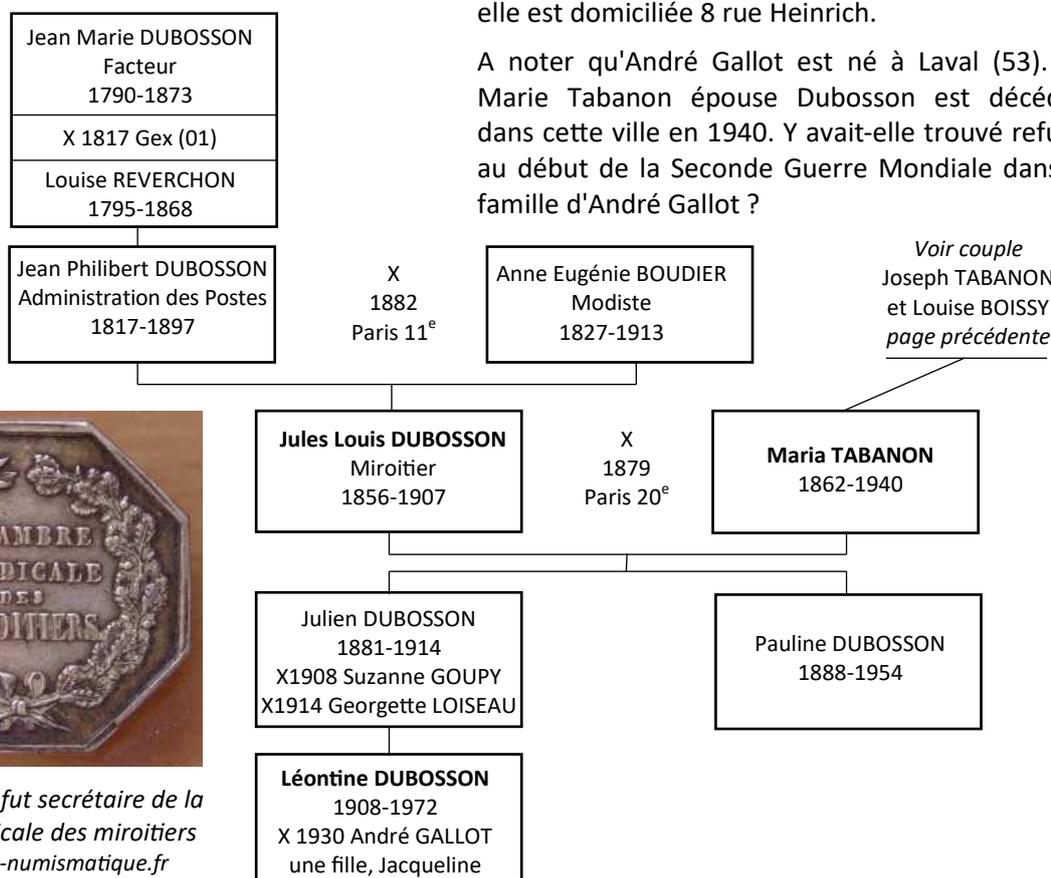


www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr

La sœur de Julien, **Pauline**, réside avec sa mère et ne s'est pas mariée.

Et qu'est devenue Léontine ? Lorsqu'elle se marie en 1930 avec André Gallot à Boulogne-Billancourt, elle est domiciliée 8 rue Heinrich.

A noter qu'André Gallot est né à Laval (53). Or Marie Tabanon épouse Dubosson est décédée dans cette ville en 1940. Y avait-elle trouvé refuge au début de la Seconde Guerre Mondiale dans la famille d'André Gallot ?



Jules Dubosson fut secrétaire de la Chambre Syndicale des miroitiers
www.montay-numismatique.fr

L'architecte Jean-Baptiste Brouilhony

Pourquoi s'intéresser à l'architecte puisqu'il n'a pas vécu dans la villa ? Dans notre quête d'éventuels descendants susceptibles de posséder des photos de la villa et de ses habitants, nous avons tenté de retrouver la **famille Brouilhony** et établi sa généalogie que nous retranscrivons ici.

Son faire-part de décès nous apprend qu'il était officier d'Académie, architecte et expert de la Préfecture de la Seine.



Fairepart Geneanet



Photo Canalblog.com

Cet immeuble, construit en 1861, est signalé dans deux ouvrages d'architecture "*maisons les plus remarquables de Paris*" et "*l'architecture privée au XIX^e siècle sous Napoléon III*". Mais ce qui nous intéresse ici, c'est que l'entrepreneur qui a réalisé la construction est un certain **J. Tabanon***...

Jean-Baptiste Ovide Léon Brouilhony est né à Paris 8^e le 11 mai 1819. Son père, autre Jean-Baptiste, est né à Marseille en 1783 et sa mère Victoire Julie Raoul est née en 1798 à Le Nouvion-en-Thiérache dans l'Aisne.

Il se marie à Paris 7^e en 1858 avec Caroline Leroy. Le couple a trois enfants : Julia née en 1859, Blanche Hélène née en 1860 et Jean-Baptiste Eugène né en 1863.

Il décède à Paris le 23 juin 1895 à Paris 11^e.

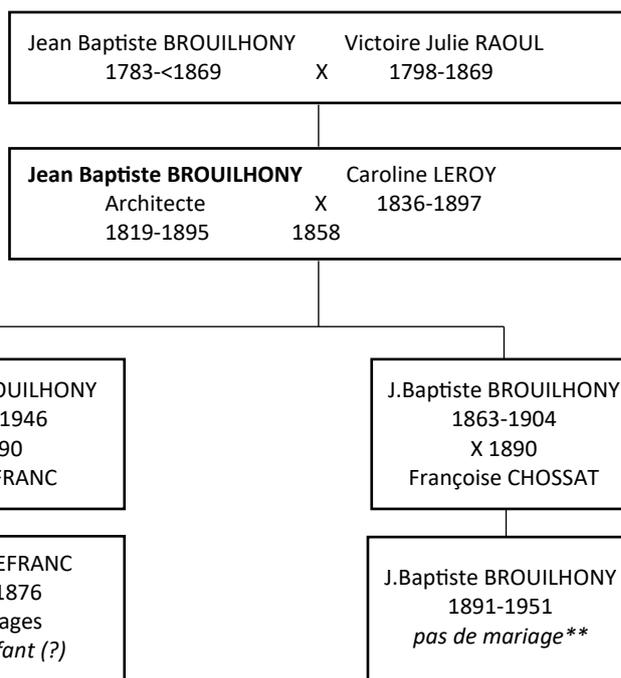
Sa fille **Julia** est artiste peintre. En 1906, elle se marie à Paris avec un sculpteur, Eugène Paul Bénét. Le couple ne semble pas avoir eu d'enfants.



Julia Brouilhony
Portrait d'une élégante
www.antikeo.com

Blanche se marie en 1890 avec Paul Lefranc. Leur fille, Yvonne Louise, se mariera deux fois mais ne semble pas non plus avoir eu d'enfant.

Quant à **Jean-Baptiste Eugène**, marié avec Françoise Chossat aussi en 1890, il a eu un fils Jean-Baptiste, décédé à Paris en 1951 sans s'être marié.



* JB.Brouilhony est témoin au mariage de Julie Tabanon en 1878

**pas de mention sur acte de naissance

Quelques locataires de la villa Dubosson : familles Gorse, Sinagra, Payen, Corbière, Marcheaux, Verlit et Guinard

Comme expliqué dans l'article sur la villa, Maria veuve Dubosson loue les trois bâtiments à différents locataires. Nous allons essayer de raconter quelques histoires et de dresser quelques portraits.

Charles et Marguerite Gorse

La famille habite dans l'un des pavillons au n° 10. Le recensement de 1931 nous apprend que **Charles Gorse** est originaire de Fossés-et-Baleysagues (33). Il est né en 1897 et il est chauffeur chez Cotelte & Foucher. Cette usine située à Issy-les-Moulineaux fabrique de l'eau de Javel.



<https://numistoria.com/>

Son épouse, **Marguerite Espeig**, est ouvrière spécialisée chez Renault. Elle vient aussi de Gironde, de Lamothe-Landerron où elle est née en 1898.

Ils se sont mariés à Fossés-et-Baleysagues le 19 août 1921. A noter que les parents du marié n'étaient ni présents ni consentants. Une "notification notariée" est mentionnée*.

Naissance de leur **filie Mireille Charlotte** le 1^{er} février 1923 à Fossés-et-Baleysagues. Pas de mention marginale de mariage ou de décès sur l'acte. Grâce à Geneanet, on la retrouve dans les Tables de Successions et Absences de l'Eure. Elle est décédée à Hébecourt le 7 mars 1942, célibataire, à l'âge de 19 ans.

On retrouve le couple dans le recensement de 1946 au 144 rue du Point-du-Jour à Boulogne-Billancourt. Marguerite Espeig décède à Paris 16^e le 22 novembre 1964 mais elle est domiciliée au 144 rue du Point-du-Jour.

Charles Gorse se remarie à Boulogne-Billancourt le 2 juillet 1966 avec Renée Bataille. Il retourne sans doute vivre dans sa région d'origine car il décède à Lamothe-Landerron le 30 novembre 1981. Son épouse décède quelques jours plus tard à La Réole (33).

* en 1907, la notification a remplacé la sommation respectueuse.

Ambroise et Elisa Sinagra

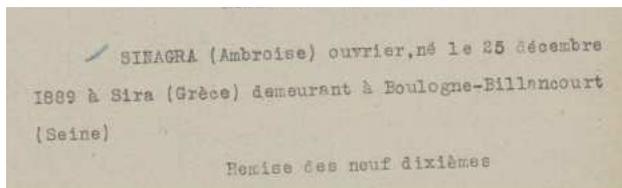
Au n° 6 habite la famille **Sinagra**. Le père prénom-mé **Ambroise** est né à Sira en 1889, sans autre précision. Il est de nationalité italienne et est aléueur chez Renault.

En compulsant les documents le concernant (*naturalisation, carte d'électeur, acte de mariage*), il est indiqué que Sira est en Grèce (Syra ou Syros, île des Cyclades ?).

Dans le recensement de 1931, il vit avec Elise Gogel, qualifiée d'amie, et Ambroise, Jacques et Yolande Sinagra, indiqués comme enfants.

Le recensement a dû avoir lieu avant août 1931, puisque le 29 août on trouve à Boulogne-Billancourt le mariage d'Ambroise Sinagra et **Elisa Victorine Gögel** née à Berck-sur-Mer en 1901.

Le 29 décembre 1932, Ambroise Sinagra devient français.



Naturalisation 29.12.1932 - 30975 X 32 - Archives nationales

Il s'inscrit sur les listes électorales. Sur sa carte d'électeur de 1933, il demeure 36 avenue des Moulineaux ; la famille a quitté la rue Heinrich.

Ambroise Sinagra décède en 1970. Elisa Gögel s'éteint à Pontoise en 1989 (Insee).



Recensement Boulogne-Billancourt 1931 - AD 92

A noter qu'au n° 10 habite **Jean Gögel**. C'est le frère d'Elise ; il est né à Calais en 1906. Il travaille chez Renault. Il est témoin au mariage de sa sœur et se marie lui-même le 17 octobre 1931 à Boulogne-Billancourt avec Antonine Desbois. Sa carte d'électeur de 1934 nous apprend qu'il habite 67 rue Danjou ; il a aussi quitté la rue Heinrich.

A son décès en 1966, d'après les TSA des Hauts-de-Seine il est domicilié à Vanves ainsi qu'à Catenoy-Labruyère (60).

Léon et Augustine Payen

Revenons au n° 10. En 1931, on y trouve la famille Payen. **Léon Payen** et **Augustine Lavoisier** se sont mariés à Boulogne le 30 novembre 1918. Le marié réside alors quai du Point du Jour et la mariée, rue du Vieux Pont de Sèvres.

Lors de la naissance de leur fille Yvonne en 1920, la famille habite 24 quai de Billancourt ; trois ans plus tard, en 1923, lorsque naît Albert, elle a déménagé au 10 rue Heinrich.

Qui sont-ils ?

Léon Pierre Payen est né à Champeaux (77) en 1892. Quand est-il arrivé à Boulogne-Billancourt ? Sans doute que son père (*divorcé*) s'y installe avant les années 1910 puisque d'après sa fiche matricule, au moment du recrutement, il habite comme son père, avenue du Cours. Il figure sur les recensements de 1911 rue Henri Martin. Puis débute la Première Guerre Mondiale. Il est blessé en juillet 1915 et est versé dans le service auxiliaire.

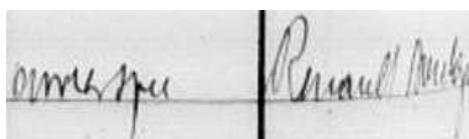


Fiche matricule - Archives de Paris

Il a plus de chance que son père qui est tué en septembre 1916.

Augustine Lavoisier est née à Sèvres le 1^{er} juillet 1894. Au moment de son mariage, elle est lingère et orpheline ; lors de son décès en 1915, son père Arthur est domicilié à Boulogne, quai du Point du Jour. Sa mère, Alodie Delfosse, d'origine belge, est, elle, décédée à Sèvres en 1900.

D'après le recensement de 1931, Léon Payen est manœuvre (*entreprise non identifiée*). En 1936 il est ouvrier spécialisé chez Renault. Beaucoup d'habitants des 6, 8 ou 10 rue Heinrich sont employés chez Renault.



Recensement 1936 - Arch. départementales Hauts-de-Seine

D'autres le sont chez **Salmson**, comme Augustine Lavoisier qui est magasinnière en 1931.



Le Village de Billancourt

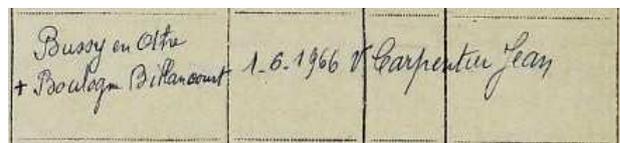
Moins connu que Renault, Salmson est en effet l'un des principaux employeurs de la ville.

Retrouvez son histoire sur [Le Village de Billancourt](#).

Léon Pierre Payen demeure au 10 rue Heinrich jusqu'à sa mort, le 10 janvier 1937.

Augustine Lavoisier habite 17 rue de Saint-Cloud quand elle se remarie quelques mois plus tard. Au moment du mariage de sa fille en 1941, elle est au 36 avenue des Moulineaux.

Elle décèdera à Boulogne le 1^{er} juin 1966 alors qu'elle est domiciliée dans l'Yonne.



TSA Joigny - Archives départementales de l'Yonne

Du côté des enfants :

Yvonne Marguerite est née le 28 septembre 1920 à Paris. Sur le recensement de 1936 elle est apprentie ; lors de son mariage en 1941, elle est couturière.

Elle épouse Ludovic Perazzoli, d'origine italienne, à Boulogne-Billancourt le 11 octobre 1941. Elle décède à Paris le 18 mars 2009.

La famille Perazzoli est toujours bien connue à Boulogne-Billancourt.

Albert Maurice est né le 22 décembre 1923, à la maternité de Port-Royal à Paris, comme sa sœur.

D'après les mentions marginales sur son acte de naissance, il se marie tardivement en février 1977 et décède peu après en décembre 1977.

Auguste et Madeleine Corbière

Au n° 6 on trouve un gardien de la paix, **Auguste Joseph Marie Corbière**, né à Béziers le 14 août 1895. Son père Augustin, cultivateur est originaire de Rouairoux dans le Tarn. Sa mère, Laurentie Laisac est native de Puisserguier, à une quinzaine de kilomètres de Béziers.

Madeleine Angèle Fauré est également née à Béziers le 25 janvier 1898. Son père, Antoine, journaliste, est originaire de Varilhes dans l'Ariège. Sa mère, Marie Louise Noyer, vient de Bédarieux dans l'Hérault.

Ils se sont mariés à Béziers le 16 août 1916. Le marié est alors canonnier à bord du cuirassé d'escadre le Voltaire ; il a dû obtenir une autorisation pour se marier.



Cuirassé le Voltaire à Toulon - Wikipedia

Démobilisé en 1919, il retrouve sa famille et d'après le recensement de 1921 à Béziers, le couple s'est installé rue Béatrix Marguerite avec leur fils Lucien, né en 1915 à Béziers (*né hors mariage, il a été reconnu par ses deux parents*). Auguste est alors tourneur. Il y habite toujours en 1926. Cet enfant se prénomme alors Gabriel mais il semble que ce soit le même, né en 1915 (prénom usuel ? - à noter que sur le recensement de 1931, son fils se prénomme encore Gabriel).

D'après sa fiche matricule, c'est en décembre 1928 qu'Auguste Corbière s'installe au 6 rue Heinrich à Billancourt. Il devient **gardien de la paix** sans doute après avoir passé le concours.

Uniforme de gardien de la paix 1925 - www.flickr.com



Madeleine Fauré épouse Corbière travaille chez... **Renault**.

D'après la fiche matricule d'Auguste Corbière, la famille habite ensuite 30 rue de la Saussière puis 11 rue des Princes (*liste électorale de 1934*). Le couple, sans leur fils, est toujours à cette adresse dans le recensement de 1946.

C'est sans doute au moment de la retraite qu'il décide de retourner à Béziers. Madeleine y décède le 15 mai 1979. Auguste lui s'éteint à Valras-Plage (34) le 1^{er} janvier 1980.

Ils sont tous deux enterrés au cimetière de Béziers avec d'autres membres de la famille Fauré .



Cimetière de Béziers - Wikipedia

Qu'est devenu leur fils ? Malgré le doute sur le prénom, il semble que l'enfant déclaré Lucien Auguste Fauré, devenu Corbière, né le 6 janvier 1915 à Béziers soit bien leur seul enfant, que l'on retrouve ensuite prénommé Gabriel.

Comme indiqué sur le recensement de 1931, il est élève musicien. Est-ce que l'utilisation du prénom Gabriel serait un clin d'œil au compositeur **Gabriel Fauré** ? Comme ce dernier, le père de Madeleine, Antoine Fauré, est originaire de l'Ariège... D'après un arbre sur Geneanet, il serait un lointain cousin...



Quelle a été la carrière musicale de **Lucien** (ou plutôt... Gabriel) **Corbière** (né... Fauré) ?

Sur son acte de naissance, mention marginale de son mariage avec Lucienne Dapvril le 6 juin 1939 à Marseille. Celle-ci est divorcée de Joseph Tuduri qu'elle avait épousé en 1928... à Boulogne-Billancourt où elle habitait 74 rue Thiers. Même si le divorce n'est intervenu qu'en 1938, la naissance de **Gabriel Auguste Corbière** le 6 juin 1937 laisse à penser qu'ils se connaissaient avant. Il décèdera à Béziers le 18 juillet 2001.

Gabriel Auguste Corbière est lui décédé, également à Béziers, le 15 février 2024.

Lucile et Marcel Marcheaux

Il ne s'agit pas ici d'un couple, mais d'une mère et de son fils.

Lucile Elisa Marcheaux est née le 13 mai 1864 à Paris, fille de François Victor, ébéniste, et de Ephège Julie Dupuis.

A Paris 15^e, elle donne naissance à **Marcel Raoul** le 29 décembre 1901, de père non dénommé. Elle est fleuriste et habite à Issy. Elle a divorcé quelques mois auparavant et a déjà un fils, Paul Emile Pitot. Au moment du mariage de celui-ci en août 1911, elle réside 18 rue Gabrielle à Boulogne. Sans doute depuis peu de temps car au recensement de 1911, elle réside encore à Issy, avec son fils Marcel.



Inventaire du patrimoine

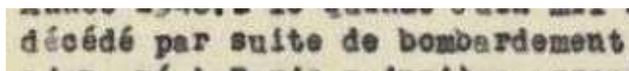
En 1921, elle s'est installée au 10 rue Heinrich ; Marcel a alors 19 ans et est ajusteur.

Dans le recensement de 1931, est mentionné le nom de son employeur, Gambin, entreprise spécialisée dans la fabrication de fraiseuses, installée à Billancourt.

D'après sa fiche militaire, **Marcel Raoul Marcheaux** est réformé en 1939 pour problème pulmonaire et il s'installe en octobre de la même année à l'hôtel Saint-Jean à la Ferté-Bernard (72). Est-il parti seul ou avec sa mère ? Quelle en est la raison ? Est-ce en lien avec ses problèmes de santé ? Pour fuir la guerre ?

Cependant la guerre va le "rattraper" puisqu'il meurt lors des bombardements du 15 juin 1940 de la commune de la Ferté-Bernard.

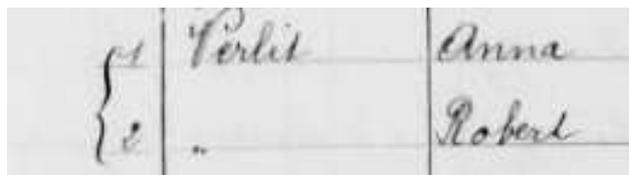
Transcriptions dans les registres de Boulogne où il est domicilié au 1 rue de Clamart : *"Extrait des minutes des actes de décès de la ville de La Ferté-Bernard (Sarthe) ... le quinze juin mil neuf cent quarante, dix-neuf heures vingt cinq minutes est décédé par suite de bombardement rue Denfert-Rochereau 31bis..."*



Décès Boulogne-Billancourt 1940 - AD 92

Que devient alors Lucile Marcheaux ? Domiciliée au 1 rue de Clamart au recensement de 1936, elle n'y figure plus sur celui de 1946.

Elle décède le 31 mars 1953 à Châteauneuf-en-Thymerais (28).



Anna Carré et Robert Verlit

Figurant dans le recensement de 1931, ce ménage est également constitué d'une mère, **Anna Carré** épouse Verlit, et de son fils, **Robert Verlit**. Louis Verlit, le père, est décédé le 19 août 1921 à Souppes-sur-Loing (77).

Anna Verlit est manœuvre et son employeur se nomme Boucher. Concernant le mot boucher, on peut exclure la profession car il n'y aurait pas de majuscule. On se souvient que la villa Dubosson est juste derrière celle de la famille Boucher où se trouvaient vraisemblablement les ateliers du "Ver à soie". Y travaillait-elle ?

Robert Verlit, lui, travaille chez Renault où il est verrier. Lorsqu'il se marie aux Lilas en 1936 avec Suzanne Wurden, sa mère et lui habitent 30 rue Bellevue à Boulogne-Billancourt.

Anna Carré décède à Boulogne-Billancourt le 31 janvier 1958, à l'hospice 52 rue des Abondances.

Henri Guinard

Dans le recensement de 1936, au 10 rue Heinrich habite **Henri Guinard**. D'après sa fiche d'électeur, il est ajusteur. Il est né à Epernay (51) le 7 avril 1910.

Départ' de la SEINE LISTE de 1936	
NOM <i>Guinard</i>	
PRÉNOMS <i>Henri Jean Baptiste</i>	
COMMUNE <i>Epernay</i>	
DÉPART ^{EM} <i>Marne</i>	
DATE <i>7 avril 1910</i>	
PROFESSION DE QUALITÉ <i>ajusteur</i>	
DIRECTION <i>4 Denfert 10</i>	
COMMUNE <i>BOULOGNE-BILLANCOURT</i>	
CANTON	ARRONDISSEMENT
<i>BOULOGNE-BILLANCOURT</i>	<i>St-DENIS</i>

Archives de Paris

Les fichiers de l'Insee nous apprennent qu'il est mort à Boulogne-Billancourt le 9 février 1997.

La villa Flora du fleuriste Pierre Orève

© Le Village de Billancourt - Alexis Monnerot-Dumaine

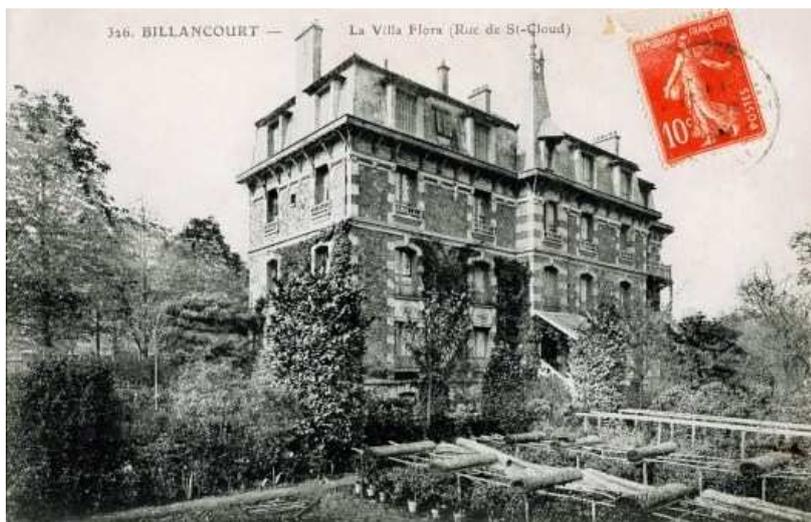
L'élégante Villa Flora est l'une de premières villas disparues de Billancourt clairement identifiées.

Nous l'avions brièvement présentée en 2020 mais nous n'avions à l'époque rien à raconter à son sujet et nous n'étions même pas sûrs de sa localisation.

L'historien Penel-Beaufin en parle en 1905. Il la situait entre la place Jules Guesde et le pont de Billancourt, précisément au 16 de la rue de Saint-Cloud (Yves Kermen).

La consultation du cadastre et les photos aériennes nous ont permis de la retrouver. Les recensements, les archives généalogiques et la presse de l'époque nous ont permis de compléter le tableau.

La villa



Début XX^e siècle - Coll. A.Monnerot-Dumaine

Haute de quatre étages, le grande villa de meulière se fait remarquer au premier regard par ce toit pointu surmonté d'un élégant épi de faîtage qui brise l'aspect monolithique du reste du bâtiment. Les chaînes d'angle et les encadrements de fenêtre bicolores en pierre de taille et brique structurent l'ensemble. La toiture d'ardoise s'ouvre sur de larges lucarnes de tous côtés. L'accès au jardin s'effectue par un grand escalier couvert.

Le terrain de 4 000 mètres carrés, tout en longueur, va de la rue de Saint-Cloud (Yves Kermen) au passage Deschandeliers (aujourd'hui amputé de la majeure partie de sa longueur).



La villa Flora dans le cadastre de 1905 - Archives municipales

Ce n'est pas un jardin d'agrément, mais un terrain dédié à la production de fleurs. On distingue des alignements de plantes en pots et des couvertures roulées sur leurs supports.



Pierre Orève, horticulteur

Mais qui exploite ces cultures ?

Pierre Orève naît près de Nantes en 1857 de Joseph et Jeanne Orève, laboureurs. Il épouse à Paris **Marie Félicie Couëtte** en 1884.

A quelle date sont-ils arrivés à Billancourt ? Nos recherches n'ont rien donné. A-t-il fait construire la maison ? On peut le penser car le nom de la villa est clairement en rapport avec son métier d'horticulteur.

La carte-photo en tête d'article, oblitérée en 1906, montre une maison probablement récente.



Avant 1906 - coll.A.Monnerot-Dumaine

Les Orève ont cinq enfants nés entre 1885 et 1897. Ce sont sans doute eux représentés sur la carte-photo ci-dessus. L'ainée, Jeanne (à droite ?) continuera l'affaire de son père avec son mari. Ses frères et sœurs n'auront pas cette chance. En 1906, leur fils de 15 ans, Charles (à vélo ?), meurt. Leur fille Eugénie (la petite fille au centre ?) décèdera aussi à l'âge de 20 ans en 1913.

La crue de 1910

La Villa Flora se retrouve sous les eaux lors de la crue de janvier 1910, comme une bonne moitié de Billancourt, ce qui lui vaut la visite des photographes.



Collection Thierry Delmotte



Collection Thierry Delmotte

Sur la photo de 1910 ci-dessous nous remarquons un personnage à gauche accompagné d'un chien et d'une jeune fille. Elle porte la même robe que les deux filles Orève, vues plus haut. Comment ne pas faire le rapprochement ? A défaut de trouver un portrait de famille, nous faisons l'hypothèse qu'il s'agit de Pierre Orève lui même. Qu'en pensez-vous ?

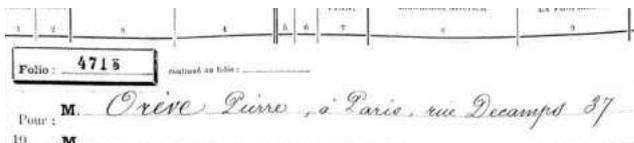


Pierre Orève et sa fille (?) devant la villa Flora en 1910 - Coll. Delmotte



On sait qu'il est domicilié en 1912 à Paris, rue Decamps comme en atteste la matrice du cadastre.

On le retrouve auparavant rue de la Tour en 1904 et rue Saint-Didier en 1884. Pierre Orève est clairement un Parisien et Billancourt semble être son lieu de production



Matrice cadastrale
Archives départementales des Hauts-de-Seine

Alors qui habite dans cette grande maison ?

Entre 1891 et 1936, les recensements de population au 16 rue de Saint-Cloud nous donnent des noms très différents : Monsieur et Madame Dezanneau, rentiers, en 1891, puis quatre familles en 1901, six en 1911. Il semble que la villa Flora soit louée par appartements à des ingénieurs, chefs de bureau ou rentiers, et peut-être des employés de Pierre Orève, puisqu'on compte aussi quelques jardiniers.

Pierre Orève se réservait probablement un domicile plus proche de sa clientèle parisienne.



Langage des fleurs, Alphonse Mucha - Carton Orève

La magnifique boutique de la rue de la Pompe

Pierre Orève n'est pas qu'horticulteur, il est également fleuriste. En 1911, l'architecte Léon Lecourtois (1860-1923) lui construit un magasin à Paris, au **25 de la rue de la Pompe**. Le bâtiment existe toujours et est inscrit aux monuments historiques depuis 1984 (PA00086689). Inspiré par le **style art nouveau**, le magasin présente une devanture en trois arcades de briques vernissées et de mosaïques représentant des guirlandes de feuilles de chêne et de châtaignier. Le décor est signé par Maurice Marty.



On y trouve également des serres dans la cour et un beau jardin d'hiver à l'étage. Il est surmonté d'un immeuble de rapport de cinq étages en retrait de la rue et, curieusement, pas dans l'alignement. C'est là que Pierre Orève réside en 1913 avec sa famille.

Son magasin est splendide! Nous avons retrouvé des photos de l'intérieur à l'époque. On y trouve de somptueuses corbeilles et de grandes compositions. La hauteur de plafond permet même d'y présenter des arbres. Le soin apporté aux aménagements et à la décoration montre un service haut de gamme.



En 1923, Pierre Orève a 66 ans et associe son gendre Charles Gabert, mari de Jeanne à ses affaires. La **maison Orève-Gabert & Cie** est née.

En 1928, son épouse Félicie meurt à 62 ans. Pierre Orève est désormais veuf.



A droite figure l'adresse des cultures à Billancourt
1931 - Gallica

Les publicités de 1931 que nous avons retrouvées sont en quatre langues.

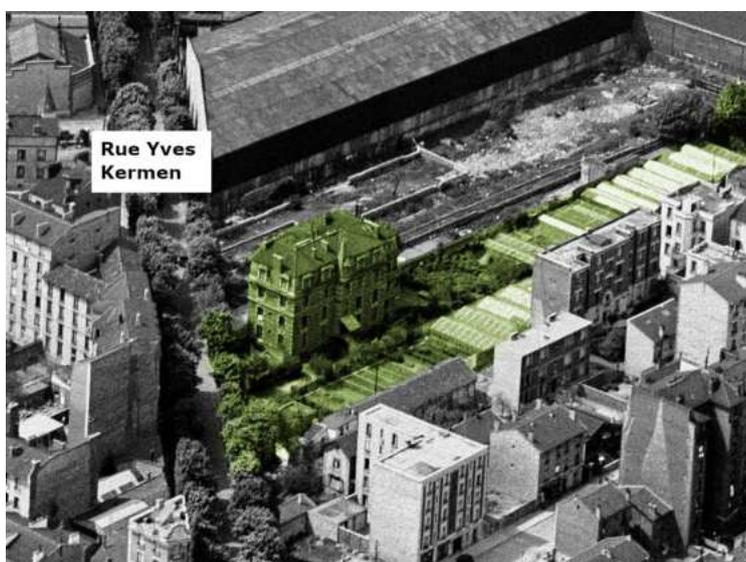
La Maison Orève-Gabert semble avoir une clientèle internationale.

La fin de la villa Flora

Mais revenons à Billancourt. En 1932, le quartier a bien changé. Il s'est fortement industrialisé et urbanisé.

Même si la villa est un peu à l'écart, la proximité des usines est sûrement un problème pour l'horticulture.

Pourtant les serres sont toujours là, comme on peut le constater, et la villa Flora aussi. La propriété est entourée désormais d'immeubles et d'ateliers.



La villa Flora et les cultures de fleurs en 1932 - IGN

Le 19 juillet 1938, Pierre Orève décède à son domicile de la rue de la Pompe. Il a 81 ans et une belle carrière derrière lui. Ses héritiers décident de vendre les 4 000 m² de la propriété de Billancourt à, devinez qui ? A **Louis Renault**, bien sûr. L'acte de vente est signé en pleine occupation, le 28 juillet 1941. Que va devenir la villa ?

La guerre touche à sa fin et sur un plan du Ministère de la Reconstruction de 1944, on voit que le terrain est à moitié occupé par des bâtiments industriels. La villa est encore debout et occupe l'autre moitié.

La maison disparaît des photos aériennes de 1948. Sur la photo ci-dessous, elle a laissé la place à ce qui semble être un espace de stockage de voitures.



Emplacement de la villa Flora en 1950 - IGN

La propriété de Pierre Orève est devenue le site de l'agence Renault de vente au personnel. Les salariés pouvaient y acquérir leur voiture à bon prix.

Mais Renault n'est déjà plus propriétaire, le terrain a été vendu à la société d'aménagement Val de Seine en charge de la rénovation des anciens terrains Renault. Les choses devraient donc changer rapidement (quoique...).



Quant à la boutique parisienne de Pierre Orève, elle a été transformée en 1987. Elle héberge aujourd'hui le restaurant Bon.

Mais c'est toujours le nom de **Pierre Orève** qui figure sur la façade, et probablement pour longtemps.

Les familles Orève, Couëtte et Besselle

Nous nous sommes intéressés aux recensements entre 1891 et 1936. Comme noté par *Le Village de Billancourt*, les propriétaires n'y demeurent pas.

Par contre dans les matrices du cadastre, on trouve le nom de Orève parmi les propriétaires et deux fiches avec les cessions.

Pierre et Félicie Orève

Le couple **Pierre Orève/Félicie Couëtte** a eu six enfants (*dont une fille morte en bas âge*).

Trois de ces enfants vont se marier ; pour certains avoir des enfants. Ils travaillent tous pour le magasin du 25 rue de la Pompe et vivent tous dans cet immeuble.

Avec les recensements de Paris 1926/1931/1936, on voit l'évolution de la famille. Au recensement de 1926, on a même une nièce, Hélène Orève qui est fleuriste avec la famille avant de se marier. Origine de la famille : Saint-Malo-de Phily (35).

D'après les TSA de Paris et de Boulogne, Pierre Orève serait mort le 19 juillet 1938 à son domicile 25 rue de la Pompe à Paris 16^e. Mais pas d'acte dans les registres de Paris en 1938...

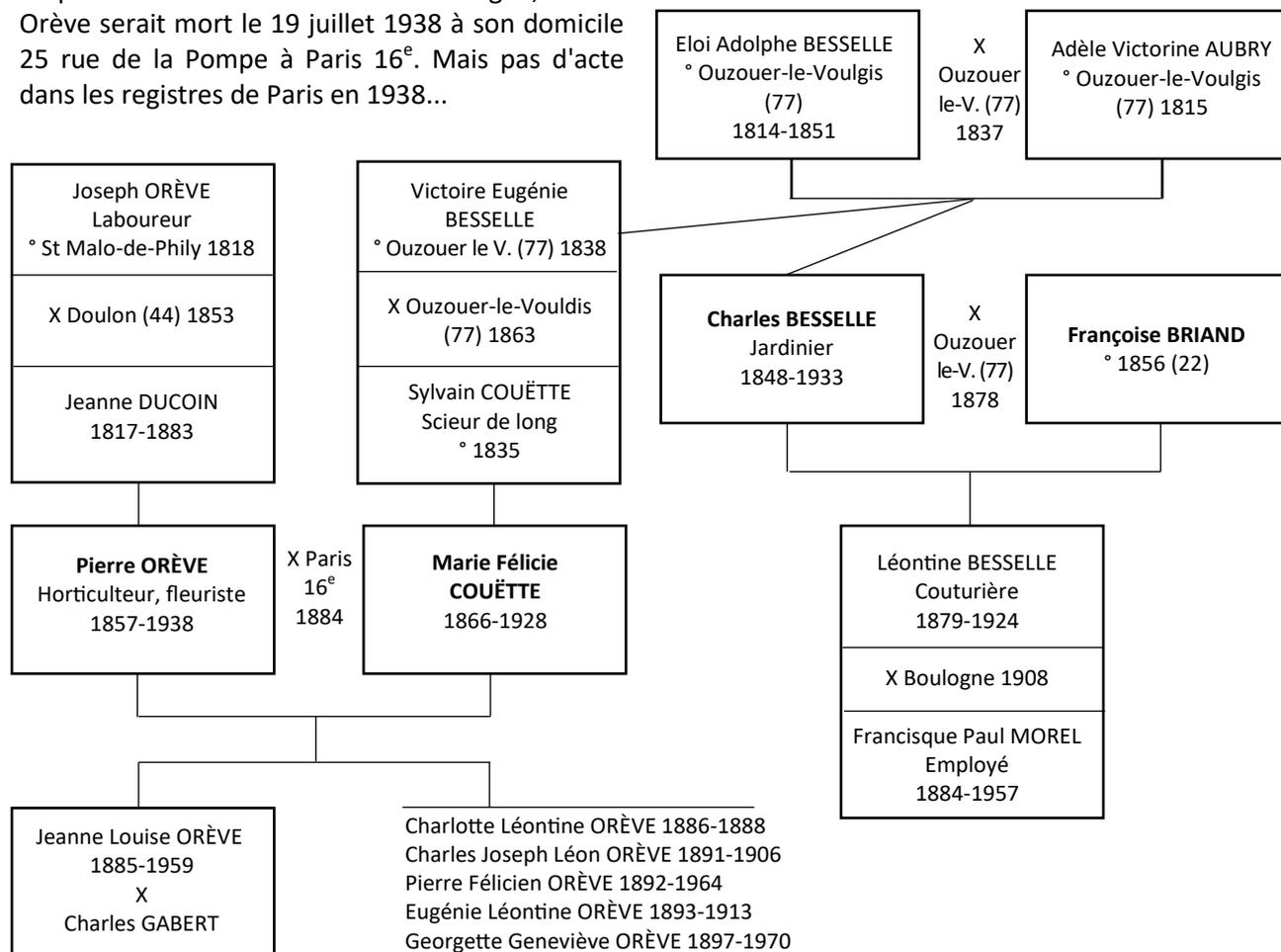
On y trouve des locataires : 4 en 1891, 9 en 1901, ils passent à 20 en 1911. Sachant que la famille Orève tient un magasin de fleuriste, nous nous sommes plus particulièrement intéressées aux métiers correspondants.

Charles et Françoise Besselle

Dès 1901, on note la présence d'un jardinier ce qui corrobore le fait qu'il y avait des serres pour fournir la boutique de Monsieur Orève.

Charles Besselle en 1901 et sa femme **Françoise Briand**. Ils ont une fille Léontine. Léontine est la cousine germaine de Marie Félicie Couëtte, en effet Charles Besselle est son oncle maternel, frère de sa mère Victoire Eugénie Besselle.

Mais ce qui est intéressant, c'est que le couple n'habite plus la villa Flora, mais reste sur Boulogne et aux recensements de 1926 et 1931, il est désigné comme jardinier et habite au 110 rue du Point du Jour donc près de la villa.



Locataires : les familles Astier, Durero, Cordier et Joly

Marcel et Armandine Astier

Un autre couple, lui jardinier, elle concierge, reste de 1911 au recensement de 1931, ils ne sont plus là en 1936 et plus de trace de jardinier. Le couple Astier est donc resté plus de 30 ans. Au recensement de 1931, il est jardinier chez Gabey, ne serait-ce pas plutôt Gabert ? donc pour la boutique de la rue de la pompe.

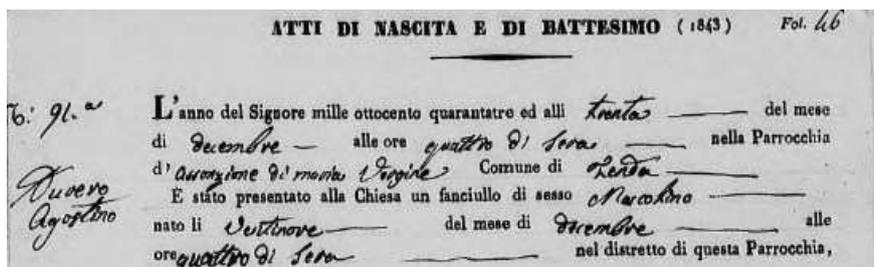
Marcel Astier a 29 ans en 1911 et sa femme **Armandine Nègre**, 25 ans. Lui est originaire de Ville-neuve-les-Genêts dans l'Yonne d'une famille de journaliers ; son père est journalier, sa mère couturière lors de son mariage. Le nom de son épouse n'est jamais noté et le prénom n'est pas clair.

Après recherches sur Geneanet et les tables décennales de Boulogne, elle s'appelle Marie Arme-linde Nègre originaire de Salles-en-Lozère et Saint-Laurent-de-Muret ; au départ elle est cuisinière. Elle aussi, sa famille est humble. Ils se sont mariés à Montrouge le 3 juillet 1909. Ils ne semblent pas avoir eu d'enfants. Aucune trace dans les recensements ou les tables décennales à Montrouge ou Boulogne.

Pierre Durero

Pierre Durero est mentionné jardinier en 1921, puis chef jardinier en 1926, on perd sa trace ensuite. Personnage intéressant, il est plus vieux que les Astier et originaire de Cannes où il est né en 1875 ; ses parents sont nés à Tende (06).

Cheminement intéressant car cette zone n'est pas encore française en 1843 et nous avons donc des actes en italien.



Acte de naissance et de baptême d'Agostino Durero en 1843
AD Alpes-Maritimes

Adolphe et Gabrielle Cordier

Au 24 rue de Saint-Cloud habite un horticulteur **Adolphe Eugène Cordier**. Y a-t-il un rapport ?

Nous avons fait des recherches et trouvé sa fiche matricule sur Mémoire des Hommes classe 1889 n° 1350. Il est né à Courtieux (Oise) en 1869, fils d'Arthur Eugène Cordier et Léontine Chrétien. Adolphe Eugène est marié avec Gabrielle ; pas de nom de jeune fille. Nous avons fini par retrouver la trace de **Uldocie Alphonsine Gabrielle Fuzeau** née à Marolles dans la Sarthe.

Ils se marient à Boulogne le 11 février 1893. Sur sa fiche matricule, on a son parcours militaire mais aussi ses lieux de résidence. Il a plusieurs adresses à Boulogne avant la rue de Saint-Cloud. On a le nom de ses parents mais pas d'autres éléments ; les actes ont été détruits pendant les guerres dans l'Oise. Par contre les parents de Gabrielle habitent Boulogne lors du mariage.

Maurice et Olinde Joly

Nous nous sommes aussi intéressés à **Maurice Henry Joly**, magasinier au premier recensement de 1921, puis sculpteur, il est présent jusqu'au recensement de 1936 ; après ? pas de recensement. En 1921 sa femme se prénomme Olinde ; en 1926 il est tout seul, et en 1931 et 1936, sa femme s'appelle Jeanne. Il est sculpteur sur bois, **Olinde Triollet** sa femme, secrétaire copiste. Ils sont originaires du même village en Seine-et-Marne, Samois. Lui est né le 22 septembre 1878 et décédé Paris 13^e le 2 août 1958, mariés à Fontainebleau le 22 mars 1919 ; tous deux résident alors 14 rue de Santeuil Paris 5^e. Elle est née à Samois le 10 novembre 1882 et décédée à Paris 12^e le 22 avril 1923.

Ceci explique qu'il soit seul en 1926. Il se remarie à Boulogne-Billancourt le 27 novembre 1926 avec **Jeanne Joséphine Saint** née à Saint-Denis le 22 mars 1887, décédée à Paris 12^e en novembre 1967. Pour les deux c'est un remariage.

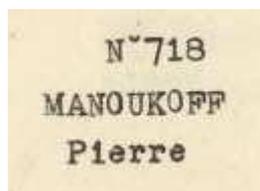
Il est aussi intéressant de noter que la ville de Cannes semble être un point commun entre plusieurs personnes.

Familles Manoukoff et Boyé

Immigration russe

On voit aussi l'arrivée des émigrés de **Russie** qui se regroupent et se marient entre eux.

Pierre Manoukoff, peintre chez Renault, est marié à **Alexandrine Smirnof**. Pierre naît à Berdianska (Russie -Ukraine actuelle-). Il décède le 16 août 1936 à Boulogne-Billancourt.



Actes de décès de Boulogne-Billancourt 1936
AD 92

"Le seize août mil neuf cent trente six, sept heures, est décédé, en son domicile, rue de Saint-Cloud, 16, Pierre MANOUKOFF, ouvrier spécialisé, né à Berdianska (Russie) le deux juillet mil huit cent soixante seize..."

Son épouse naît le 16 avril 1884 en Russie (peut-être Odessa -Ukraine-), elle décède le 14 janvier 1966. On ne connaît pas la date ni le lieu de leur mariage mais ils ont une fille Raïssa née le 17 août 1913 à Odessa.

Après l'exode russe post-révolution, de nombreux Russes investissent le quartier (comme l'écrivaine *Nina Berberova*) et créent leur église de quartier.

Leur fille Raïssa épouse **Constantin Kotchetkow**, chimiste chez Renault, né le 4 septembre 1896 à Kowel (Ukraine), le 13 juin 1931 à Boulogne-Billancourt. Leur fille Svetlana naît en 1933.

Un décret de naturalisation paraît dans le Journal Officiel (*lois et décrets*) du 10 décembre 1939.

KOTCHETKOW (Constantin), chimiste, né le 14 septembre 1896 à Kowel (Russie), et MANOUKOFF (Raïssa), sa femme, née le 17 août 1913 à Odessa (Russie); demeurant à Boulogne-Billancourt (Seine).

JO - 10 décembre 1939 - Gallica

NB : Alexandrine Smirnof fille d'un émigré français, Joseph de Rosset qui avait d'importantes fonctions à Odessa sous les ordres du comte de Langeron. Elle reçoit une éducation brillante et vit aussi à la cour de deux impératrices, et tient salon à St Pétersbourg ? sans doute une homonyme !

La villa Flora est donc un immeuble de rapport ; plus de 20 personnes y sont recensées et comme le montrent les photos, il y a aussi un espace de production agricole.

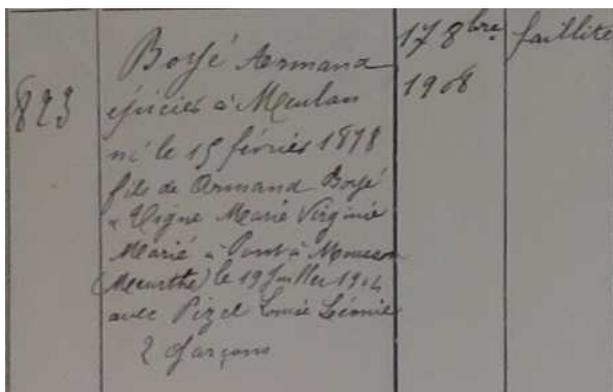
Les locataires évoluent avec la vie politique et économique qui les entoure...

Armand et Louise Boyé

...comme la famille Boyé en 1921 :

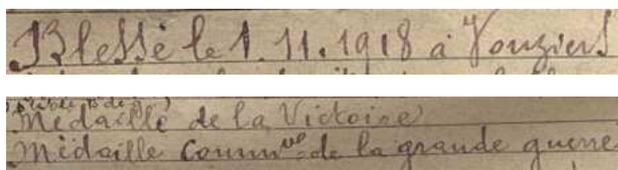
Armand Boyé (43 ans en 1921) représentant de commerce, mais épiciier à Meulan ayant fait faillite, qui réside avec son épouse **Louise Pizel** et leurs trois enfants (*Henri, Fernand et enfin Lucienne*).

Mariés le 19 juillet 1904, on retrouve trace de leur faillite le 17 octobre 1908 et le 3 avril 1909 dans les liasses judiciaires de Versailles.



Archives départementales des Yvelines

Rappelé lors de la mobilisation générale en 1914, il est blessé le 1^{er} novembre 1918 à Vouziers.



Fiche matricule n° 240 - Archives de Paris

Louise Pizel née le 21 mai 1885 à Pont-à-Mousson, décédée le 20 juin 1961 à Issy-les-Moulineaux.

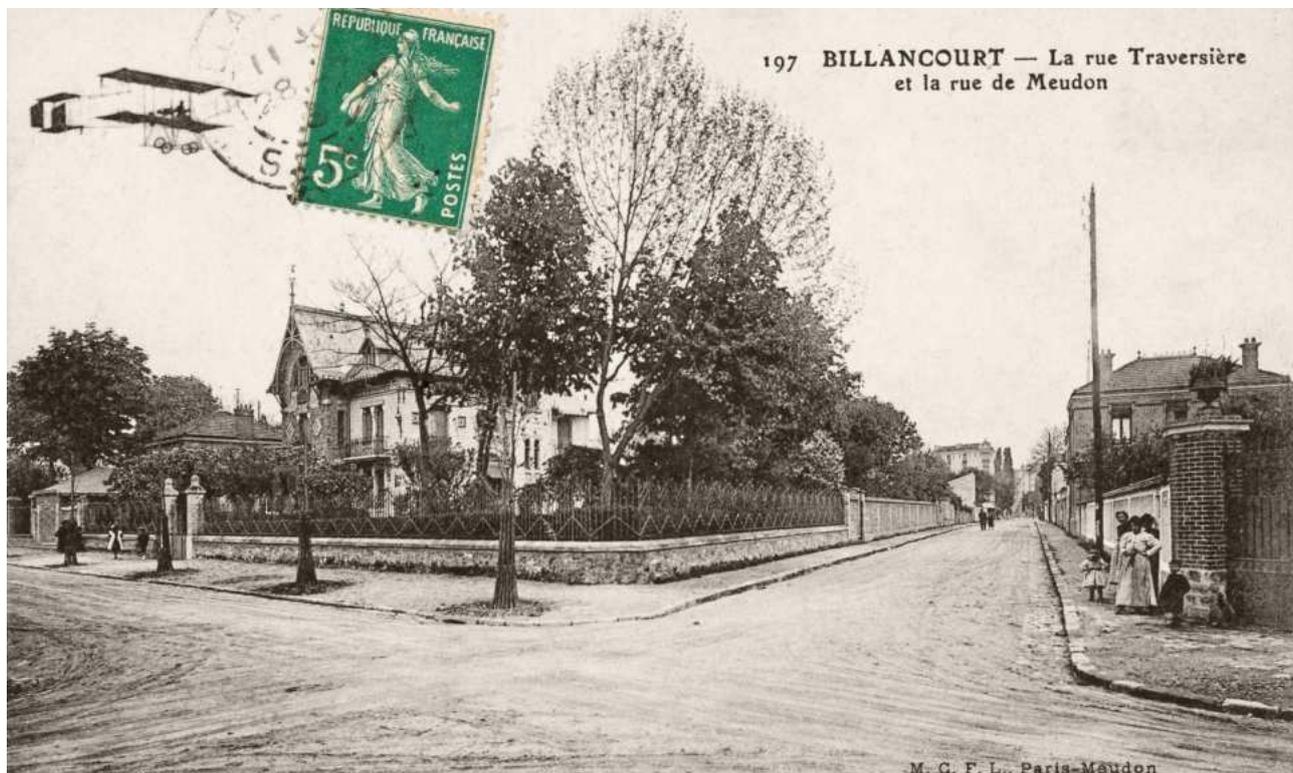
Armand Boyé, né le 15 février 1878 à Lyon, décédé le 9 février 1938 à Paris 13^e.

Leur fille Lucienne, née le 1^{er} août 1915, à Boulogne, y décède le 8 mars 2002.

La villa Rozier

© Le Village de Billancourt - Alexis Monnerot-Dumaine

Le belle villa de la rue de Meudon



C'est probablement un peu comme ça que Gourcuff voyait son Village de Billancourt. Cette villa de la rue de Meudon, à gauche sur la photo ci-dessus, en est un magnifique exemple. Proche de la rue Traversière (à droite sur la photo), elle est typique du style de maison de campagne bourgeoise en vogue à la fin du XIX^e siècle en région parisienne : toits pentus et débordants, soutenus par une fine ferme apparente, éléments décoratifs en façade, épi de faitage, large baie sous une arche, un vaste jardin jusqu'au coin de la rue et des dépendances.



Rue de Meudon vue de la rue Traversière, en direction de la place Jules-Guesde, la villa est à droite

Elle devait être la belle du quartier.



Villa de la rue de Meudon, à gauche

NB : Vous vous demandez peut-être quel est cet avion à gauche sur la photo principale ? Je vais vous décevoir, c'est un montage.

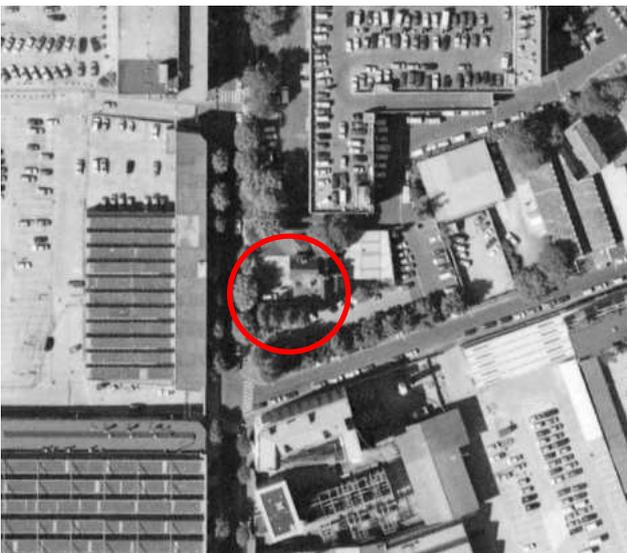
Ce n'était pas l'époque de Photoshop mais celle des pionniers de l'aviation, et ce type de chose plaisait aux amateurs de cartes postales.

Arrivé à Billancourt, Louis Renault a pris d'assaut tout le quartier situé de l'autre côté de la rue. La villa a donc vécu longtemps face à une immense façade industrielle. Bien sûr, Renault a traversé la rue et bientôt, la villa s'est trouvée encerclée. Regardez cette photo aérienne de 1976. La villa est toujours là. Les maisons alentour n'ont pas eu cette chance. Elle apparaît serrée de toutes parts par les ateliers. Nous ne savons pas si elle était habitée. On peut en douter.



Villa de la rue de Meudon en 1976, au centre de la photo

Mais les bâtiments ont fini par lâcher leur emprise et, en 1990, la maison a retrouvé un peu de son jardin perdu.

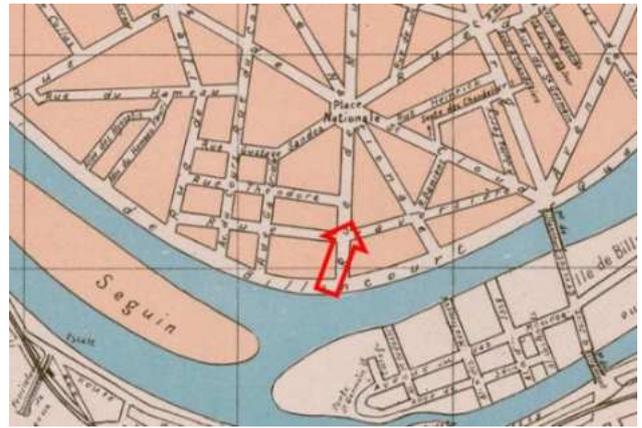


Villa de la rue de Meudon en 1990

Un répit de courte durée car, deux ans plus tard, en 1992, elle disparaît des photos aériennes.

Qui se souvient d'elle ?

De ceux qui y ont vécu ?



Localisation de la villa au début du XX^e siècle

La villa Rozier de la rue de Meudon enfin dévoilée

C'est quand on ne cherche plus qu'on finit par trouver. Quelques jours après la publication d'un premier article, en parcourant un site de vente de cartes postales anciennes, mon œil est attiré par cette carte inconnue. "Une villa à Billancourt", dit simplement la légende.



Aucune indication de rue, ni de mention d'éditeur. Juste une date d'oblitération : 17 octobre 1900. C'est une photo prise manifestement depuis le jardin, donc sûrement privée, et utilisée comme carte postale (*donc une carte-photo*).

Soudain je réalise que la toiture, à gauche, m'est familière. Serait-ce cette même villa sur laquelle nous avons publié un article en juin 2020 ? Une maison dont nous n'avons jusqu'à présent que des vues médiocres, masquées par les arbres ?

Vérification. Oui, c'est bien elle ! C'est bien sa façade sur la rue avec son toit pentu et sa fine ferme caractéristique. L'une des villas du Village de Billancourt s'offre enfin entièrement à nos yeux. Petit plaisir d'historien !

Maintenant que nous pouvons la voir toute entière, que peut-on en dire ?

Maintenant que nous pouvons la voir toute entière, que peut-on en dire ?

Architecturalement, elle présente bien des attributs de son époque : style régionaliste, épis de faîtage, toits à double pente et à ferme apparente cintrée, posée sur des consoles. La partie arrière et le sous-sol sont en pierre meulière.

Côté jardin, la façade, décorée de motifs en céramique, présente un avant-corps élégant coiffé d'un pignon à double pente et soutenu par de fortes colonnes. La porte d'entrée vitrée est surmontée d'une marquise.

Les ouvertures sont de styles variés. Devant le porron on découvre un puits étroit aux ferronneries finement ouvragées. sur la droite on devine un petit kiosque. Nous avons retrouvé son architecte : M. Collin, résidant rue Blanche à Paris .

Les cadastres antérieurs à 1882 ne mentionnent sur cette parcelle qu'un terrain non bâti.

La maison apparaît pour la première fois sur le cadastre de 1882, au 8 rue de Meudon. Outre la villa, sont mentionnés sur le terrain, un pavillon et une remise pour voiture.

Elle est la propriété d'un certain Claude Rozier, résidant rue Villaret de Joyeuse, à Paris. La villa est certainement leur maison de campagne.

Grâce à cette adresse parisienne, nous sommes parvenus à le retrouver : **Claude Rozier** est un **entrepreneur en serrurerie**, né le 10 mai 1851 en Auvergne. Il épouse en 1877 Isabelle Constance Rose Caboche, couturière parisienne de 22 ans. La maison a du être construite à cette époque.

Deux filles naissent de leur union : **Marthe Marie** en 1880 et **Caroline Louise** en 1881. Il faut imaginer les deux sœurs jouant dans le jardin, aux beaux jours.

L'auteur de cette carte-photo datée d'octobre 1900 signe "M.R." , il pourrait s'agir de Marthe, elle a alors 20 ans. Le texte laisse à penser qu'elle a pris elle-même la photo puisqu'elle écrit "c'est un supplément pour te montrer mes débuts". Détail amusant : Nous avons trouvé d'autres cartes postales de sa sœur Caroline, qui signe "Liline", adressée au même destinataire en Corrèze et qui se targue de posséder "presque 1500 cartes postales". Sûrement une mine d'or pour le Village de Billancourt, si nous mettions la main dessus !

Les Rozier ont sûrement connu Gabriel Voisin, qui en 1911 résidait au numéro 7, de l'autre côté de la rue.

Claude Rozier **décède le 19 décembre 1922** à Paris. À cette époque, l'usine Renault a envahi l'autre côté de la rue, et les nuisances devaient rendre la maison bien peu agréable.

C'est alors que tout change complètement.

Dans le recensement de 1921 on trouve, au 8 rue de Meudon, une tout autre population : un mécanicien, un décolleteur, un métallurgiste, un manœuvre et sept autres personnes, la plupart ouvriers et célibataires. La maison bourgeoise est manifestement louée en appartement pour ouvriers Renault. Et pour longtemps.

En 1926, y est créée la "Caisse Mutuelle de Solidarité Ouvrière" qui assure des secours à leurs membres en cas de maladie, de blessure ou de décès.

La même année, on y trouve aussi un restaurateur et un hôtelier. Vers 1936, le recensement y liste, un manœuvre de chez Citroën (égaré ?), un comptable, un employé de métro. Et toujours des ouvriers, fraiseurs, manœuvres, avec ou sans leur famille.

8 rue de Meudon. extrait du cadastre de 1912 - Archives municipales

MUTATIONS.				DÉTAIL DES PARCELLES.							
ANNÉE		TIRÉ de	PORTE à	LI- GVE	SEC- TION	NUMÉRO du PLAN.	NUMÉRO DE LA RUE, LIEU-DIT, Indications diverses.	NATURE de LA PROPRIÉTÉ.	CONTENANCE.		
de l'entre.	de la sortie.									1	2
Folio 2987		continué au folio :									
Pour : M. <i>Rozier Claude, à Paris rue Villaret de Joyeuse</i>											
19... M.											



Tandémisme

Les camarades possédant des tandems et voulant nouer plus solidement leur action syndicale en se connaissant mieux et voulant profiter de nos sorties collectives, nous les informons qu'une réunion de tandémistes aura lieu le vendredi 2 juillet, 8, rue de Meudon, à 17 h. 15, « Bar de la Cigogne ».

Extrait La vie ouvrière - 1^{er} juillet 1937

En 1937, le 8 rue de Meudon est le siège du "bar de la Cigogne" où se retrouvent les "camarades tandémistes" (*amateurs de cyclisme en tandem*) de l'Union Sportive des Ouvriers Renault (USOR).

En 1938, elle abrite une section syndicale où les "camarades ne touchant pas d'allocation de chômage" peuvent se présenter.

Entre 1936 et 1958 la villa passe entre les mains de deux propriétaires boulonnais : la **veuve Frédéric Bardes** puis **Jean-Maxime Asserquet**, domiciliés au 19 quai de Stalingrad.

Le jardin disparaît entre 1947 et 1950, vendu à Renault qui s'empresse de bâtir.



Le 8 de la rue de Meudon en 1971

La rue de Meudon est à gauche et la rue Traversière en bas de la photo

La villa et le pavillon auquel elle est adossée y sont clairement visibles - Le jardin a disparu, remplacé par deux bâtiments

En 1958 la maison devient la propriété d'un Parisien, **Fridolin Heckel**, Alsacien d'origine, et son épouse **Carmen Janaud**.

Ils n'y résident pas non plus. Le cadastre y mentionne une salle de café et un restaurant, qui disparaissent en 1967.

La villa Rozier est maintenant entourée d'ateliers de toutes parts.

Fridolin Heckel décède en 1990, à 90 ans, et la villa est toujours là ! Sûrement les anciens du quartier s'en souviennent. En 1992, c'est terminé, les photos aériennes ne montrent plus qu'un terrain vague.



1992 - Source IGN

La villa Rozier a résisté 90 années à la présence de Renault. Ce sont les projets d'aménagement du trapèze qui auront eu raison d'elle.

Aujourd'hui cette portion de la rue de Meudon est flambant neuve. A la place de la villa se dresse le siège social en verre de Boursorama Banque, dont l'entrée donne rue Traversière. En rapprochant les deux photos auriez-vous deviné que c'est le même coin de rue ?



Angle des rues de Meudon et Traversière

Les familles Rozier-Caboche, Bardet et Asserquet

La famille Rozier

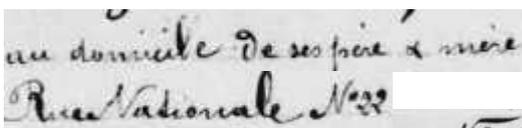
La villa 8 rue de Meudon est construite au début des années 1880 mais elle n'apparaît sur le cadastre qu'en 1882. Elle est bâtie à la demande de la famille Rozier. **Claude Rozier** est entrepreneur de serrurerie à Paris. Il est **né dans l'Allier**, à Saint-Prix, le **10 mai 1851**. Il est le fils de Jean Rozier (1818-1887) propriétaire à Saint-Prix (Val-d'Oise) et de Antoinette Morand (1827-1889), mariés à Saint-Prix en 1845 comme nous avons pu le vérifier dans les registres d'état civil de la ville.



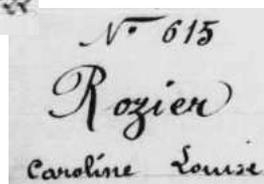
Archives départementales de l'Allier

Claude Rozier a pour épouse, **Isabelle, Constance, Rose, Caboche**, couturière lors de son mariage. Elle est **née à Paris 1^e le 29 novembre 1855**, rue Godot-de-Mauroy. Elle est la fille de François Caboche, menuisier (1815-1896) et de Annette Kastner (1827-1915). Tous deux sont morts à Boulogne, nous en reparlerons.

Claude et Isabelle Rozier ont eu deux filles : Marthe née à Paris 2^e le 5 novembre 1880 et décédée à Paris le 26 novembre 1970 comme écrit en marge de son acte de naissance. La seconde s'appelle **Caroline** ; elle est **née à Boulogne-Billancourt**, 22 rue Nationale le **24 octobre 1881** et décédée à Paris 18^e le 21 novembre 1960.



Extraits
Acte de naissance 1881
Archives départementales 92



Le 22 rue Nationale est à proximité de la rue de Meudon. Sur l'acte de naissance de Caroline il est stipulé que c'est le domicile de ses parents et le grand-père maternel est cité dans l'acte comme témoin.

On note aussi que les deux grands-parents sont morts à Billancourt près de la rue de Meudon.

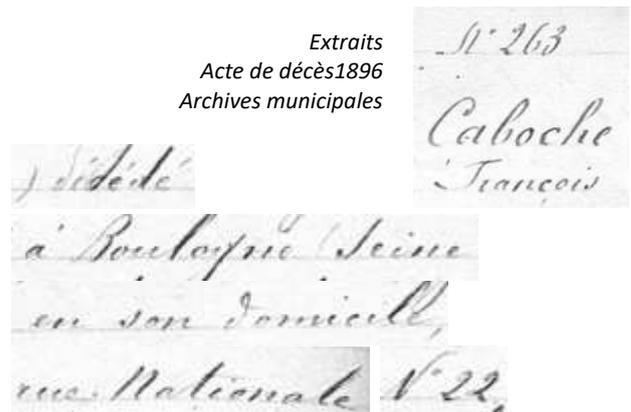
Nous avons fait des recherches dans les recensements de 1891 et 1911. Personne n'est recensé au 8 rue de Meudon. La famille Rozier ne réside donc pas à Billancourt. La villa est une résidence secondaire où l'on vient se détendre. En effet, il est noté sur l'acte de mariage de Marthe, en 1902, que la famille habite 6 rue Villaret Joyeuse à Paris, près de l'Arc de Triomphe, après avoir résidé au 5 rue Saint-Augustin.

En ce qui concerne les parents Caboche, lors du recensement de 1891, ils ne sont pas recensés et on passe du 16 au 24 rue Nationale. Mais en 1896, ils y résident en tant que rentiers avec une domestique Alice Gautier, 26 ans. **François Caboche y meurt le 24 avril 1896 (acte)**. Sa veuve n'y est plus en 1901 pourtant elle meurt à Billancourt le 13 avril 1915 mais au 29 rue Solférino. Si on observe un plan de Billancourt on note que tous ces lieux sont très proches.

Caboche	François	41		rentier
d ^e	Annette	69		rentière
Gautier	Alice	26		domestique

Recensement 1896 - Archives municipales

Extraits
Acte de décès 1896
Archives municipales



Une question vient à l'esprit : Comment les Rozier ont-ils connu Billancourt et pourquoi Caroline y est-elle née ?

Si les recensements nous renseignent, les cadastres des propriétés foncières sont une autre source précieuse. Nous avons ainsi pu découvrir que François Caboche possède dès 1865, à Billancourt, rue de Billancourt sans autre précision, un terrain avec une maison comportant 4 portes et fenêtres, détails importants à connaître pour les redevances. Or, en regardant un plan plus ancien, on s'aperçoit que la rue de Billancourt allait jusqu'à la place Nationale, rebaptisée rue Napoléon, puis rue Nationale. Le 22 rue Nationale est donc le même lieu que celui recensé en 1865.

On a ainsi une partie de l'explication : les parents Caboche ayant une propriété à Billancourt, les Rozier connaissent le lieu, l'apprécient et souhaitent donc avoir une propriété à proximité. Caroline y naît en 1881 ; la villa de Meudon n'est pas encore construite. Les parents Caboche s'installent définitivement à Billancourt, 22 rue Nationale d'après le recensement de 1896. François Caboche y décède en 1896. Lors de son veuvage **Madame Caboche née Kastner** ne fait que traverser la place Nationale pour s'installer **rue Solférino**. D'après le recensement de 1911, elle y vit déjà avec une domestique de 65 ans, Marie Mercieux. Elle y **décède le 13 avril 1915**. Au 22 rue Nationale séjourne un couple de jardinier et couturière.

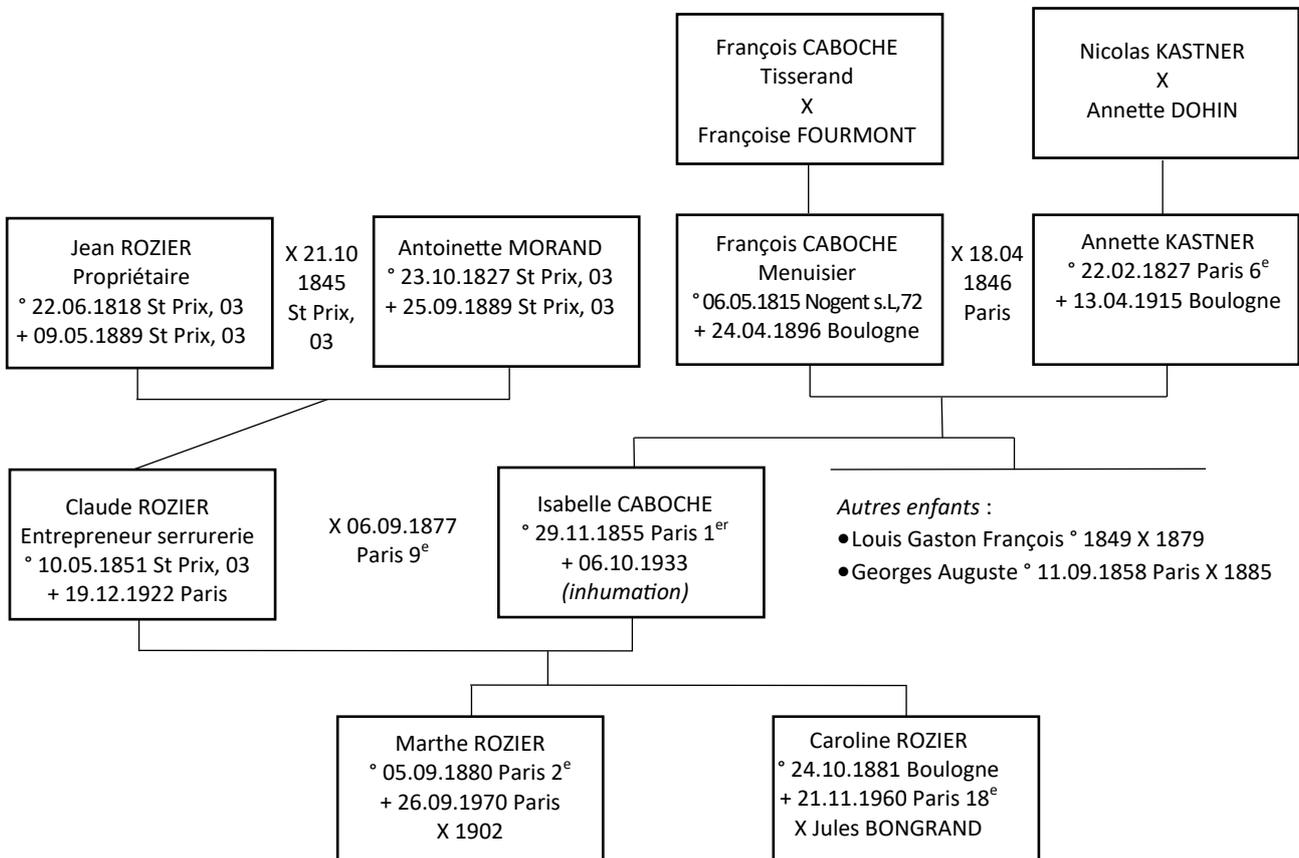
NOMS, PRÉNOMS, PROFESSIONS ET DEMEURÉS des Propriétaires et Usufruitiers.	ANNÉE de la mutation.		INDICATION			
	entrée.	sortie.	de la section.	du n° du plan.	DES RUES, CANTONS ou lieux dits.	de la nature de la propriété.
Caboche, rue Neuve des Mathurins 54	1865		2	1916	Billancourt Rue de Billancourt à Billancourt	terre Maison

Cadastre 1865 - Archives départementales des Hauts-de-Seine

N° 376
Kastner
Anne
7^e Caboche

rue Solférino, 29

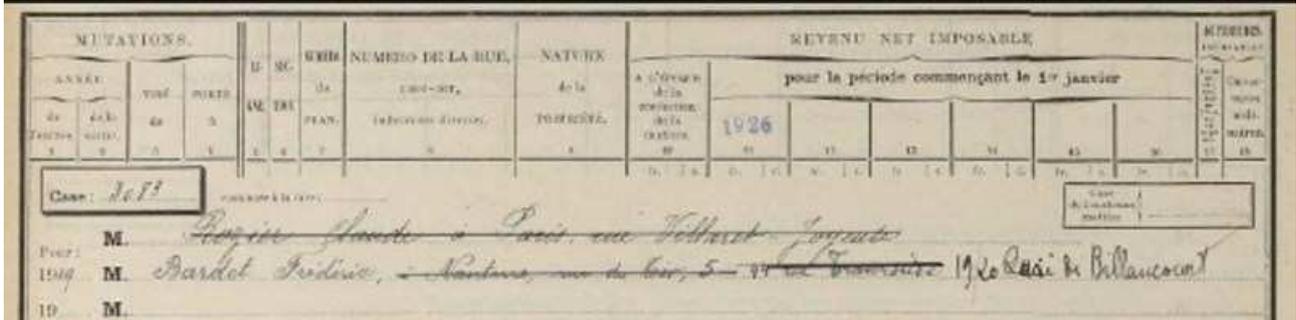
Extraits acte de décès 1915
Archives municipales



La famille Bardet

D'après le cadastre, c'est en 1919 que **Frédéric Bardet** achète la villa à la famille Rozier. On ne trouve plus trace de la famille Rozier sur Billancourt ensuite.

Elle est la fille de Louis Crozatier (1843-1922) maçon à Tanavelle dans le Cantal et de Rose Chastang (1849-1907). Le couple est donc né dans la même région, le Massif Central. Comment se sont-ils connus ? Quand sont-ils venus à Paris et ses environs ? On l'ignore.



Matrice cadastrale - Archives départementales Hauts-de-Seine

Au recensement de 1921 il n'y a pas trace de Monsieur Bardet, mais de Marie Bardet veuve de 45 ans, marchande de vins, elle y vit avec 10 autres personnes.

Mais plusieurs membres de la famille Crozatier y arrivent dans la même période.

On suit le périple de la famille grâce aux différents actes de mariages.

1	Gilbertin	Genev	40	Paris	chef	commerçant
		Angèle	26			épouse
5	Mathieu	Mathieu	18			coiffeur
	André	François	19	Paris		commerçant
	Georges	Georges	16			ouvrier
	Adam	Gilbert	26			ouvrier
2	Ons	Joseph	44		chef	ouvrier
		Marie	48			épouse
	Joseph	Joseph	14			chauffeur
	Bardet	Marie	45			veuve de son mari
	Collegnot	Jean	47			ouvrier

Recensement Boulogne 1921 - Archives départementales 92

Un oncle, Jean Crozatier, tailleur de pierres à Versailles, semble être celui qui a donné l'exemple à ses nombreux neveux et nièces. Marie Agnès a 8 frères et sœurs.

Tous viennent s'installer à Puteaux ou à Billancourt, mais selon les âges, à des moments différents. Ils s'y marient et souvent y meurent. Ils exercent des "métiers de bouche".

Ce sont les célèbres **Auvergnats** qui ont tenu pendant des décennies ces charmants restaurants qui faisaient avec simplicité la joie des papilles des Parisiens.

La villa n'est donc plus un lieu de villégiature. Madame Bardet qui est propriétaire de la villa a donc plusieurs locataires : deux couples dont un avec un enfant de 10 ans. Les habitants exercent des métiers manuels : manœuvre, métallurgiste, décolleur, journalier, serrurier. Certains travaillent probablement directement ou indirectement pour l'entreprise Renault qui est pleine expansion.

Les Archives de Boulogne-Billancourt ont un dossier sanitaire concernant le 6/8 rue de Meudon dans lequel on trouve les différents courriers de Madame Veuve Bardet demandant à la Mairie l'autorisation de réaliser certaines transformations des bâtiments, avec plans à l'appui.

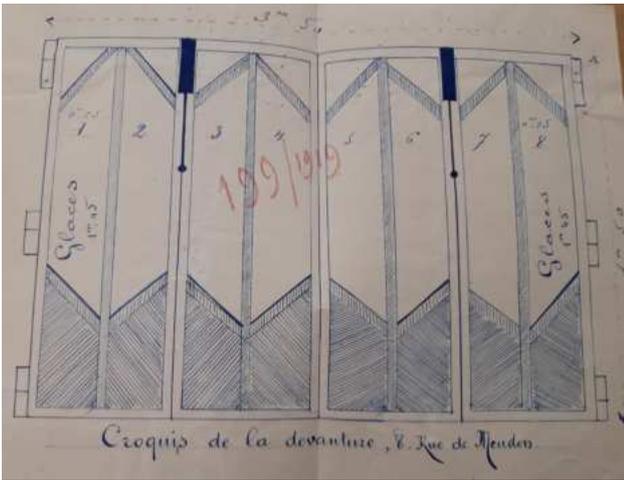
En cherchant dans les tables décennales de Boulogne-Billancourt, nous avons découvert que Monsieur Bardet était mort à Paris le 14 novembre 1919 (acte) mais il y a la retranscription de son décès à Boulogne puisque c'est son lieu de résidence.

Monsieur Rozier avait, dès 1911, demandé l'autorisation de construire une salle à manger, les plans sont de Monsieur Collin.

Il est le fils de François Bardet, mineur, et Anne Rougier qui vivent à Commentry dans l'Allier où il est né (acte). Il a épousé **Marie Agnès Crozatier**, cuisinière, à Paris 13^e, le 30 juillet 1898.

Entre 1919 et 1922, Madame Bardet fait plusieurs courriers ce qui nous permet de suivre l'évolution de la villa.

En 1919, elle souhaite mettre une lampe électrique au-dessus de sa boutique de vins. On a ainsi la preuve de la transformation de la villa au rez-de-chaussée en boutique.



Archives municipales

Le plan donne la coupe de la devanture.

En 1920, elle demande l'autorisation pour construire un appentis à usage de débarras, puis la construction d'une terrasse (pour service de restauration ? ce n'est pas spécifié).

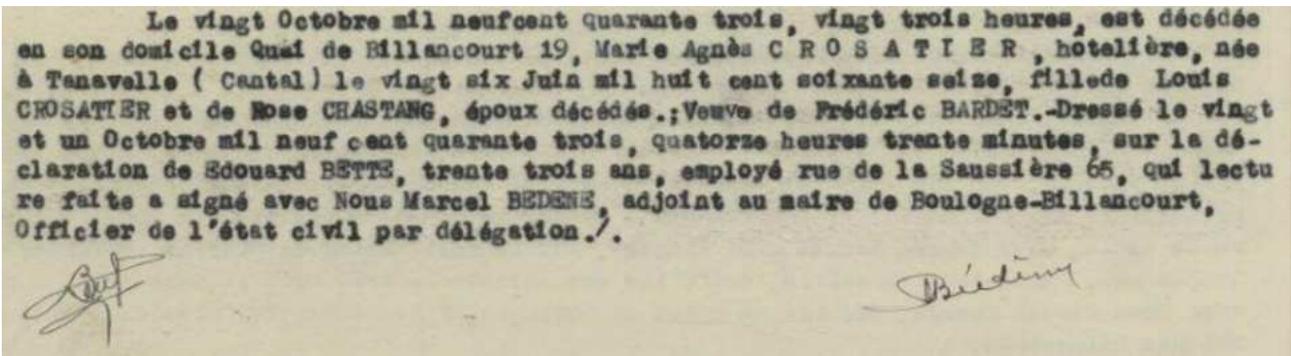
En 1922, l'aménagement d'une cuisine, de WC et d'un lavabo. On se modernise.

Mais Madame Bardet n'habite plus rue de Meudon. Au recensement de 1926, elle réside au 44 rue Traversière (angle de la rue de Meudon) dont elle est propriétaire.

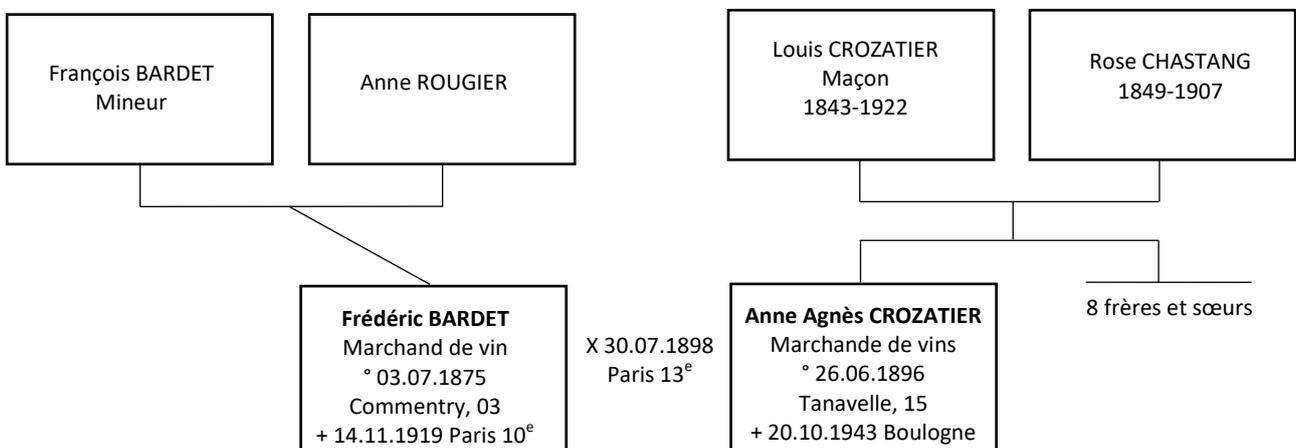
En consultant le cadastre, on voit que la famille Bardet a misé sur le développement de Billancourt car en plus de la villa rue de Meudon, Monsieur Bardet achète en 1918 le 44 rue Traversière et en 1919 le 17/19 rue Solférino où il y a "une maison, une salle à repasser, une buanderie".

N'oublions pas que beaucoup de blanchisseurs sont installés dans la ville, pas très loin, rue d'Aguesseau notamment et en 1926 Madame achète le 28 rue Traversière. Dans toutes ces propriétés, elle a des locataires. Certains de ces biens sont revendus en 1934. D'après les plans vus aux Archives de Boulogne, il semble que la villa rue de Meudon jouxtait le 44 rue Traversière. Il semble qu'il y ait bien eu un restaurant et un bar sur la propriété.

Lors des recensements de 1931 et 1936, elle habite 19 quai de Billancourt. Elle décède à Boulogne en 1943.



Extrait acte de décès 1943 - Archives municipales



La famille Asserquet

En consultant les différents recensements on a pu observer que souvent les locataires ne sont pas les mêmes. Un reste et réside dans les différents lieux.

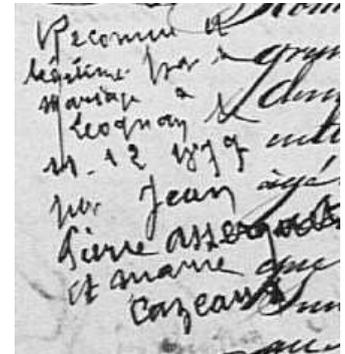
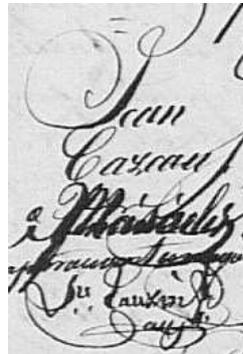
Il s'agit de **Jean Asserquet** mentionné comme serrurier en 1921. En 1931 et 1936, il est hôtelier. Est-ce lui qui tient le restaurant ? En 1946, il réside toujours au 19 quai de Billancourt. Que savons-nous de ce personnage ? Dans le dossier du 6/8 rue de Meudon, nous apprenons que c'est lui qui vend en 1945, une partie de la propriété par l'intermédiaire de Maître Vitry, notaire à Boulogne-Billancourt à Monsieur Hamounais. Puis un second lot en 1951. Lots vendus à la Régie Renault. Il quitte alors la ville, s'étant marié en 1948.

Il décède le 5 mai 1957 à Sainte-Lizaigne (Indre). Nous avons retrouvé dans le fameux dossier, un plan de la propriété précisant les ventes, les métrés.

Quand Monsieur Heckel est-il devenu propriétaire du lot numéro 3 ? Nous l'ignorons. Mais c'est lui qui le vend à la Régie Renault en 1958, lot qui était devenu le 10 rue de Meudon.

Retrouver les origines de Jean Asserquet a été un peu compliqué, mais c'est un exercice intéressant que nous voulons expliquer à nos amis généalogistes.

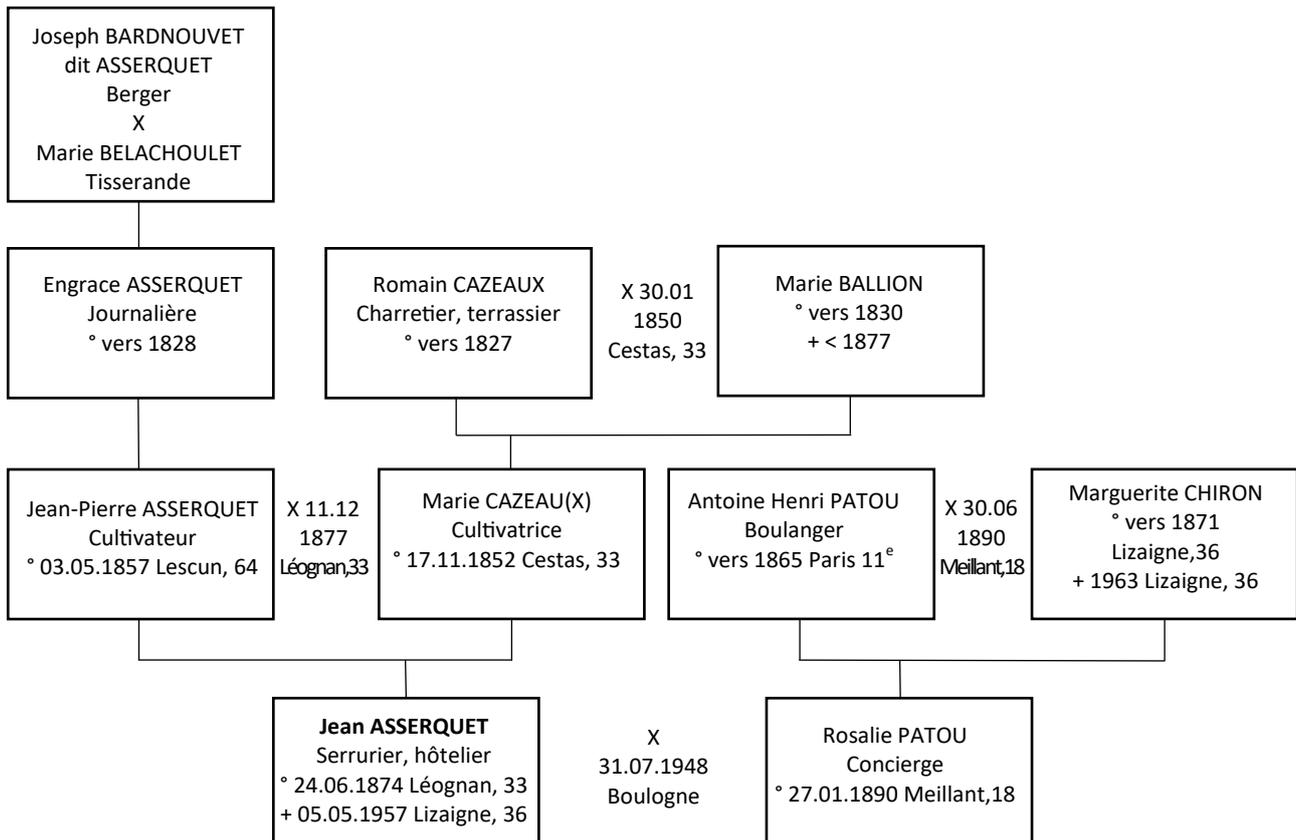
Nous savions par les recensements qu'il était de Gironde et était né en 1874 à Léoignan. Pas de Jean Asserquet dans les tables décennales. En cherchant sur Geneanet nous avons eu sa fiche militaire sur laquelle il y a la date de naissance exacte.



Acte de naissance 1874 - Archives départementales Gironde

En cherchant dans l'état civil, nous nous sommes aperçus qu'il avait été déclaré sous le nom de sa mère Marie Cazeau et reconnu par son père Jean-Pierre Asserquet, lors de leur mariage à Léoignan le 11 décembre 1877. Nous ignorons quel fut son parcours jusqu'en 1921, si ce n'est que vers 1918/1919, il résidait à Courbevoie, puis Nanterre, renseignements donnés par la fiche militaire.

Contrairement à d'autres villas de Billancourt, celle-ci est restée longtemps debout, ce n'est qu'en 1967 qu'on note la disparition de la salle de café et de restaurant. Les salariés de la Régie devaient y venir souvent.



La propriété de la famille Renault

© Le Village de Billancourt - Alexis Monnerot-Dumaine

Si Billancourt a été le célèbre site de l'usine Renault pendant près d'un siècle, c'est parce que les parents de **Louis Renault** y avaient leur maison de campagne, à la fin du XIX^e siècle. Vous le saviez ?

Il faut imaginer Louis Renault, enfant, jouant en culottes courtes aux abords du parc de Billancourt actuel. C'est cette période peu connue que je vous propose d'évoquer aujourd'hui. Avant de parler de Louis, parlons de son père, Alfred.

Alfred Renault arrive à Billancourt

Alfred Renault, fils de tailleur, est né à Saumur en 1828. Il est parisien et marié à Louise Berthe Magnien, originaire de Tours, d'une famille de commerçants.

Homme d'affaires avisé, il a fait fortune dans le commerce de draps et de boutons. Déjà actionnaire d'une société de "fournitures en gros pour tailleurs", place des Victoires, il prend le contrôle d'une fabrique de boutons en 1869 et acquiert un immeuble place Laborde à Paris où il installe sa résidence principale. Le couple a alors trois enfants : Marie Joseph né en 1863, Fernand en 1864 et Marie-Berthe en 1868.



Alfred Renault



En 1868, nous sommes à la fin du règne de Napoléon III, Billancourt est rattachée à Boulogne depuis huit ans. C'est alors une belle banlieue résidentielle et calme, lovée dans la boucle de la Seine, près de Paris.

C'est là qu'Alfred et Berthe acquièrent deux terrains contigus de 1 300 m², avec une maison, à l'angle de la rue du Cours (*avenue Emile Zola*) et de la rue Théodore (*disparue*), auprès de deux Parisiens, Michel Motheau et Victor Paul Delacroix.

Ils y passeront les jeudis, dimanches et les vacances.

Le jardin de Louis

La famille s'agrandit : Marcel naît à Billancourt en 1872, puis Louis, le dernier, en 1877. Alfred est un commerçant travailleur mais aussi un père consciencieux. Il consacre chaque moment libre à sa famille.

Les affaires d'Alfred sont florissantes et la famille agrandit son terrain par quatre autres acquisitions en 1875, 1876 puis 1883. Ils possèdent ainsi presque tout le quadrilatère délimité par les rues du Cours (*Émile Zola*), Traversière, Gabrielle et Théodore (*rues disparues aujourd'hui*). Seule lui résiste la propriété de monsieur Drugeon.

La propriété Renault est maintenant un grand parc noyé sous les arbres. Pour vous donner un repère, c'est aujourd'hui le terrain où est situé le bâtiment Dreyfus, ce grand bâtiment de brique jaune au bout du parc de Billancourt.

Les albums de famille ont conservé des images de ce vaste parc, clos de murs et traversé d'allées sinueuses. Il comprend trois petits kiosques, sous les arbres. Sur les photos, on y voit Louis dans une charrette tirée par un âne, sous le regard de sa mère. On y trouve également la cabane de 40 m², au fond du jardin, qu'il transformera en atelier.



Louis avec sa mère à Billancourt



Louis avec sa sœur

Louis avec sa mère

Lorsqu'Alfred et Louise quittent leur appartement parisien de la place Laborde pour Billancourt, ils s'y rendent via les Bateaux Parisiens par le débarcadère situé au débouché de la rue Nationale. Durant le trajet, Louis se montre plus intéressé par le moteur du bateau que par le paysage. Chez les Renault, la table est souvent mise pour accueillir des amis et des relations professionnelles.

Alfred agrandit encore sa propriété au-delà des rues qui l'entourent, sans doute pour préserver sa tranquillité. Il commence en 1881, par un petit terrain de 606 m² avec une maison, de l'autre côté de la rue du Cours (au n°9) appartenant à monsieur Lenoir. Il acquiert en 1884, un jardin de 571 m², de l'autre côté de la rue Gabrielle, au n°34. Enfin, il acquiert, en 1884, un grand terrain de 6 500 m² de prés, au nord, de l'autre côté de la rue Théodore, d'un certain Louis Adolphe Chioupe, médecin parisien. C'est sur ces prés que sera installée la première usine Renault (Ilot A).

En 1884, la propriété du vivant d'Alfred Renault approche les trois hectares.

Nos recherches sur la villa Renault

Nous avons épluché les actes d'achat conservés par Renault Histoire et les cadastres de l'époque conservés aux Archives municipales. Nous avons pu reconstituer exactement la propriété du père de Louis Renault à Billancourt, la voici.

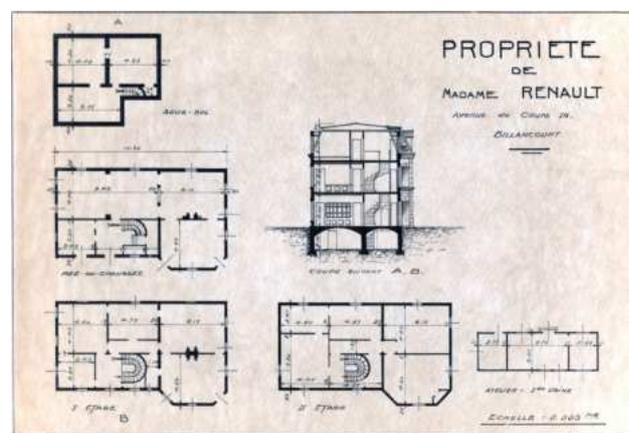
Surprise : le cadastre nous apprend qu'il acquiert également, en 1870, 1 700 m² de terrains en friche sur la moitié amont de l'île Seguin. Peut-être en fait-il un lieu de promenade pour la famille ? Ce terrain sera revendu en 1903... pas pour longtemps. La villa, située à l'angle des rue du Cours et Théodore (10 avenue du Cours) est un pavillon d'habitation agrandi en 1872, d'environ 500 m², de trois étages dont un mansardé et couvert d'ardoises. Les plans et les photos que nous avons pu récupérer nous montrent une maison d'inspiration haussmannienne et sans fantaisie décorative.



Reconstitution de la propriété d'Alfred Renault entre 1868 et sa mort en 1892 - base cadastre 1905 - Arch. municipales



La propriété d'Alfred Renault telle qu'on la situerait aujourd'hui OpenStreetMap



Avenue du Cours n° 10 - plan villa vers 1920 et photo en 1912 (Mme Renault propriétaire) acquisition n° 202 - Renault Histoire





© Photo Renault Histoire

La famille dispose de douze pièces principales, dont une salle de billard. Berthe a fait installer un piano Labrousse en palissandre dont elle joue souvent, à la grande joie des enfants. À la mort d'Alfred on comptera dans la bibliothèque 112 ouvrages et 2393 bouteilles dans la cave ! Alfred est amateur de bons vins. Pour se déplacer la famille dispose à Billancourt d'un attelage coupé trois-quarts (à cheval, bien sûr). Ils y emploient une femme de chambre et un cocher.

À l'angle des rues Gabrielle et Théodore (au 21 rue Théodore) se tient un pavillon de gardien avec deux écuries, une remise au rez-de-chaussée, plus un étage de cinq chambres avec grenier. Il est masqué par les arbres.

Alfred soucieux... de l'environnement

Alfred protège activement la tranquillité de son domaine. Un jour, il demande au maire de Boulogne d'intervenir auprès du propriétaire d'un petit bois à proximité fréquenté régulièrement par "des maraudeurs, et où des maçons et ouvriers [...] viennent y déposer leurs ordures [...] sans parler des gens qui y passent la nuit en été, ce qui inquiète toute ma famille".

En 1879, il adresse une plainte auprès du préfet concernant l'installation d'une usine "qui a pour but d'épurer les huiles minérales de pétrole et de matières insalubres" et qui vient "au milieu des propriétés bourgeoises empester le pays et le rendre inhabitable". Très ironique quand on sait ce que son fils fera de Billancourt.

Il est ironique également de lire dans les actes des propriétés d'Alfred, conservées par Renault Histoire, la clause suivante : "*L'adjudicataire ne pourra établir d'usine, manufacture, carrière, sablière, abattoir et tuerie, blanchisserie et lavoir, plâtrière, four à chaux ou à plâtre, briqueterie, ni former aucun établissement de produits chimiques ou autres nuisibles ou insalubres de nature à nécessiter une enquête de commodo ou incommodo*".

Cette clause dite "servitude Naud", concernait tous les terrains vendus par les promoteurs Bonnard puis Naud à Billancourt. Bien sûr, Louis s'empressera d'ignorer cette clause lorsqu'ils rachètera l'une après l'autre chacune des parcelles de Billancourt.



La deuxième maison, de l'autre côté de l'avenue du Cours
© Renault Histoire et Steve Légère

On retrouve également en 1882 une pétition à l'initiative d'Alfred et de son voisin, le joaillier Gustave Sandoz, demandant le "relèvement du quai de halage entre les ponts de Billancourt et de Sèvres", pour éviter les effets des crues récurrentes. La crue de 1876 est sûrement encore dans les mémoires. Le quai sera effectivement relevé quelques années plus tard. Il n'empêchera toutefois pas la grande crue de 1910.

La mort d'Alfred

La mort vient frapper la famille durement en l'espace de quelques années. Alfred perd son fils Joseph en 1886 puis sa fille Berthe en 1889.

Puis Alfred meurt le 16 juin 1892, à l'âge de 63 ans, à Billancourt, dans sa propriété du 14 rue du Cours (avenue Emile Zola). Il laisse sa femme Berthe avec ses trois garçons : Fernand, Marcel et Louis. Ce dernier n'a alors que 15 ans.

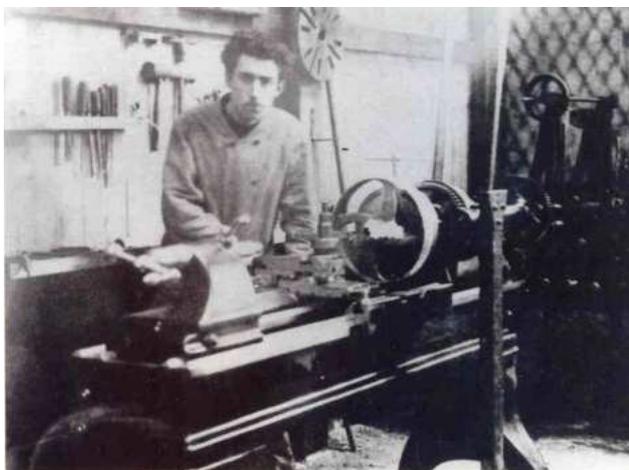
Les affaires familiales sont prises en main par Fernand, le frère aîné, tandis que sa veuve hérite de la propriété de Billancourt.

Un mécanicien génial

Dernier de la famille, le jeune Louis quitte souvent la propriété et part à la découverte de Billancourt, alors essentiellement une zone résidentielle peu construite. Place Nationale (*Jules Guesde*) il y trouve un restaurant et l'épicerie de monsieur Courtois où on peut penser qu'il trouvait ses bonbons. Au bout de la rue Nationale se trouvait l'école des sœurs Augustines de Sainte-Marie, adossée à l'église (*Louis était scolarisé à Paris*).

Empruntant la rue de la Ferme, il se rend chez monsieur Serrant, un quincailler-chaudronnier installé au 160 route de Versailles (*avenue du Général Leclerc*). C'est là qu'il apprend à souder, il a alors 11 ans.

Louis n'aime pas les chiffres et le négoce et le dit clairement à ses frères. Le jeune homme est passionné d'électricité et de mécanique. L'époque est riche en découvertes qui fascinent les jeunes gens (*songez à l'explosion de l'informatique, il y a quelques années*).



Il rencontre **Serpellet et sa voiture à vapeur**. Il arpente les allées de l'exposition universelle de 1889. Un jour, à Saint-Lazare, il se cache dans le tender d'une locomotive qui l'emmène jusqu'à Rouen, pour le simple plaisir d'admirer la machine. Il installe l'électricité dans sa chambre et dévore les ouvrages de technique. Il construit un bateau à vapeur selon les indications d'un batelier de Billancourt. L'esquif baptisé le "Gigolo" est trop lourd et faillit couler en croisant un autre bateau. L'inspecteur du service des mines qui était à bord refusa l'homologation. Une fois le bordage relevé, le permis fut accordé.

Et il n'a pas encore 20 ans !

Il passe le plus clair de son temps dans l'abri de jardin au fond de la propriété à bricoler. Cette cabane existe encore aujourd'hui, dans le jardin du bâtiment Dreyfus. Elle est rarement ouverte à la visite.



Louis et la cabane de Billancourt

Il a 21 ans lorsqu'il conçoit un nouveau mécanisme de changement de vitesse : la boîte à "prise directe". C'est une grande amélioration par rapport aux transmissions de l'époque, par chaîne, bruyantes et fragiles. Pour l'expérimenter, il décide de construire une voiturette à moteur de Dion-Bouton de 1,75 chevaux vapeur.

La voiturette est terminée en moins de trois mois, fin 1898, avec l'aide d'un camarade de régiment.

Elle peut atteindre 50 km/h et pèse 250 kilos. Les essais ont lieu sur les quais.

Le fameux réveillon de Noël 1898

En ce jour du 24 décembre 1898, Louis et son frère Marcel rejoignent des amis, à bord de la voiture, dans un restaurant de la rue du Helder à Paris, pour réveillonner. La voiturette reçoit des commentaires dubitatifs.

Pour faire taire les sarcasmes, Louis propose d'emmener ses amis gravir la rue Lepic, à Montmartre. C'est une rue pavée, longue et raide. Elle est gravie avec facilité et sans le bruit infernal que provoquaient les transmissions à l'époque. La voiturette déclenche l'enthousiasme.

Lorsque Louis Renault rentre chez lui, au petit matin de Noël 1898, il a douze commandes fermes dans la poche, accompagnées d'arrhes.

Ce sont les toutes premières commandes de voitures Renault.



Louis Renault (au volant) sur le quai de Billancourt (Stalingrad) en 1899 - BNF

On connaît la suite.

La propriété de madame Renault sera acquise par Louis un an après son décès en 1917. Il y construira le siège social qu'on peut encore voir aujourd'hui. Le reste disparaîtra progressivement, avalé par les ateliers. Les jeux d'enfant dans la maison de campagne paternelle céderont la place à l'agitation, les bruits et les odeurs de l'industrie.

Pas sûr que papa Alfred aurait apprécié.



La bâtiment Dreyfus, bâti sur la propriété familiale - Actarus

Pour en savoir plus : "Louis Renault, patron absolu", par Gilbert Hatry éditions Lafourcade.

A voir également, le site <http://louisrenault.com/>

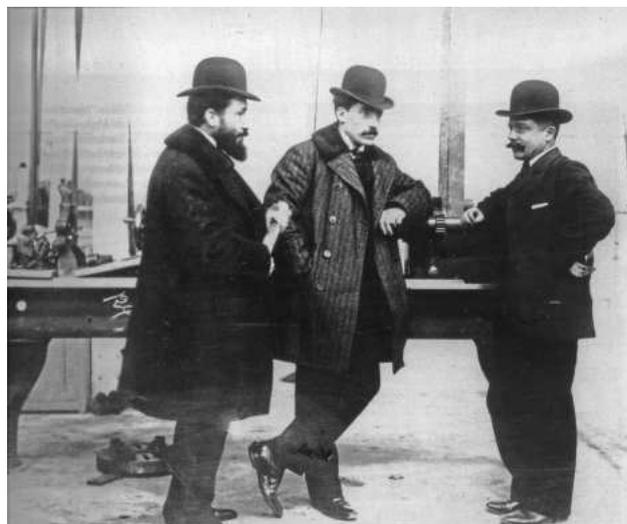
* *
*

L'accident mortel de Marcel Renault



Vous vous promenez, il y a un siècle, dans ce qui est aujourd'hui l'avenue Emile Zola. L'avenue du Cours est alors une large avenue calme et bordée de grands tilleuls. Vous tombez sur ce buste en marbre. Encastré dans le socle, un bas-relief en fonte figure une voiture de course entourée de personnages. Une petite barrière de fer protège quelques plates-bandes. La sculpture est belle et soignée, le port est digne, le regard frappe par sa sérénité. Qui est-ce ? Sur le socle vous pouvez lire "à Marcel Renault". L'industriel ? Non, Marcel est le frère cadet.

Son histoire est une tragédie qui a bouleversé l'histoire de la course automobile. Laissez-nous vous la raconter.



Marcel, Louis et Fernand Renault, de gauche à droite

Au début du XX^e siècle, l'entreprise **Renault Frères** est toute jeune. Les trois frères comprennent vite que pour se faire un nom il faut montrer les performances de leurs automobiles et donc participer aux compétitions. Elles étaient nombreuses et populaires à l'époque et bien relayées par la presse. Marcel et Louis s'engagent dans différentes courses.

En août 1899, Marcel s'aligne avec Louis au départ de la course Paris-Trouville et obtient sa première victoire en voitures, dite Coupe des Chauffeurs Amateurs. C'est la première d'une série de courses disputées de ville à ville. Dans leur catégorie spécifique, les frères Renault n'ont désormais pas de rival. Ils gagnent dans la foulée Paris-Ostende, Paris-Rambouillet, Paris-Toulouse-Paris, le second Circuit du Sud-Ouest - ou Grand Prix de Pau -, Paris-Bordeaux, Paris-Berlin, ainsi que la première étape du Paris-Arras-Paris.

La course tragique

Lors de la seule édition de la course Paris-Madrid, le 24 mai 1903, il s'aligne au volant de sa Renault AK de 40 cv portant le numéro 63, avec son mécanicien habituel, René Vauthier. Son frère, Louis, pilote la Renault numéro 3.

Plus de 170 voitures sont au départ.



Marcel Renault au départ - Jules Beau photographie sportive



Marcel Renault et René Vauthier avant l'accident

Alors que Marcel est à Couhé-Verac, à quelques kilomètres au sud de Poitiers, il double un autre concurrent mais, aveuglé par un nuage de poussière, il ne peut voir à temps un virage.

Sa voiture sort de la route à plus de 100 km/h.

Précipitée dans un fossé, elle effectue un violent tête-à-queue au cours duquel Marcel Renault et René Vauthier sont éjectés à plusieurs mètres.



Accident de Marcel Renault, supplément du Petit Journal - BnF

Les spectateurs les transportent dans une ferme à proximité. Grièvement blessé, le mécanicien s'en sort avec plusieurs fractures, mais Marcel Renault, touché à la moelle épinière, est plongé dans le coma.



Article de presse sur l'accident de Marcel Renault en 1903

Les huit autres Renault engagées se retirent de la course. Marcel meurt 48 heures plus tard sans avoir repris connaissance. Il a 31 ans. Louis termine deuxième de cette course qui sera stoppée à Bordeaux. Il ne courra plus jamais.

La presse relaye la mort du coureur et la stupeur est nationale. D'autant que ce n'est pas le seul accident mortel : neuf personnes en tout, coureurs ou spectateurs, ont perdu la vie sur cette course. C'est trop.

Les courses sur routes sont un temps interdites en France, et bannies de façon ouverte de ville en ville.

Un buste en hommage

Louis Renault commande au sculpteur Denys Puech (1854-1942) un buste à l'effigie de son frère.

Il l'expose au salon de l'auto de 1903 puis le fait installer près de la résidence familiale, sur ce qui est alors la plus belle avenue de Billancourt : l'avenue du Cours (*avenue Emile Zola*), au carrefour avec la rue Gustave Sandoz (*disparue*).



Le buste de Marcel Renault au salon de l'auto de 1903

Le monument est endommagé par les bombardements anglais de 1942, mais le buste est sauvé.

Il est déplacé dans le jardin du 27 rue des Abondances, un bel hôtel particulier propriété de Renault Histoire et qui a abrité le petit musée consacré à l'histoire de la marque.

Après la vente de l'hôtel, le buste est déplacé provisoirement à Flins où il est encore, en 2023.

Si on devait situer le monument aujourd'hui, on le placerait au milieu de l'avenue Emile Zola, à mi-chemin des rues Pierre Lefauchaux et Marcel Bontemps.



Localisation du buste de Marcel Renault - OpenStreetMap

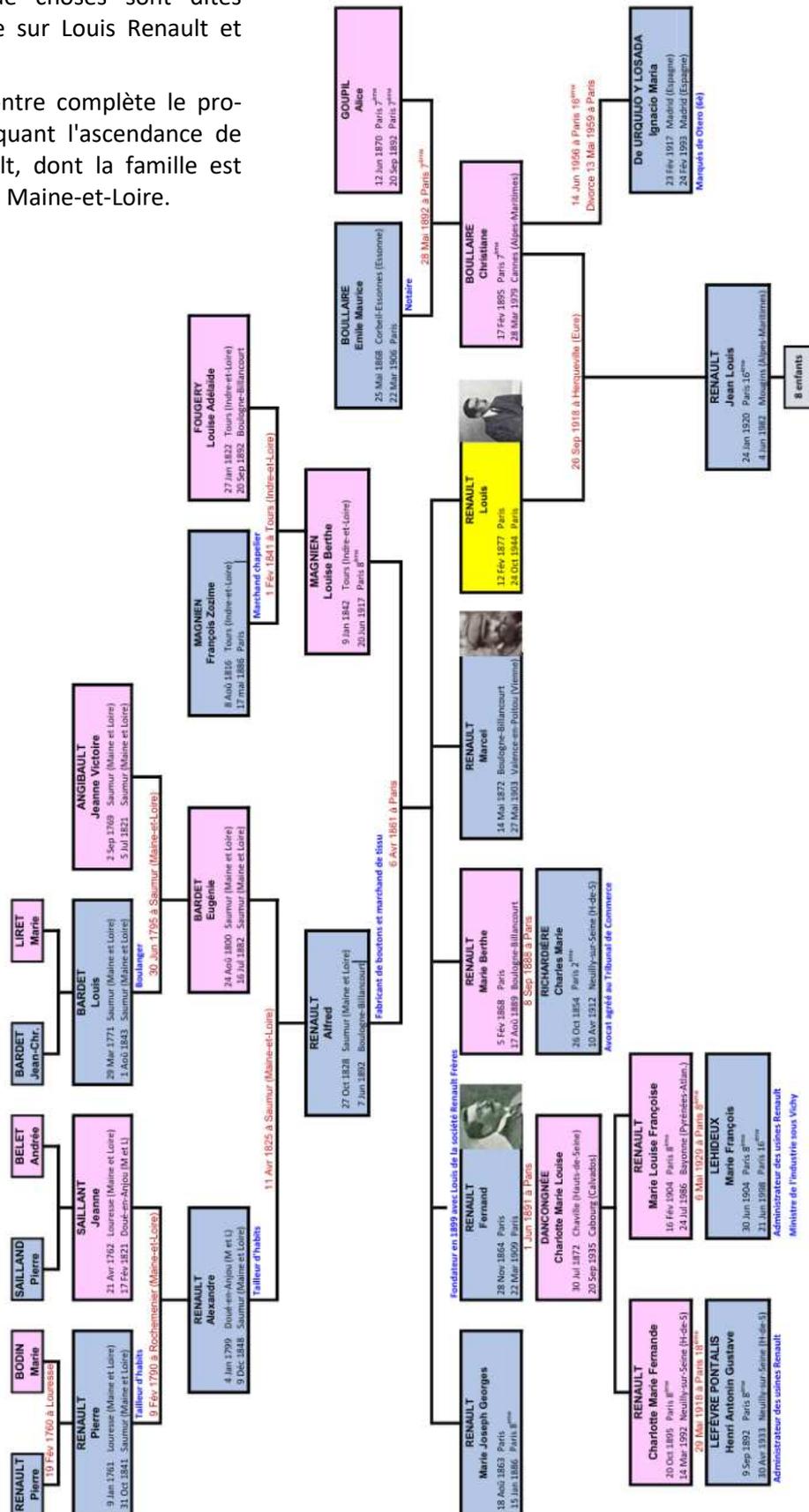


Des ouvriers de l'usine posent devant le monument vers 1907

La famille Renault

Beaucoup de choses sont dites dans l'article sur Louis Renault et sa famille.

L'arbre ci-contre complète le propos en indiquant l'ascendance de Louis Renault, dont la famille est originaire du Maine-et-Loire.



La villa Morel

© Le Village de Billancourt - Alexis Monnerot-Dumaine

Pendant deux ans, faute de mieux, nous avons baptisé cette villa "la-belle-maison-à-gauche-sur-la-carte-postale-de-l'avenue-du-Cours". Voir la photo ci-dessous.

Nous avons même pensé à un moment qu'il s'agissait du pavillon de l'ancienne ferme de Billancourt.

Et puis, un jour, eurêka !



Avenue du Cours vers 1907 – Coll Steve Légère.

Sur la carte postale, nous remarquons le buste de Marcel Renault visible au loin.

Les ombres correspondent à une fin d'après-midi ensoleillée.

Nous sommes à l'angle de l'avenue et du quai de Billancourt (quai Georges Gorse).

Le photographe se tient donc dos à la Seine.

Une magnifique photo, au demeurant, qui montre en enfilade la plus belle avenue de Billancourt, à l'époque (avenue Émile Zola aujourd'hui) avec ses quatre rangées de tilleuls.

Maintenant que nous nous repérons, tout devient plus simple. La maison est au 39 quai de Billancourt et 1 avenue du Cours.

Une avenue qui soutiendrait la comparaison avec l'avenue Robert Schuman actuelle. L'avenue a été durant des siècles le chemin d'accès à la Seine depuis la ferme de Billancourt. On en reparlera. Richement ornée, cette maison à gauche ne passe pas inaperçue. Pourtant elle est insaisissable.

Qui est-elle ?

À qui appartient-elle ?

Une seule chose est sûre : elle n'existe plus.

Pas moyen de la retrouver dans notre photothèque. Les photos aériennes et les panoramas depuis Bellevue ne sont d'aucun secours. L'avenue du Cours (Émile Zola) est longue et ses hauts arbres masquent tout.



Vous connaissez la méthode : cadastre, matrices, recensements et, puisqu'elle est en plein trapèze, nous frappons à la porte de Renault Histoire et, là tout s'éclaire : nous découvrons l'acte d'achat et de magnifiques plans et photographies.

Une villa conçue pour recevoir

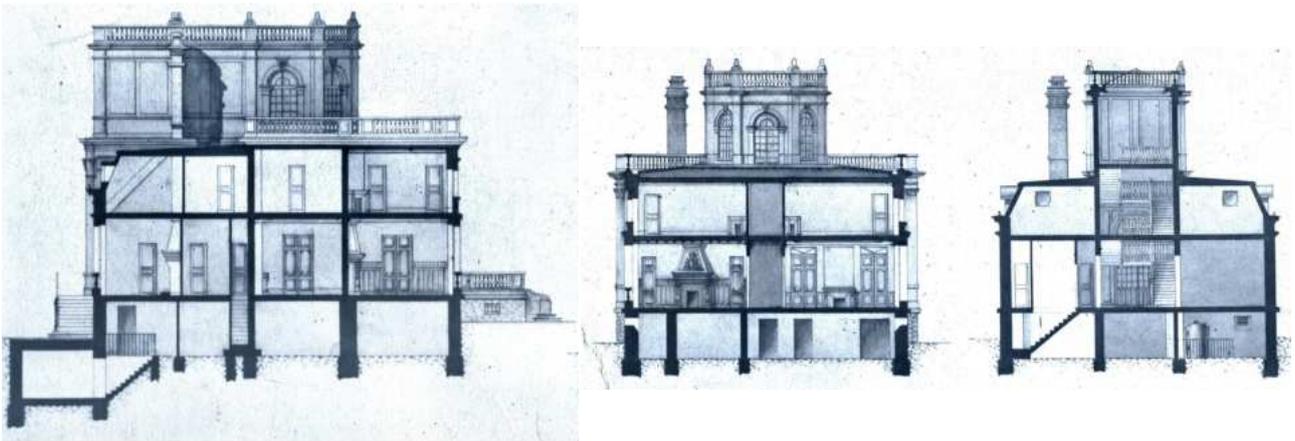
Admirons tout d'abord la maison. Elle date du XIX^e siècle. Le parti pris architectural est clair : la maison doit être belle.

Les ornements sont nombreux : chapiteaux corinthiens coiffant des pilastres, médaillons, encadrements de portes et fenêtres, grandes fenêtres cintrées.

Ce qui frappe d'emblée, c'est cette sorte de kiosque octogonal posé sur le toit. On y accède via un grand escalier central éclairé par un lanterneau.



Entrée côté avenue du Cours (Émile Zola) 1918 - Coll. Renault Histoire.



Plans de la Villa Morel en 1918 - Coll. Renault Histoire.

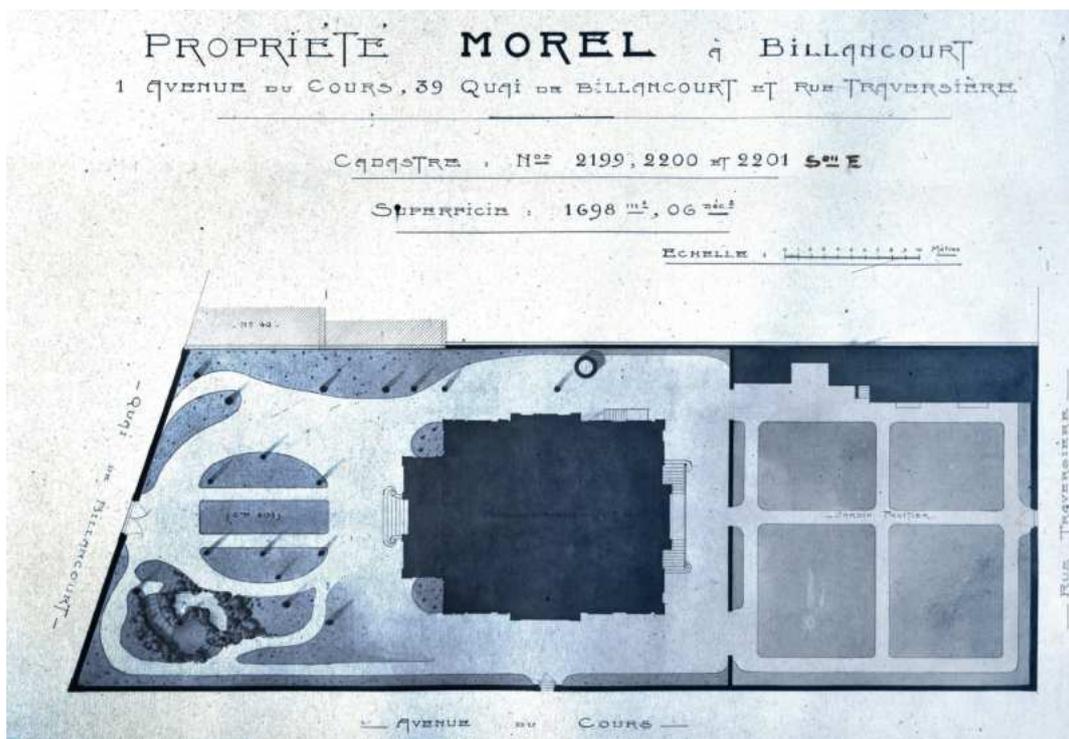
De cette grande terrasse bordée par une balustrade on domine les quais. Selon nous, cette maison a été pensée pour recevoir.

Ce n'est pas la maison de campagne du père de famille mais un lieu de rencontre élégant. On imagine les soirées d'été, **la vue sur l'île Seguin** et **le tir au pigeons** juste en face.

La Seine, noire, qui s'écoule en contrebas, les invités devisant sur la terrasse, à la lueur de torches. Le voisinage est à l'époque très clairsemé.



Façade côté quai en 1918 – © Coll. Renault Histoire



Vue de haut. À gauche, les quais, en bas l'avenue du Cours (Émile Zola) – © Coll. Renault Histoire

Le terrain s'étend sur plus de 1 600 m² avec des entrées sur trois côtés. Le jardin côté quais, plutôt petit, est composé d'une pelouse couverte d'arbres et de ce qui semble être un petit monticule surmontant une petite pièce d'eau.

Derrière la maison se tient un grand carré d'arbres fruitiers visibles ci-dessous. Des dépendances (appelées "pavillon") s'ouvrent sur la rue Traversière.



Arrière de la villa, depuis le verger, en 1918
© Collection Renault Histoire

*Qui donc a pu construire
cette maison exubérante ?*

Nous sommes partis à sa recherche et nous n'avons pas été déçus.

*Mercedes^e Martinez
artiste lyrique*

Extrait de l'acte d'achat de 1918 par Louis Renault
Coll. Renault Histoire.

Mercedes Martinez est une chanteuse lyrique espagnole qui a connu son heure de gloire dans les théâtres parisiens de la fin du XIX^e siècle.

Quelle était son histoire ?

Qu'est devenue la villa à l'arrivée de Renault ?

Quand a-t-elle disparu ?

Mercedes Martinez, chanteuse lyrique espagnole

était propriétaire de la maison d'habitation et du jardin pour les avoir acquis de Mademoiselle Manuela ou Manuella Marti dit Mercedes Martinez célibataire majeure, artiste lyrique demeurant à Billancourt, rue Craversière n: 49 suivant contrat reçu par M^e Fauchey, notaire

Extrait de l'acte d'achat de 1918 par Louis Renault Coll. Renault Histoire.

Pour une maison spectaculaire, il fallait bien une artiste et c'est le cas de Mercedes Martinez. Cette chanteuse lyrique espagnole est au faite de sa popularité lorsqu'elle achète un terrain vierge à un certain Isidore Coulombel en août 1892. Elle fait bâtir dessus cette maison sans doute peu de temps après.

Née **Manuela Marti** en 1847 près de Barcelone d'un père tisserand, elle monte à Paris, sans doute attirée par ce qui est alors la capitale mondiale des arts.

La France est à l'époque prise de passion pour les "espagnolades". Bizet a composé en 1875 son éternel opéra "Carmen" et les Français découvrent l'exotisme des histoires d'Andalousie, de toreros et de corridas.

À Paris, on aime le boléro, les habaneras et le flamenco, un univers pittoresque dans laquelle Manuela trouvera sa place sous le nom de scène "**Mercedes Martinez**".

Mercedes chante à Paris avec les plus grands de son temps. En janvier 1889, on la voit chantant un "oratorio à Jeanne d'Arc", à l'Hôtel Continental.

Le Figaro 29 août 1888 – Gallica



Scène de Carmen de Georges Bizet – Bridgeman Berlin.

Puis on l'écoute dans "le Trouvère" au Théâtre Lyrique National pour lequel elle a signé pour 3 ans.

Elle chante souvent des œuvres originales de son jeune neveu **Esteban Marti**, compositeur aujourd'hui tombé dans l'oubli, comme cette habanera retrouvée dans un numéro du Figaro d'août 1888 :

Sevilla
(HABANERA)
CHANTÉE PAR M^{me} MERCEDES MARTINEZ
Musique de M. ESTEBAN MARTI

En 1889, elle popularise dans tout Paris "Merceditas", un boléro de Marti.

On la retrouve en 1890 au théâtre historique de la société Benvenuto Cellini chantant, entre autres, le Boléro des Vêpres Siciliennes de Verdi. On la qualifie dans la presse "d'extrêmement douée".



Esteban Marti (1867-1925)



Elena Sanz en 1891
Wikipédia

Son neveu compositeur et la diva Elena Sanz

C'est un spectacle musical évoquant les soirées madrilènes et sévillanes, chanté par divers artistes espagnols. Le tout-Paris français et espagnol s'y retrouve.

Des critiques décrivent Mercedes comme étant "l'âme de ces soirées", gaie et pleine d'entrain. Elle n'hésite pas à donner libre cours à sa chaleur ibérique et à lancer des œillades suggestives à l'adresse des spectateurs. Un critique espagnol la décrit "belle et élancée" avec une "voix métallique sonore".

Bureaux à 1 h. 1/2 **VAUDEVILLE** Bideau à 2 heures

JEUDI PROCHAIN

MATINÉE ESPAGNOLE

TABLEAUX ANDALOUS

Spectacle en 3 actes et 4 tabl., par. et mus. de Esteban Marti

Ramis	Martinez]
El Curro	José Maris
Jimenes	J. Rodriguez
Andaluz	T. Moreno
Le veilleur de nuit (El Senero)	L. Pombo
Amparo (la Campanera	Mmes M. Martinez
Rosita (mde de beignets)	Morino
Soledad (mde de gateaux)	Miles Manuela
La servante (criada)	Encarnacion
La folie du carnaval	Antonia Povedano
Bergère (première)	Olivarès
Bergère (seconde)	Lola Nadal

Toreros, paysans, peuple

RECREO ESPAGNOL

Premier acte **LE RETOUR DE TORRIJO**

1 Spanijm, Ouvert, par l'orchest.	5 Jeu de Pandereta par M. Bois-Jovani
2 Sevillanas Mollares, chanté par M. J. Ramis, dansé par Mlle Mercédès et M. Papa	6 Caprice espagnol, par les chœurs
3 Viva la Caga (Habanera) Chanté par Mme M. Martinez	7 Prière, chantée par M. Martinez M. Ramis et M. Rodriguez
4 Curra (Danse andalouse) Dansée par Mme Carmen	8 Finale par les chœurs

Deuxième acte **LA CROIX DE MAI**

1 Prélude-intermède, par l'orch. Sérénade, chantée par M. Moreno et les chœurs (hommes)	5 Duo Chanté par Mles Olivares et Nadal Musique de Pagans
2 Le Veilleur de nuit Chanté par M. Pombo	6 Tango, dansé par Mlle Mercédès Acc. p. r MM. Francisco et Jose
3 La Jardinera Chanté par Mme M. Martinez Par. et mus. de M. Lo ez de Friss	7 El Vito Chanté par Mme Martinez et les chœurs, dansé par Mme Carmen
4 Ninita Seguedillas Chantée par M. Ramis	



Cette artiste des "Soirées d'Espagne" est-elle Mercedes Martinez ?
Atelier Nadar – Gallica.

Mais le succès le plus relayé par la presse est celui des "matinées espagnoles" et surtout des "Soirées d'Espagne" données au Théâtre du Vaudeville, boulevard des Capucines, en 1889 et 1890.

Durant ces "soirées d'Espagne" elle chante en duo avec la grande contralto **Elena Sanz**. Celle-ci, avant d'avoir été chanteuse à l'Opéra de Paris durant deux ans, a été la maîtresse du roi d'Espagne Alphonse XII. Elena Sanz a eu de lui deux fils, qu'il n'a pas reconnus.

Notons au passage qu'Elena Sanz, bien que parisienne, possédait aussi un "beau domaine" à Billancourt, route de Versailles (Édouard Vaillant) près de la Porte de Saint-Cloud.

Après le succès des "Soirées d'Espagne", Mercedes ne fait plus autant parler d'elle. Nous avons trouvé la trace de quelques concerts en 1892 ou 1894.

C'est à cette époque qu'elle s'installe à Billancourt. Reçoit-elle dans sa villa ?

Très probablement, elle a été construite pour ça. Il ne semble pas qu'elle y vive à l'année, elle n'apparaît dans aucun recensement.

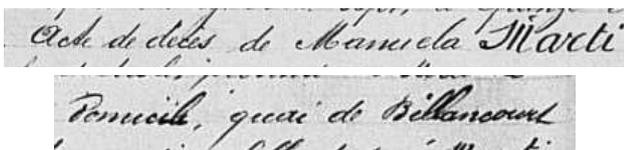
En 1893, on retrouve dans la Vie Parisienne une petite annonce dans laquelle elle vend aux enchères à l'hôtel Drouot des bijoux, de "riches costumes de soirées, bronzes anciens et modernes".



La Vie Parisienne - 7 janvier 1893 - Gallica

A-t-elle des difficultés financières ? En a-t-elle besoin pour financer sa maison ?

Manuela Marti meurt à Boulogne le 13 avril 1897, dans sa villa du 39 quai de Billancourt à l'âge de 49 ans. Elle est célibataire et sans enfant.



Extraits - Acte de décès 1897
Archives municipales.

Le mystère Martial Chabrol

Avant de mourir, Manuela désigne pour légataire universel un certain **Martial Chabrol** qui devient donc le nouveau propriétaire. Il avait déjà acquis le pavillon attenant, côté rue Traversière, l'année précédente.

Nous avons trouvé peu de choses sur lui si ce n'est qu'il est célibataire et rentier. Il est né en 1841 d'un boulanger de Limoges.

Quelles étaient leurs relations ? Comment se sont-ils connus ? On ne sait pas.

Martial avait des oncles et cousins à Paris qui fréquentaient le monde du spectacle dont notamment Paul Gallimard (le père de l'éditeur Gaston Gallimard) qui fut propriétaire de théâtres. Peut-être a-t-il rencontré Mercedes par leur intermédiaire ?

En tout cas, leur relation a dû être solide et durable car nous avons découvert que ces deux célibataires sont enterrés ensemble au cimetière de l'avenue Pierre Grenier !

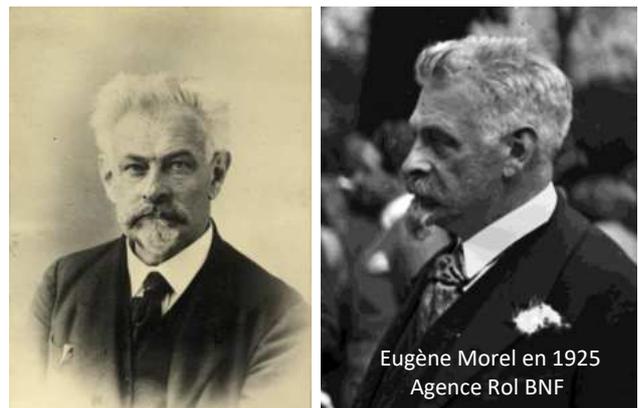
Martial meurt dans la villa du quai de Billancourt le 20 novembre 1902 à 61 ans et sans enfants. La maison passe alors entre les mains de sa sœur Anathalie Chabrol épouse Donnet. Les Donnet ne semblent pas avoir quitté Limoges. La villa semble être habitée par M. et Mme Chapis, probablement locataires.

Au décès de la sœur, en janvier 1908, ses enfants et son mari en héritent. Ils la conserveront quatre années encore pour finalement la revendre à l'écrivain Eugène Morel en avril 1912, pour 50 000 francs.

Eugène Morel, écrivain et bibliothécaire

Eugène Morel est un écrivain, critique littéraire et bibliothécaire français. Avant son arrivée à Billancourt, il a déjà à son actif une vingtaine de romans et de pièces de théâtre.

Il est connu surtout pour avoir fortement influé sur l'évolution des bibliothèques françaises au XX^e siècle. Il soutient l'idée d'un accès gratuit aux bibliothèques et leur financement public. Il soutient la réforme du dépôt légal et propose une réforme de la formation des bibliothécaires.



Lorsque nous avons voulu nommer la villa, c'est son nom qui s'est imposé car il est le premier que nous avons rencontré au cours de nos recherches. Aurions-nous dû l'appeler "Villa Marti" ou "Villa Martinez" ?

Eugène Morel n'a pas été très inspiré pour cette acquisition dont il ne profitera que six années. À sa décharge, quand il l'achète en 1912, les quais sont agréables et l'usine Renault est loin, du côté de la place Jules Guesde. Pouvait-il deviner que, la Grande Guerre éclatant, Renault prendrait une telle ampleur et que sa villa se trouverait cernée de toutes parts ?

À la fin de la guerre, Eugène Morel n'a pas d'autre solution que de vendre et partir. Le 5 septembre 1918, il cède à Louis Renault les 1 600 m² de la propriété.

La dernière villa disparue du trapèze

Sur l'incroyable photo aérienne ci-dessous, la villa Morel, propriété de Renault depuis un an, semble bien isolée dans l'immensité de l'usine. Le pavillon et le verger ne sont plus là. Les arbres de l'avenue non plus.



La villa Morel en 1919 et l'usine Renault – IGN.



Nous avons retrouvé une photo des lieux au début des années 20. À cet endroit se dresse un bâtiment industriel, sans âme et sans fenêtres : le bâtiment P4. Là où résonnaient les vocalises de la soprano espagnole, on fabrique dorénavant des voitures.



Le bâtiment P4 vers 1920 – © Coll. Renault Histoire

L'atelier P4 ne durera pas très longtemps car en 1928 il faut fabriquer, à l'extrémité de l'avenue Émile Zola, le pont Daydé qui permettra à Louis Renault de construire son usine ultra-moderne sur l'Île Seguin.

Aujourd'hui, si on devait localiser la villa Morel, on la situerait approximativement à l'emplacement de la rampe d'accès au pont bleu, côté Billancourt.



Pont Daydé 2022 Google Earth.

Avec la villa Mauresque, sa voisine, la villa Morel est probablement la dernière villa disparue au cœur du trapèze.

Elle témoignait, peut-être plus qu'aucune autre, de l'image de lieu de villégiature que représentait le Village de Billancourt au XIX^e siècle.

Chaque Parisien fortuné pouvait y faire construire son "château en Espagne", à la sortie de Paris.

Les familles Marti, Chabrol et Morel

Au détour de l'évocation de cette villa, ont commencé à se dessiner plusieurs personnages et nous sommes, après l'évocation de la villa, partis à la recherche de leur histoire.

La famille Marti

La chanteuse lyrique dont le nom de scène est Mercedes Martinez s'appelle **Manuela Marti**. Elle est espagnole, née à Manresa province de Barcelone d'après les informations figurant sur son acte de décès. On sait également qu'elle est née vers 1847, fille de Jose Marti et de Francisca Espinal.

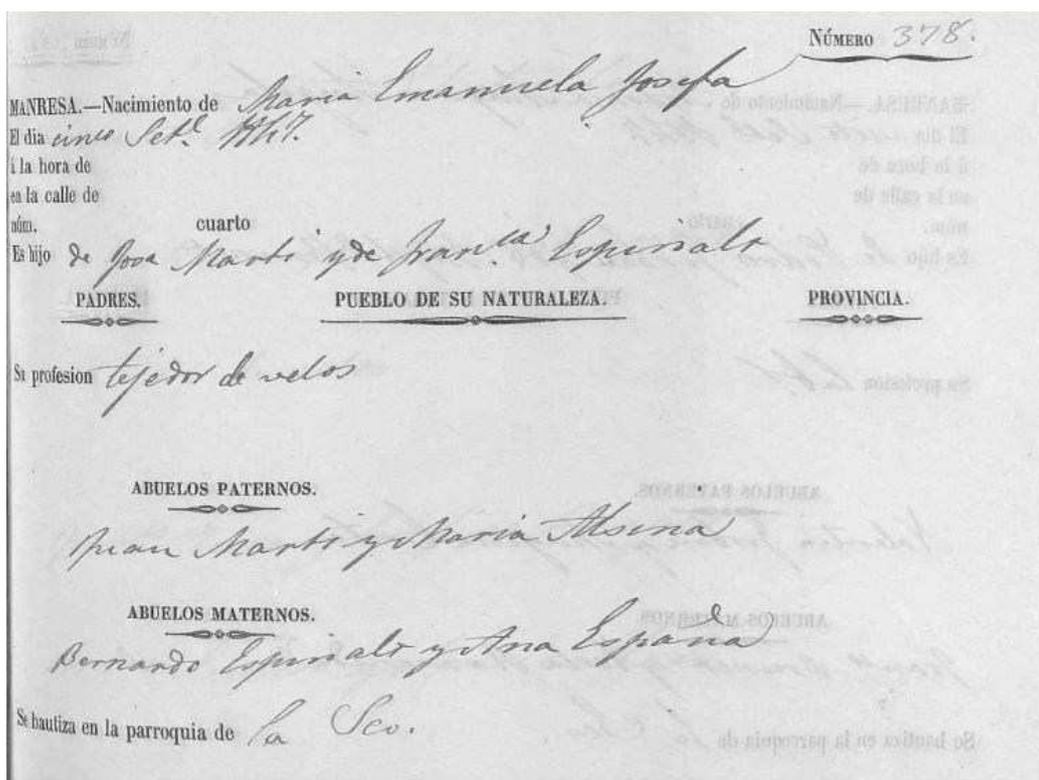
Voir ci-dessous l'acte n° 378 où sont indiqués outre le nom des parents, ceux des grands-parents.

Ce particularisme va nous permettre de confirmer facilement son lien de parenté avec Esteban Marti. A noter également que les Espagnols accolent généralement le patronyme de leur mère à celui de leur père.

Jose Marti et Francisca Espinal se sont mariés à Manresa le 7 mai 1843 (acte n° 51).

Parmi leurs enfants, on trouve **Jose Prudencio Ignacio**, né le 1^{er} novembre 1844, également à Manresa (acte n° 438).

Parallèlement, dans l'acte de naissance d'**Esteban Jose Jaime Marti**, le compositeur de musique, à Barcelone le 21 juillet 1867 (acte n° 3445), on apprend qu'il est fils de Jose Marti y Espinal et petit-fils de Jose Marti et Francesca Espinal.



Acte de naissance de Maria Emanuela Josefa Marti - Registres d'état-civil de Manresa - Familysearch

Numero : 378

Manresa - naissance de Maria Amanuela Josefa

Le cinq septembre 1847

Est enfant de Jose Marti et de Francesca Espinal.

Profession : tisserand

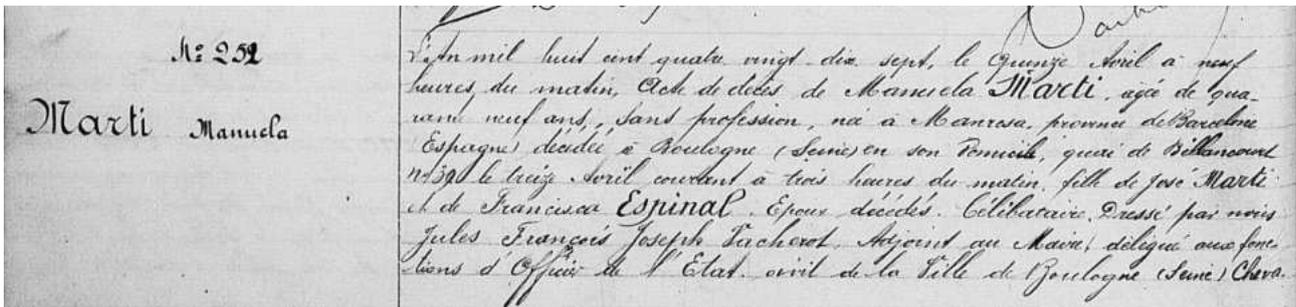
Grands-parents paternels : Juan Marti et Maria Alsina

Grands-parents maternels : Bernardo Espinal et Ana España

A été baptisée en la paroisse de La Seu

Il est donc bien le neveu de la chanteuse.

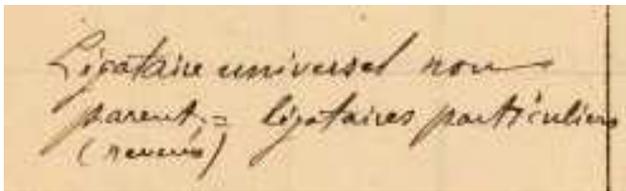
Nous remercions les Amics de la Societat Catalana de Genealogia (SCGHSVN) qui dépend de la Société Catalane de Généalogie dont un membre nous a aidé à retrouver les différents actes concernant la famille Marti à Manresa et à Barcelone.



Extrait - Acte de décès 1897 - Archives municipales de Boulogne-Billancourt.

Quand Manuela Marti décède le 13 avril 1897 à son domicile du quai de Billancourt, il est indiqué qu'elle est célibataire.

Elle n'a pas d'enfant semble-t-il et a nommé un légataire universel comme on peut le noter sur la table de successions et absences de l'année 1897.



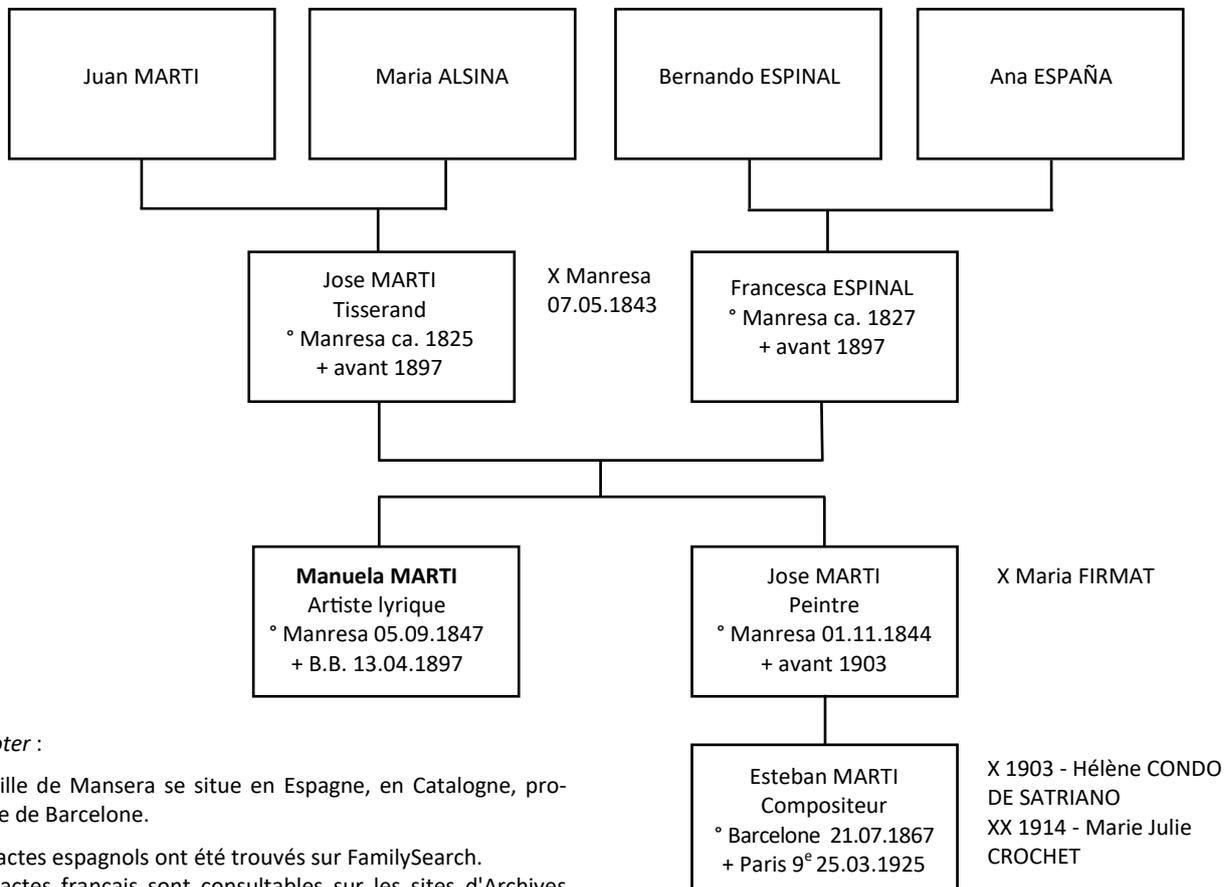
Il s'agit de Martial CHABROL qui achète alors un caveau au cimetière de Boulogne où elle va être inhumée ; mais nous en parlerons un peu plus loin.

Esteban Jose Jaime Marti, le neveu de Manuela Marti, s'est lui marié deux fois. Aucun enfant n'a été trouvé.

Il décède à Paris 9^e le 25 mars 1925. Il est inhumé au cimetière parisien de Pantin division 128, ligne 5.

N ^o du REGISTRE d'inhumation	DATES de l'INHUMATION	NOMS ET PRÉNOMS des DÉCÉDÉS	SITUATION de la SÉPULTURE		
			DIVISION	LIGNE	NUMÉRO
2445	15 Décembre 1915	Martel Charles	117	5	
1502	30 Juin	Martens Abouane	116	14	
2444	27 Mars	Marti Esteban	128	5	19

Registre d'inhumation Pantin 1925 - Archives de Paris



A noter :

La ville de Mansera se situe en Espagne, en Catalogne, province de Barcelone.

Les actes espagnols ont été trouvés sur FamilySearch.
Les actes français sont consultables sur les sites d'Archives départementales ou municipales.

La famille Chabrol

Martial Chabrol est né à Limoges (87) le 23 mars 1841. D'après son acte de naissance il est fils de Jean-Baptiste et de Françoise Duché. Son père est boulanger. Mais quel est son parcours ?

Lorsque sa sœur, Anathalie Chabrol épouse Donnet, née à Limoges le 24 septembre 1849, reçoit la maison en succession, il est indiqué que Martial Chabrol est célibataire sans descendance. Pas de mariage, pas de naissance d'enfant, donc aucun acte où Martial Chabrol pourrait apparaître. Pas de recensement à Paris au XIX^e siècle.

C'est du côté de sa mère, Françoise Duché, que se trouvent des pistes intéressantes. En effet ses deux oncles maternels sont venus s'installer à Paris (cf. *généalogies sur Geneanet*).

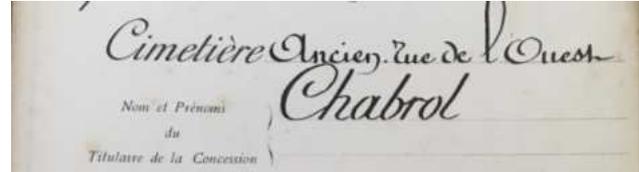
L'un deux, Pierre Jean-Baptiste Duché, a eu un fils, Pierre, né en 1847, cousin germain de Martial Chabrol. Il est négociant mais aussi collectionneur.

Il y a aussi Lucie, la demi-sœur de Pierre, également cousine germaine de Martial Chabrol, qui épouse en 1880 Paul Gallimard et est la mère de **Gaston Gallimard**, l'éditeur. D'après sa fiche Wikipedia, Paul Gallimard est collectionneur et fréquente les théâtres ; il devient propriétaire du Théâtre des Variétés et du Théâtre de l'Ambigu-Comique. Il a comme maîtresse une actrice également cantatrice, Amélie Diéterle.

On peut imaginer Martial Chabrol, arrivé seul à Paris, proche de ses oncles et cousins, peut-être travaillant avec eux (*négociant ?*) et fréquentant les milieux artistiques.

C'est peut-être dans ce cadre qu'il fait la connaissance de Manuela Marti. Relation amicale ou amoureuse ?

Au moment du décès de Manuela Marti, il acquiert une concession au cimetière, 7^e division, n° 329, et elle y est inhumée.

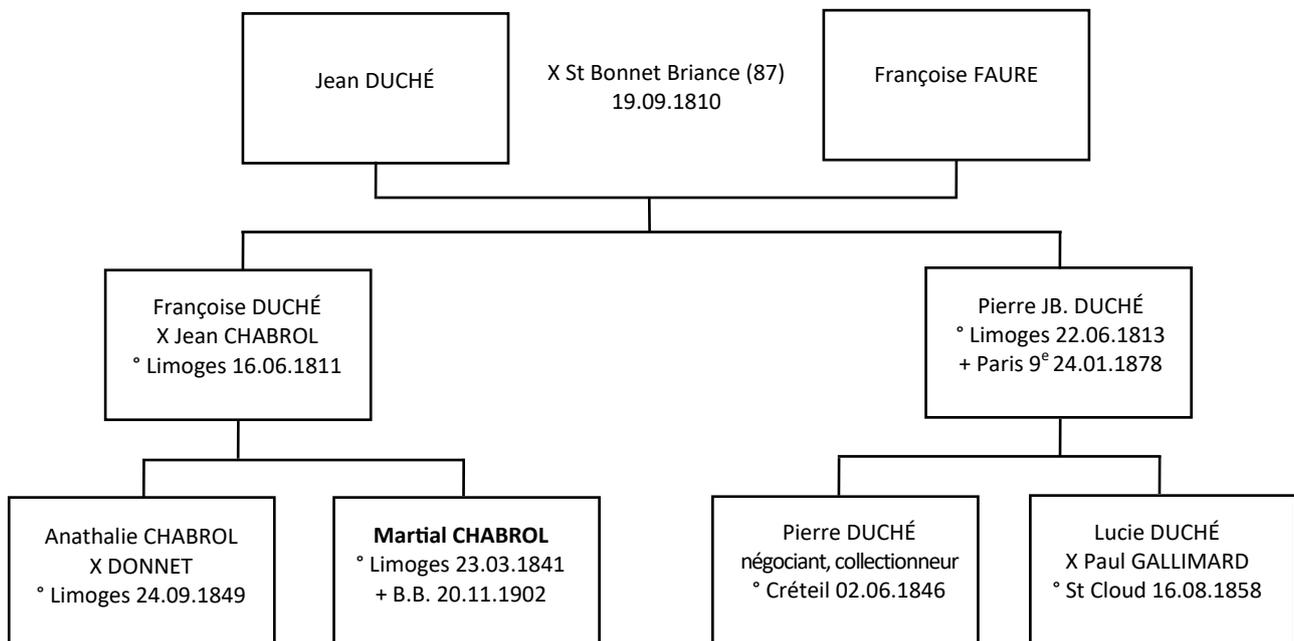


Extraits registre du cimetière rue de l'Ouest.

Nom du Marbrier <i>Mourgue</i>		
Nombre de Cases du Caveau		
sans compter le mètre sanitaire		
NOMS DES DÉCÉDÉS	DATES DES INHUMATIONS	OBSERVATIONS EXHUMATIONS — REUNIONS
<i>Manuela Marti</i> <i>Mariée le 15 Avril 1897</i>	<i>29 Avril 1897</i>	
<i>Chabrol Martial</i> <i>11 ans 10 mois & 10 jours</i> <i>1902</i>	<i>22 Novembre 1902</i>	



Lorsque Martial Chabrol décède au 39 quai de Billancourt le 20 novembre 1902, il est inhumé dans le même caveau.



La famille Morel

Eugène Morel qui acquiert la villa en 1912 est un critique littéraire et bibliothécaire reconnu par sa profession. On trouve donc des informations le concernant, par exemple une fiche Wikipédia.

Eugène Alphonse Morel est né à Paris 3^e le 21 juin 1869, fils de Charles Alphonse, fabricant de bronze, et de Marie Louise Salenson.

Sur son acte de naissance aux Archives de Paris, figurent deux mentions marginales de mariage.

Le premier le 8 juin 1905 à Paris 17^e avec Elise Marie Chigot et le second à Ablon-sur-Seine le 22 juillet 1909 avec Mélanie Marie Julienne Rigaud.

La famille réside 5 chaussée du Pont de Grenelle à Paris 16^e. C'est là que naissent leurs deux premiers enfants, Perrine Louise le 25 février 1910 et Frédéric Serge le 12 août 1911.

D'après sa fiche matricule (classe 1889 - n°3802), c'est en juin 1913 qu'il s'installe quai de Billancourt.

LOCALITÉS SUCCESSIVES HABITÉES PAR SUITE DE CHANGEMENTS DE DOMICILE OU DE RÉSIDENCE.			D domicile ou R résidence.
Dates.	Communes.	Subdivisions de région.	
Corps Qu. 22 7 05	Paris boulevard Bessières 113		
1895 20 08	Paris 5 ^e Ch. du Pont de Grenelle		
16 6 13.	Paris 5 ^e chaussée du Pont de Grenelle 39 quai de Billancourt		R

Archives de Paris

Ou plus exactement c'est peut-être à ce moment-là qu'il décide de faire de sa résidence principale la villa achetée un an plus tôt, en avril 1912.

Au moment de la guerre, il est mobilisé, est affecté en 1915 à la 20^e section de secrétaires d'Etat-major, puis est placé en sursis d'appel au titre de la Bibliothèque Nationale.

C'est à la fin de la guerre qu'il vend la villa du quai de Billancourt et, bien qu'il n'y ait pas d'autre mention de domicile sur sa fiche matricule, on peut penser qu'il s'installe à Meudon.

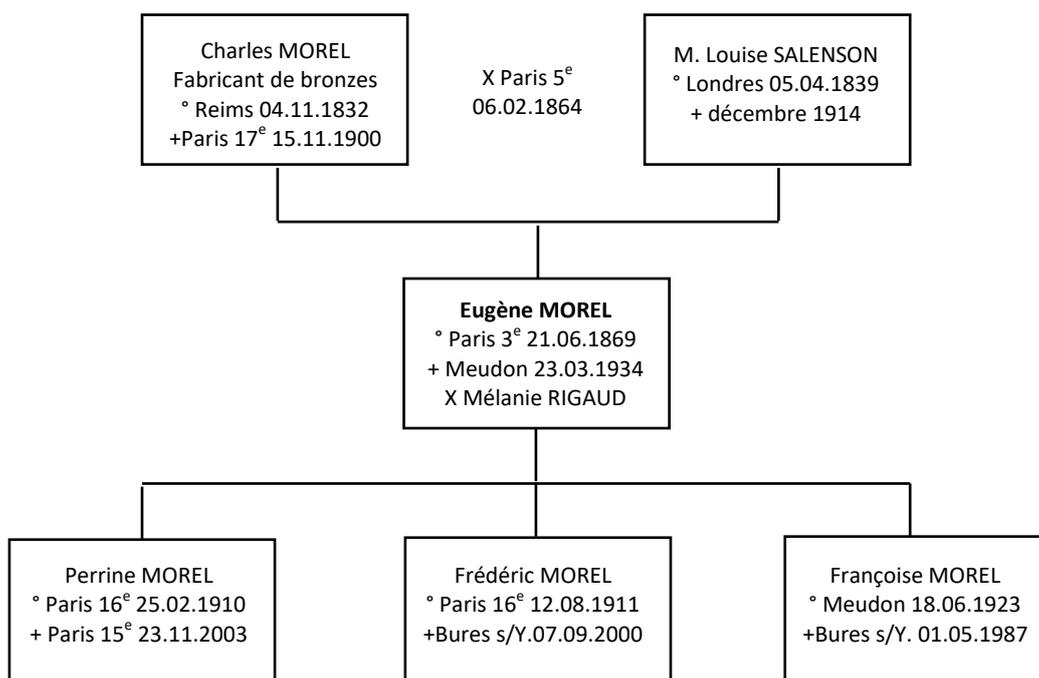
On y trouve toute la famille dans les recensements de 1921, 1926 et 1931 au 16 rue des Sorrières. C'est là que naît le 18 juin 1923 sa fille Françoise.

C'est à cette même adresse de Meudon qu'il décède le 23 mars 1934 à l'âge de 64 ans.

Le vingt trois mars mil neuf cent trente quatre est décidé en son domicile, 16 rue des Sorrières Eugène Alphonse Morel, né à Paris (Seine) le vingt un juin mil huit cent soixante neuf, Conservateur adjoint à la Bibliothèque Nationale Chevalier de la Légion d'Honneur, fils de Charles Alphonse Morel et de Marie Louise Salenson épouse décédée. Époux de Mélanie Julienne Rigaud Pressé le vingt quatre mars mil neuf cent

Archives des Hauts-de-Seine

Il est inhumé au cimetière du Père Lachaise.



L'étrange villa mauresque du quai de Billancourt

© Le Village de Billancourt - Alexis Monnerot-Dumaine

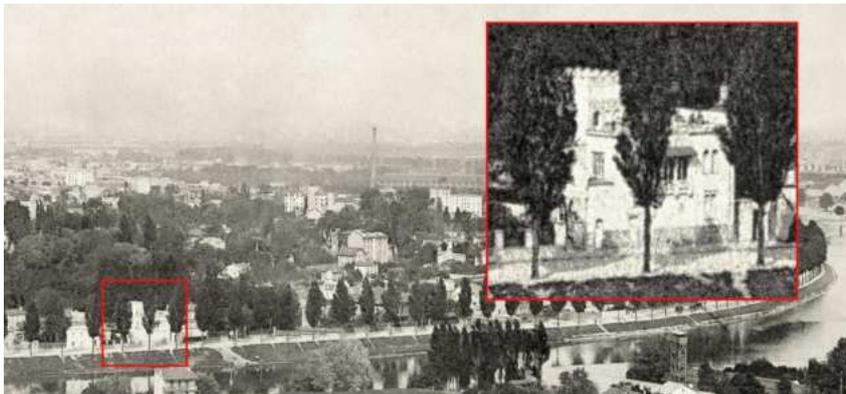
C'était peut-être la plus notable des villas disparues de Billancourt, ces propriétés victimes de l'expansionnisme industriel de Louis Renault au début du XX^e siècle.

Elle nous est apparue pour la première fois sur un grand panorama de 1903, que nous avons acquis quelques temps auparavant.

La photo est prise depuis la terrasse de Bellevue à Meudon et embrasse toute la boucle de la Seine.

Au bord de l'eau, face à l'île Seguin, une maison à l'aspect inhabituel apparaît : Une tourelle crénelée, une fenêtre de style andalou ou mauresque, une terrasse ornée, voilà qui est intrigant :

En fouillant dans les cartes postales anciennes du quai de Billancourt du début du XX^e siècle, nous la découvrons un peu mieux (*voir ci-dessous*).



1903 Panorama de Billancourt - droite - Le Deley - JPL

Les Archives et notre documentation ne mentionnent nulle part une telle construction.

Une autre vue de 1918, prise du même endroit par l'armée américaine (*nous sommes à la fin de la première guerre mondiale*) nous confirme la présence de cette maison de type oriental, à moitié masquée derrière le rideau de peupliers. Mais ces vues sont lointaines et floues et ne nous donnent que peu d'informations.



Depuis le pavillon de Bellevue à Meudon, en 1918
Library of Congress. Lewis Wickes Hine

Nous sommes ici près de l'extrémité de l'avenue Emile Zola.

La fenêtre mauresque y est partiellement visible.

D'autres éléments décoratifs de la façade se dévoilent.



Tentative de reconstitution

Faute de photos précises, nous décidons une reconstitution en 3D. Les choix de motifs de couleurs s'inspirent du goût de l'époque. Ils sont basés sur des études, et des hypothèses qui, nous le pensons, se tiennent.



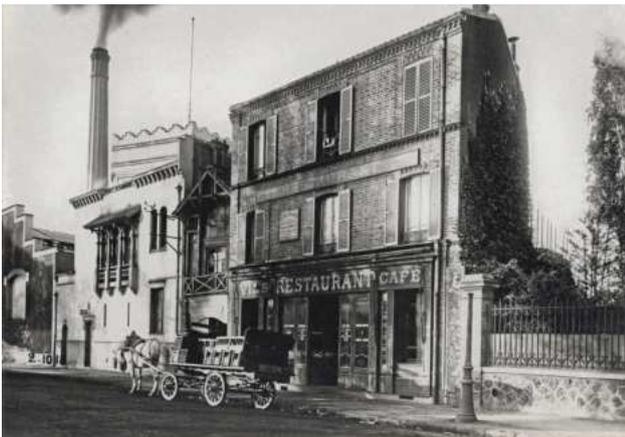
Modélisation de la villa en 3D - J.P. Lebaillif 2020

Cette habitation bourgeoise est représentative de cet engouement européen pour l'Orient (*plus précisément pour l'art dit mamelouk*) qui connut son âge d'or entre 1860 et 1910 dans les arts décoratifs et l'architecture. C'était un style à la mode, prisé par une riche clientèle.

Depuis, nous sommes tombés sur d'autres photographies, essentiellement des cartes postales. Elles nous donnent également à voir le voisinage, notamment cet immeuble abritant un restaurant dont nous connaissons le nom : "A l'ami Arthur".



Vers 1900 - 1920



Il n'est pas clair, alors, si la structure en bois, à droite, appartient à la villa. Nous découvrirons que non.

Les photos Renault

La maison conserve à nos yeux tout son mystère : Qui l'a construite ? Quand ? Pourquoi ? Qui l'a habitée ? À ce stade, nous ne connaissons même pas l'adresse exacte.

En observant la deuxième photo on remarque une cheminée d'usine en arrière-plan. C'est la cheminée de la centrale Renault, bâtie en 1912. Et si Renault avait des éléments ?

C'est finalement en frappant à la porte de l'association Renault Histoire que nous obtenons les réponses.

Avec l'aide du numéro de parcelle cadastrale, nous trouvons rapidement trace de l'achat de cette maison par Louis Renault en 1919 dans le registre des acquisitions de l'industriel, sous le numéro 211. A l'époque l'usine Renault a déjà phagocyté tout le quartier. La maison est au 41 quai de Billancourt (*Georges Gorce*) et a une entrée au 83 rue Traversière (*une section de la rue Traversière qui n'existe plus*). Elle est acquise le 27 mars 1919 auprès d'une certaine Anne Clémence Dubois.

N° de l'acte	Date d'acquisition	Nom du vendeur	Lieu
210	26 Mars 1918	Delattre	52, 57 - Rue Traversière
211	27 Mars 1919	Dubois	41, Quai de Billancourt

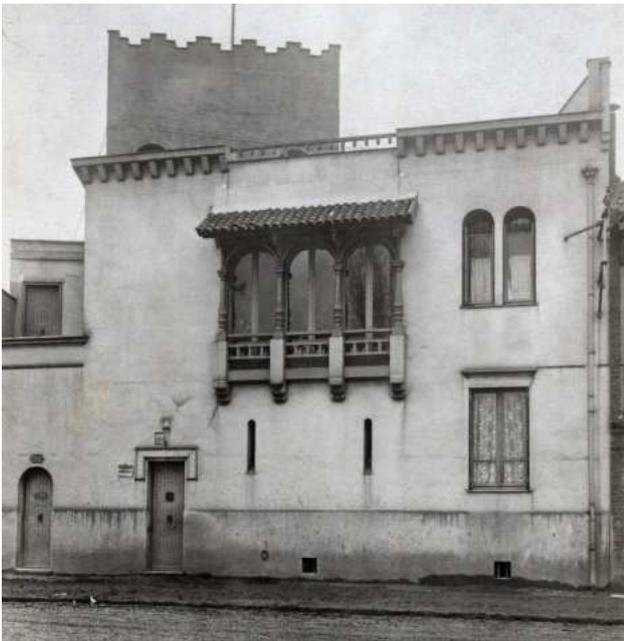
N° 211 au registre des acquisitions (extrait) - Renault Histoire

Nous avons la chance de pouvoir accéder à l'acte de vente qui nous donne bien plus de détails. Le prix d'achat est de 150 000 francs, un bon prix. La maison est habitée par une locataire : Marie Léger et son mari. La propriété de 665 m² comprend un jardin et un garage auquel on accède par la rue Traversière. La surface habitable fait aux alentours de 300 m². Le kiosque crénelé culmine à 12 mètres et donne accès à un large toit terrasse.

Mieux encore : dans le rapport Plousey, nous trouvons des photos détaillées de la propriété. La villa se révèle enfin, ainsi que l'arrière et une partie du jardin.

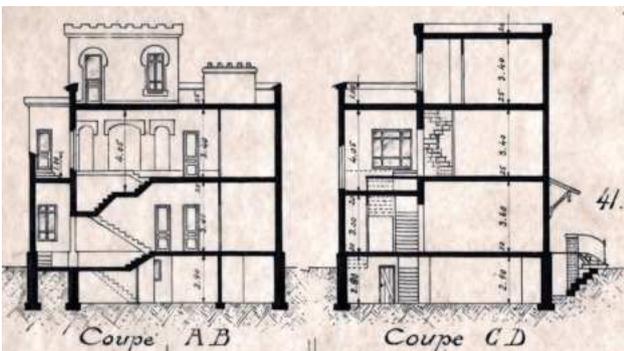


© Photo Renault Histoire

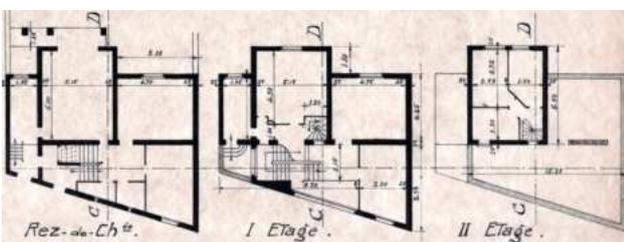


La villa en 1919, Louis Renault est tout juste propriétaire
© Photos Renault Histoire

Sur ces photos la maison ne semble pas en bon état. Elle appartient déjà à Renault, mais semble encore habitée car deux enfants apparaissent sur l'une des vues, au ras du jardin (vous les aviez vus ?).



Sources © Renault Histoire



Dans le rapport Plousey, on trouve également des plans détaillés de la maison. Curieusement, les façades avant et arrière ne sont pas parallèles. On peut supposer que la maison reprend en partie les plans de la maison qui l'a précédée.



En 1889, avant la construction de la villa - BNF

La grande fenêtre mauresque ne donne pas sur un salon mais sur l'escalier. Ces plans ne donnent malheureusement aucune indication sur l'usage et la décoration des pièces. Où est le salon ? La salle manger ? Où sont les chambres ? Les quartiers dévolus aux domestiques ?

Qui a construit cette maison ?

Selon le cadastre, la villa mauresque aurait été bâtie en 1905. Cette année-là, la propriétaire est, depuis une dizaine d'années, une certaine dame **Constance Héloïse Chabé**. C'est une modeste normande de 51 ans, résidant rue Beethoven à Paris, divorcée d'un certain Eugène Stoffel, teinturier. On n'en sait guère plus. Elle ne semble pas s'y installer. Une petite annonce de 1906, nous dit qu'elle est en vente, mais elle ne semble pas aboutir.

Curieusement, les recensements sont muets, ni à son ancienne adresse (30 chemin de Halage), ni à sa nouvelle (41 quai de Billancourt), ni à son entrée secondaire (84 rue Traversière). Pourquoi ?

On trouve davantage d'informations dans la presse. C'est là qu'on découvre la présence dans la villa, en 1910 et en 1913 d'Elisa Deroche alias la baronne **Raymonde de Laroche**, la pionnière de l'aviation.

Le terme "villa mauresque" nous est d'ailleurs donné par l'un de ces articles.

En 1910, on y trouve aussi le nom de **Georges Croegaert**, et son épouse Jeanne Fleury. Ce peintre belge se fera une étrange spécialité de représenter des cardinaux dans des occupations à contre-emploi, comme le jeu, la peinture ou le thé.



Et qui est cette liseuse alanguie devant un mobilier oriental ? Et si c'était notre baronne ?

En février 1913, Constance Chabé, résidant alors avenue Victor Hugo, vend sa maison mauresque.

Elle est acquise par une certaine **Anne Clémence Pauline Dubois**.

C'est elle qui revendra, six ans après, à Louis Renault en 1919. A l'époque le quartier n'est que bruits et fumées d'usine.

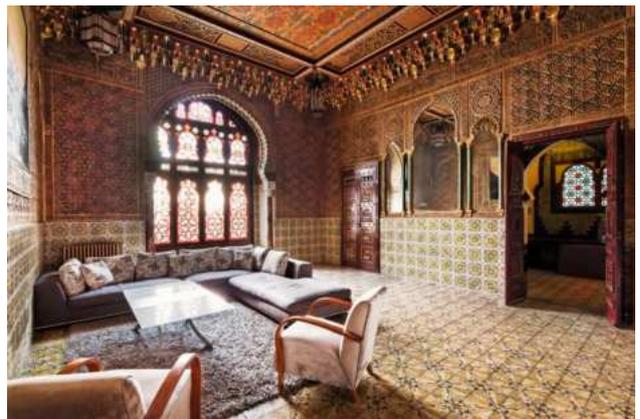
Dans l'opération, elle fera une très bonne affaire, car le prix de la propriété sera multiplié par 7,5 !

Détruite par Renault

La villa mauresque sera détruite quelques mois à peine après son acquisition. Renault a besoin de place. Elle sera restée l'un des derniers témoins du Billancourt pré-industriel.

Malheureusement, malgré nos efforts, la belle villa mauresque ne nous a rien révélé de son architecte ou de sa décoration intérieure. Outre la grande salle à manger et l'indispensable salon oriental, la villa devait probablement comporter une salle de billard, un fumoir ou un bel escalier. Rien de tout cela ne semble être parvenu jusqu'à nous. Mais nous n'abandonnons pas nos recherches.

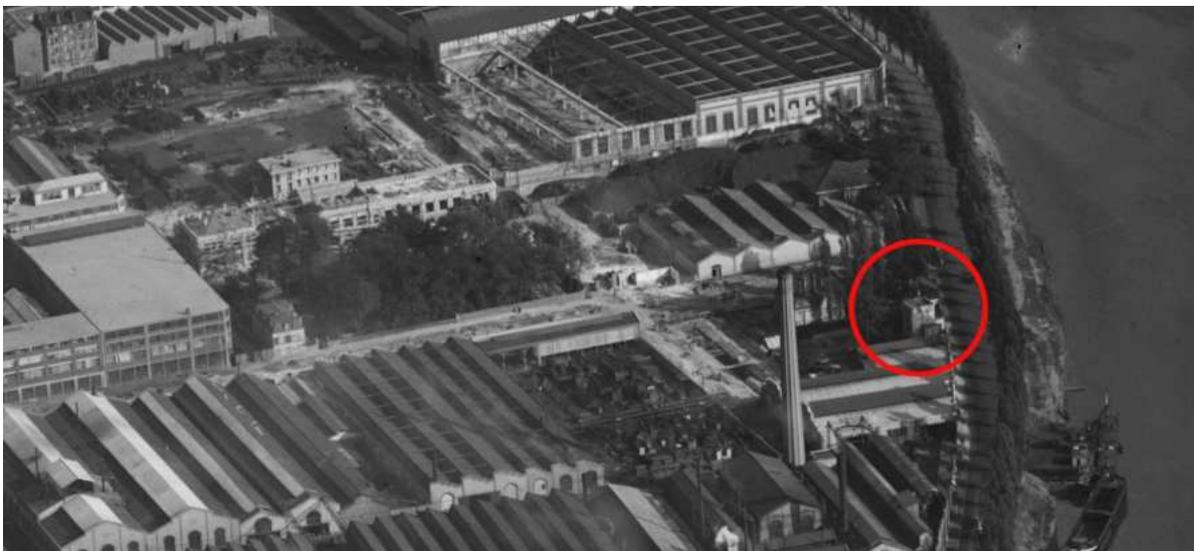
En attendant, pour avoir une idée de ce rêve oriental, sachez qu'il existe encore quelques-unes de ces villas mauresques près de Paris. La villa de la rue Chaptal à Levallois-Perret, par exemple, est une des plus richement décorées. Elle vient d'être remarquablement restaurée.



La villa mauresque de Levallois - © Servane d'Arthuys

Notre villa mauresque était-elle aussi belle ?

La villa au milieu de l'usine en 1919
Elle disparaîtra très vite - IGN



Avant la villa Mauresque, Eugène Louis Ventre

C'est sans doute la villa pour laquelle il fut le plus difficile de reconstituer les familles.

Avant sa construction, il y a eu une autre maison à cet endroit dont l'adresse est alors 30 chemin de Halage.

Nous avons donc effectué aussi des recherches à son sujet.

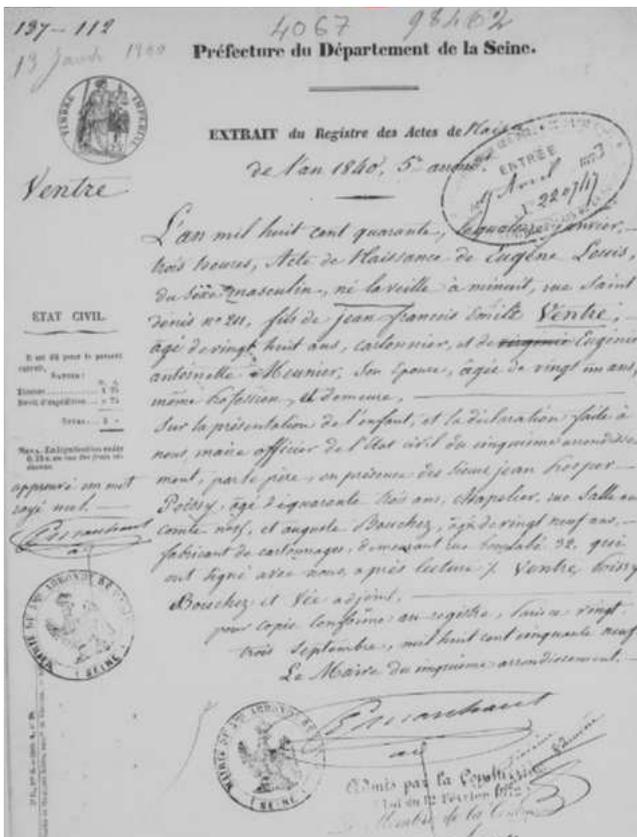
1859 : Acquisition d'un lot (*certainement un terrain*) à Billancourt auprès des comptoirs Bonnard chargés de vendre les terrains lotis par le Comte de Gourcuff, par **Eugène Louis Ventre**.

Eugène Louis Ventre Fabricant de cartonnages

Naissance : 13 janvier 1840, Paris 5^e : voir capture d'écran ci-dessous.

Il est fils de Jean-François Emile Ventre et de Eugénie Antoinette Meunier, tous deux cartonniers.

La famille demeure au 211 rue Saint-Denis à Paris.



Etat civil reconstitué 1840 - Archives de Paris

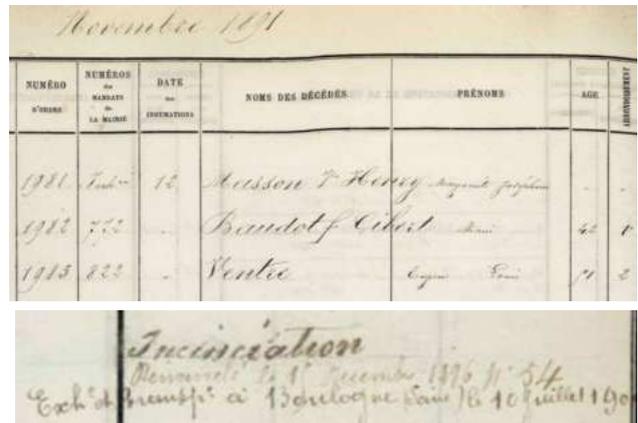
Il demeure 18 rue Neuve-Saint-Eustache où il a créé une société de fabrication de cartonnage avec Eugène-Gustave Saugnier.

Gazette des tribunaux
du 16 octobre 1861,
p. 1010 n° 7418 -
Gallica



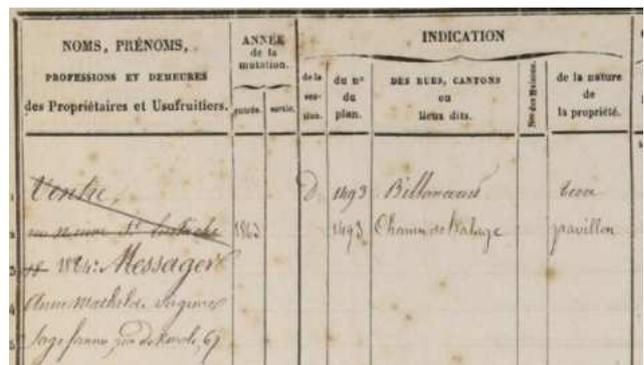
Lors de son décès, il demeure 10 rue Louis le Grand (*Listes électorales fonds Coutot - Ancestry-Geneanet*).

Inhumation : 12 novembre 1891 au cimetière du Père Lachaise 2^e, au colombarium municipal.



Registre d'inhumation du 31/10/1891 au 12/12/1891
Archives de Paris

En 1864, la propriété change de mains.



Matrice cadastrale 1860-1867 - AD 92

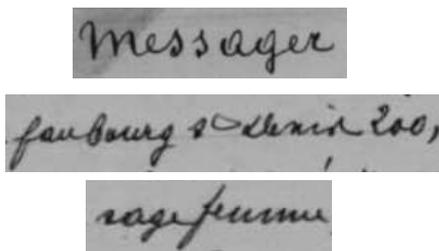
Avant la villa Mauresque, la famille Messenger

Anne Mathilde Virginie Messenger Sage-femme

C'est lors d'une vente par adjudication le 13 mai 1864 qu'**Anne Mathilde Virginie Messenger** acquiert le 30 chemin de Halage. La nouvelle propriétaire est née en 1802 à Troyes (Aube).

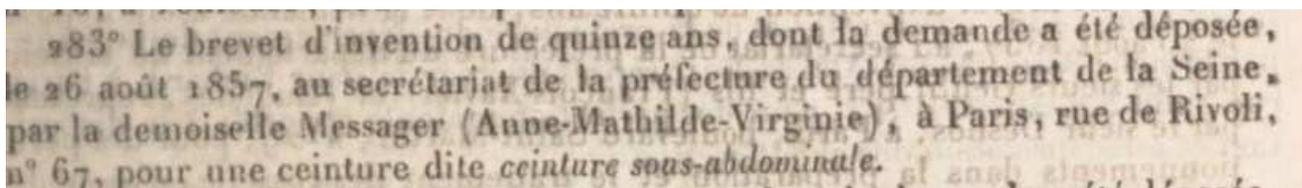
Elle demeurait au 200 faubourg St Denis à Paris 10^e, était sage-femme et exerçait 26 rue des Dames, Paris 17^e.

Décès le 1^{er} décembre 1875 à l'âge de 73 ans et inhumation au cimetière parisien à Saint-Ouen (*registre journalier d'inhumation du 25/11/1875 au 08/12/1875*).



Extrait acte de décès n° 4704, Archives de Paris 1875

Elle a déposé un brevet pour la création d'une ceinture sous-abdominale (*ou ceinture de maternité actuellement*).



Cf. Bull. des lois de la République française 01/07/1859-Gallica

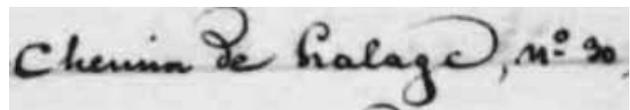
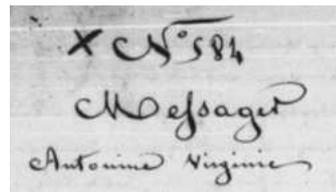
Elle était célibataire et a donné en dot une terre située chemin de halage à Billancourt à son neveu, Henry Christophe Messenger, lors de son mariage. Ce dernier est né le 23 avril 1835 à Gentilly (94).

Henry Christophe Messenger

Il se marie le 23 juin 1866 à Paris 1^{er}, avec Pauline Marie Antonine (*Archives de Paris, acte 447 - contrat de mariage 16 juin 1866, M^e Robin Gustave, notaire à Paris*).

Lors de son mariage, il est commis agent de change et demeure 67 rue de Rivoli Paris 1^{er}, ses parents sont Jean Gabriel Messenger et Marie Louise Souloy ; ils sont tous les deux décédés, l'un en 1863 à Paris, l'autre en 1843 à Gentilly. Ils sont originaires de Troyes. Sa future épouse, Pauline, est mineure lors du mariage, elle est née le 5 novembre 1845 à Paris (ancien 4^e), ses parents absents ; elle est représentée par un tuteur ad-hoc : Sieur Nicolas Troche, sous-chef de bureau, retraité, chevalier de l'ordre St Grégoire le Grand*.

Ils auront une fille née le 16 décembre 1866 à **Boulogne-sur-Seine** ; celle-ci sera institutrice, se mariera le 9 janvier 1884 avec Auguste Louis Marie Pinet dont elle divorcera le 4 juin 1886 (*tribunal de Rouen, transcription faite auprès de l'état civil de Paris 17^e le 15 septembre 1887*).



Extrait acte de naissance Boulogne, AD Hauts-de-Seine 1866

Henry Christophe Messenger décède le 22 mars 1897 à Boulogne-sur-Mer en son domicile 2 rue St-Nicolas ; il a 62 ans (*Boulogne-sur-Mer, AD du Pas-de-Calais, acte n°265*).

*Ordre de Saint Grégoire le Grand.

Le pape Grégoire XVI, après les insurrections de 1831, créa cet Ordre pour remercier les personnes qui lui avaient été fidèles et les militaires qui lui étaient venus en aide. Actuellement cet Ordre calqué sur celui de la Légion d'Honneur, est celui des défenseurs de la Papauté et récompense les services importants rendus au Saint-Siège. (*cf. Association des Chevaliers pontificaux*)

Constance Héloïse Chabé et la villa mauresque

(Folio 1046) (Folio de l'ancien)

NOMS, PRÉNOMS, PROFESSIONS ET DEMEURES des Propriétaires et Usufruitiers.	ANNÉE de la matrice.		INDICATION		
	entre	sortie	de la sec. du plan.	DES RUES, CANTONS ou lieux dits.	de la nature de la propriété.
Messager Anne			1493	Chemin de halage	terre
Madeleine Eugénie	1870				Maison
R. de Brochy	1870	1873	1493		Maison
Messager Anne					
Louis Eugénie					
Chemin de halage					
M. Chabé Constance Héloïse					
M. de Brochy					

Matrice cadastrale 1866-1912 - AD Hauts-de-Seine

Constance Héloïse Chabé

Le 20 mars 1894, acquisition par **Constance Héloïse Chabé** d'un bien situé 30 chemin de Halage à Boulogne.

Elle naît le 13 mars 1854 à Eu (Seine inférieure) de Clet Philippe Chabé et de Madeleine Henrion.

Son père est fabricant de bas à Eu et emploie des ouvriers que l'on nomme des badestamiers (employé qui travaille sur métier circulaire afin de réaliser des bas sans couture).

Acte de naissance de Constance Héloïse Chabé, née le 13 mars 1854 à Eu, fille de Clet Philippe Chabé et de Madeleine Henrion. L'acte est signé par le maire de Eu, Eugène Rose Leclerc, et par les témoins, Louis Charles Piers et Louis Charles Piers, adjoint au maire de Boulogne-Billancourt.

Acte de naissance 1854 - AD Seine-Maritime

Constance se marie à Paris 11^e avec **Eugène Théodore Stoffel**, le 12 mars 1881. Ils demeurent 65 rue Grenéta dans le 2^e arrondissement.

Il est teinturier et fils de Théodore Nicolas Stoffel et de Eugénie Rose Leclerc, eux-mêmes teinturiers.

Acte de mariage 1881 acte n° 325 - Archives de Paris

Le 12 mars mil huit cent quatre vingt un à Paris, sous le régime de la communauté, nous, sous-secretsaires, avons reçu et enregistré le mariage de Monsieur Eugène Théodore Stoffel, âgé de vingt et un ans, fils de Monsieur Théodore Stoffel, teinturier, et de Madame Eugénie Rose Leclerc, épouse de Monsieur Théodore Stoffel, âgée de vingt et un ans, fille de Monsieur Eugène Rose Leclerc, teinturier, tous deux domiciliés à Paris, rue Grenéta, n° 65. Lesdits époux ont été précédés de Monsieur Louis Charles Piers, adjoint au maire de Boulogne-Billancourt, et de Monsieur Louis Charles Piers, adjoint au maire de Boulogne-Billancourt, témoins. Le mariage a été célébré par Monsieur Eugène Rose Leclerc, officier de l'état civil par délégation, en présence de Monsieur Louis Charles Piers, adjoint au maire de Boulogne-Billancourt, et de Monsieur Louis Charles Piers, adjoint au maire de Boulogne-Billancourt, témoins. Lesdits époux ont signé avec nous, sous-secretsaires, et ont été précédés de Monsieur Louis Charles Piers, adjoint au maire de Boulogne-Billancourt, et de Monsieur Louis Charles Piers, adjoint au maire de Boulogne-Billancourt, témoins.

Acte de mariage 1881 acte n° 325 - Archives de Paris

Ils divorcent le 16 décembre 1892, transcription faite le 21 mars 1893.

Constance achète la propriété de Boulogne en mars 1894, qu'elle vendra en 1913 à Anne Clémence Dubois, modiste.

Elle décède à Boulogne au 185 rue d'Aguesseau le 25 mai 1937.

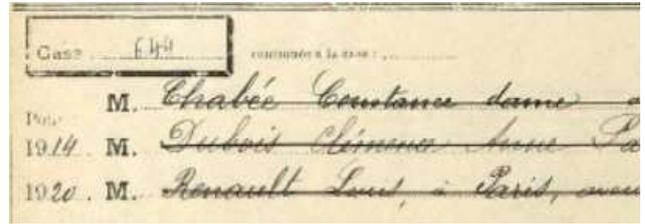
N° 466
CHABÉ
Constance Héloïse
Décédée STOFFEL

Le vingt cinq mai mil neuf cent trente sept, quinze heures, est décédée en son domicile rue d'Aguesseau 185, Constance Héloïse CHABÉ, sans profession, née à Eu (Seine-Inférieure) le treize mars mil huit cent cinquante quatre, fille de Clet Philippe CHABÉ et de Madeleine HENRION, époux décédés. Divorcée de Monsieur Eugène Théodore STOFFEL. Domiciliée à Boulogne-Billancourt, n° 185, rue d'Aguesseau, par la déclaration de Monsieur Louis Charles Piers, adjoint au maire de Boulogne-Billancourt, en présence de Monsieur Louis Charles Piers, adjoint au maire de Boulogne-Billancourt, et de Monsieur Louis Charles Piers, adjoint au maire de Boulogne-Billancourt, témoins. Lesdits époux ont été précédés de Monsieur Louis Charles Piers, adjoint au maire de Boulogne-Billancourt, et de Monsieur Louis Charles Piers, adjoint au maire de Boulogne-Billancourt, témoins.

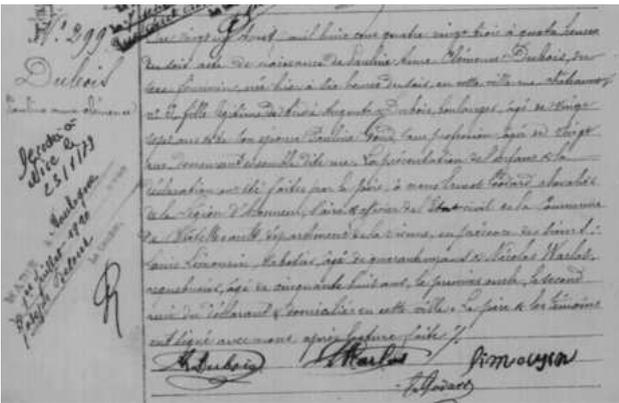
Acte de décès 1937 n° 466 - AD des Hauts-de-Seine

Puis voici Pauline Anne Clémence Dubois

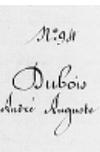
Acquisition le 10 février 1913 de la propriété du 41 quai de Billancourt par **Pauline Anne Clémence Dubois** née le 20 août 1883 à Châtellerault (Vienne) au 3 rue Châteauneuf, fille de André Auguste Dubois, boulanger et de Pauline Gond ; les témoins sont Louis Limousin, sabotier et Nicolas Warlot, arquebusier (*armurier*).



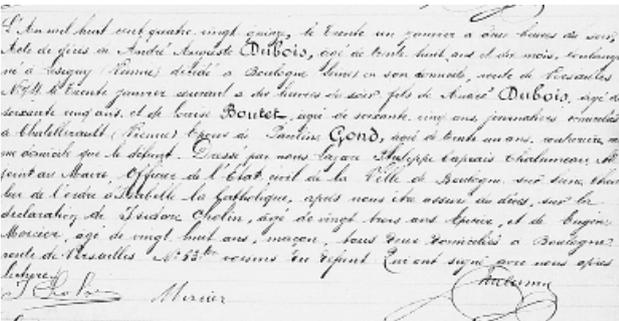
Matrice cadastrale 1912-1935 - AD Hauts-de-Seine



Acte de naissance Châtellerault 1883 n° 299 - AD Vienne



Son père décède à Boulogne, au 74 route de Versailles, le 31 janvier 1895, en son domicile.



Acte de décès Boulogne 1895 n° 94 - AD Hauts-de-Seine

Pauline Anne Clémence Dubois

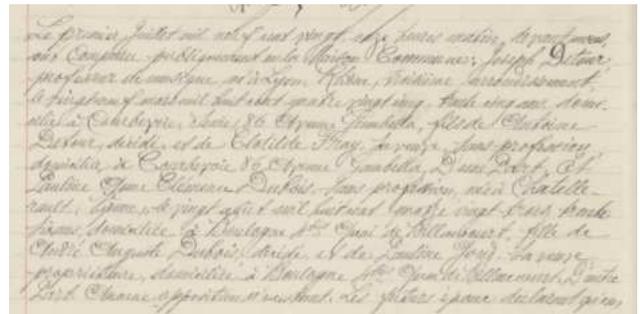
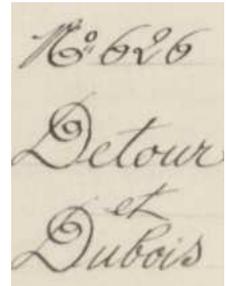
Avec sa mère et une de ses sœurs, elle s'installe au 5 quai de Billancourt.

N°	Nom	Prénom	Année	Sexe	Profession	Age
1	Dubois	Pauline	1883	Femme	chef	41
2	Dubois	André	1891	Homme	fils	41
3	Dubois	Pauline	1883	Femme	25	41

Recensement de Boulogne 1911 - AD Hauts-de-Seine

Pauline Anne Clémence Dubois **vend** le 41 quai de Billancourt le 17 mars 1919 à **Louis Renault**.

Elle se marie le 1^{er} juillet 1920, à Boulogne avec Joseph Detour, né à Lyon 3^e, le 29 mars 1885 ; il est domicilié au 86 avenue de Gambetta à Courbevoie où il vit avec sa mère Clotilde Fray, son père Antoine Detour étant déjà décédé, et exerce la profession de professeur de musique .



Acte de mariage Boulogne 1920 n° 626 - AD Hauts-de-Seine

Ils habitent le 4 bis quai de Billancourt (*voir recensement 1921*).

A noter, une erreur s'est glissée lors du recensement 1921 : Pauline Dubois est bien la mère et elle est la veuve de André Auguste Dubois. Joseph est Joseph Detour, le gendre, et Pauline est bien Pauline Anne Clémence Dubois, épouse Detour, et fille de Pauline Dubois née Gond.

N°	Nom	Prénom	Année	Sexe	Profession	Age
1	Dubois	Pauline	1883	Femme	58	58
2	Detour	Joseph	1885	Homme	35	35
3	Dubois	Pauline	1883	Femme	37	37

Recensement de Boulogne 1921 - AD Hauts-de-Seine

Pauline Anne Clémence Dubois, **décède à Nice** le 23 janvier 1979 selon mention sur son acte de naissance, à l'âge de 95 ans.

Quelques locataires

Parmi les personnes qui ont habité le 40 ou 41 quai de Billancourt, on trouve sur le recensement de 1911, un peintre, **Georges Croegaert**, son épouse et un industriel Etienne Barbey de Villadin.



Recensement Boulogne 1911 - AD Hauts-de-Seine

Joseph Clément Georges Croegaert

Georges (ou précisément Joseph Clément Georges) Croegaert est belge, né à Anvers le 7 octobre 1848, fils de Jacques Croegaert et de Clémence Van Bree.

Geboorte-Akte van

Josephus Clementinus Georginus Croegaert.

Acte de naissance 1848 Anvers - Archives de Belgique

Il arrive à Paris en 1876. En 1878, il a un fils né le 6 décembre au 54 rue du Faubourg du Temple Paris 11^e, de **Justine Ernestine Laure Godard**, artiste dramatique ; ils ne sont pas mariés. L'enfant se nomme **Jean Georges Croegaert**. Ce dernier mourra le 10 décembre 1881 à l'âge de 3 ans au 43 rue Stephenson Paris 18^e.

Fils de Joseph Clément George Croegaert / artiste peintre

Acte de naissance 1878 Paris 11^e - Archives de Paris

Justine Godard se mariera en 1884 avec un compositeur de musique, chef d'orchestre au théâtre de Cluny (71).

Quelques années plus tard, Georges Croegaert déclare sa fille Jeanne née le 7 juillet 1886 à Paris 18^e. Elle décèdera quelques mois plus tard le 2 janvier 1887. La mère s'appelle **Clémence Fleury**.

fille de Georges Croegaert
artiste peintre

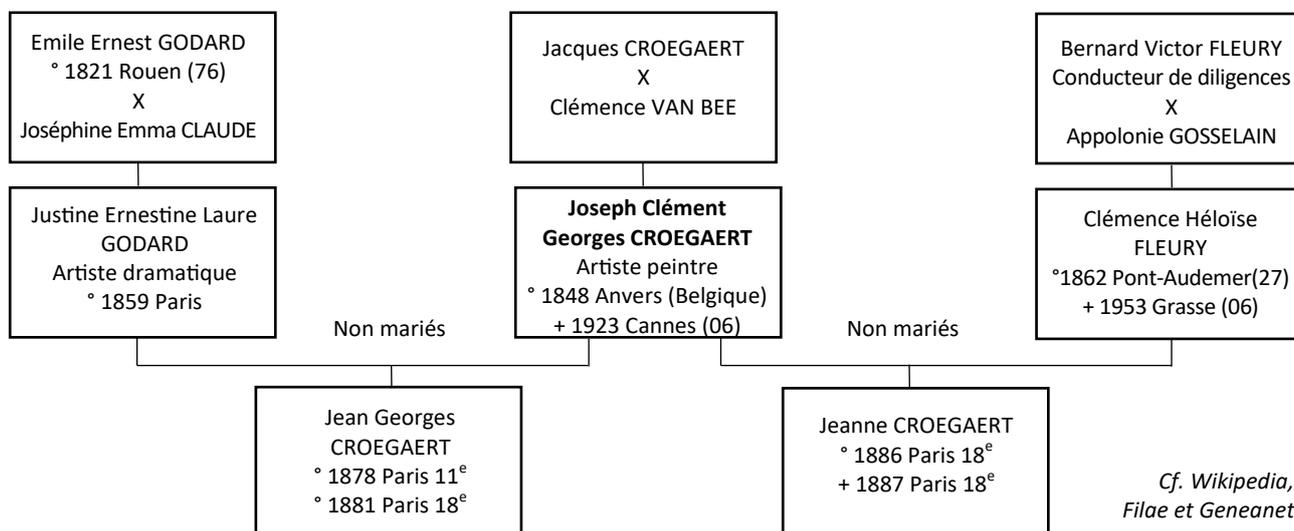
Acte de décès 1887 Paris 18^e - Archives de Paris

On peut faire le rapprochement avec Jeanne Fleury figurant sur le recensement de 1911 ; on y trouve ainsi Clémence Fleury née en 1862 à Pont-Audemer. Il ne semble pas que le couple se soit marié.

Georges Croegaert eut une carrière importante en France. Il fut reconnu pour ses peintures de scènes de genre et ses portraits, principalement de jeunes femmes dans des intérieurs riches et de cardinaux exerçant des activités de loisirs -jeux de cartes, peinture- sous des traits humoristiques laissant percer une certaine critique à l'égard de la fonction. Il expose régulièrement à Paris, Versailles (1882-1914) et Vienne (1888).

no 434
Croegaert
Georges

Il décède à Cannes, le 23 août 1923, à l'ancien hôpital, rue St-Dizier. La déclaration est faite par Etienne Barbey de Villadin.

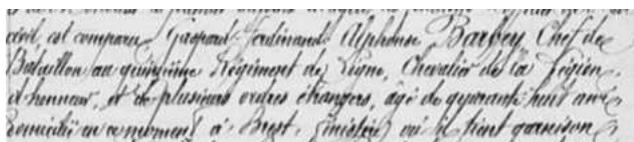
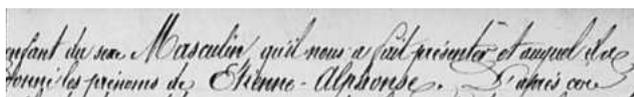


Etienne Barbey de Villadin

Etienne Barbey de Villadin était présent à la villa Mauresque chez le peintre Georges Croegaert et témoigne lors de la déclaration de son décès à Cannes en 1923.

Il est né sous les prénoms de Etienne Alphonse, à **Nétreville (27)**, chez sa grand-mère maternelle, près d'Evreux, le 9 juillet 1864 de Gaspard Ferdinand Barbey (48 ans) et de Adèle Alphonsine Marquet (23 ans).

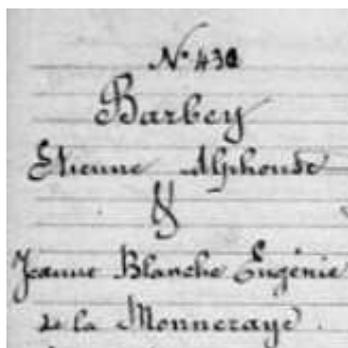
Son père, militaire, est alors en garnison à Brest.



Acte de naissance n°129 - 1863-1867 - AD de l'Eure

"...est comparu Gaspard Ferdinand Alphonse Barbey Chef de Bataillon au quinzième Régiment de Ligne, Chevalier de la Légion d'honneur et de plusieurs ordres étrangers, âgé de quarante huit ans, domicilié en ce moment à Brest, Finistère, où il tient garnison..."

Il se marie le 17 décembre 1888 au **Mans (72)**. Il est dit mineur car la majorité pour les hommes est encore fixée à 25 ans et 21 ans pour les filles ; ce ne sera qu'en 1907 que la majorité sera fixée à 21 ans pour les deux sexes.



Acte de mariage n° 430 - 1888 - AD de la Sarthe

Il épouse donc **Jeanne Blanche Eugénie de la Monneraye**, née le 9 août 1870 à la Croixille près de Laval en Mayenne, fille de Albert Marie de la Monneraye (1826-1870) et de Mélanie Claire Espérance de Couâson (°1845).

Cette dernière est fille du Baron Philippe de Couâson (1818-1877) demeurant au château de la Rongère à la Croixille, et de Blanche Mélanie Victorine des Acres de l'Aigle(1818-1898).

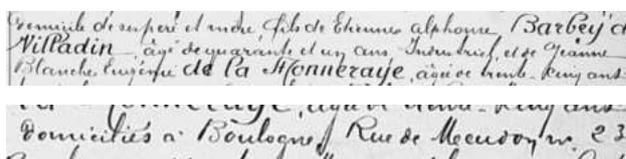


www.odile-halbert.com

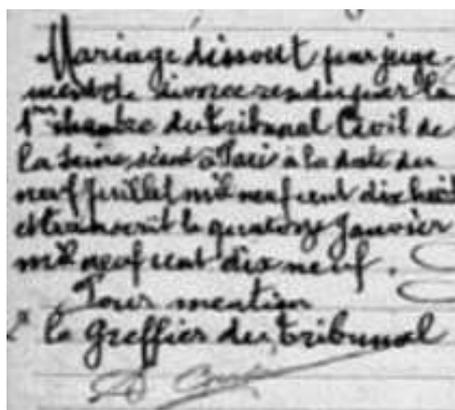
Etienne Alphonse et Jeanne Blanche de la Monneraye auront plusieurs enfants dont certains décéderont en bas âge ou jeunes :

- Fernande Georgette (1890)
- Jean Etienne (1896 Colombes-1897 Colombes)
- Marguerite Thérèse (1898 La Garenne-Colombes -1916 Haute-Goulaine/44)
- Roger Maurice (1906 Boulogne-Billancourt-1911 la Jarniganière, Basse-Goulaine).

A la naissance de leur fils, Etienne et Jeanne habitent 23 rue de Meudon à Boulogne-Billancourt, il est industriel.



Acte de naissance n° 306 - 1906 Boulogne - AD 92



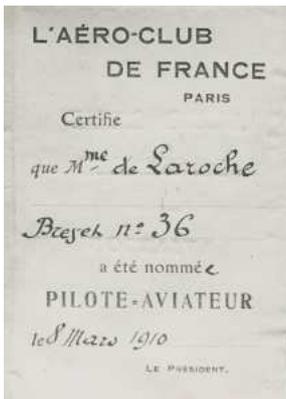
Acte de mariage n° 430 - 1888 - AD de la Sarthe

Leur divorce sera prononcé à Paris le 9 juillet 1918 (rôle n°2471).

la famille de Couâson est présente depuis le XVI^e siècle dans l'élection de Laval ; elle est originaire de Haute-Bretagne.

Baronne Raymonde de Laroche

Aux alentours de 1910, **Elisa Léontine Deroche** dite **Baronne Raymonde de Laroche**, vécut au 41 quai de Billancourt avec **Charles Voisin**, pionnier de l'aviation. Celle-ci eut de nombreuses activités sportives (*permis de conduire en 1902, tennis, moto*) mais reste connue pour son métier d'actrice de théâtre et surtout en tant que première femme pilote d'aviation au monde.



Elle obtient son brevet de pilote le 8 mars 1910.

Wikipedia

Elle est née à Paris 4^e au 61 rue de la Verrerie, le 22 août 1882 ; ses parents étaient portefeuellistes (*employés de banque chargé de la gestion financière des portefeuilles des clients*).



Acte de naissance n°2247
Archives de Paris



Wikipedia

Elle se marie le 4 août 1900, à Paris 4^e avec Louis Léopold Thadome né en 1873 et habitant 33 rue Richelieu ; son père était tapissier et sa mère, posticheuse en cheveux.

Ils ont 2 enfants :

- Raymonde Marguerite Charlotte, née le 11 août 1901, et décédée le 25 mars 1902 à 7 mois et demi (*AD paris 1^{er}, actes n°488 et n°197*)

- André, né le 1^{er} janvier 1903 à Paris 1^{er} ; il était étudiant aux Arts et Métiers. Il décède à l'hôpital Laennec le 24 août 1924, peut-être de la grippe espagnole.

Leur divorce est prononcé le 28 juin 1909.



Elisa Léontine Deroche
<https://scriipt.com/>

Au début du XX^e siècle elle est une actrice connue ; elle se produit dans les grands théâtres parisiens sous le pseudo de Raymonde de Laroche. Elle aurait choisi ce pseudo en lien avec le prénom de sa fille.

En 1906 elle assiste aux premiers essais de Santos-Dumont à Bagatelle ce qui fera naître sa passion pour l'aviation.

Elle rencontre les frères Voisin et a une relation avec **Charles Voisin**.

Charles Voisin décède le 26 septembre 1912 dans un accident de voiture dans lequel Elisa est blessée.

Elle se remarie le 20 février 1915 à Meudon ; elle habite alors chemin des Ponts, villa Bercaill, avec Jacques Vial, caporal aviateur, né à Paris 16^e le 3 décembre 1892, il est domicilié à Reims. Elle divorce une seconde fois le 16 juillet 1917. Jacques Vial se remariera deux autres fois et décèdera à Paris en 1958.

Durant toutes ces années, depuis sa rencontre avec les frères Voisin, elles participera à de nombreux meetings en France et à l'étranger, et fera son premier vol seule à bord d'un avion Voisin en octobre 1909.

Elle obtiendra son brevet de pilote lors d'un meeting à Héliopolis en Egypte en 1910. Elle s'engage comme conductrice militaire lors de la Première Guerre Mondiale.

Le 18 juillet 1919, lors d'une séance de tests sur l'aérodrome du Crotoy, elle copilote un **avion Caudron** expérimental avec l'aviateur Barrault ; tous deux décèdent dans la chute de l'avion, Elle avait 37 ans.

Elle repose avec son fils au cimetière du Père Lachaise.

La villa de l'architecte Nousillet-Clinch

© Le Village de Billancourt - Alexis Monnerot-Dumaine

Aujourd'hui, nous allons sortir de l'oubli une villa plutôt petite mais intéressante par son aspect et son propriétaire.

C'est cette maison avec les lucarnes coiffées de curieux triangles. Elle était en plein milieu du trapèze à l'époque où celui-ci baignait dans le calme et la verdure.



1912 détail – © Coll. Renault Histoire

Toutes les vues que nous avons collectées viennent de Renault Histoire, merci à eux.

Que voyons-nous ?

La rue qui longe la villa n'existe plus, c'était la **rue Théodore**, la villa était au 31. Aujourd'hui, elle serait située sur le parc de Billancourt, au niveau de l'aire de jeux. On distingue en arrière-plan les peupliers du quai de Seine et le coteau de Meudon avec le pavillon de Bellevue qui existe toujours.

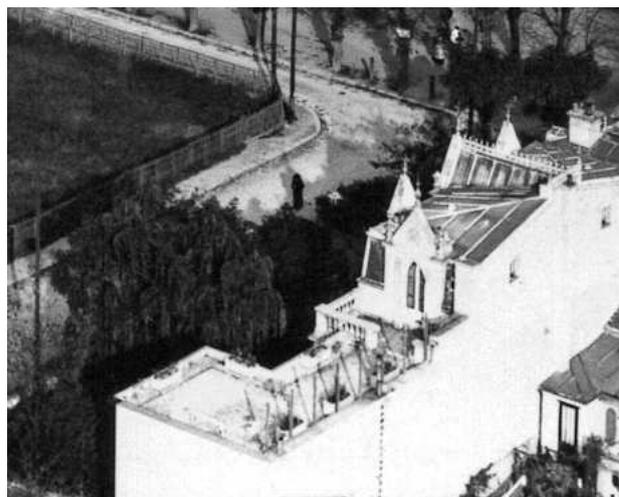
La propriété est toute petite au regard des autres villas disparues de Billancourt : 351 m². La maison de trois étages est coiffée de **lucarnes à gâbles ornés**, avec arêtes et épis de faîtage. Les autres étages ne semblent pas présenter d'éléments décoratifs notables.

La propriété contient aussi le petit bâtiment de deux étages qui la joute (à droite), caché par les arbres et qui semble aussi décoré. Il porte une grande terrasse qu'on peut protéger du soleil grâce un vélum et accessible depuis le dernier étage du grand bâtiment.

Un élément qui plairait beaucoup aujourd'hui ! Le petit jardin contient un puits commun avec le voisin Bérard (à gauche). L'accès est protégé par un élégant portail en fer forgé.



Les villas de la rue Théodore en 1912 – © Coll. Renault Histoire



Détail de la terrasse en 1912 – © Coll. Renault Histoire

Renault n'est pas loin : les deux premières photos ci-dessus ont été prises depuis le toit de l'usine, la cheminée est celle de la toute nouvelle centrale Renault et un atelier Renault est en construction sur la droite, de l'autre côté de la rue de l'Île. A gauche, au deuxième plan, on aperçoit la toute première maison de campagne achetée par le père de Louis Renault en 1875. Ils sont donc voisins.

A la date de la photo, la villa est la **propriété d'un architecte** et ingénieur : **Eugène Médart Clinch dit "Nousillet"** (ou "Nouzillet").

On ne sait pas pourquoi ce surnom.

Des réalisations discrètes

En tant qu'architecte il n'a pas laissé de grandes réalisations mais nous avons réussi à en retrouver quelques-unes à Boulogne.

On sait qu'il a dessiné un immeuble au 33 avenue des Moulineaux (Pierre Grenier) qui n'existe plus et un autre au 35 rue Nationale, pour un certain M. Rivardo, immeuble assez ordinaire mais qu'on peut encore voir aujourd'hui.

La réalisation la plus notable, vous êtes passés devant sûrement de nombreuses fois, c'est l'immeuble du 208 boulevard Jean-Jaurès, à l'angle avec la rue du Vieux Pont de Sèvres et qui abrite la boulangerie "Délices et Compagnie".

L'immeuble est également mentionné dans l'ouvrage "Boulogne-Billancourt, ville d'art et d'es-sai" (page 64). Sa façade porte la mention "Nousillet-Clinch Architecte 1912".



208 boulevard Jean-Jaurès et rue du Vieux Pont de Sèvres



Mention sur la façade - A. Monnerot-Dumaine



L'entrée, côté boulevard, décorée d'un motif ovale typique du début du siècle - A. Monnerot-Dumaine

Si vous trouvez d'autres mentions de Nousillet-Clinch ailleurs dans Boulogne, n'hésitez pas à nous les communiquer. La recherche n'est pas terminée.

L'architecte résidait dans sa villa toute l'année avec son épouse Denise et ses deux fils Julien et René. Ce n'était donc pas une résidence secondaire.

En creusant un peu, on apprend qu'il était président d'une société de gymnastique "Patrie" à Boulogne. Il était membre du Touring-Club de France et une petite annonce de 1913 nous apprend qu'il "prêtait volontiers son automobile à personne sérieuse". Une Renault ?



Un opposant à l'expansion de Renault

Nousillet-Clinch se fait remarquer deux ans plus tard par son opposition à la fermeture de la rue de l'Île, toute proche, lors de "**l'affaire des rues Renault**". Louis Renault, propriétaire de tous les terrains de la rue, envisageait de la privatiser. Eugène n'est pas riverain de la rue de l'Île mais cette fermeture transformerait la rue Théodore en impasse. Il a déjà vendu en 1913 à Louis Renault un de ses terrains, mais veut protéger sa villa des coups de force de l'industriel. Il adresse une première protestation à la municipalité le 5 janvier 1915.

Il y est répondu que "*la rue de l'Île n'ayant jamais été classée au nombre des voies communales est restée voie privée... La Ville n'a pas à intervenir elle, mais les intéressés qui prétendent avoir des droits sur cette voie*".

Des mois plus tard, un matin de novembre 1915, Louis Renault fait barrer la rue de l'Île des quais jusqu'à la rue du Hameau. Nousillet-Clinch réagit :

"*Je proteste énergiquement.*

La rue de l'île est ouverte à la circulation publique depuis plus de quarante ans... la prescription est donc acquise ; cette voie appartient à la ville de Boulogne. Nul droit pour M. Renault de se l'approprier. Et c'est l'administration communale qui doit rappeler M. Renault à la réalité des faits... "

Peu importe que M. Renault ait fait ou non les frais de viabilité de cette voie. Ce ne sont pas des frais faits par lui qui peuvent lui constituer légalement maintenant le droit de propriété". Ces protestations resteront sans effet.

Il jettera finalement l'éponge et acceptera de vendre sa propriété à Louis Renault le 23 janvier 1917 pour un bon prix. La villa sera rasée rapidement pour laisser la place à des ateliers de fonderie et d'emboutissage (ilot I de l'usine).

Eugène Nousillet-Clinch décède le 28 décembre 1936 à l'âge de 64 ans, à Boulogne-Billancourt.

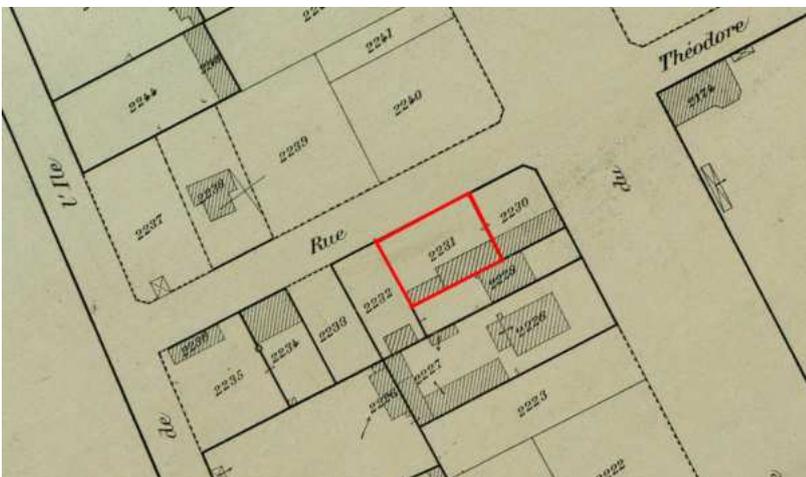


Billancourt vu du coteau de Meudon vers 1903
Le Deley - Coll. Lebaillif

Les propriétaires avant Renault

La propriété avait été acquise par Eugène Médard Clinch et son épouse Rosalie Faron le 29 décembre 1904 pour 30 000 francs.

A noter que les gâbles triangulaires de la villa ne sont pas sa réalisation puisqu'on les voit nettement sur cette autre photo de 1903 prise des hauteurs de Meudon.



Une fois la rue de l'Île fermée, la rue Théodore se termine en impasse
Cadastre 1905. Archives de Boulogne-Billancourt.

L'examen de l'acte de vente, retrouvé dans le fonds de l'association Renault Histoire, nous permet de reconstituer les propriétaires précédents. Ce sont essentiellement des Parisiens sans histoire, la villa devait être une résidence secondaire.

Acquisition le 29 octobre 1894 par **Henry Gaspard Charles Châtelain** (1850-1915), représentant de commerce et son épouse Julie Noémie Clerget, parisiens, pour 12 500 francs.

Acquisition le 27 juin 1882 par **Armand Edouard Joseph Marie le Forestier de Quillien** (1852-1922), chevalier de la Légion d'honneur, commis principal au ministère de la Marine, enseigne de vaisseau et son épouse **Antonine Marie Eugénie Nielly**, Parisiens, pour 14 300 francs.

Acquisition en avril 1873 par **Françoise Adeline Lamy** épouse de **Jules Pierre Moreau**, auprès de **Alexandre et Antoine Cheradame**, Parisiens, experts en tableaux. Complétée en 1880 par l'acquisition du terrain contigu portant le petit bâtiment.

Le terrain appartenait à Casimir de Gourcuff depuis 1825 comme tout le reste du Village de Billancourt, puis aux promoteurs Bonnard & Naud à partir de 1859. A l'époque le terrain était vierge de toute construction. On ne sait pas exactement quand la villa a été construite mais une habitation apparaît à cet endroit sur les cartes de 1890.

À suivre...



Situation de la villa dans le parc de Billancourt - OpenStreetMap

L'architecte Eugène Nousillet-Clinch a un visage

C'est toujours une grande satisfaction d'être contactés par les descendants des personnes évoquées dans nos articles.

C'est ce qui nous est arrivé après la publication de l'article précédent.

Le mardi 14 juin 2022, Catherine Delbos, une arrière-petite-fille de l'architecte, nous contacte par email. Elle a eu la joie de découvrir nos photos de la villa, qu'elle ne connaissait pas. Bien sûr, nous sommes heureux d'avoir pu lui faire ce plaisir. En retour elle nous a communiqué de précieuses photos de l'architecte. La villa a enfin un visage !

Les voici :



Cette photo date probablement de la Première Guerre Mondiale, à en juger par la tenue militaire et la voiture. Eugène (à droite) est sur le point de vendre sa villa à Renault si ce n'est déjà fait (23 janvier 2017). Collection familiale.



Eugène, à gauche tient la main de sa petite-fille Violette, avec son fils Julien. Julien est le grand-père de Catherine Delbos. Collection familiale.

Catherine nous a également communiqué cette photo de l'immeuble du 208 boulevard Jean-Jaurès, dessiné en 1912 par Eugène au croisement avec la rue du Vieux Pont de Sèvres. Photo de bien meilleure qualité que celles dont nous disposions jusqu'à présent. Cet immeuble abrite encore une boulangerie aujourd'hui.



L'immeuble Nousillet-Clinch - Collection familiale.

Dans la foulée, nous avons également élucidé le mystère de son nom de famille. Souvenez-vous, lors de notre enquête nous avons trouvé, pêle-mêle, les noms "Nousillet", "Nouzillet", "Clinch" ou "Nousillet-Clinch". Pourquoi toutes ces identités différentes ?

La raison est simple : La mère d'Eugène, Sophie Leclere, a été mariée en premières nocces avec Jean Clinch. Celui-ci décède alors qu'Eugène est encore enfant. Sa mère se remarie avec un monsieur Nousillet, blanchisseur à Boulogne. Eugène et son beau-père sont souvent ensemble et les gens prennent l'habitude d'appeler Eugène le "petit Nousillet", puis le "fils Nousillet", c'est pourquoi il a été autorisé à être appelé "Clinch dit Nousillet", patronyme porté encore aujourd'hui par ses descendants.

Eugène Nousillet-Clinch et sa famille

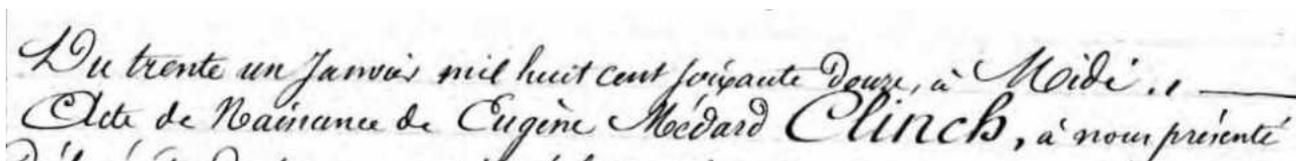
Les informations contenues dans l'article permettent d'effectuer des recherches généalogiques.

La trouvaille de chaque acte donne de nouvelles pistes qui ne sont pas dans un ordre de présentation, ordre qui va être tenté dans ce qui suit. Les résultats sont étonnants et modifient quelque peu les données familiales. De nombreuses énigmes sont décelées au fur et à mesure des recherches.

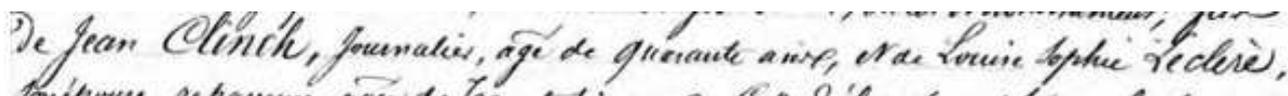
Eugène Médard Clinch est né à Paris XV^e en 1872.

Jean Clinch ne tarde pas à se remarier à Auteuil avec **Louise Sophie Leclaire**, repasseuse, née à Hondschoote dans le Nord le 4 juillet 1838, ses parents habitant à Boulogne, acte non trouvé mais indiqué par deux sources en 1857, février, ou mars soit 6 mois après le décès de sa première épouse.

Comment a-t-il été avisé de ce décès, peut-être est-il passé à Faverolles ?



Du trente un Janvier mil huit cent soixante deux, à Meidi...
Acte de Naissance de Eugène Médard Clinch, à nous présenté

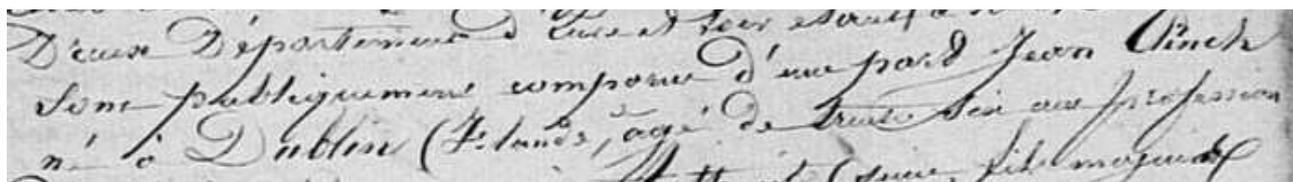


De Jean Clinch, Journalier, âgé de cinquante ans, et de Louise Sophie Leclaire,

L'énigme Jean Clinch

Jean Clinch apparait en France dans un premier acte, publication de mariage, le 4 septembre 1853 à Faverolles (Eure-et-Loir). Le mariage a lieu au même endroit le 14 septembre.

Jusqu'à cet acte tout semble clair, mais rapidement démarre l'énigme Jean Clinch. Pas d'autre enfant du couple Clinch Leclaire à Paris, mais 12 à Boulogne en 1858, 1861, 1862, 1863, 1864, 1865, 1867, 1868, 1876, 1877, jumeaux en 1879. Il faut détailler les informations concernant Jean Clinch.



Deux Département de Paris et Seine...
Sont publiquement composés d'un grand Jean Clinch
né à Dublin (Irlande), âgé de trente six ans, profession

Il est né à Dublin Irlande, âgé de 36 ans soit né vers 1817, fils de Jean Clinch et Anne Byrne décédés, dont les prénoms sont indiqués en français, le marié lui signe John, profession de tréfileur demeurant à Auteuil. Il a un témoin, Victor Louis Rochelot aussi tréfileur domicilié à Auteuil. Que diable faisait-il à Faverolles, le métier de tréfileur pouvait-il être nomade ?

Son épouse est Justine Mathilde Cousin née à Faverolles âgée de 20 ans. Elle décède le 8 septembre 1856 à Faverolles, épouse de Jean Clinch, profession de tréfileur, domicilié à Paris. Cela ne présume pas une vie commune d'autant plus, que de 1853 à 1856 il n'y a pas de naissance d'enfant.

Premier constat le père indiqué comme étant le mari conformément à la loi n'est jamais le déclarant.

A chaque naissance c'est la sage-femme qui fait la déclaration avec des témoins qui ne semblent pas avoir de liens de famille avec la mère, peut-être sollicités par la sage-femme.

Jean Clinch n'a aucune indication 5 fois, est indiqué absent 3 fois, en voyage 2 fois, domicile inconnu 2 fois. Sa profession est tréfileur 8 fois, inconnue 2 fois, mécanicien 2 fois.

Le lieu de naissance est qualifié 10 fois chez ses père et mère ce qui semble le standard, mais 2 fois chez la mère.

La question qui se pose est "compte tenu de toutes ses absences et de la succession des naissances, Jean Clinch peut-il être le père de tous ces enfants". Cela me semble improbable, mais alors y a-t-il un seul père ou plusieurs, c'est une énigme qui ne pourra être complètement résolue.

Jean Clinch décède le 9 juin 1883 à Hécourt, Eure où il demeure, profession de tréfileur âgé de 66 ans. On pourrait penser que les déclarants n'auraient pas beaucoup d'informations d'état civil sur lui, grosse surprise, les noms et prénoms de ses parents sont indiqués, les nom et prénom de sa première épouse ainsi que son lieu et date de décès, le lieu et date de mariage avec sa deuxième épouse aujourd'hui sa veuve. Les déclarants étant des habitants de Hécourt il semblerait que Jean Clinch sentant sa mort venir ait communiqué ces données pour qu'elles soient diffusées.

Comment autrement Louise Sophie Leclaire aurait été avisée du décès de son mari ce qui lui a permis son remariage.

D'où une énigme Louise Sophie Leclaire

En 1857, elle se marie à Auteuil alors qu'elle habite probablement Boulogne. Pendant toute la période des naissances, sa profession est toujours repasseuse.

Elle habite successivement en 1858, 40 Grande rue, de 1861 à 1867, 59 rue de la Rochefoucault, en 1868, 10 rue des Menus à Boulogne, en 1872 pour la naissance d'Eugène, 24 rue des Bergers à Paris XV^e, en 1876, 107 rue de Paris, en 1877, 28 rue Colas, en 1879, 84 rue de Sèvres à Boulogne.

Pendant toute cette période il n'y a pas de recensement pouvant indiquer une cohabitation.

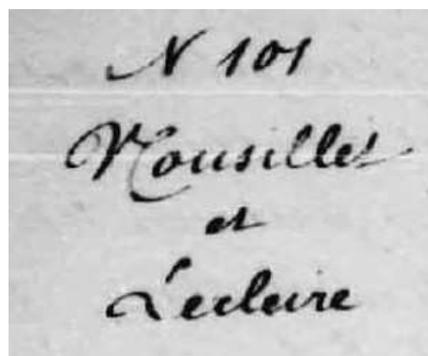
Louise Sophie a donné volontairement un minimum de renseignements aux sage-femmes. Jean Clinch n'est jamais déclarant ou même présent. En 1861 il est dit "à Viroflay".

En 1862 décède Mathilde âgée de 12 jours en nourrice à Beuvarde (*Aisne*), Jean Clinch, père, 22 ans alors qu'il en a 44. Peu probable que ce soit lui qui ait placé l'enfant.

En 1863 décède Marie Julie en nourrice à Saint-Rémy-la-Calonne âgée d'un mois, âge du père 34 ans au lieu de 46.

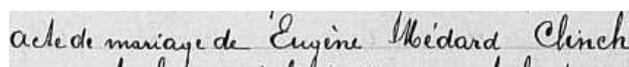
Plus tard en 1876 et 1877 décèdent deux frères âgés d'environ un mois au domicile de leur mère, Jean Clinch profession et domicile ignorés. La paternité de Jean Clinch est alors très douteuse mais conforme à la loi. Louise Sophie a de la famille à Boulogne, ses père et mère, des frère et sœur, aucun n'apparaît dans les actes de naissance et décès.

Louise Sophie Leclaire se remarie le 17 mai 1884 à Boulogne avec Lucien Nousillet blanchisseur né à Auteuil le 29 janvier 1835, seulement 3 ans d'écart entre eux. Ils habitent tous les deux 144 rue de Paris, probable cohabitation avant le mariage.



L'énigme Nousillet-Clinch L'état civil de Eugène Médard Clinch

Il est né en 1872 et a eu le nom de Clinch comme tous ses frères et sœurs. **Il se marie le 6 août 1898** à Boulogne sous le seul nom de Clinch avec Rosalie Faron née le 28 juin 1878 à Guyancourt, profession de blanchisseuse ; sa mère de repasseuse est devenue blanchisseuse. Lui a pour profession métreur, métier du bâtiment qui demande la connaissance de la lecture de plans mais pas de leur établissement.



Le couple a deux enfants, **Julien Ernest** le 17 juillet 1899 et **René Louis** le 26 juillet 1901, les deux à Boulogne. Le père déclarant est nommé Clinch et signe simplement Clinch. Lui, sa femme, sa mère et Julien Nousillet habitent tous au 201 rue d'Aguessau. Il est toujours métreur lors de ces naissances et sur le recensement de 1901 où Eugène Clinch est indiqué enfant sans précision de qui. Il est bien le fils de Louise Leclaire, pourquoi pas aussi de Julien Nousillet ? indiquée Faron, prénom Denise au lieu de Rosalie. A cette date, ses cinq sœurs encore vivantes sont mariées.

		Juliette			Enfant
1	Nousillet	Julien	66		chef colandrier
2	Leclerc	Louise	63		Epouse
3	Clinch	Eugène	29		Enfant
4	Faron	Denise	22		
5	Clinch	Julien	2		

Eugène Médard Clinch décède le 8 décembre 1936, architecte, 215 boulevard Jean Jaurès à Boulogne toujours avec le seul nom de Clinch. Il n'y a donc pas eu un document d'état civil lui permettant d'utiliser le nom Nousillet-Clinch ou Clinch dit Nousillet.

Sa vie professionnelle

En 1900 Eugène Clinch et son beau-frère Emile Nolle époux de Alexandrine Louise Clinch signent un bail de location pour exploiter une blanchisserie de linge située 24 rue des Abondances à Boulogne, seul Emile Nolle est blanchisseur.

L'acte n'a pas pu être consulté, les identités utilisées sur cet acte ne sont donc pas connues et la présence d'un autre locataire tel Lucien Nousillet ne peut être exclue.

En 1904 il achète la villa au 31 rue Théodore à Boulogne, zone de Billancourt. Il est probable que Lucien Nousillet l'a aidé pour cet achat, son salaire de métreur ne devait pas être suffisant ; il habite la villa avec sa mère et son beau-père.

En 1906 Nousillet-Clinch apparait comme architecte pour une construction de 4 étages au 86 avenue Victor Hugo à Boulogne.

Il a dû faire une formation pendant plusieurs années entre 1901 et 1906 lui permettant d'exercer cette profession, peut-être là aussi Lucien Nousillet a encore aidé. Une bonne raison pour ajouter Nousillet à son nom ?

De 1906 à 1913 on peut répertorier 7 constructions à Boulogne.

En juin 1910 le bail indiqué ci-dessus est résilié avec des identités "professionnelles". Alexandrine Louise Clinch épouse Nolle est bien Clinch mais prénommée Claire. Eugène a pour nom Nousillet, aucune indication de Clinch, son épouse Rosalie Faron est prénommée Denise et nommée Clinch, nom "état civil" de son mari.

Suivant conventions verbales; M. Emile **Nolle**, blanchisseur d linge et Mme Claire **Clinch** son épouse, demeurant ensemble à Boulogne, M. Eugène **Nousillet**, propriétaire et Mme Denise **Clinch**, son épouse, demeurant ensemble à Boulogne-sur Seine, rue Théodore, 31, ensemble d'une part.

Cette même année 1911 il y a un recensement à Boulogne.

31	1	Nousillet Clinch	Eugène	07/2	Paris
	2		Denise	18/8	Fougereaux sur O
	3		Julien	11/9	Boulogne

Toute la famille habite 31 rue Théodore et est indiquée sous le nom Nousillet Clinch, Rosalie Faron indiquée Denise. Curieusement alors qu'Eugène aurait été architecte dès 1906, il se déclare métreur. On ne saura jamais sa motivation.

Il accepte de vendre sa propriété à Louis Renault le 23 janvier 1917 pour un bon prix. La villa sera rasée rapidement pour laisser la place à des ateliers de fonderie et d'emboutissage.

Les actes d'état civil signés par Eugène Médard Clinch

Le mariage de son fils René Louis en 1923 à Guyancourt.

Le marié, son frère Julien, ses parents ont leur état civil officiel complet.

Il y a une signature Clinch, une signature Nousillet-Clinch, une signature D Nousillet Clinch et une signature Nousillet (probablement Julien), les autres difficiles à attribuer.

Julien habite Boulogne 208 boulevard Jean Jaurès, tous les autres à Acquigny dans l'Eure, c'est la mariée qui est de Guyancourt.

Après la vente du 31 rue Théodore à Boulogne en 1917 la famille s'est installée à Acquigny avant 1921 où le recensement montre qu'elle était déjà présente.

La famille de Victor Faron frère de l'épouse d'Eugène est également installée à Acquigny.

Le mariage de son fils Julien Ernest Clinch en 1926 à Paris XI^e.

Le marié, ses parents ont leur état civil officiel complet. Le père est dit architecte. René frère et témoin, est nommé Cluichi Nousillet. Le père et le marié signent Nousillet-Clinch, signatures différentes de l'acte précédent.

Tous habitent au 208 rue Jean Jaurès dont Eugène Nousillet-Clinch a été architecte.

L'énigme Clinch dit Nousillet

La première apparition de ce patronyme est au recensement de 1921 à Acquigny dans l'Eure.

La déclaration est faite par le chef de famille sans vérification de l'état civil officiel.

Eugène se déclare Clinch dit Nousillet alors qu'il est né et décédé Clinch. Son épouse Rosalie Faron est Denise avec le même patronyme. Le fils René aussi. Le plus curieux étant Louise Leclaire veuve Nousillet, sa mère, qui est également déclarée avec ce patronyme.

Quels sont les motifs qui ont conduit Eugène à faire cette présentation ? Impossible de le savoir, mais c'est bien l'état civil qui sera celui de la plupart de ses petits-enfants.

1	Clinch dit Nousillet	Eugène	1879
2	Clinch dit Nousillet	Denise	1878
3	Clinch dit Nousillet	René	1901
4	Clinch dit Nousillet	Louise	1887
5	Portevin	Yvonne	1905

Cinq ans plus tard en 1926 la famille habite à Boulogne au 206 boulevard Jean Jaurès où il y a aussi un recensement.

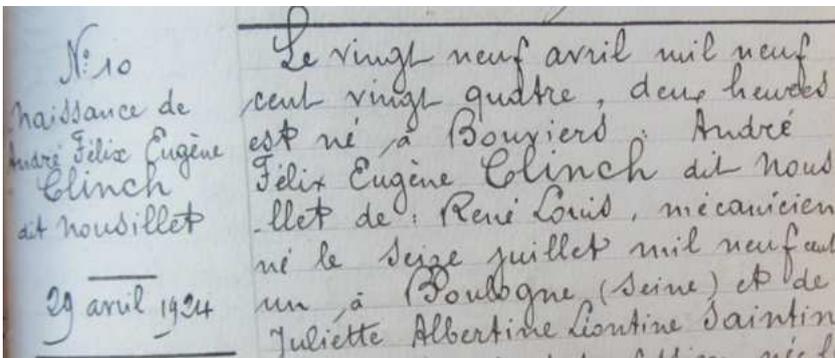
1	Clinch	Eugène	1879	Paris
2	née Faron	Denise	1879	Yvancourt L. et V.
3	"	Julien	1901	Boulogne

L'état civil est mieux respecté. L'épouse bénéficie de son nom mais conserve son prénom "en famille" de Denise. La date de naissance de Julien est de 1909 au lieu de 1899. Intéressant les recensements mais beaucoup d'éléments à vérifier.

Le fils d'Eugène Clinch, René Louis, premier à se marier le 4 août 1923, a un fils Félix Eugène le 24 avril 1924, actes à Guyancourt.

C'est la première personne officiellement à l'état civil portant le nom **Clinch dit Nousillet**, le nom du père n'est pas indiqué, seul son prénom l'est. Son frère Roger né le 3 mars 1926 a le même type de déclaration.

Curieusement René Louis à son décès à Boulogne en 1931 est enregistré sous le seul nom de Clinch. Il n'a pas été possible de découvrir si ce changement de patronyme a fait l'objet d'une décision officielle ou si le maire de Guyancourt, rédacteur des déclarations de naissance a écrit ce qui lui a été dit comme cela a été fait au recensement à Acquigny. C'est l'adjoint au maire qui a rédigé l'acte de mariage, probablement le maire n'est pas allé le consulter.



Le fils d'Eugène Clinch, Julien Ernest marié le 12 juin 1926 à Paris, déclare une première fille Violette Denise Clinch le 18 octobre 1928 à Ville d'Avray, puis une autre fille Zinnia Renée Clinch dit Nousillet au même lieu le 13 septembre 1931.

Le déclarant est le même pour les deux actes. La table de fin d'année et la table décennale n'indiquent que Clinch. A son décès en 2013 Zinnia née Clinch dit Nousillet devient, par un respect du Français l'emportant sur l'état civil, Clinch dite Nousillet.

Un troisième enfant Pierre **Eugène Clinch dit Nousillet** est né à Boulogne le 2 juillet 1937, toujours vivant il a des descendants avec le même patronyme.

L'énigme Lucien Nousillet

Il est né le 29 janvier 1835 à Auteuil. On ne trouve aucun acte d'état civil avant son mariage avec Louise Sophie Leclaire en mai 1884. A cette date Louise a 6 enfants vivants sur 13 nés. Ce sont Marie Elise 20 ans, Louise désirée 17 ans, Augustine Julienne Louise 14 ans, Eugène Médard 12 ans, Alexandrine Louise et Ernest Jules 5 ans

Sont présents au mariage les parents de Louise, un de ses frères, un frère de Lucien lui aussi blanchisseur habitant à la même adresse que les mariés, 144 rue de Paris.

Les deux familles sont présentes au mariage, il en est de même pour le mariage de Louise Désirée Clinch en septembre 1884. Louise a-t-elle pu élever tous ses enfants avec son activité de repasseuse et le salaire correspondant ? Cela semble peu probable, elle a pu recevoir l'aide du vrai père, Jean Clinch n'étant jamais présent. Le mariage de Lucien Nousillet serait bien étonnant si ce n'était pas lui le vrai père ; comment à son âge s'encombrer d'une telle famille si ce n'était pas la sienne.

Il est présent à tous les mariages des enfants de Louise, et c'est lui le déclarant au décès de Ernest Jules Clinch frère d'Eugène en 1898 à Paris. Il est indiqué comme beau-père. Dans un premier jet ensuite rayé Ernest Jules est déclaré fils de "père non dénommé" remplacé en marge par "Jean Clinch décédé".

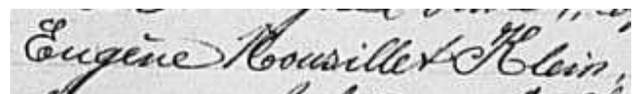
Que faut-il croire ?

Les recherches généalogiques habituelles ne sont "complètes" que si toutes les dates de l'état civil sont connues. Il manquait la date de décès de Lucien Nousillet. Il décède dans la villa rue Théodore le 2 février 1907, 3 ans après l'achat de la villa, ses parents sont indiqués ainsi que son épouse, mais tout l'intérêt vient du déclarant.

Le rédacteur ne devait pas connaître la famille. Il écrit "Eugène Nousillet Klein", Klein prononciation probable de Clinch, l'âge, la profession, le domicile, il s'agit bien de Eugène Médard Clinch.

La mention suivante résout-elle quelques énigmes, il est écrit "fils du défunt". Toutes les hypothèses sont permises. Le rédacteur qui n'a pas bien compris Clinch n'a peut-être pas bien entendu "beaux-fils", Eugène a pu vouloir rendre hommage à celui qui l'avait considéré comme son fils, et enfin c'est vraiment son fils.

Julien a deux sœurs et un frère, mariés qui peuvent avoir une descendance de nos jours. Seule des analyses ADN pourraient déterminer la réalité.



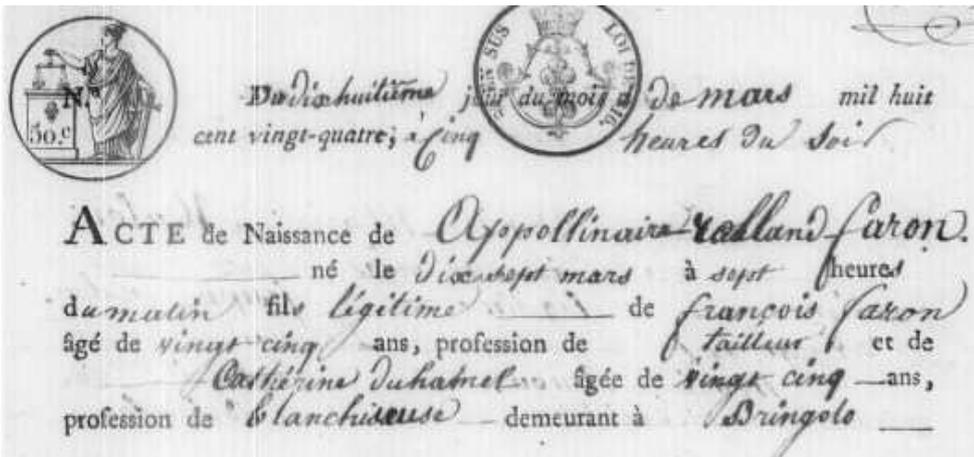
Une autre habitante de la villa, Rosalie Faron dite "Denise"

Si la généalogie Nousillet et Clinch présente des énigmes, celle de la famille Faron pourrait en présenter si le mariage de Rosalie ne donnait pas les pistes pour trouver toutes les informations malgré des documents d'état civil et de recensement "imprécis" sinon erronés.

Le 18 mars 1824 à Bringolo (Côtes d'Armor) naît **Apollinaire Rolland Faron**.

Sa femme est indiquée Victoire Renault, une fille Victoire, les deux nées dans les Côtes du Nord (actuellement Côtes d'Armor). Une recherche à Trégomeur ne permet pas de trouver une Victoire Faron, par contre il y a une Victoire Marie Renault fille de Victoire Renault, père non indiqué, née le 3 août 1870, déclaration par le grand-père.

Il n'y a pas à Trégomeur le mariage de Paul avant 1873 date de naissance de Victor en 1873 à Guyancourt fils légitime ce qui normalement indique que les parents sont mariés.



Il en est de même pour Marie Emilie née en 1875 et non pas Amélie comme indiqué au recensement et pour Rosalie née en 1878 et appelée en famille Denise.

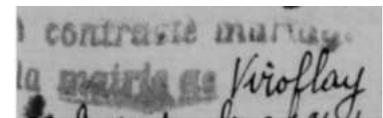
En mention marginale le premier mariage n'est pas indiqué, seul le deuxième l'est.

Comme sa fille Rosalie, son prénom "en famille" sera différent. Il est nommé **Paul**. Tous les actes indiqués ci-après sont au nom de Paul Faron.

Il se marie avant 1855 avec Toussainte Renault de Trégomeur (Côtes d'Armor) et ils ont au moins deux fils à Pordic (même département).

L'un deux se mariera à Boulogne avec une blanchisseuse. Toussainte décède en 1869 à Pordic.

On retrouve la famille Faron dans un recensement en 1876 à Guyancourt.



Au mariage de Marie Emilie Faron, blanchisseuse, elle est dite fille de Paul Faron et de Victoire Renault.

Marie Emilie atteste sous serment que c'est par erreur que son père dans son acte de décès a été prénommé "Apollinaire Rolland" au lieu de Paul et sa mère "Victoire Marie" au lieu de Victoire. Pour Paul c'est le contraire. Pour Victoire c'est bon.

Les habitudes familiales l'emportent sur l'état civil.

6	Faron	Paul	tailleur à Pordic sur mariage	"	1	"	"	"	"	32	Nouveau (Eldo de Hou)
7	Renault femme Faron	Victoire	sa femme	"	"	"	"	1	"	15	9 ^e
8	Faron	Victoire	leur fille	"	"	"	1	"	"	6	9 ^e
9	Faron	Victor	leur fils	1	"	"	"	"	"	1	Nouveau né sans la Commune
10	Faron	Amélie	leur fille	"	"	"	1	"	"	1	9 ^e

Au décès de Appollinaire Rolland Faron en 1889 il est dit veuf en premières noces de Toussainte Renaut et époux en deuxièmes noces de Victoire Renaut. Toussainte est née Toussainte Françoise Renault et Victoire, Victoire Renault.

A son décès Victoire en 1894 est prénommée Victoire Marie, ses parents sont indiqués, ce sont les mêmes que ceux de Toussainte, Toussainte et Victoire sont donc sœurs. Mais indication complémentaire Victoire est dite célibataire, pas étonnant qu'on n'ait pas trouvé le mariage, mais étonnant tous ces actes où le couple semble marié (*enfants dits légitimes*). Les déclarants sont crus sur parole, les officiers d'état civil n'ont manifestement pas les actes officiels.

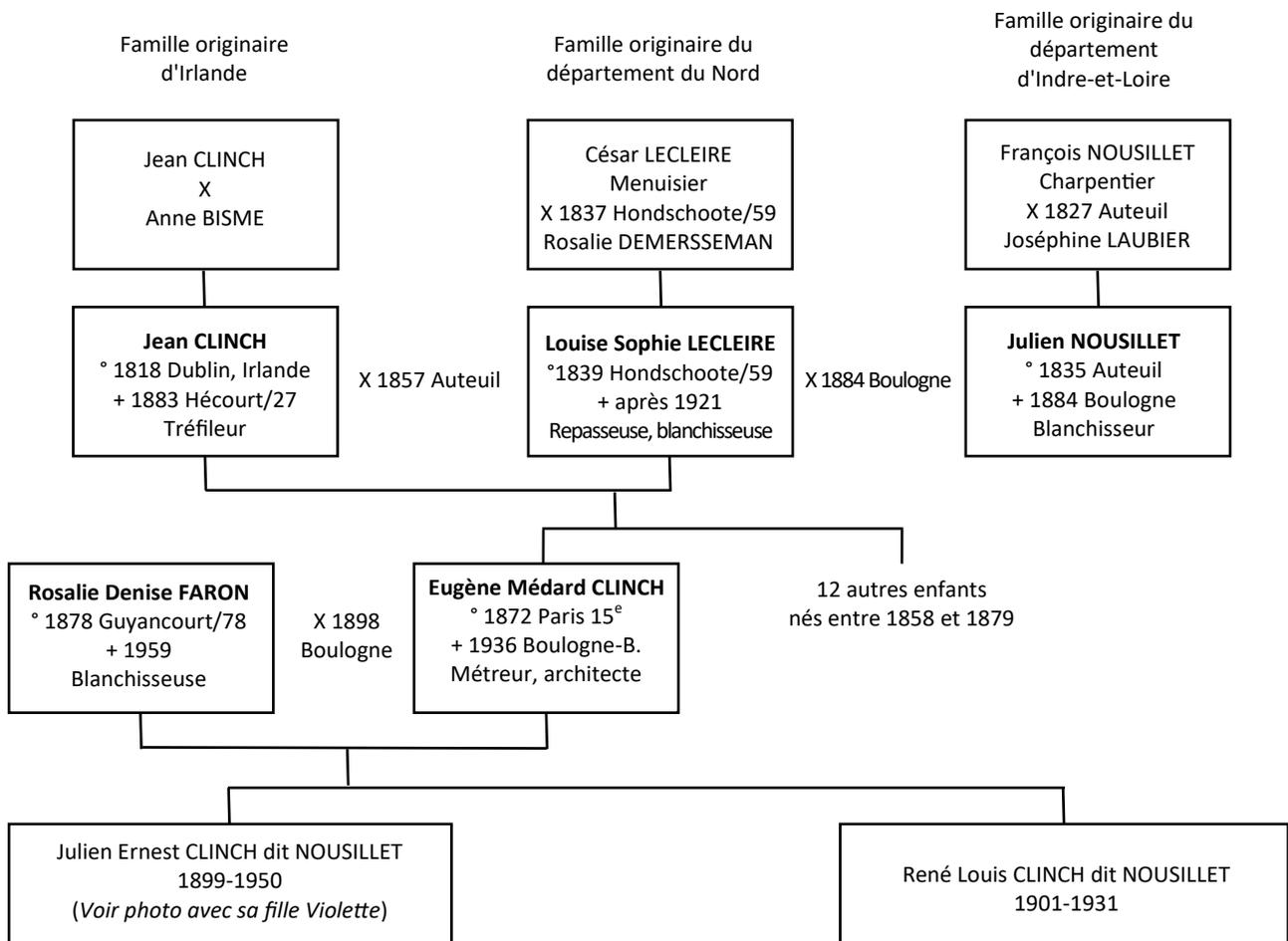
La présentation ci-dessus est chronologique, en fait, la situation est éclairée dans le mariage de Rosalie Faron avec Eugène Médard Clinch en 1898.

L'officier d'état civil fait une déclaration presque parfaite. Pour Eugène conforme à l'état civil pour lui et ses parents, pour Rosalie conforme à l'état civil pour elle et ses parents. La suite indique bien que certains actes sont erronés. "C'est à tort et par erreur que Monsieur Faron, père de la future épouse, veuf en premières noces de Toussainte Renaut et non remarié, a été dans son acte de décès, déclaré comme époux en secondes noces de Victoire Renaut ; que c'est aussi à tort et par erreur que le dit Monsieur Faron, dans l'acte de naissance de la future épouse a été prénommé Paul au lieu de Appollinaire Rolland".

Tout est devenu clair, mais sans la recherche de tous les actes où les personnes sont concernées, il est difficile de ne pas commettre d'erreur.

Sources :

- Archives départementales - état civil des Hauts-de-Seine, des Yvelines, de l'Eure, de l'Eure-et-Loir et des Côtes d'Armor
- Archives Départementales - recensements des Hauts-de-Seine et des Yvelines



La maison de Tavernier

© Le Village de Billancourt - Alexis Monnerot-Dumaine

C'est peut-être la plus grande et la plus belle des villas disparues de Billancourt. Elle était située à la place de la Tour Horizons actuelle (*Tour Jean Nouvel*). Elle disparaît vers 1912 sous le rouleau compresseur Renault.

En surveillant les sites de vente en ligne, nous sommes tombés sous le choc en découvrant la photo de Billancourt. Malgré le peu d'informations du vendeur, nous avons reconnu tout de suite cette grande maison de caractère qui apparaissait sur le grand panorama du trapèze en 1912 :



IGN

Il ne s'agit pas d'une de ces cartes postales diffusées à des centaines d'exemplaires, mais d'une photo privée sur laquelle nous avons bien peu de chances de tomber. C'est une vraie trouvaille comme il ne nous en arrive que rarement !

Le tirage est de très mauvaise qualité, sans aucun contraste et bien peu de détails. Nous avons donc procédé à une restauration minutieuse.



Une grande maison bourgeoise

La maison est située au **121 (ou 211 ?) rue du Vieux Pont de Sèvres** (ou 131 et 133 selon la numérotation du XIX^e siècle). Il est bien difficile de dater la photographie, mais on peut supposer qu'elle a été prise entre 1870 et 1912.

C'est une belle et grande maison de style classique en pierre de taille, donnant sur un grand parc arboré ouvert sur une pelouse. Le terrain s'étend sur plus de 13 000 m². Les toitures s'ornent d'élégants épis de faîtage et l'accès au jardin se fait par un large escalier double.

On remarque, au passage, une différence de niveau entre le parc et la rue du Vieux Pont de Sèvres (*derrière la maison*). Celle-ci était surélevée, pour être à l'abri des inondations.

La propriété comprend des dépendances : une loge de concierge, avec sa remise et son logement, est située hors du champ de la photo, à droite.

Derrière les arbres, à gauche, on devine d'autres dépendances comportant une remise et des écuries.

Contrairement à la plupart des villas de Billancourt, souvent des résidences de vacances, la maison était occupée à l'année.

Edouard et Germaine de Tavernier

Une fois identifiée et localisée, il nous restait à chercher les informations et raconter son histoire.

Tout d'abord, identifier la parcelle, puis consulter les registres du cadastre (*merci aux Archives municipales*).

On y trouve les noms des propriétaires successifs, dont le dernier en date : de Tavernier.

Tiens, tiens, ce nom ne nous est pas inconnu : l'historien Penel-Beaufin nous en parle en 1905.

Collection Jean-Pierre Lebaillif

Rue du Vieux Sout de Jours, n°s ___ et ___

MUTATIONS.				LI- GNE.	SEC- TION.	NU- MÉRO de PLAN.	NUMÉRO, LIEU-DIT, INDICATIONS DIVERSES.	NATURE de LA PROPRIÉTÉ.	REVENU NET IMPOSABLE						OUVERTURE- imposable.				
AN- née de l'entrée.	de la sortie.	TITRE de	PORTÉ à						pour la période commençant le 1 ^{er} janvier						Portes coch. ou de mag ^{as} .	Ou- ver- ture- ordi- naire.			
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18		
									fr.	c.	fr.	c.	fr.	c.	fr.	c.	fr.	c.	
Pour M. Tavernier (de) dame par <i>Deloitte Georges</i> soufendeur y dem ^{est}																		Case 5941	
19 M.																		Case de l'ancienne matrice : <i>5941</i>	
10 M																			

Cadastre 1910 - Archives municipales

Édouard Henri de Tavernier est chef de bureau au secrétariat de la Compagnie Générale des Omnibus, dont le père, le baron Victor de Tavernier, s'occupa 40 ans et présida le conseil d'administration. La CGO avait une usine à air comprimé à Billancourt.



Édouard de Tavernier (à gauche) et son père le baron Victor de Tavernier, président de la CGO

La famille de Tavernier est par ailleurs alliée à la famille de Casimir de Gourcuff, le créateur du Village de Billancourt.

Son épouse, née **Germaine de Bessé**, appartient à une ancienne famille de Billancourt dont nous parlerons plus loin et qui lui a cédé la maison. Ils ont un fils, Georges, et deux filles, Laure et Marie-Louise.

Germaine de Tavernier est en 1898 présidente du comité bouloonnais de l'**Union des Femmes de France (UFF)**. Son siège est au 32bis route de la Reine. On y donne des cours de pharmacie, de médecine, de chirurgie, de pansement.

L'UFF, fondée en 1881, a pour objectif de venir en aide aux blessés et aux malades des armées françaises en temps de guerre, et aux victimes des fléaux ou désastres publics. L'UFF deviendra la Croix-Rouge en 1940 en fusionnant avec d'autres associations.



Diplôme d'infirmière de l'UFF - Gallica

On retrouve également Germaine, en 1905, présidente de la société des œuvres paroissiales de Notre-Dame de Boulogne.

Elle participe activement en 1895 et 1896 au Bazar de la Charité, le célèbre événement caritatif annuel parisien. On y vend des objets au profit de bonnes œuvres. Elle y tient notamment le buffet en 1895, au profit de l'école libre Sainte-Élisabeth, la première école de Billancourt. Était-elle également au Bazar le 4 mai 1897, lors du terrible incendie qui vit la mort de 125 personnes et mit la France en émoi ? On ne sait pas.



L'incendie du Bazar de la Charité en 1897 voit la mort de nombreux enfants et dames de la haute société, dont la duchesse d'Alençon, sœur de l'impératrice Sissi. Il est provoqué par l'incendie accidentel d'un projecteur de cinématographe - Gallica

Les recensements nous donnent de précieuses informations sur la vie dans la maison. En 1896, avec Édouard et Germaine, on y trouve leurs enfants et deux domestiques : Joseph et Auguste. Le jardinier, Charles Dubois, réside dans les dépendances, avec son épouse et ses sept enfants.

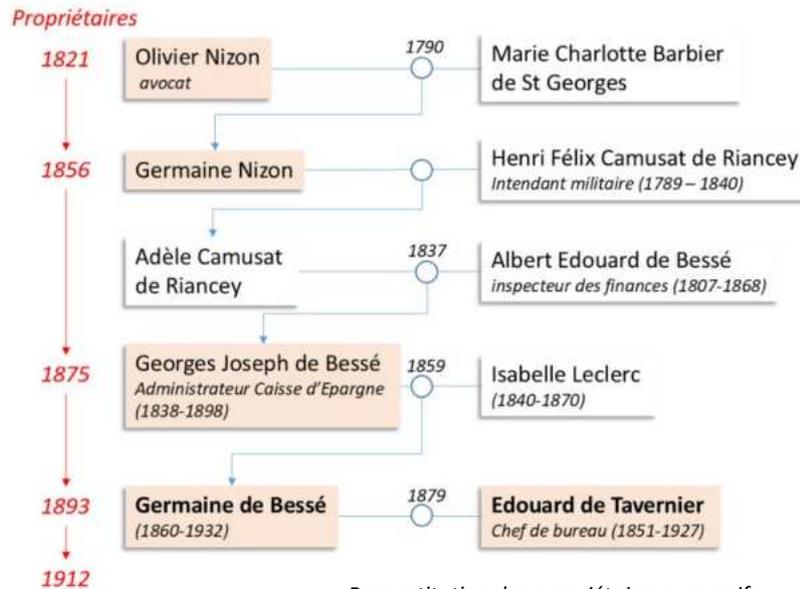
En 1860, Boulogne et Billancourt fusionnent.

La propriété est enregistrée au nom de sa petite-fille, **Adèle Camuzat de Riancey**, selon le cadastre, mais selon des actes notariés, c'est sa fille, **Germaine Nizon**, qui est propriétaire.

À partir de 1901, les Tavernier semblent louer les dépendances à des familles de blanchisseurs et d'ouvriers.

En 1911, il n'y a plus qu'une domestique, Augustine Couty, veuve et fidèle employée de la maison depuis plus de 10 ans.

Dans les dépendances, le jardinier s'appelle désormais Jean-Pierre Maillet.



Reconstitution des propriétaires successifs
Village de Billancourt

Une famille installée à Billancourt depuis 1821

C'est en 1821 que la propriété est acquise par un avocat parisien, **Olivier Nizon**. Billancourt n'est alors qu'un grand domaine agricole, dominé par la ferme de Billancourt. Billancourt ne dépendait pas de Boulogne, mais de la commune d'Auteuil. La propriété de Nizon est située en bordure du hameau qui existait aux abords du vieux pont de Sèvres. Sur le cadastre de 1823 c'est une maison plus petite qui figure. On ne sait pas à quoi elle ressemblait.



Cadastre de 1860 - Archives municipales

Ce n'est qu'en 1866 que la grande maison est enfin construite. Elle résiste au siège prussien de 1870 puis à l'entrée des Versaillais qui réprimeront la Commune de Paris.

Georges de Bessé, fils d'Adèle Camuzat de Riancey, hérite de la propriété en 1875, au décès de sa grand-mère. Il est veuf, son épouse Isabelle Leclerc est décédée cinq ans plus tôt à l'âge de 29 ans, laissant trois enfants en bas âge. Georges est administrateur de la Caisse l'Épargne et membre du conseil municipal de Boulogne-Billancourt. C'est un notable.

Dès 1880, Georges acquiert le terrain voisin d'Armand Bastier et en fait un grand potager. La propriété double en superficie pour atteindre plus d'un hectare :



Cadastre de 1905 - Archives municipales



Avant-hier grand bal dans la magnifique propriété de M. Georges de Bessé, à Billancourt.
Le parc et les salons étaient illuminés à l'électricité.
Les honneurs de cette fête étaient faits par M. de Bessé, aidé de la baronne E. de Tavernier, en très jolie toilette blanche et bleue, et sa jeune sœur, Mlle de Bessé.
Nous avons aperçu, dans cette aristocratique réunion, le comte et la comtesse de Rancey, M. Mathieu, commandant à l'état-major du ministre de la guerre; M., Mme et Mlle de Vitray, M. et Mme Rouge, ravissante dans sa toilette blanche et verte, couverte de dentelles blanches, constellée de diamants; M. et Mme Marc-Bonnehée, Mme Schaken et ses fils, M. Léon La Jousse de la Giraudais.

Gallica

À l'époque on pouvait louer un éclairage électrique comme aujourd'hui on loue une sonorisation.

Nous avons trouvé dans la presse de l'époque une anecdote assez amusante qui nous éclaire sur sa personnalité. Georges ne s'embarrassait pas de dénoncer quasi-publicquement ses débiteurs oubliés !

La diffamation par cartes postales.— M. Hippolyte Rousseau, propriétaire, demeurant à Paris, a fait assigner devant le tribunal correctionnel M. Georges de Bessé, également propriétaire, auquel il reproche de l'avoir diffamé publiquement en lui adressant, soit par la poste, soit par des commissionnaires, des écrits pouvant porter atteinte à sa considération, sous forme de cartes postales, de télégrammes et de billets à découvert.
Ces écrits, dans lesquels M. de Bessé réclamait le paiement d'une dette, vraie ou prétendue, étaient conçus dans les termes suivants :
« Et mon compte ? quand est-ce que vous aurez la pudeur de me le solder ? Viens me voler l'intérêt. » (Carte postale du 16 décembre 1882.) « ... Voilà deux ans que vous promenez votre mère à mes frais... En deux années l'idée de me payer aurait pu vous venir... Et mon compte ? Faudrait y penser un peu. De quelle couleur est votre argent ?... Et mon argent que vous me retez depuis deux ans, quand... quand le rembourseriez-vous ? » (Billet à découvert.)

Le Temps, 16 mars 1883 - Gallica

On ne lui reproche pas de réclamer son argent, non, mais d'utiliser volontairement des moyens lisibles par les messagers, concierges et domestiques. Il sera condamné à une petite amende.

Georges de Bessé revend, le 12 juillet 1893, la propriété à sa fille **Germaine et son mari Édouard de Tavernier**. Il reste usufruitier et demeure à Billancourt mais pas longtemps, semble-t-il, car il ne figure pas dans le recensement de 1896.

Les de Tavernier très endettés, vendent à Louis Renault

Oui, la maison a fini entre les mains de l'industriel (*vous en doutez ?*). Mais pourquoi les de Tavernier ont-ils vendu ? Chez Renault Histoire nous avons trouvé l'acte de vente et celui-ci nous donne la réponse.

La propriété est enregistrée en garantie de trois prêts successifs pour un montant total de 320 000 francs consentis aux de Tavernier par la compagnie d'assurances le Phenix entre 1902 et 1905.

C'est une somme très importante. À cela s'ajoutent des hypothèques légales suite à de nombreuses condamnations par la justice pour non paiement de débiteurs et fournisseurs, comme un tailleur, un couvreur ou un serrurier... Bref, **les de Tavernier sont lourdement endettés** et la maison est grevée d'hypothèques. Pourquoi ? Édouard n'a probablement pas hérité du sens des affaires paternel : malgré plusieurs dizaines d'années passées dans la société de son père, il n'est que chef de bureau.

Le 28 mars 1912, les de Tavernier, pris à la gorge, concluent la vente de leur propriété à Louis Renault pour la somme de 230 000 francs. Le montant est dérisoire au regard de la superficie, c'est à peine 20 francs le mètre carré, pas de quoi couvrir les dettes.

Sur cette photographie de 1912 la belle propriété des Tavernier fait peine à voir. Les arbres du jardin sont presque tous abattus, le grand potager n'existe plus et le terrain est déjà couvert de charpentes métalliques.



La propriété des de Tavernier en 1912 - © Renault Histoire

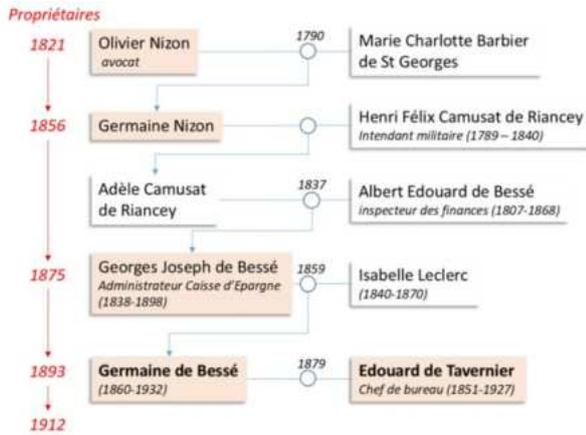
Les bâtiments disparaîtront en 1916 et l'ensemble cèdera la place à des ateliers de carrosserie automobile.

Nous avons retrouvé dans les journaux de 1925, la trace d'Édouard et Germaine de Tavernier à Varennes-sur-Seine, près de Fontainebleau, où ils finirent leurs jours modestement, il est loin le grand bal de 1883. Édouard disparaît en 1927 à l'âge de 76 ans. Germaine le suit en 1932, à 71 ans.

Le plus grand bâtiment de Billancourt renaît en 2011

Près d'un siècle après la disparition de la grande maison des Tavernier, se dresse aujourd'hui la plus grande tour de Boulogne-Billancourt : **la tour Horizons**, culminant à 88 mètres et créée par **Jean Nouvel**. La prochaine fois que vous lèverez les yeux vers elle, songez au déclin des Tavernier.

Les familles Nizon, Camuzat de Riancey, de Bessé et de Tavernier



Les propriétaires successifs de la villa sont bien connus.

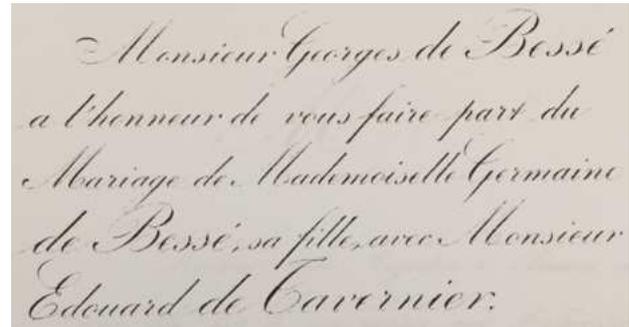
Dans un premier temps il est possible de trouver l'acte de mariage du dernier couple habitant la Villa, **Edouard de Tavernier** et **Germaine de Bessé** 16 juin 1879 à Paris 5^e.

Edouard Henri de Tavernier est né le 18 octobre 1851 à Paris. Il est indiqué comme sans profession à 27 ans. Il est fils d'Édouard Ferdinand Louis Victor de Tavernier, administrateur de la Compagnie Générale des Omnibus de Paris et de Louise Elisabeth Vergnaud.

Germaine Debessé, son épouse, est indiquée sans profession, née à Boulogne le 21 août 1860, demeurant avec son père à Billancourt fille de Georges Joseph Debessé sans profession et de Elizabeth Leclerc.

Contrairement aux indications de la famille le patronyme de Bessé est écrit en un seul mot au lieu d'avoir une particule. C'est le cas pour Germaine et pour son père. La signature de Germaine est en un seul mot et celle de son père également.

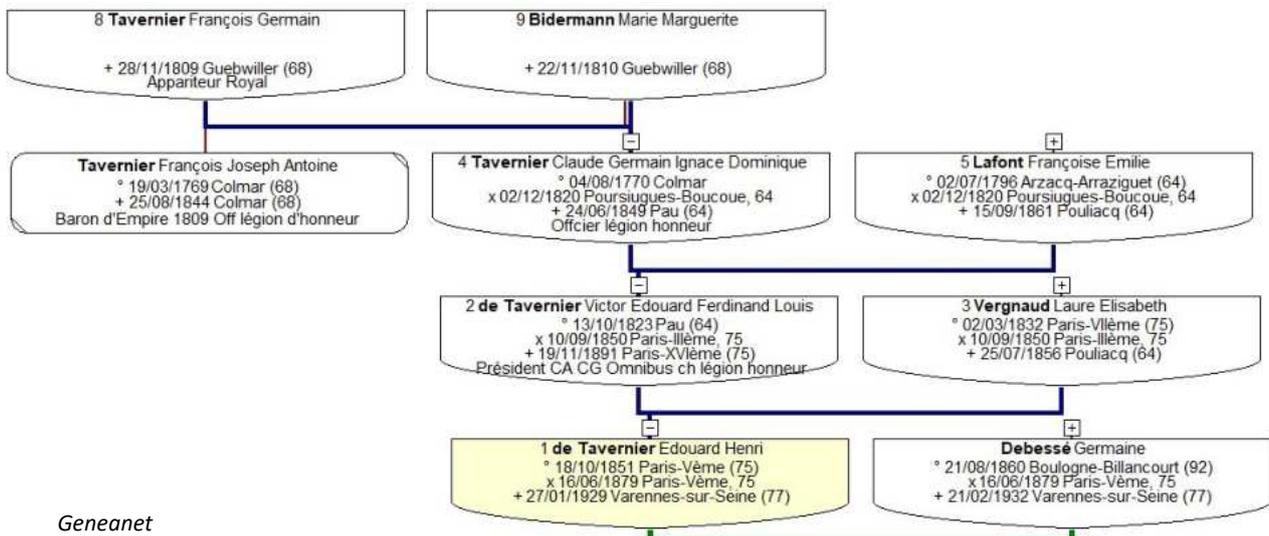
Par contre les faire-part de mariage aussi bien du côté Debessé que du côté de Tavernier indiquent de Bessé.



Geneanet

Nous allons commencer par faire une étude de la famille de Tavernier. Des descendants ayant déjà fait des recherches il est facile avec l'aide de Geneanet de remonter quelques générations de la famille **de Tavernier** jusqu'à une famille **Tavernier**.

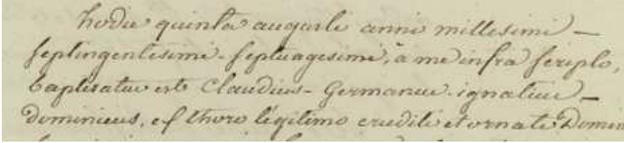
L'histoire de la vie de **Claude Germain Ignace Dominique Tavernier** grand-père de Edouard Henri va nous faire comprendre pourquoi les descendants ont adopté la particule.



Geneanet

La carrière militaire de Claude Tavernier

Claudius Germanus Ignatius Domineus Tavernier est né à Colmar (*acte en latin*) en 1770, fils de François Germain Tavernier et Marie Marguerite Bidermann (*transcription en français*)



Archives départementales du Haut-Rhin

L'état de ses services dans l'armée, consultable sur le site Léonore dans son dossier de Légion d'Honneur, commence en 1790 à l'âge de 20 ans.

Quelques informations complémentaires et la suite de sa carrière.

Entre 1789 et 1815, environ 140 000 personnes, les émigrés, quittent le territoire français, en raison des lois révolutionnaires. Le 3 août 1790, André Boniface Louis Riquetti de Mirabeau, frère de Mirabeau, révolutionnaire membre du Tiers Etat, quitte la France.

Il commence à lever une légion et recrute, ouvrant des bureaux aussi bien en Allemagne qu'à la frontière suisse, tandis que des émissaires discrets prospectent Colmar et Sélestat d'où probablement le recrutement de Tavernier volontaire le 19 décembre 1790.

Il est nommé sous-lieutenant le 1^{er} juillet 1792 peu avant une escarmouche du 12 août 1792 et le décès de Mirabeau le 15 septembre 1792. Il fait alors partie de l'armée de Condé probablement dans les Grenadiers de Bourbon et participe jusqu'en 1801 à toutes les campagnes de l'armée de Condé qui continue de se battre, à la solde de l'Autriche, puis de l'Angleterre et de la Russie, jusqu'en 1801. Il est blessé le 8 décembre 1793 à Blesheim. Le 1^{er} mars 1797 il est nommé lieutenant, et passe ensuite capitaine aide-major dans les Grenadiers de Bourbon le 1^{er} juillet 1800.

Après avoir fait en pure perte des prodiges de valeur à Wissembourg, à Haguenau, à Bentheim, le prince de Condé est obligé de congédier son armée et se retire en 1800 en Grande-Bretagne avec son fils. Tavernier est alors attaché au Commissaire Général Anglais à Vienne.

Detail des services	
Emigré et Entré de suite à la Légion de Mirabeau Comme Volontaire le 19. 2 ⁶	1790.
Breveté sous Lieutenant le 1 ^{er} Juillet	1792.
Lieutenant le 1 ^{er} Mars	1797.
Capitaine aide Major dans le Grenadier de Bourbon le 1 ^{er} Juillet	1800.
Attaché au Commissaire Général Anglais à Vienne après le licenciement	"
de l'armée de Condé par ordre de S. A. S. Monseigneur	"
Le Prince de Condé le 20 avril	1801.
Parti en Angleterre où il a reçu d'une pension du Gouvernement anglais	"
Et où il a été reçu garde du Corps. il est resté jusqu'à sa rentrée en France	"
à la suite du Roy le 12 Novembre	1814.
Incorporé de suite dans la Compagnie d'honneur, m ^{re} des logis dans la même	"
Compagnie des Gardes du Corps le 1 ^{er} Novembre	1815.
Nommé Capitaine de la Gendarmerie des Bâtes Supérieures par ordonnance	"
du Roy le 7 Février	1816.

Base Léonore

Tavernier passe en Angleterre garde du corps du roi Louis XVIII jusqu'au 12 novembre 1814 date à laquelle il rentre en France à la suite du roi arrivé à Paris le 3 mai 1814 avec 12 gardes du corps dont il ne fait pas partie. Il est incorporé dans la compagnie de gardes du corps d'Havré. Le 20 mars 1815, il suit le roi à Gand et y reste pendant les 100 jours. Il est reçu maréchal des logis le premier novembre 1815 après le retour du roi le 8 juillet 1815.

Le 7 février 1816 il est nommé capitaine commandant la gendarmerie royale des Basses-Pyrénées, à Pau. En février 1822 il est nommé chef d'escadron et prend le poste de Commandant de la force publique territoriale des Basses-Pyrénées. Le 8 août 1830, il est mis en congé de réforme, et en retraite définitive en 1837.

Cette belle carrière lui a valu toute une série de nominations :

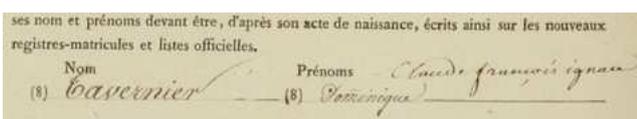
- Le 29 juin 1814 il est nommé Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint Louis,
- Le 25 septembre 1816 Il est nommé Chevalier l'ordre du Phénix de Hohenlohe,
- Le 25 avril 1821 il est nommé Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

Dans ses états de services en 1821 il est nommé "Monsieur le Chevalier de Tavernier" avec pour seul prénom "Dominique". C'est un des rares actes avec le patronyme "de Tavernier".



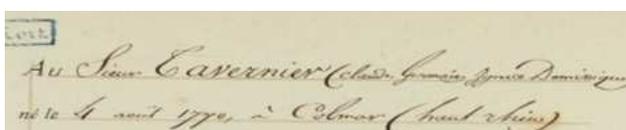
Base Léonore

L'erreur de prénom est corrigée le 22 juin 1821, mais il n'est plus que Tavernier comme écrit sur son acte de naissance.



Base Léonore

Le 29 mai 1825 il est nommé officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, il est "Sieur Tavernier".



Base Léonore

Il est également nommé Chevalier de l'ordre de Saint-Ferdinand d'Espagne.



Saint-Louis de Hohenlohe Légion d'honneur Saint-Ferdinand

L'ordre de Saint-Louis est un ordre français créé par Louis XIV en 1693 pour récompenser les officiers catholiques pour leurs services distingués pendant au moins 10 ans ; il a été supprimé en 1792, puis rétabli de 1814 à 1830.

Louis Aloy de Hohenlohe-Waldenburg-Bartenstein, prince du Saint-Empire, choisit de répondre aux dérèglements de la Révolution française en créant un ordre de chevalerie aussitôt mis au service de la maison de Bourbon et de la légitimité. C'est ainsi que l'Ordre du Phénix de Hohenlohe put également servir à récompenser les émigrés français qui s'étaient intégrés aux régiments d'Hohenlohe.

L'ordre de la légion d'honneur, créé par Napoléon, a été conservé par Louis XVIII sous le nom de "ordre royal de la Légion d'honneur".

L'ordre royal et militaire de Saint-Ferdinand est un ordre honorifique espagnol, destiné à récompenser les mérites militaires, créé le 31 août 1811 par les Cortes de Cadix, et confirmé par Ferdinand VII d'Espagne lors de son retour à Madrid en 1815. La nomination de Tavernier est sans explication.

La carrière militaire de son frère

Si sa vie militaire semble exceptionnelle, celle de son frère aîné **François Joseph Antoine**, né le 17 mars 1769 aussi à Colmar, l'est tout autant.

Il s'engage au premier régiment de chasseurs à cheval le 1^{er} septembre 1788. Il est nommé maréchal de logis en 1792, nommé sous-lieutenant le 10 juillet 1793. En 1797 Il est adjoint à l'adjutant général Ormaney. Il est nommé chef d'escadron au 12^e régiment de chasseurs le 28 février 1807, chef d'état-major de la division Montbrun en 1809, chef d'état-major de la division Pajol en 1813.

Prisonnier après la bataille de Leipzig il revient en France en juin 1814. Le premier août il est mis en non activité.

Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe il est nommé le 31 mars 1815 à l'état-major du commandement supérieur à Strasbourg puis sous-chef d'état-major de l'armée du Rhin. Il termine à Waterloo une brillante carrière. Il est mis en demi-solde au 1^{er} juillet 1815 et en retraite en 1818.

Il a participé aux campagnes de 1792, 1793, celles des ans 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, aux armées du Nord de Sambre et Meuse et du Rhin, celles de 12 et 13 à l'armée des côtes, celle de l'an 14, celle de 1806 et 1807 à la grande armée du Rhin, celle de 1809 à la grande armée d'Allemagne, celle de 1812 à la grande armée contre la Russie, celle de 1813 à la grande armée d'Allemagne. Il a été blessé cinq fois, deux fois par un coup de feu, une fois par un coup de mitraille, une fois par un coup de baïonnette.

Lui aussi a eu des nominations, chevalier de la Légion d'honneur le 26 prairial an 12, officier de la Légion d'honneur le 1^{re} juillet 1809, baron le 3 mai 1810 par un acte signé à Anvers par Napoléon contenant des conditions d'hérédité "Titre transmissible à sa demande à sa descendance directe, légitime, naturelle ou adoptive de mâle en mâle, par ordre de primogéniture". A ce titre sont attachées des armoiries qui sont définies dans la nomination. Il a un seul fils, Baron Tavernier qui meurt célibataire. Et ainsi se termine cette branche de Tavernier.

Il termine sa vie à Colmar où il décède le 25 août 1844. Il n'aurait rencontré son frère que pendant l'année 1814. Il est peu probable qu'ils se soient trouvés face à face lors d'une bataille.

Les actes d'état civil de Claude Germain Ignace Dominique Tavernier

Son acte de naissance en latin de 1770 est donné au début de cet article.

Le 2^e acte disponible est celui de son mariage à 50 ans le 2 décembre 1820 à Poursiugues-Boucoue dans les Basses-Pyrénées.

La première information est qu'il est veuf de Catherine Cobliger, décédée le 5 septembre 1808 en un lieu non déchiffré mais situé à l'étranger car l'acte a été traduit.

Il n'y pas d'indication d'existence d'enfant.

Son épouse est **Françoise Emilie Lafont**, 24 ans, née à Arzacq (avec le seul prénom de Françoise) également dans les Basses-Pyrénées et dont le père décédé est dit homme de loy.

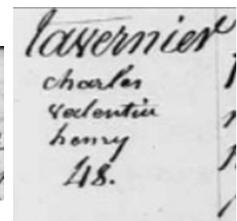
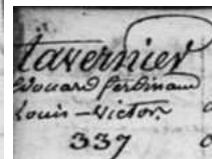
Les enfants

Les patronymes des enfants ne figurent pas dans le texte, ils sont seulement présents en marge.

Le 25 janvier 1822 naît à Pau **Paul Henri Charles Joseph** "(de) Tavernier" (*en marge*) fils de "Tavernier". La mère est dite "de Lafont".

Le 4 octobre 1823 naît **Edouard Ferdinand Louis Victor** "Tavernier" fils de Tavernier" et Françoise "Delafont".

Le 15 février 1825 naît **Charles Valentin Henry** "Tavernier" (*en marge*) fils de "de Tavernier" et "de Lafont".

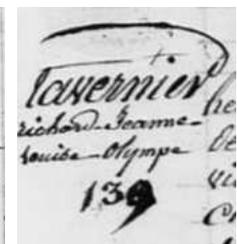
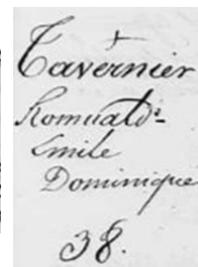
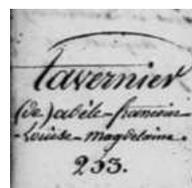


Arch. dép^{tales} des Pyrénées-Atlantiques

Le 22 juillet 1826 naît **Adèle Françoise Louise Madeleine** "(de) Tavernier" (*en marge*) Fille de "Tavernier" et de "de Lafont".

Le 7 février 1829 naît **Romuald Emile Dominique** "Tavernier" (*en marge*) fils de "Tavernier" et de "de Lafont".

Le 4 avril 1830 naît **Richard Jeanne Louise Olympe** "Tavernier" (*en marge*) fille de "de Tavernier" et de "Delafont". Pour la première fois apparaît le titre Chevalier des ordres royaux et militaires de Saint Ferdinand d'Espagne et la fonction de vice-président du comité central de l'Association des chevaliers de Saint Louis.



Archives départementales des Pyrénées-Atlantiques

Dominique Ignace Claude Germain Tavernier décède le 4 juin 1849 à Pau avec tous ses titres mais avec uniquement le patronyme Tavernier.

L'histoire de la famille va maintenant se concentrer sur Édouard Ferdinand Louis Victor né Tavernier dont le fils habitera la Villa.

Edouard Ferdinand Louis Victor

Il se marie une première fois le 10 septembre 1850 dans le 5^e arrondissement de Paris. Il est indiqué de Tavernier, employé (*sans autre précision*), fils de de Tavernier. Son épouse est **Laure Elizabeth Vergnaud**, née à Paris dans le 7^e arrondissement le 2 mars 1832 ; son père est décédé, sa mère Elisa Tuleu est vivante et rentière.

Deux enfants naissent à Paris 5^e, d'abord Édouard Henri de Tavernier le 18 octobre 1851, ensuite Léopold Albert le 17 novembre 1854.

Le couple Tavernier-Vergnaud se déplace alors vers Pau où décède Élisa Tuleu le 27 mars 1855.

Le couple s'installe au château de Caplane à Pouliacq à une trentaine de kilomètres de Pau, commune d'environ 100 habitants, voisine d'Arzacq-Arraziguet d'où est originaire Françoise Lafont. Il s'agit d'une ancienne maison noble du Luc autrefois en Tursan, siège de la seigneurie de Mondebat domaine vendu à la Révolution. Pas de preuve, mais il peut venir de la famille Lafont.

Laure Elizabeth Vergnaud décède à Pouliacq le 25 juillet 1856 et Françoise Emilie Lafont le 15 septembre 1861, son époux est déclaré "propriétaire rentier".

Édouard Ferdinand Louis Victor, né Tavernier, propriétaire, se remarie le 24 août 1863 à Saint-Sever, avec **Marie Suzanne Henriette Françoise de La-doue**, sans profession, née à Saint-Sever le 15 décembre 1840 (*d'une famille noble habitant Saint Sever depuis 1739*). Il est maire de Pouliacq nommé par le préfet, d'environ 1859 à 1864.

De cette union naît à Pouliacq le 2 septembre 1864 Edmond Marie Henri Ferdinand de Tavernier fils de "de Tavernier", propriétaire rentier et à Saint-Sever le 3 août 1869 Etiennette Thérèse Louise Anne Marie de Tavernier fille de "de Tavernier", rentier.

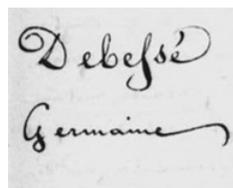
En 1869 il est à Paris. En 1879 il est administrateur de la Compagnie Générale des Omnibus. En 1890 il est vice-président du conseil d'administration. Il décède le 19 novembre 1891 à Paris, président du conseil d'administration. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en août 1877. Son faire-part de décès énumère toute la famille de Tavernier.

Il n'a pas été trouvé de documents montrant que Victor de Tavernier était baron, ni l'origine de la fortune de la famille.

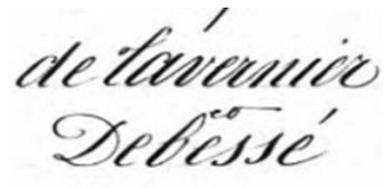
Les remarques sur le changement de patronyme de "Tavernier" à "de Tavernier" sont des remarques "généalogiques" montrant que pendant la plus grande partie du XIX^e siècle les patronymes n'étaient pas encore fixés et que l'adoption d'une particule pouvait se faire avec une grande liberté par des officiers d'état civil. Ces remarques ne mettent en cause ni la notoriété ni les mérites des personnes citées. En effet du couple Tavernier-Bidermann naissent deux enfants tous les deux officiers de la Légion d'honneur, à la génération suivante il y a un chevalier de la Légion d'honneur et à la génération suivante deux officiers de la Légion d'honneur, tous Tavernier ou de Tavernier.

Germaine "de Bessé" ou "Debessé"

Tous les actes de Germaine sont "Debessé" alors qu'elle semble avoir passé sa vie "sociale" comme "de Bessé".



Naissance 1860



Mariage 1879

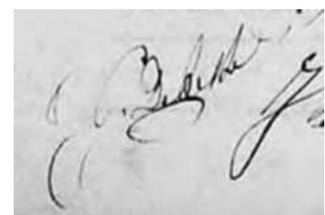
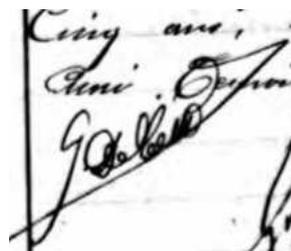


Décès 1932

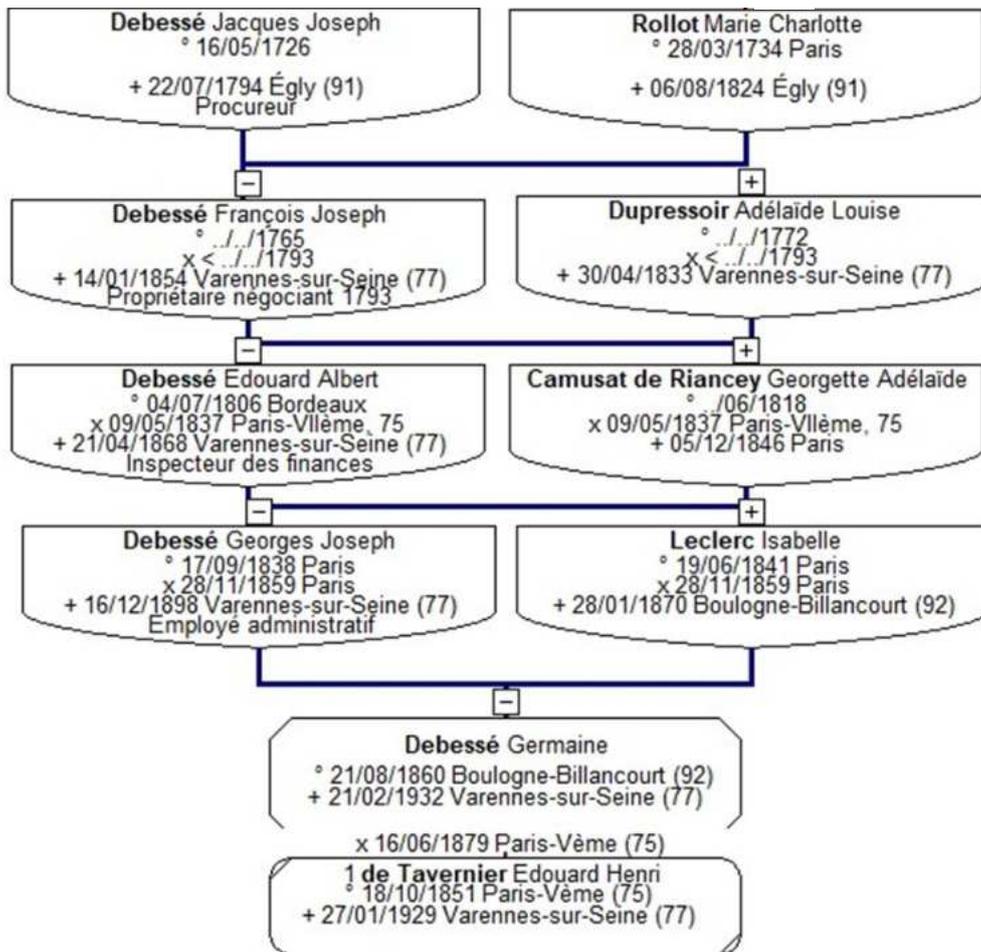
Le père de Germaine, Georges Joseph

Les actes originaux de naissance et mariage à Paris n'existent plus. A son décès, déclaré par son gendre Édouard de Tavernier, il est nommé "de Bessé" mais de nombreux actes montrent que la déclaration n'est pas contrôlée par l'officier d'état civil.

Par contre sa signature est présente sur plusieurs actes, à la naissance de ses filles, Germaine en 1860, Jeanne en 1865. La signature est établie jeune, reproduite par réflexe toute sa vie avec, quand elle est lisible, son patronyme.



Archives départementales des Hauts-de-Seine



Mariage à Paris 6^e le 29 septembre 1886 de **Jeanne Debessé**, née à Nice le 8 janvier 1865 avec **Victor-Marie Robert Lemaire**, employé au chemin de fer, fille majeure de George Debessé propriétaire refusant son consentement ainsi qu'il résulte de trois actes respectueux faits par elle à son père en date du 2 juin, 3 juillet et 12 août de la même année, demeurant avec son père à Billancourt 133 rue du Vieux Pont de Sèvres. Si le futur marié ne semble pas avoir une situation professionnelle exceptionnelle, parmi les témoins figurent deux frères hommes de lettres, un secrétaire rédacteur au Sénat, officier d'académie, un ingénieur chevalier de la Légion d'honneur.

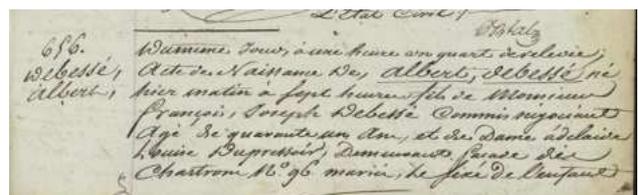
Naissance 28 janvier 1870 à Boulogne au 113 rue du Vieux Pont de Sèvres de Joseph Georges Henri Félix de Bessé fils de "de Bessé".

Il se marie le 23 novembre 1895, demeurant à Colombes, fils majeur de Joseph Georges de Bessé, sans profession, demeurant à Paris 43 rue Lafayette auquel il a été notifié trois actes respectueux par maître Aron, notaire à Paris, le 10 août, 14 septembre et 22 octobre dernier, encore un refus de consentement.

Il n'y a pas d'explication à ces refus.

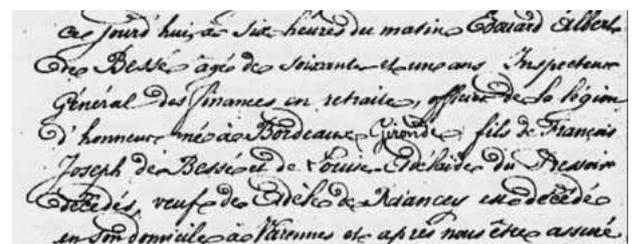
Le père de Georges Joseph, Edouard Albert

Il est né à Bordeaux en 1806 Debessé, mais avec seul prénom Albert.



Archives départementales de Gironde

L'original du mariage à Paris avec la noble "de Riancey" n'est pas consultable ; le relevé indique "de Bessé". A son décès en 1868 à Varennes, il est "de Bessé" Edouard Albert, inspecteur Général des finances en retraite, officier de la Légion d'honneur.



Archives départementales de Seine-et-Marne

15. Sans date, peut être du 17 février 1854.
 16. Lettre du 21 mars 1854. De **Bessé** (Edouard Albert), adjoint à l'Inspection 1833, inspecteur 1836, chargé du bureau de l'Inspection 1849. Inspecteur général 1858, retraité 1867.

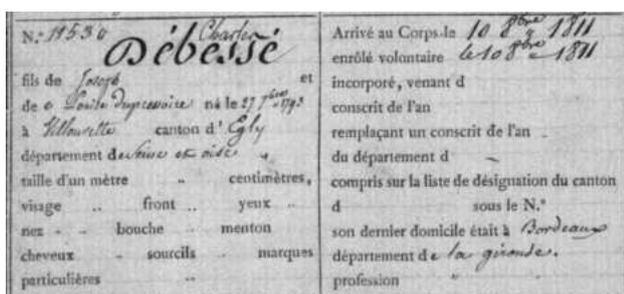
La vie quotidienne de l'Inspection des Finances sous le Second Empire - Revue Historique 1987 - Gallica

Il a été possible de trouver un relevé de carrière : progression constante, retraité à 60 ans.

Mais le site Léonore n'a pas enregistré son dossier de Légion d'honneur. Sa carrière n'est pas en contradiction avec ce titre.

Le père d'Edouard Albert, François Joseph

Il est marié à **Adélaïde Dupressoir** en un lieu et à une date inconnue. Ils ont un premier fils Charles François né le 27 septembre 1793 à Egly (Essonne). Ce Charles François deviendra soldat dans l'armée de Napoléon (17^e régiment d'infanterie de ligne).



Mémoire des Hommes

François Joseph est également présent au décès de son père à Egly le 22 juillet 1794.

Dans cet acte la date de naissance du père, Jacques Joseph, est indiquée comme étant le 16 mai 1726 mais le lieu n'est pas indiqué. Le couple de Bessé-Rollot s'est établi à Egly peu avant cette date. Il n'y a pas de traces de Debessé à Egly avant 1787.

Ensuite le couple Debessé-Dupressoir est présent à Bordeaux, François Joseph y étant commis courtier ; deux enfants naissent à Bordeaux en 1806 et 1810. Le 6 août 1824 François Joseph déclare le décès de sa mère, 90 ans, à Egly. Il habite alors à Belleville.

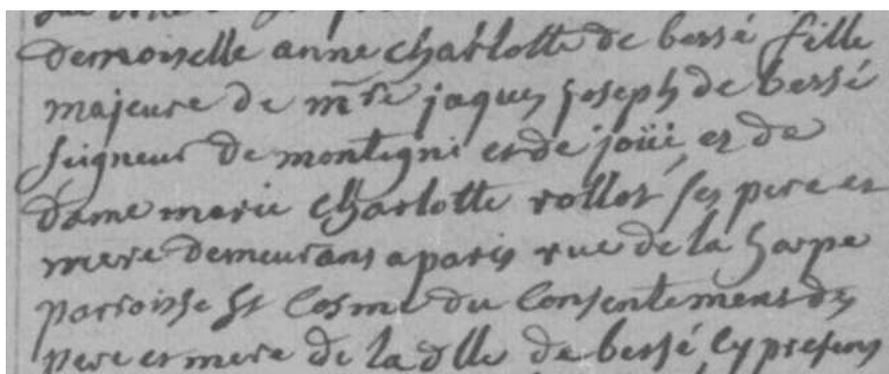
Le couple s'installe peu après à Varennes sur Seine où Adélaïde Dupressoir décède en 1833 et François Joseph en 1854.

Grâce aux recherches avant 1793 à Egly, il a été trouvé un acte de mariage qui apporte des informations définitives sur l'origine de la famille.

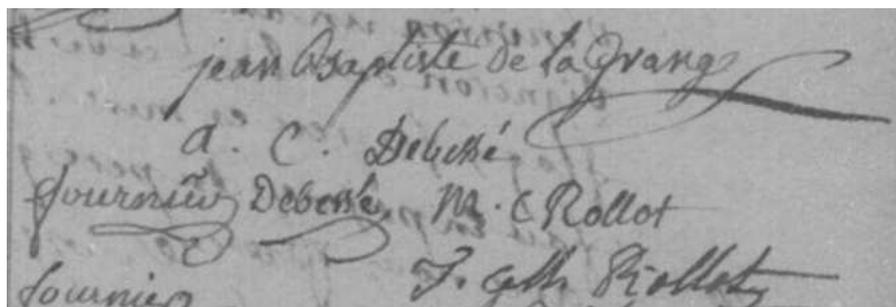
Mariage à Egly le 22 mai 1787 de Jean Baptiste de la Grange, chevalier seigneur de la Chabroulie demeurant à Paris, rue de l'Université paroisse de Saint-Sulpice, capitaine au régiment du Perche, avec demoiselle Anne Charlotte de Bessé fille majeure de messire Jacques Joseph de Bessé seigneur de Montigny et de Jouy et de dame Marie Charlotte Rollot (*donc Anne Charlotte est sœur de François Joseph*) demeurant à Paris rue de la Harpe. Témoins habitant la même rue, un avocat conseiller du roi substitut du procureur de sa Majesté et un Intéressé dans les affaires du roi. Il n'y a pas de doute les de Bessé ou Debessé sont bien d'origine noble.

L'adoption du patronyme dépend des circonstances, de celui qui écrit les actes et des mots utilisés par le déclarant.

La transcription est faite avec des majuscules, adaptation du texte entièrement en minuscules. La paroisse d'Egly dépendait de la paroisse voisine de Boissy-sous-Saint-Yon, elle-même voisine de Jouy, aujourd'hui Breux-Jouy. Il n'a pas été trouvé un lieu voisin de Montigny.



Archives départementales de l'Essonne



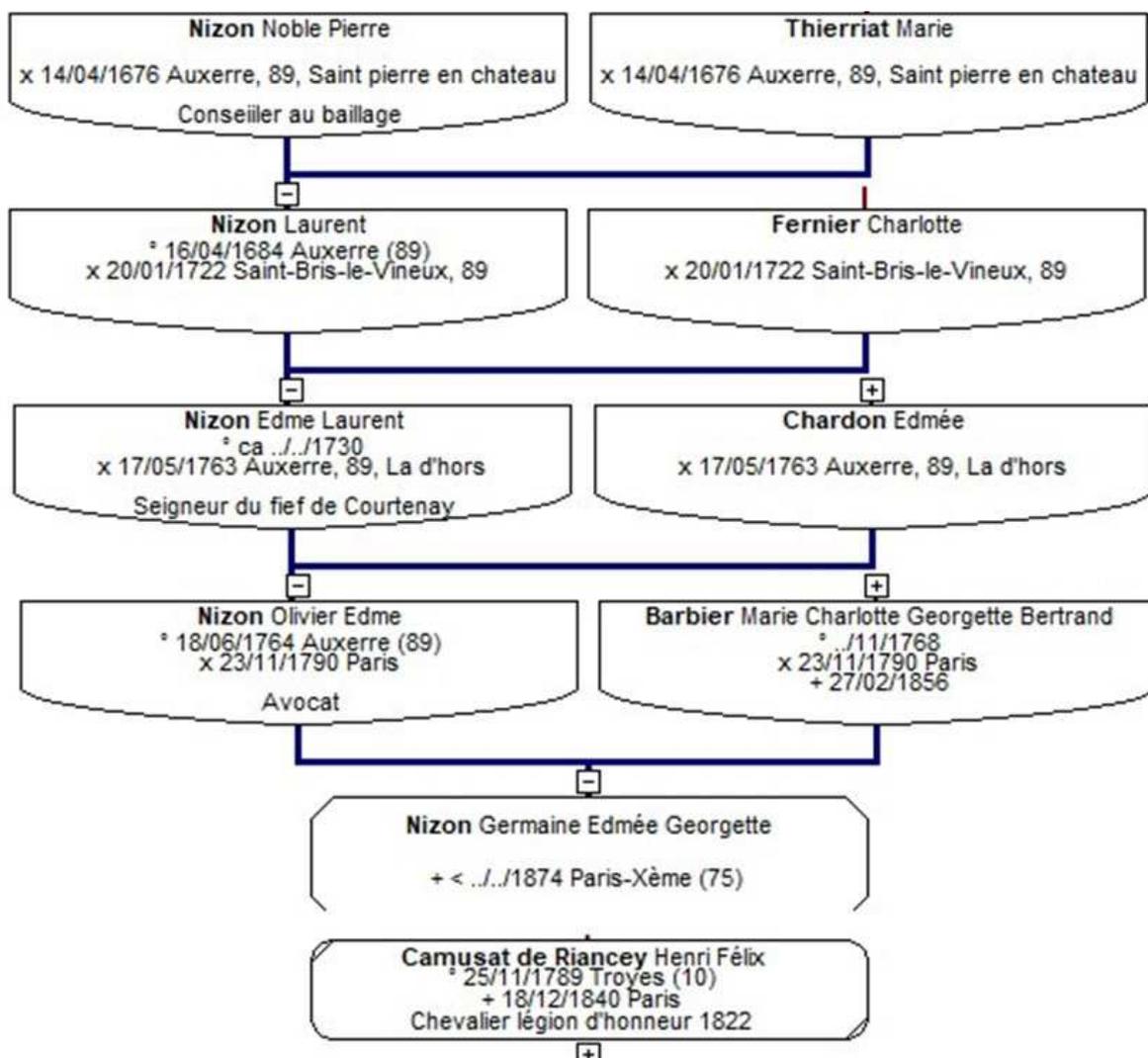
Cette situation explique les nommés au faire part de décès d'Edouard Albert de Bessé, bien que la plupart soient de la famille de Riancey ou collatéraux.

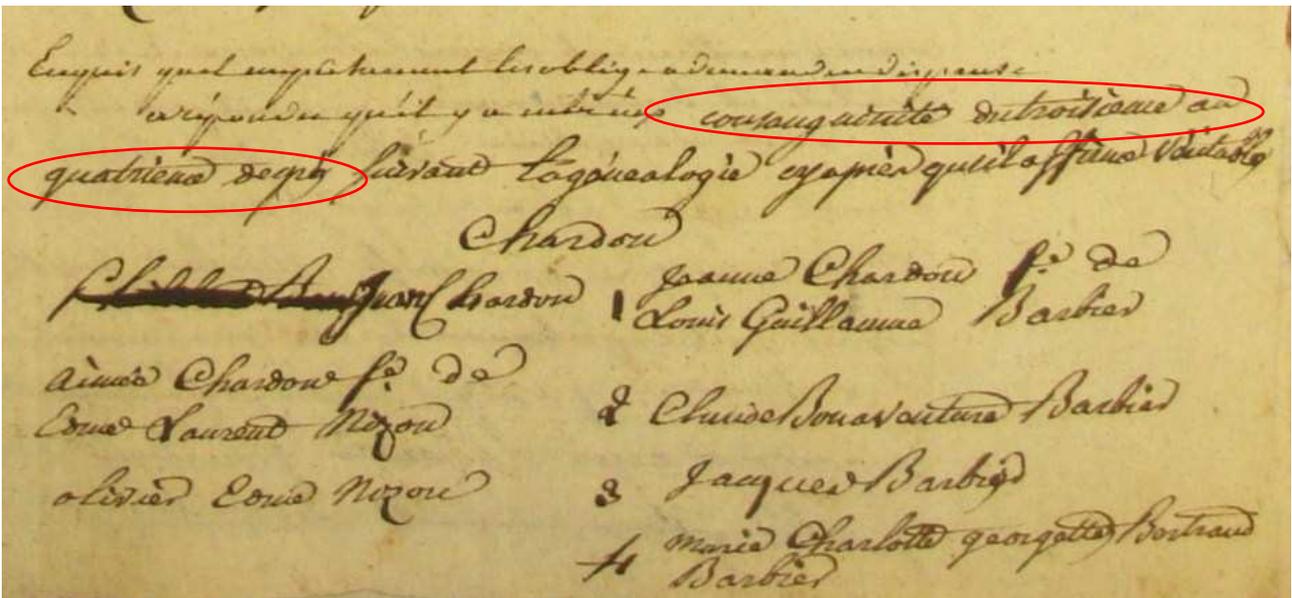
M^r GEORGES DE BESSE, M^{me} GEORGES DE BESSE, M^{lles} GERMAINE et JEANNE DE BESSE, M^r JEAN-MARIE DE BESSE, M^{me} V^{ve} FÉLIX DE RIANCEY, M^{me} V^{ve} GUSTAVE DE BESSE, MM LÉON et ÉDOUARD DE BESSE, M^{lle} MARIE DE BESSE, M^r et M^{me} DE MALHERBE, M^{me} V^{ve} DUCRAY et ses enfants, résidant à Maurice, M^r AUGUSTE POMME, M^{lles} CLÉMENTINE et LAURE POMME, M^r HENRY DE RIANCEY, M^{me} HENRY DE RIANCEY, MM ADRIEN, EMMANUEL, HENRI et ROBERT DE RIANCEY, M^r le Comte DE JANVILLE, M^{me} la Comtesse DE JANVILLE, M^r le Marquis DE GAUVILLE, M^{lles} NANCY DE GAUVILLE, M^{me} V^{ve} JULES PUTOD, MM GUSTAVE, HENRI et EMILE PUTOD, M^r LUDOVIC DE FONTANET, M^r le Marquis DE LESSEVILLE, M^{me} la Marquise DE LESSEVILLE et leurs enfants,

Ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire en la personne de Monsieur ÉDOUARD ALBERT DE BESSE, Inspecteur général des finances en retraite, Officier de la Légion d'honneur leur père,

Faire-part - Geneanet

Origine de la famille Nizon





Dispense de mariage 1789-1790 - cote AN Z1o-184B - Archives nationales indexées sur Geneanet

Le mariage Nizon-Barbier en 1790 fait l'objet d'une dispense de consanguinité. La généalogie établie alors donne des indications sur 4 générations. Le père de **Olivier Nizon** est **Edme Laurent Nizon**. La consanguinité provient de la famille Chardon.

Il est possible de reconstituer les différents descendants de l'ancêtre Chardon. Les couples indiqués permettent de situer l'origine de la famille à Auxerre.

Olivier est né le 18 juin 1764 dans la paroisse Notre-Dame-la-d'Hors, fils d'Edme Laurent Nizon et **Edmée Barbier**.

Il s'est marié le 17 juin 1763 à Auxerre dans ladite paroisse, mais ses parents ne sont pas indiqués alors que ceux de sa femme, **Edmée Chardon**, le sont.

Il est indiqué comme bourgeois et un frère de sa femme comme écuyer lieutenant de la maréchaussée d'Auxerre.

Cette absence de parents fait penser qu'Edme est veuf. Un petit saut de quelques années auparavant permet de trouver le 19 février 1762 le décès, suite à une naissance, de Marie Bernard, épouse de Edme Laurent Nizon ancien directeur des hôpitaux militaires.

Le mariage a eu lieu le 1^{er} juin 1761 à Héry.
Le 27 décembre 1760, décès de Marie Anne Germaine Morin de Barcourt épouse de Edme Laurent.
Le mariage a eu lieu le 31 octobre 1758.

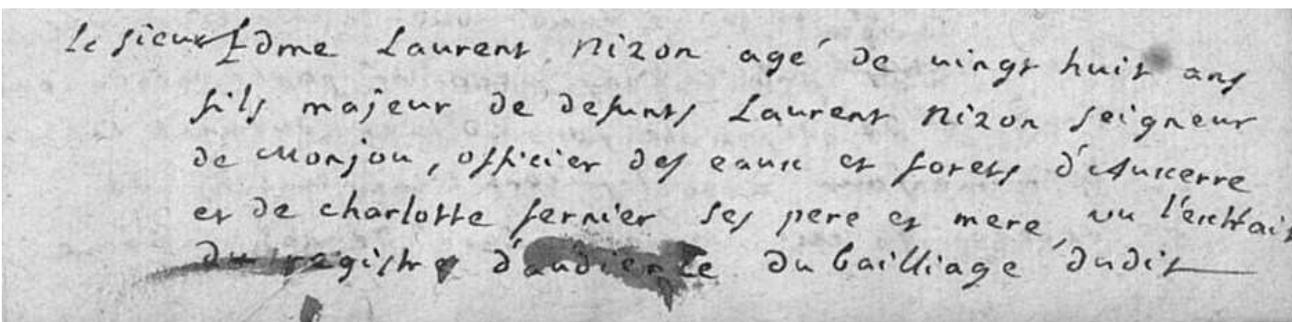
Il est indiqué qu'Edme Laurent Nizon est veuf de Demoiselle Claudine Pellette (*transcription incertaine*).

Les prénoms Edme Laurent et Claudine ne sont pas courants ce qui permet de trouver leur mariage en 1751 à Dijon, sans indication de la raison pour laquelle Laurent Edme s'y trouve.

Il n'y pas de confusion possible, les parents sont d'Auxerre, et en 1756 naît à Dijon Pierre Laurent qui en 1767 sera parrain de son frère Auguste Germain né à Auxerre.

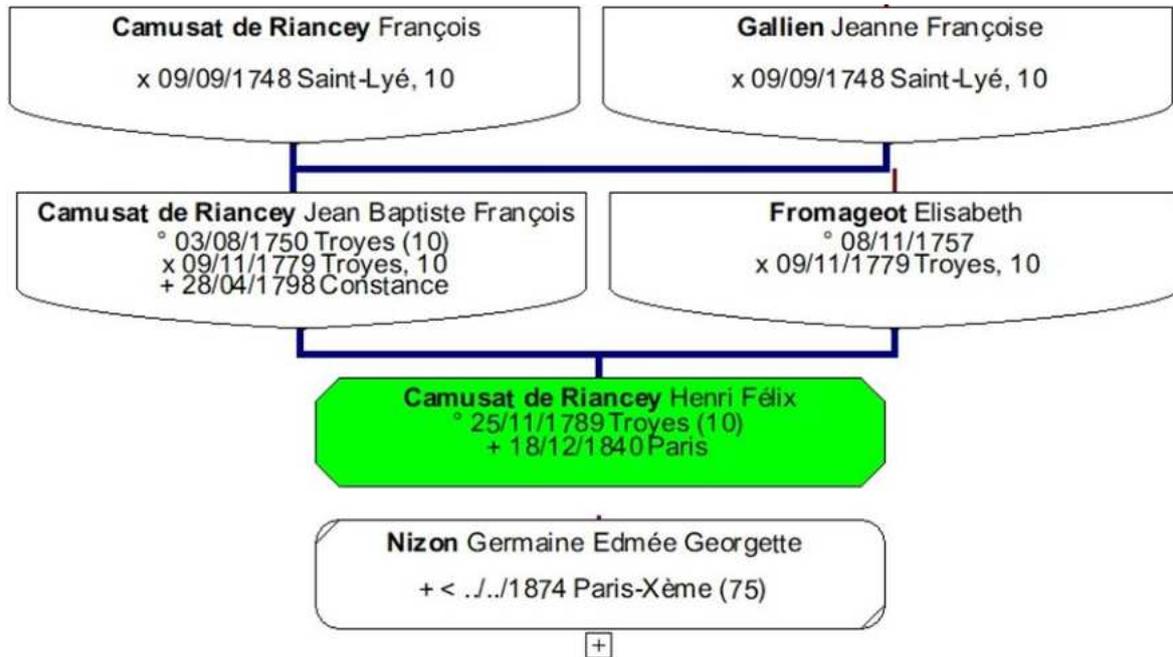
Le père d'Edme Laurent, Laurent, est seigneur de Monjou lieu non clairement identifié bien qu'il existe une rue Monjou à Vénizy à quelques kilomètres au nord d'Auxerre. Laurent est officier des eaux et forêts d'Auxerre.

En 1767 il est "employé dans les affaires du roi" ce qui n'est pas très précis.



Archives départementales de l'Yonne

La famille de Riancey



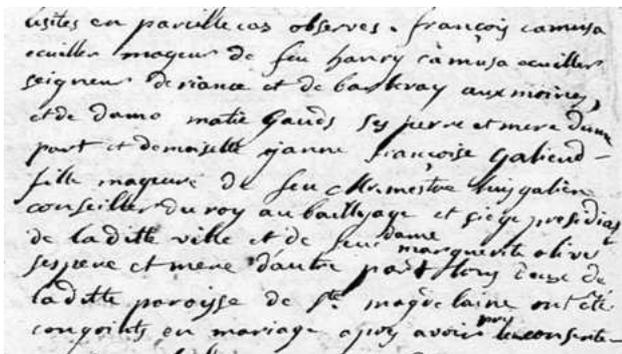
Le mariage de 1748 donne des informations sur l'état de la famille de Riancey.

Il a lieu dans la chapelle du château de Riancey aujourd'hui disparu.

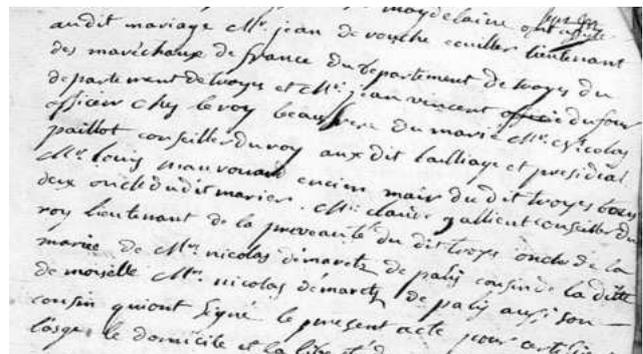
Il ne reste de nos jours qu'une rue de ce nom à Saint-Lyé.

François Camusat est écuyer, son père Henry, décédé, également écuyer est seigneur de Riancey et de Barberey aux moines, deux villages de la paroisse de Saint-Lyé de la banlieue proche de Troyes. La transcription est faite avec l'orthographe moderne.

Les témoins sont tous de noble origine.



Archives départementales de l'Aube



Archives départementales de l'Aube

Conclusion

Il a été trouvé une grande partie des origines des propriétaires et habitants de la villa.

Une grande partie des familles a une portion de sa généalogie sur le site Geneanet. La majorité des actes y sont consultables ou ont été recherchés dans les Archives départementales.

Les personnes humbles de la campagne travaillaient la terre et pour aménager au mieux leurs biens se mariaient localement. Les familles étudiées, toutes nobles ou notables, bougeaient beaucoup plus.

Ont été consultées les Archives départementales ou municipales de Paris, Hauts-de-Seine, Seine-et-Marne, Essonne, Yonne, Pyrénées-Atlantiques, Landes, Aube, Gironde, Nièvre, Haut-Rhin, Côte d'Or.

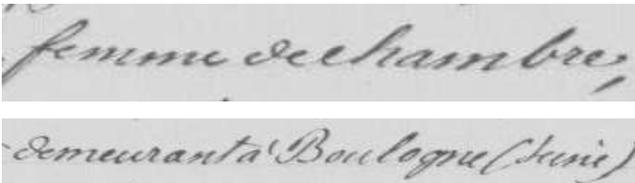
Du côté de la domesticité : familles Carré, Couty et Oudard

Adolphine Carré veuve Couty

Quand nous avons commencé les recherches au sujet de cette domestique que l'on trouve dans les recensements de 1901 et 1911, nous ne pensions pas que cela allait nous entraîner vers l'histoire de ses descendants, héros de la guerre de 1870 et des deux guerres mondiales !

Il a fallu tout d'abord retrouver le nom de naissance de cette **veuve Couty**. D'après le recensement, on sait qu'elle est née à Migennes (89) en 1830. Sur les registres de Migennes, notre attention se porte alors sur la naissance de **Françoise Adolphine Carré**, née le 4 juillet 1830, fille naturelle de Marie Marguerite Carré. C'est la grand-mère Marie Guillot, veuve de Jean-Baptiste Carré qui déclare l'enfant.

Nous retrouvons ensuite son mariage le 14 mai 1872 à Paris 1^{er} avec Auguste Alexandre Couty, ciseleur. La mariée est femme de chambre et demeure à Boulogne ; malheureusement il n'est pas mentionné l'adresse exacte. Mais néanmoins, pas de doute, c'est bien elle.



Extrait acte de mariage 1872 Paris 1^{er} - Archives de Paris

Le couple a déjà une fille, **Amélie**, née le 17 janvier 1855 à Paris 10^e (*ancien*). C'est l'histoire du mari d'Amélie, Léon César Oudard, et de leur fils, Georges Oudard, que nous souhaitons ci-après vous conter.

Une mention dans l'acte de décès de **Léon Oudard** nous interpelle. Il est officier de la Légion d'honneur et Croix de Guerre. Or, né en 1848, il est un peu âgé au moment de la Première Guerre mondiale. S'agirait-il alors de **la guerre de 1870** ? Son dossier sur la base Léonore (*Légion d'honneur*) nous apprend qu'il s'est engagé comme simple soldat dans l'infanterie en 1870. Rapidement il est nommé caporal puis sergent. Prisonnier des Allemands, il tente par deux fois de s'évader. Versé dans la réserve la paix revenue, il gravit tous les échelons jusqu'à capitaine en 1886.



Georges Oudard 1927 - Wikipedia

Léon et Amélie Oudard auront deux enfants, Jeanne et Georges.

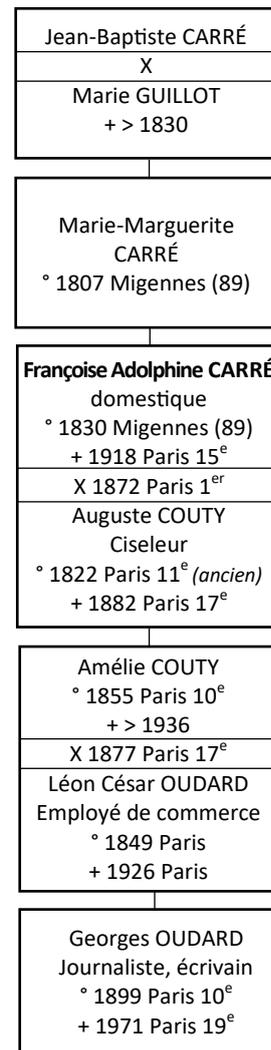
Georges Léon Raymond Jean Oudard naît le 4 février 1889 à Paris 10^e.

Il sera journaliste et écrivain.

Bien que réformé, il s'engage lors de la Première Guerre mondiale. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il entre dans la Résistance. Il fonde La France Intérieure, organe de presse clandestin. Après la Libération, il devient délégué de l'Assemblée consultative provisoire de Paris et siège ensuite au Conseil Economique et Social.

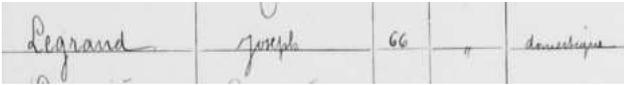
Il fut président du Syndicat de la Presse Périodique Française.

Cf. article Wikipedia et dossier base Léonore



Du côté de la domesticité : Louis Joseph Legrand

Louis Joseph Legrand

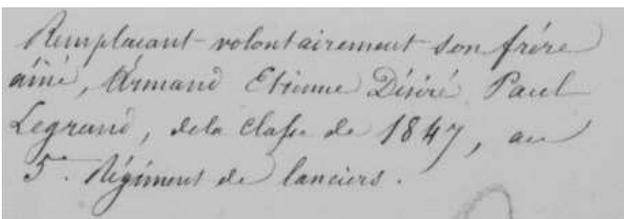


Recensement Boulogne 1896 - AD Hauts-de-Seine

Lorsqu'au cours de recherches généalogiques on tombe sur un nom aussi courant que Legrand on a tendance à penser que cela va être difficile. Partir ensuite avec, comme seule indication, son âge et sa profession n'était bien sûr pas gagné. Mais parfois la chance sourit et voici l'histoire de **Louis Joseph Legrand**, domestique chez les de Tavernier.

Très rapidement nous trouvons son décès à Boulogne le 25 décembre 1900. Il est domicilié au 211 rue du Vieux Pont de Sèvres. C'est donc bien lui. Profession : jardinier et non pas domestique.

Il est né à Auteuil vers 1831 (*69 ans à son décès*). Il faut donc se tourner vers les archives reconstituées de Paris. Et comme c'est parfois le cas dans ces archives, on va trouver des informations qui n'auraient pas figuré dans son acte de naissance. Ici il s'agit d'une fiche militaire datée de 1852. On y apprend qu'il a les cheveux châtons, qu'il mesure 1,70 m, qu'il est jardinier et que ses parents résident au 17 rue du Vieux Pont de Sèvres, à Billancourt, commune d'Auteuil. Lui-même est domicilié à Verdun, au 5^e Régiment de lanciers, "*remplaçant volontairement son frère aîné de la classe 1847.*"



Etat civil reconstitué - Archives de Paris

Grâce à différents actes d'état civil, à défaut de recensements à Billancourt sur cette période, nous pouvons suivre son parcours, profession et lieux de résidence.

Quand il se marie à Auteuil le 22 février 1859, avec **Henriette Caroline Guérin**, il est domicilié à Auteuil ; l'adresse n'est pas mentionnée. L'année suivante, Auteuil est rattaché à Paris et Billancourt à Boulogne.

Lorsque naît le premier enfant du couple, Marie Pauline le 30 avril 1860 (*Archives de Boulogne*) la famille habite 190 route de Versailles. Louis Joseph Legrand est **jardinier**. Au décès de son père, Etienne Noël Legrand en 1873, il est **cocher** et domicilié au 113 rue du Vieux Pont de Sèvres. Lorsque son épouse décède en 1890 il est toujours cocher et demeure 142 route de Versailles. Au recensement de 1891 il y est toujours mentionné avec deux fils, Constant et Alfred, respectivement menuisier et cordonnier.

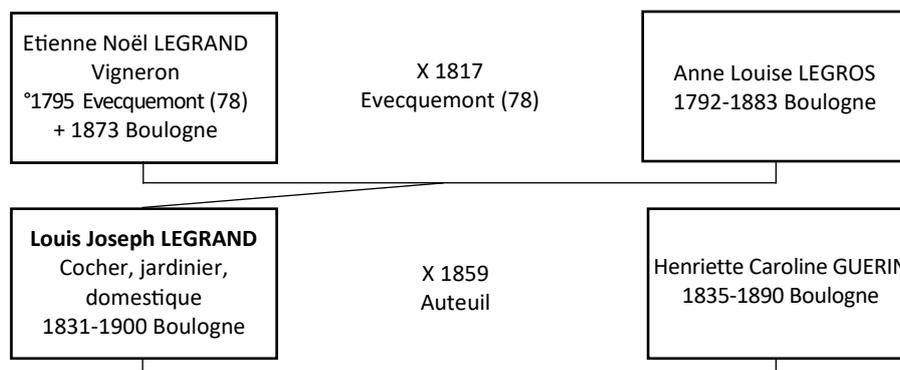
Comme on l'a vu plus haut, Louis Joseph Legrand termine sa vie chez les de Tavernier. Ses deux fils qui déclarent le décès, Ernest et Louis, sont domiciliés respectivement rue de Solférino et route de Versailles à Boulogne.

Attardons-nous un instant sur le père de Louis Joseph, Etienne Noël né en 1795 à Evéquemont (78). Il fut l'un des derniers conscrits du 1^{er} Empire.

Bien qu'ayant déserté le 27 mars 1814, il se verra décerner la médaille de Sainte-Hélène créée par Napoléon III pour récompenser les soldats ayant combattu aux côtés de Napoléon 1^{er}, encore vivants en 1857.



Wikipedia



Enfants : Marie Pauline (°1860), Ernest Henri (°1862), Louis Alfred (°1864), Louis Constant (°1866)

La villa Aussillous

© Le Village de Billancourt - Alexis Monnerot-Dumaine

Poursuivons notre entreprise de résurrection des villas disparues de Billancourt.

Nichée dans un parc d'un hectare, à l'angle des rues Yves Kermen et Émile Zola actuelles, se cachait la belle **villa Aussillous**... et sa part de mystère.

La villa se présente comme une grande maison plutôt carrée, sans fantaisie, flanquée de deux ailes ornées de balustrades et de fenêtres cintrées.



Villa à gauche - photo Lucien Hervé et Charles Périer
La Commune 1871 - SFP



La façade côté rue du Cours (Emile Zola) en 1918 - © Photo Renault Histoire

Ce parc de près d'un hectare et entouré de hauts murs occupe toute la longueur de la rue de Saint-Cloud (Yves Kermen) jusqu'à la rue du Vieux Pont de Sèvres.

La villa avait des dépendances constituées d'une maison de gardien de deux étages et d'une rotonde aux larges baies vitrées, sans doute utilisée comme jardin d'hiver ou orangerie. Un autre bâtiment abritait probablement la remise et l'écurie.

Chaque façade a son entrée. Le perron côté ouest fait terrasse couverte et donne sur le parc.

L'accès à la propriété s'effectue par le 39 rue du Cours (ou le 2, selon la numérotation du XIX^e siècle), aujourd'hui 59 avenue Émile Zola.

Selon une source, elle aurait été bâtie après 1885 mais la maison est visible sur un panorama de 1871.

C'est la vue la plus ancienne que nous ayons trouvée.



La maison du gardien et la rotonde (abandonnée) en 1918 à l'angle Yves Kermen/Emile Zola - © Photo Renault Histoire

Rosalie Lécolle

En 1885, Rosalie Hélène Lécolle, 43 ans, négociante née dans l'Yonne, acquiert ce terrain suite à la liquidation de la Compagnie Générale d'Éclairage et de Graissage, dont le siège est à Nanterre.

Elle a une fille Marie, née en 1869, dont l'acte de naissance mentionne comme père un certain Paul-Théophile Petitjean, époux de Rosalie.

Marie rencontre un jeune avocat à la cour d'appel de Paris, Bruno Marie Thérèse Aussillous issu d'une famille du Tarn.

Bruno Aussillous est également chroniqueur judiciaire, nous avons retrouvé un article signé de lui dans le quotidien La Presse de 1890.

Marie et Bruno se marient en 1893 à l'église de l'Immaculée Conception de Billancourt. Ils s'installent chez Rosalie, dans la villa. Bruno semble avoir son étude d'avocat au 35 rue Marceau à Paris.

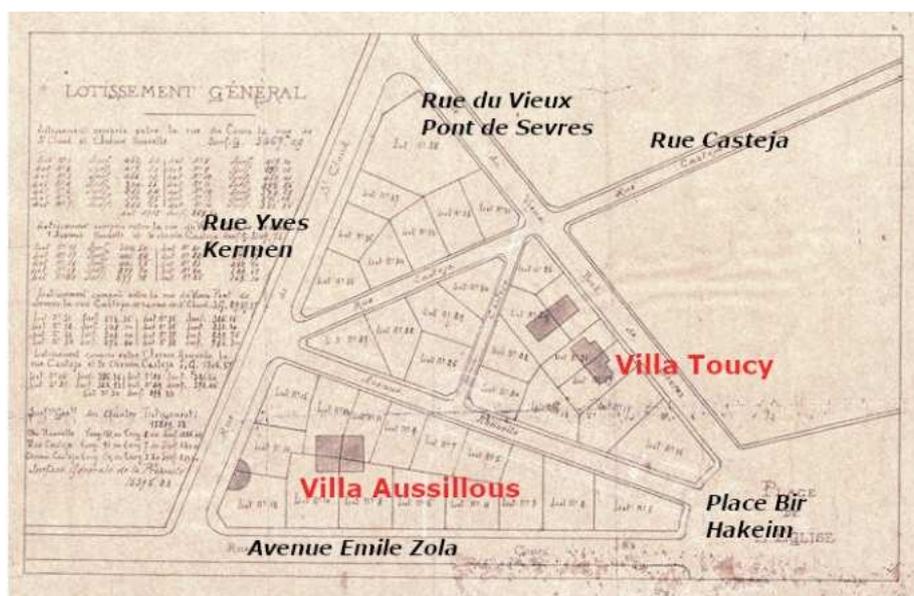


La propriété avant Rosalie Lécolle

Elle agrandit la propriété à tout le triangle Yves Kermen – Émile Zola – Vieux Pont de Sèvres (donc jusqu'à la place Bir-Hakeim actuelle).

Elle semble vouloir vendre car elle découpe l'ensemble en 38 lots et trace trois rues, comme en témoigne le plan ci-dessus que nous avons déniché.

En 1894, Rosalie y fait construire une deuxième maison par l'architecte **Hector Guimard**, le créateur des célèbres bouches de métro parisiennes.



Lotissement propriété Lécolle vers 1891

Photo Musée des Arts Décoratifs

Elle la baptisera "Villa Toucy" du nom de son village natal. Mais elle n'en profitera pas car elle meurt la même année, à son domicile.

L'affaire du testament de Rosalie

Sa fille Marie est désignée dans le testament comme seule héritière de tous ses biens, donc de la propriété, pas en tant que fille de la défunte mais en tant que **légataire universelle**. Pourquoi légataire et pas descendante ? C'est curieux.

À y regarder de plus près il se pourrait bien que Marie Petitjean, soit en réalité une fille naturelle (née hors mariage).

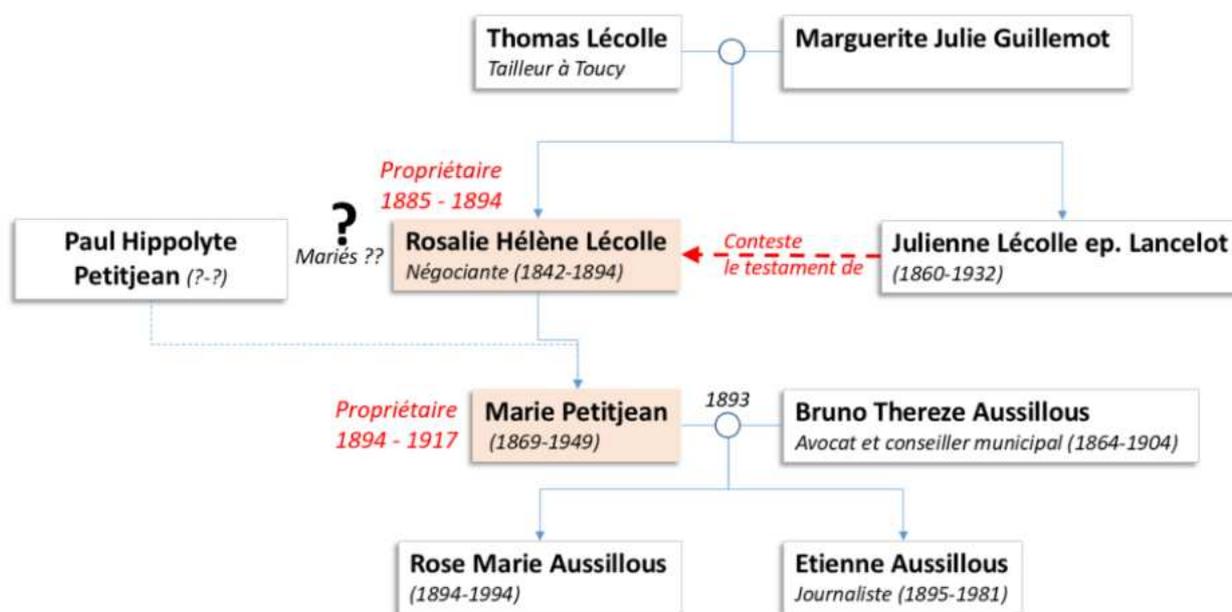
Plusieurs indices nous le suggèrent.

Son père, **Paul-Théophile Petitjean**, bien que figurant comme époux de Rosalie sur l'acte de naissance, ne semble pas l'avoir épousée, on ne trouve pas trace de leur mariage. Il se serait même marié avec une autre un an après la naissance de Marie. L'acte de mariage de Marie et de Bruno présente aussi Paul Théophile comme époux (décédé) de Rosalie.

Sûrement faux, Marie avait d'ailleurs un tuteur à son mariage.

Ajoutons que Rosalie n'a semble-t-il jamais porté le nom de Petitjean et sur son acte de décès, elle est désignée comme "célibataire" et non comme "veuve".

Rosalie pourrait donc bien être fille-mère et Marie serait le fruit de la rencontre de ces deux jeunes gens de l'Yonne. On sait que l'époque n'était pas tendre avec les naissances hors mariage.



Le testament de Rosalie est contesté par sa sœur, Julienne Lancelot, qui entend démontrer que Marie est sa fille naturelle et donc, à ce titre, ne peut revendiquer que la moitié de l'héritage, selon le code civil, l'autre moitié lui revenant.

Elle porte l'affaire devant la justice.

L'année suivante le tribunal de la Seine rend son verdict : la sœur est déboutée (*je vous fais grâce des motifs*).

Elle forme appel du jugement mais se désiste.



La façade sur le parc en 1918 - © Photo Renault Histoire

Marie reste donc la seule héritière de sa mère.

Mais la justice se retourne contre elle. Ironiquement, pour payer des droits de succession réduits, Marie revendique cette fois son état de fille naturelle ! La justice refuse et invoque qu'on ne peut pas se déclarer à la fois légataire universelle pour hériter, puis fille naturelle pour ne pas payer ses droits.

L'affaire est même devenue un point de jurisprudence, relayé par la presse spécialisée et probablement enseigné dans les écoles de magistrature.

Je ne peux m'empêcher de voir, derrière ces manœuvres juridiques, la patte de l'avocat Bruno Aussillous. Bon, assez parlé de droit.

La vie de famille à la villa

Marie Aussillous donne naissance en 1894 à une fille, **Rose Marie Suzanne**, puis l'année suivante à **Étienne Bruno Paul**, né à Billancourt. Ce seront leurs seuls enfants.

Bruno Aussillous s'engage dans la vie politique de Boulogne-Billancourt en tant que conseiller municipal pour Billancourt. L'historien Penel-Beaufin nous relate son parcours.

En 1900, alors que Paul-Pierre-Marie Lagneau est élu maire, Bruno Aussillous est élu premier adjoint, mais il refuse la fonction.

La même année, il fonde une société de prévoyance mutuelle et de retraite scolaire pour Boulogne, visant à aider financièrement les parents en cas de maladie. Il est également administrateur de l'hospice de vieillards de la rue des Abondances. Il reçoit les palmes académiques ("officier d'académie", selon la terminologie de l'époque). Il est, avec le maire, délégué du gaz en 1904.



Cadastré 1905 - propriété Aussillous - Archives municipales

Au recensement de 1901, à la villa, outre Bruno, Marie et leurs deux enfants, on trouve les domestiques Mélanie Plantin, Catherine Faucher et Charles Simier. Certains sont originaires de Toucy, village d'origine de la famille Lécolle. François Salan, jardinier et concierge, vit dans les dépendances, avec son épouse.

Le 2 janvier 1904, le destin frappe durement le couple : **Bruno Aussillous meurt** au château de l'Épine dans la Vienne. Il a 39 ans et laisse Marie veuve à 34 ans, avec ses deux jeunes enfants.

En 1910, les enfants vivent toujours à la villa avec leur mère. Une cuisinière, Marguerite Catala, est venue renforcer la domesticité. Le jardinier n'est plus là.

Renault achète la propriété

La première guerre éclate. Le 28 août 1917, Louis Renault et Marie Aussillous, 48 ans, signent l'**acte de vente** des 8 932 m² de la propriété, pour la somme de 535 923 francs, avec 4 annuités. Pourquoi Marie vend-elle ? On ne sait pas mais, les enfants étant partis s'installer à Paris, rue Ponsard, la maison est sûrement devenue trop grande pour elle. De plus, avec la guerre, l'usine Renault a pris beaucoup d'ampleur et le voisinage n'est pas des plus agréables.

Renault ne détruit pas tout de suite la villa. Comme beaucoup d'autres belles maisons du quartier il la consacre à ses **œuvres sociales**. Elle sera la **pouponnière** des salariés de l'usine.



La façade ouest en 1918 - Pouponnière Renault
© Photo Renault Histoire

39	1	M ^{me} Aussillous	Marie	1870	Paris	Chef	S.P.
	2		Stanna	1891	Boulogne	Fils	
	3		Marie Ren	1894	Coulbure	Fille	
	4	Faucher	Catherine	1876	Lunoy		Jeuchamb
	5	Catala	Marguerite	1871	2 ^{ème} Vienne Lyon		Cuisinière
	6	Plantin	Mélanie	1831	Toucy (Yonne)		Gouvernante
	1	Phonier	Gustave	1868	Toucy (Yonne)	Chef	Employé
	2	na Coueray	Marie	1872	Les Haies Surtin	Epouse	S.P.
	3		Marcel	1900	Toucy	Fils	

Recensement de Boulogne-Billancourt - 1911 - Archives municipales

Au beau milieu du parc et le coupant en deux, Renault construit un long bâtiment (photos 1919) qui servira de théâtre, puis de garage.

La villa et son terrain seront préservés encore plusieurs années, puis disparaîtront entre 1926 et 1930, remplacés par un grand bâtiment industriel.



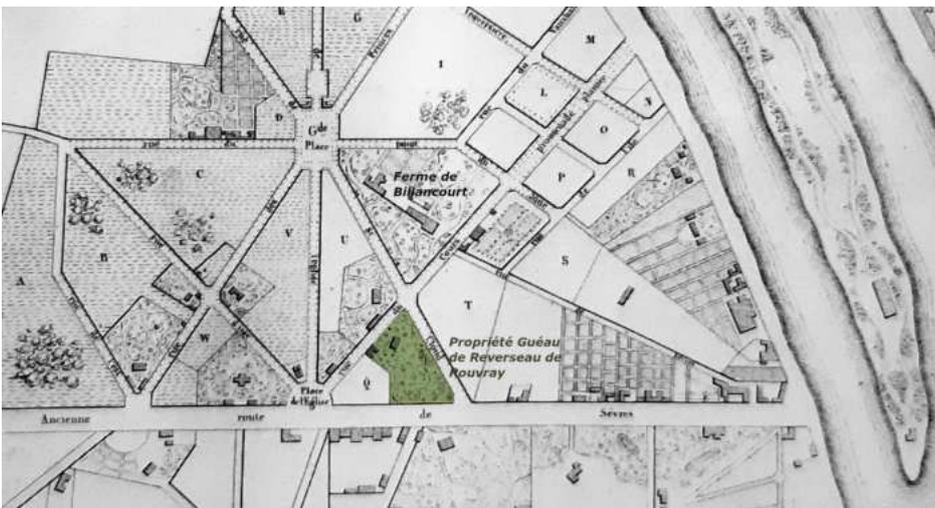
Photo 1919 - IGN



Photo 1922 - IGN

On y usinera et montera les boîtes de vitesses Renault. Selon l'habitude de Renault, l'îlot sera baptisé d'une lettre : ce sera l'îlot "V".

Une des premières villas du Village de Billancourt



La propriété Guéau de Reverseau en 1834 - plan du Village de Billancourt - Gallica

L'acte de vente que nous nous sommes procuré chez Renault nous révèle également l'histoire de la propriété avant Rosalie.

Faisons un rapide petit détour dans le temps.

Le terrain formait deux lots du Village de Billancourt. Il est vendu dès **1832** par Casimir de Gourcuff à **Auguste Guéau de Reverseau de Rouvray**, inspecteur des contributions à Lyon. Il est le fils de Gabriel, seigneur de Gravelle et mousquetaire de la garde du roi. Après son décès, le domaine est transmis en 1842 à l'épouse de son frère, comte Denis Guéau de Reverseau, capitaine de vaisseau. La comtesse, Aimée Éléonore, gardera cette propriété jusqu'à sa mort en 1850. Ses enfants héritiers la vendront en 1853.

La famille Guéau de Reverseau de Rouvray sera restée 21 ans propriétaire. On ne sait rien de leurs séjours à Billancourt. On ignore si la villa a été construite par eux, mais les cartes de l'époque montrent clairement un bâtiment au même endroit.

La propriété passe ensuite entre les mains de plusieurs personnes : M. et Mme **Fournier** en 1853 puis **Achille Bouchet** la même année. Elle est vendue à **Louis Paul François Robert** en 1859 puis un certain **Dubois d'Angers**, maître des requêtes au Conseil d'Etat, en 1861. En 1878, elle est acquise par la "Compagnie Générale d'Eclairage et de Graissage", producteur de lubrifiants et de gaz d'éclairage, qui finit par faire faillite. La propriété passe entre les mains de Rosalie Lécolle en 1885. On connaît la suite.

Après la vente à Renault, Marie Aussillous décède à Paris le 2 novembre 1949, à 80 ans, emportant avec elle le mystère de ses parents.

Son fils, Étienne, fera une carrière de journaliste au Monde. Sa fille Rose Marie meurt en 1994 dans l'Aveyron, à l'âge de 100 ans. Elle a deux fils qui sont peut-être vivants aujourd'hui.

Avec le départ de l'usine Renault, le quartier a été complètement reconstruit.

Plus rien ne subsiste de la belle Villa Aussillous. Sur le terrain de la propriété ont poussé, entre autres, la mosquée de l'Olivier, un Carrefour Express et un terrain de sport.

Peut-être est-ce chez vous ?

Les familles Lécolle, Petitjean et Aussillous

Famille Lécolle

Comme on vient de le voir la complexité de la famille de Rosalie Lécolle a nécessité une explication généalogique au cours de l'article pour clarifier certains points touchant la villa.

Voici quelques petits éclairages supplémentaires.

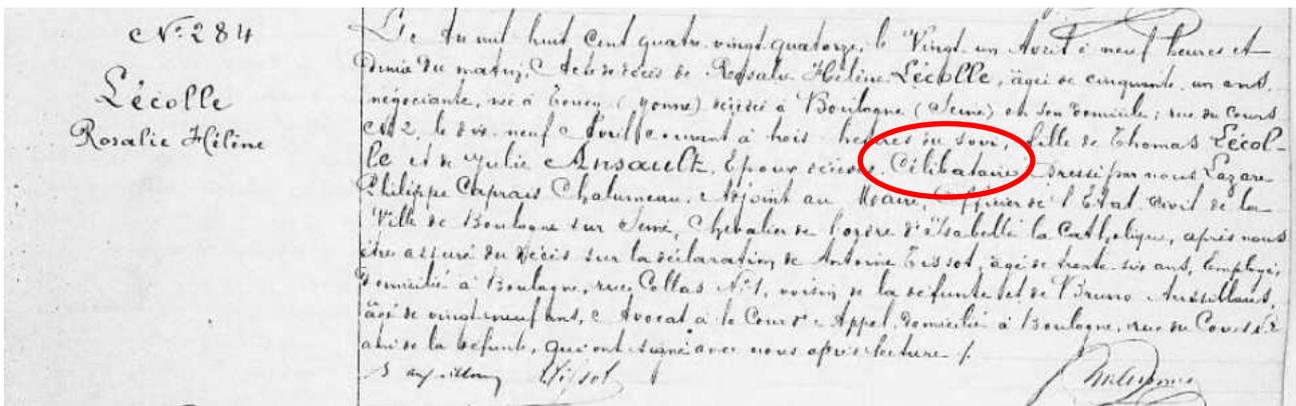
Tout d'abord, l'acte de décès de Rosalie Lécolle. Comme noté dans l'article, la décédée n'est pas "veuve" mais "célibataire".

Cependant dans l'acte de naissance de sa fille Marie à Paris en 1869, Hélène Rosalie Lécolle est bien mentionnée comme "épouse" de Paul Théophile Petitjean...

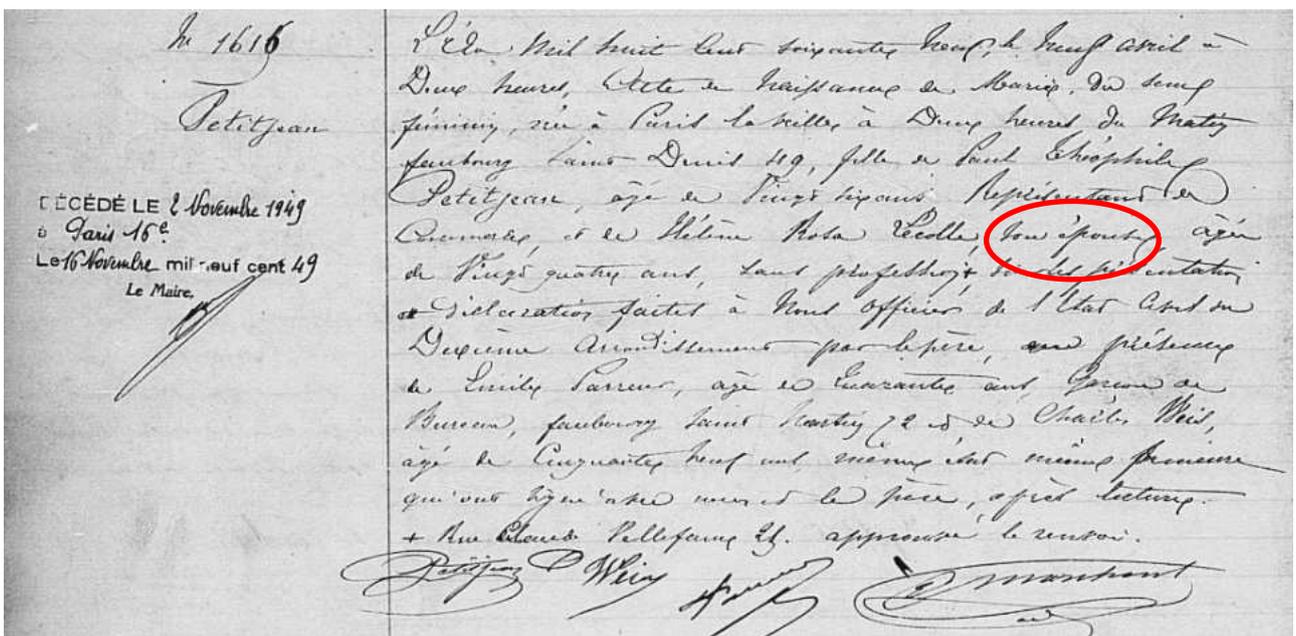
Pour clore les débats quant à la filiation de Marie Petitjean et le non-mariage de ses parents, reportons nous à la mention ci-dessous concernant son action en justice pour payer des droits de succession réduits. Cf. recueil général des lois et des arrêts Cass. 26 juin 1899 (*Gallica*).

célibataire, et du testament de Paul-Théophile Petitjean, déposé Aubrun, notaire à Paris, le 7 août 1884, après le décès du testateur, arrivé le 2 du même mois, dans lequel ledit testateur donne à la dame Aussillous le titre d'enfant naturelle. — Mais attendu que le

Voir arbre de la famille Lécolle dans l'article concernant la villa Toucy.



Acte de décès de Rosalie Hélène Lécolle à Boulogne le 19 avril 1894 - Archives départementales des Hauts-de-Seine



Acte de naissance de Marie Petitjean le 18 avril 1869 - Paris 10^e - Archives de Paris

Famille Petitjean

Les recherches concernant **Paul Théophile Petitjean** ne sont pas faciles. Compliqué d'utiliser les méthodes classiques puisque dans l'acte de naissance de Marie en 1869 ne figurent, à part son nom et ses prénoms, que son âge, 26 ans et sa profession, représentant de commerce.

Pas de recensement à Paris à cette époque et pas de mariage avec Rosalie Lécolle.

En résumé, le point de départ est une personne née vers 1842-1843, habitant sans doute Paris, ayant croisé la vie de Rosalie Lécolle et décédée avant le 31 janvier 1893 (*mariage de Marie*). Une recherche par nom sur Filae ou Geneanet s'impose.

Dans plusieurs arbres, figure un Paul Théophile Petitjean né le 28 septembre 1842 à Auxerre dans l'Yonne qui se marie le 10 mars 1870 à Paris 11^e. Dans cet acte de mariage, il est domicilié au 29 rue des Vinaigriers et est négociant. On trouve son décès dans le Val-d'Oise, à Enghien-les-Bains le 2 août 1884.

Pas de certitudes certes mais de fortes présomptions :

- les deux prénoms correspondent
- il est né en 1842
- il habite à quelques pas du Faubourg Saint-Denis
- il est décédé avant 1893

Et il est né dans l'Yonne...

Comme on l'a vu au sujet de la villa Toucy (*voir aussi article concernant cette villa*) en ce qui concerne l'architecte et comme on le verra dans les pages suivantes pour les domestiques, Rosalie Lécolle reste très proche de son village de Toucy et de l'Yonne.

On peut donc imaginer que c'est leur origine qui a rapproché Paul Théophile Petitjean et Rosalie Lécolle. Pourquoi ne se sont-ils pas alors mariés après la naissance de Marie en 1869 ?

En regardant d'un peu plus près la fratrie, on s'aperçoit que le frère de Paul, Georges Henri a eu trois enfants hors mariage. Il se marie en 1877 soit un an après le décès de sa mère. Se serait-elle opposée au mariage ? Comme elle aurait pu s'opposer à celui de Paul avec Rosalie Lécolle ?



Le profil du père de Marie se dessine. Sur Geneanet on trouve même son portrait.

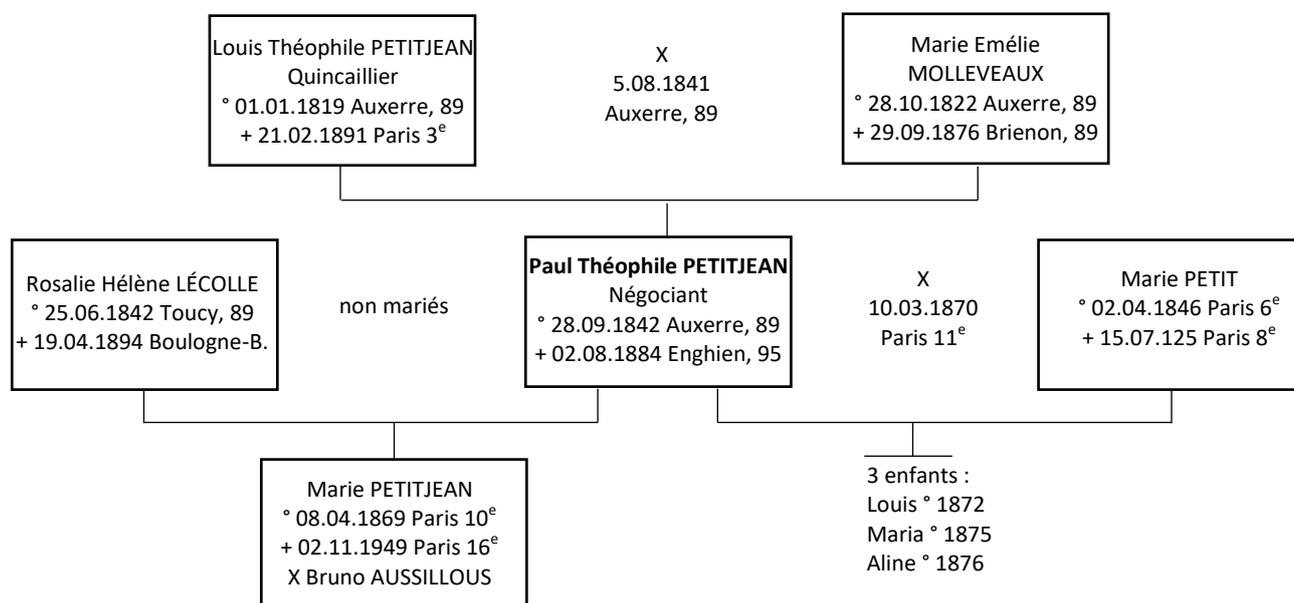
Paul Théophile Petitjean naît le 28 septembre 1842, 2 place au Lait à Auxerre.

Son père, **Louis Théophile**, est absent.

Il est domicilié à Paris au faubourg Saint-Antoine ; il est quincaillier.

Marie Emélie Molleveaux y rejoint sans doute son mari car la famille demeure ensuite à Paris, au n° 3 rue de Charonne où naîtra leur fils Georges en 1846. C'est là que Louis Théophile exerce son négoce. Mais ils gardent un lien avec l'Yonne. Au décès de la mère de Paul, Marie Emélie Molleveaux, en 1876, le couple est domicilié 13 rue des Amandiers à Paris et résidant 5bis route Nationale à Briennon-sur-Armançon dans l'Yonne.

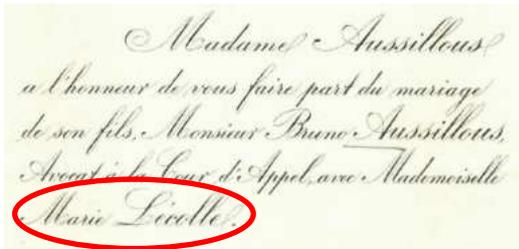
En résumé, une relation amoureuse de Paul Théophile Petitjean avec une "payse", sa presque voisine à Paris, mais un projet de mariage peut-être contrarié par la mère de Paul Théophile.



Famille Aussillous

Quel est le nom de la mariée en 1893 ? Est-ce Marie Petitjean ou Marie Lécolle ?

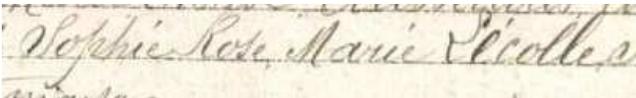
Sur l'acte du mariage à la mairie du 2^e arrondissement le 31 janvier 1893 il s'agit bien de Marie Petitjean. Cependant on trouve sur Geneanet le faire-part de mariage indiquant que la mariée s'appelle Marie Lécolle...



Collection du Châtelet, Geneanet

Le mariage religieux a lieu le 2 février à l'église de l'Immaculée Conception à Billancourt. Elle épouse **Bruno Marie Thérèse Aussillous**, employé de commerce. Lors de la naissance de leur fille Rose le 27 septembre 1894 à Toulouse (31) Bruno Aussillous est avocat près la Cour d'appel de Paris.

A noter que sur cet acte la mère est dénommée Sophie Rose Marie Lécolle...



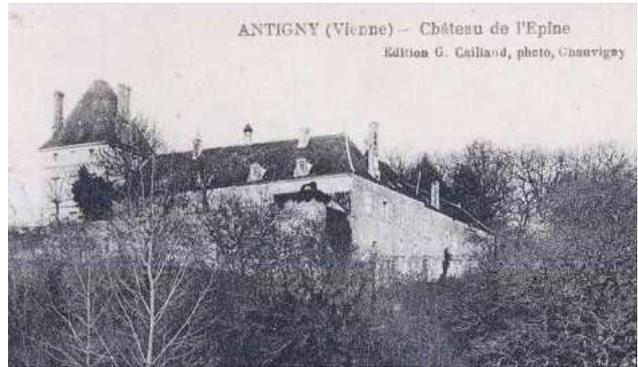
Extrait acte de naissance Rose Aussillous - AD 31

Intéressons-nous à Bruno Aussillous. Celui-ci est né le **14 décembre 1864** rue Villegoudou à **Castres dans le Tarn**. Son père, **Pierre Etienne Constance Aussillous** est docteur en médecine. Il réside avec son épouse, **Pauline Marie Louise Mercier**, à **Saint-Amans-Valtoret** également dans le Tarn. Ils se sont mariés à Lavour, même département, le 15 mai 1850.

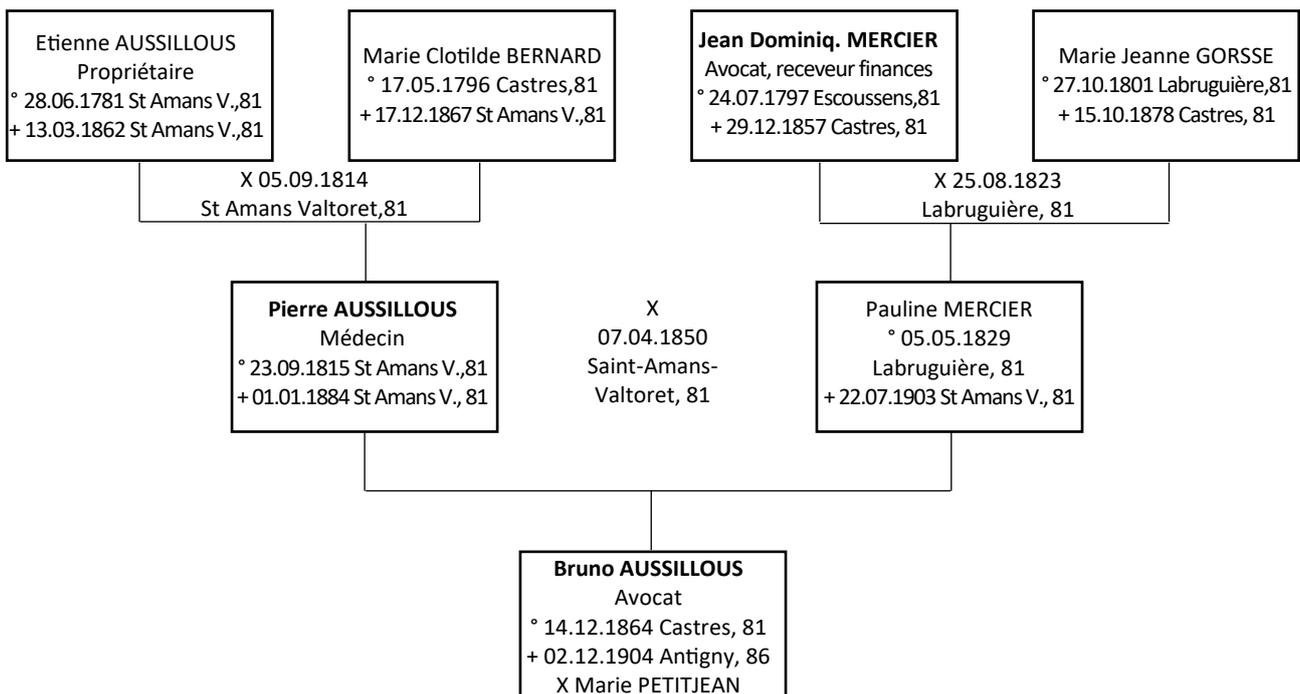
Dans cet acte, on constate que le père de Pauline Mercier, **Jean Dominique Bruno Mercier** est un ancien avocat devenu receveur particulier des finances. Son petit-fils suivra sa voie en devenant avocat, plutôt que la voie paternelle de la médecine.

Son père Pierre Etienne Constance Aussillous fut maire de Saint-Amans-Valtoret de 1855 à 1870.

Bruno Aussillous **décède le 2 janvier 1904** au château de l'Epine à Antigny dans la Vienne chez une certaine Madame Alluau.



Coll. Delcampe



Du côté de la domesticité : familles Plantin, Plissier, Dabo, Guillaume et Faucher

Les recherches concernant la généalogie de la famille Lécolle n'ont pas été vraiment un "long fleuve tranquille".

Du côté de la **domesticité**, plusieurs histoires tout aussi intéressantes nous attendaient.

On constate que même dans le choix de ses domestiques, Rosalie Lécolle n'a pas oublié l'Yonne et sa commune natale de Toucy.

Difficile de dire cependant comment elle a connu Mélanie Plantin.

	1	V ^{me} Lécolle	Rosa	48	2 ^o	rentière	chef
	2	Lécolle	Marie	20	2 ^o	2 ^o	enfant
2	3	Plantin	Mélanie	54	2 ^o	domestique	employé

Dans le recensement de 1891 (premier disponible à Boulogne), au 2 rue du Cours, avec Rosalie Lécolle et sa fille Marie on trouve Mélanie Plantin également présente dans les recensements suivants, jusqu'en 1911.

Mélanie Plantin

L'histoire de **Mélanie Plantin** est émouvante car il s'agit d'un enfant "exposé", autrement dit abandonné à l'Hôtel-Dieu dans le tour disposé à cet effet. (cf. Archives départementales de l'Yonne)

Son emploi dans la famille Lécolle-Aussillous est noté domestique, femme de charge puis gouvernante. Même après le décès de Rosalie Lécolle, elle reste au service de la famille de sa fille.

Elle décède à Boulogne le 30 décembre 1915 au 52 rue des Abondances, à l'hospice dont, comme c'est noté dans l'histoire de la villa, Bruno Aussillous a été administrateur.



Le jour d'hui seize juillet dix huit cent trente cinq à neuf heures un quart du soir a été exposé au tour de l'Hôtel Dieu une fille âgée d'environ huit jours sans marque ni billet et couverte de guenilles nous l'avons fait baptiser et nommer Mélanie Plantin

"Ce jour d'hui seize juillet dix huit cent trente cinq à neuf heures un quart du soir a été exposé au tour de l'Hôtel Dieu une fille âgée d'environ huit jours sans marque ni billet et couverte de guenilles nous l'avons fait baptiser et nommer Mélanie Plantin puis déclaration a été faite à la commune elle est en nourrice au petit torrent commune de Parly chez Pierre Barbe le 19 même mois (le 9 avril 1838 chez D^{elle} Marie Labbe à Vérigny commune de Toucy) Ramenée le 4 août 1849 et remise chez Sébastien Thomas à Auxerre.

Suivant acte devant Me Lechin le 11 9bre 1844. Cette enfant a été confiée à D^{elle} Marie Labbe, celi-bataire, demeurant à Vérigny commune de Toucy, moyt 10 F par an."

Certes tous les domestiques ne sont pas originaires de l'Yonne, mais on notera un autre "pays".

La famille Plissier

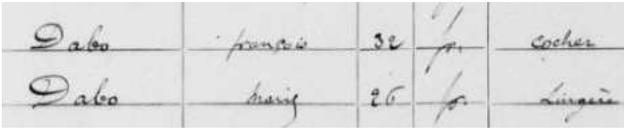
Il s'agit de **Gustave Plissier**, mentionné comme employé dans le recensement de 1911.

Il est né à Toucy en 1868. Il est présent avec son épouse, **Marie Coudray** originaire de la Sarthe, et avec son fils **Marius**, né à Toucy en 1900.

Cette famille repartira ensuite dans l'Yonne où on la retrouve dans le recensement de Toucy en 1921. Gustave Plissier y décède en 1954.

Un cocher, François Dabo

Intéressons-nous maintenant au cocher qui apparaît à partir du recensement de 1896, avec son épouse, lingère.



Archives départementales des Hauts-de-Seine

Sans doute la famille Lécolle-Assillous dispose-t-elle d'une voiture telle que l'on peut en voir une sur cette couverture du Figaro illustré.



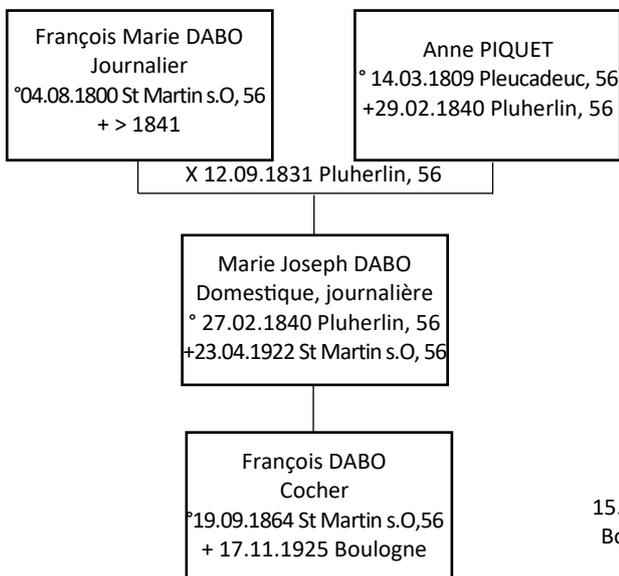
François Dabo est né en 1864 à Saint-Martin-sur-Oust dans le Morbihan. Il est le fils naturel de Marie Joseph Dabo.

Lors du recrutement militaire (*classe 1884, bureau de Vannes, matricule n° 1417*) il est toujours domicilié à Saint-Martin ; il est laboureur.

A défaut de photo, on dispose de son signalement ; on sait qu'il est blond aux yeux bleus et qu'il mesure 1,60 m.

Également grâce à sa fiche matricule on apprend qu'à partir du 24 janvier 1890 il habite à Boulogne au 68 rue d'Aguesseau. Dans le recensement de 1891 c'est au 76 route de Versailles qu'il réside. Il est cocher.

Lorsqu'il se marie le 15 novembre 1894 à Boulogne, il est également domicilié route de Versailles mais à un autre numéro ; profession de cocher.



Marie Pauline Guillaume, épouse Dabo

Marie Pauline Guillaume, est née le 19 mai 1870, à Lavoye dans la **Meuse** au domicile de ses grands-parents maternels. Ses parents habitent à Boulogne où ils se sont mariés le 30 mars 1869. Son père est terrassier et domicilié au 115 rue de Billancourt. En 1879, lors du décès de leur fille Marie-Claire, les parents sont épiciers. En 1894 la famille est installée au 163 rue d'Aguesseau et le père est cantonnier. Marie Pauline est, elle, blanchisseuse. En 1896, elle est **lingère**. On peut imaginer qu'elle entretient le linge de la famille de la villa.

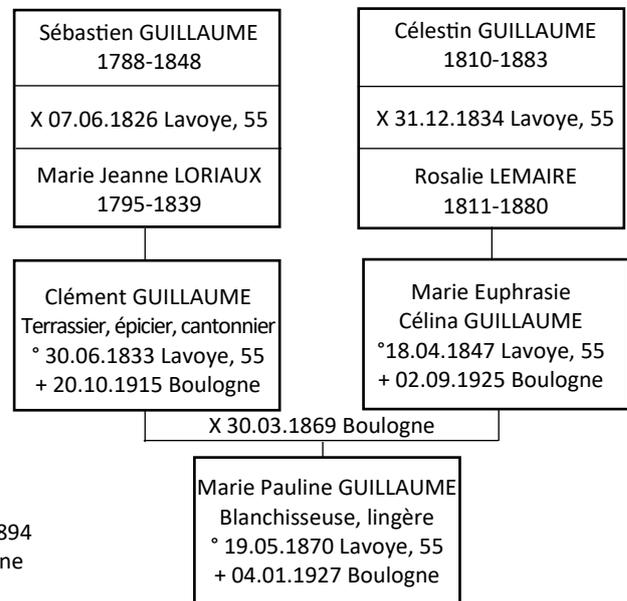


Léon Delachaux
La lingère
Musée d'Orsay

Le couple ne semble pas avoir eu d'enfant. Aucune naissance Dabo dans les tables de Boulogne. Il ne figure plus dans les recensements suivants avec la famille Aussillous.

On les retrouve au 87 rue de la Plaine en 1911. François Dabo est toujours cocher sans doute plus pour très longtemps car l'automobile remplace les chevaux. Son épouse est repasseuse. Dans le recensement de 1921 au 87 rue du Général Gallieni (*ils n'ont pas déménagé mais la rue a changé de nom*) il est noté homme de peine.

François décède à Boulogne le 17 septembre 1925 et Marie Pauline le 4 janvier 1927 tous deux à cette adresse.



Une nourrice, "Catherine" Faucher

En 1894 et 1895 sont nés deux enfants Aussillous, Rose Marie Suzanne et Étienne Bruno Paul.

La présence d'une **nourrice** sur le recensement de 1896 semble donc tout à fait pertinente.



Couverture du livre
Les nourrices à Paris au
XIX^e siècle - F.Fay-Sallois
Ed. Histoire Payot

Catherine Faucher ne vient pas de l'Yonne mais de la **Haute-Vienne**. Selon les recensements plusieurs lieux ou dates figurent : Limoges, Saint-Léonard, 1871, 1876... Il y a de nombreuses Catherine Faucher dans la région, donc difficile d'identifier la bonne.

Nous n'aurions certainement pas réussi à la retrouver sans l'aide d'une généalogiste de la Haute-Vienne via le groupe Facebook Généalogie 87. Qu'elle en soit remerciée.

En résumé, Catherine Faucher se prénomme en fait **Léonarde** comme beaucoup de personnes dans la région (*dont sa mère*). Elle donne naissance à un fils, Joseph, né au domicile de sa grand-mère, Léonarde Thomas veuve Faucher, le 26 mars 1895 à Petit Bosc Viger, commune de Saint-Paul, "de père inconnu". On le retrouve dans le recensement de 1896 à cette même adresse. On peut donc penser que Catherine Faucher laisse son fils aux bons soins de sa mère.

En 1901 et 1911, "Catherine" Faucher n'est plus nourrice mais femme de chambre. Mais qu'est-elle devenue ensuite ?

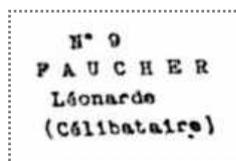
Après la vente de la maison, Marie Petitjean épouse Aussillous s'installe à Paris, **11 rue François Ponsard**. On la retrouve à cette adresse, d'abord avec ses enfants, dans les recensements de 1926, 1931, 1936 et 1946.

Il y a également une domestique et c'est Catherine Faucher.

Lorsque Joseph Faucher se marie le 3 janvier 1920 à Paris 16^e, il est domicilié chez sa mère au 11 rue François Ponsard. Parmi les témoins, Marie "Lecol", épouse Aussillous.

Difficile de savoir, en l'absence de recensement, ce que devient Catherine Faucher après le décès de Marie Aussillous en 1949. Elle a alors 78 ans. Son fils semble s'être installé en région parisienne. En effet après le décès de sa première épouse il s'est remarié à Paris en 1944. Il décèdera à Montreuil (*actuelle Seine-Saint-Denis*) en 1973 (*cf. mention sur son acte de naissance*).

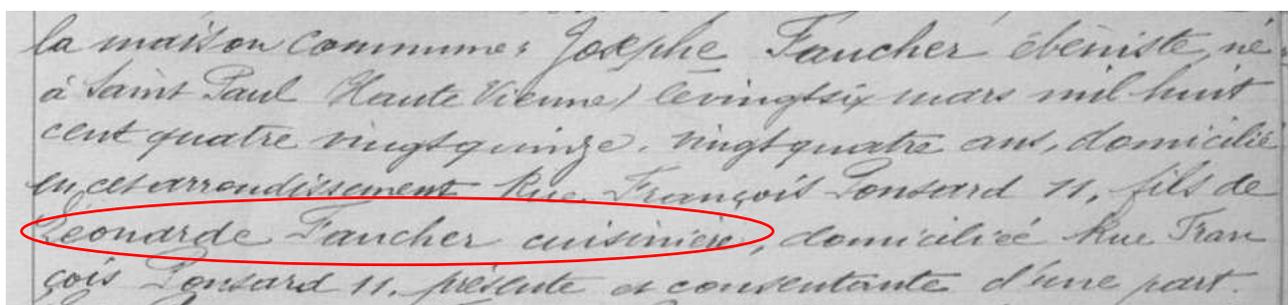
Concernant Catherine Faucher, au regard de son décès le 5 janvier 1962 à l'âge de 90 à Boulogne-Billancourt à l'hospice 52 rue des Abondances, on peut penser que la famille Aussillous avait tenu à assurer ses vieux jours, comme elle l'avait fait pour Mélanie Plantin.



Archives
des Hauts-de-Seine

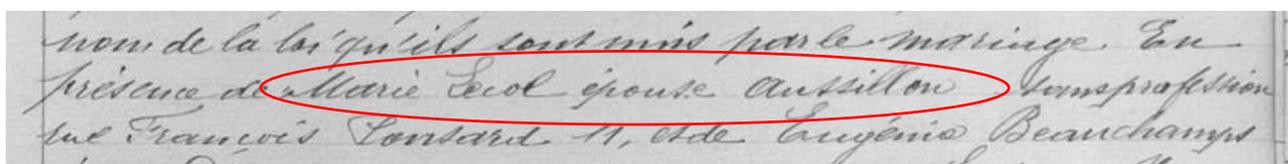
Bien que sur l'acte de décès, sa naissance soit mentionnée le 15 août 1871 à Saint-Denis-des-Murs, il ne figure pas dans les registres de cette commune ni dans les TD....

née à Saint Denis des Murs
le quinze août
mil huit cent soixante et onze,



la maison commune, Joseph Faucher ébéniste, né à Saint Paul (Haute Vienne) le vingt six mars mil huit cent quatre vingt quinze, vingt quatre ans, domicilié en ce arrondissement Rue François Ponsard 11, fils de Léonarde Faucher cuisinière, domiciliée Rue François Ponsard 11, présente et consentante d'une part.

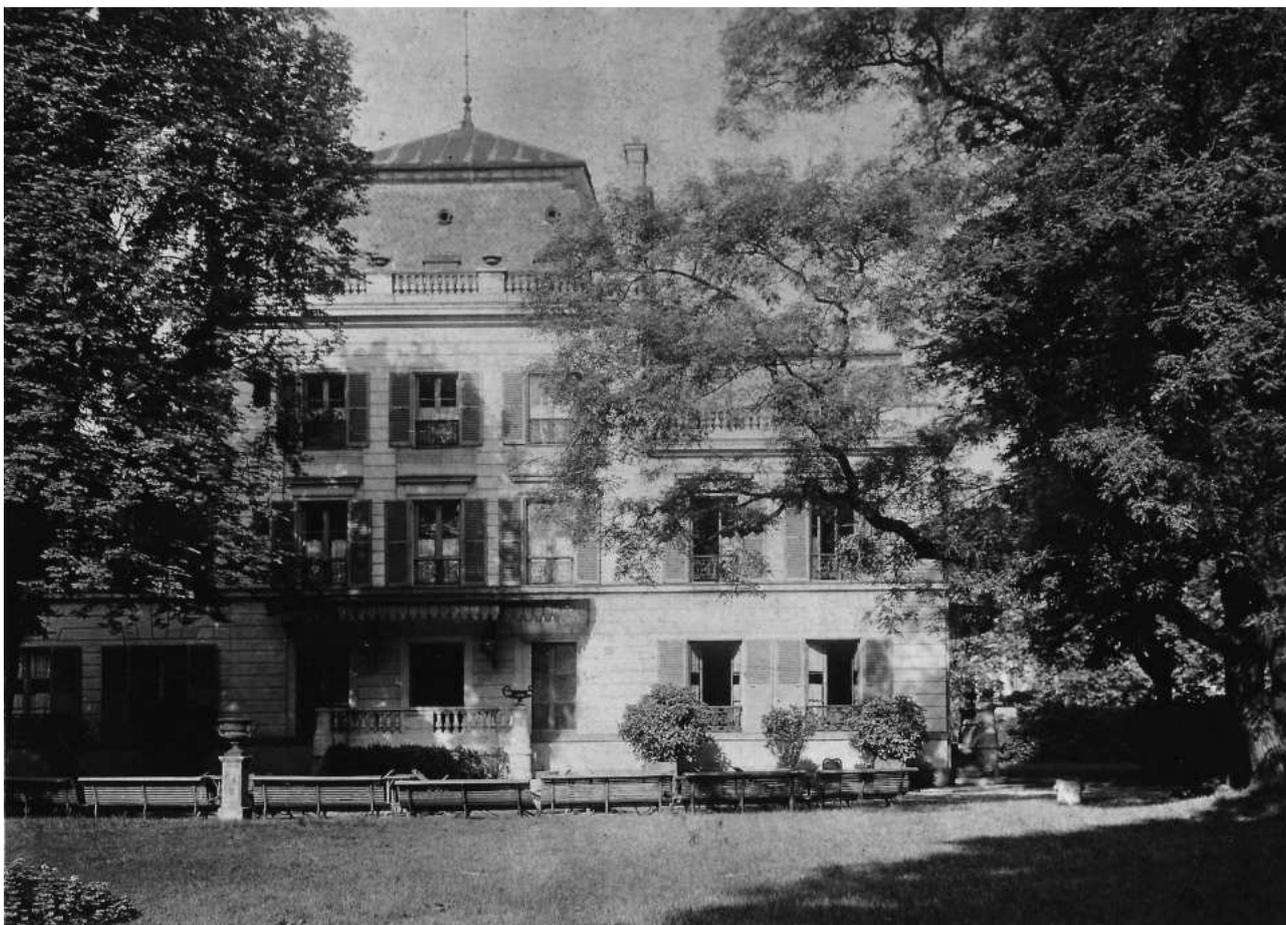
Extrait de l'acte de mariage de Joseph Faucher le 3 janvier 1920 à Paris 16^e - Archives de Paris



nom de la loi qu'ils ont mis par le mariage. En présence de Marie Lecol épouse Aussillou sans profession Rue François Ponsard 11, et de Eugénie Beauchamps

La villa Fontaine

© Le Village de Billancourt - Alexis Monnerot-Dumaine



© Collection Renault Histoire

C'est l'une des plus grandes propriétés disparues de Billancourt. Elle occupe le triangle entre la rue de Saint-Cloud (Yves Kermen), la rue Nationale et la rue du Cours (future avenue Emile Zola). Elle était la propriété de la même famille depuis 1887. Elle faisait face à la Villa Aussillous, située de l'autre côté de la rue.

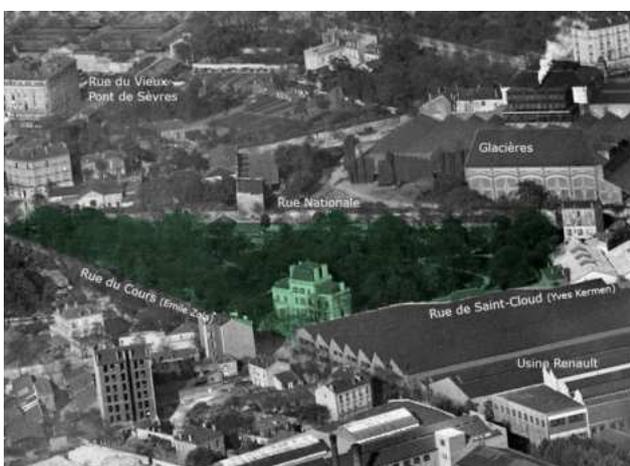


Photo aérienne de 1919 - IGN

La propriété a été rachetée par **Renault** en 1917. C'est pour cette raison que nous disposons de ces photos et qu'elle a été préservée... du moins pour quelques années.

Au sortir de la première guerre mondiale, Renault a atteint une taille considérable. Louis Renault mandate le cabinet d'architectes Plousey pour faire un état des lieux détaillé des propriétés de la société.

Le rapport est réalisé entre 1918 et 1920. Il est colossal et occupe plusieurs mètres linéaires sur les étagères de l'association Renault Histoire. Chaque terrain, chaque maison, chaque atelier y est photographié, référencé, mesuré, inspecté, décrit en détail, bâtiment par bâtiment, étage par étage, pièce par pièce.

C'est ainsi que nous avons pu retrouver cette propriété qui n'était encore pour nous qu'une grande bâtisse blanche dans la verdure sur les photos aériennes du début du XX^e siècle. Parmi les villas disparues de Billancourt rachetées par Renault c'est probablement la mieux documentée.

Les photos Renault

Les photos Renault ont été prises en automne ou en hiver et sous un ciel gris, la villa n'y est pas à son avantage. Laissez-nous vous faire la visite.

Commençons par l'entrée d'honneur, avec sa grille en fer forgé. Elle ouvre sur la place de l'Eglise (*Bir Hakeim*) et la rue du Vieux Pont de Sèvres.

Cette grande maison bourgeoise, avec ses trois corps et sa haute toiture à la Mansart, a une architecture très classique à l'époque.

Le bâtiment fait 220 m² sur quatre étages, pour une façade de 24 mètres de long.

Seule une petite rotonde, à l'arrière, vient briser son plan rectangulaire.



Grille d'honneur et bâtiment de gardien vers la place de l'Eglise
© Coll. Renault Histoire.

Elle est quasiment la jumelle de la maison du Prince polonais, au point que nous les avons un temps prises l'une pour l'autre.

Elles se distinguent essentiellement par le haut de la toiture et les lucarnes.

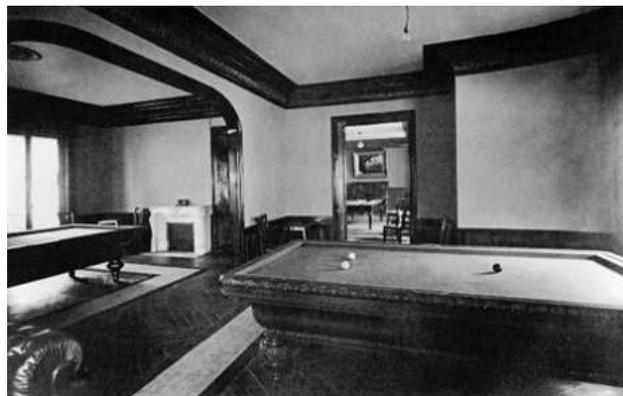
La maison peut loger très confortablement une grande famille, du personnel et des amis de passage.

Dans le grand salon on trouve une cheminée monumentale.

Après avoir traversé la moitié du parc, on arrive sur la maison.

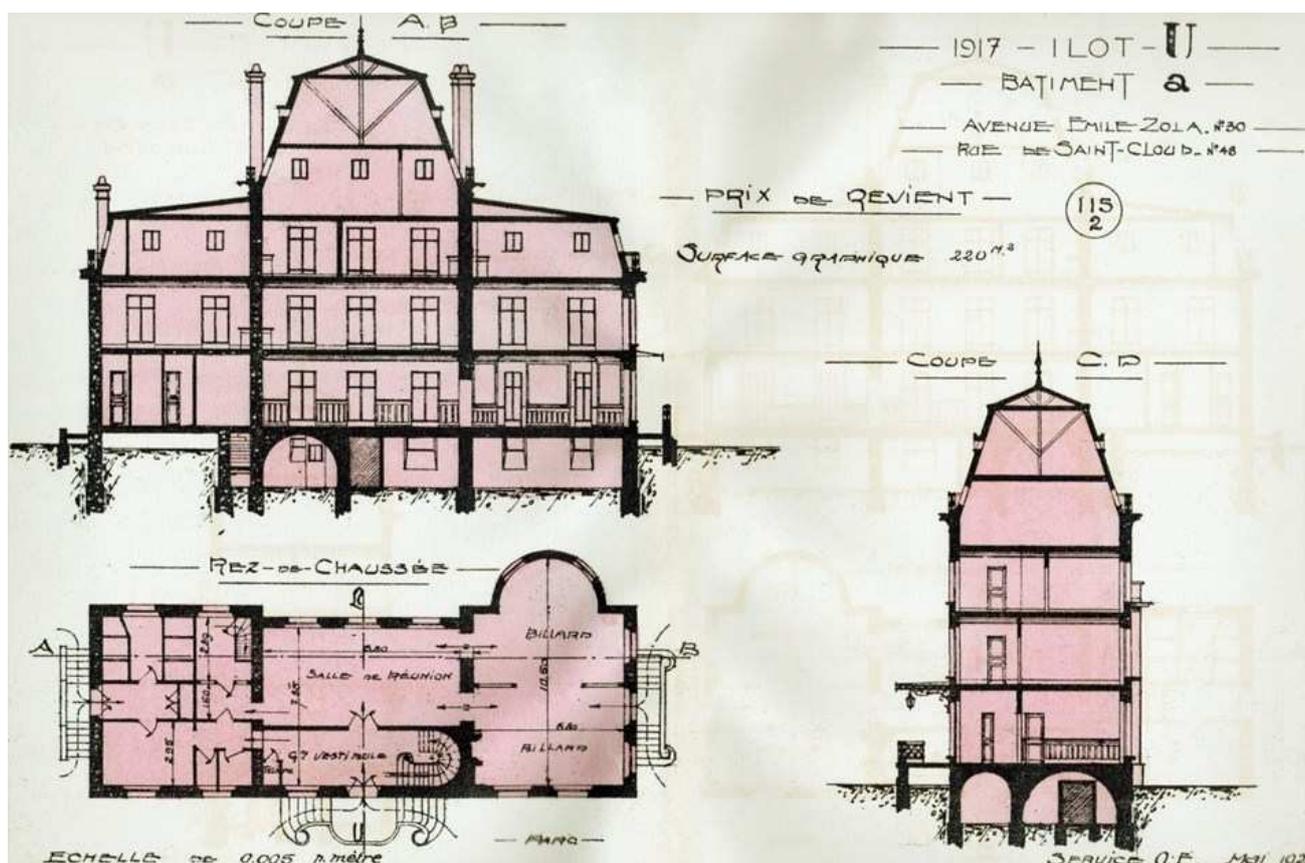


Façades avant et arrière en 1920 – © Coll. Renault Histoire



© Collection Renault Histoire





Plan de 1917. Renault est propriétaire – © Coll. Renault Histoire



© Collection Renault Histoire



L'entrée principale du **30 rue du Cours** (photo haut droite) est gardée par le pavillon du concierge (gauche) – Renault Histoire.

C'est l'adresse administrative.

La troisième entrée, au sud, se situe au **48 de la rue de Saint-Cloud** (Yves Kermen). Elle dessert, à gauche, les écuries et, à droite, la remise dans laquelle on gare les véhicules.



Le bâtiment des écuries, avec ses huit entrées, ses trois lucarnes et son toit orné ne manque pas d'intérêt.



Les écuries - © Collection Renault Histoire

Le parc de près de deux hectares, intégralement cerné de murs, est l'un des plus grands de Billancourt. Il est comparable au parc des Glacières actuel. Il comprend une orangerie, un petit pavillon de jardinier en bois, des massifs et une petite grotte artificielle comme on aimait en faire à l'époque. Des bancs de pierre, des vasques et des colonnes avec vases à fleurs agrémentent l'ensemble.

Sur le côté qui longe la rue Nationale, de grandes serres font face à un potager. Un réservoir d'eau surélevé a été construit au-dessus d'un poulailler.



Les serres, le long de la rue Nationale - © Coll. Renault Histoire

A l'époque du cercle Renault on y trouve aussi deux terrains de boules et un cours de tennis.

Toutes les photos ci-dessus datent de 1918-1920, période où Renault est propriétaire. Elles ont pour seul objectif d'illustrer un rapport d'architecte. On peine à y retrouver une atmosphère familiale.

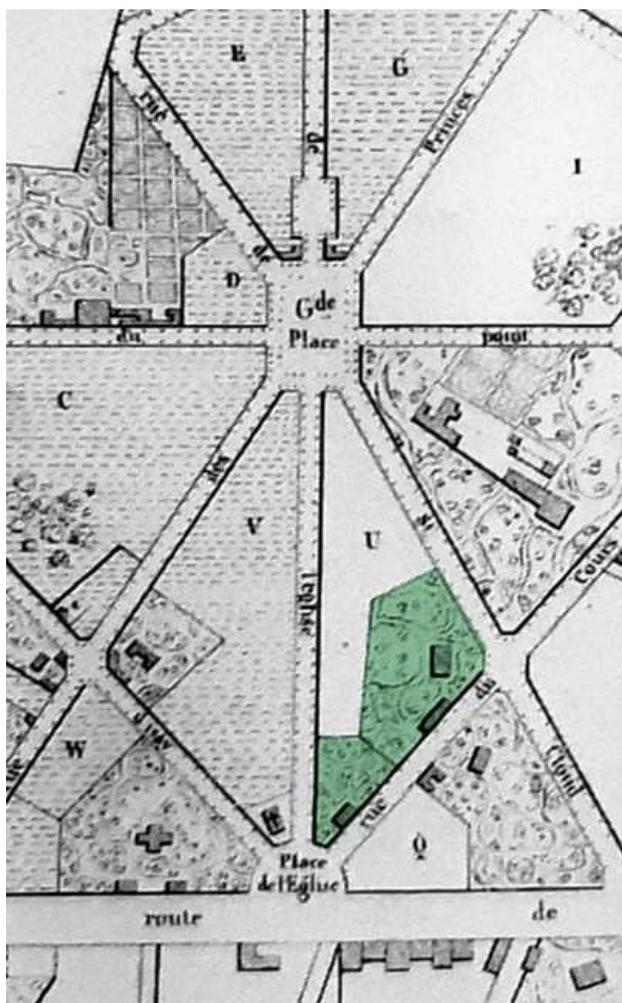
Qui étaient Thomas et Mary Anne Fontaine, les précédents propriétaires ?

Qui est cet homme d'affaires anglais, grand amateur d'aviron, qui y a vécu 30 années avec sa famille et tout son personnel ?

Une des premières villas du Village de Billancourt

Les premières cartes du Village de Billancourt nous montrent que cette propriété faisait partie des premières parcelles acquises.

En 1830 elle semble limitée à la proximité du carrefour rue du Cours / rue de Saint Cloud. En 1834 la propriété semble s'être prolongée jusqu'à la place de l'Église (*Bir Hakeim*), pour ensuite s'étendre sur la rue Nationale.



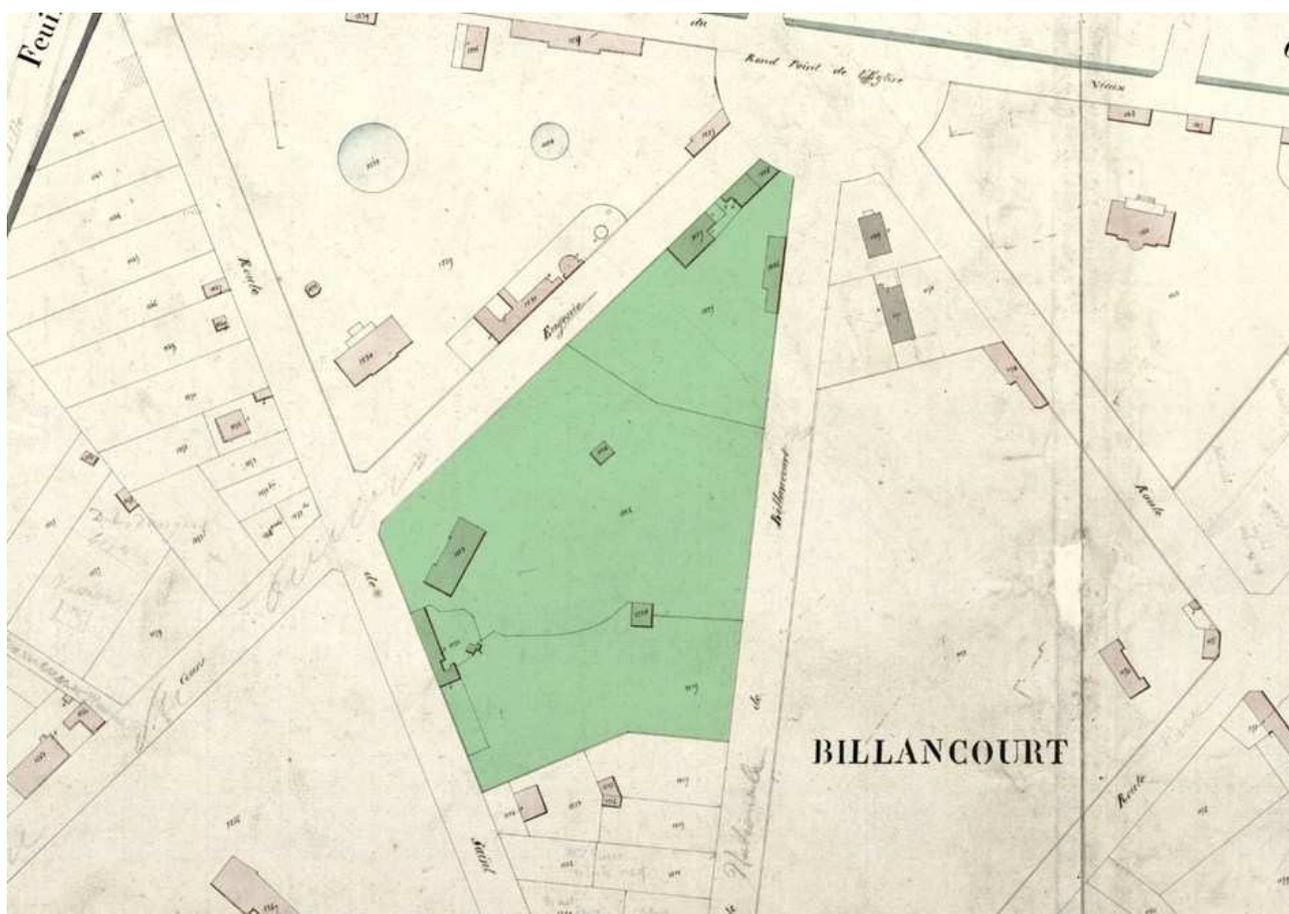
1834 plan du Village de Billancourt et future propriété Fontaine (le nord est en bas). - Gallica

En 1860, on y trouve un certain **Marie-Édouard Pinaud**, parisien.

La maison qui figure sur les plans n'est pas la maison définitive.

Le comte Casimir de Gourcuff occupe l'ancienne ferme de Billancourt, de l'autre côté de la rue.

Pinaud meurt à Billancourt en 1868.



Cadastre 1859 Villa Fontaine – Archives municipales.

La propriété est vendue en 1879 à **Edgard de Porto-Riche**. Il est banquier parisien d'origine bordelaise, et frère de l'écrivain et académicien Georges de Porto-Riche. C'est lui qui fait construire, en 1883, cette grande maison.

Il revend finalement la maison le 23 août 1886 à **Thomas Taylor** (ou *Tayler pour l'état civil*) **Fontaine** et Jacob Lehmann. Constitués en société civile, ces hommes d'affaires ont pour objectif de la revendre. Mais, changement de programme, en 1887, Lehmann revend finalement sa moitié à Fontaine. Ce dernier s'y installe avec sa famille. Il a alors 49 ans et y restera 26 années.

La grande famille de Thomas Taylor Fontaine

Né à Londres en 1838, on ne sait pas bien à quelle date et pourquoi il est arrivé en France (*après 1851, c'est sûr*). En 1878, il réside à Enghien et est déclaré comme commerçant. En 1891 et 1898 il est identifié comme "propriétaire". Dans les recensements de 1896 à 1911, il est référencé comme "commissionnaire" (*un homme d'affaire qui joue les intermédiaires pour d'autres personnes moyennant commission*).

En 1912, il sera identifié au cadastre comme "joailler". Que croire ? A-t-il changé d'activité à ce point ?

Il est maître de la loge maçonnique anglo-saxonne de Paris. Il ne semble pas avoir pris part à la vie publique de Boulogne-Billancourt et n'est mentionné nulle part dans les ouvrages historiques de Penel-Beaufin ou Couratier.

Il entretient une relation entre 1874 et 1877 avec une jeune Française, Joséphine Lottin (1848-1877). Elle lui donne quatre enfants qu'il reconnaît et qui vivront avec lui. Raphaël sera peintre et Grégoire sculpteur. Aurore et Eléonore, comme Grégoire, se marieront à Billancourt en 1897 et 1898.



Ruisseau aux arbres sous la neige 1910 (gauche)
Soleil sur la neige (droite)
Œuvres de Raphaël Fontaine – Artnet.

Puis Thomas Taylor se marie en Angleterre en 1879 avec une jeune Mary Ann Agnès Fontaine de 23 ans (*probablement une cousine germaine*). Il a, avec elle, d'abord deux enfants : Agnès (1880) et Bernard (1882). C'est alors qu'ils s'installent à Billancourt où naît son septième et dernier enfant, Albert, en 1887.

Sept enfants, il fallait bien une grande maison !

Nous n'avons trouvé à ce jour aucun portrait de lui, ni de sa famille. Trouvera-t-on des descendants ? (à découvrir plus loin)

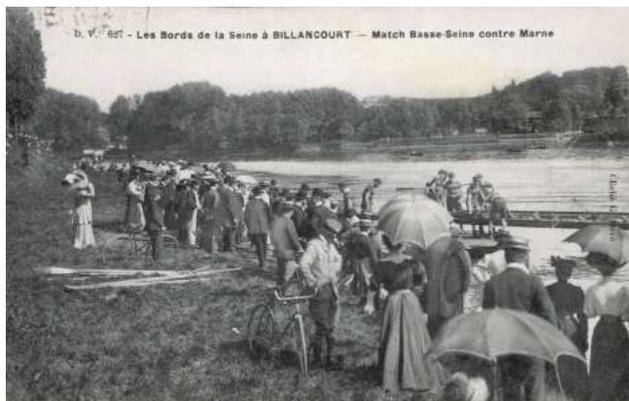
En 1891, les recensements nous apprennent que le couple habite la villa avec ses sept enfants et trois domestiques. Le parc est entretenu par Auguste Cantel, jardinier, et son épouse. Au fil des années les enfants se marient (*probablement pas à l'église de Billancourt car ils sont anglicans*). Le nombre de domestiques ne variera que très peu malgré le départ progressif des enfants.

Un grand passionné d'aviron

Thomas Taylor Fontaine a une passion qu'il partage avec nombre de ses compatriotes : l'aviron. Membre du Yacht Club de France, il possède un yacht à vapeur baptisé le "Nightingale". Il est président d'honneur de la Société Nautique de la Marne depuis 1886, fonction qu'il assurera durant 31 ans. Il dote des courses en objets d'art, médailles d'or et d'argent et en sommes allant jusqu'à 10 000 francs. Une compétition porte son nom en 1906 : la coupe Thomas Taylor Fontaine.

Elle persistera bien après sa mort.

Ce n'est peut-être pas un hasard si nombre de courses de rowing ont lieu devant l'île Seguin. Il n'a que quelques centaines de mètres à faire pour aller soutenir ses rameurs, à l'extrémité de l'avenue du Cours (Émile Zola).



Match Basse-Seine contre Marne



Devant l'île Seguin, départ du match Rowing Club contre Marne en 1924 - Agence Rol

Le match annuel, à 8 rameurs, co-organisé par Fontaine, entre le Rowing Club de Paris et la SN de la Marne est une des grandes courses en France à l'époque. Elle se tient chaque année depuis 1880 entre la pointe de l'île Seguin et le pont de Suresnes.

Ce n'est peut-être pas un hasard non plus s'il possède aussi un petit terrain sur le quai, au numéro 32, où nous avons découvert un restaurant et un "Café de l'île Seguin" où les spectateurs peuvent boire un verre entre deux manches.



Restaurant et café de l'île Seguin, lors de la crue de 1910

Des photos de famille

Plusieurs mois après la publication de notre enquête, nous avons eu la chance d'entrer en contact avec les descendants : Jean-François et Pierre Fontaine. Ils nous ont transmis de nouvelles informations sur la propriété et, surtout, des photos de famille du maître des lieux.

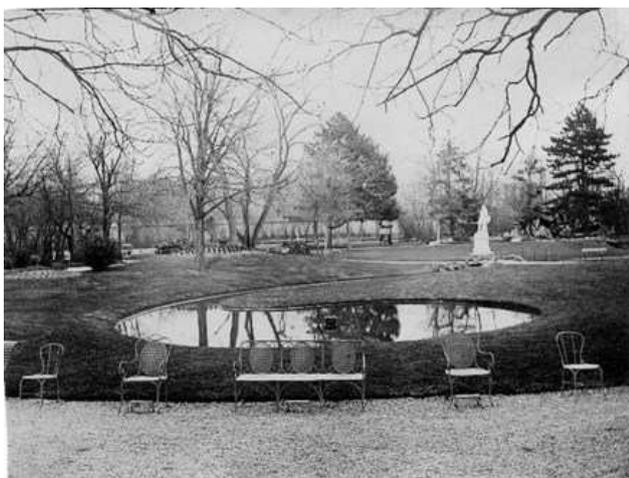
Grâce à eux, Thomas Taylor Fontaine, l'homme d'affaires anglais amateur d'aviron a enfin un visage !



Thomas Taylor
Coll. Fontaine



La villa et le parc étaient magnifiques, jugez-en vous-mêmes. Les photos datent d'avant 1899, car on constate l'absence des Glacières, de l'autre côté de la rue Nationale.



Le parc et la grille d'honneur, vers la place de l'église (Bir Hakeim) - Coll. Fontaine



La différence avec les photos Renault, prises après la Grande Guerre, est très nette. Ici la pièce d'eau devant la maison, les allées, le gazon sont bien entretenus, on connaît même le jardinier : Isidore Godard.



Le style vestimentaire de cette dernière photo la situe vers les années 1900-1910- Coll. Fontaine

Les dernières années de la famille

Selon le recensement de 1911, habitent toujours dans la villa : Thomas Taylor, 72 ans, son épouse, et leur dernier fils de 27 ans, Albert, "élève musicien" (*décidément les garçons ont la fibre artistique*). Les domestiques sont Lucy Wargny, Adolphine Badin, femmes de chambre, et la cuisinière France Péau. Le jardinier a changé, c'est Isidore Godard qui doit maintenant entretenir le parc. Le voisinage est de moins en moins agréable. En effet, de l'autre côté de la rue de Saint-Cloud (Yves Kermen) l'usine Renault a pris la place de l'ancienne ferme de Billancourt.



La propriété en 1922 - IGN

Thomas Taylor Fontaine meurt le 24 juillet 1913, à Billancourt à l'âge de 75 ans. Il devait présider une course d'aviron le dimanche suivant.

La propriété revient à son épouse, Mary Ann, et à ses enfants. Que faire de cette maison trop grande pour elle ?

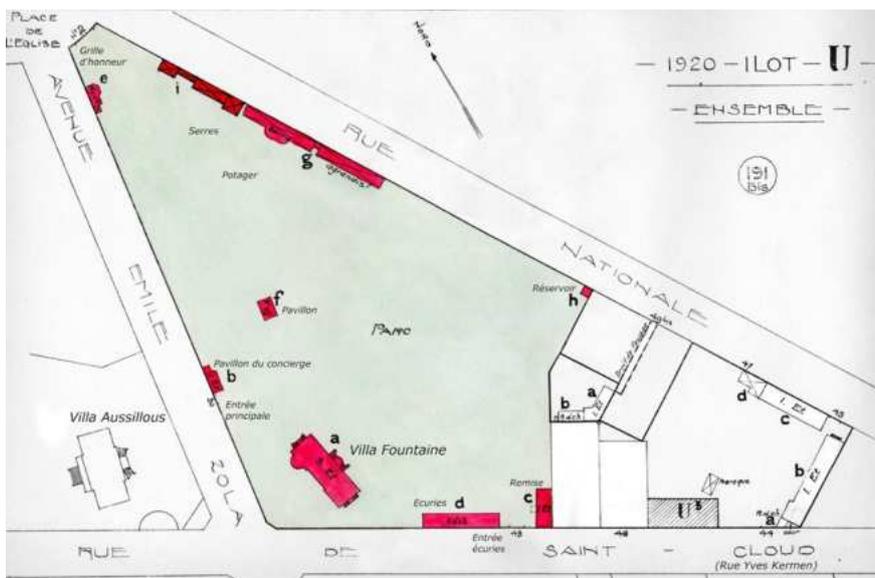
La Grande Guerre éclate et l'usine Renault va prendre une ampleur insoupçonnée. Louis Renault se fait probablement pressant et la désagréable proximité de l'usine, de l'autre côté de la rue de Saint-Cloud (Yves Kermen), pousse probablement les héritiers à la vente.

Renault s'empare de la villa

La propriété est mise aux enchères. Elle est acquise le 26 mai 1917 par la société Renault Frères pour la somme d'un peu plus d'un million de francs. Nous avons eu accès à l'acte de vente. Dans le lot se trouvent également les 1 500 m² du terrain du 32 quai de Billancourt. C'est la 163^e acquisition de l'industriel depuis 1902 et la plus grosse somme déboursée par celui-ci.

Il en confie la présidence à M. Serre, chef du service des études. Le plan ci-dessous donne une idée des activités qui y sont proposées.

À l'extérieur, les salariés peuvent jouer au tennis ou aux boules. Il y a également des garages pour autos et bicyclettes, une salle d'escrime, de boxe etc...



Îlot U ex-propriété Fontaine en 1920 – Renault Histoire

Mais Renault a toujours besoin de place. Le parc est sacrifié vers 1925, remplacé par un premier atelier.

Les abords de la villa et les écuries sont, pour le moment, préservés.

Plan du Cercle des Usines Renault La Machine Moderne 1919

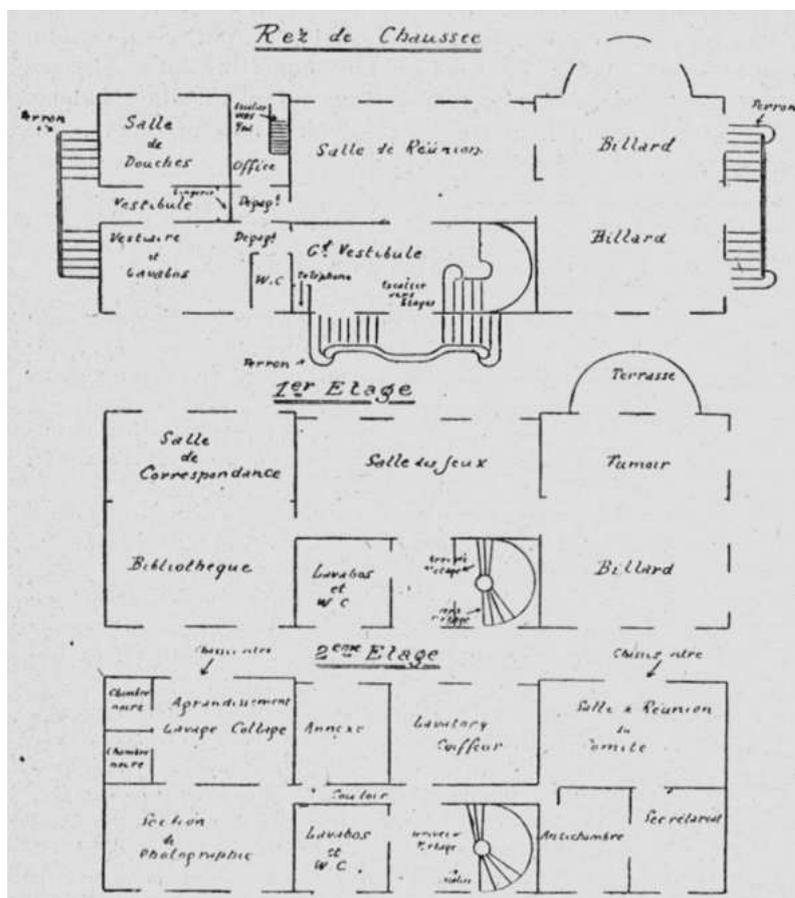
Au moment de la signature, Mary Ann Fontaine, 61 ans, a déjà un deuxième domicile au 12 bis boulevard d'Auteuil, aujourd'hui le stade Rolland Garros.

Sans doute a-t-elle déjà fui la proximité de l'usine. On retrouvera Mary Ann, 80 ans, chez sa fille Agnès en 1936 à Paris, rue d'Aumale. Elle y meurt en 1948.

Le cercle des usines Renault

En 1919, Renault installe dans la villa Fontaine son Cercle des Usines Renault créé le 29 octobre 1918.

Le cercle a pour objectif de "permettre au personnel dirigeant de ses usines de se reposer, de se détendre en se divertissant, en dehors des heures de service".





1925 et 1932 – IGN

En 1932 tout est rasé, il ne reste plus rien. Tout le triangle de rues est occupé par un bâtiment industriel géant qui abritera le service de livraison des voitures.

Le Cercle des Usines Renault a déménagé dans la maison du Prince polonais, à 300 mètres de là, à l'angle de la rue Heyrault et de la route de Versailles (*Général Leclerc*). Tiens, tiens, la sœur jumelle de la Villa Fontaine.

Retour à la vocation résidentielle

Deux ans avant la fermeture définitive de l'usine, soit en 1990, on construit un grand ensemble résidentiel.

Peut-être est-ce chez vous ? Il est parcouru par des allées desservies par une nouvelle place semi-circulaire : la place Paul Verlaine.

C'est l'un des premiers terrains Renault à être réhabilités et l'amorce d'un changement d'ère pour Billancourt.



L'ensemble résidentiel en construction en 1990 – IGN.



La famille Fontaine

Le vingt quatre juillet mil neuf cent treize, huit heures et demie du matin, Thomas Tayler Fontaine, né à Londres (Angleterre), le vingt neuf mars mil huit cent trente huit, propriétaire, fils de Thomas Tayler Fontaine, et de Rachel Jackson, épouse décédée, veuf en premières nocces de Josephine Lottin, Epoux en deuxièmes nocces de Mary Ann Agnis Fontaine, est décédé en son domicile, rue du Cours 30, à Billancourt, le vingt

Acte de décès Boulogne 1913 - AD 92

Thomas Tayler Fontaine décède à son domicile 30 rue du Cours à Billancourt le 24 juillet 1913. Dans le Figaro et Le Temps du 26 juillet (cf. Gallica) on peut noter que les obsèques religieuses sont prévues à cette date au temple protestant rue d'Aguesseau à Paris suivi de l'inhumation au cimetière de la Ferté-sous-Jouarre (77).

On annonce la mort de M. Thomas Tayler Fontaine, décédé hier en son domicile, rue du Cours, 30, à Billancourt (Seine). Ses obsèques seront célébrées au temple protestant de la rue d'Aguesseau à Paris, demain samedi, à dix heures précises. L'inhumation aura lieu le même jour à la Ferté-sous-Jouarre. Il ne sera pas envoyé de lettres de faire-part, le présent avis en tenant lieu, Ni fleurs, ni couronnes.

Le Temps - 26.07.1913 - Gallica

Grâce aux informations contenues dans son acte de décès nous connaissons sa date de naissance, le 29 mars 1838, le lieu, Londres et les parents, Thomas Tayler et Rachel Jackson.

Quand est-il arrivé en France ?

En 1851, écolier, il figure sur les recensements de Londres (voir document en bas de cette page). Son père est mentionné comme propriétaire. En 1861, il a alors 23 ans, il n'apparaît plus dans le recensement.

Dans un acte d'état civil, il est indiqué qu'il est négociant. Est-ce la raison de sa venue en France ? Sans doute vient-il pour faire du "business". Mais dans quel domaine ?

Avant de venir à Billancourt, il a habité Paris, peut-être Enghien-les-Bains, a disposé d'une résidence à Nogent-sur-Marne (dans un quartier qui fait désormais partie de la commune du Perreux) où sont nés deux enfants.

Eliza Franklin	Daughter	Un	11	
Thos Taylor Fontaine	Head	Mar	63	Proprietor of Houses
Rachael D.	Wife	Mar	41	
Thos T. Fontaine	Son	Un	13	Scholar

Recensement Londres Chelsea - 13 Park Walk - 1851 - My Heritage

Au détour d'un article de journal, on découvre qu'il est franc-maçon. En effet, quelques jours après la mort de la reine Victoria, on note dans le New York Herald, édition européenne du 26 janvier 1901, qu'il est intervenu au cours d'une réunion des résidents britanniques à Paris, convoquée à l'initiative de la Chambre de commerce britannique suite à cet événement.

"M. Thomas Taylor Fontaine, en quelques mots bien choisis, s'adressa ensuite à l'assemblée. Il est venu, dit-il, en tant que représentant des francs-maçons anglais à Paris, et en tant que maître de la Loge anglo-saxonne. Il exprima le désir de sa Loge, de se joindre, à tout moment, à tout mémorial qu'il pourrait être proposé d'ériger pour perpétuer et chérir la mémoire de cette illustre reine, morte subitement, universellement estimée et aimée de tous. La résolution fut adoptée à l'unanimité."

On peut en déduire qu'il est connu de la Chambre de commerce britannique à Paris.

Selon les actes d'état civil que nous consultons il est aussi mentionné comme rentier ou propriétaire.

Côté loisirs, comme on a pu le découvrir dans l'article sur la villa, Thomas Tayler Fontaine est un passionné d'aviation.

Il est sans doute aussi passionné de voitures car il figure dans la liste des membres de l'Automobile-Club en 1906. (Gallica)

AUTOMOBILE-CLUB

LISTE DES MEMBRES DU CERCLE

Fontaine (Thomas-Taylor), 50, rue du Cours, à Billancourt

D'après son acte de décès, Thomas Tayler Fontaine aurait épousé en premières noces **Joséphine Lottin**. En fait il a entretenu une relation avec elle et elle lui a donné quatre enfants. Le premier naît à Paris et les trois suivants à Enghien-les-Bains (95).

Joséphine Lottin meurt sans doute des suites de couches, un mois après la naissance de sa dernière fille, le 21 décembre 1877 à Enghien-les-Bains (95).

Thomas Tayler Fontaine se marie en 1879 en Angleterre avec **Mary Ann Agnès Fontaine**, sa cousine germaine (*si les informations trouvées sur MyHeritage sont exactes*). Il a reconnu ses quatre premiers enfants et les élèvera avec les trois qui naîtront entre 1880 et 1887.

On retrouve également en France, **Bernard Frederick Fontaine**, le frère de Mary Ann Agnès Fontaine. Lui aussi n'est pas marié avec la mère de sa fille Marie Antoinette née à Paris 10^e en 1884 ; c'est néanmoins lui qui la déclare et ensuite il épousera **Marie Hyacinthe Haurillon** à Bordeaux en 1906.

Une saga familiale où plusieurs situations s'entremêlent : des enfants naturels, légitimés, des mariages entre cousins germains...

En effet, outre Thomas Tayler Fontaine qui épouse Mary Ann Agnès, sa cousine germaine, on notera le mariage de leur fils, Bernard Thomas Tayler en 1909 à Boulogne avec Marie Antoinette Fontaine, fille de Bernard Frederick (frère de Mary Ann Agnès) et de Marie Hyacinthe Haurillon. Vous nous suivez toujours ? Pour y voir un peu plus clair, il suffit de consulter l'arbre ci-dessous.

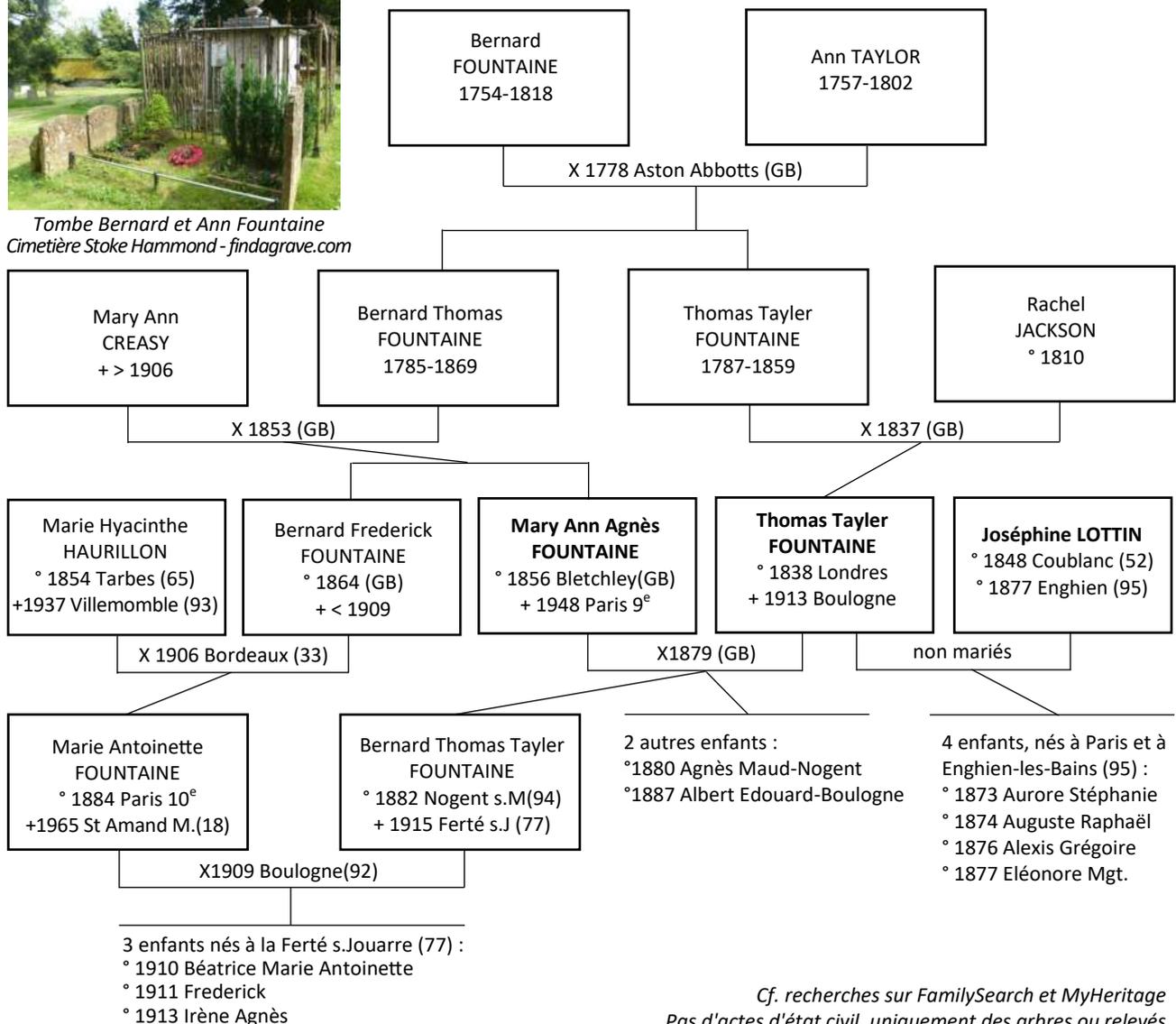
Un petit clin d'œil au couple Bernard Fontaine et Ann Taylor, qui s'est marié en 1778 à Aston Abbots, comté de Buckinghamshire, dans l'église Saint-James.



L'église Saint James actuellement
www.tinstaaf.co.uk



Tombe Bernard et Ann Fontaine
Cimetière Stoke Hammond - findagrave.com



Cf. recherches sur FamilySearch et MyHeritage
Pas d'actes d'état civil, uniquement des arbres ou relevés

Au service de la famille Fontaine

Au service de la famille Fontaine se trouve un certain nombre de domestiques qui ont pu être identifiés grâce aux recensements de 1891 à 1911 .

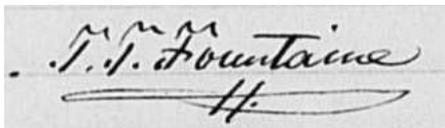
Nous nous intéresserons tout d'abord aux deux jardiniers qui ont entretenu les superbes jardins de la propriété, Auguste Cantel et Isidore Godard.

Famille Cantel - Joos

Auguste Baptiste Cantel est né le 19 septembre 1847 dans l'Eure, à Verneuil. Son père, Jean-Baptiste Cantel est **jardinier fleuriste**. La famille s'installe ensuite en Eure-et-Loir. Il se marie à Chateaufort-en-Thymerais (28) le 25 avril 1874 avec Angéline Maria Hubert. Le jeune couple s'installe alors à Lormaye, toujours en Eure-et-Loir. C'est là que naît leur fils Henri Auguste le 28 mai 1876. Sur l'acte de naissance, la profession d'Auguste Baptiste Cantel est **pépinieriste**.

Quand quittent-ils Lormaye ? Ils ne sont plus sur le recensement de 1881 mais l'absence de recensement à Boulogne avant 1891 ne permet pas de savoir avec précision quand ils se sont installés à Boulogne, sans doute avant 1887 car c'est à Boulogne que décède Angéline Hubert épouse Cantel le 29 décembre 1887 à son domicile 5 rue du Cours.

Auguste Cantel se remarie le 12 janvier 1889 à Boulogne avec **Marie Coralie Monique Joos**, née à Broxeele dans le Nord le 5 avril 1861. Thomas Taylor Fontaine est témoin et signe en bas de l'acte.



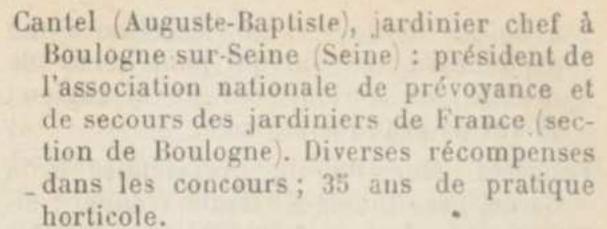
Archives départementales des Hauts-de-Seine

On les retrouve ensuite dans les recensements de 1891, 1896 et 1901 au 30 rue du Cours. Auguste Cantel est d'abord indiqué comme concierge puis comme jardinier.

Cantel	Auguste	18	fr	Jardinier
Joos	Marie	34	fr	sd

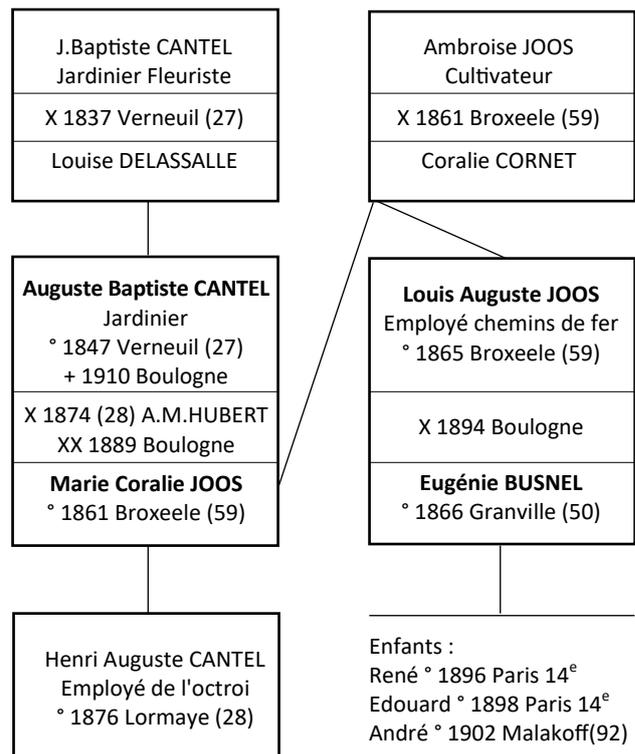
Recensement Boulogne-Billancourt - AD 92

C'est un homme reconnu par cette profession puisqu'il se voit décerner le **Mérite Agricole**, chevalier le 29 octobre 1899, puis officier le 26 août 1908 . Il est en outre président de la Société nationale de prévoyance et de secours des jardiniers de France (*section de Boulogne*) et a reçu diverses récompenses lors de concours.



Mérite agricole chevalier - Journal d'agriculture pratique 1899 Gallica

Il meurt à Boulogne au 30 rue du Cours le 15 septembre 1910. On retrouve son fils dans le recensement de Rueil en 1911 ; il est employé de l'octroi. Quant à son petit-fils, il apparaît dans le recensement de Boulogne-Billancourt de 1931 au 14-16 rue Samarq ; il est lui aussi employé d'octroi, à Paris. Quant à Marie Coralie Monique Joos épouse Cantel, elle s'est rapprochée de la famille Garambois-Teulade, puisqu'on la trouve à la même adresse qu'eux (*au 59 rue de Saint-Cloud*), en 1911.



Famille Godard-Chantrelle

Dès le 19 décembre 1910 comme il ressort de sa fiche matricule arrive un **nouveau jardinier**, Isidore Godard. On le retrouve dans le recensement de 1911 avec sa famille.

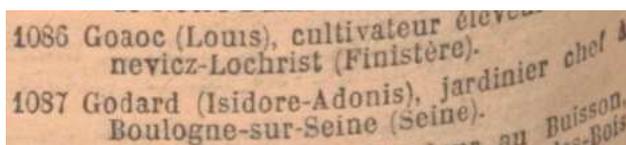
Isidore Adonis GODARD est né le 3 avril 1869 à Saint-Martin-le-Nœud dans l'Oise. Il est fils de Prosper Isidore, jardinier, et de Evéline Hortense Coeuille.

Il se marie le 3 mars 1894 à Abbécourt dans l'Oise avec **Marie Martine Chantrelle** née le 23 juin 1870 dans cette commune.

Le couple a deux filles, Antoinette et Marguerite nées toutes deux à Beauvais en 1903 et 1910.

Difficile de savoir comment Isidore Godard a été recruté par la famille Fontaine et pourquoi il a quitté Beauvais.

Comme son prédécesseur, il est un jardinier reconnu par la profession. Par décret du 24 septembre 1913 il se voit décerner le mérite agricole en tant que chevalier.



Journal officiel 25.09.1913 - Gallica

Dans les listes électorales de 1914 il est domicilié 4 rue du Cours.

En 1916, d'après sa fiche matricule il habite au 16 rue de la Tourelle à Boulogne mais ne figure pas à cette adresse dans le recensement de 1921.

A cette date il habite à Sucy-en-Brie où il exerce toujours sa profession de jardinier. Il est employé par un certain M. Charlot. Il y est encore en 1926, 1931 et 1936.

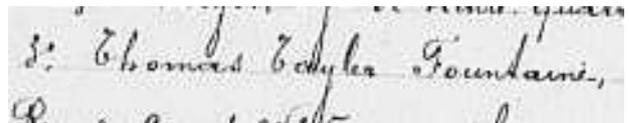
Il décède à Sucy le 30 avril 1937 ainsi que quelques années plus tard son épouse le 1^{er} octobre 1951.

Famille Joos-Busnel

Quand les familles s'entremêlent !

L'une des domestiques mentionnées dans le recensement de 1891 s'appelle **Eugénie Blanche Busnel**. Elle est née à Granville, Manche, le 23 avril 1866. Quand arrive-t-elle à Boulogne ?

Le 30 janvier 1894 elle se marie à Boulogne avec le frère de Marie Joos épouse Cantel, **Louis Auguste Aimé Joos**, employé des Chemins de fer de l'Ouest. Thomas Taylor Fontaine est témoin et signe. Il est qualifié d'ami de la mariée. Il est domicilié au 5 rue du Cours.



Archives départementales des Hauts-de-Seine

Intéressons-nous à Louis Joos. D'après sa fiche matricule, il est domicilié 5 rue du Cours d'août 1891 à juin 1892. Est-il alors hébergé par sa sœur ?

C'est sans doute à cette occasion qu'il fait la connaissance d'Eugénie Busnel.

Toujours d'après sa fiche matricule Louis Joos est affecté le 10 mai 1894 comme homme d'équipe des Chemins de fer de l'Ouest à la gare Montparnasse.



Gare Montparnasse - Pinterest

Le couple ne reste pas à Boulogne car lors de la naissance de leur fils René le 2 janvier 1896, la famille habite au 243 rue d'Alésia dans le 14^e arrondissement. Ils se sont rapprochés de la gare Montparnasse. Lors de la naissance de leur fils André ils habitent Malakoff où on les retrouve sur les recensements de 1911 et 1921.

Eugénie Busnel décède à Paris 17^e le 20 mai 1950.

La famille Woll-Collard

Le 22 août 1896 c'est au mariage d'une autre domestique, **Amélie Victoria Collard** avec Louis Philippe Mathias Woll, employé de commerce, que Thomas Taylor Fontaine assiste.

Amélie Collard est née à Clermont dans l'Oise le 24 août 1861.

Le couple s'installe ensuite 4 villa de Longchamp Paris 16^e où nait leur fils Robert Auguste le 4 septembre 1897. Ils sont ensuite concierges à Paris 8^e, au 101 rue La Boétie, où nait leur fille Andrée Lucie le 15 octobre 1898.

Famille Teulade-Garambois



Dessin Octave Mirbeau
*Journal d'une femme
de chambre*

Maria Estelle Elize Garambois se marie à Boulogne le 18 février 1902 avec **Antoine Teulade**, marchand de vins. Il est indiqué que la mariée, née le 18 mars 1872 à Saint-Vincent-Mercuze dans l'Isère, est femme de chambre et domiciliée au 30 rue du Cours.

Faute de recensement avant 1896 dans son village natal, il est difficile de savoir à quel moment elle le quitte pour venir en région parisienne.

On peut penser qu'elle a fait la connaissance d'Antoine Teulade grâce au jardinier Auguste Cantel, dont il semble être un proche. En effet on trouve Auguste Cantel témoin lors de la naissance de Germaine Teulade en 1899, fille naturelle d'Antoine et de Marie Eugénie Brière au 59 rue de Saint-Cloud à Boulogne et lors du décès de Marie Eugénie Brière en 1900 à cette même adresse.



BILLANCOURT. — Rue de Saint-Cloud

Photo Le Village de Billancourt

Après son mariage Maria Garambois s'installe avec son mari au 59 rue de Saint-Cloud. C'est là que nait leur fils Maurice Antoine le 14 novembre 1902 ; les parents sont mentionnés tous deux marchands de vin. On peut penser que Maria s'occupe désormais des deux enfants, sa belle-fille Germaine et son fils Maurice. La famille est mentionnée à cette même adresse dans le recensement de 1911. Antoine Teulade figure encore sur les listes électorales de Boulogne en 1919.

A partir de 1926 on trouve la famille au 15 rue Louis Blanc à Bellevue (*Meudon*).

Antoine Teulade décède à Neuilly-sur-Seine (*domicilié à Meudon*) le 17 octobre 1933. Quant à Maria Garambois elle s'éteint à Meudon le 23 janvier 1935.

Adolphine Badin

Comme Amélie Collard et le couple Godard, **Adolphine Alfrédine Badin** est née dans l'Oise, plus exactement à Nointel le 5 mars 1876.

Le 16 avril 1883, elle perd son père. En 1891 elle habite toujours avec sa mère et est domestique. En 1896 elle a quitté le domicile familial. Difficile de savoir quel fut alors son parcours avant qu'elle ne rejoigne la famille Fontaine. Difficile aussi de savoir si elle suit, après la mort de Thomas Fontaine en 1913 et la vente de la maison en 1917, Mary Ann Fontaine dans son nouveau domicile boulevard d'Auteuil.

L'absence de recensements à Paris avant 1926 ne permet pas de répondre à cette question. On retrouve Adolphine Badin à Paris 8^e dans le recensement de 1926 au 3 rue La Boétie où elle est femme de chambre chez un médecin renommé, **Paul Farez**, dont on peut consulter de nombreux ouvrages sur Gallica.

Elle est notée comme célibataire et elle reste au service du docteur et de son épouse sans doute jusqu'à la mort de Paul Farez en 1940.



Wikimedia Commons

La villa Toucy

© Le Village de Billancourt - Alexis Monnerot-Dumaine

La villa Toucy d'Hector Guimard

Celui qui deviendra l'un des grands noms de l'Art Nouveau en France a réalisé à Billancourt une de ses œuvres de jeunesse : la villa Toucy. C'est une curiosité dans notre quartier qui n'est pas très riche en architectes notables. Elle n'existe plus aujourd'hui. Le Village de Billancourt a décidé d'enquêter et de lui redonner vie.

Hector Guimard, la partie émergée du métro parisien

Hector Guimard est l'un des tenants de l'Art Nouveau qui fleurit en ce début de XX^e siècle en Europe. Sa mémoire est indéfectiblement associée aux entourages en fonte des bouches du métro parisien qui lui donnent son aspect si unique, reconnu dans le monde entier. La première ligne de métro coïncide avec l'exposition universelle de 1900. Il subsiste aujourd'hui 88 de ses ouvrages sur les 167 construits (*édicules, entourages et gares*), presque tous inscrits à l'Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques.



Station Anvers
(à gauche)
Station Dauphine
(à droite)



Portrait de
Hector Guimard



Photos Wikipedia



Laloue - gare Bastille - Wikipedia

Hector Guimard a également réalisé des villas et immeubles notables à Paris (*Hôtel Jassedé ou Castel Béranger...*), en banlieue et en province (*Maison Coilliot à Lille...*).

On lui doit également nombre de meubles et objets décoratifs de style art nouveau. Pour en savoir plus, n'hésitez pas à faire une visite au Cercle Guimard. www.lecercleguimard.fr



Photos Wikipedia

Un jeune architecte prometteur

Mais avant de se faire un nom, Hector doit se faire un métier. Né à Lyon en 1867, il entre en 1883 à l'École Nationale Supérieure des arts décoratifs à Paris et intègre la section d'architecture. Il y est sensibilisé aux idées d'Eugène-Emmanuel Violet-le-Duc qui a jeté les bases du futur Art Nouveau. Il y remporte de beaux succès et intègre l'école Nationale des Beaux-Arts quelques années plus tard.

Hector Guimard n'a qu'une vingtaine d'années lorsque Mme **Rosalie Hélène Lécolle**, habitante de Billancourt lui commande des maisons mitoyennes sur la rue du Vieux Pont de Sèvres. Souvenez-vous, Rosalie Lécolle était la propriétaire de la **Villa Aussillous** (présentée précédemment dans cet ouvrage).



La villa Aussillous, résidence de Rosalie Lécolle était située sur le même terrain - © Coll. Renault Histoire

Nous ne savons pas comment ils se sont connus, mais le fait que Rosalie Lécolle et le père d'Hector Guimard soient tous deux originaires du village de Toucy, dans l'Yonne, n'est probablement pas une coïncidence. Nous n'avons pas trouvé de lien de parenté. Peut-être le père d'Hector a-t-il recommandé Rosalie à son fils ? Ou l'inverse.

Ce n'est pas la première fois que Rosalie Lécolle commande un bâtiment à Guimard. En 1889, Hector lui dessine une maison de rapport à Saint-Ouen, au 122 avenue des Batignoles (aujourd'hui Gabriel Péri). La maison existe toujours mais ne présente pas grand intérêt.

On a pu lire que le nom de la villa Toucy venait du village de naissance du père de Guimard, mais il est plus vraisemblable qu'elle ait été baptisée par sa propriétaire.

A la pêche aux informations

Le Cercle Guimard avec qui nous avons pris contact, a été d'une aide précieuse pour compléter nos connaissances.

Des auteurs ont évoqué brièvement la villa Toucy dans leurs ouvrages : Georges Vigne dans "**Hector Guimard***", et Jean-Pierre Lyonnet dans "**Guimard perdu : histoire d'une méprise****", publiés en 2003.

Dans le curriculum vitae de Guimard en 1897, la réalisation de la villa Toucy est mentionnée à deux dates différentes, curieusement : 1890 et 1894. A l'année 1890 il écrit "deux petites maisons de campagne à Billancourt. Villa Toucy, pour le compte de Mme veuve Lécolle". 1890 est impossible car un plan de juin 1892 situe la villa ailleurs que rue du Vieux Pont de Sèvres, preuve qu'elle est encore en projet. De plus, Rosalie Lécolle n'est pas veuve, mais célibataire.

A l'année 1894 il note "Construction de deux pavillons dans la propriété de madame Lécolle à Billancourt". Selon les avis de Georges Vigne, ce CV contient encore d'autres inexactitudes et doit être pris avec réserves.

Dans un envoi de Guimard pour le Salon de 1894, est mentionné "Une entrée de la villa Toucy exécutée à Billancourt. 1 chassis. (App. à M. Lécolle)". Nous n'avons malheureusement pas trouvé ce dessin.

La construction est inscrite à l'inventaire Mérimée (numéro IA00119953) depuis 1992. Sa fiche nous donne bien peu d'indications : on y lit que le gros œuvre est fait de meulière, moellon, brique et enduit. La couverture est en tuiles mécaniques. La fiche nous dit également que la villa a été bâtie en 1892, "selon la source". En 1892, Hector Guimard n'a que 25 ans et est toujours étudiant à l'École des Beaux-Arts.

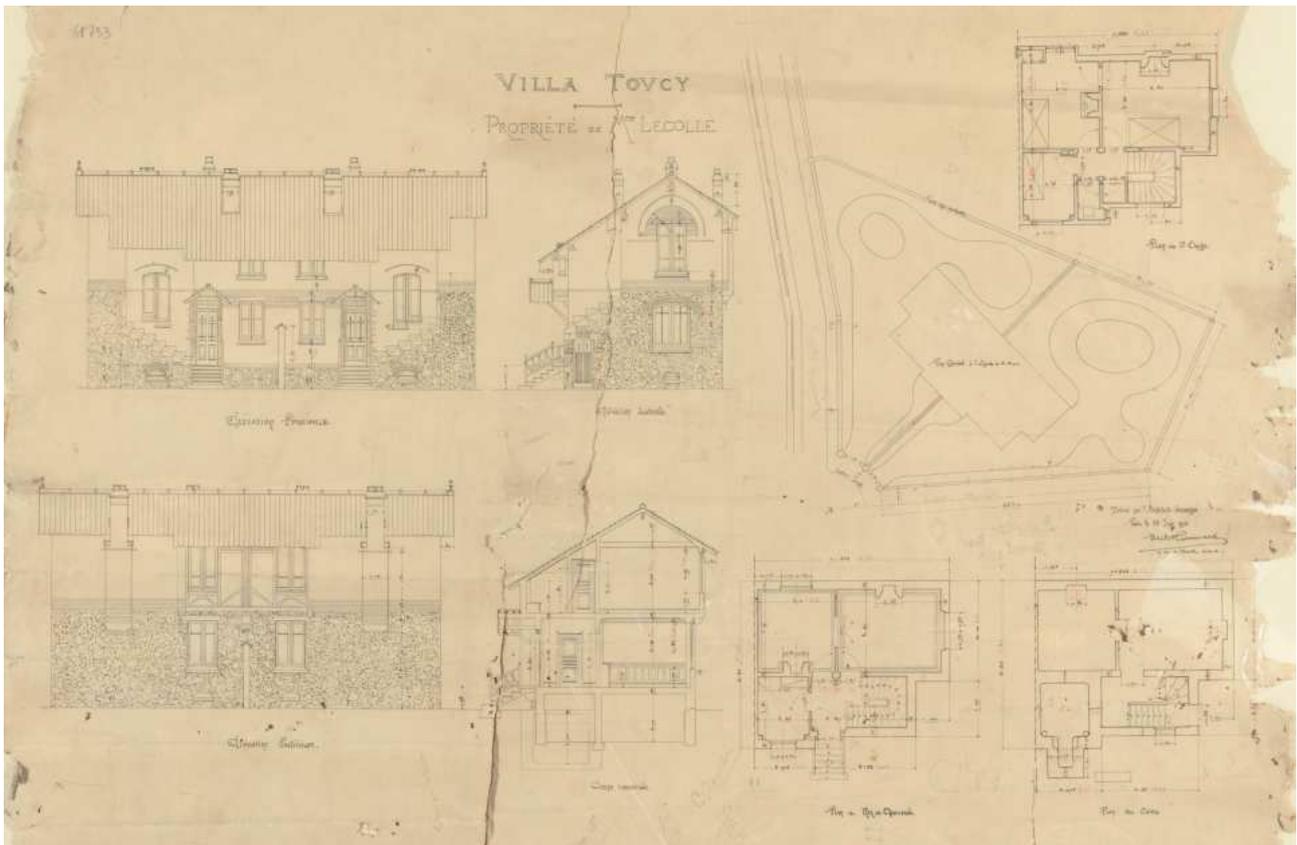
Le document le plus intéressant que nous avons pu trouver est le magnifique plan ci-dessous, daté du 25 juin 1892 et signé par Guimard, conservé au musée d'Orsay. Nous le reproduisons ici. Il est très complet : on y trouve trois façades, quatre coupes et un plan de situation.

Voir page suivante

L'adresse de la villa est un vrai sac de nœuds. Le musée d'Orsay évoque le 189 rue du Vieux Pont de Sèvres, c'est en réalité l'adresse du terrain sur laquelle la villa sera bâtie (Les maisons auront leur propre adresse).

* "Hector Guimard", Georges Vigne, Felipe Ferré. Éditions Charles Moreau, Paris / Ferré-Éditions, Paris, 2003.

** "Guimard perdu. Histoire d'une méprise". Jean-Pierre Lyonnet, Bruno Dupont, Laurent Sully Jaulmes. Éditions Alternatives, Paris, 2003.



Villa Toucy propriété de Mme Lécolle 1892 - © RMN-Grand Palais (Musée d'Orsay) - Hervé Lewandowski

La fiche Mérimée évoque le 171, le Cercle Guimard, le 142. Ce n'est rien de tout cela.

Le cadastre la situe clairement aux numéros 183 et 185, ou, selon les recensements du XIX^e siècle, les numéros 121 et 123 (*la rue a été renumérotée*).

Les sources principales donnent 1892 pour date de construction, mais est-ce bien sûr ?

Au cadastre de Boulogne-Billancourt la villa Toucy est explicitement enregistrée en 1894.

De plus, le plan de situation de juin 1892 place l'entrée de la villa à un croisement de chemins et non le long de la rue du Vieux Pont de Sèvres, ce qui laisse à penser qu'en juin 1892 sa construction était prévue ailleurs.

Ajoutons à cela le fait que la demande de construction date du 1^{er} septembre 1892. Comment penser qu'elle ait pu être achevée en si peu de temps ? Et si la mention "1894" sur le CV de Guimard était la bonne ?

(CASE 866)

M. Compagnie (G^{de} (la) de l'éclairage), rue du Cours, 2 1880 Compagnie Générale
M. Montelli rue du Cours 2 (1883) d'éclairage par lanternes à incandescence
M. 1881 Montet Jacques, dit Montelli, rue du Cours 2
M. 1886 Lécolle Rosa-Hélène, rue du Cours 2
1891 M. Aussillous (dame) veuve Petitjean Marie, rue du Cours 39

1	1230	rue du Cours	Maison	3110 2800	2150 2100	177 n. P.	1880		2	44 36
2	1231	"	Maison	400	2210	177 n. P.	démolie 1883	1886	4	
3	1229	à l'ancien pont de ceru villa Toucy	Pavillon	700	1250	177 n. P.	1894			23
4	1229	3	3	700	1062 50	5	3			21

L'année de mutation mention 1894 - Matrice cadastre (1882-1910) - Archives municipales

Nos recherches pour retrouver une bonne photo de cette villa n'ont pas donné grand chose. Nous n'avons trouvé que des vues lointaines ou des vues d'avion. Bien qu'acquise par Renault, nous n'en avons retrouvé aucune photo chez Renault Histoire. Elle ne figure pas dans le rapport de l'architecte Plousey de 1920 car à l'époque elle n'était pas encore la propriété de Renault.

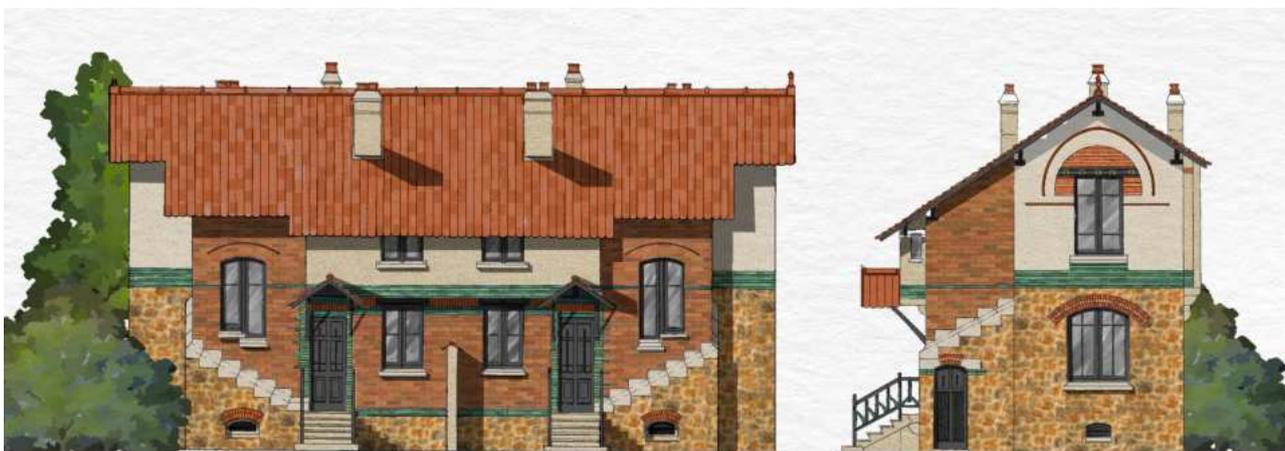
Des maisons jumelles

Nous avons donc tenté une reconstitution de la villa Toucy, basée sur les plans du fonds Guimard au musée d'Orsay et sur les quelques éléments de la fiche d'inventaire. Pour nous aider, nous avons puisé l'inspiration sur d'autres réalisations du jeune Guimard de ces mêmes années, telles que l'hôtel Jassedé (1893) ou l'hôtel Roszé (1891).

On la qualifie de villa, mais elle est en réalité bien modeste. Il s'agit d'une maison double de 16 mètres de large, parfaitement symétrique. Le style de la maison n'en est pas encore marqué par le style Art Nouveau.

Ce n'est qu'en 1895, à l'occasion d'un voyage à Bruxelles où il découvrira l'hôtel Tassel, que Guimard sera converti à l'Art Nouveau. Seuls l'arc de décharge et le tympan encadrant la fenêtre de la façade latérale laissent entrevoir ses futures influences.

Les jambes de force obliques portant les auvents protégeant les portes d'entrée sont également caractéristiques de Guimard (*villa Charles Jassedé à Issy-les-Moulineaux en 1893, villa La Bluette à Hermanville en 1899, ateliers Guimard rue Perri-chont-prolongée en 1903*).



Façade avant et façade latérale



Façade arrière

Reconstitution d'après les plans du Musée d'Orsay - © Le Village de Billancourt

Chacune des deux maisons est assise sur un sous-sol et comporte deux étages comprenant chacun trois pièces. Un muret sépare les entrées et les jardins des deux logements. On remarque le traitement particulier de l'avant-corps, avec ce mouvement ascendant de pierres de taille qui souligne la cage d'escalier, avec un léger décalage des façades. On peut également noter les deux élégants décrochements de la toiture qui accompagnent les trois volumes, dont un en encorbellement. Un troisième décrochement orne la façade arrière. À remarquer également ce large bandeau à mi-hauteur, que nous avons imaginé être fait de briques vernissées bleues et vertes.

Enfin, nous avons agrémenté les linteaux métalliques des fenêtres de métopes dessinés par Guimard et édités par Muller & Cie, comme sur l'hôtel Louis Jassedé de la rue Chardon-Lagache en 1893.

La villa Toucy apparaît sur un autre plan du fonds Guimard (*ci-dessous*), conservé au Musée d'Orsay. Il s'agit manifestement d'un projet de lotissement de la propriété Lécolle. Sur ce plan, 38 parcelles sont dessinées et trois nouvelles rues sont percées : une prolongation de la rue Casteja, un chemin Casteja et une avenue Nouvelle.

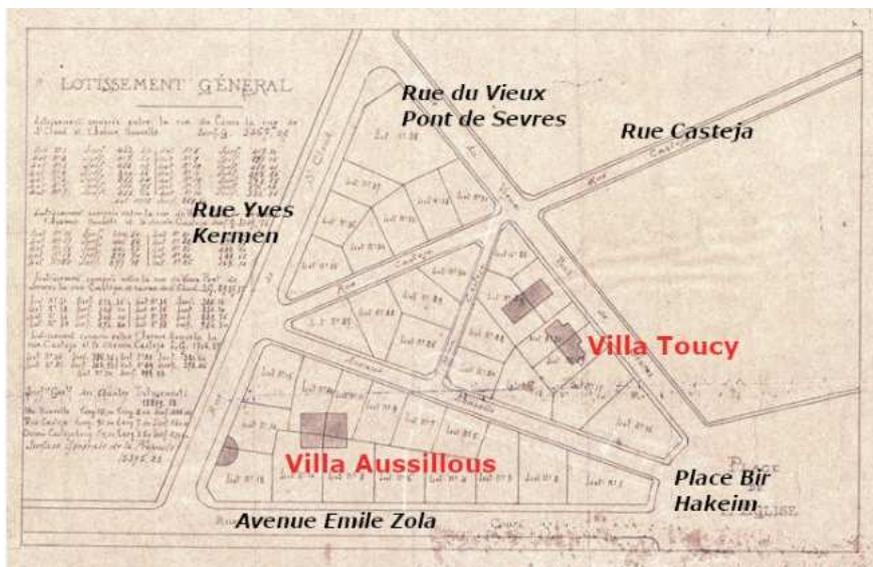
Des locataires bien ordinaires

Loin des familles bourgeoises ou aristocratiques des belles villas disparues de Billancourt, les locataires de la villa Toucy étaient plutôt modestes. En 1896, on trouve, au 183, une certaine Eugénie Chevallier, employée de 56 ans.

Nous avons retrouvé une petite annonce du quotidien "Le Journal" datée du 20 mai 1897 proposant "À louer, non meublé, pavillon belles pièces, cuisine, chambre de bonne, jardin rempli de rosiers et de belles fleurs. Superficie 400 m², prix annuel 700 francs, eau comprise... à deux minutes tramways et bateaux".



Situation villa Toucy - cadastre 1905 - Archives municipales



Lotissement propriété Lécolle vers 1891
d'après un plan du Musée d'Orsay - GP 732

Ce projet ne verra jamais le jour car Rosalie Lécolle décède à Billancourt le 21 avril 1894, à 52 ans, deux ans seulement après la construction de la villa. Elle laisse ses biens à sa fille naturelle Marie Petitjean, fille unique et épouse de l'avocat Aussillous.

Le fonds Guimard, au musée d'Orsay, conserve aussi deux autres dessins (GP2120 et GP2121) de ce lotissement, mais sans grand intérêt.

On recense en 1901, au 185, un certain Stanislas Julien, architecte vérificateur pour l'exposition universelle de 1900, peut-être un ami de Guimard ?

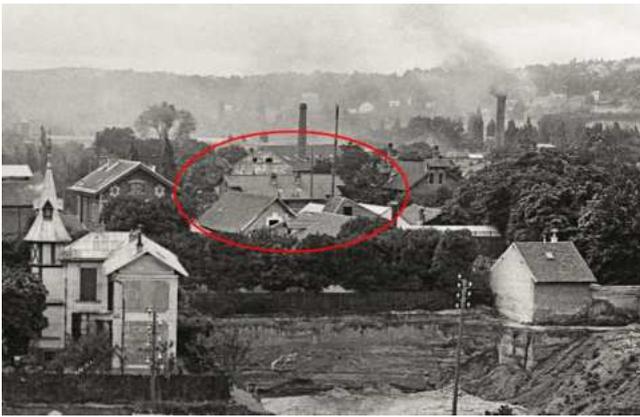
Les alentours de la villa commencent déjà à s'industrialiser. Gentil et Bourdet, fabricants d'éléments de décoration en grès émaillé, installent en 1904 leur usine, juste derrière la villa.

En 1911 résident à la villa les familles Roussel et Ribère.

Contrairement aux informations de l'inventaire Mérimée, la villa a survécu bien au-delà des années 1920.

En effet, lors du recensement de 1926 figurent comme occupants, au 183, la famille de Georges Dejean, un comptable, et au 185, la famille de Georges Vilar, un mécanicien d'origine espagnole.

Voir page suivante



Une des rares photos de la villa, depuis la rue de la Ferme, 1904
Archives municipales

La société Renault achète la propriété le 1^{er} août 1930 aux héritiers Aussillous. Louis Renault ne détruit pas la villa. Les familles Dejean et Vilar restent locataires, au moins jusqu'en 1936.

La villa est encore visible sur le cadastre et les photos aériennes de 1932 et 1936, sa toiture caractéristique, avec ses deux décrochements, ne laisse aucun doute.

C'est la dernière photographie connue. Sa situation n'a rien de très enviable, elle est environnée de bâtiments industriels et le "jardin rempli de rosiers" n'est probablement plus qu'un souvenir.



Cadastre 1936 - Archives municipales

Sous les bombardements alliés de 1943



Vue aérienne 1932 - IGN

La guerre éclate. Un courrier daté de janvier 1943, conservé chez Renault Histoire, nous apprend que le 185 a été mis à la disposition d'un certain Guy Rappy, à titre gracieux, pour servir de centre d'accueil au "Groupement des Jeunes Gens de Boulogne-Billancourt". Ils n'en profiteront que trois mois.

En effet, le 4 avril 1943, 88 bombardiers américains de la 8^e Air Force déversent 250 tonnes de bombes sur Billancourt en pleine journée. La cible est, bien sûr, l'usine Renault, passée sous commandement allemand, mais la villa est touchée. On ne sait pas s'il y a eu des victimes dans les maisons jumelles.

183	1	Dejean	Alphonse	1877	Georgette Luzon	F.	m. chef	comptable
	2		Marie	1887	L'Angel	F.	femme	
	3	Dejean	Yvonne	1911	Uzel	F.	nièce	
	4		Eugénie	1912		F.		
185	1	Vilar	George	1883	Bischoff	Espagnol	m. chef	mécanicien
	2		Blanche	1888	Perin	F.	femme	
	3		Marius	1910	Cartier			
	4		Robert	1914	Boulogne			

Recensements 1926 - Archives municipales



La villa Toucy sous les bombardements de 1943 - IGN
National Archives and Records Administration College Park, Maryland US Air Force Photo Collection
World War II Collection - RG 343-FH, Box 79

Un courrier Renault du 7 juin informe l'ingénieur des Ponts et Chaussées que "les travaux de déblaiement ... ont été terminés le 31 mai 1943".

L'auteur ajoute "Nous estimons que ces immeubles doivent être totalement arasés, leur état

à la suite du bombardement ne justifiant pas les dépenses de réparations que l'on serait amenés à engager".

La villa Toucy du jeune Hector Guimard disparaît. Après quelques années, un atelier Renault prend sa place.

1^o - Comme nous l'avons indiqué dans une correspondance précédente, nous estimons que ces immeubles doivent être totalement arasés, leur état à la suite du bombardement ne justifiant pas les dépenses de réparation que l'on serait amenés à engager.

© Collection Renault Histoire

Un palais Omnisports ?

En 2014, on détruit, sur cet îlot V nord, le grand parking Renault de quatre étages qui s'y trouvait. En 2023, le terrain est toujours en friche.

La municipalité envisage la construction sur ce terrain de 7 000 m² d'une grande salle omnisports de 5 000 places pour 70 millions d'euros.

Elle hébergerait l'équipe de basket des Métropolitains 92. Le projet rencontre une forte opposition et des recours sont lancés. Les contre-projets ne manquent pas : halle de la gastronomie, parc ou mini-forêt urbaine.



Le terrain en 2014
Actarus

Trois familles à Toucy : Lécolle, Larousse et Guimard

Comme cela est évoqué dans l'article, la villa porte le nom de la commune natale de Rosalie Lécolle, **Toucy** dans l'Yonne.

Famille Lécolle

Quand la famille Lécolle arrive-t-elle à Paris ?

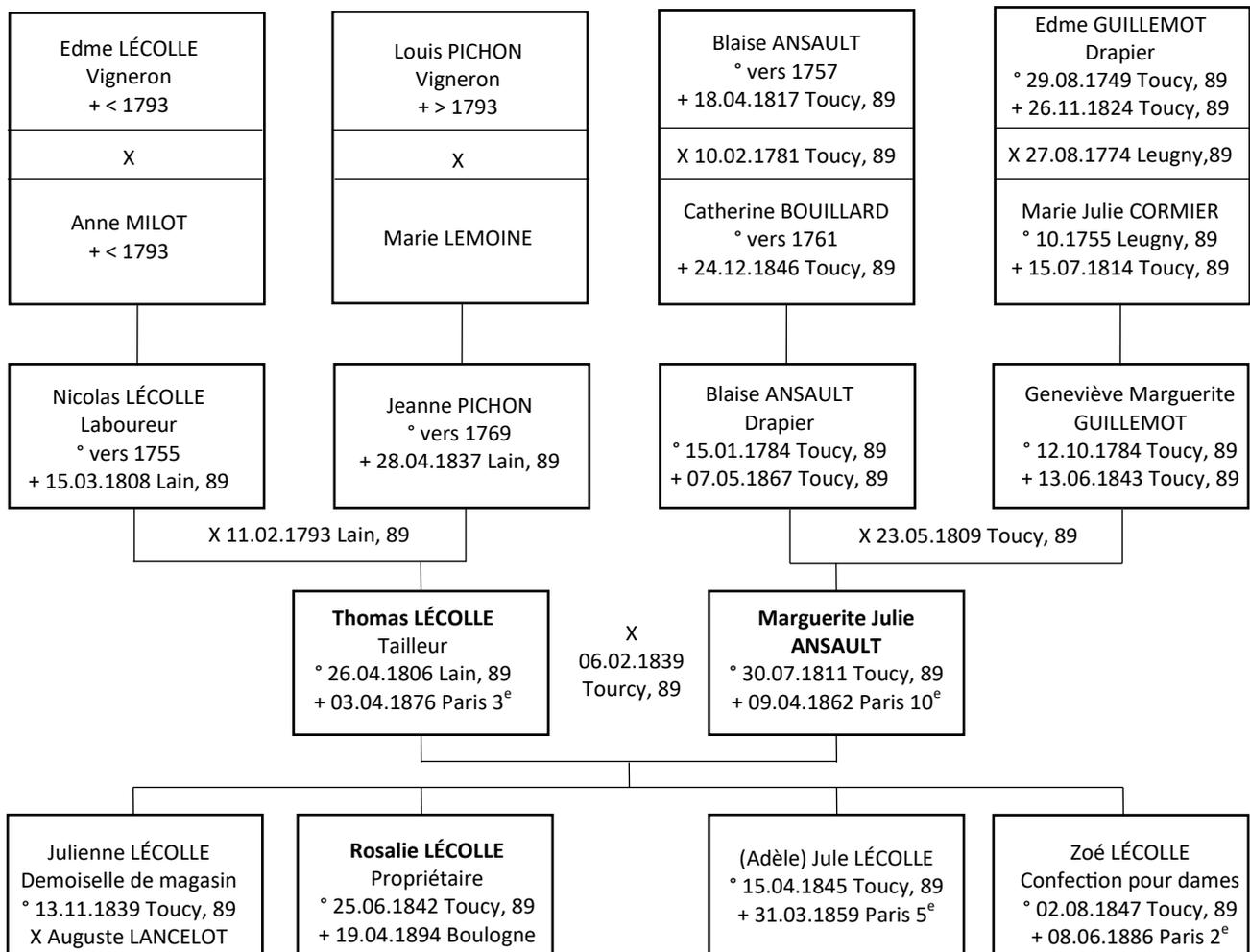
Encore à Toucy au moment de la naissance de Zoé, une sœur de Rosalie, en 1847, la famille s'est sans doute installée à Paris après 1851 (*ils figurent sur le recensement de Toucy, place Saint-Louis*) et avant 1859, date du décès de l'un des enfants, Adèle Jule, à Paris au 112 rue Lafayette (à l'époque 5^e arrondissement).

En l'absence de recensement à Paris au XIX^e siècle difficile de suivre leur parcours ; on sait néanmoins que la famille habite au 215 Faubourg Saint-Martin en 1861 à l'occasion du mariage de leur fille Julienne.

1439	Blaisiat	Eléonore Julie sa femme
1440	Guillemot	Eléonore sa fille
1441	Guillemot	Romain Joseph son fils
1442	Berry	Julien Joseph Epicié
1443	Berry	Léon Clément sa femme
1444	Berry	Rosette Joseph sa fille
1445	Dognet	Jean Joseph sa femme
1446	Lécolle	Thomas sa femme
1447	Ansaull	Julie sa femme
1448	Lécolle	Albertine sa fille
1449	Lécolle	Rosa sa fille
1450	Lécolle	Adèle sa fille
1451	Lécolle	Zoé sa fille

Recensement Toucy 1851 - Archives départementales de l'Yonne

Marguerite Julie Ansaull décède à cette adresse en 1862 tandis qu'en 1876 à son décès **Thomas Lécolle** réside 160 rue du Temple.



Qu'en est-il de la famille restée à Toucy ? Les parents de Thomas Lécolle sont décédés ; seul le père de Marguerite, Blaise Ansault, est encore vivant.

Or la famille Ansault est une famille très nombreuse. Ils sont pour la plupart drapiers de même que les Guillemot, la branche maternelle de Marguerite Ansault.

Leur histoire s'inscrit dans celle des nombreux drapiers de Toucy et a donné lieu à un article paru dans la revue de l'Association Vieux Toucy*.

Mais ce qui a surtout retenu notre attention lors de nos échanges avec l'association c'est le lien qui existe entre Marguerite Ansault, la mère de Rosalie Lécolle, et **Pierre Larousse**.

*Association du Vieux Toucy
<https://associationvieuxtoucy.jimdofree.com/>



Monument à P.Larousse - Toucy début XX^e siècle Wikipedia

Famille Larousse

Pierre Larousse, le créateur du dictionnaire, est né à Toucy en 1817. Par sa mère, Louise Guillemot, il est le cousin germain de Marguerite Ansault, fille de Geneviève Guillemot, sœur de Louise.

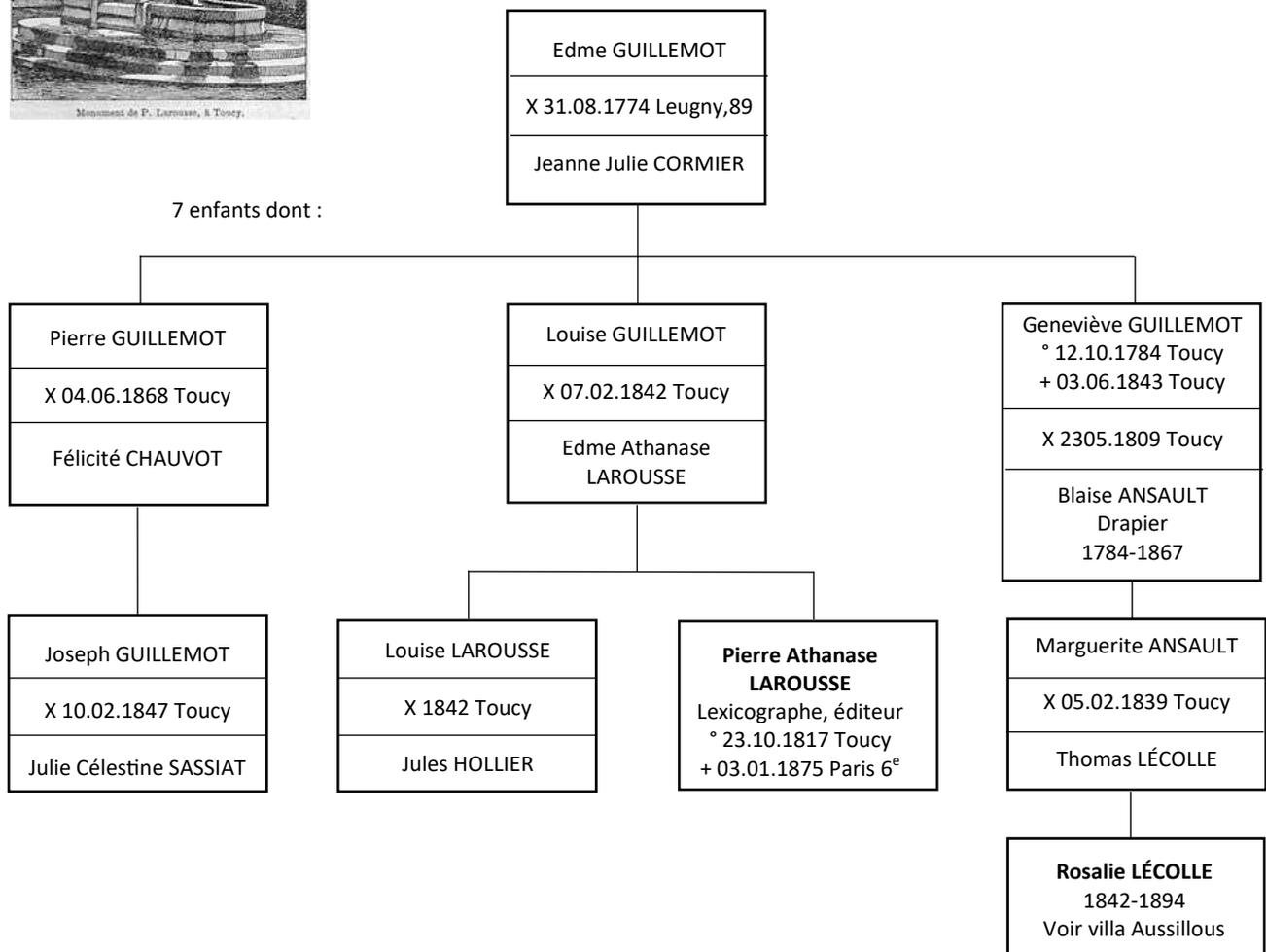
Pierre Larousse est instituteur dans l'école de Toucy jusqu'en 1840 date à laquelle il s'installe à Paris. Mais il dispose également à la fin des années 1850 d'une résidence à la campagne et plus précisément à Billancourt ou à Boulogne selon les sources**.

Dans "Pierre Larousse et son œuvre", André Rétif écrit : "De 1858 à 1863 environ, Pierre Larousse a joui d'un petit ermitage à Boulogne-Billancourt, sur le bord de Seine. Il parle tantôt de Boulogne, tantôt de Billancourt."

Aurait-il vanté à sa cousine la douceur des lieux ?

Cependant quand Pierre Larousse meurt en 1875, Rosalie Lécolle n'a pas encore acheté sa villa...

**Histoire de la librairie Larousse - JY. Mollier, B. Dubot
 Pierre Larousse et son œuvre - André Rétif



Hector Guimard

Le jeune architecte, Hector Guimard, qui dresse les plans de la villa de Rosalie Lécolle, est également originaire de l'Yonne côté paternel. On trouve les Guimard à Lucy-sur-Yonne, à une trentaine de kilomètres de Toucy. Mais c'est à Toucy que naît le père d'Hector, **Germain René Guimard**, le 7 septembre 1839.

Ses parents, Nicolas Guimard et son épouse Françoise Rougelot, se sont installés à Toucy entre 1835 (naissance de Magdelaine) et 1839 (naissance de Germain). Ils y resteront jusqu'à leur décès respectivement en 1884 et 1895.

Mais a priori pas de lien familial avec la famille Lécolle. Il est par contre tout à fait possible qu'ils connaissent la famille Lécolle-Ansault ; en 1855 Nicolas Guimard est facteur, métier où l'on connaît beaucoup de monde. Par ailleurs Germain Guimard (°1839, le père d'Hector) est de la même génération que Rosalie Lécolle (°1842).

Germain Guimard quitte Toucy pour Lyon mais sa sœur Magdelaine Eléonore s'y marie en 1855.

Leurs parents y sont toujours domiciliés.

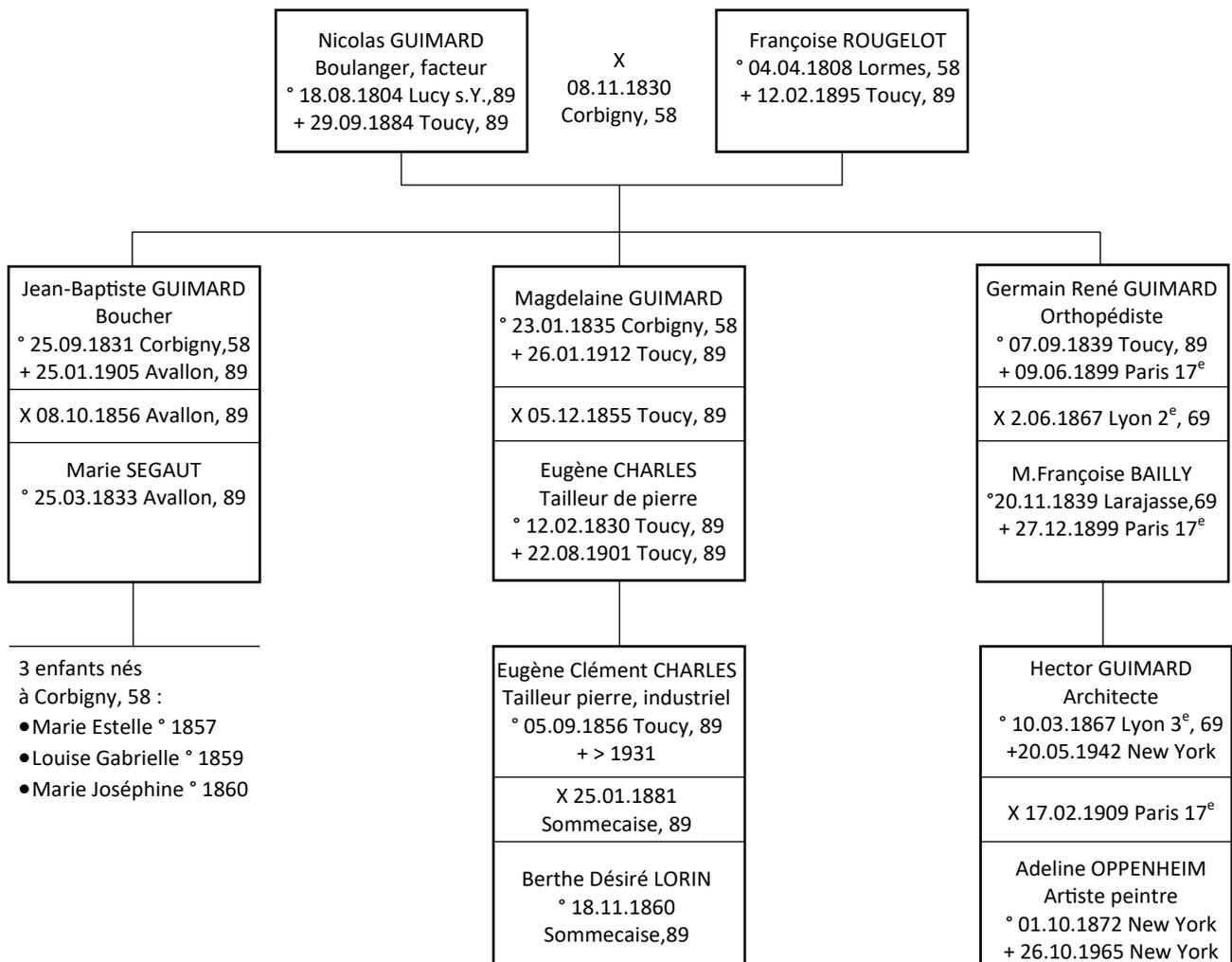
Le fils de Magdelaine, Eugène Clément Charles, cousin germain d'Hector Guimard, ne quitte pas Toucy.

On le retrouve dans les recensements au moins jusqu'en 1931.

Au moment où Hector Guimard construit l'immeuble de St-Ouen puis la villa pour Rosalie Lécolle, est-il toujours en relation avec sa famille à Toucy, dont ses grands-parents, sa tante et son cousin germain ?

Même si ce n'est pas le cas, ceux-ci sont peut-être toujours de leur côté en relation avec Rosalie Lécolle et ont pu recommander le jeune architecte.

Faute de documents, nous ne pouvons qu'émettre des hypothèses.



Locataires de la villa jusqu'en 1936

De la fin du XIX^e siècle à 1943, plusieurs familles vont se succéder comme locataires. A l'aide des recensements nous sommes partis à leur recherche. Leur profil est hétérogène et nous allons essayer de dresser quelques portraits.

Jullien et Schwind

Stanislas Jullien attire tout d'abord notre attention en 1901 car il est architecte. Connait-il Hector Guimard ? Est-ce pour cela qu'il s'installe au 185 rue du Vieux Pont de Sèvres ? On le trouve ensuite en 1911 au 137 route de Versailles.

Il est indiqué qu'il est né à Paris en 1841. Mais nous n'avons pas trouvé son acte de naissance dans l'état civil reconstitué de Paris. En 1901 il semble cohabiter avec une certaine **Virginie Schwind**, d'une quinzaine d'années son aînée et indiquée comme rentière.

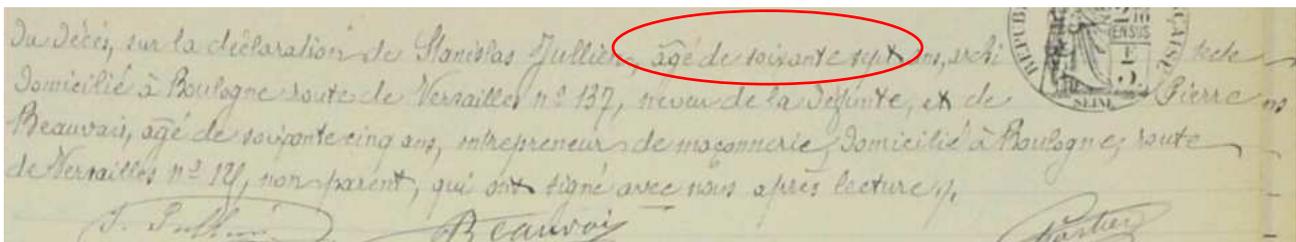
On les retrouve tous les deux rue Pons (*le prénom du sieur Jullien est Louis mais on sait qu'il peut y avoir des erreurs dans les recensements*).

Que font-ils à Cognac ?

Sur la plateforme ouverte du patrimoine du Ministère de la Culture on découvre que des études ont été menées pour la mairie-école de la commune de **Châteauneuf-sur-Charente** de 1883 à 1889 par deux architectes, Louis Aunis et Stanislas Jullien, la réalisation des travaux ayant été effectuée par un entrepreneur en 1891. Ceci explique la présence de Stanislas Jullien dans la région à cette date.

Mais cela confirme que la cohabitation Jullien-Schwind n'est pas fortuite en 1901 à Boulogne. On les trouve également au 129 rue du Vieux Pont de Sèvres en 1896.

En poursuivant les recherches sur Virginie Schwind, il apparaît que son mari était... **architecte**...



Extrait acte de décès de Virginie Lacordaire ép. Schwind - AD92

Dans l'acte de décès de Virginie Schwind née Lacordaire, le déclarant Stanislas Jullien se présente comme **neveu** de la défunte. En reconstituant l'arbre généalogique de Virginie et de son mari, pas de Stanislas Jullien comme potentiel neveu.

On peut alors penser que Stanislas Jullien ne souhaite peut-être pas indiquer la nature réelle de sa relation avec la défunte...

C'est bien sûr une hypothèse, mais qui va peu à peu se préciser.

La découverte du **recensement de Cognac (Charente) de 1891** vient apporter un nouvel élément à la réflexion.

Schwind	Virginie	62	..	Revue
Jullien	Louis	47	..	Architecte
Aunis	Armand	18	..	Commissaire

Recensement de Cognac 1891

Archives départementales de la Charente



Mairie de Châteauneuf-sur-Charente
Photo Annuaire Mairie

Virginie Lacordaire a épousé Emile Schwind en 1864. Ce dernier a 12 ans de plus que son épouse qui est alors âgée de 37 ans ; le couple ne semble pas avoir eu d'enfants. Stanislas Jullien a-t-il été l'élève, le collaborateur, l'associé d'Emile Schwind ? Il devient sans doute un familier du couple et lorsqu'Emile Schwind décède en 1870, il reste très proche de sa veuve.

La suite est leur histoire...

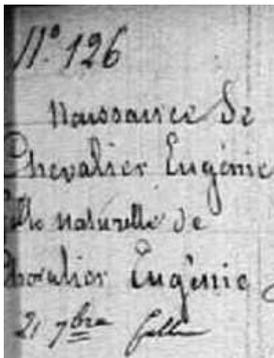
Eugénie Chevallier, mère et fille

En 1901, au n° 183, habite **Eugénie Chevallier** et sa famille. Celle-ci est employée et âgée de 61 ans. Comment la retrouver sans autres informations ? Grâce aux mentions concernant sa fille, Eugénie, et son gendre, Eugène Pellas, un Italien, l'histoire de la famille peut être reconstituée.

188	1	Chevallier	Eugénie	61
	2	Pellas	do	41
	3		Henriette	9
	4		Eugénie	56

Archives départementales des Hauts-de-Seine

Dans le recensement de 1906 du Vésinet (78), on apprend qu'Eugénie (*la fille, épouse Pellas*) est née en 1857 à Château-Landon (77).



Elle est la fille naturelle d'Eugénie Chevallier, 18 ans (donc née vers 1839), née chez son grand-père maternel Julien Pierre Chevallier dont l'épouse se nomme Marie Minerve Guinchier.

Archives départementales 77

Eugénie Chevallier, la mère, décède à Boulogne le 5 avril 1909 ; elle est domiciliée au 182 route de Versailles.

L'absence de recensement à Boulogne en 1906 ne permet pas de savoir plus précisément à quel moment elle quitte la rue du Vieux Pont de Sèvres pour la route de Versailles.

Comme on l'a vu plus haut, la famille de sa fille habite Le Vésinet en 1906. C'est encore leur domicile en 1907 lors du décès d'Eugène Pellas (*décès à Paris 9^e mais domicilié au Vésinet*).

Son acte de décès nous apprend qu'il est directeur de The Western Union Telegraph Company.

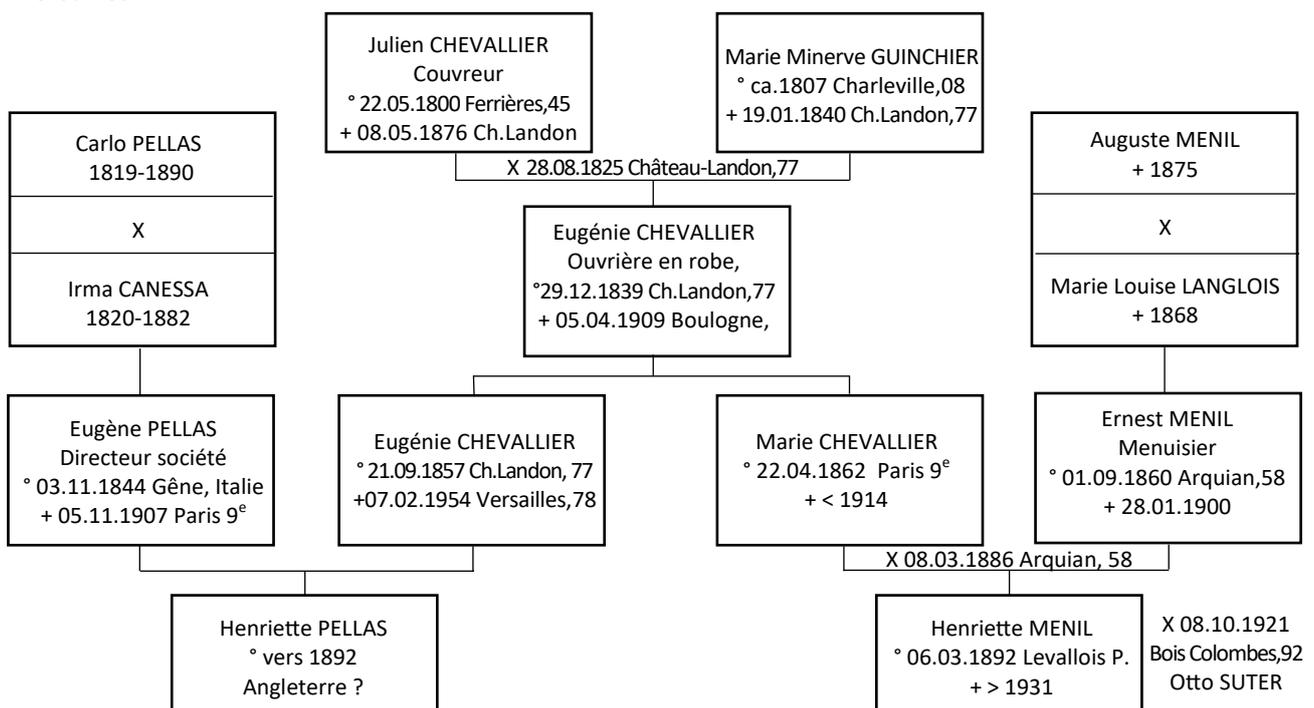
Il est né en Italie, à Gênes, le 3 novembre 1844. On trouve sa famille sur FamilySearch et MyHeritage. Il est fils de Carlo Napoleono Pellas (1819-1890) et de Irma Canessa (1820-1882).



Cf. FamilySearch

Dans les recensements de Bois-Colombes de 1921 et 1931 on retrouve Eugénie Pellas. Elle réside avec sa nièce, Henriette Menil, fille de sa sœur Marie, et le mari de celle-ci, Otto Suter (*Suisse*).

Mais qu'est devenue Henriette Pellas, la fille d'Eugénie? On sait peu de choses à son sujet. En 1901 elle a 9 ans et d'après le recensement du Vésinet de 1906 elle serait née en Angleterre de nationalité italienne.



Le jardin remarquable de lady Hunloke et la villa Castéja

© Le Village de Billancourt - Alexis Monnerot-Dumaine

Nous allons évoquer ici un jardin exceptionnel.
Il est décrit ainsi, en 1844, dans les annales de la Société Royale d'Horticulture :

"Parmi les beaux jardins paysagers qui existent aux environs de la capitale... l'un des plus soignés et comme pouvant servir de modèle pour la propreté recherchée, le goût et l'ordre qui président à son arrangement" .



Un jardin déjà en 1801 ?

Plan topographique entre les communes de Meudon, Sévres et Saint-Cloud

Les débuts du jardin

Tout commence par le frère de lady Hunloke, **Charles Dicconson**, investisseur britannique arrivé en France après Waterloo.

Il acquiert des terrains autour de Paris et notamment à Boulogne et Billancourt où il possède de très nombreuses parcelles pour une superficie totale de 10 hectares.

C'est sur l'une d'elles, entre l'avenue du Général-Leclerc actuelle et la rue du Vieux Pont de Sévres, que le jardin voit le jour.

Nous pouvons dater sa création à **1821** car une mention dans les Annales de Flore et de Pomone en 1836 nous révèle qu'il existait depuis quinze ans. Il aurait en partie été dessiné par Hippolyte Duval, horticulteur de Chaville.

Charles Dicconson cède la propriété en 1831 à sa sœur **Ann Hunloke**, 43 ans. Le jardin sera dès lors désigné comme le "jardin de lady Hunloke".

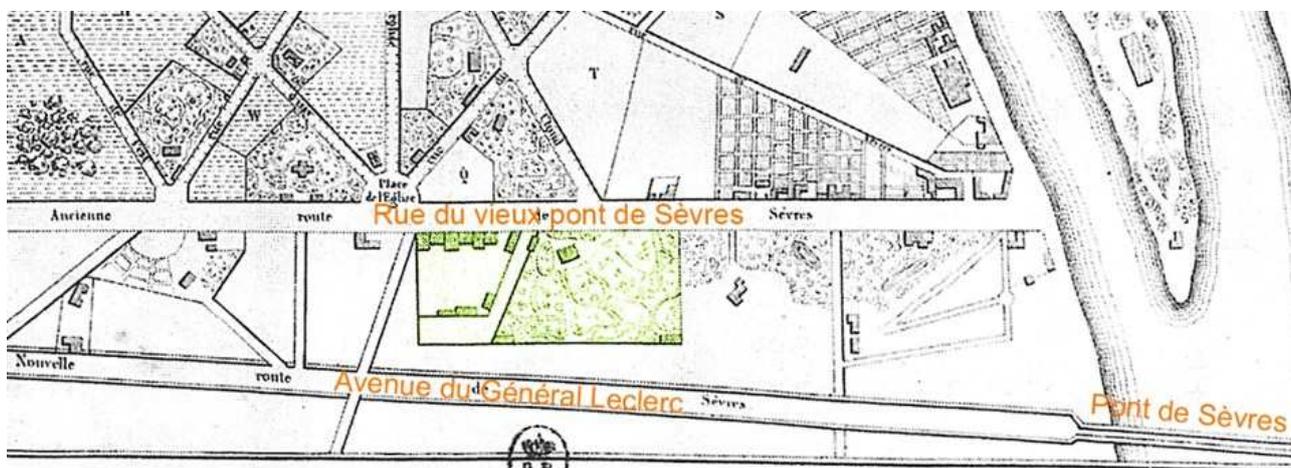


Charles Dicconson Ann Hunloke par Charpentier vers 1850
Ils sont frère et sœur - Coll. Biaudos Casteja

Ann et son mari, sir **Thomas Windsor Hunloke**, sont installés en France depuis 1815, pour des raisons financières. Ann sera veuve un an plus tard.

William Cavendish, 6^e duc de Devonshire, est l'ami de lady Hunloke et le père d'une de ses filles, prénommée Charlotte.

Il effectue de nombreuses visites à Billancourt.



La propriété (approximative) en 1834 - BnF

En **1834**, le duc confie à son jardinier en chef, intendant et confident, **Joseph Paxton**, le soin de ramener d'Angleterre un araucaria (ou « Désespoir des Singes ») destiné au jardin de Billancourt pour lequel il prodigue certainement ses conseils.

Paxton deviendra un architecte célèbre et un fameux jardinier-paysagiste. On lui devra la construction du célèbre Crystal Palace à Londres, entre autres. Signalons au passage qu'il réorganisera les jardins du **baron de Rothschild**, à Boulogne, notamment par des plantations d'orchidées rares.



William Cavendish,
6^e duc de Devonshire



Joseph Paxton vers 1850
par Octavius Oakley xx

Lady Hunloke s'approvisionne également auprès du célèbre fabricant de roses, **Jean Laffay**, demeurant au village d'Auteuil. Dans une lettre datée de **1832** celui-ci remercie le duc de Devonshire de l'avoir recommandé à milady Hunloke.

En **1841**, elle complète sa propriété par l'achat d'une parcelle à un compatriote et ami, **Charles Cunningham**, un autre grand investisseur britannique. À cette époque, Ann Hunloke est domiciliée à Billancourt avec sa fille Charlotte (*la fille du duc de Devonshire*), tandis que son gendre, le **marquis de Castéja**, et son épouse **Eliza** demeurent à Paris, rue de Bondy.

Le jardin remarquable de Lady Hunloke

C'est en **1843** qu'on trouve la description la plus complète du jardin. Il s'agit d'une "**note sur les cultures de la propriété de milady HUNLOK**", rédigée par un certain Grobéty et publiée dans les Annales de la Société Royale d'Horticulture.

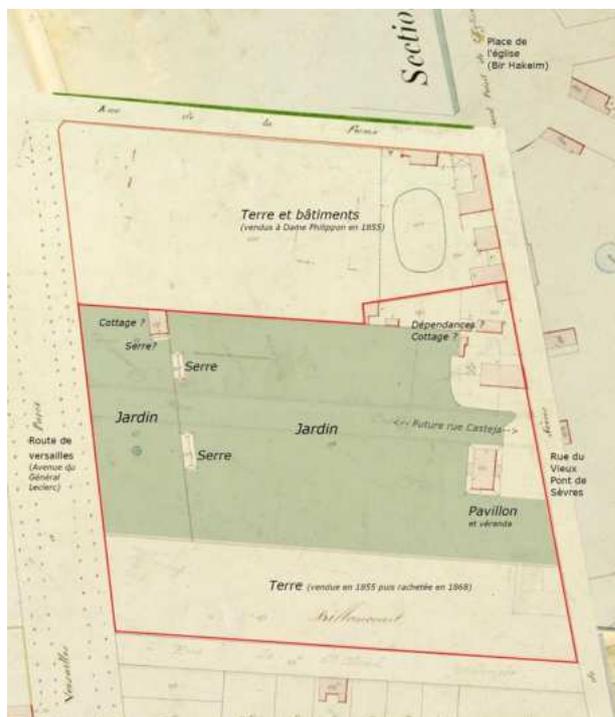


Nous nous appuyons sur cette description et sur les éléments que nous avons pu réunir au cadastre de l'époque pour en donner la meilleure évocation possible.

Grobéty commence en nous dévoilant quelques informations générales sur la propriété :

"La belle propriété de milady Hunloke est située à Billancourt, près Sèvres. Son étendue embrasse 6 hectares (15 arpents), dont 4 hectares sont occupés par les habitations et le potager ; les 2 autres hectares (5 arpents) sont consacrés au jardin et aux serres, au nombre de cinq : ces serres réunies offrent une longueur de 65 mètres, et sont chauffées par l'eau chaude."

Six hectares, c'est, à titre de comparaison, une fois et demie la superficie du jardin Albert Kahn actuel à Boulogne.



La propriété Hunloke, ses jardins, serres, constructions et terres.
Reconstitution d'après le cadastre de 1860 – Arch. Municipales

Le plan cadastral de 1860, ci-dessus, atteste de trois serres, deux ont-elles été détruites ? À noter le chauffage de ces serres à l'eau chaude !

S'ensuit une description du pavillon et de la véranda qui l'entoure :

"Autour de l'élégant pavillon qu'habite milady, existe une galerie vitrée, appelée en anglais verandah, et comme, il s'en trouve beaucoup en Allemagne. C'est un lieu de promenade l'été pendant les instants de pluie, et l'hiver une jolie serre garnie de plantes en fleur tirées des autres serres."

Des arcades treillagées et peintes en vert ornent l'extérieur des quatre façades de la maison ; des plantes grimpantes s'y enlacent, les couvrent de feuilles et de fleurs : ce sont des **Rosiers**, des **Glycine sinensis** (Glycine de Chine), etc."



Ci-dessus, le pavillon, bien des années après, (début XX^e), et probablement transformé. On reconnaît sa véranda et ses arcades treillagées. La rue Castéja, au premier plan, a été percée. Il est ici la propriété d'une institution religieuse - coll. A.Monnerot-Dumaine

Grobéty évoque ensuite un "cottage" qu'il est bien difficile de situer. Plusieurs bâtiments pourraient correspondre à ce vocable :

"Derrière le cottage, en pleine terre, de fort belles variétés, de **Penstemon** (proche des géraniums), des corbeilles de **Géranium** provenant de semis et d'autres plantes."



Géranium



Penstemon



Pelargonium capitatum
Wikipedia



Passiflore - Wikipédia

"Ici je ferai remarquer que ce qui fait la beauté des jardins anglais, ce n'est pas seulement la rareté, la diversité des plantes, mais bien l'art et le goût avec lesquels ils sont disposés. Ainsi, dans cette propriété, ce qu'il y a réellement d'admirable, c'est de ne pas trouver une seule plante parasite, c'est de voir **ce gazon si uniformément taillé**,

ces allées dont le sable, tassé par un cylindre, ne s'attache jamais aux pieds ; enfin ces corbeilles semées de quelques jolies plantes, belles comme la nature et simples comme elle ! Je ne veux pas dire pour cela qu'il n'y ait que des plantes ordinaires et peu ou pas de plantes rares, ce serait une erreur : milady, amateur passionné des fleurs, n'épargne rien pour satisfaire son goût favori ; pas de nouveautés, soit en France, soit à l'étranger, dont elle ne fasse l'acquisition à grands frais."

Il poursuit par une description des espèces qu'on peut admirer dans le jardin et dans les serres. Ces noms scientifiques n'évoqueront probablement rien à la plupart d'entre nous, c'est pourquoi nous ajoutons leur nom vernaculaire et vous proposons quelques illustrations :

"Entre deux serres et près de quelques **Grenadiers** couverts de boutons, je remarquai le **Deutzia scabra** (Deutzia rude) en fleur ; en entrant dans la serre des **Camellias**, mes yeux se portèrent sur un **Sollya helerophylla**, un **Bignonia campanulata** (Bignone ou trompette de Virginie), une **Kennedia nigricans** (vigne serpent tigre) et quelques autres variétés de **Passiflores**. Les **Camellia**, en assez grand nombre et d'un beau port, sont en pleine terre de bruyère."



Grenadier



Kennedia nigricans - Wikipédia

"On voit dans la **serre des cactées** 100 variétés de ces magnifiques plantes, 30 variétés de **Fuschsia** de la plus belle végétation ; quelques-uns proviennent de semis. Je citerai aussi un **Lilium lancifolium** (lys tigré), un **Ipomea Lereii** (ipomée d'Inde), un **Ipomea fillicaulis**, **Philibertia grandiflora**, **Kennedia inophylla**, **Tropaeolum tricolorum** (capucine tricolore), et le **Bougainvillea spectabilis** (Bougainvillier)."



Bougainvillier spectabilis - Wikipédia

"Dans la **serre des Pelargonium** (proche du geranium), 125 variétés anglaises de ces magnifiques géraniées en pleine fleuraison, 25 variétés de **Calcéolaires** provenant de semis. Dans la serre de multiplication, je citerai le **Bignonia sanguinea** et l'**Achimenes longiflora**."



Camelia

Deutzia scabra

Fuschia



Lys tigré

Sollya heterophylla

Capucine

Il dit ensuite quelques mots du potager, que nous n'avons pas pu localiser :

"Parmi les arbres du **potager**, j'ai remarqué un **pêcher** à fleur et fruit blancs. J'ai su par M. Camuzet, notre collègue, qu'il s'appelle l'**incomparable white blossom**, et qu'il est originaire d'Amérique."

Grobéty termine en invitant ses lecteurs à visiter le jardin et louant les talents du jardinier dont il nous donne le nom au passage, monsieur Stormont :

"En terminant, messieurs, je ne puis m'empêcher de témoigner le désir de voir nos jardiniers visiter le beau jardin dont j'ai l'honneur de vous entretenir ; ils devraient ...s'empresser d'imiter les Anglais pour ce qu'il y a de bon dans leur pratique."

M. Stormont, qui dirige les cultures de milady Hunloke, est praticien distingué autant qu'amateur éclairé ; rien n'égale la cordialité avec laquelle il accueille et reçoit les étrangers. Je ne saurais trop applaudir au zèle et aux efforts de cet horticulteur."

Nous avons retrouvé d'autres mentions du jardin de lady Hunloke, citons-les brièvement.

En 1836, les *Annales de Flore et de Pomone* nous décrivent une lady Hunloke qui "n'a rien refusé, ni en main d'œuvre, ni en tout ce qui est nécessaire". Pourtant, l'auteur reproche au jardin un défaut d'ombrage causé par une "mauvaise distribution des végétaux".

Floraison remarquable du FUCHSIA FULGENS.

Je viens de voir à Billancourt, dans la propriété de lady Hunloke dont les serres sont meublées avec un goût exquis, un pied de *fuchsia fulgens* de la plus grande beauté, et qui l'emporte de beaucoup sur tous ceux que j'ai eu occasion d'admirer. Sa hauteur

Annales de Flore et de Pomone 1840 - BnF

D'autres évoquent des zinnias remarquables (1847). Ajoutons qu'un Chrysanthème Lady Hunloke a été créé en 1840.

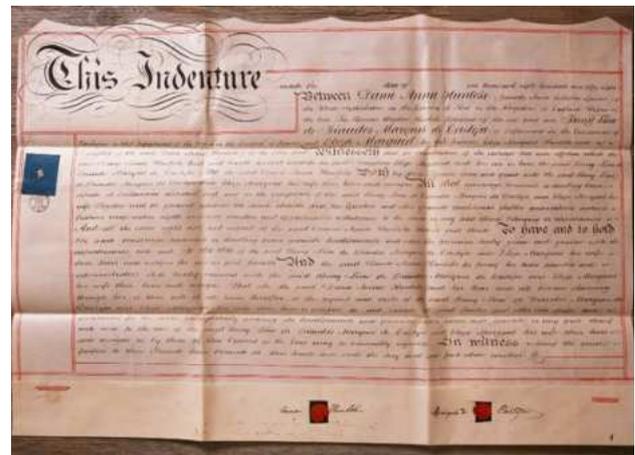
Voici tout ce que nous pouvons dire sur le jardin de milady Hunloke. Il ne nous manquera que le plan des allées, des bosquets, des rocailles, éléments essentiels de ces jardins à l'anglaise. Pour cela, il nous faudra fournir un petit effort d'imagination.

En 1855, Lady Hunloke vend à une certaine dame Philippet la partie de la propriété qui longe la rue de la ferme (sans le jardin).

Lady Hunloke retourne en Angleterre

En 1858, Ann Hunloke a 70 ans et lègue toute la propriété de Billancourt à sa fille Eliza et son mari Remy-Léon, marquis de Castéja.

La charte de donation précise que les Castéja y résident déjà.



Charte de 1858. Donation de Billancourt aux Castéja par Ann Hunloke
Collection Biaudos Castéja

Ann retourne ensuite en Angleterre. Elle hérite en 1860 du domaine et du nom prestigieux de Scarisbrick, à la mort de son frère Charles.

Celui-ci avait amassé l'une des plus grandes fortunes d'Angleterre.

Reverra-t-elle son cher jardin de Billancourt ?



Eliza de Casteja
vers 1850 par
Auguste Charpentier



Le marquis de
Castéja - 1886
par Léon Bonnat



Eliza à Billancourt
années 1850

Eliza a-t-elle continué à entretenir le jardin avec autant de soin que sa mère ? On ne sait pas. Dans les revues d'horticulture on ne trouve plus aucune mention du "jardin de milady Hunloke" ou d'un "jardin Castéja". Sur les cadastres, en revanche, figurent toujours le jardin, les serres et le pavillon.

À leur tour, les Castéja quittent la France en 1872 pour le domaine de Scarisbrick dont ils héritent, à la mort d'Ann. Eliza meurt à Scarisbrick Hall en 1878. Ils lèguent la propriété de Billancourt au fils de Remy-Léon et de Charlotte : Emmanuel "Manitou" Alvar de Biaudos de Castéja et son épouse Gabrielle de Fournès.

La propriété et le jardin de Billancourt sont vendus le 10 février 1879 à un certain **Jean Saujot et Joséphine Devaux**, son épouse, moyennant la somme de 100 000 francs. Il est horticulteur, le jardin est donc en de bonnes mains.

C'est la fin de l'ère Hunloke-Castéja à Billancourt.

La rue Castéja et le destin de la villa Casteja

Une rue Casteja est percée entre 1890 et 1895. Elle coupe le jardin de part en part. L'"élégant pavillon" de lady Hunloke, rebaptisé "villa Castéja", se retrouve au bord de la rue.

Il deviendra en 1892 une école de bonnes manières pour jeunes filles, sous la houlette de mademoiselle Humbert, puis sera vendu en 1898 à la congrégation des Ursulines de Jésus de Chavagnes qui y installera une école et un pensionnat. L'institution portera le nom de "Sainte-Anne". S'agit-il d'un hommage à Ann Hunloke ?



Coll. Alexis Monnerot-Dumaine

Au début du XX^e siècle, la France vit une période très anticléricale et Emile Combes, président du conseil de la Troisième République, décide l'expulsion de nombreuses congrégations religieuses, suite à la loi du 1^{er} juillet 1901. Les sœurs quittent l'institution en août 1903, après qu'on leur ait signifié, le 23 juillet, d'avoir à se dissoudre le 15 août. Elles ne sont restées que sept années.

Après le départ forcé des Ursulines, l'institution sera reprise par des laïques. Sur cette carte postale datée de 1906 que nous avons dénichée, on peut deviner de ce qui fut un temps une partie du jardin de Lady Hunloke.



Coll. Alexis Monnerot-Dumaine

La villa Castéja sera finalement intégrée au sanatorium de Billancourt, vers 1920 sous le nom de "pavillon F. Raymond" puis de "pavillon Parrot", et abritera le service de pédiatrie. Elle y perdra sa véranda.

Le bâtiment sera touché par les bombardements alliés de la seconde guerre mondiale. Ainsi disparaîtra le dernier témoin des Hunloke et Castéja à Billancourt, après plus d'un siècle d'existence.

Qui peut imaginer, aujourd'hui, en voyant les abords de la rue Castéja, avec ses tours d'habitation massives et cette grande concession Renault, qu'il y avait là un des jardins paysagers les plus remarquables du milieu du XIX^e siècle ?



Coll. Alexis Monnerot-Dumaine

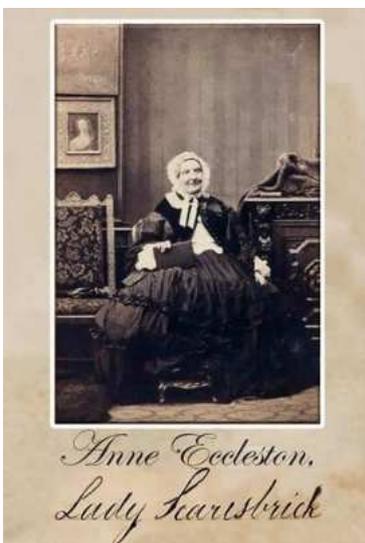
Les familles Eccleston-Scarlsbrick, Hunloke et Biaudos-Castéja

Comme on le découvre dans l'article, l'histoire des familles Scarlsbrick, Hunloke, et Biaudos-Castéja nous fait entrer dans le "secret des alcôves" de ces aristocrates anglais et français et pour mieux comprendre, quelques explications généalogiques s'imposent.

Nous savons que **Thomas Hunloke** et **Ann Eccleston** (*Scarlsbrick*) s'installent en France en 1815. Mais qui sont-ils ?

Thomas Windsor Hunloke, 5^e baronnet de Wingerworth, a été baptisé le 3 mars à Wingerworth ; il est le fils de Henry Hunloke baronnet de Wingerworth Hall (+15.11.1804) et de Margaret Coke.

Ann Eccleston a été baptisée à Scarlsbrick Hall le 15 mars 1788, fille de Thomas Eccleston lord of Scarlsbrick (1752-1809) et de Eleonora Clifton (1765-1825).



Document
FamilySearch

Thomas et Ann se sont mariés à Scarlsbrick Hall en octobre 1807. (cf. *FamilySearch : bans le 17 octobre 1807 et annonce le 14 octobre*).

Ils ont plusieurs enfants dont une fille, Eliza Margaret née à Wingerworth le 26 janvier 1810.



William Cavendish
findagrave.com

Mais si l'on en croit les généalogies trouvées sur MyHeritage, FamilySearch et Geneanet, Ann Eccleston a également eu une fille hors mariage avec William Cavendish, 6^e duc de Devonshire.

Elle se prénomme **Charlotte** et est née le 25 octobre 1808 à Scarlsbrick ; elle porte le nom de Hunloke.

Charlotte Hunloke
FamilySearch



Elle va, elle aussi, donner naissance à un enfant illégitime, un garçon, **Marie Emmanuel Alvar**.

C'est le nom qui lui est donné lorsqu'il naît à Paris le 23 septembre 1849 ; ses parents ne sont pas semble-t-il identifiés. Mais dans l'acte reconstitué de juin 1873 (*la naissance a eu lieu en 1849 et fait donc partie des actes disparus lors de la Commune et reconstitués dans les années qui ont suivi*) le patronyme **de Biaudos de Castéja** apparaît.

Entre temps, un arrêt de la Cour d'appel de Paris en date du 16 novembre 1872 a validé son adoption (cf. *son acte de mariage à Paris en 1874*) par Rémy Léon de Biaudos et son épouse légitime qui n'est autre qu'Eliza fille de Thomas et Ann Hunloke. Cela régularise en quelque sorte une situation un peu compliquée puisque son père biologique est en fait le mari de la demi-sœur de sa mère. Vous nous suivez toujours ? (*voir arbre détaillé page suivante*)

Rémy Léon de Biaudos naît le 18 février 1805 à Paris fils d'André Biaudos, comte de Castéja et d'Alexandrine Françoise de Pons Renepont.

En 1820 il rentre au service des Pages de la Chambre et des Ecuries du Roi. A partir de 1822, il porte le titre honorifique de Premier Page du Roi (*Louis XVIII*). Il poursuit ensuite une carrière militaire.



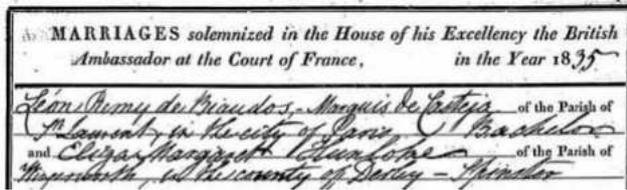
Rémy Léon de Biaudos
en tenue de page
Site Maison de Biaudos

Pendant la guerre de 1870 il est chargé de l'armement des gardes nationaux de la Seine. Il est chef d'état-major de la Garde Nationale jusqu'au 14 mars 1871.

Cf. site internet *La Maison de Biaudos*.

<http://maison.biaudos.free.fr/RemyLeon.htm>

Entre temps, le 20 juillet 1835 il épouse **Eliza Margaret Hunloke**, d'une part à Paris dans l'hôtel de l'ambassadeur de Grande-Bretagne et, d'autre part, à la mairie de Boulogne.



FamilySearch

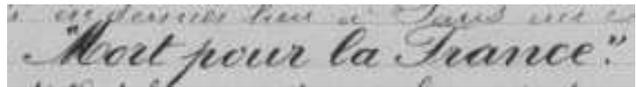
Le couple n'aura qu'un fils, Léon Clarence, né en 1838 ; il ne vivra que quelques semaines.

Rémy Léon de Biaudos a eu par ailleurs plusieurs enfants hors mariage qu'il élèvera avec son épouse légitime (cf. *La Maison de Biaudos*).

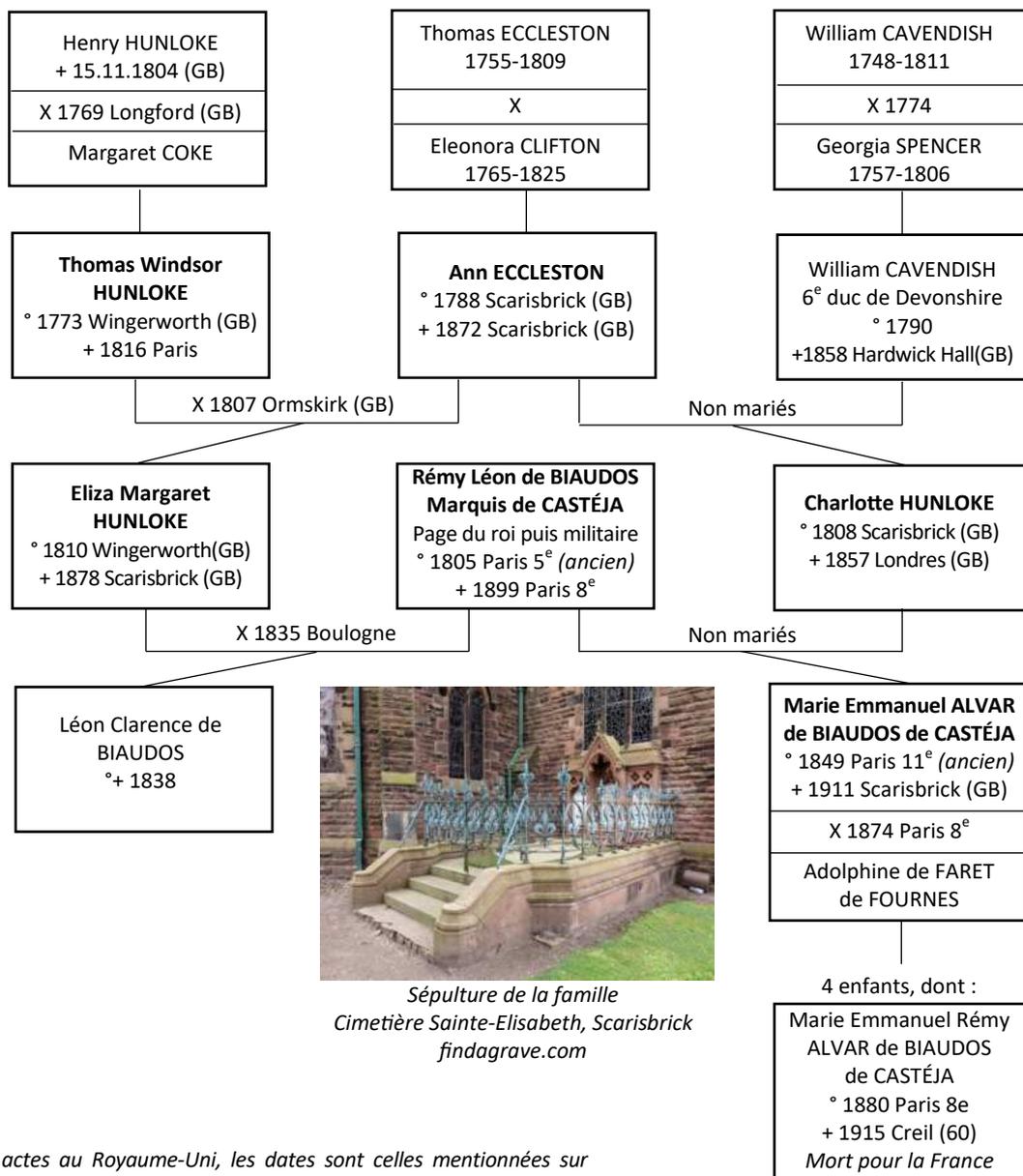
Revenons à **Marie Emmanuel Alvar de Biaudos de Castéja**, né de sa relation avec Charlotte Hunloke. Il se marie à Paris 8^e en 1874 avec Adolphine de Faret de Fournes.

Quatre enfants naitront de cette union, dont **Marie Emmanuel Rémy** Alvar de Biaudos de Castéja en 1880 à Paris. D'après sa fiche militaire il est étudiant en langues orientales.

Comme ses frères, il est "rappelé à l'activité" par le décret de mobilisation générale du 1^{er} août 1914. Il décède de ses blessures au centre hospitalier de Creil (60) le 10 octobre 1915.



Extrait transcription acte de décès Paris 8^e
Archives de Paris



Pour les actes au Royaume-Uni, les dates sont celles mentionnées sur MyHeritage ou FamilySearch sans vérification sur les documents.

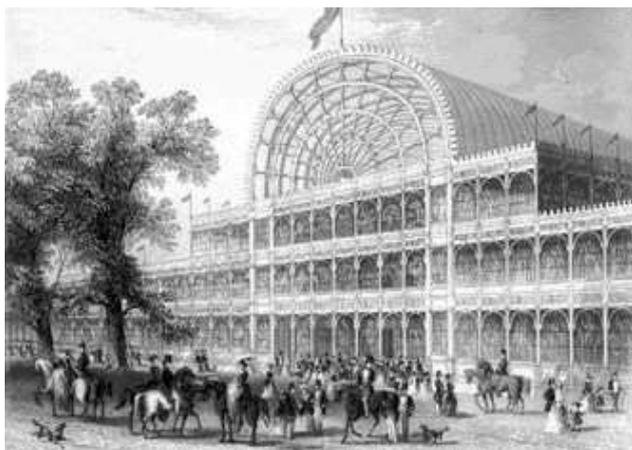
Le jardinier Joseph Paxton

L'article nous dévoile quelque peu le personnage mais nous avons voulu en savoir plus à son sujet.

Joseph Paxton naît dans une famille de fermiers anglais en 1803 à Milton-Bryant dans le Bedfordshire. Apprenti jardinier, il est rapidement remarqué et se voit offrir un poste à la Société d'Horticulture.

C'est alors qu'il rencontre William Cavendish, 6^e duc de Devonshire, qui l'engage en tant que chef jardinier du domaine de **Chatsworth**, l'un des plus beaux jardins paysagers de l'époque. Et c'est aussi William Cavendish qui le charge de ramener d'Angleterre un araucaria à Billancourt.

Joseph Paxton est surtout célèbre pour avoir construit le **Crystal Palace** pour l'Exposition Universelle de Londres en 1851, où il met en valeur son expérience en matière de serres.



Façade du Crystal Palace - Wikipedia

Il est également architecte ; en France on lui doit le **château de Ferrières-en-Brie (77)**.



Château de Ferrières - dessin Paxton - Musée d'Orsay

Cf. Geneanet, FamilySearch et Wikipedia

A Paris, en prévision de l'Exposition Universelle de 1867, il est chargé de concevoir un projet de **palais pour le Champ-de-Mars**, palais qui finalement ne verra jamais le jour.



Projet de palais pour le Champ-de-Mars - Musée d'Orsay

De son mariage avec Sarah Brown il a eu sept enfants.

Il décède à Sydenham (Londres) le 8 juin 1865.



Joseph Paxton vers 1860
Maull & Co
Geneanet

William PAXTON 1759-1810
X
Anne ROOKES 1761-1823

Joseph PAXTON °1803 Milton-Bryant (GB) + 1865 Sydenham (GB)
X 1827 Matlock (GB)
Sarah BROWN ° 1800 Matlock (GB) + 1871 Edensor (GB)

7 enfants
entre 1827 et 1842

Le jardinier Jean Laffay

Comme indiqué dans l'article, Lady Hunloke s'approvisionne en roses auprès d'un horticulteur renommé, **Jean Laffay** (*Lafay, Laffey*).

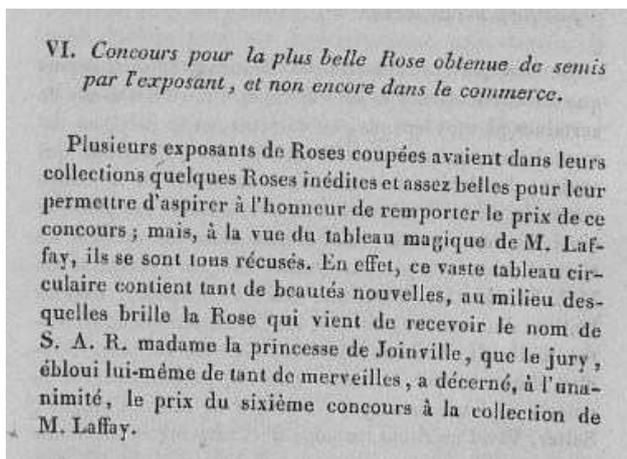
Une vie au service des roses

Les premières lignes de sa fiche sur Wikipedia présentent le personnage : "*Jean Laffay*) est un **rosiériste obtenteur*** français, à l'origine des premiers hybrides remontants".

*Un obtenteur est un créateur de roses nouvelles, obtenues par croisement de deux variétés.

Cependant la fiche Wikipedia est succincte. Pour retrouver son parcours, nous avons principalement consulté le site **HelpMeFind** concernant les roses, clématites et pivoines. On y retrouve les publications consacrées à Jean Laffay dans les revues spécialisées. Et elles sont nombreuses !

"à Auteuil chez M. Laffey-Fournier ... Sa collection de roses commençait à entrer en fleurs, et la partie de son jardin située entre la porte et la maison, offrait déjà un coup d'œil enchanteur par le mélange agréablement varié d'une nombreuse masse de rosiers de Bengale, thés et noisettes".
Annales de Flore et Pomone, septembre 1833.



Annales de la Société Royale d'Horticulture - 1844
<https://bibliotheque-numerique.hortalia.org/>

"M. Laffay ... Ses jardins sont établis sur un défri-ché d'anciens bois ; la végétation y est luxuriante et magnifique.

Bulletin du Cercle Général d'Horticulture, 1847.

"On fait courir le bruit que M. Laffay, de Bellevue, livre cette année 15 variétés nouvelles de roses".

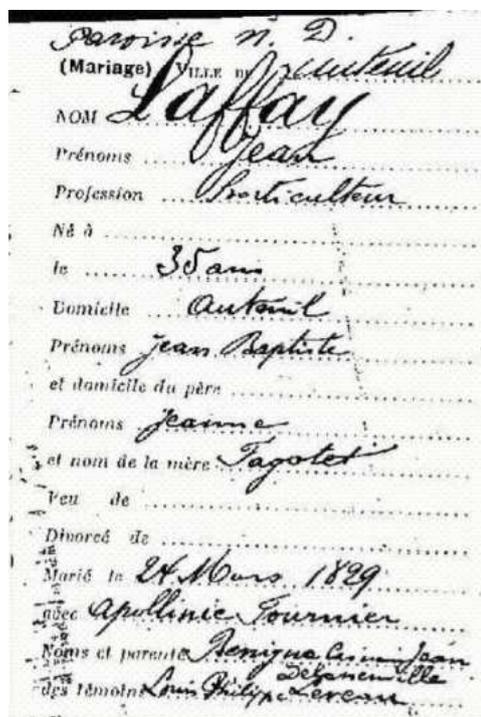
L'Horticulteur français, novembre 1852.

Mais qui est Jean Laffay ?

D'après Wikipedia il serait né le 17 août 1795 à Paris. Si l'on s'en réfère à HelpMeFind, il s'agirait de la même date mais en 1794. Pas de trace de sa naissance dans l'état civil reconstitué de Paris.

Même imprécision concernant son mariage à Paris en 1829, le 28 février ou le 24 mars (*peut-être mariage civil et mariage religieux ?*).

On sait toutefois qu'il s'agit de la paroisse Notre-Dame d'Auteuil. Son épouse s'appelle Apollinie Fournier.



Fonds Coutot - Geneanet

Il commence sa carrière à **Auteuil** dans les années 1820, dans la pépinière de M. Ternaux. Il semble être domicilié au 9 rue Boileau à Auteuil.

Il s'installe ensuite à Bellevue, **Meudon** (92), au Mont des Capucins. C'est là que décède son père Jean-Baptiste Laffay. Dans l'acte de décès du 14 juillet 1852, on apprend que celui-ci est originaire de Mazé en Maine-et-Loire.

En 1858 il s'installe dans le sud de la France, effectue un séjour en Algérie et se fixe à **Cannes**. Il y décède le 15 avril 1878 dans la villa Appolonie, prénom de son épouse. Cette dernière s'y éteint également le 31 mars 1887.

La villa de la Feuillée

© Le Village de Billancourt - Alexis Monnerot-Dumaine



© Collection Renault Histoire

Regardez bien cette photo. Nous ne sommes qu'à 200 mètres de la place Marcel Sembat.

Surprenant, non ?

Cette maison étonnante est l'une des belles villas disparues du village de Billancourt. Nous ne connaissons son existence que par Penel-Beaufin qui parle en 1905 d'une certaine "villa de la Feuillée", au 135 route de Versailles.

L'historien ne donne aucune autre information et encore moins de photos.

Nous avons déniché la photo ci-dessus, non datée et non localisée dans les archives de l'association Renault Histoire avec pour seule légende : "le cercle".

Et, vous vous en doutez, si la photo était dans les archives de Renault c'est parce que Renault avait acheté le terrain, comme beaucoup d'autres propriétés de Billancourt !

Les seules vues dont nous disposions jusqu'alors étaient des cartes postales du début du XX^e siècle qui montrent bien peu de choses.

À l'époque nous ne l'avions d'ailleurs pas encore identifiée.



La maison et ses dépendances à gauche, et l'avenue du Général Leclerc, en direction de la Seine.
Coll. Alexis Monnerot-Dumaine



La maison, au deuxième plan à gauche.
À droite, la rue de la Ferme. Archives municipales BB

La villa était au 135 route de Versailles, aujourd'hui angle de la rue Heyrault et de l'avenue du général Leclerc. Elle était entourée d'un parc de plus d'un hectare qui s'étendait jusqu'à la rue du Vieux Pont de Sèvres où se trouvait une autre entrée. Le parc magnifique comporte de grands arbres et une belle pièce d'eau. Du côté de l'avenue du Général Leclerc, on peut y voir des dépendances, probablement une écurie et une remise.



Vue de la façade sud, entre les deux guerres
© Collection Renault Histoire

Une longue histoire

La propriété passe entre plusieurs mains de divers propriétaires, selon les informations que nous avons dénichées aux archives.

En 1824 le notaire **Joseph Claude Heyrault**, ancien marié d'Arcueil, acquiert une grande propriété de près de 5 hectares entre la rue des 4 Cheminées et la rue de la Ferme. Il devient conseiller municipal de Boulogne et capitaine de la Garde Nationale. En 1831 il perce la rue qui porte son nom, vend la partie de sa propriété au sud de cette rue. C'est celle qui nous intéresse ici. Il décède en 1834.

En 1839, le nouveau propriétaire, **Jean-Baptiste Magloire Robert** est un avocat parisien d'origine rouennaise, résidant au 255 rue Saint-Honoré. Il était un royaliste actif durant la Révolution française.

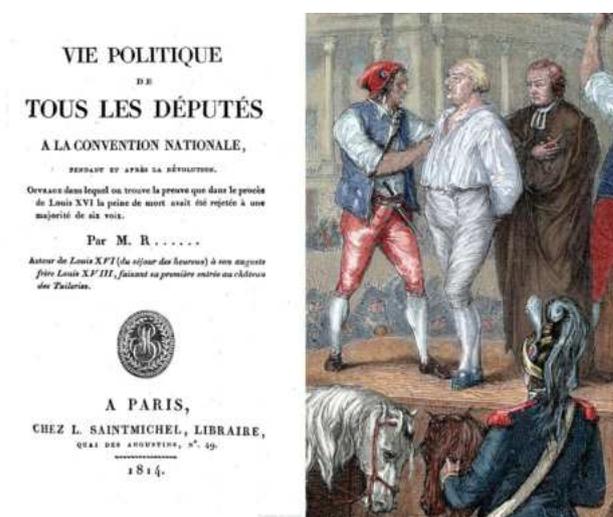
Créateur de journaux, imprimeur et journaliste, il avait pris position par ses écrits qui lui valurent d'être arrêté à plusieurs reprises, ainsi que sa femme Angélique Lefebvre. Jean-Baptiste-Magloire Robert fut un meneur virulent lors de la réaction thermidorienne qui provoqua l'exécution de Robespierre en juillet 1794 et la fin de la Terreur. Il est arrêté le 8 août 1795, relâché le 10, puis à nouveau poursuivi le 5 octobre après l'insurrection royaliste.

Il a fondé plusieurs journaux comme la "Gazette révolutionnaire", "Chronique de l'Europe", "l'Observateur", "L'Observateur de l'Europe".

Il a échappé plusieurs fois à la police et relancé ses publications sous le nom de sa femme. Le Directoire le déporte en 1797 à l'île d'Oléron avec d'autres journalistes royalistes pour "conspiration contre la sûreté intérieure et extérieure de la République".

A partir de la Restauration, il écrit plusieurs ouvrages comme "Louis XVI à son auguste et respectable frère Louis XVIII" (1814) ou "Conjuration permanente contre la maison de Bourbon et les rois de l'Europe" (1820).

Intéressant : dans son ouvrage de 1814 "Vie politique de tous les députés à la Convention Nationale", il affirme, arguments à l'appui, que, lors du procès de Louis XVI, la peine de mort avait été rejetée à une majorité de six voix. Avait-il raison ? Cette position est aujourd'hui contestée.



"Dans le procès de Louis XVI, la peine de mort avait été rejetée à une majorité de six voix" - BnF

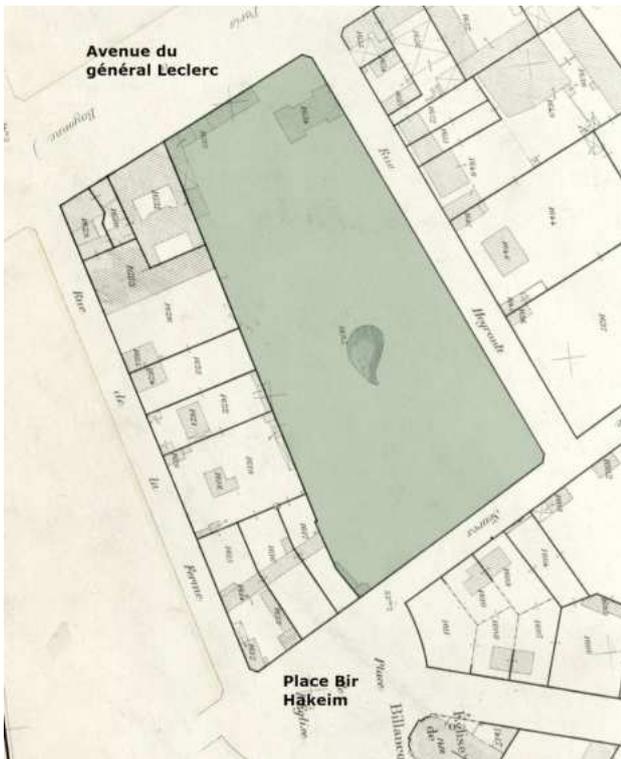
Mais Magloire Robert est déjà âgé lorsqu'il prend possession de la villa en 1839 et meurt la même année à Billancourt.

Les cadastres nous montrent qu'il y avait déjà, en 1843, une grande maison au même endroit et sans doute des dépendances.

En 1854, la propriété revient à **Louis Joseph Hurbain**, puis en 1861 à un certain **Augustin Gendrin**, médecin à Paris.

C'est en 1865 que la maison définitive, que nous voyons sur les photos, est construite, avec ses dépendances, sur la même assise que l'ancienne maison, et plus grande.

La villa traverse les bombardements de la guerre de 1870 sans dommage majeur, semble-t-il.



Cadastré 1905 - villa de la Feuillée
Archives municipales Boulogne-Billancourt

Puis en 1892 elle devient la propriété d'**Henri Heurtault**, chef de bureau au ministère de la Marine, qui la revend vers 1897 à **Aimé Nicolas Constant Aubert** un employé de commerce boulonnais qui y résidera 30 années.

Il nous est bien difficile d'en savoir davantage sur ces derniers personnages. En 1905 on la connaît sous le nom de "villa de la Feuillée".



La propriété d'Aimé Aubert en 1922 - IGN

Le cercle des usines Renault

C'est le 27 novembre 1925 que la société Renault, dont l'usine a atteint des proportions gigantesques, achète la propriété d'Aimé Aubert, alors très âgé (*il mourra à 99 ans*).

Plutôt que de raser la villa et installer des ateliers, comme à son habitude, Renault la conserve et y déménage le Cercle des Usines Renault (*préalablement installé dans la villa Fontaine - voir article la concernant*). Créé à l'issue de la première guerre mondiale par Louis Renault, le Cercle était une sorte de club de détente à l'usage des cadres et agents de maîtrise de l'usine. Le numéro du magazine "Prise Directe" de 1939, ci-dessous, nous décrit ce qu'on y trouve :

"...Il y dispose d'un parc ombragé, d'une bibliothèque et d'une salle de lecture, de salles de culture physique, de billards et de jeux diversLe Cercle continue à jouer son rôle : détente et distractions"

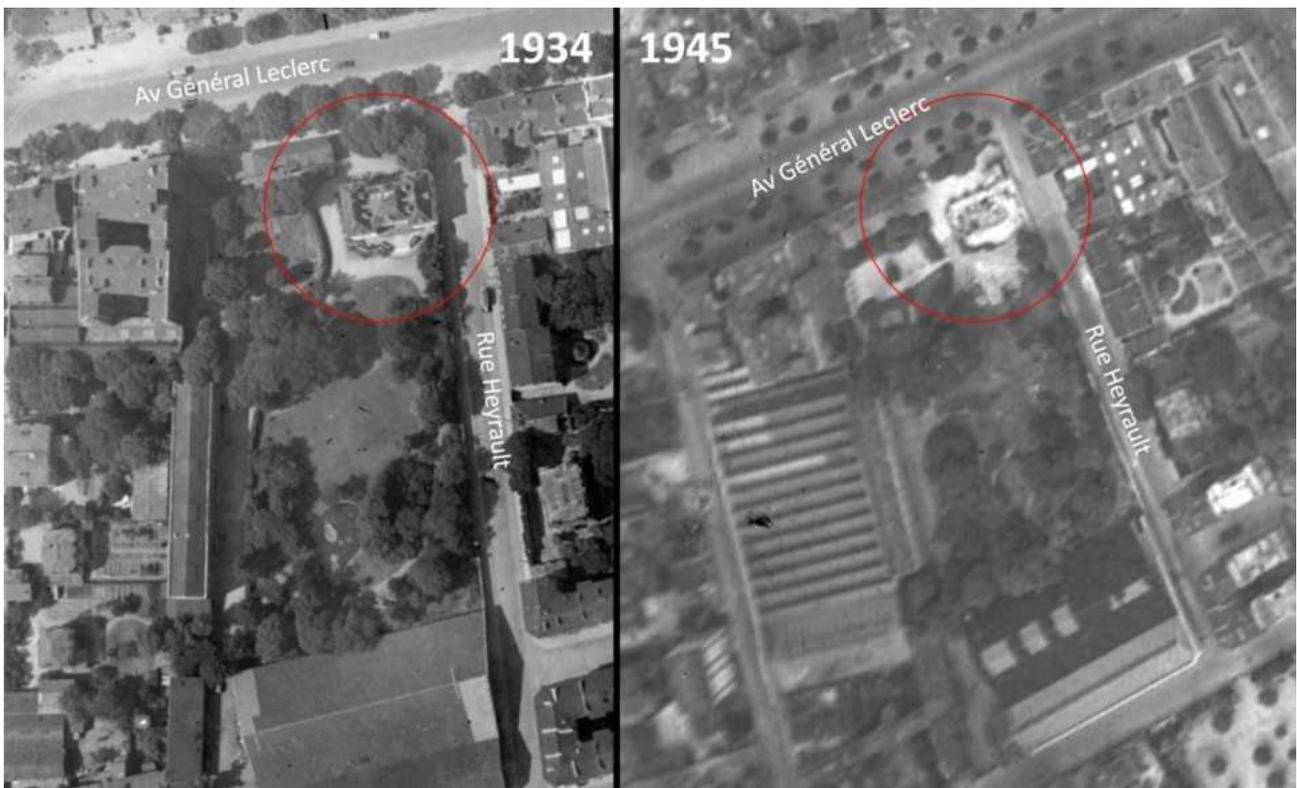


Prise directe 1939 - © Collection Renault Histoire

Bombardement

La villa disparaît des photos aériennes en 1945, vraisemblablement détruite par les bombardements alliés de 1942 ou 1943.

Sur la photographie, seuls subsistent les murs. Le Cercle des Usines Renault déménagera rue des Abondances et on bâtit deux nouveaux bâtiments. La pièce d'eau sera encore visible sur les photos aériennes de 1960 et le parc semblera préservé jusqu'en 2000.



Destruction de la maison entre 1934 (gauche) et 1945 (droite-) - IGN

Un vestige inattendu

En consultant les images satellites de l'IGN de 2003, nous faisons une observation surprenante : le terrain est entièrement en travaux, on y bâtit les immeubles actuels... sauf une partie du parc.

Pourquoi avoir préservé ce bout de jardin ? Une hypothèse nous traverse l'esprit : et s'il restait quelque chose aujourd'hui ? Nous décidons de nous rendre sur place.



Les travaux en 2003 (IGN) et le grand séquoia aujourd'hui
photo A.Monnerot-Dumaine

Nous passons outre les portes verrouillées, entrons dans le jardin de la résidence et là ... nous trouvons un magnifique **séquoia** de plus de 20 mètres de haut.

Aucun doute, nous avons bien là un vestige de la propriété du prince polonais, que les bâtisseurs modernes ont eu la bonne idée de conserver.

Les vestiges du vieux Billancourt ayant échappé à l'industrialisation et aux bombardements sont rarissimes. C'est une magnifique surprise de tomber sur l'un d'eux, fusse un seul arbre !

Aujourd'hui, la villa a laissé la place à cet immeuble de bureaux modernes, "le Prélude", qui a abrité l'ancien siège de Vallourec Tubes France. Il donne toujours sur un parc.



Crédit photo : Google

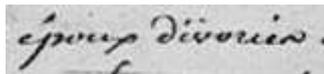
Jean-Baptiste Magloire Robert, avocat

Pour retrouver l'histoire du notaire Joseph Heyrault, il convient de se reporter quelques pages plus loin, en lien avec l'histoire de la villa du prince polonais.

Après le notaire, l'avocat

Nous ne reviendrons pas sur la biographie de **Jean-Baptiste Magloire Robert** qui a été largement évoquée dans l'article sur la villa ; nous savons qu'il est originaire de Rouen et nous sommes partis à sa recherche dans cette région.

Une surprise nous attend : dans l'acte de mariage du 8 octobre 1807 à Rouen avec **Marie Angélique Lefebvre**, il est indiqué "époux divorcés" avec la date du divorce, le 3 ventôse an II (21 février 1794).



Extrait acte mariage Rouen 1807 - AD Seine Maritime

Dans l'acte du 3 ventôse, on retrouve Angélique Lefebvre qui demande le divorce d'avec Jean-Baptiste Magloire Robert, le mariage étant intervenu à Fécamp, paroisse Sainte-Croix le 22 juin 1790. Il est facile de faire la comparaison : mêmes parents ; il s'agit bien du même couple. On peut supposer que le divorce soit en lien avec les activités révolutionnaires de l'époux.



Extrait acte divorce Rouen 1794 - AD Seine Maritime

Dans l'acte de mariage de 1807, la mention de reconnaissance d'un enfant né en 1800 laisse supposer que le couple n'était pas réellement séparé.

Du côté des enfants, plus particulièrement des deux garçons, Stanislas Adolphe et Alexandre César, on notera qu'ils ont été tous les deux avocats comme leur père. La fille, Antoinette, sera, elle, l'épouse d'un militaire.

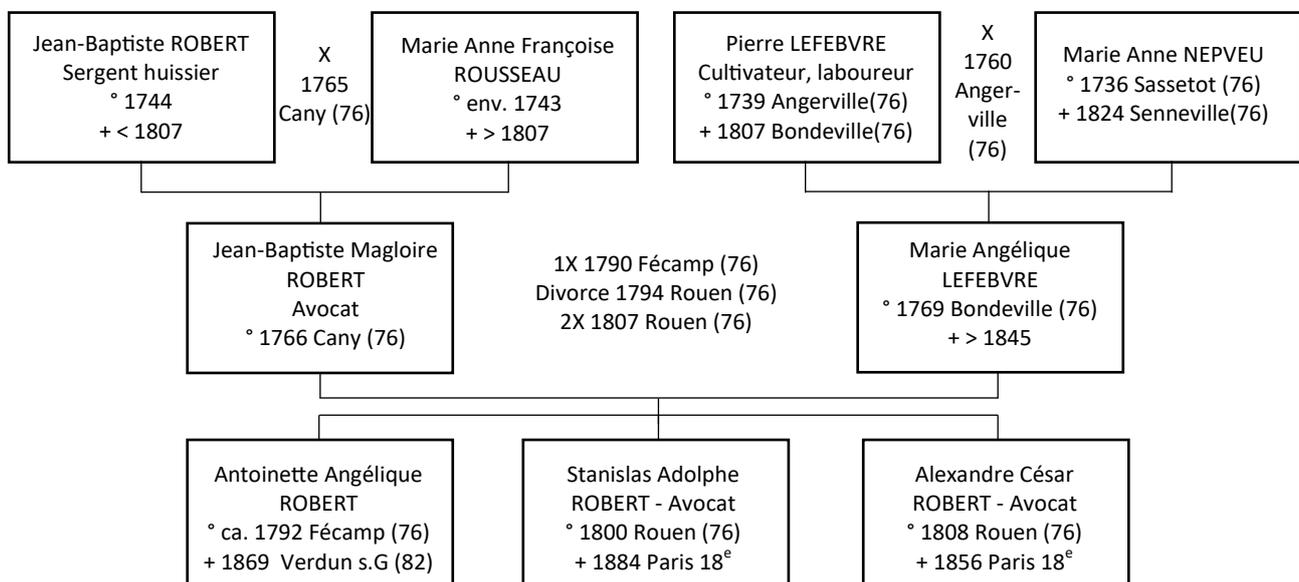
5^e régiment Garde Royale

Antoinette Angélique Robert épouse un sous-lieutenant au 5^e régiment de la Garde Royale et le suit sans doute dans sa garnison dans le Tarn-et-Garonne. Veuve très jeune elle restera néanmoins dans la région où elle décèdera en 1869.

Un petit tour en Martinique

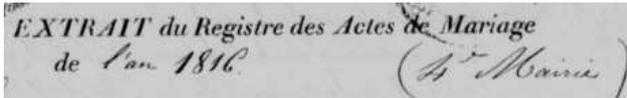
Grâce à une recherche sur Filae on découvre que **Stanislas Adolphe Robert** est parti en Martinique. Il est avocat à Fort-Royal (Fort-de-France) en 1828 au moment de son mariage avec Louise Desvergers de Maupertuis, fille d'un ancien capitaine des gendarmes de l'île. Il reviendra ensuite en métropole où son épouse décèdera en 1859.

En conclusion, dans son acte de mariage de 1790, on note que Jean-Baptiste Magloire Robert est licencié des lois, avocat au Parlement de Normandie et sénéchal de M. Daubeuf de Senneville.

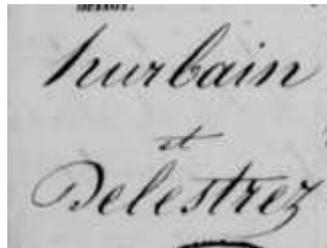


Louis Joseph Hurbain, restaurateur

De 1854 à 1861 la propriété appartient à **Louis Joseph Hurbain**. Il y décède le 20 juin 1860. Son épouse, **Catherine Delettrez (Delestrez)** s'y est aussi éteinte quelques mois plus tôt, le 29 avril. Les époux sont qualifiés de rentiers. Revenons donc un peu en arrière.



Etat civil reconstitué de
Paris - mariages 1816
Archives de Paris



C'est dans les archives reconstituées de Paris que l'on trouve leur mariage en 1816. Ils sont tous deux originaires du Nord, de Bouvignies et de Douai. François Hurbain et Angélique Herbaut, les parents de l'époux sont journaliers. L'épouse est orpheline et c'est sa grand-mère habitant Lille qui a établi l'acte de consentement au mariage. Louis Joseph Hurbain est alors cuisinier.

En suivant les actes de naissance des enfants, on le retrouve dès 1818 traiteur dans les galeries du Palais Royal, puis restaurateur en 1822.

On se souvient de l'effervescence qui règne au Palais Royal pendant la **Régence** au début du XVIII^e siècle. C'est alors de 1715 à 1723 le cœur de la vie politique et artistique, la Cour ayant déserté Versailles.

En 1784 sont construites des maisons qui s'ouvrent sur les jardins par des arcades.

Quelques années plus tard, c'est un lieu de débats et de discours ; le 12 juillet 1789, Camille Desmoulins appelle à l'insurrection.



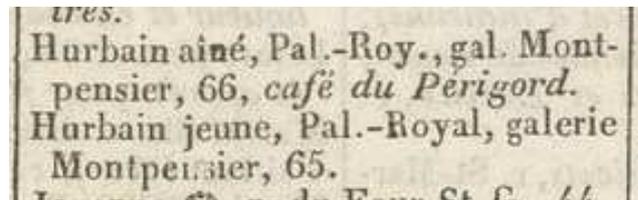
Camille Desmoulins en 1789 - Gravure BnF

Une fois passée la fièvre révolutionnaire, les arcades, galeries et passages couverts vont connaître leurs années de gloire.

"Paris est la capitale de la France, le Palais Royal est la capitale de Paris", peut-on lire dans La Province à Paris en 1825.

Les galeries du Palais Royal

En consultant l'almanach du commerce de 1832, on trouve deux Hurbain galerie Montpensier. D'après les actes d'état civil, Louis Hurbain est domicilié au n° 65 ; qui est Hurbain aîné au n° 66 ? Peut-être un frère aîné ou un cousin ?



Almanach du commerce de Paris - 1832 - Gallica



Restaurant Very au Palais Royal en 1822
George Cruikshank - bibliothèque des Arts Décoratifs

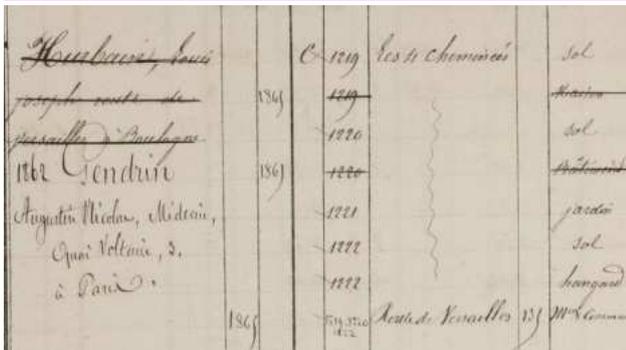
A partir de 1830, l'attrait pour les galeries du Palais Royal décline.

Après 1842, il n'y a plus de mention d'Hurbain galerie Montpensier dans l'annuaire général du commerce. Peut-être a-t-il revendu son restaurant ?

On trouve un Hurbain au 76 rue de la Pépinière sans mention de type de commerce. Or Louis Hurbain réside à cette adresse en 1840 lors du décès de sa fille Adèle. A-t-il racheté un restaurant ? ou un autre commerce ?

Quoi qu'il en soit, on peut imaginer que le restaurant a permis à Louis Joseph Hurbain de bénéficier d'une certaine aisance. C'est sans doute ce qui lui a permis d'acheter la propriété de Billancourt.

Augustin Nicolas Gendrin, médecin

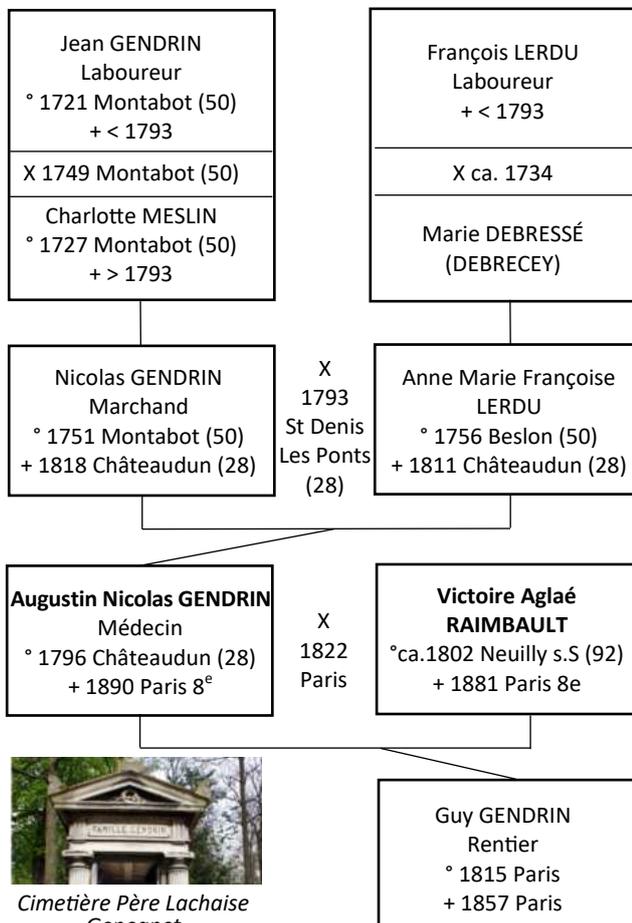


Matrice des propriétés foncières 1860-1867 - folio 809
Arch. Dép. 92

D'après la matrice cadastrale c'est en 1862 qu'**Augustin Nicolas Gendrin** acquiert la propriété au 135 route de Versailles. Il habite à Paris, 3 quai Voltaire, et est médecin.

Un médecin reconnu

Il est né le 26 frimaire an V (16 décembre 1796) à Châteaudun (28). Ses parents **Nicolas Gendrin** et **Marie Anne Françoise Lerdu** se sont mariés en 1793 à Saint-Denis-les-Ponts (28) mais sont tous deux originaires de la Manche, dans la région de Saint-Lô.



Cimetière Père Lachaise
Geneanet

M. GENDRIN (Augustin-Nicolas) est né à Châteaudun, département d'Eure-et-Loir, le 16 décembre 1796, de parents aisés qui lui firent donner une solide éducation. Ses études classiques terminées, il vint à Paris étudier la médecine, pour laquelle il montra tout d'abord une grande aptitude soutenue par une remarquable puissance de travail qui en ont fait un des médecins les plus érudits, et lui ont permis de produire, par la suite, une série de travaux dont le nombre est surprenant.

Encyclopédie biographique du XIXe siècle : médecins célèbres
F. de Lansac, 1845 - e-book Google

Reçu docteur en 1821, il se distingue rapidement.

des injections d'opium. En 1826, M. Gendrin reçut de l'Institut le prix Montyon pour son *Histoire anatomique des inflammations* (2 vol. in-8), plus tard traduite en allemand, et qui le

Dictionnaire universel des contemporains Ed. 1870 - Gallica

En consultant sur Gallica les différentes publications où il est mentionné, on apprend qu'il fut médecin dans de grands hôpitaux parisiens : Hôtel-Dieu, Cochin, la Pitié.

Il est également l'auteur de nombreuses publications sur des sujets variés : les fièvres, le cerveau et la moelle épinière, les épidémies comme le choléra (1832). Il a également traduit de l'anglais un traité sur les maladies de l'encéphale.

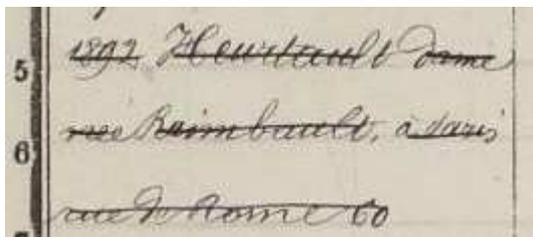
Il se marie en 1822 à Paris avec **Victoire Aglaé Raimbault** (voir page suivante l'étude de cette famille). En 1825 naît leur fils, **Guy**. Il semble être leur seul enfant et il décèdera célibataire en 1857. Augustin Nicolas Gendrin survivra quelques années à son épouse (+ 1881) et s'éteindra à Paris en 1890. Il avait été nommé **chevalier de la Légion d'honneur** en 1860.



Augustin Nicolas Gendrin
Portrait par Nadar - Musée d'Orsay

Henri Heurtault et Léonie Raimbault

En 1892 le nouveau propriétaire du 135 route de Versailles n'est pas **Henri Heurtault**, mais son épouse née Raimbault.



Matrice des propriétés foncières 1866-1912 - AD 92

Ce patronyme nous interpelle immédiatement car c'est celui de Victoire Aglaé, l'épouse d'Augustin Nicolas Gendrin.

Le couple Gendrin-Raimbault n'a eu semble-t-il qu'un seul fils, Guy, mort jeune. Sans doute que le couple Heurtault-Raimbault n'a pas acheté la propriété mais en a hérité, **Augustine Léonie Raimbault** étant la nièce de Victoire Aglaé.

Le grand-père d'Augustine Léonie et père de Victoire Aglaé, **Jean Charles Magloire Raimbault**, est né à Châteaudun en Eure-et-Loir 21 octobre 1771. Au fil des actes il est receveur de l'administration des enregistrements ou receveur du timbre. Sans doute déménage-t-il au gré de ses mutations : Nogent-le-Rotrou, Neuilly-sur-Seine, Paris...

Son fils **Antoine** est colonel du génie. Au moment de son mariage il est directeur des fortifications de Nantes.

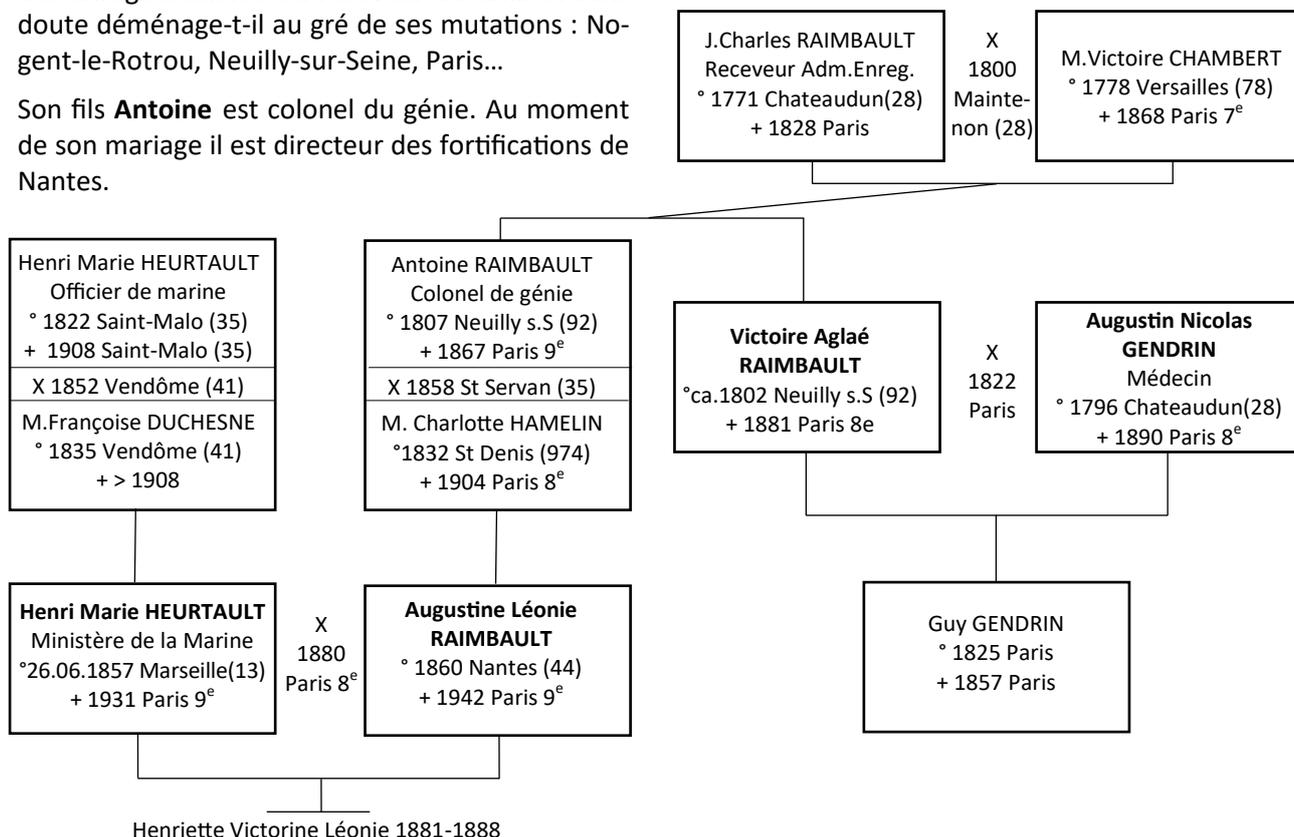
Dans la Marine

Côté **Heurtault**, on trouve également des militaires. Concernant **Henri Marie (père)** grâce à son dossier de Légion d'honneur (*base Leonore*) on sait qu'il a intégré l'Ecole Navale, est devenu aspirant puis enseigne de vaisseau. Il est titulaire de nombreuses décorations comme la Légion d'honneur (*chevalier et officier*), l'ordre du Médjidié (*Empire Ottoman*), la médaille de S.M. britannique ainsi que la médaille coloniale.

Henri Marie (fils) suit le même parcours de formation que son père puis quitte la marine pour rejoindre en 1881 le ministère de la Marine. En 1900 il est chef du bureau des mouvements de la flotte. Il est chevalier puis officier de la Légion d'honneur et officier d'académie.

On trouve aussi leurs parcours sur le site des officiers et anciens élèves de l'Ecole Navale.

Aucun document d'état civil ou d'archive ne nous a permis de savoir si Henri et Léonie Heurtault avaient profité de la propriété de Billancourt.



Aimé Nicolas Constant Aubert

D'après la matrice des propriétés foncières, en 1897, la propriété est acquise par **Aimé Nicolas Constant Aubert**.

Un Vosgien

C'est à Gérardmer dans le département des Vosges qu'il est né le 13 avril 1842. Son père est huissier. Grâce à un arbre sur Geneanet on peut remonter quelques générations d'Aubert, tous dans les Vosges, à Fraize et Saint-Jean-d'Ormont, à proximité de Saint-Dié-des-Vosges.

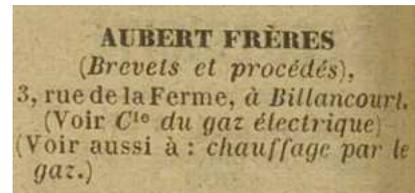
Les actes d'état civil et les recensements nous indiquent qu'il est employé de commerce ou de nouveautés.

De son mariage avec Amélie Charlotte Julien, il a deux enfants, **Albert Maurice** né en 1878 à Paris et **Jean Marcel** né en 1880 à Boulogne au 16 boulevard d'Auteuil.

Amélie Charlotte Julien décède au 135 route de Versailles le 7 novembre 1906. On retrouve Aimé Aubert et ses deux fils à cette adresse dans le recensement de 1911, ainsi que sa sœur, Alice Aubert veuve de Charles Vassel. Il se remariera en 1912 avec Henriette Loustan et décèdera en 1941 à Fontenay-aux-Roses (92).

Deux frères entrepreneurs

Les frères Aubert sont ingénieurs mais aussi hommes d'affaires, banquiers et ils font du commerce notamment avec l'Afrique.



Annuaire du commerce - 1913 - Gallica

Ils ont créé en 1912 la Compagnie du Gaz Electrique.

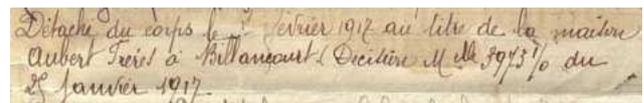


Echos de l'exportation - 1913 - Gallica

Pendant la Première Guerre Mondiale, l'usine est semble-t-il reconvertie dans la fabrication d'obus ; elle figure sur une liste d'usines d'armement.

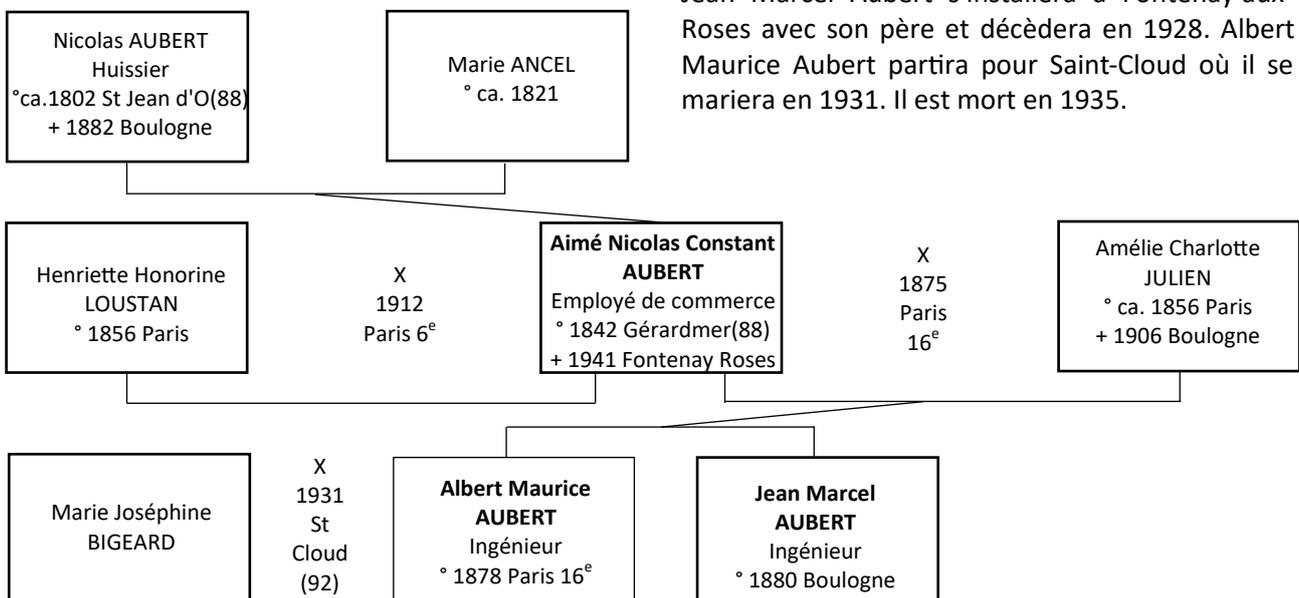
AUBERT frères
fourniture de munitions (obus)
Boulogne-Billancourt

D'après leurs fiches matricules, les deux frères sont détachés dans cette usine pendant la guerre.



Fiche matricule - 2^e bureau - Archives de Paris

Jean Marcel Aubert s'installera à Fontenay-aux-Roses avec son père et décèdera en 1928. Albert Maurice Aubert partira pour Saint-Cloud où il se mariera en 1931. Il est mort en 1935.



Domestiques présents sur le recensement de 1911

Guénot	Mari	1862	Chissey
Baronnet	Louise	1856	Aubigny
Anger	Georges	1880	Paris
	Alice	1884	Tilly

Recensement Boulogne 1911 - AD 92

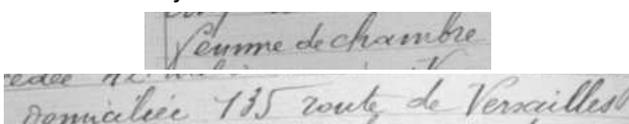
Marie Guénot

En partant de ses date et lieu de naissance, nous réussissons à identifier **Marie Guénot** qui décèdera le 18 juillet 1925 à Paris 15^e ; elle est alors domiciliée au 135 avenue Edouard Vaillant à Boulogne. Elle était née le 31 octobre 1862 à Chissey-en-Morvan, fille de Jean et de Victoire Clément. Elle est veuve de Claude Guénot, qu'elle avait épousé en 1881.

De cette union, sont nés un garçon **Martial Jules** en 1882 à Ivry-sur-Seine (94), puis deux filles, **Lucie Marie Juliette** en 1883 à Varennes-sur-Seine (77) et **Alice Olympe** en 1889 à Villeneuve-Saint-Georges (94). Le père de famille est employé des chemins de fer. Il décède rapidement, en 1892. Marie se retrouve seule avec trois jeunes enfants. En 1896 elle habite avec ses beaux-parents à Chissey, lieu-dit Ruisselle (cf. recensement) avec Martial et Lucie. Pas de trace d'Alice ni d'un éventuel décès.

Avant 1901, Marie Guénot est entrée au service de la famille Aubert à Boulogne. Elle figure sur le recensement au 135 route de Versailles. Mais que sont devenus les enfants ?

Grâce à sa fiche matricule, classe 1902, on apprend que Martial Jules habite à Paris, avenue des Gobelins. Lucie va se marier en 1903 à Semmangot (71). Elle divorce puis se remarie en 1916 à Paris où elle habite. Elle décède peu après en 1919 ; il est indiqué qu'elle est femme de chambre et est domiciliée 135 route de Versailles. Y avait-elle rejoint sa mère ?



Acte de décès 1919 - Archives de Paris

Louise Baronnet

Louise Baronnet n'est pas née à Issoudun mais à Aubigny (18) le 29 mai 1856. C'est grâce à son décès que nous avons pu la retrouver. Elle s'éteint à l'hôpital Cochin le 1er septembre 1932 ; elle est domiciliée 35 rue Boucicaut à Fontenay-aux-Roses ce qui indique qu'elle a suivi Aimé Aubert.

domiciliée à Fontenay-aux-Roses (Seine)

35 rue Boucicaut

Décès 1932 - Archives de Paris

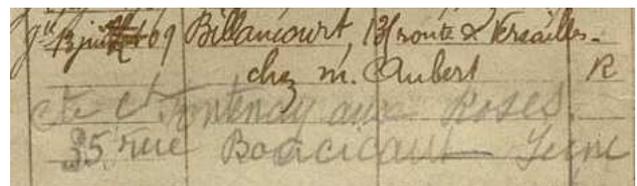
Georges et Alice Anger

Georges Alexandre Anger et **Alice Alexandrine Beaufour** se sont mariés le 30 octobre 1906 à Vernon (27). Lui est jardinier, elle cuisinière.

Lui est né à Paris 17^e le 25 juin 1880, fils d'Alexandre et de Lucie Pélagie Saillant.

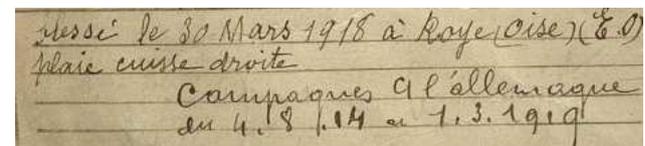
Elle est née à Tilly (27) le 18 avril 1884, fille d'Edouard et de Désirée Zéphirine Ract.

Sur la fiche matricule de Georges Anger, on note son adresse à partir de juillet 1909 au 135 route de Versailles "chez M. Aubert" et on note également qu'il va suivre Aimé Aubert à Fontenay-aux-Roses.



Fiche matricule 2744 - classe 1900 - Archives de Paris

En 1914 la guerre éclate. Il est rappelé et rejoint le 28^e régiment d'infanterie le 4 août. Il est blessé le 30 mars 1918.



Fiche matricule 2744 - classe 1900 - Archives de Paris

Il décèdera à Issy-les-Moulineaux le 10 février 1943 ; il est alors magasinier (d'après le recensement de 1931 à Fontenay-aux-Roses, il travaille chez Farman à Billancourt). Alice Beaufour s'éteint le 25 septembre 1959 à l'hôpital Antoine Chantin à Paris 14^e ; elle est domiciliée 1 rue Paul Bert à Boulogne-Billancourt. Le couple ne semble pas avoir eu d'enfants.

La villa Morgan

© Le Village de Billancourt - Alexis Monnerot-Dumaine

Il y a quelque temps, en parcourant les photos anciennes de la famille Boucher, datant de la fin du XIX^e siècle, nous repérons un personnage à l'allure particulière avec sa moustache abondamment fournie.

La légende de la photo nous donne son nom: "**Edgar Morgan**", sûrement un ami de la famille.

Il apparaît à plusieurs reprises, dans le jardin des Boucher, ainsi qu'un autre Morgan, prénommé "Albert". Qui sont-ils ?



Qui est cet Edgar Morgan ? - Coll. Boucher



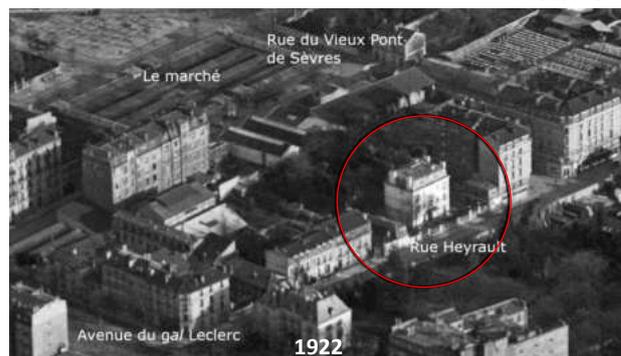
Sur une autre photo de la famille Boucher nous découvrons un autre jardin, avec une passerelle et un kiosque. La légende nous interpelle : "Jardin de la rue Heyrault, Morgan 1897". Tiens, tiens, cet Edgar Morgan serait-il aussi de Billancourt ?



Jardin de la rue Heyrault, Morgan 1897 - Coll. Boucher

Un coup d'œil au recensement nous confirme la présence d'un Edgar Morgan et de sa famille en 1891 au 7 rue Heyrault. Nos recherches sur les cartes postales de l'époque ne donnent rien mais les photos aériennes de l'IGN nous montrent à cette adresse une maison. C'est une belle et grande maison, flanquée de deux dépendances et entourée d'un grand jardin. Elle n'existe plus aujourd'hui. Nous avons trouvé une nouvelle villa disparue de Billancourt !

Photos IGN



Elle est située entre le marché de Billancourt et la villa de la Feuillée dont elle domine le parc.

Armé de ces informations nous menons nos recherches généalogiques habituelles pour rechercher des descendants. Et nous avons de la chance car nous identifions assez vite l'un d'eux sur une base de données généalogiques. Nous parvenons à le contacter. Rapidement il nous guide vers une personne qui possède les archives familiales.

Au Village de Billancourt, c'est le scénario rêvé ! Après un long contact téléphonique et la transmission de documents inédits, nous sommes en mesure de raconter son histoire.

La villa Morgan

Tout d'abord, on nous fournit une photo de la maison. C'est une demeure imposante de quatre étages, mansardée avec un perron surmonté d'un balcon et un autre perron côté jardin.

Une maison de style sobre mais sans doute une des plus grandes du quartier. Le cliché est de bien piètre qualité mais c'est la seule que nous ayons. Il faudra nous en contenter.

Edgar Morgan n'est pas le propriétaire des lieux, c'est sans doute une location.



Famille Morgan en 1897, rue Heyrault - Coll. Boucher

Le propriétaire s'appelle **Edouard Bougeneaux**. Ce parisien la tenait de son père qui la possédait déjà en 1860 et peut-être même avant. Il nous faudrait rechercher dans les archives d'Auteuil.

L'examen du cadastre nous montre qu'il y avait dès 1842 une maison à cet endroit précis, avec les mêmes dépendances .

La maison serait-elle parmi les plus anciennes de Billancourt ?

Photo collection famille Morgan





Entre 1842 (ci-dessus) et 1926 (ci-dessous) seul le voisinage semble avoir changé - Archives municipales



Au recensement de 1896, la famille vit avec Anastasie Gal, femme de chambre et la cuisinière Alphonsine Foulter. Au 7^{bis} (dans les dépendances ?) vit la famille du menuisier Joseph Lechat.

Rue Heyvaux			
Morgan	Biquet	8	Bygnier
G.	Alber	17	4
2.	Bénier	11	
2.	Madeline	14	
2.	Branda	13	
2.	Bogot	11	
Gal	Louison	4	St. Honoré
Foulter	Maitland	14	Sudamer
Morgan	Warrick	4	11
L.	Morgan	19	
2.	William	8	
Lechat	Jeune	12	Prinault

Recensement Boulogne 1896 - Archives départementales

Mais qui est Edgar Morgan, au juste ? Et que fait-il à Billancourt ?

Le joaillier de la rue de la Paix

Pour certains, Edgar Morgan est un des grands oubliés de la **joaillerie parisienne**. Il a eu une renommée qui a largement dépassé les frontières de la France. Seules quelques pièces de lui sont connues.

Après un premier atelier rue de Monsigny, il reprend en 1886 la boutique convoitée du Joaillier Bassot, négociant en diamants et perles, au 17 rue de la Paix. C'est une adresse prestigieuse, entre l'opéra et la place Vendôme.



Bijouterie Morgan
17 rue de la Paix
(à droite)



Il y propose des bijoux de qualité supérieure et semble avoir disposé d'œufs de Fabergé, objets très rares et recherchés. Il réalise la couronne du couronnement canonique de Notre-Dame de Guadalupe en 1895 pour l'Archevêque de Mexico, représentant du pape.

Nous n'avons malheureusement pas trouvé beaucoup de ses réalisations sur le net. En voici tout de même quelques unes.

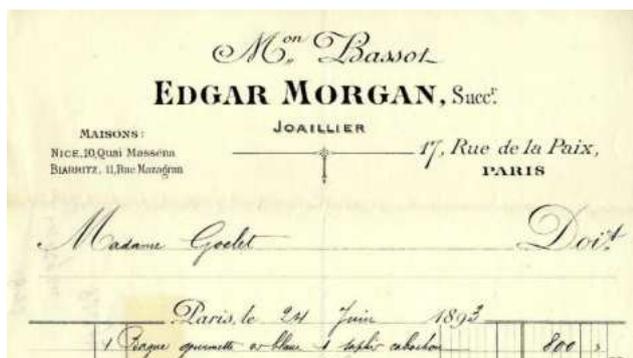
Edgar Morgan



Boutons de plastron



Carnet de bal



Broche en forme de libellule - fin XIX^e siècle - Million Belgique

Cette délicate broche en forme de libellule en or rose et argent, est à nos yeux, l'une de ses plus belles pièces. Elle est montée avec des diamants et saphirs de taille ancienne et deux rubis pour les yeux. Il est amusant d'apprendre que l'une de ces libellules se trouve aujourd'hui en possession d'un membre de la famille Boucher. Il en connaît désormais la provenance.

Il ouvre également une boutique à Nice, au 10 quai Masséna, puis à Biarritz, au 11 rue Mazagan .

Un père de famille nombreuse

Edgar Morgan est né en 1842 à la Rochelle d'un père anglais enseignant expatrié en France. Il épouse en 1875 Marthe Delannoy, fille d'un pharmacien du nord de la France. De leur union naissent pas moins de neuf enfants, entre 1876 et 1893.

Edgar n'est pas un modèle de vertu et Marthe lui reproche souvent ses infidélités. Mais l'amour est le plus fort et le pardon prévaut. Les photos le montrent dans des situations inhabituelles : on le voit en marinier très décontracté (*pour cette fin de XIX^e siècle*), ou s'essayer à des effets spéciaux photographiques ou juché sur une grosse Mercedes.



Photos collection famille Boucher

Les Boucher ont conservé la mémoire de ce jour où il fallut rechercher partout dans Billancourt le singe domestiqué des Morgan, qui s'était échappé.

Les Morgan ont la bougeotte, c'est leur troisième adresse à Billancourt ! L'état civil nous révèle que, en 1876, ils habitaient au 4 rue du Cours (*avenue Emile Zola*), puis au 115 rue du Point du Jour en 1877 et 1878, puis à Paris dans les années 1880 pour aboutir, enfin, au 7 rue Heyrault entre 1890 et 1900.

Parmi les documents transmis par les descendants figure ce beau portrait de famille. Le cliché date de la fin du XIX^e siècle et montre les enfants Morgan autour de leur mère. Il est pris dans le jardin de la rue Heyrault, à l'heure du thé.



Jeux à Billancourt Renée Morgan (gauche) et Willy - coll. Martin



La famille Morgan à Billancourt 1894 - coll. Martin

Debout, Albert et Renée, en bas, de gauche à droite, Edgar (fils), Madeleine, Fernand, Willie, Marthe (la mère) et Marguerite

Présentons quelques uns de ces enfants : Albert est né à Billancourt. On le voit souvent sur les photos des Boucher. Il héritera de la boutique de la rue de la Paix et, après le décès de sa femme, vivra en compagnie de la mère du journaliste sportif Antoine Blondin.

Albert Morgan en 1898 et 1899 - Coll. Boucher



Sa sœur **Renée** est une très belle femme. Dans le jardin de la rue Heyrault, un aspirant de marine, Henri Martin, tombe sous le charme. C'est le fils d'un ami de la famille, le diamantaire Eugène Martin. Renée et Henri se marient à Paris en 1900. Elle a 20 ans.

Dans la famille, on raconte qu'Edgar, joaillier, avait de grosses dettes envers le diamantaire et que ces dettes ont été opportunément épongées à l'occasion de ce mariage. Mais peut-être y a-t-il une raison plus triviale : Edgar est décédé.

Il n'a pas connu la joie de mener sa fille à l'autel car il meurt un mois avant le mariage, le 5 juin 1900, à son domicile de la rue Heyrault. Il avait 57 ans.

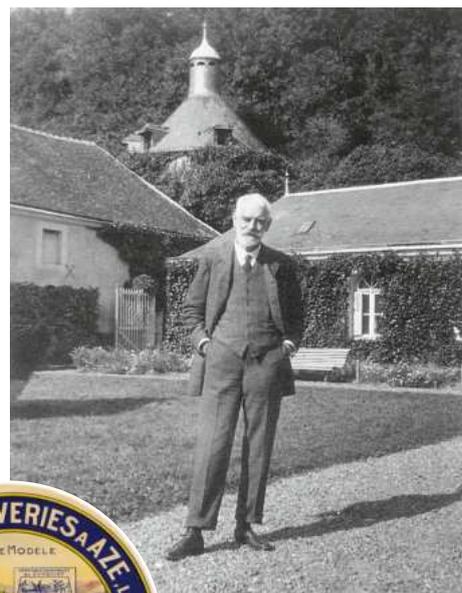


Renée Morgan entre 1896 et 1900

Au recensement de 1901 les Morgan ont, semble-t-il, quitté Billancourt. Où sont-ils partis ? Une piste : Marthe, sa veuve, décède à Toulon en 1928 à l'âge de 75 ans.

Ajoutons quelques mots des occupants suivants.

L'ère du danois Erichsen



Charles Auguste Erichsen vers 1920, devant sa ferme-modèle près de Vendôme et son camembert

Charles Auguste Erichsen est né au Danemark en 1858 et est naturalisé français en 1906. Il acquiert le 7 rue Heyrault en 1920 où installe sa grande famille et son personnel scandinave.

1	Erichsen	Charles	62	Danemark	chef	vigilant
2	se	Anne	33	}	fil	4p
3	Pethilat	Régis	32	France	franç ^e	Opérateur
4	se	Olga	24	}	fil	
5	se	Gaston	2	}	se	
6	Schimmann	Edicabeth	20	Suède	Niece	
7	Rasmussen	Alice	30	Danemark	Gouvernante	
8	Roy	Emilienne	29	France	Domestique	
9	Fouchard	Maria	17	se	se	
10	Haurion	Socet	17	Suisse	se	
11	Erichsen	Emmerij	18	Danemark	Epouse du chef	
12	se	Charles	26	}	se	

Recensement Boulogne 1921 - Archives départementales

Il est un négociant international, notamment dans le florissant secteur sucrier. La cinquantaine passée et sa fortune faite, il bâtit un projet agricole sur le type du novateur modèle scandinave.

Il achète près de Vendôme un domaine sur lequel il fait bâtir une grande ferme-modèle (dont le plan figure sur l'étiquette ci-dessus). Pour ce projet, Charles Auguste Erichsen compte sur le concours de sa famille et le travail de dizaines d'ouvriers danois. La ferme peut accueillir 175 vaches laitières, entreposer plus de 200 tonnes de paille et 54 tonnes de céréales. La fromagerie fonctionne dès 1924 et produit un... camembert !

Mais, les standards d'hygiène qu'il s'impose coûtent cher et la rentabilité n'est pas au rendez-vous. En avril 1928, usé et malade, Charles Auguste s'éteint en son domicile de la rue Heyrault.

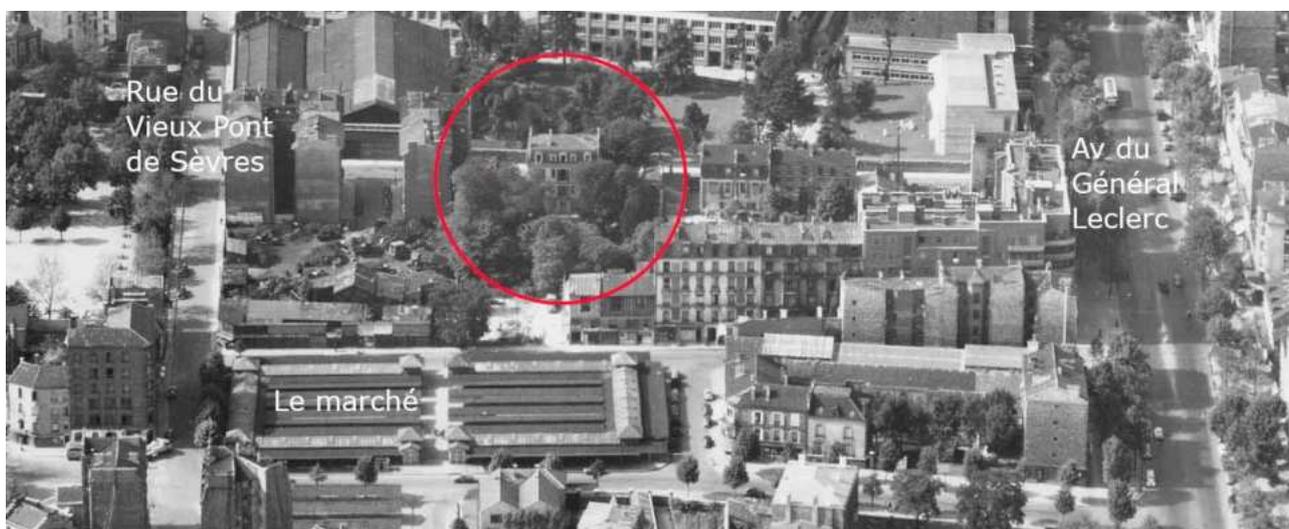
De cette ferme, il ne reste plus aujourd'hui que deux tours.

La fin de la villa du 7 rue Heyrault

Nous n'avons pas d'information sur les occupants suivants. La maison a résisté aux bombardements alliés. A notre grande surprise, elle est toujours là au début des années 60, avec son jardin. Qui y habite ? Toute information est la bienvenue.

En 1973 elle disparaît et, à la place, se dresse l'immeuble d'habitation qu'on peut voir aujourd'hui.

Encore une villa qui disparaît à Billancourt. Cette fois on ne peut accuser ni l'industrie, ni la guerre. La désertion des riches familles du XIXe siècle aura suffi.



Les environs du marché de Billancourt vers 1960 - IGN



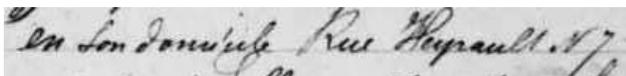
Le 7 rue Heyrault aujourd'hui - Google

La famille Bougenaux

Comme indiqué dans l'article, Edgar Morgan est sans doute locataire de la villa car le propriétaire est Edouard Bougenaux, fils d'Etienne Désiré.

Etienne Désiré Bougenaux

Le 29 avril 1887 décède à son domicile du 7 rue Heyrault, **Etienne Désiré Bougenaux**. Il est veuf de **Sophie Anne Lolley**. Celle-ci s'est effectivement éteinte à la même adresse le 5 février 1884.



Acte de décès 1884 - Archives départementales Hauts-de-Seine

Quelques années plus tôt il faut noter le décès de leur fils, Félix, le 27 juin 1866 et de leur fille, Marguerite, le 19 mai 1872, également à cette adresse. Cependant, lors du mariage de Marguerite cinq ans auparavant, l'adresse de ses parents est le 249 rue Saint-Honoré à Paris.

On peut imaginer que le couple Bougenaux-Lolley, bien qu'ayant son domicile officiel à Paris, soit souvent présent dans la maison de Billancourt.

D'après la matrice des propriétés bâties 1882-1911, Etienne Bougenaux est propriétaire de la maison mais habite à Paris, 249 rue Saint-Honoré. En 1890, c'est son fils Edouard qui devient propriétaire ; il est indiqué qu'il y réside mais aussi avec une adresse à Paris, 40 rue Godot de Mauroy. Puis l'adresse a été barrée et remplacée par le 14 rue Greuze également à Paris.

Une famille de fourreurs

Mais qui sont-ils ? Il s'agit d'une famille de fourreurs. Nous sommes donc partis à leur recherche et plus particulièrement au 249 rue Saint-Honoré.

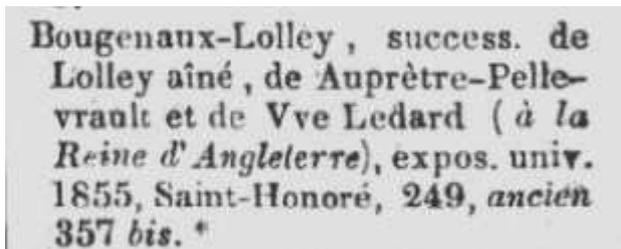
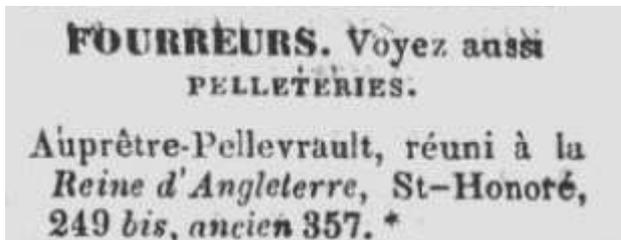
Au début du XX^e siècle, il existe à cette adresse un magasin de fourrure, **A la Reine d'Angleterre**.

Sur une carte des années 1920, une illustration montre la boutique en 1850.



www.diktats.com

Dans l'Annuaire-almanach du commerce de 1857 on trouve mention de la boutique.

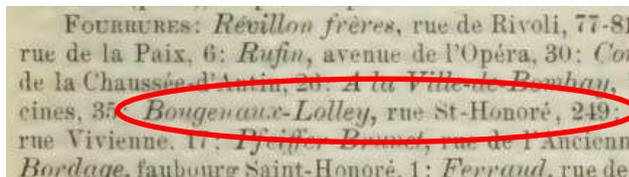


Annuaire-almanach du commerce 1857 - Gallica

Le nom Lolley est celui de l'épouse d'Etienne Bougenaux, Sophie Anne Lolley. Son père, **François-Xavier Lolley**, originaire de Bavière, est aussi fourreur, de même que ses frères **Jérémie Honoré et Jean-Baptiste Lolley**.

Lolley aîné est sans doute François Xavier Lolley ; quant à Auprès, il s'agit d'**Etienne Auprès** qui, veuf d'Angélique Pellevrault, a épousé une sœur d'Etienne Bougenaux, Désirée, en 1833.

Après le décès d'Etienne Bougenaux en 1887, la maison sera reprise ; on trouve comme successeur Franz Seynoha. Mais dans la 15^e édition du manuel du voyageur de 1903, on peut constater qu'elle est toujours appelée Bougenaux-Lolley.



K. Bædker - Paris et ses environs 1903 - Archives.org

On peut imaginer que la famille Bougenaux-Lolley, fourreurs, connaissait la famille Morgan, joaillers, ceux-ci évoluant dans le même univers de la mode et du luxe. C'est peut-être la raison de l'installation d'Edgar Morgan rue Heyrault...

Mais c'est une toute autre voie professionnelle que va choisir Edouard Bougenaux, le fils d'Etienne et de Sophie Lolley.

Edouard Alexandre Bougenaux

Lorsque **Edouard Alexandre Marie Bougenaux** décède à Paris 16^e le 14 janvier 1904 à son domicile parisien de la rue Greuze, il est indiqué qu'il est **ingénieur civil**.

Quelques repères biographiques :

Naissance : le 16 novembre 1850 à Paris 1^{er} (*ancien*) ; ses parents habitent 35 rue Saint-Honoré.

Etudes : l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures.

Mariage : le 10 juin 1891 à Saint-Ouen-l'Aumône (95), commune dont son épouse, **Flavie Joséphine Jeanne Espinasse**, est originaire et dont le père est maire.

En 1892, le premier enfant du couple est mort-né. En 1894, naît Madeleine Lucile Joséphine Anne, 43 avenue Trudaine, à Paris 9^e, puis en 1899 Anne Marie Léonie Jacqueline, 14 rue Greuze à Paris 16^e.

Après son décès, son épouse se remarie avec Albert Charles Debled ; elle décèdera à Neuilly-sur-Seine en 1948.

ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENS ÉLÈVES
DE L'ÉCOLE CENTRALE DES ARTS ET MANUFACTURES

BOUGENAUX (Edouard), 14, rue Greuze.

Année 1898-1899 - Gallica

En 1898 il est nommé officier d'académie.

A l'occasion du cinquantenaire de la société des ingénieurs civils de France, et par arrêté du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, en date du 10 juin 1898, ont été nommés :

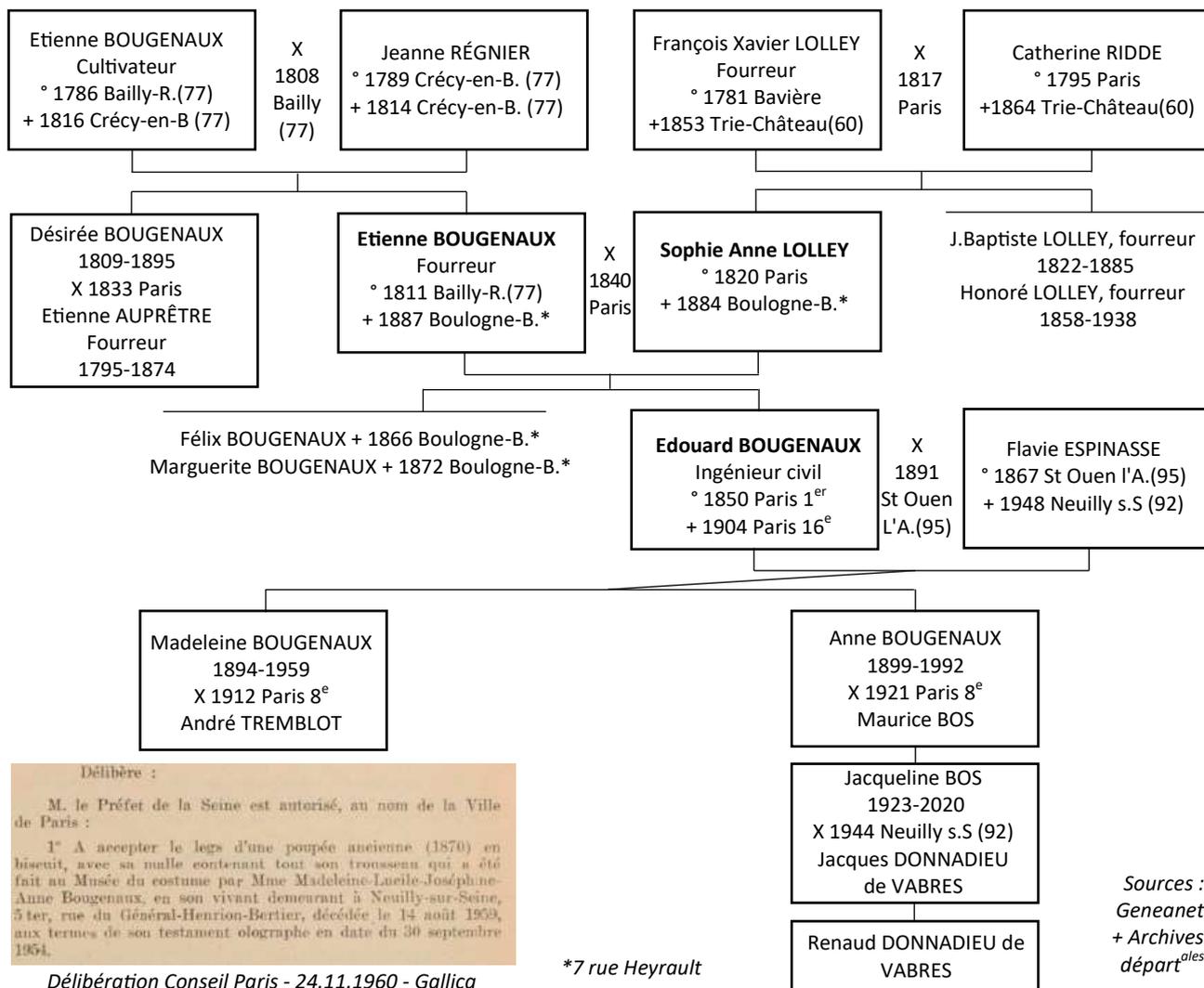
Officiers d'académie.

MM.

Bougenaux (Edouard-Alexandre-Marie), ingénieur des arts et manufactures, membre de la société des ingénieurs civils de France, à Paris.

JO 21 juin 1898 - Gallica

Parmi les descendants du couple on trouve l'homme politique **Renaud Donnedieu de Vabres**, qui fut ministre de la Culture de 2004 à 2007, celui-ci étant le petit-fils de leur fille Anne épouse Bos.



Délibère :
M. le Préfet de la Seine est autorisé, au nom de la Ville de Paris :
1° A accepter le legs d'une poupée ancienne (1870) en bisuit, avec sa nulle contenant tout son trousseau qui a été fait au Musée du costume par Mme Madeleine Lucile Joséphine Anne Bougenaux, en son vivant demeurant à Neuilly-sur-Seine, 5 ter, rue du Général-Henrion-Bertier, décédée le 14 août 1959, aux termes de son testament olographe en date du 30 septembre 1954.

Délibération Conseil Paris - 24.11.1960 - Gallica

*7 rue Heyrault

Sources :
Geneanet
+ Archives
départ^{ales}

La famille Morgan

Dans l'article l'histoire d'Edgar Morgan et de ses enfants a été largement évoquée. Nous n'allons pas y revenir mais allons nous intéresser à ses ancêtres et à ceux de son épouse, Marthe Delannoy.

William Archibald Morgan

René Edgar Patrick Morgan naît à La Rochelle le 11 juillet 1842 ; son père William Archibald est professeur d'anglais et... anglais. Un de ses descendants a mis un arbre de la famille très complet sur Geneanet. L'objectif n'est pas ici de reprendre in extenso ce qui a été fait mais de mettre en évidence quelques points.

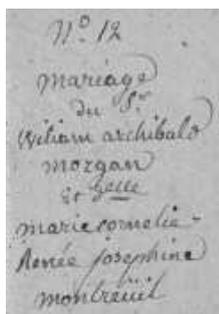


Photo Geneanet

William Archibald Morgan est né le 23 décembre 1813 à Barnstaple, Devon (GB). Ses ancêtres côté paternel viennent d'Aberdeen en Ecosse. Son père James Gordon, est installé à Loches (37) et y décédera en 1863.

C'est à Loches que William Morgan rencontre sa future épouse, **Marie Cornélie Renée Joséphine Montreuil**. Son père y est directeur général des contributions indirectes.

On trouve dans les registres d'état civil de Loches (37) en date du 2 mars 1835 la transcription de l'acte de mariage de William Archibald Morgan et Marie Cornélie Montreuil qui a eu lieu quelques jours auparavant à Saint-Helier, Ile de Jersey, le 18 février 1835.



Transc. mariage Arch. Dép. 37

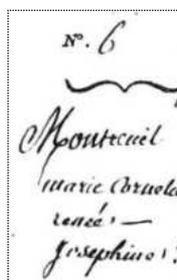
"*extrait du registre des mariages de la paroisse de Saint-Helier en l'Ile de Jersey, Monsieur William Archibald Morgan ... et Madame Marie Cornélie Renée Joséphine Montreuil ... furent mariés ensemble le dix huitième jour de février mil huit cent trente cinq par moi Hue recteur ... Le présent acte de mariage transcrit littéralement sur le présent registre conforme à l'extrait à nous représenté ...*"

Les parents de Marie Cornélie n'étaient pas favorables au mariage et il semble qu'effectivement sa vie ne sera pas facile.

La famille déménage souvent comme l'attestent les lieux de naissance des enfants : Poitiers (86), La Rochelle (17) et Paris (rue des Saints-Pères). Marie Cornélie décède 15 rue de Sèvres à Paris le 1^{er} octobre 1858.

William Archibald Morgan se remarie moins d'un an plus tard le 22 mai 1859, à Villers-aux-Vents dans la Meuse avec Marie Bel. Il est alors professeur d'anglais à Alençon (61). Il se remarie une autre fois, à Jersey, en 1883 avec Alice Penny.

Marie Cornélie Montreuil



AD Calvados

Marie Cornélie est née à Lisieux (14) le 8 janvier 1808 ; son père est contrôleur général des droits réunis. Il poursuivra sa carrière ensuite à Loches. **Valentin François Pierre Montreuil** est originaire de l'Yonne.

Il est né à Epineuil (89) en 1777.

Au moment de son mariage, le 30 juillet 1806 à Caen (14), il est adjudicataire de l'octroi de Falaise et réside à Falaise. Il épouse une Normande, **Marie Josephine Louise Jeanne D'Arche**, "vivant de son bien". Celle-ci est née le 12 mai 1787 à Lingèvres (14). Son père Antoine Marie D'Arche de Vours est écuyer, capitaine commandant au régiment de Picardie, chevalier de l'Ordre militaire de Saint-Louis ; il est originaire de Corrèze. Quand celui-ci se marie le 24 avril 1783 à Caen avec Christine Bonnier de Saint-Côme, il est indiqué que le marié, capitaine, est en garnison à Pont-Audemer depuis un an et qu'il a obtenu l'autorisation du marquis de Faudoas, commandant du régiment de Picardie pour se marier.



Registre du régiment de Picardie - Mémoire des Hommes
Drapeau du régiment et ordre de Saint-Louis - Wikipedia

La famille d'Arche devient d'Arche de Vours lorsque Jean d'Arche épouse en 1595 Jeanne d'Alric, dame de Vours.

Sources principales : arbre Geneanet Nicolas Martin

Marthe Delannoy



Arbre Généanet

Après ses parents, intéressons-nous à l'épouse d'Edgar Morgan, **Marie Marthe Céline Delannoy**.

Celle-ci est née dans le Pas-de-Calais à Hucqueliers le 11 janvier 1853. Son père Alphonse Delannoy y est pharmacien.

La famille Delannoy est originaire du Pas-de-Calais, plus exactement de Embry. Adrien, le père d'Alphonse y a été maire de 1800 à 1813 (cf. *wikipas-decalais*). Lorsqu'**Alphonse Delannoy** rencontre Marie-Thérèse Clémentine Gence, il est veuf. Ils se marient à Montreuil-sur-Mer (62). La famille va alors déménager plusieurs fois mais toujours dans le Pas-de-Calais, comme l'attestent les lieux de naissance des enfants : Montreuil en 1835, Lillers en 1840, Embry en 1843 et Hucqueliers en 1853.

Marie-Thérèse Clémentine Gence est née à Amiens le 9 février 1812 rue des Sergents. Son père est marchand. Comme on le constate sur la carte postale ci-dessous la rue des Sergents est effectivement une rue très commerçante.

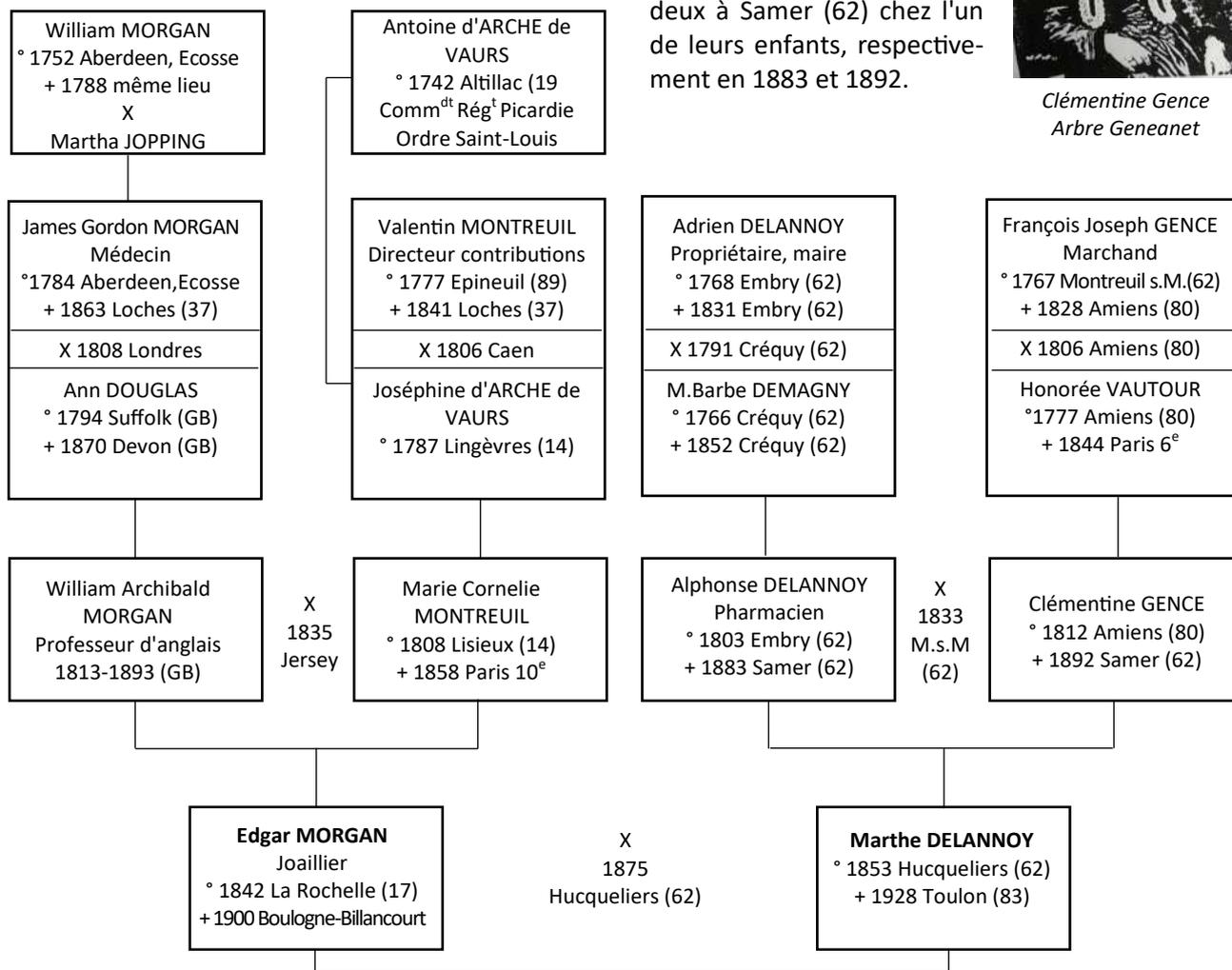


Carte postales Geneanet

Alphonse et Clémentine Delannoy semblent être retournés à Embry à la fin de leur vie mais ils décèdent tous deux à Samer (62) chez l'un de leurs enfants, respectivement en 1883 et 1892.



Clémentine Gence
Arbre Geneanet



Sources principales :
arbre Geneanet Nicolas Martin

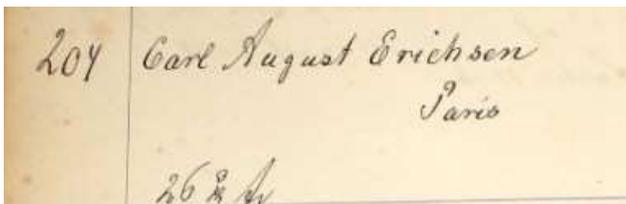
La famille Erichsen

C'est avant 1917 qu'arrive Charles Auguste Erichsen et sa famille au 7 rue Heyrault.

Le recensement de 1921 nous donne la composition de la famille autour du père, Charles :

- Son épouse, Emmy, 58 ans
- Un fils, Pierre, 22 ans
- Un autre fils, Charles, 36 ans
- Une fille, Olga, 24 ans
- Le mari de celle-ci, un Français, Régis Pettelat, 32 ans et leur petit garçon de 2 ans, Gaston

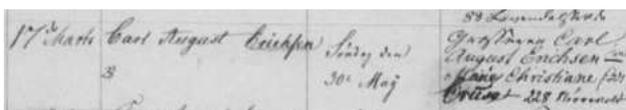
Carl August Erichsen et Emmy Harriet Lorenzen se sont mariés à l'église Skt Matthæus Kirke de Copenhague au Danemark le 10 juillet 1884. Sur le document il est indiqué que le marié réside à Paris.



Mariage 1884 Copenhague - Ancestry - Geneanet

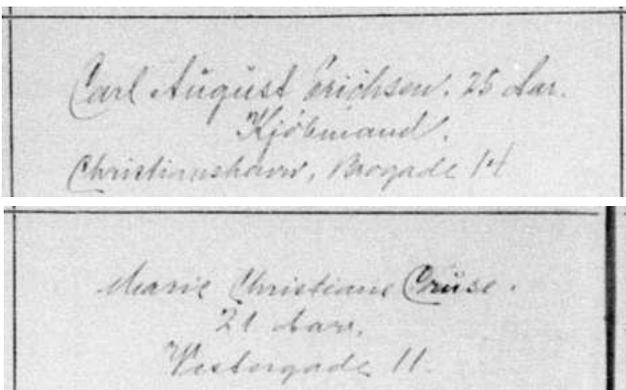
Carl August Erichsen

Charles Auguste (Carl August) Erichsen naît à Copenhague le 17 mars 1858. Il est baptisé à l'église Vor Frue Kirke.



Baptême 1858 Copenhague - FamilySearch

Il est le fils d'autre **Carl August Erichsen** et de **Marie Christiane Cruse**. Le couple s'est marié le 4 mai 1850 à l'église Hof og slotskirken à Copenhague.

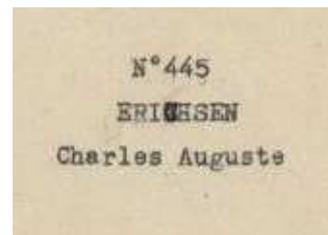


Mariage 1850 Copenhague - FamilySearch

Selon les fiches de FamilySearch, le marié est né le 26 octobre 1824 à Copenhague fils de Johan Frederich Erichsen et de Charlotte Cicilie Brigitte Rosted. Il décédera le 27 juin 1890.

La mariée est elle née à Copenhague le 26 septembre 1828 fille de Valentin Bang Cruse (°1797) et de Else Kirstine Karen Dorothee Broensted (°1810). Elle décédera le 26 mai 1890.

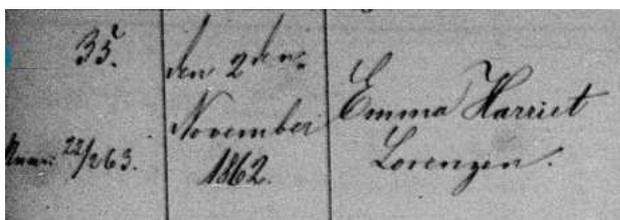
Carl August Erichsen décède au 7 rue Heyrault, le 25 avril 1928.



Acte décès Boul. Billancourt Arch. Départementales 92

Emmy Harriet Lorenzen

Emma Harriet Lorenzen naît le 2 novembre 1862 à Frederiksberg, quartier de Copenhague.



Baptême 1862 Frederiksberg - FamilySearch

Elle est fille de **Christian Gustav Lorenzen** et de **Vilhelmine Elizabeth Erichsen**. Mariage le 4 novembre 1856 à Copenhague.

La mariée est née à Copenhague le 9 octobre 1826. Elle est la fille de Johan Frederich Erichsen (1788-1866) et de Charlotte Cicilie Brigitte Rosted (1795-1879) mariés en 1820 à Copenhague ; elle est donc la sœur de Carl Auguste Erichsen père.

Le marié est fils de Peter Johan Lorenzen (°1800) et de Augusta Cathrine Jürgensen (1800-1850).

Veuve depuis 1928, Emmy Harriet Lorenzen s'éteint à Vendôme le 14 octobre 1947.



Acte de décès Vendôme - AD 41

Les enfants Erichsen

Olga, présente sur le recensement de 1921, et Jeanne vont se marier, à quelques semaines d'intervalle, avec les deux frères.



Wikipedia

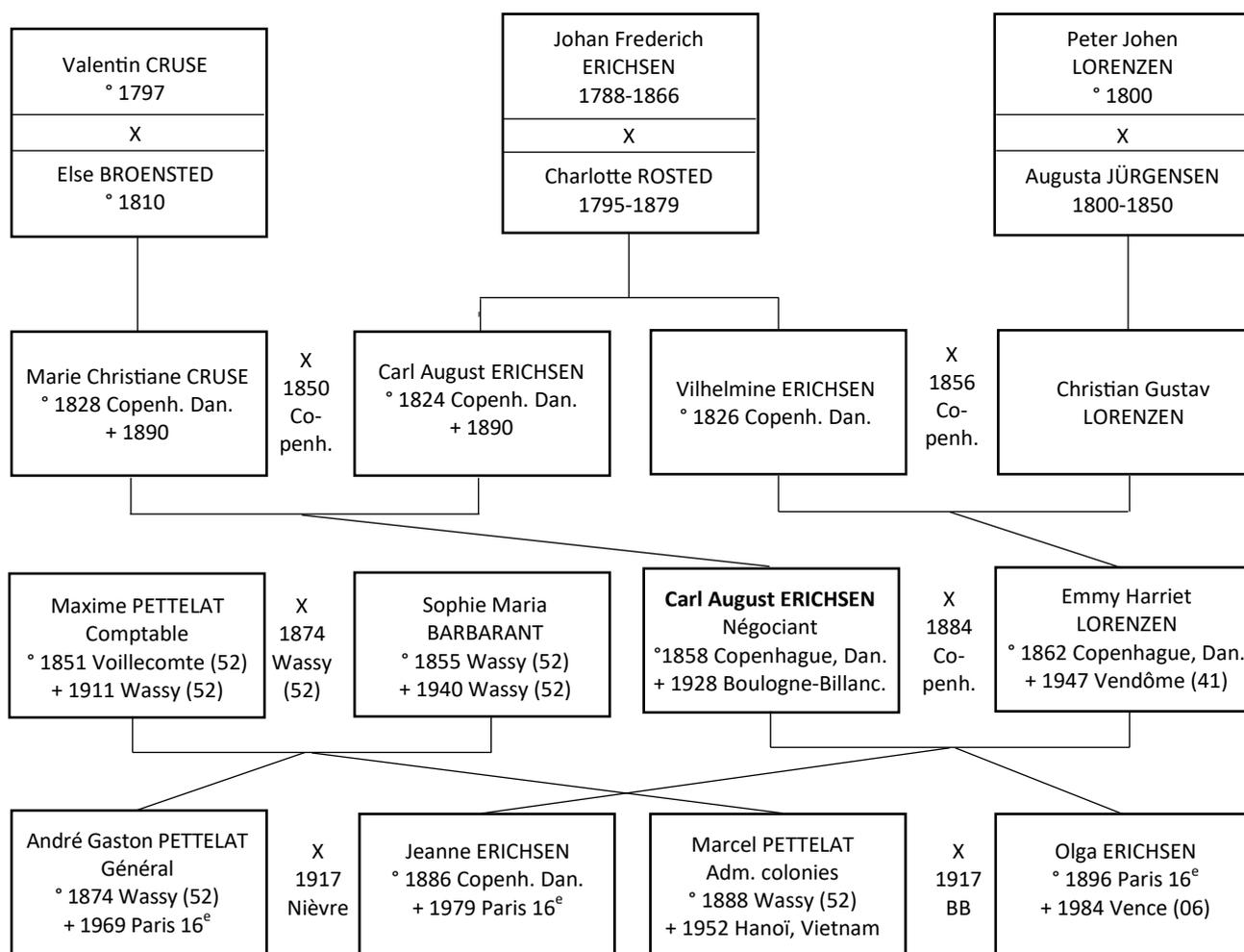
Le 14 septembre 1917 **Jeanne** épouse **André Gaston Pettelat**, lieutenant-colonel, à Saint-Benind'Azy dans la Nièvre où elle réside, mais elle est domiciliée au 7 rue Heyrault à Boulogne-Billancourt.

On trouve sur Wikipedia un article concernant André Pettelat ou plus exactement Prételat car celui-ci changera de nom en 1931.

Héros de la Première Guerre Mondiale, il s'inquiéta lors de la Seconde au sujet de la ligne Maginot. Il a écrit en 1950 un livre à ce sujet : *Le destin tragique de la ligne Maginot*. Le couple aura plusieurs enfants et c'est l'un de leurs descendants qui a mis un arbre sur Geneanet.

Jeanne décèdera à Paris 16^e en 1979.

Sources : FamilySearch et Geneanet arbre migration



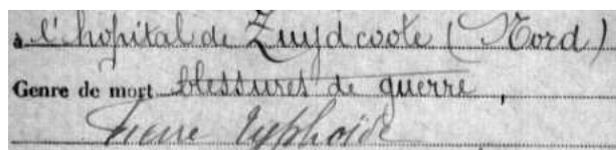
Le 19 octobre 1917 c'est à Boulogne-Billancourt qu'**Olga** Erichsen épouse **Marcel Raoul Régis Pettelat**, employé d'administration. De cette union naît en 1918 Marc Gaston Régis, le petit garçon du recensement de 1921.

Le couple divorcera en 1924. Olga se remariera deux fois et décèdera à Vence (06) en 1984.

Pierre, né en 1898 à Paris 16^e. Il ne semble pas s'être marié et s'éteindra en 1963 à Vendôme (41).

Pour ce qui est de **Charles** né en 1885 à Paris 2^e, il n'y a aucune mention marginale sur son acte de naissance.

Concernant **Gustave** né en 1888 à Paris 16^e, il ne figure pas sur le recensement de 1921 ; il est mort pendant la Première Guerre Mondiale de la fièvre typhoïde à l'hôpital de Zuydcoote (59).



Mémoire des Hommes

Quant à **Helga**, née en 1891, elle est décédée à l'âge de trois mois.

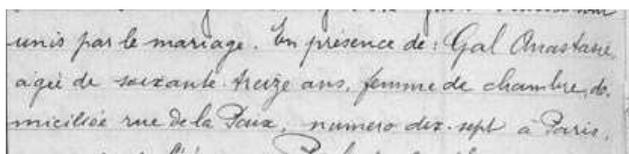
Les domestiques : Anastasie Gal et Alphonsine Foutier

Comme on a pu le voir dans l'histoire de la famille Bougenaux, celle-ci a résidé 7 rue Heyrault du temps d'Etienne. Sans doute pas de façon permanente mais les décès survenus de 1866 à 1887 attestent de leur présence. Cependant il n'y a pas de recensements de Boulogne avant 1891 et en 1891, à part la famille Morgan, ne figure aucun domestique.

Anastasie Gal

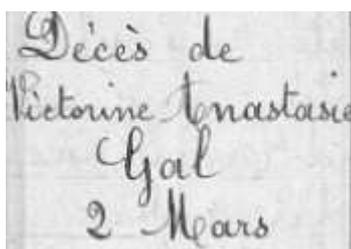
Dans le recensement de 1896 figure Anastasie Gal ; elle est **femme de chambre** et est âgée de 57 ans. En entrant son nom sur Filae, n'apparaît qu'une seule réponse pouvant correspondre : **Anastasie Gal**, née en 1837. En 1911 elle est recensée à Chuisnes en **Eure-et-Loir** chez sa nièce. Elle est née aux **Corvées-les-Yys** (28) le 27 avril 1837, fille de Louis Jacques, journalier, et de Marie Cécile Florentine Hervé. Elle se prénomme Victorine Anastasie. Nous trouvons aussi son décès, le 2 mars 1917, à Chuisnes. Mais comment vérifier qu'il s'agit de celle que nous recherchons ?

Sur Geneanet, nous retrouvons un arbre où il est mentionné qu'elle est témoin à un mariage le 28 mai 1910 à Saint-Sauver-Levasville (28). Effectivement elle y figure bien et est domiciliée à Paris, 17 rue de la Paix.



Acte de mariage 1910 - Archives départementales Eure-et-Loir

Cette adresse nous la connaissons, c'est celle de la joaillerie Morgan. Donc en 1910 elle est toujours femme de chambre mais à Paris. L'absence de recensements à Paris avant 1926 empêche de poursuivre plus loin la recherche.



Acte de décès 1917 - Chuisnes
Archives départementales Eure-et-Loir

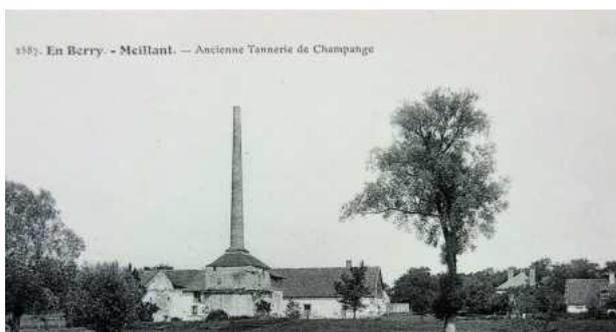
Nous pouvons simplement dire qu'elle a été au service de la famille Morgan au moins de 1896 à 1910. L'âge venant elle aura cessé ses fonctions et sera retournée auprès de sa famille.

Alphonsine Louise Foutier

Dans le recensement de 1896, concernant la **cuisinière** dont le patronyme est Foutier, à la place du prénom est indiqué Meillant. En fait il s'agit de Meillant dans le Cher, sa commune de naissance.

Nous y avons trouvé un acte concernant **Alphonsine Louise Foutier** le 4 décembre 1861 ; elle est fille d'Hippolyte Gilbert, maréchal (ferrand) et d'Aurélié Namouroux. Cela correspond à l'âge indiqué de 34 ans.

La commune de Meillant compte alors 1 600 habitants. Une activité métallurgique importante y est développée grâce aux multiples gisements de fer de la vallée du Cher.



Fourneau de Champagne transformé en tannerie
Cahiers de l'inventaire du Berry - <http://2beaujeu.free.fr/>

L'épuisement du minerai et la médiocrité des voies de communication entraînent la fermeture des fourneaux dès les années 1870.

La famille Foutier compte de nombreux enfants. C'est peut-être la situation économique qui contraint la famille à déménager dans l'Allier. Le couple reviendra néanmoins dans le Cher, à Bourges. C'est là que décède Hippolyte Foutier le 10 juin 1894.

Mais Alphonsine Foutier est déjà à Paris. Le 24 novembre 1892 elle donne naissance à Jean-Marie, de père non dénommé. Elle est cuisinière et habite dans le 8^e arrondissement de Paris. L'enfant sera légitimé par le mariage d'Alphonsine et de Louis Monties le 23 avril 1898 ; elle habite alors rue Saint-Georges dans le 9^e arrondissement.

Grâce à quelques actes d'état civil concernant ses enfants, on apprend qu'elle est concierge et habite au 20 rue Boyer Barret dans le 14^e arrondissement.

La maison du prince polonais

© Le Village de Billancourt - Alexis Monnerot-Dumaine

Cette maison est l'une des belles villas disparues du village de Billancourt. L'historien Couratier, en 1962, la situe à proximité de la rue Heyrault :

"M. Heyrault (1787-1834), notaire à Paris, acquit en 1824 un terrain important... Devenu conseiller municipal de Boulogne et capitaine de la Garde Nationale, il est l'auteur d'un rapport intéressant sur la situation scolaire en 1832 et, ayant critiqué le maire Guillaume pour son inertie, vraie ou supposée, durant la grande épidémie de choléra, il amena celui-ci à démissionner ; lui-même mourut dans sa propriété en 1834. Le domaine fut acquis par le comte **Tadeusz Antoni Mostowski, ancien ministre de Pologne dont la fille se maria en 1842 avec le prince Eustachy Kajetan Sapieha. La maison fut connue longtemps sous le nom de "maison du prince polonais".**

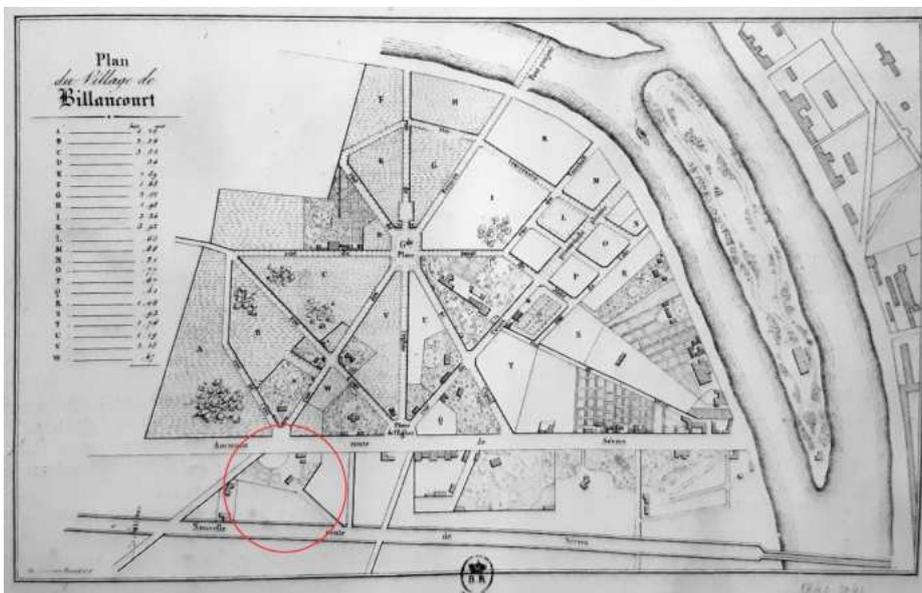
La propriété donnait depuis le XVIII^e siècle sur un large rond-point qui marquait le croisement de la route de Sèvres qui menait de Paris à Versailles et de la route des Princes (*Quatre Cheminées*) qui conduisait au bois de Boulogne.



La propriété Heyrault (rouge) en 1825 et la future propriété du prince (vert) - cadastre 1825 archives municipales

Des aristocrates réfugiés polonais

Le comte **Tadeusz Antoni Mostowski** (1766-1842) acquiert cette propriété du quartier dit "des quatre cheminées" en 1839 auprès de la veuve du notaire Heyrault.



La propriété Heyrault en 1834 - BNF

Elle était à l'emplacement de l'actuel marché de Billancourt.

Nous l'avons baptisée ainsi pour suivre l'usage indiqué par Couratier mais nous verrons que la propriété a en fait appartenu à des personnalités très diverses, de l'industriel à l'artiste lyrique.

Ce polonais exilé depuis deux ans en France est un ancien sénateur qui avait été nommé ministre de l'intérieur et de la police de Pologne par le tsar Alexandre de Russie.

Il dut quitter la Pologne, à l'image de 10 000 autres compatriotes artistes (*comme Chopin*), intellectuels ou propriétaires, suite à l'échec de l'insurrection de 1830 qui avait tenté de mettre fin à la tutelle russe.

Le choix de la France était bien naturel, il y avait résidé durant la Révolution française et y avait même été arrêté à trois reprises.

Il était un familier de Condorcet et avait même collaboré avec Napoléon.



Comte Tadeusz Mostowski
Wikipedia



Armes de la famille
Mostowski

Le comte Mostowski meurt dans sa propriété de Billancourt en 1842, à 76 ans, laissant deux filles.

La même année 1842, sa fille, **Roza** (ou **Rozalia**) **Mostowska**, épouse à Boulogne un autre exilé polonais : le prince **Eustachy Sapieha** (1797-1860) issu d'une grande famille descendant des boyards médiévaux de Smolensk.



Le prince Eustachy Kajetan
Sapieha - Wikipedia



Armes de la famille Sapieha

Le prince Sapieha avait vu ses biens confisqués en raison de son refus d'obéissance au tsar Nicolas I^{er}, roi de Pologne. Il est étroitement associé à l'hôtel Lambert, siège du centre politique et culturel de la diaspora polonaise en France.

Il a, avec Roza Mostowska, deux enfants, **Jan Pawel** et **Maria Aniela**, future comtesse Branicka, qui ont sûrement connu Billancourt.

Ils ont probablement aussi fréquenté leur voisine Lady Ann Hunloke, sa fille et son gendre le marquis de Casteja.

Avant même son arrivée à Billancourt, le prince avait déjà des liens avec les familles Hunloke et Scarrisbrick.

En effet, sa première épouse, **Mary Patten-Bold**, décédée en 1824 à trente ans, était issue d'une famille anglaise qui comptait, comme les Scarrisbrick, plusieurs High Sheriff du Lancashire.



Comtesse Maria Branicka (1843-1919) née Sapieha
par Winterhalter

La famille Bold possédait, en outre, l'intégralité des terrains sur lesquels sera bâtie la ville thermale de Southport, située à quelques kilomètres du domaine de Scarrisbrick.

Le prince Sapieha meurt en 1860 et son épouse Roza quatre ans plus tard, à Paris 8^e.

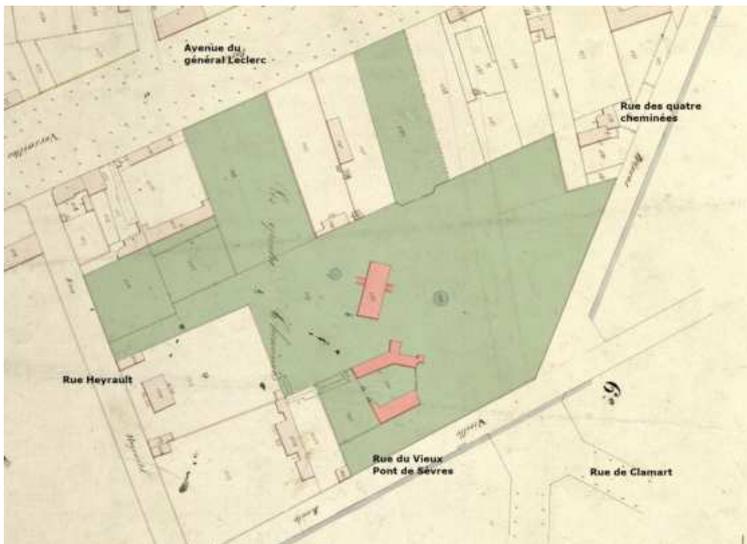
La propriété sans visage

Nous n'avons malheureusement trouvé aucun tableau ou gravure de cette belle propriété de plus de deux hectares.

La maison principale devait être d'une taille tout à fait considérable car, à en croire les archives, elle comptait pas moins de 70 fenêtres !

Notre analyse des parcelles mentionnées dans les différents cadastres nous permet d'en apprécier les contours. Nous ne savons pas si l'ensemble est d'un seul tenant ou si certaines parcelles sont indépendantes.

Nous savons que la propriété avait un accès au 94 rue du Vieux Pont de Sèvres et un autre au 123 route de Versailles (*avenue du Général Leclerc*).



La propriété Sapieha et Peltier de 1860 à 1896 env.
Cadastré 1860 C3 - Archives municipales

Nous avons retrouvé l'identité du jardinier de la princesse Sapieha, Louis Thibault, dans la liste des membres de la Société Impériale et Centrale d'Horticulture. On trouve aussi dans les archives en 1853, mention d'une collection remarquable de dahlias chez le prince Sapieha. Le parc comportait également des pièces d'eau, un pavillon et un verger qui donnait sur la rue Heyrault.

L'industriel Emile René Peltier

C'est en 1873, après la guerre franco-prussienne, qu'apparaît un tout nouveau type de propriétaire : **Emile-René Peltier** (1820-1895). Né à Nantes en 1820, il est parisien et habite au 74 de la rue Montmartre. Il fait probablement de la villa sa maison de campagne.

Cet industriel fabrique à Billancourt depuis 1853, sous le nom Peltier et Paillard dite "la boîte à poudre", des boîtes à poudre de chasse parmi les toutes premières boîtes lithographiées sur fer blanc imprimées en France.

Il épouse en 1889 Constance Rény, née à Boulogne et fille d'un ferblantier.

Il est élu conseiller municipal de Boulogne en 1871 et y défend une ligne très conservatrice et non républicaine



Il est remarquable de noter que cette activité industrielle a survécu jusqu'à aujourd'hui ! La société prend le nom de Paillard et Cie en 1884 lorsqu'il cède ses parts à son associé. Puis elle prend le nom de Carnaud et Forges de Basse-Indre en 1888 à la mort de Paillard, suite au rachat par J.J. Carnaud qui possédait une forge en Loire-Atlantique.

La société Carnaud avait, jusqu'en 1952 au moins, une usine à Billancourt, dans le quadrilatère formé par l'avenue Edouard Vaillant, la rue Thiers, la rue Marcel Dassault et la rue Danjou.



Boîte à poudre
Peltier et
Paillard
mi-XIX^e siècle

Ancienne boîte en tôle Art Déco - Carnaud



L'usine Carnaud en 1928 (Rue Danjou à gauche et avenue E.Vaillant au fond) – IGN

L'entrée était au 67 de la rue du Vieux Pont de Sèvres (*Marcel Dassault*). Entre 1899 et 1902 elle comptait environ 500 ouvriers. Peut-être y aviez-vous un grand-parent salarié ?

La société s'est appelée Carnaud Metalbox après le rachat en 1989 par le groupe britannique Metalbox puis ses activités ont été rachetées en 1996 par l'américain Crown Holdings, spécialiste mondial actuel de l'emballage métallique.

Mais revenons au XIX^e siècle et à Emile-René Peltier car celui-ci semble faire un beau cadeau avec cette propriété.

La confortable retraite de la maîtresse d'Alphonse XII

Les matrices cadastrales nous révèlent encore une belle surprise : en 1889 la propriété passe entre les mains d'une personnalité : **Elena Sanz**. Elle avait chanté avec une autre résidente de Billancourt : la chanteuse **Manuela Marti** (*alias Mercedes Martinez*) qui possédait une belle maison au bord de la Seine. Les deux femmes ont triomphé dans les "Soirées d'Espagne" une série de spectacles donnés en 1889 au Théâtre du Vaudeville, boulevard des Capucines, devant le tout-Paris.



Le roi Alphonse XII d'Espagne
1878 - Musée du Prado



Elena Sanz en
1890
Wikipedia

Mais c'est surtout sa liaison avec **Alphonse XII**, roi d'Espagne, qui a fait la célébrité d'Elena Sanz.

Sa maîtresse durant plusieurs années, elle avait eu de lui deux fils, **Alfonso** (1880) et **Fernando** (1881), qu'il n'a jamais reconnus. Répudiée, elle avait choisi Paris pour terminer sa carrière.

La presse de l'époque parle d'une "ravissante installation à Billancourt" et nous donne quelques anecdotes comme une "fête artistique" au cours de laquelle elle a fait entendre sa profonde voix de contralto, ou un incendie dans la maison dont ses enfants (*fils du Roi d'Espagne*) réchappent grâce à l'intervention des invités présents.

Le séjour d'Elena Sanz à Billancourt ne durera que cinq ans car la propriété revient à nouveau à Emile René Peltier en 1894. Pourquoi à nouveau Peltier ? Quelles étaient leurs relations ? On sait qu'Elena n'était pas fortunée, peut-on penser que Peltier ait mis sa résidence secondaire à sa disposition ?

Elena Sanz décèdera à Paris la veille de Noël 1898.

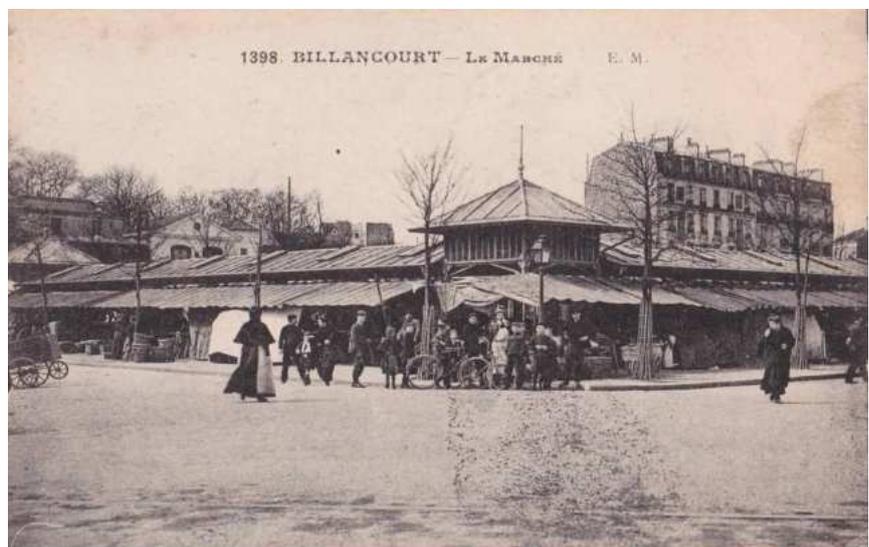
Place au marché de Billancourt

Peltier ne conserve pas longtemps sa propriété car nous savons qu'il conclut en 1895 un accord avec la municipalité qui cherche un terrain pour bâtir le marché de Billancourt. Il cède pour 118 000 francs, 6 638 m² de son parc.

Emile René Peltier décède en novembre de la même année à l'âge de 74 ans. Il laisse son nom à la ruelle piétonne qui joint l'avenue Desfeux à la rue des Quatre Cheminées.

La grande maison, avec ses dépendances, qui était là au moins depuis 1825, est détruite en 1896, juste avant la grande mode des cartes postales en France. Aucune des photos du marché ne montre le moindre vestige de l'ère Sapieha-Peltier. Nous devons nous contenter de l'imaginer.

Le marché de Billancourt vers 1900 - Delcampe

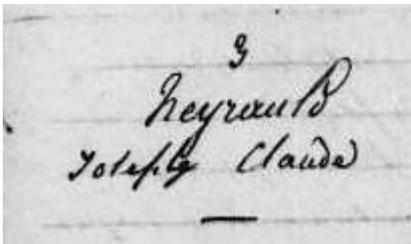


La famille Heyrault

Comme indiqué dans l'article, concernant la propriété dite du "prince polonais" il convient de ne pas oublier Joseph Claude Heyrault (*voir aussi à son sujet l'article consacré à la villa de la Feuillée, à retrouver avant la villa Morgan*).

Une famille de notaires

Donc tout naturellement c'est l'histoire de la famille Heyrault (Heyrauld, Heyraud, Hero) qui constitue le premier épisode de ces recherches généalogiques.



Acte de décès 1834
Archives départementales
des Hauts-de-Seine

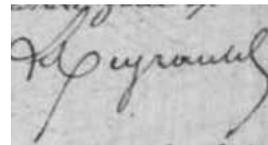
Dans les registres de décès de l'état civil de Boulogne, on trouve, à la date du 12 janvier 1834 la déclaration du décès (*il est décédé la veille*) de **Joseph Claude Heyrauld**, âgé de 47 ans, à son domicile de Billancourt (*sans précision d'adresse*). Il est ancien notaire, membre du conseil municipal et du bureau de bienfaisance.

C'est le 28 mars 1786 qu'il voit le jour à **Cournon-d'Auvergne (63)**. Il est indiqué que ses parents, Joseph et Marie Maistre, sont dans leur maison de campagne car ils sont bourgeois de la ville de Clermont. Son grand-père maternel, Claude Maistre, est notaire royal, comme son arrière-grand-père François Maistre.

Côté paternel, on trouve un châtelain du Crest, "intendant des affaires de M. d'Ormesson en cette province d'Auvergne".

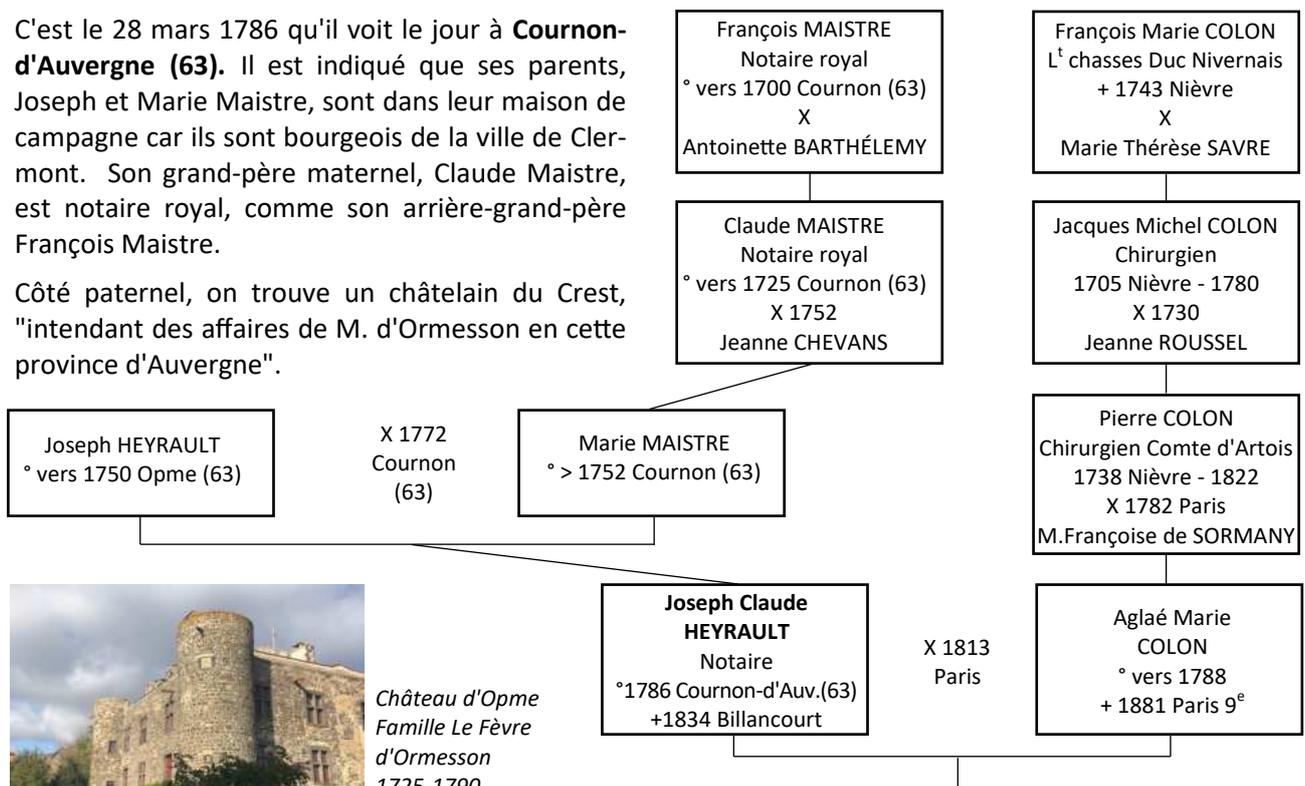
En 1813 il se marie à Paris avec **Aglaré Marie Pierrette Sophie Colon**. D'après la Notice Historique et Renseignements administratifs d'Arcueil (*Gallica*) il est notaire à Arcueil (*actuel Val-de-Marne*) de 1813 à 1819. Il est également maire de cette commune de 1816 à 1820 (*liste des maires Wikipedia*).

Cf. *Généalogie personnalités et maires d'Arcueil - Geneanet*



Il quitte Arcueil vers 1820 (*dans la liste des maires, il est noté démissionnaire à cette date*) et s'installe sans doute à Paris puisqu'à la naissance de sa fille Sophie en 1831, il est domicilié 48 rue de Seine Paris 6^e. Cependant c'est à Boulogne que naît l'enfant (*sans mention d'adresse sur l'acte*), ce qui laisse supposer que la famille y est également installée et ce n'est pas étonnant puisqu'il est y conseiller municipal.

Sur l'acte de 1831 il est qualifié d'ancien notaire. Sans doute a-t-il cessé définitivement d'exercer.



Château d'Opme
Famille Le Fèvre
d'Ormesson
1725-1790
Photo Wikipedia

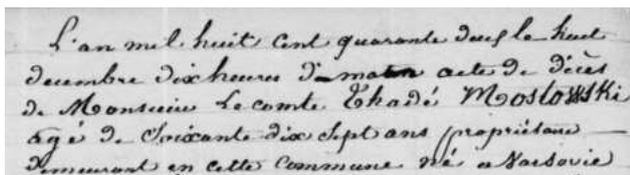
Trois enfants : Aglaé (°1815), Louis Robert (°1816) et Sophie (°1831)

Les familles polonaises

Après le décès de Joseph Heyrault, sa veuve vend la propriété en 1839 à :

Tadeusz Antoni Mostowski

Ce dernier n'en profite pas longtemps puisqu'il s'éteint dans sa propriété le 6 décembre 1842.



Acte de décès 1842 Boulogne - AD 92

Les mentions contenues dans l'acte confirment qu'il s'agit d'un personnage important ; il est ancien ministre de l'Intérieur du Royaume de Pologne.

Il est également écrivain, journaliste et critique littéraire.

Il existe un lien important de sa famille avec la France. Le père de Tadeusz, **Pawel Mostowski** est décédé à Paris en 1781.

Dans la "biographie nouvelle des contemporains de 1825" (pages 405 à 407), on trouve un résumé des actions politiques de Tadeusz Mostowski dans son pays : "la Pologne venait enfin de s'élever au rang des nations libres en se donnant la constitution de 1791 ; Mostowski, connu pour son dévouement à la cause de la liberté, fut nommé membre du comité constitutionnel." Mais insatisfait de la situation il se rend en France en pleine Révolution, soutenant les Girondins chassés par les Montagnards. Il est arrêté plusieurs fois, mais finit par rejoindre la Pologne où il se positionna à nouveau pour l'indépendance de son pays et est à nouveau arrêté. Libéré il se retire dans ses terres pour s'occuper de cultures et de littérature.

Marié une première fois dans les années 1780, puis divorcé, il épouse Marianna Potocka. Trois enfants naissent en Pologne en 1801, 1804 et 1807. Puis la famille vient en France. En 1808 naît (peut-être) à Paris Paul, puis Rosalie en 1809 (la date et Paris sont mentionnés dans son acte de mariage).



Marianna Potocka
Geneanet

C'est sans doute vers 1806 que Tadeusz Mostowski achète le château de Lamotte-Beuvron (41). Le petit Paul y décède début 1809. Trois enfants y naissent : Pélagie en 1812, Julie en 1814 et Hedwige en 1815. Celle-ci y meurt en 1819.



Le château en 1842

Archives départementales du Loir-et-Cher

Malheureusement on ne trouve dans les actes reconstitués de Paris ni les naissances des enfants, ni le décès de Marianne Potocka, le 9 avril 1837. Cette date est néanmoins gravée sur la sépulture familiale au cimetière de Montmartre à Paris.



Ci-git

Marianne comtesse Potocka

Epouse de Thadée

Comte Mostowski

Ministre de l'Intérieur et sénateur palatin

Du Royaume de Pologne

Morte à Paris le 9 avril 1837

À l'âge de 57 ans

Son mari âgé de 71 ans

Lui érigea ce simple tombeau

Dans l'espoir de déposer bientôt

Ses restes à côté d'elle

Thadée comte Mostowski

Décédé le 6 décembre 1842

À l'âge de 77 ans

Eustachy Sapieha

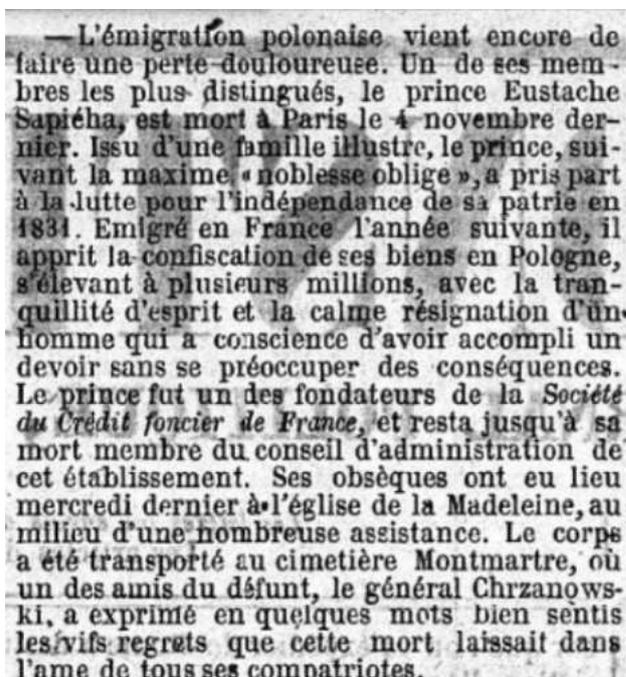
Rosalie (Rozalia ou Roza) Julie Marie Mostowska épouse **Eustache Cajetan (Eustachy Kajetan) Sapieha** à Boulogne le 30 mai 1842.

Le marié est veuf. Sa première épouse Marie Bold est décédée à Rome en 1824. Toutefois il entretient une liaison avec Clarisse Ferré et en 1836 il reconnaît comme étant son fils, **Eustache François**. On trouve le résumé de la carrière de ce dernier sur le site des officiers et anciens élèves de l'Ecole Navale : entre dans la Marine en 1852, aspirant de 2^e classe le 1^{er} avril 1854, de 1^{re} classe le 1^{er} avril 1856, enseigne de vaisseau le 1^{er} avril 1858, lieutenant de vaisseau le 24 septembre 1861. Chevalier de la Légion d'honneur.

Eustache Cajetan Sapieha et sa nouvelle épouse ont rapidement un premier enfant en 1843, une fille, Marie Angélique (*Maria Aniela*), qui épousera un noble polonais, Ladislas Branicki, avec qui elle aura deux filles.

Quatre ans plus tard, en 1847, naît Jean Paul Alexandre (*Jan Pawel Aleksander*). Celui-ci aura aussi comme son demi-frère une carrière militaire, mais du côté de l'Angleterre où il fut lieutenant au 5^e régiment de dragons britanniques (*cf. Almanach de Gotha 1889*). Il prendra la nationalité britannique en 1870 et retournera finalement en Pologne.

Mais revenons à Eustache Cajetan Sapieha. C'est en France qu'il vivra une bonne partie de sa vie jusqu'à son décès à Paris 2 rue Roquépine dans le 8^e arrondissement le 4 novembre 1860. On trouve alors dans la presse l'article ci-dessous :

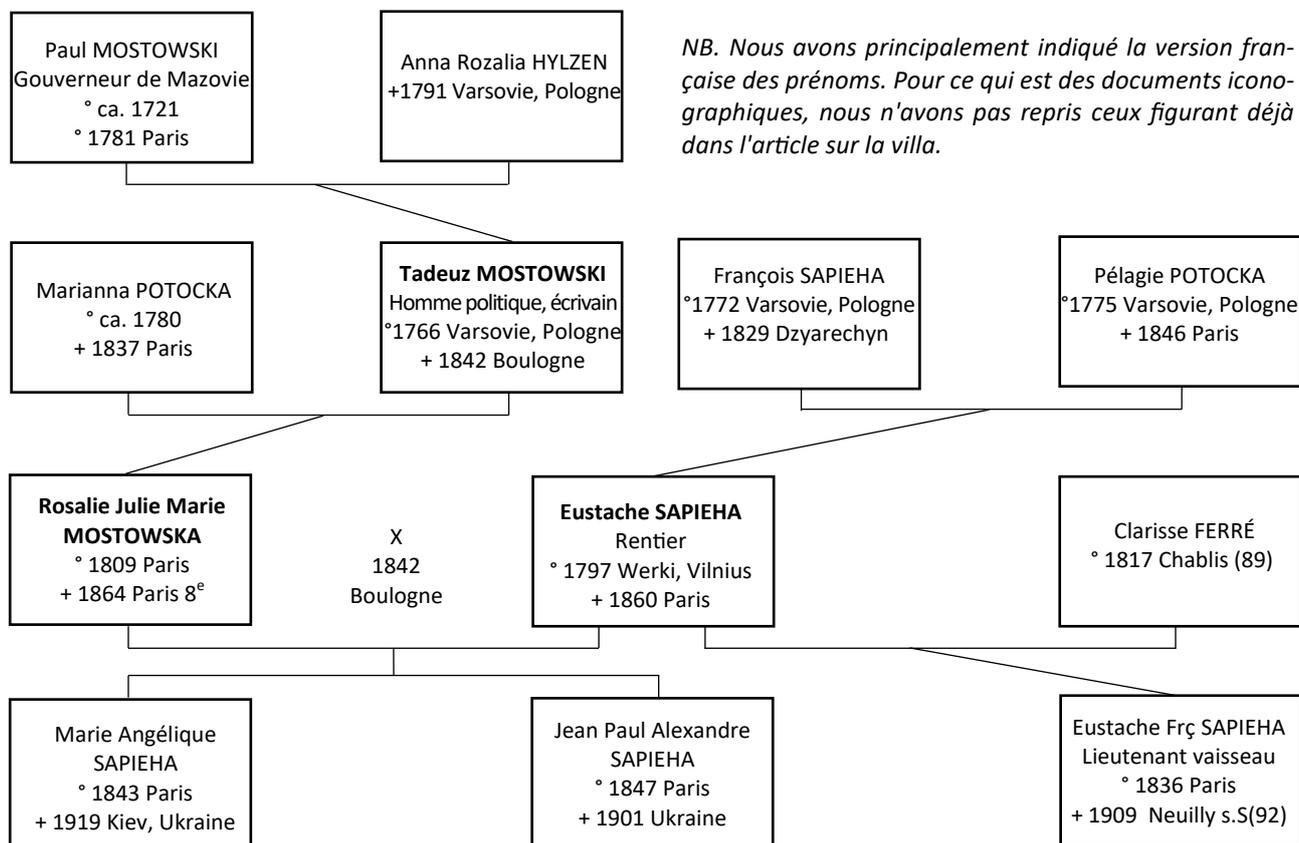


Le Constitutionnel novembre 1860 - Gallica

Rosalie Mostowska épouse Sapieha s'éteint le 31 octobre 1864 au 32 rue d'Astorg à Paris 8^e.

La maison de Billancourt ne fut pour eux qu'une résidence de campagne.

NB. Nous avons principalement indiqué la version française des prénoms. Pour ce qui est des documents iconographiques, nous n'avons pas repris ceux figurant déjà dans l'article sur la villa.



Au service du comte Mostowski

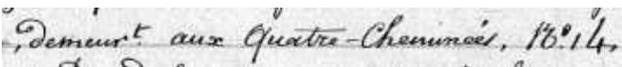
Parmi les témoins au décès du comte Mostowski figure **Jean Amédé Cathélaz, homme de confiance** du défunt, demeurant à Boulogne.



Extrait acte décès
T. Mostowski - AD92

Jean Rodolphe Amédé Cathélaz

Grace à FamilySearch nous trouvons rapidement les baptêmes (*rite protestant*) de trois enfants en 1838, 1839 et 1840 à Paris. Ils sont tous trois nés à Boulogne ou plus exactement à Billancourt. Sur l'un des documents on trouve l'adresse : Quatre Cheminées n° 14.



Acte baptême église réformée Paris - FamilySearch

En 1837, à Auteuil, Jean Rodolphe Amédé Cathélaz a épousé Denise Angélique Denard, blanchisseuse, née à Boulogne le 3 mai 1811. Cette dernière est domiciliée aux Quatre Cheminées.

Pourtant les Quatre Cheminées font partie de la commune de Boulogne avant 1860...

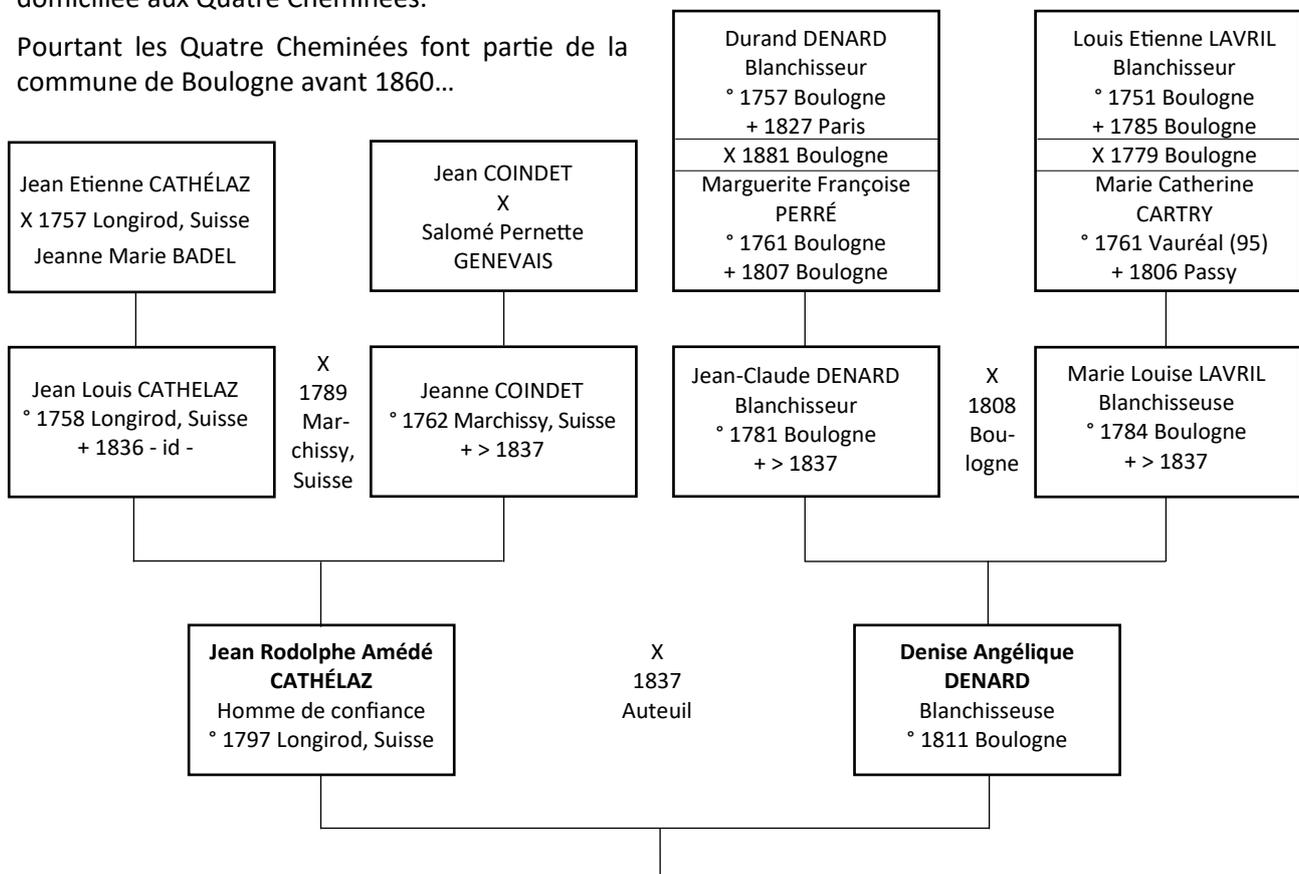
Comment Jean Cathélaz, venu de Suisse, arrive-t-il aux Quatre Cheminées ? Lors de son mariage en 1837 il est déjà homme de confiance mais quel est son patron ? Peut-être la famille Heyrault ? Il serait en quelque sorte intendant de la propriété. Ce qui pourrait expliquer qu'il poursuive ensuite sa tâche auprès du comte Mostowski. Ce ne sont que des hypothèses. Aucun document n'a pu être trouvé pour valider ce point.

Quoi qu'il en soit, la profession de la mariée nous permet d'évoquer ici les blanchisseurs, activité importante de la ville de Boulogne.

Denise Angélique Denard est **blanchisseuse**, comme ses parents, ses grands-parents. Parmi ses ancêtres, on trouve quelques noms bien connus des familles de Boulogne : Farcy, Cherfix...

Que deviennent ensuite Jean Cathélaz et Denise Denard après la mort du comte Mostowski ? Et leurs fils, Gabriel et Charles ?

Aucune piste à ce jour...



Trois enfants nés aux Quatre Cheminées :
Gabriel (1838), Charles (1839) et Louise (1840-1841)

Pour la Suisse, cf. FamilySearch et MyHeritage

La famille Peltier

Comme on peut le découvrir dans l'article, l'ère qui s'ouvre dans les années 1870 pour la villa nous fait quitter la Pologne pour l'Espagne...

Emile-René Peltier

Le nouveau propriétaire est un industriel parisien. Comme indiqué dans l'article, il dispose depuis une vingtaine d'années d'une usine à Billancourt. Mais qui est-il exactement ?

Il est né à Nantes 4^e canton, le 16 décembre 1820. Il est fils de René, tamisier, et d'Anaïs Bigot. Quand il se marie le 16 août 1889, à l'âge de 69 ans, à Paris avec **Marie Constance Rény** il ne semble pas avoir été marié. A noter que la mariée n'a que 23 ans... Elle habite Paris mais est née à Boulogne le 3 avril 1866, fille d'Emile Jules Rény et de Marie Julienne Louise Maupin. Son père est ferblantier, sa mère blanchisseuse. Ils habitent 65 route de Versailles.

Ferblantier, cela n'aurait-il pas un lien avec l'activité de l'usine Peltier et Paillard (*boîtes en fer blanc lithographiées*) ? Dans les années 1870 la famille s'installe à Puteaux. Le couple n'est pas marié mais a eu sept enfants tous reconnus par leur père. Il y aura finalement un mariage, à Courbevoie, en 1889.

En 1878 **Emile Jules Rény** adhère au Cercle des Prolétaires Positivistes et à la Société Positiviste (cf. *archives maison d'Auguste Comte*). Il s'agit d'un club politique créé par Auguste Comte en 1848 dont l'un des objectifs est d'installer le positivisme comme doctrine intellectuelle fondatrice d'un nouvel ordre social.

RENY Emile Jules

Naissance: 4 janvier 1841 à Neuilly-sur-Seine

Ouvrier ferblantier.

Membre du Cercle des prolétaires positivistes.

Prolétaire actif dans les congrès ouvriers.

*Comité des travaux historiques et scientifiques
Institut rattaché à l'École nationale des chartes*

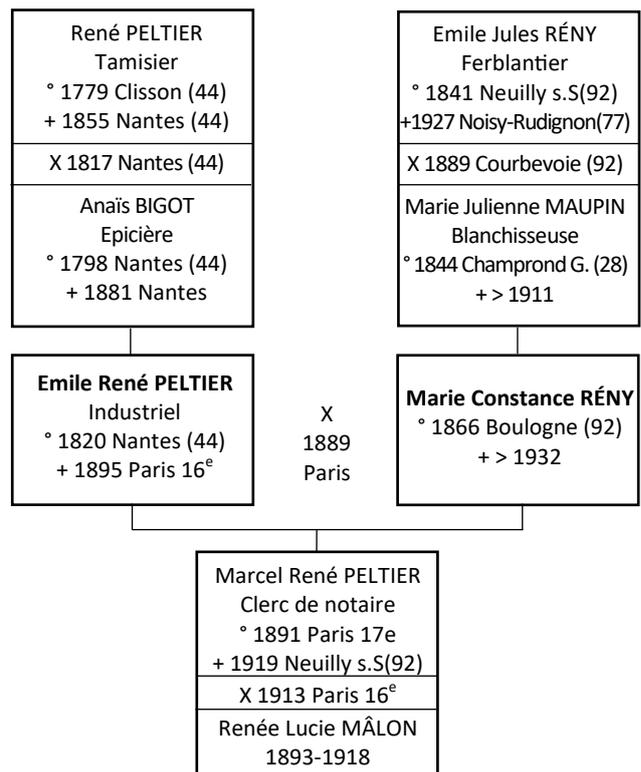
On ne peut pas imaginer familles plus mal assorties, entre l'industriel, à l'idéologie conservatrice, et son beau-père progressiste, engagé dans la remise en cause de l'ordre établi. Et "cerise sur le gâteau", un couple avec une très grande différence d'âge. On est en plein roman !

Le 12 juillet 1891 Marie Constance met au monde **Marcel René Peltier** à Paris 17^e. Réside-t-elle alors dans la villa ? On peut en douter car à partir de 1889, c'est Elena Sanz, ancienne maîtresse du roi d'Espagne, Alphonse XII, qui y réside. Mais malheureusement les ressources généalogiques ne nous permettent pas d'établir de lien précis entre Emile-René Peltier et Elena Sanz.

Emile-René Peltier récupère la villa en 1894, la cède à la municipalité et décède à Paris 16^e le 8 novembre 1895. Son fils n'a que 4 ans.

Marie Constance Rény se remarie en 1905 avec Zachary Constant Lenseigne, clerc de notaire. C'est sans doute sur ses conseils que son beau-fils, Marcel René Peltier, s'engage dans cette voie juridique. Ce dernier décèdera, jeune, à Neuilly-sur-Seine chez sa mère le 4 septembre 1919, un an après son épouse, Renée Lucie Mâlon. Le couple laisse deux orphelins, Jacques né en 1913 et Jacqueline née en 1915.

On les retrouve avec Marie Constance Rény épouse Lenseigne et son mari, à Noisy-Rudignon (77) sur les recensements de 1921, avec la famille de Louise Rény, sœur de Marie Constance. Zachary Lenseigne décède en 1925 et Emile Jules Rény en 1927, tous deux dans cette commune.



La dernière villa du village de Billancourt

© Le Village de Billancourt - Alexis Monnerot-Dumaine

10, rue de Solférino

Avant l'époque Renault, Billancourt était un lotissement résidentiel pour Parisien aisé, créé par **Casimir de Gourcuff** en 1836 sous le nom de "Village de Billancourt".

On s'installe à Billancourt pour se reposer en famille le dimanche, loin des bruits de Paris, profiter de la verdure et se promener sur l'avenue du Cours bordée de tilleuls (devenue avenue Emile Zola). On peut y croiser **Alfred Sisley** et son cheval, au bord de la Seine.



Le Village de Billancourt en 1866

Toutes ces maisons disparaîtront sauf une - Coll. Plekoff

Entre 1836 et la fin du XIX^e siècle, on y construit des dizaines de maisons de campagne, entourées de jardins.

On pense au Hameau Fleuri, à la villa Flora, à la villa de la rue de Meudon, à la maison Bican, ou à la villa Mauresque, étonnantes villas.

Et puis, à la fin du XIX^e siècle, avec l'essor du train notamment, Billancourt n'est plus à la mode, les Parisiens s'éloignent davantage vers la mer, notamment, Deauville ou Trouville. Puis c'est l'arrivée de l'usine Renault, bien sûr, qui chasse les derniers propriétaires, parfois contre leur gré.

Les jardins laissent progressivement la place aux ateliers, les villas aux hôtels meublés.

Au début du XX^e siècle, Billancourt devient une ville ouvrière.

Ne reste-t-il vraiment plus rien de ces propriétés ?

Si, il en reste une, la villa de la rue de Solférino. C'est la dernière !

Aviez-vous remarqué cette maison, au numéro 10 ? Peut-être pas. La rue n'est pas très passante et la villa se cache derrière de hautes grilles opaques. Je suis moi-même passé devant pendant des années, deux fois par jour, sans la remarquer. Pourtant beaucoup d'anciens du quartier la connaissent car elle a été, jusqu'en 1998, le cabinet médical du docteur Michel **Pleskoff**.

Cachée derrière sa grille noire, le regard est guidé vers le dernier étage, sur une grande baie vitrée arquée, coiffée d'un pignon. Elle longe un large balcon rentrant, aux rambardes de pierre ouvragées et encadré par des pilastres. Les lambrequins de toit ajourés, typiques des maisons de campagne de l'époque, complètent harmonieusement l'ensemble.



La baie du 10 rue de Solférino vers 1900

A l'époque, les vitrages étaient colorés et une tête de lion surmontait la baie vitrée
Collection Plekoff



Henriette et Emmanuel Fano, devant le perron, en 1900
Photo de famille

Charles Fano est courtier en objets d'art. Ses sculptures peupleront longtemps la maison. Des photos de lui le présentent dans un atelier qui n'est probablement pas rue de Solferino. On sait qu'il habitait à Paris, rue Saint-Georges.



Charles Fano dans un atelier parisien
Six de ses sphinges orneront longtemps le jardin

Faisons maintenant un saut en arrière de quelques années. **Léon Pleskoff** est un ancien combattant de 1914-1918, décoré pour acte de bravoure.

Avec son épouse Louise, ils ouvrent une boulangerie au 33 bis, rue Nationale, en 1929.

Ils ont deux enfants Michel et Jean.

Léon décède en 1933, laissant la boulangerie à Louise.

Le quartier, peuplé de familles et d'ouvriers Renault, connaît bien sa boulangère et l'apprécie.



Louise Pleskoff devant sa boulangerie de la rue Nationale
Photo de famille

Après la guerre, Louise cherche une maison dans le voisinage, près de sa clientèle. Elle pense à son fils **Michel**, qui fait ses études de médecine et qui aura besoin d'un cabinet. La villa de la rue de Solferino est alors inhabitée et en mauvais état. Elle retrouve le nom du propriétaire, Charles Fano, devenu un homme seul et affecté par le décès de son épouse. Les deux se lient d'amitié.

La vente est conclue, Louise devient propriétaire en 1952. Charles quitte Paris et finit ses jours à la villa, dans une chambre du rez-de-chaussée. Il y meurt en 1954.



Charles Fano et Louise Pleskoff, devant le perron, vers 1950
Photo de famille

Devenu médecin, **Michel Pleskoff** ouvre son cabinet médical au rez-de-chaussée de la maison. Il y exercera 40 années.

Combien de ses patients, alors qu'ils traversent le jardin vers la salle d'attente, se doutent du caractère unique de cette maison ?

Le 10 septembre 1998, Louise Pleskoff décède, elle a 90 ans. Le docteur ferme son cabinet et prend sa retraite ailleurs. En 2001, il passe la maison à son fils **Olivier**, qui l'occupe aujourd'hui.

Pourquoi la villa de la rue de Solferino a-t-elle été préservée ?

Aucune certitude mais on peut constater que, contrairement à beaucoup d'autres, la villa est située à l'écart des usines Renault et Salmson, les nuisances y étaient sans doute réduites.

Et c'est probablement grâce à cette situation que les industriels n'ont pas convoité le terrain.



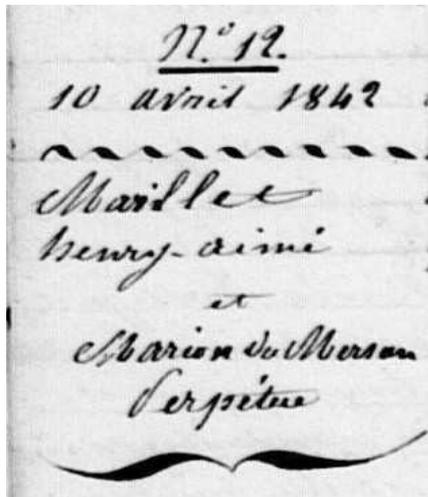
Le 10 rue de Solferino a échappé à la démolition. Et c'est heureux car il reste le tout dernier témoin d'une page bien peu connue de notre histoire, le Village de Billancourt.

*L'une des deux dernières sphinges qui montent la garde de part et d'autre du perron
Photo Le Village de Billancourt*

Les familles Maillet, Marion Du Mersan et Pleskoff

Aimé Maillet et Perpétue Marion Du Mersan

Aimé Maillet et **Perpétue Marion Du Mersan** sont les premiers propriétaires de la villa. Ils achètent le terrain au Comptoir du Crédit Bonnard en 1864 et **font construire la maison en 1866** (date sur la façade). C'est un couple de **papetiers parisiens**. Ils **se sont mariés le 10 avril 1842 à Ay** dans la Marne, village où est née Perpétue le 23 août 1824. Elle est la fille de Aurèle Marion Du Mersan, "receveur dans les contributions indirectes" et Perpétue Chaufour, son épouse, propriétaire à Ay.

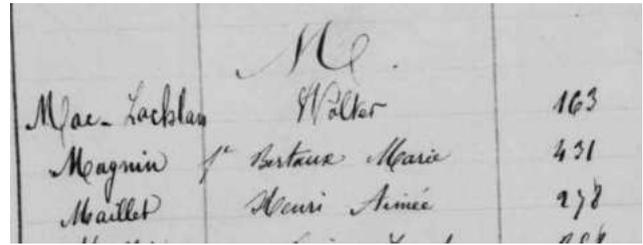


Archives départementales des la Marne

Aimé est, quant à lui, le fils de Jean-Marie Maillet, gendarme de la brigade de Lagny, à la naissance de son fils, le 13 décembre 1817 et de Marie-Madeleine Duchesne. Le couple tiendra ensuite une épicerie avec débit de tabac à Jouy-sur-Morin, toujours en Seine et Marne.

Lors de leur mariage, Aimé habite déjà Paris, 27 rue des Grands Augustins alors que Perpétue vit avec ses parents à Ay. Le couple s'installe à Paris, 22 rue Sainte-Anne. Ils y exercent le métier de papetiers avec leurs enfants. Ils en auront 7 dont Jules Léon qui meurt en 1858, dix sept jours après sa naissance alors qu'il était en nourrice.

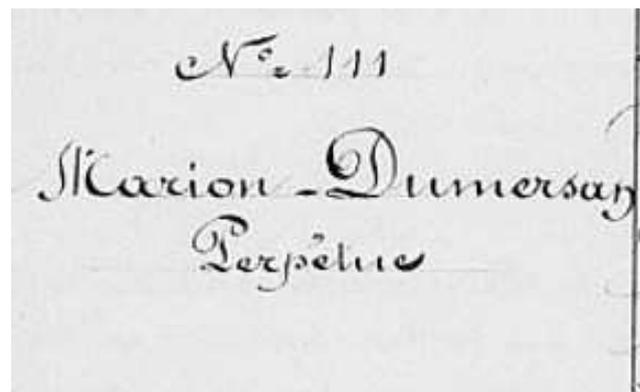
Aimé ne profitera guère de la jolie villa rue Solférino puisqu'il **meurt le 15 mars 1868** comme indiqué sur l'acte de mariage de son fils Charles Prosper.



Archives de Paris - Paris 1^{er} - TD 1860-1872 - acte 278

Certains enfants restent avec leur mère au domicile familial jusqu'à leur mariage. C'est le cas de **Pierre Paul** Maillet qui exerce toujours le métier de papetier. **Charles Prosper** est relieur 36 rue Neuve-des-Petits-Champs et Adrien, lui aussi relieur, 217 rue Saint-Honoré. Si l'on regarde sur un plan l'emplacement de ces adresses, on peut noter qu'ils sont tous dans le même quartier.

D'après les recensements de Boulogne Billancourt, la famille ne s'installe pas dans la villa définitivement. Comment expliquer alors que Perpétue meurt à Boulogne Billancourt en **1893** ? Dans son acte de décès il est écrit qu'elle meurt au **7 rue de Billancourt** à l'autre bout de Boulogne près de l'église Notre-Dame. En fait, elle est chez sa fille Françoise Perpétue qui a épousé en 1865 Victor Alexandre Coutant, fabricant de cartonnages.



Archives départementales des Hauts-de-Seine

On reste donc dans le même style de métier.

Victor est l'un des deux témoins du décès de sa belle-mère sur l'acte. Mais il a alors changé de métier et est négociant en vins.

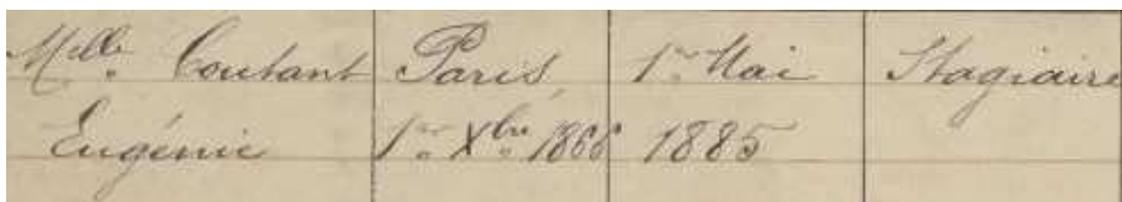
Le couple a une fille **Eugénie Coutant** née le 2 décembre 1866.

Au recensement de 1896, à 28 ans elle vit toujours avec ses parents et est célibataire. Mais fait très rare pour l'époque **elle est institutrice**.

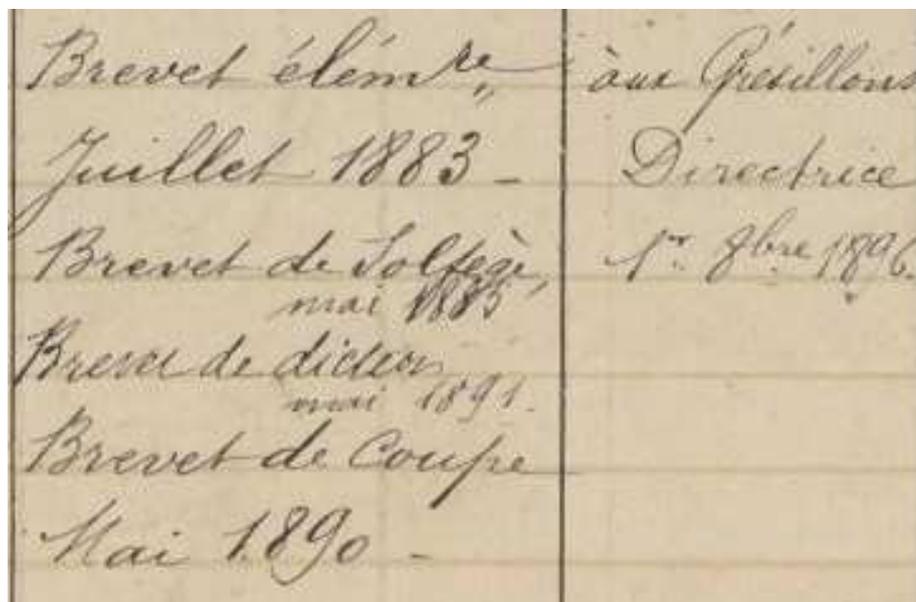
Les registres de matricules scolaires de la ville montrent qu'elle exerce à partir de 1885 à l'école des filles 34, **rue Fessart**, près du domicile de ses parents.

Le petit dernier de la fratrie, **Alexandre Ernest** né en 1866 à Paris, est installé dans cette ville et y exerce le métier de tapissier. Il y épouse le **24 février 1906 Zélie Henriette Steve** dont les parents sont concierges 10, chaussée du Pont.

Elle est tapissière, veuve et a 39 ans.



Registres matricules scolaires
Archives départementales des Hauts-de-Seine



On y découvre son parcours et qu'elle quitte cette école pour devenir directrice Aux Grésillons.

Cette école n'est pas sur Boulogne-Billancourt. Elle se marie à Paris en 1916, est veuve en 1918 et se remarie cette fois-ci à Boulogne en 1921.

Elle habite alors seule 36 avenue de la Reine et est "directrice d'école communale".

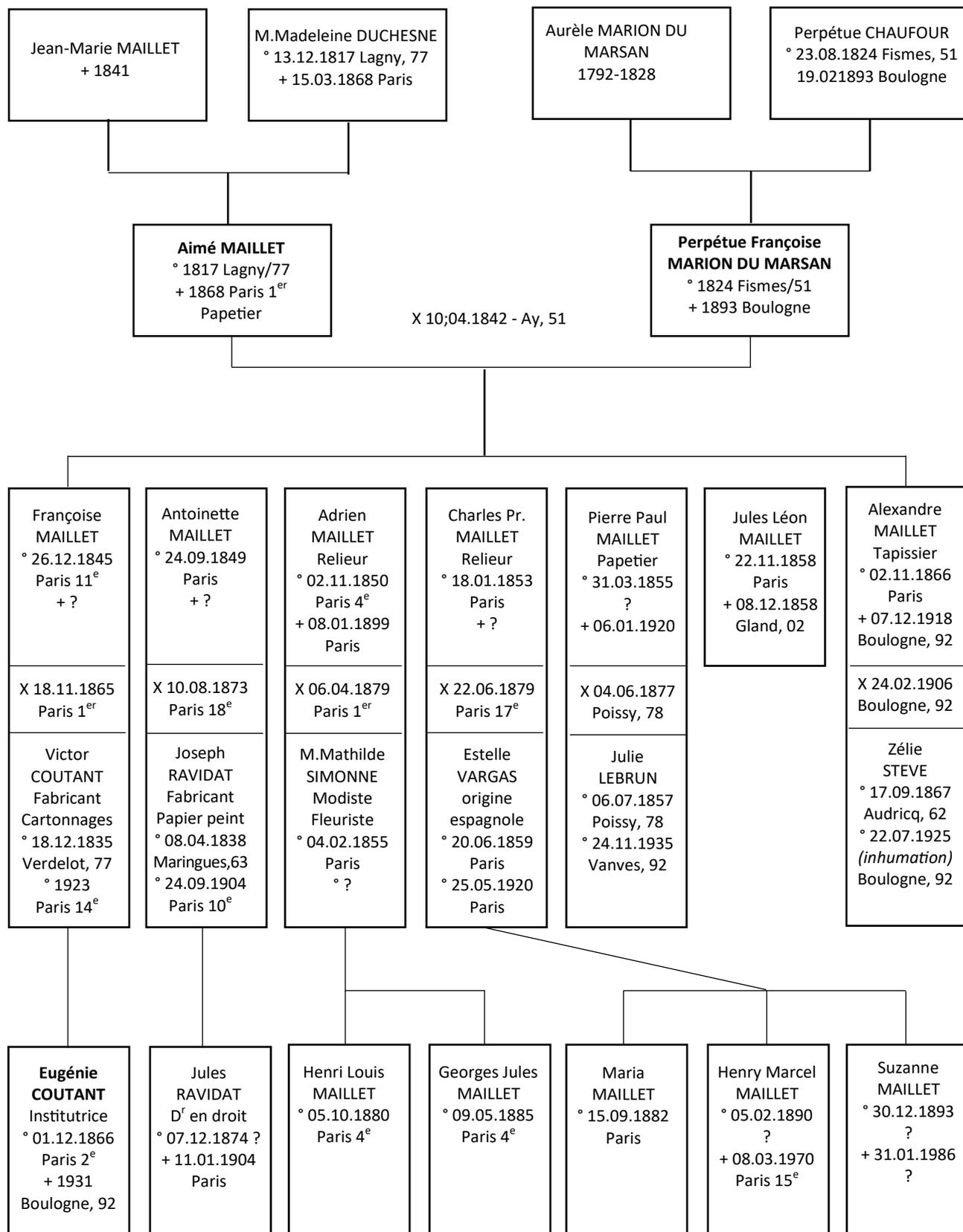
Mais ce couple n'est pas le seul domicilié à Boulogne-Billancourt.

Tous deux résident 162 rue de Billancourt donc pas très loin de la villa. Ils déménagent mais restent dans le même quartier, ils habitent 110 rue du Point du Jour où **Alexandre meurt le 17 décembre 1918**. Zélie meurt en 1925 et rejoint son mari au cimetière.

Qu'est devenue la villa ? A la mort de Perpétue en 1893, les six enfants vivants se partagent certainement l'héritage. Aucun d'entre eux ne reprend la papeterie et ils ne gardent pas la villa. C'est **Raoul Fano**, courtier en objets d'art, qui rachète la propriété pour sa mère.

Voir arbre page suivante

Les villas disparues de Billancourt et leurs familles - La dernière villa



A noter :

Les arrondissements de Paris ont changé de numéro en 1860. Les numéros qui figurent ci-dessus correspondent à l'arrondissement à l'époque concernée.

Pour les départements de la région parisienne, le numéro figurant est celui du découpage actuel.

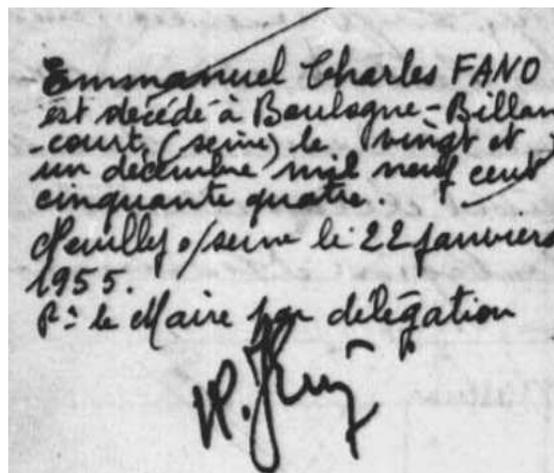
La famille Fano

Raoul Fano est né à Florence en 1855 d'un père italien, Emmanuel Fano, né à Florence en 1831 et d'une mère Henriette Marie Caroline Hübötter, née en 1835 dans un village près de Hanovre. On ne peut pas encore parler d'Allemagne. Si Raoul est né en Italie, son frère cadet Charles nait à Neuilly en 1866. Est-ce les remous des unités italienne et allemande qui les font venir en France ? On l'ignore. Mais fait rare pour l'époque ils ne se marient qu'en 1884 à Boulogne-Billancourt et à cette occasion légitiment leurs deux fils.

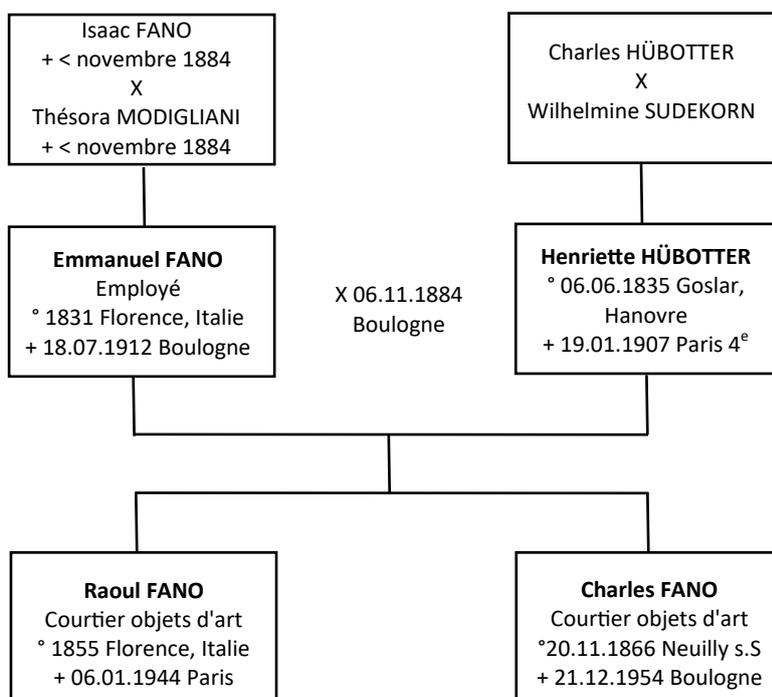
La famille habite la villa comme le montrent les recensements de 1901 et 1931. Henriette meurt à Paris en 1907 et Emmanuel rue Solférino en 1912. **Raoul meurt à Paris le 6 janvier 1944** et **Charles à Boulogne le 21 décembre 1954**. La villa est vendue à Louise Pleskoff en 1952.



Archives départementales des Hauts-de-Seine



Archives départementales des Hauts-de-Seine



La famille Pleskoff

Mais la famille **Pleskoff** n'est pas inconnue dans le quartier. En effet ils y ont exercé le métier de **boulangers**.

Léon Pleskoff et son épouse Louise, sont tous deux nés à Paris lui en 1887 et elle en 1907. Les parents de l'un et de l'autre sont nés en Europe centrale et ont certainement dû fuir leurs pays d'origine compte tenu des remaniements politiques qui ont eu lieu dans ces pays entre 1870 et 1914.

Le père de Léon est boulanger et celui de Louise, tailleur. **Léon et Louise se marient à Paris en 1929** où naît Michel en 1930. Le second, Jean naît en 1931 à Issy-les-Moulineaux.

Ils sont déjà installés en tant que boulangers à Billancourt au 33bis rue Nationale comme l'indique le recensement de 1931.

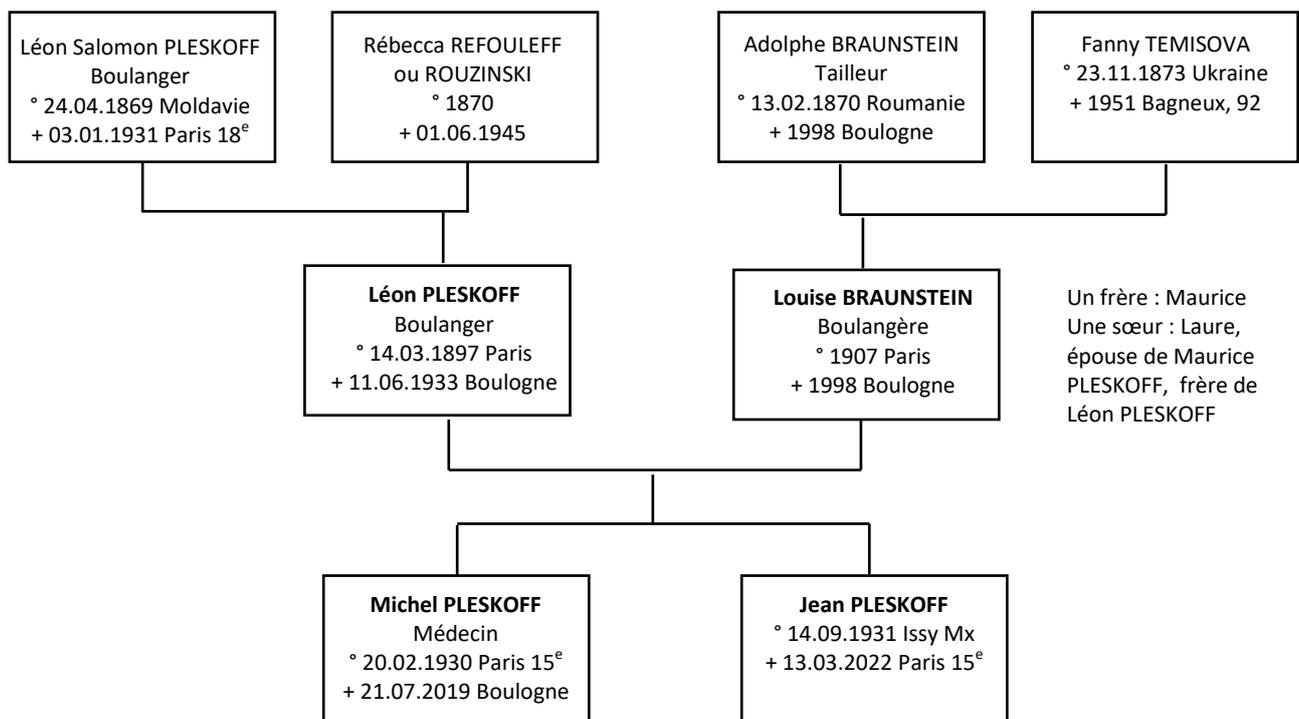
Le père de Léon vit avec eux et meurt à Paris en 1932. Léon le suivra de peu puisqu'il meurt à son domicile le 11 juin 1933.

Louise reste veuve avec deux très jeunes enfants mais elle garde la boulangerie et se fait aider d'une domestique : Catherine (*recensement 1936*). Louise n'est pas isolée. En effet, elle a un frère Maurice, chapelier/teinturier à Paris et une sœur Laure, qui a épousé le frère de Léon Maurice Pleskoff qui exerce le métier de chirurgien dentiste à Paris. Il y meurt en 1975.

Maurice et sa sœur Laure meurent respectivement en 1983 et 1986 dans le Val d'Oise. Quant à Louise après avoir racheté la villa pour son fils Michel, elle y décède en 1998.

Pleskoff	Léon	1887	Paris	4 chef	2	boulangers patins
"	Louise	1907	d'	4 eps	2	

Archives départementales des Hauts-de-Seine - Boulogne-Billancourt 1931 - 33^{bis} rue Nationale



Merci au **Village de Billancourt** d'avoir pris le soin d'adapter certains de ses articles au format de ce document.

Merci aux adhérents du **Cercle Généalogique de Boulogne-Billancourt** d'avoir assuré les recherches généalogiques.

Si vous remarquez une erreur, si vous disposez d'informations complémentaires, merci de bien vouloir nous en faire part.

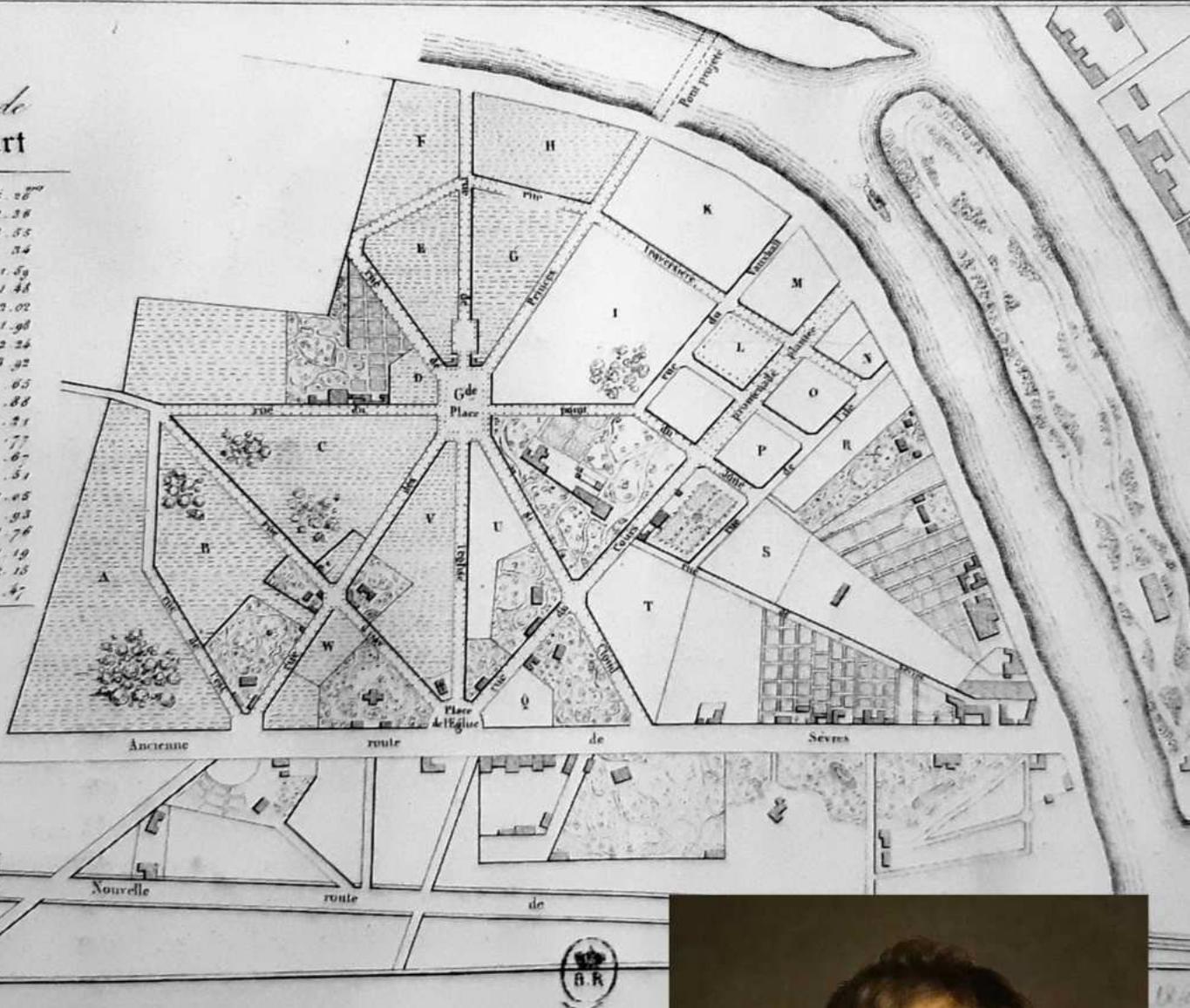
<https://levillagedebillancourt.fr/> - page contact

*<https://genealogie-boulogne-billancourt.fr/> -
info.cgbb@gmail.com*



Plan du Village de Billancourt

	ha	m ²
A	5	26
B	7	38
C	3	55
D		34
E	1	59
F	1	48
G	2	02
H	1	98
I	2	36
K	3	92
L		65
M		88
N		51
O		77
P		67
Q		51
R	1	45
S		83
T	1	76
U	1	19
V	2	15
W		47



Il y a 200 ans, en 1825, le comte Auguste Casimir de Gourcuff acquiert le domaine de l'ancienne ferme monastique de Billancourt. Il lotit l'ensemble, trace des rues et crée le Nouveau Village de Billancourt. Durant tout le XIX^e siècle, le domaine agricole se transforme en un lieu de résidence pour Parisiens aisés. Aristocrates, bourgeois ou industriels de diverses nationalités bâtissent des villas entourées de parcs. Ces propriétés disparaissent avec l'industrialisation et tombent dans l'oubli.

Le Village de Billancourt et le Cercle Généalogique de Boulogne-Billancourt les ont retrouvées après un long travail de recherche. Ils racontent ici leur histoire et celle des familles qui y ont vécu.



LE VILLAGE DE BILLANCOURT